This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

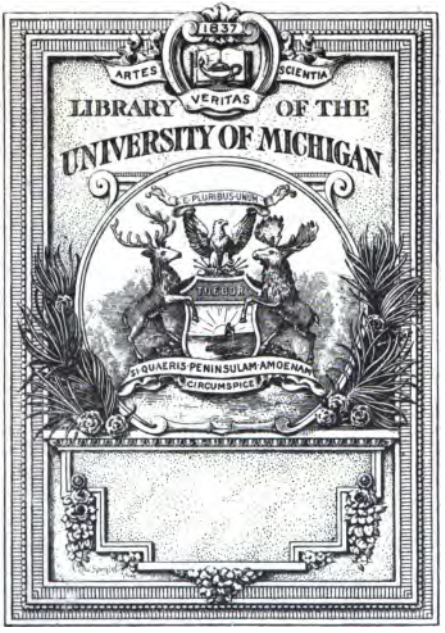
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

~~3, 7, 5, 4,~~
840.8
B35

LES

MYSTÈRES COMIQUES

DE LA PROVINCE

OU

RECUEIL D'ÉTUDES DE MOEURS PROVINCIALES,
SCÈNES COMIQUES, RÉCITS DRÔLATIQUES,
COUTUMES ET EXCENTRICITÉS GROTESQUES,
TRADITIONS POPULAIRES, ETC.,

AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET UN
VOCABULAIRE CONTENANT PLUS DE 1200 NÉOLOGISMES,
PROVINCIALISMES ET MOTS POPULAIRES.

PAR

J. BAUMGARTEN,
DOCTEUR EN PHIL.

COBOURG,
LIBRAIRIE DE G. SENDELBACH, ÉDITEUR.
1873.

12277

DIE KOMISCHEN MYSTERIEN

DES

FRANZÖSISCHEN VOLKSLEBENS

IN DER PROVINZ.

EINE SAMMLUNG

VON SITTENSTUDIEN, KOMISCHEN UND BURLESKEN SCENEN, VOLKSSCHWÄNKEN, ETC. AUS FRANZÖSISCHEN SCHRIFTSTELLERN DER GEGENWART.

MIT EINER EINLEITUNG, DEUTSCHEN ANMERKUNGEN UND EINEM VOCABULAR VON MEHR ALS 1200 NEOLOGISMEN, PROVINZIALISMEN UND POPULÄREN AUSDRÜCKEN.

VON

Dr. J. BAUMGARTEN.

COBURG,

VERLAG VON G. SENDELBACH.

1873.

EINLEITUNG.

„Qui dit Paris, dit toute la France“, heisst es nicht bloss bei den Ton angebenden französischen Schriftstellern, sondern auch bei den meisten Ausländern. Es ist daher nicht zu verwundern, dass Letztere nur höchst nebelhafte Begriffe von dem Leben und Treiben der französischen Provinzialen haben; mussten doch die Pariser selbst in den letzten Decennien Entdeckungsreisen machen, um jene Burgunder, Berrichons, Pikarden, Normannen, Bretonen, Poitevins u. s. w. kennen zu lernen, die Jahr aus Jahr ein ihre besten Köpfe nach Paris zu schicken pflegten, um das geistige Budget der Weltstadt zu vergrössern oder auch, um in der „Teufelswaschbütte“ unterzugehen. So ist denn allmählich die Provinz en vogue gekommen, und der letzte Krieg mit seinen Folgen hat die allgemeine Aufmerksamkeit, auch des Auslandes, noch mehr auf dieselbe hingezogen.

Vorliegendes Werkchen hat nun den doppelten Zweck: einerseits in geistreichen Darstellungen aus französischen Federn die Lächerlichkeiten und Krähwinkeleien der Kleinstädter, sowie die ergötzlichen Dummheiten der Bauern

Frankreichs zu schildern, andererseits durch eine Reihe sorgfältig gewählter Sittenstudien, Volksscenen u. dgl. den Leser einen tieferen Blick in die sittlichen und geistigen Zustände der Hauptstämme des französischen Volkes werfen zu lassen. Das zu günstige oder auch zu herabsetzende Urtheil manches Lesers über die französische Nation en masse wird durch die Lectüre des Buches vielfach modificirt und berichtigt werden; und das ist gewiss kein Nachtheil, da in der grossen, schweren Zeit, die zu erleben wir das Glück haben, nur die rücksichtlose Wahrheit auf allen Gebieten dem Einzelnen wie einem ganzen Volke heilsam sein kann. Wie weittragend für uns Deutsche, ja für jeden Ausländer, das Interesse ist, genaue und richtige Begriffe über unser Nachbarvolk zu haben, brauche ich wohl nicht auseinander zu setzen. Die Franzosen haben uns für ein von Bier und Tabakqualm benebeltes Philosophenvolk gehalten, welches höchstens Mondscheinträumer, Amaranthduseler, Nicht-Ich-Grübeler und Lautverschiebungshelden hervorbringen könnte, zu der Zeit als das deutsche Volk schon längst den ersten Theil seines Faust bei Seite geworfen hatte und mit aller Macht daran war, auf jeglichem Gebiete des positiven Lebens und Wissens Eroberungen zu machen.

Wir wollen nicht in einen ähnlichen Fehler fallen und das ganze französische Volk über den pariser Leisten schlagen. Allerdings wollen uns die Franzosen selbst fast dazu nöthigen, denn sie sehen alle in Paris den Kopf, das Gehirn, das Sensorium, die Seele Frankreichs. Ja, der Historiker J. Michelet beweist, dass

nach dem physiologischen Satze: «Je höher das Thier, desto vollständiger die Centralisation seines Lebens, desto ausgeprägter seine Individualität» — die französische Nation die vollkommenste von allen sein müsse, weil in ihr, mit Paris als denkendem und Impuls gebendem Haupte, die nationale Persönlichkeit sich am meisten der individuellen Persönlichkeit nähere. Nun ist freilich eine Nation, die ein Gesetz und eine Sprache hat, ein Individuum, allein dessen Kopf und Gehirn befindet sich nicht in einer ummauerten Stadt, sondern überall wo ein geistvoller Mann lebt und wirkt, überall wo ein Herd der Kunst und Literatur sich gebildet hat. — Wie kann der Körper gesund sein, wenn der Kopf alle Lebenskräfte an sich zieht und verbraucht? — Es lässt sich daher gerade die entgegengesetzte Behauptung begründen: dass nämlich der Verfall eines Volkes in dem Maasse zunimmt, als eine Hauptstadt die nationalen Kräfte und Thätigkeiten centralisirt und absorbirt; dass jeder geistige und sociale Morbus viel rascher jene Glieder eines Volkes ergreift, die kein selbstständiges Leben haben entwickeln können. Deutschlands zahlreiche Herde des geistigen Lebens bilden den kostbarsten Bestandtheil seiner geistigen Kraft und Gesundheit; dass sie auch die Einheit des nationalen Bewusstseins gepflegt und lebendig erhalten haben, hat die jüngste Geschichte glänzend bewiesen.

Die Franzosen veröffentlichen seit zwei Jahren kein literarisches Werk (das vom Grafen Gasparin ausgenommen), in welchem sie die Deutschen nicht freigebig mit dem Titel „Barbaren“ belegen. Diese Erfahrung hat

mich nicht veranlassen können, als Wiedervergeltung eine chronique scandaleuse der französischen Unwissenheit aufzunehmen, allein der Leser wird doch manche Beiträge finden, um die Bildungszustände Frankreichs richtig beurtheilen zu können, wenn auch die zu grellen Schlaglichter, die mir aus Südfrankreich zu Gebote standen, weggelassen sind. Es wird uns also nicht einfallen, die grosse Masse der Franzosen Barbaren oder Halbbarbaren zu nennen; wenn wir aber unter andern Merkwürdigkeiten der heutigen französischen Bildung sehen, wie in mehreren Provinzen die Bauern heranziehende Gewitterwolken mit Flintenschüssen begrüssen, um den darauf reitenden Zauberer zu verjagen; wenn man in andern die des Lesens Kundigen mit gehässigen Spitznamen bezeichnet und Schrift und Druck fast wie von den Negern das papier parlé betrachtet wird; wenn endlich in der Bretagne die Fee La Martyn (M. de Lamartine) als Gattin des Zauberers Ledru-Roland (Ledru-Rollin) in den Volkssagen figurirt, so können wir unsern Nachbarn nur dringend etwas mehr Bescheidenheit und Selbstkenntniss anempfehlen.

Dieselbe von Gehässigkeit ferne Objectivität wird man in den meisterhaften Charakteristiken einiger Haupttypen aus der „frommen Welt" finden, die bekanntlich in Frankreich einen so übermächtigen Einfluss gewonnen hat; ihre Eigenthümlichkeiten und Schrullen wirken, den Besitzern unbewusst, zuweilen ausserordentlich komisch. Es wäre mir leicht gewesen, aus den in letzter Zeit von Partheihass eingegebenen satyrischen Darstellungen einen wahren komischen Carneval der

„Hanswurste des lieben Gottes“ und der „Topographen der hintern Mondhälfte“ vorzuführen, allein die Sache hat heut zu Tage, auch für Deutschland, eine zu hohe sociale Bedeutung; ich habe es daher vorgezogen, neben den clericalen Typen, die bei der Uniformität des Katholicismus auch bei uns zahlreiche und abschreckende Seitenstücke haben, von freisinnigen, unbefangenen Franzosen die moralische Wirksamkeit und Macht der Landgeistlichen in tieferer und richtigerer Auffassung schildern zu lassen, sowie einige interessante Beiträge zur Pathologie des Fanatismus in Frankreich zu liefern.

So hat denn das Werkchen neben seinen vielen heiteren und ergötzlichen Seiten auch einige sehr ernste, und wird somit den doppelten Zweck der Unterhaltung und Belehrung erfüllen.

Das Vocabular wird wohl manchen Lesern eine willkommene und nützliche Zugabe sein. Bei der Aufnahme der Wörter sind vielfach persönliche Erfahrungen maassgebend gewesen, wozu ich seit 20 Jahren jede Gelegenheit benutzt habe. Die Mehrzahl der allgemeinen Patoiswörter, die auch, wie das Vocabular nachweist, bereits der Pariser Volkssprache angehören, wird bald in die Schriftsprache übergegangen sein, die sich täglich immer mehr democratisirt. Eine ganze Reihe von Wörtern, die 1867 Delvau noch als solche des Argots der Vorstädter angab, trifft man jetzt jeden Augenblick in Journalen und belletristischen Werken; und es scheint neuerdings, dass viele Schriftsteller absichtlich auch in dieser Hinsicht die Fusstapfen von 1792 betreten wollen. Ist es ein Symptom der Zerrüttung der Geister? —

„Es walten zwischen uns und den Franzosen dämonische Beziehungen ob, nicht erst seit der Revolution", sagt Julian Schmidt (Gesch. der fr. Lit. 1873). Ich nenne diese Beziehungen etwas greifbarer jenen Erziehungsprocess, den beide Völker — oft mit eisernen Ruthen — aneinander vollziehen. Wenn die Franzosen heute einmal in die deutsche Schule gehen — sie studiren mit Leidenschaft deutsche Sprache und Literatur —, so wollen wir unsererseits die Kenntnissnahme Frankreichs nicht vernachlässigen. Aus diesem Grunde dürfte vorliegendes Werkchen wohl eine günstige Aufnahme finden, da es die in mancher Hinsicht so interessante Provinzialbevölkerung Frankreichs, die vielleicht des Landes Zukunft entscheiden wird, zum ersten Male in einem ohne Vorurtheil zusammengestellten Panorama zur Kenntniss bringt.

Coblenz, den 16. Dec. 1872.

Dr. J. Baumgarten.

TABLE.

		Seite
Monographie de la petite ville	**Galoppe d'Onquaire.**	1
Une soirée de province	**Galoppe d'Onquaire.**	7
Une séance académique. — Les sociétés savantes.	**Galoppe d'Onquaire.**	17
Revue comique de bévues provinciales : Un conscrit fusillé. — Les chevaux scellés. — Deux sorciers. — Un chien qui quête, arrête et rapporte. — La veilleuse de Monseigneur .	**Galoppe d'Onquaire.**	33
Un théâtre de société : Philoctète joué par des épiciers. — Costumes grecs embellis. — Addition d'un rôle quadrupède. — L'acteur aux mains bleues. — Bataille finale. . . .	**Sophie Gay.**	53
La chasse au chastre.	**Al. Dumas.**	68
Le curé campagnard. Type général. . .	**Joseph Doucet.**	91
Le vicaire favori	**Joseph Doucet.**	97
Le vicaire sabreur	**Joseph Doucet.**	104
Monsieur le supérieur	**Joseph Doucet.**	107
Le vicaire inamovible.	**Joseph Doucet.**	117

Seite

Le monde dévot: Lettres de province. I. Un médecin dévot. — Le rôle des femmes. — II. Question de droit. — Un facteur de la poste mis à genoux par son curé. — Une mission. — Petit commerce spirituel. . . . . **Charles Sauvestre.** 124

Les paysans: Type général du paysan français. . . . . **Joseph Doucet.** 136

La paysanne . . . . . **J. Michelet.** 139

L'esprit des campagnes. . . . . **Henry Monnier.** 141

Scènes de moeurs picardes:

Les fiançailles de Carlepont . . . **Juliette Lamber.** 150

La prairie . . . . . **Juliette Lamber.** 169

La réception des fieux . . . . . **G. d'Onquaire.** 183

Les mystères qui précèdent le mariage, racontés par un gars picard . . . . **G. d'Onquaire.** 185

Légendes et coutumes artésiennes:

Le duelliste assassin. Légende moderne. — Le bandit posthume. Étymologie ridicule de Bapaume. — Les martyrs du carnaval de Saint-Pol . . . . . **J. P. Faber.** 194

La buvette de la veille des Rois. Scènes rustiques de la Normandie . . . . . **Charles Jobey.** 202

La fileuse. Scènes de moeurs, traditions et superstitions normandes . . . . . **Émile Souvestre.** 212

Traditions de la Bretagne:

Restes du paganisme en Bretagne. — Culte payen des éléments. — Notre-Dame de la Haine. — Les menhirs et les dolmens. . . . . **Émile Souvestre.** 229

Contes bizarres: Les deux bossus. — L'auberge blanche. — Peronnik l'idiot. La montagne enchantée. . . . . **Émile Souvestre.** 232

Seite

Le Morbihanais.
Superstitions druidiques et chrétiennes. — Les pulpicans et les fées. — Les boeufs parlants. — Les spectres des cimetières. — Curieuses légendes: Le pulpican substitué. — La merveilleuse mort de saint Bieuzy. Émile Souvestre. 262

Les prêtres bretons:
1. Le kloäreck trégorrois. — Sa vie. — Comment il devient poëte. — Les kloärecks du Morbihan. — La Marseillaise catholique.
2. Les prêtres. — Leur pouvoir. — Sermons. — Le fou de Guiclan. . Émile Souvestre. 273

Scènes de moeurs bretonnes:
1. La soule dans le Morbihan. — Histoire de François le souleur.
2. La Groac'h ou la sorcière. . . . . Émile Souvestre. 290

Le paysan poitevin:
Type. — Caractère. — Usages. — Moeurs. — Manière de combattre . Édouard Ourliac. 308

Les métayers périgourdins: Vie matérielle. — Culture intellectuelle. . . . . A. Audiganne. 316

Les Noëls. Scènes de moeurs bourguignonnes. . . . . F. Fertiault. 320

Les contrebandiers du Noirmont. Scènes jurassiennes. . . . . Charles Toubin. 326

Le Fruitier jurassien. . . . . Charles Toubin. 339

En Franche-Comté. La passion des bottes. Max Buchon. 342

Un paysan auvergnat devenu professeur et journaliste:
1. Où je suis né. — Mon baptême.
2. Comment on fête la Saint-Jean. — Un saint Nicolas neuf.
3. Comment j'apprends à lire et à écrire. F. Sugier. 349

Seite

Les races des Pyrénées et du Languedoc. . . **J. Michelet.** 364
Les Provençaux et les Dauphinois . . . . . **J. Michelet.** 372
La Tarasque : La légende. — La fête annuelle. **A. Dumas.** 379
Une ferrade. . . . . **A. Dumas.** 383
Les Abdérites de la Provence. . . . . **A. Dumas.** 395
La fête patronale et la farandole dans les villages du Bas-Languedoc. . . . . **Claire Sénart.** 398
Légendes des Pyrénées :
Le pasteur de 909 ans. — L'homme dans la lune. — Les serpents pyrénéens. — Origine du lac de Lourdes. — Les brouches ou sorcières. — Les fées des Pyrénées. . . . . **Ernest de Garay.** 401
Le château du vampyr. Conte basque. . . **Ernest de Garay.** 417
Vocabular der nordfranzösischen Volkssprache . . . 431

LES

MYSTÈRES COMIQUES

DE LA PROVINCE.

DIE

KOMISCHEN MYSTERIEN

DES

FRANZÖSISCHEN VOLKSLEBENS

IN DER PROVINZ.

MONOGRAPHIE DE LA PETITE VILLE.

L'endroit où les deux voyageurs qui vont nous initier aux exhilarants[1]) ridicules de la province venaient de mettre pied à terre était une certaine réunion de maisons à un seul étage, avec pignon sur la rue. Ces sortes de cases, ayant la plupart des fenêtres ornées de persiennes vertes et de rideaux d'une virginale blancheur, semblaient sortir d'une corbeille de verdure, dont les mobiles panaches flottaient jusque par-dessus les toits couverts en tuiles rouges. L'architecture joyeuse de ces habitations, bien qu'un peu naïve, plaisait tout d'abord à l'oeil qui s'arrêtait sans fatigue sur cette sorte de décors d'opéra-comique. Quelques clochers pointus, attestant l'orthodoxie des indigènes, s'élevaient au-dessus des pâtés de maisons, et une douzaine de cloches bavardes carillonnaient perpétuellement sur les paisibles catholiques du lieu, qui étaient très-fiers du tapage que leurs sonnettes faisaient dans l'arrondissement.

Il y avait beaucoup de chiens vaguant par les rues, pas mal de serins gazouillant dans des cages pendues à l'extérieur des croisées, et, par intervalles, on entendait brusquement monter dans l'air le sonore braiment d'un âne apportant les légumes au marché, et passant comme une trompette dans l'immense silence de cette vallée de Josaphat.

Le nom générique de semblables localités est — Une petite ville.

---

[1]) Exhilarant, Heiterkeit erregend, ergötzlich, Neologismus.

Celle où débarquaient le baron Asmodée et Gaston de Chavrières était située à une cinquantaine de lieues de Paris. Les habitants affirmaient qu'elle avait été jadis la capitale des Gaules, et ils montraient, non sans orgueil, une sorte de vieille ruine qui, à la rigueur, avait pu être un moulin à vent mis à la retraite, mais que tous soutenaient devoir être les restes d'un palais de Julius César .... Règle générale, toutes les villes de province ont leur camp, ou leur palais de César, comme tous les collectionneurs ont leur canne de Voltaire ou leur plume du congrès d'Amiens.

On faisait voir, dans la principale église, une sorte de tableau lithochromique, où le Père éternel, en manteau cobalt et en barbe terre de Sienne, donnait sa bénédiction à une sainte Vierge en robe d'indienne. Cette toile, invariablement attribuée à Raphaël, — certains disaient à Murillo, — était la gloire de la cité; on ne l'eût pas cédée pour son pesant d'or, et les fabriciens avaient toujours entendu dire qu'un milord ... anglais avait offert de couvrir ce chef-d'oeuvre de guinées !... Du reste, ce tableau faisait des miracles. Il guérissait de la rage, remettait les entorses, et garantissait de la gravelle, comme l'attestaient les béquilles et les nombreux exvotos[1]) appendus au plafond de la chapelle, où il protégeait les toiles d'araignées .... On voit que le propre des petites villes est de vouloir toujours se grandir.

Voilà pour le physique de l'endroit.

Quant au moral, c'était une sous-préfecture composée de deux classes bien distinctes: les autochthones incrustés au sol, y naissant, y mourant, comme l'huître verte aux rochers d'Ostende; puis, la colonie formée par la partie flottante des fonctionnaires et employés administratifs ... Deux camps, deux armées, Rome et Carthage, Montaigus

[1]) Exvotos, Gelübdegeschenke, sind wächserne, silberne oder goldne Miniatur-Beine und Arme u. dergl., wodurch der Dank für irgend eine Heilung bezeugt wird.

et Capulets, Bourgogne et Armagnacs! .... Et c'est une grave affaire en effet, que l'arrivée d'un nouveau fonctionnaire dans une petite ville! .... chacun est sous les armes. Il s'agit des antiques priviléges de la bourgeoisie indigène. Il s'agit de savoir si la femme du nouveau sous-préfet ne va pas arborer des chapeaux qui éclipseront les calèches de madame la présidente du tribunal civil; si la conservatrice des hypothèques ou la receveuse d'enregistrement ne s'apprête pas à développer des crinolines ou des cachemires qui écraseront les sous-jupes et le crêpe de Chine de madame la médecine ou de la fille de môssieu le maire. Cruelle expectative! attente grosse d'anxiété! Heureusement, des personnes bien informées chuchotent à l'oreille des parties intéressées que l'une des arrivantes a un coeur un peu faible, et l'autre une épaule un peu forte. Il est évident que la première est une intrigante qu'on ne verra pas. L'une doit être une femme plus que légère, l'autre une femme plus que bossue, et toutes deux sont condamnées d'avance. Rien ne pousse vite dans le fumier des petites villes, comme la consolation greffée sur la médisance.

Outre cette grande division générale qui est le type des petites villes, il y a encore une foule d'autres subdivisions qui constituent ses éléments. C'est là que se sont réfugiées les dénominations surannées de noblesse et de roture, de commerce et de bourgeoisie, de rentiers et d'employés, de négociants et de marchands, de propriétaires et d'ouvriers. Il y a les gens comme il faut, et les gens comme il ne faut pas; les femmes de laine et les dames de soie; faire parti de la société est la grande affaire de toutes ces petites existences qui se donnent un mal indicible pour arriver, à force d'obséquiosités, à franchir l'antichambre d'un salon qu'elles ont dénigré pendant quinze ans... Un beau jour, on leur entrebâille la porte du cénacle, elles s'y faufilent, et elles sont dans la jubilation, comme ces écrivains qui, après avoir bafoué l'Académie, font tout au monde pour y obtenir un fauteuil.

Ce qu'on appelle la société est une sorte de cabinet des antiques, si bien décrit par Balzac, où vont bâiller, tous les soirs, une douzaine de perruques retapées, en compagnie de dix ou quinze bonnets à fleurs étiolées, dont on retrouve la monographie coloriée dans la Sylphide ou dans la Mode de 1852. Ces précieux conservatoires des élégances périmées[1]) sont la ressource et la fortune des modistes parisiennes qui écoulent, à leur profit, leurs fonds de magasin, en les étiquetant: — Dernières nouveautés.... L'observateur y est sans cesse ébloui par l'exhilarante exhibition de costumes à coupe incroyable, et rien n'égale le grotesque de ces élégances provinciales, si ce n'est l'imperturbable gravité de celles qui les étalent. Là, on fait le whist à un sou la fiche dans les grands jours; et les archéologues pourraient encore y retrouver le boston ou le reversis, dont on marque les points avec les jetons d'argent qui viennent du trisaïeul paternel. La politique joue un gros rôle dans les réunions où se règlent toutes les affaires gouvernementales de l'Europe; on est forcé d'y être monarchiste et d'y faire de l'opposition; toute autre nuance que le légitimisme y est mal portée, et l'on doit toujours soupirer en parlant des rois tombés, pour persuader aux autres et à soi-même qu'on fait partie de cette vieille aristocratie qui a le droit et le devoir de bouder les rois qui s'élèvent. La plupart de ces chevaliers fidèles ont de la cassonnade ou du poivre dans le champ de sable de leur blason; qu'importe? on s'habitue à éternuer aux rayons de leur noblesse, et on finit par les prendre pour de petits soleils. Du reste, braves gens! incapables de tricher au jeu, allant à la messe tous les dimanches et à confesse toutes les grandes fêtes, portant un cierge à la procession, tenant à honneur d'être marguilliers et de rendre le pain

---

[1]) Périmé, in Verfall gekommen, ungültig geworden, verjährt (jur.)

bénit, ne rançonnant leur fermiers que pour tenir leurs comptes en ordre, et ne prêtant à huit que parce que l'argent devient rare. Dame! c'est parce qu'on est moral avant tout dans la société!

D'un autre côté la basse classe (comme ils appellent les marchands et les industriels) ne se fait pas faute de lancer ses flèches sur cet intéressant état-major de l'armée bourgeoise: c'est une guerre sourde, patiente, opiniâtre, que livrent ceux d'en bas à ceux d'en haut; seulement, comme la boutique vit du salon, c'est en saluant très-profondément que la reine du comptoir griffe la sultane qui lui accorde sa pratique. Si une femme de la société a l'imprudence de faire racommoder un corsage chez une couturière indigène, je ne lui donne pas quarante-huit heures pour que toutes les commères du quartier affirment que ce n'est pas seulement au fond des écritoires qu'on trouve du coton; et il faut une grande dose de philosophie au mari qui va chez son chapelier pour accepter d'avance tout ce que cet artiste racontera des protubérances frontales de son client. La grande préoccupation de ces braves gens, c'est de se prouver les uns aux autres qu'il n'y a pas, dans la société, un époux qui n'ait écorniflé son contrat, ni une femme qui n'ait capitulé avec l'ennemi.

Lorsqu'un boutiquier parvient à se faire nommer du conseil municipal, il faut que môssieur le maire et ses adjoints fassent une croix sur leur bonheur passé: cet homme se pose infailliblement en Armand Carrel ou en Ledru-Rollin de cette petite chambre de députés, et il n'est pas d'entraves qu'il ne mette à l'exercice de leurs honorables fonctions. Il arrive toujours que cet élu devient le noyau d'une infatigable opposition, et il y a tant de bâtons à rompre pour dégager les roues du char municipal que, de guerre lasse, ces malheureux fonctionnaires sont souvent forcés de rentrer dans la vie privée. Alors, comme ils ont l'habitude du travail, les uns se mettent à ratisser les allées

de leur jardinet, les autres achètent un tour[1]) et font de la tabletterie[2]); on en voit qui apprennent la cuisine, ce qui exaspère leurs femmes, ou qui finissent par mourir de désoeuvrement et d'ennui, ce qui est une compensation.

La troisième catégorie est composée des gens du peuple, ouvriers, domestiques et journaliers, qui se rangent le long des murs quand les autres viennent à passer: rien n'égale les marques de respect qu'ils prodiguent aux bourgeois qui leur fournissent du travail et les font vivre; ce sont d'excellents mortels qui, au premier vent de révolution, redressent la tête, vous attendent au coin des rues et vous crachent au visage, quand ils ne peuvent retourner vos poches. On a bien tort de leur en vouloir, car, ainsi qu'ils le disent eux-mêmes, ils ne désirent que le bien de tout le monde.

Donc, à bien voir, la petite ville où arrivaient nos deux voyageurs était une de ces charmantes ruches où les bourdons passent le temps à dévorer les abeilles, et où les abeilles se dédommagent en croquant leurs reines. Gaston ignorait tous ces intéressants détails; il n'avait jamais lu Théophraste qui a dit:

«Une petite ville est une sorte de salle à manger, où il est positivement impossible de réunir deux convives, sans qu'ils soient tentés de se bailler des coups de pieds sous la table.»

Aussi s'écria-t-il, à l'aspect de ces maisonnettes baignées dans le soleil et la verdure, ainsi que le fait le moraliste La Bruyère:

«Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans un séjour si délicieux!»

Galoppe d'Onquaire.

---

[1]) Tour, Drechselbank.

[2]) Tabletterie, Drechslerarbeit.

UNE SOIRÉE DE PROVINCE.

C'était en 1850, à l'époque où la France en république était représentée, à la chambre, par des députés qu'on nommait alors des représentants. Le nom était grammaticalement logique, et si la république n'avait fait que de pareilles innovations, nous n'aurions rien à lui reprocher. . . . M. Guichart, brave bourgeois de la petite ville, donnait, ce jour-là, une soirée. Il avait une grande agnès à marier, et il tenait naturellement à exhiber à la clarté des bougies toutes les qualités musicales, chorégraphiques et intellectuelles de ce jeune produit de vingt ans et quelques mois.

Dès le matin, il était sérieusement occupé à donner des ordres pour la décoration de son salon : c'est toujours une grande affaire, en province, que les préparatifs d'une réception que tous les amis intimes s'apprêtent à critiquer huit jours d'avance et huit jours après. M. Guichart en était arrivé à la pose du piano, et une discussion très-animée s'était élevée entre lui et sa femme sur le point de savoir comment on placerait cet instrument des triomphes de la vocalisation filiale. — «Je te dis qu'il faut l'appuyer contre le mur ! — Et moi, je soutiens qu'il doit être au milieu du salon, sans quoi on n'entendra pas la voix d'Ophélia, qui précisément doit être enrhumée ce soir. — Et moi, je prétends ! . . . — Et moi, je vais te prouver ! . . . Non ! — Si ! — Pourtant ! — Tu vas voir ! . . . etc., etc.»

Le couple conjugal en était là lorsque Marguerite, la cuisinière, qui était en même temps valet de chambre et intendant, entra tout essoufflée :

— Monsieur! monsieur! Il y a là un étranger très-bien [1]) qui demande à vous parler, il a dit qu'il était un représentant!...

— Un représentant!... Maguerite, faites-le entrer bien vite.

— Ah! mon Dieu!... exclama l'épouse; et moi qui n'ai pas mon corset!.... Vite mon grand cachemir Ternaux à palmes bleues!... Un représentant!... et le salon qui est en désordre! Quel contre-temps! monsieur Guichart, range les fauteuils!...

Ils allaient poursuivre leur duo d'exclamations lorsque la porte s'ouvrit et donna passage à un étranger très-bien, ainsi que l'avait indiqué Maguerite: gants jaunes, bottes vernies, coiffure bouclée, breloques abondantes et gilet à boutons en verroteries; le tout relié d'un paletot blanc d'un effet vraiment californien.

— Ah! un million de pardons, s'écria l'inconnu en simulant une douteuse retraite: je vois que j'arrive dans un moment inopportun.

Comment donc! monsieur.... se hâta de dire le brave bourgeois en saluant profondément.... Veuillez entrer, monsieur.

Le salon n'est pas encore fait, s'empressa bien vite d'ajouter la maîtresse de la maison: nous avons du monde ce soir, et, depuis huit jours, nous étions en lessive. Il a plu toute la semaine; nos rideaux n'ont été secs qu'aujourd'hui.

— Vous voyez donc bien que j'ai mal choisi mon moment, fit l'étranger en se retirant vers la porte; j'aurai l'honneur de revenir demain.... Je suis représentant de la...

---

[1]) Bien st. distingué, comme il faut; un monsieur bien, ein feiner, eleganter Herr. (Volkssprache.) Elle aime à causer, surtout avec les messieurs bien. Privat d'Anglemont.

— Môssieur! je ne souffrirai pas que vous restiez ainsi à la porte.... prenez garde, môssieur! il y a un coulant d'air[1]) dans le colidor! (Le mot est reçu dans pas mal de localités.)

— Permettez que je remette à demain ma visite, insista l'étranger.... Je suis, comme j'avais l'honneur de vous le dire, représentant de la....[2])

— Je sais, je sais môssieur! et c'est pour cela que je suis désolé de vous recevoir ainsi.... mais cette soirée a bouleversé toute la maison.

Ah!... fit Mme. Guichart, comme illuminée par une réflexion imprévue.... Ce bal, ce sera peut-être bien peu séduisant pour môssieur; mais si les simples plaisirs de la famille pouvaient avoir quelque attrait, nous serions bien honorés qu'il veuille bien agréer notre invitation.... Nous aurons le receveur de l'enregistrement et son épouse, le percepteur, le surnuméraire et le directeur de la compagnie du Phénix: le professeur de piano, qui a composé une polka gravée à Paris, môssieur! accompagnera notre fille, qui a pris trois leçons de môssieur Henrion, à notre dernier voyage dans la capitale.

— Comment donc, madame, vous avez la bonté?...

— Ah! môssieur.... insista M. Guichart, ce serait bien généreux de votre part: votre temps est si précieux que nous comprenons....

— Mais, interrompit Mme. Guichart, une soirée est bientôt passée, et môssieur pourra peut-être remettre à demain les choses sérieuses. Ce qui est digéré n'est pas perdu.

Mme. Guichart était sujette à ces imbroglios de langue; c'est elle qui disait qu' Archimède était un grand vaurien,

---

[1]) Statt courant d'air, in vielen Dialekten.

[2]) Der Reisende (des Hauses X); représentant klingt vornehmer als voyageur de commerce oder commis voyageur. Herr Guichart hält ihn aber für einen représentant de la nation.

attendu qu'elle entendait toujours parler de ses vis[1]) et jamais de ses vertus; qu' Isaac était fils d'un charpentier, et Pythagore un ébéniste, puisqu'on disait toujours: L'échelle de Jacob et les tables de Pythagore; que son mari, qui lui refusait parfois de l'argent, était dur à la détente[2]), et c'est à elle qu'on doit ce mot: — On dit que tous les animaux se trouvent au jardin des Plantes: j'y ai bien vu la girafe, l'éléphant et l'ours Martin, mais j'ai eu beau chercher, je n'ai pu découvrir le bouc émissaire. Aussi Mme. Guichart passait-elle, aux yeux de certaines gens de la ville, pour une femme qui avait beaucoup d'esprit naturel.

A une telle insistance l'étranger ne put que s'incliner et répondre:

— Eh bien, madame, j'agirai sans façon, puisque vous m'y autorisez avec tant de bonté. J'accepte et je vous prie d'en recevoir d'avance tous les témoignages de ma reconnaissance.

Dès qu'il fut sorti et que le couple l'eut reconduit jusque dans la rue, selon les usages de la province, qui aime à mettre son monde à la porte, Mme. Guichart sauta en l'air, en s'écriant:

— Nous aurons un représentant! un représentant à notre soirée!... Ophélia! Ophélia! nous aurons un représentant! La femme du maire va en crever de dépit; Mme. Fruchinot qui, l'autre jour, avait un avocat de Paris, va-t-elle être vexée!... Maguerite, trois roses de plus à mon bonnet de valenciennes!... Ah! et puis, quatre topettes[3]) de

---

[1]) Vis, Schraube, mit vice verwechselt.

[2]) Dur à la détente oder à la desserre, adj. u. subst. geizig, der nicht gern die Börse öffnet, gehört der Volkssprache an.

[3]) Topette (in der Pikardie, in Berry und andern Provinzen), ein langes Fläschchen mit engem Halse; als Maass für Flüssigkeiten ungefähr $1/2$ chopine; toupeto im Provenzalischen und Limousinischen.

sirop d'orgeat et deux douzaines d'échaudés[1]) en supplément. . . . N'oubliez pas de faire des gaufres et un gâteau aux oeufs. . . . On se servira des blancs pour battre des oeufs à la neige! . . . Vite, vite, qu'on ne perde pas temps. . . . Ophélia, ta robe bleue; . . . non, ta jupe jaune, ça relèvera ton teint qui, ce matin, est jaune comme un séraphin!

On a toujours pensé que ce dernier mot était là pour safran.

— Ah! mon Dieu! cria M. Guichart . . . et le piano qui est trop haut pour la voix d'Ophélia! . . . Marguerite, vous irez à l'instant dire qu'on vienne baisser le piano: qu'on rapproche le la du sol et qu'on se règle là-dessus.

— J'y vas, dit Marguerite; c'est l'affaire de rien, ça sera tout de suite: on le rapprochera du sol.

Le soir venu, tout le monde était sous les armes; dès huit heures, le salon était plein comme un bocal; car, en province, c'est à qui arrivera le premier pour avoir sa bonne place, et il n'est pas rare que les femmes se fassent coiffer dès six heures du matin, attendu qu'il n'y a qu'un seul perruquier qui ait le monopole de l'attifage[2]) général. On retient cet artiste un mois à l'avance; il vous inscrit, et, comme il faut que chacune y passe à son tour, il arrive que telle femme qui fait ses confitures ou sa lessive le matin, soit forcée d'écumer la bassine ou de compter son linge avec les camellias ou les roses-pompons[3]) qu'elle doit arborer, le soir, dans sa chevelure tressée par anticipation.

Ce jour-là, Mme. Guichart avait sur la tête une corbeille de lilas, d'oeillets et d'héliotropes . . . . une vraie jardinière vivante! Mlle. Ophélia s'était déguisée en chapelle

---

[1]) Echaudé, Spritzkuchen.

[2]) Attifage, das Herausputzen, Schmücken; in allen nordfr. Patois; auch Neologismus.

[3]) Roses-pompons, Rosetten.

de la Vierge: malgré son teint de Séraphin, elle était tout en blanc, excepté ses bras qui étaient rouges et ses cheveux aussi. . . M. Guichart avait lustré ses bottes en cuir de veau avec du vernis à tableau faute d'autre, et tous les poils du tapis s'attachant à cette glu attractive, il avait fini par se faire une espèce de chaussure fourrée: ses bottes avaient de la barbe!

Quand monsieur le représentant entra, ce fut Marguerite qui annonça: — Monsieur Alfred d'Epernay! et les portes s'ouvrirent, pleurant tout haut de n'avoir que deux battants, comme l'exprima le grincement de leurs gonds, qui n'étaient pas tous les jours mis à une semblable épreuve.

Alfred d'Epernay!! on conçoit l'effet d'un tel nom sur une assemblée habituée à ne juger le sac que sur l'étiquette. . . Tout le monde ne s'appelle pas Alfred d'Epernay!

Comme il était jeune, toutes les mères comprirent que cela pouvait devenir un gendre, et comme il était, ma foi, beau garçon, toutes les demoiselles pensèrent que cela pouvait devenir un mari. Un représentant de vingt-cinq ans! et en habit Dusautoy, en gilet Sins, en gants Boivin, en chemise Doucét et en bottes Buchaert! Peste! il y avait là cent fois plus qu'il n'en était besoin pour tourner toutes les têtes de la petite ville.

Les têtes étaient déjà à l'envers.

— Il est charmant! murmuraient les mamans. — Il a l'air fort comme il faut! disaient les papas. Les filles ne disaient rien et rougissaient comme des cerises en plein soleil, tandis que Mme. Guichart allait de droite à gauche, répétant:

— C'est un représentant!

Le moment était venu de faire les exhibitions[1]) paternelles, et on pria Mlle. Ophélia, en attendant les quadrilles

[1]) Exhibitions, Paradeaufführung, Paradevorstellung.

de vouloir bien chanter une de ces romances qu'elle chantait si bien.

— Bon Dieu! se dit toute la société: nous en avons pour douze mélodies, tout l'album y passera.

Ophélia se dirigea vers le piano en baissant les yeux, tandis que sa mère, qui la suivait, lui murmurait à l'oreille: — Chante: Il va venir, celui que j'aime..... et tiens-toi droite... M. Alfred d'Epernay, voyant que personne ne conduisait la fille de la maison, se précipita et offrit son bras pour la guider vers l'instrument qui gémissait d'avance. Cette galanterie toute simple, mais si en dehors des moeurs de la province, fut un coup de foudre pour la société. Toutes les mères y virent comme une sorte de fiançailles tenues cachées jusque-là, et elles se disaient à elles-mêmes, avec dépit: — Est-ce que par hasard les Guichart nous auraient fait venir pour assister à leur triomphe?... Quant à Mme. Guichart, elle était au onzième ciel, et son mari se précipitait incognito à la cuisine pour y improviser un punch qui n'était pas sur le programme, mais que justifiait la solennité de cette réception.

Ophélia se dirigea vers le piano... mais quelle fut sa stupéfaction, lorsqu'elle s'aperçut qu'une fois assise, elle ne pouvait plus fourrer ses genoux sous l'instrument!... Marguerite qui en ce moment passait, en grande tenue culinaire, pour allumer les deux bougies du pupitre, lui dit à demi-voix: — Ça a été vite fait, j'espère. En quatre coups de scie, le menuisier l'a baissé de trois pouces, pour le rapprocher du sol.

La malheureuse avait fait rogner les quatre pieds du piano!

Ce fut une désolation dans la famille, mais une joie chez les amis intimes. Pourtant, Mme. Guichart ne perdit pas courage. Les femmes deviennent pilotes dans les tempêtes... Elle fit caler le piano sur des pots à fleurs renversés, et les douze romances y eussent passé, y compris

le fameux: Il va venir..., si M. Alfred d'Epernay n'avait fait comprendre que lui aussi était chanteur.

Il s'était montré empressé près de toutes les jeunes filles, et les mamans commençaient à lui pardonner sa courtoisie envers la demoiselle de la maison: aussi, à cette déclaration, ce fut un cri d'enthousiasme. Il ne se fit pas prier, et un quart d'heure après, il avait chanté, parlé, mimé[1]) tout le répertoire comique de Levassor et de Malezieux... C'était léger, mais amusant au possible. Une dame faillit être indisposée à force de rire.

A la contredanse, il fut ébouriffant.[2]) Il ouvrit naturellement le bal avec Mlle. Ophélia, au grand orgueil de la mère, et il se livra peu à peu à une chorégraphie mirobolante[3]), qui frisait de très-près la méthode Mabille... Sa conservation fut un feu roulant de calembours redoublés. Au jeu, il escamotait les atouts et les faisait retrouver dans les mouchoirs des dames. Animé peu à peu par les applaudissements de la société qui faisait galerie, il se livra à une scène de ventriloquie[4]), accompagnée de cris d'animaux, de chants d'oiseaux et de hennissements inconnus. Il imitait le chat à s'y méprendre, et, quand il simula le frottement de la scie sur le bois, Marguerite, qui s'était mêlée sans façon à la foule de ses admirateurs, déclara qu'elle croyait encore entendre le menuisier qui baissait le piano et le rapprochait du sol. Son triomphe fut complet.

---

[1]) Mimer, mit Mimik begleiten oder darstellen, mit possenhaften Geberden darstellen; Neologismus.

[2]) Ebouriffant, eine tolle Heiterkeit erregend, närrisch lustig machend, zum Platzen; Neologismus. — Dieser volksthümliche Ausdruck stammt wahrscheinlich von einer Verwechselung mit ébouffant, crevant de rire, faisant pouffer de rire.

[3]) Mirobolant, wundervoll, magniperb, pariser Volkssprache.

[4]) Bauchrednerei.

— Quelles manières affables! répétait la société . . . que de simplicité dans ce sans-gêne qui pourtant ne lui enlève rien de ce je ne sais quoi qui révèle l'homme haut placé.

— Pardi! . . . disait Mme. Guichart: un représentant! . . .

On se sépara fort tard, et ce fut M. Alfred d'Epernay qui fut obligé de donner le signal, non sans avoir promis de se rendre, les jours subséquents, à une foule d'invitations; car on se l'arrachait, et il avait accepté trois dîners, quatre déjeuners, cinq ou six thés et un autre bal que devait donner précisément Mme. Rabichon, qui était encore jeune alors.

— Un dernier verre de punch! lui dit M. Guichart, en arrêtant au passage le plateau que Marguerite portait comme un saint sacrement.

— Il n'est pas mauvais, votre ratafia, fit Alfred au maître de la maison en faisant claquer sa langue contre son palais . . . meilleur que votre champagne. . . Ah! par exemple, votre champagne, pas fameux! . . . Qu'est-ce qui fournit ça? . . . Parie que c'est Brisson d'Aÿ, et qu'il vous le vend 4,50, plus le transport? . . . Ce n'est pas qu'il nous fait concurrence; mais demain je vous prouverai que pour 2,75, je puis vous en expédier du supercoquifilencieux[1]) première, net de tous frais encore.

— Comment, monsieur! Vous seriez assez bon pour descendre en ma faveur à ce petit détail!

— Pourquoi pas? . . . C'est mon métier: ne vous ai-je pas dit que j'étais représentant de la maison Fichon et compagnie d'Epernay, négociants en vins de Champagne, tenant eaux-de-vie, liqueurs et confitures de Bar! . . . Voici mes cartes, et je prie la société de m'accorder la préférence.

---

[1]) Supercoquifilencieux, gewöhnlicher superlificoquentieux oder superlificoquentiel, wundervoll, famos, in der Pariser Volkssprache, man braucht auch die Abkürzung superlifico. Das Wort stammt wahrscheinlich von supercoquelicantieux bei Rabelais, III.

Il salua en cercle et sortit en fredonnant:

Vive le vin!
Vive ce jus divin!
Je veux jusqu' à la fin
Qu'il égaye ma vie!...

La petite ville en frétilla[1]) pendant cinq ans; M. et Mme. Guichart furent presque obligés de s'expatrier.

[1]) Schüttelte sich vor Lachen darüber.

Galoppe d'Onquaire.

UNE SÉANCE ACADÉMIQUE.

Les sociétés savantes.

M. Arthur de Plumichet, l'adjoint au maire, était né poëte. Dès son bas âge, il avait balbutié le langage des Dieux, et on se souvenait dans la petite ville qu'à onze ans c'est lui qui avait été chargé de réciter un compliment en vers de sa façon, à Mgr. l'évêque, qui était venu visiter le collége. Pendant les quelques années qu'il avait passées à Paris, il s'était lié avec deux ou trois courtisans des Muses; il avait écrit des charades et des logogriphes dans un journal glorieusement tombé au troisième numéro, et l'on affirmait même qu'il avait composé trois actes que l'Odéon avait refusés, mais que le théâtre Bobino n'avait jamais voulu accepter. . . En rentrant dans sa ville natale, il s'était bien vengé: il s'était mis à faire des articles d'agriculture, en vers, dans le Compost littéraire, journal d'annonces de la localité, et il avait fondé une académie des sciences, arts, belles-lettres, commerce, agriculture et industrie. Les femmes y étaient admises comme les hommes; l'esprit n'était pas indispensable, le talent n'était pas positivement nécessaire: la grande question consistait à donner vingt francs par an pour les frais d'éclairage.

Or, ce soir-là, il y avait précisément séance fort intéressante: on devait procéder à une réception et entendre la lecture d'une pièce de vers de M. Arthur, précédée d'une étude du guano comparé au fumier de vache, et d'une dissertation sur la question de savoir si Marseille, l'ancienne

capitale des Phocéens, devait sa prospérité à ses grands hommes, ou à ses savons. . . . M. Grimouillet, marchand de denrées coloniales retiré, et membre de l'académie, devait prendre la parole pour le savon, et M. le président devait faire la controverse. On s'attendait à une chaude discussion ; l'académie était partagée en deux camps : le génie avait ses partisans, le savon comptait ses fanatiques ; deux ou trois indifférents, qui n'étaient ni de l'un ni de l'autre, les adeptes du guano et du fumier de vache, — demeuraient neutres et s'en lavaient les mains.

Le baron et Gaston venaient d'achever leur café, se demandant à quoi il était possible d'employer sa soirée dans une ville où toutes les portes se ferment à huit heures et demie, lorsque l'hôtelier leur remit une large enveloppe ornée d'un gigantesque cachet de cire verte où était gravé, entre deux branches de laurier : — Sic itur ad astra ! . . .

— Parbleu ! s'écria le baron qui venait de lire la missive : voilà bien notre affaire ; nous pensions à aller dormir : on nous offre une séance académique.

— C'est tout un ! riposta Gaston, à qui le vieillard passa la lettre. Et le programme qui y est joint me paraît des plus piquants. Peste ! . . . « Marseille doit-elle . . . ou doit-il sa prospérité à ses grands hommes ou à ses savons ? . . . » Voilà une grave question qui pourra réjouir les épiciers de la Cannebière. Mais que diront les ombres de Roscius, de Pythéas et d'Euthymène parmi les anciens, et les mânes de Mascaron, de Dumarsais, de Plumier, de Puget, de Barthe, et de d'Urfé parmi les modernes ? . . . Je voudrais qu'on convoquât Méry, pour savoir de quel côté il jetterait sa boule blanche.

— Mon cher, dit le baron, je connais assez l'esprit paradoxal de ce gracieux Phocéen, pour être certain d'avance qu'il se mettrait du côté du savon, qu'il plaiderait la cause de la potasse, et qu'il gagnerait son procès. . . Dites, ajouta-t-il en s'adressant à l'hôtelier, que nous allons nous rendre à l'aimable invitation de M. le président de l'aca-

démie... Dans cinq minutes nous y serons... La salle des séances est-elle bien loin d'ici?

— Vous y êtes, messieurs, répondit le directeur du Grand-Cerf, ou du moins vous n'avez que la cour à traverser. Ces messieurs m'ont loué un local, et je leur ai fait décorer un ancien grenier à fourrage[1]) au-dessus de l'écurie.

— Oh! oh! laissa échapper Gaston, ils doivent être là comme le rat dans le fromage!

— Mais oui, riposta très-naïvement le brave homme; ils s'y trouvent fort bien: ils sont là chez eux.

Cinq minutes après, en effet, nos deux voyageurs grimpaient une sorte d'escalier en planches évidemment construit primitivement pour l'ascension des bottes de foin, mais qui, recouvert d'un tapis et garni d'une rampe, était devenu le plus court chemin pour arriver à ce Parnasse départemental... A la porte du sanctuaire d'Apollon, ils retrouvèrent l'hôtelier qui s'était dépouillé de ses insignes culinaires, et qui avait substitué à son tablier et à son bonnet de coton une grosse chaîne d'acier qui lui couvrait la poitrine et une petite barrette noire à laquelle il ne manquait qu'un peu d'hermine pour être un bonnet de docteur.

C'est moi qui suis l'huissier[2]) de l'académie, leur dit-il à demi-voix, avec un air de fierté mal déguisée; ça me donne la fourniture des bougies et du verre d'eau sucrée pour l'orateur... Et puis, j'aime les arts et la société des savants.

Introduits par l'huissier de l'académie, nos deux héros furent reçus par M. le président, qui leur avait réservé des fauteuils au bureau.

Le local académique était bien, en effet, un vaste parallélogramme ayant servi jadis à collectionner les foins de

[1]) Grenier à fourrage, Heuboden, Futterspeicher.

[2]) Huissier, Pedell.

l'auberge du Grand-Cerf, mais on l'avait assez convenablement approprié à sa nouvelle destination. Une tenture de papier vert déguisait la nudité des charpentes, et quelques tableaux en décoraient les parois. Le panneau du fond, qui servait de repoussoir au bureau[1]), représentait l'apothéose de Phoebus entouré des neuf muses et des grands hommes de la Grèce huchés sur le Pinde. M. le président fit remarquer à ses deux visiteurs que l'artiste auquel on devait cette toile, et qui n'était autre que le vitrier de l'endroit, avait eu l'heureuse idée de faire des portraits. Le dieu de l'Hélicon était M. Arthur Plumichet lui-même; Homère ressemblait beaucoup à monsieur le secrétaire perpétuel de l'académie, et Anacréon, couronné de roses, avait un air de famille avec M. Grimouillet, l'advocat du guano. Quant aux neuf muses, deux seulement avaient trouvé leurs originales dans la société, car jusqu' ici l'arrondissement n'avait pu fournir qu'un faible contingent relatif, en femmes savantes. La première était Mlle. Eulalie-Balbine de Saint-Landry, poète couronné au concours de plusieurs sociétés savantes, et à qui l'on devait deux volumes de vers très-remarquables, intitulés, l'un: Les voix d'en haut . . . et l'autre: Les voix d'en bas. Mlle. de Saint-Landry, qui dans le tableau figurait en Polymnie, muse de la poésie lyrique, confessait trente-huit printemps. Elle portait généralement une toque à marabout[2]), un châle jaune et une robe verte, couleur affectée aux Instituts de tous pays. Elle avait toujours repoussé le mariage comme antilyrique et comme chose trop prosaïquement terrestre.

La seconde muse, représentée sous les traits de Melpomène, déesse de la tragédie, était la jeune Mme. Junie-Faustine Rigollot. Mariée en sortant de pension et à l'âge où la cruauté des parents peut encore abuser des inex-

---

[1]) Die dem Bureau als grell hervorhebende Hinterlage diente.

[2]) Hütchen mit einer Marabutfeder.

périences du coeur, elle pleurait chaque jour l'horrible fatalité qui l'enchaînait à un brave et honnête rentier, auquel elle devait une honorable aisance et le loisir de faire des alexandrins, mais qui avait l'infamie de s'appeler Rigollot. . . .[1]) Mme. Faustine comptait bien réellement vingt-quatre ans; elle accusait autant de tragédies, qui toutes étaient des chefs-d'oeuvre, en dépit de l'opiniâtre entêtement des comités de lecture parisiens, qui tous s'étaient donné le mot pour les consigner à leur porte. On citait d'elle La Mort de Rémus ou le Fratricide par ambition. Mais son plus beau fleuron était sans contredit sa Lucrèce, tragédie en cinq actes. Elle avait représenté son héroïne comme elle la voyait, c'est-à-dire comme une femme probablement ennuyé de son ménage et voulant en finir avec la vie. Sans quoi, disait-elle dans sa préface, elle eût été bien sotte de se poignarder pour si peu. — C'est à la dernière scène du dernier acte qu'on avait surtout applaudi naguère, à la lecture, ces deux alexandrins où Lucrèce expirante s'écriait, en s'adressant à son époux qui pleure:

Non! Brutus n'est pas brute, ô mon cher Collatin!
Il saura de Sextus trancher le col latin!

On ne pouvait prédire plus laconiquement ni en rimes plus riches l'évènement historique qui fonda et établit la république romaine.

Du reste, Mme. Faustine était assez gentillette; elle s'habillait clandestinement en garçon et fumait en cachette des cigares de quinze centimes. . . On soupçonnait M. le président de l'académie de collaborer parfois avec elle.

Un coup de sonnette se fit entendre, et une voix de stentor s'écria. — Ces messieurs sont servis! . . . mais au coup d'oeil sévère du président, la voix reprit: — La séance est ouverte. . . On comprend que c'était l'hôtelier qui, se

[1]) Rigollot oder rigolo bedeutet in der Volkssprache: fidel, scherzhaft, lustig, — Bruder Lustig.

croyant au rez-de-chaussée, avait un instant oublié ses honorables fonctions d'huissier appariteur[1]) de l'académie.

— La parole est à monsieur le secrétaire perpétuel, pour la lecture du procès-verbal de la dernière séance, dit le président.

— Je demande la parole pour un fait personnel, s'écria un membre qui tenait à la main un de ces coussins portatifs en caoutchouc que l'on gonfle avec de l'air, et qui avait la tête couverte d'un bonnet de soie noire.

— La parole est à M. Pacifique Ledoux.

— Messieurs! dit M. Pacifique Ledoux, qui avait une apparence tout à fait en contradiction avec ses nom et prénom, je suis forcé de faire remarquer à qui de droit que, depuis trois mois que j'ai l'honneur de faire partie de cette honorable société, dont je me fais gloire d'être (murmures approbateurs), je me trouve complétement en dehors des promesses du règlement (marques de grand étonnement.)

Le prospectus porte que tout membre élu sera reçu dans le sein de l'académie et prendra le fauteuil de son prédécesseur. Or, loin de me trouver dans votre sein, je suis constamment près de la porte, où le vent coulis me procure un rhume de cerveau qui épuise mes foulards, et, loin d'avoir le fauteuil susmentionné, je n'ai qu' une chaise de paille, dont mon coussin-Rattier[2]) n'atténue que médiocrement la férocité. Je demande un siége plus académique! (L'ordre du jour! l'ordre du jour!)

L'ordre du jour, mis aux voix, est prononcé à l'unanimité. M. Pacifique Ledoux roule des yeux d'orfraie[3]) et déclare qu'il restera debout.

Le secrétaire général lit le procès-verbal, où il constate la lecture très-appréciée d'une étude sur le hanneton considéré au point de vue de la civilisation européenne; d'une

---

[1]) Huissier appariteur, Pedell.

[2]) Coussin-Rattier, Kautschuk-Kissen vom Hause Rattier.

[3]) Orfraie, Meeradler.

recherche historique sur l'invention des semelles de bottes à l'époque préadamite[1]; d'une discussion fort intéressante, de laquelle il est résulté la preuve certaine qu'un vase déposé au musée de la ville, et étiqueté: débris de la coupe de Cléopâtre, est tout simplement une moitié de saladier trouvée dans les décombres d'un vieux cabaret en démolition.

— Je demande la parole pour une rectification! s'écria M. Pacifique Ledoux... Messieurs, c'est moi qui ai fourni les preuves dont parle le procès-verbal, et je n'ai pas dit que le vase fût une moitié de saladier: je demande qu'on rétablisse le mot propre.

— C'est que le mot ne l'est pas du tout[2], et c'est pour cela que M. le secrétaire perpétuel, avec le tact qui le distingue, y a substitué un équivalent.

— Équivalent! exclama M. Pacifique Ledoux; je voudrais bien voir que votre domestique fût de votre avis, lorsqu'elle vous sert votre laitue! (A l'ordre! à l'ordre!)

Le rappel à l'ordre est prononcé à l'unanimité: M. Pacifique Ledoux s'asseoit sur le chapeau de son voisin de droite, et écrase le cor de son voisin de gauche.

Le secrétaire perpétuel continue, et relate la lecture de onze pièces de vers, dues au talent de M. le président et de Mme. Faustine Rigollot. Ces poëmes, ajoute-t-il, où la plus riche imagination est rehaussée par l'éclat d'un esprit aussi vif que juste, ont excité l'enthousiasme général et les applaudissements unanimes.

— Je demande la parole pour faire remarquer que cette unanimité est une fiction, puisque trois membres dormaient! s'écria l'opiniâtre Pacifique.

— Monsieur Ledoux! vous n'avez pas la parole! clame[3] le président.

---

[1]) Préadamite, vor Adam.

[2]) Nämlich propre.

[3]) Clamer, rufen, Neolog. u. altfrz.

— Alors je me tais . . . mais je prends le ciel à témoin!

— Et M. Pacifique, qui se rasseoit en levant les mains au plafond, accroche la perruque de M. Corniquet, membre de la section des sciences, qui est plongé dans un volume de calcul des probabilités.

Le rapport épuisé, on passe à l'ordre du jour.

— Messieurs, dit le président, nous devions aujourd'hui, ainsi que le portent vos lettres de convocation, procéder à la réception d'un nouveau membre. . .

— D'une nouvelle membre! . . . interrompit M. Ledoux . . . puisqu'il s'agit d'une femme. (Tumulte dans l'auditoire composé de douze curieux, dont onze gamins.)

— Je préviens les assistants, reprit le président, en agitant sa sonnette, que les marques d'approbation ou d'improbation sont interdites, et je rappelle l'interrupteur à l'ordre pour la seconde fois.

— Je proteste! fit M. Pacifique en frappant du poing sur son encrier, qui roula sur le pantalon de nankin de celui qui était derrière lui.

— Cette réception ne peut avoir lieu, continua le président. Mme. Candide Blanchart, qui devait nous lire, pour son premier bouquet académique, quelques pages de son ouvrage d'économie sociale, intitulé: De la nécessité de restreindre les populations, en raison directe des produits du sol, ne pourra se rendre à la séance. Son mari nous annonce que cet intéressant confrère vient d'accoucher, tout à l'heure, de deux jumeaux.

— C'est exact! exclama[1]) M. Ledoux. J'ai entendu les cris; j'atteste le fait.

— Je propose de nommer deux membres qui iront complimenter l'accouchée, au nom de l'académie.

— On ne reçoit pas les hommes avant douze jours! cria M. Ledoux. Je demande la remise à quinzaine. (Adopté.)

---

[1]) Exclamer, ausrufen, Neologismus, trotz des allgemein gebräuchlichen Subst. exclamation.

M. Pacifique se frotte les mains, et promène un regard triomphant sur toute la salle.

— Nous prenons la suite de l'ordre du jour. La parole devrait être à Mme. Rigollot, mais elle écrit qu'elle se trouve indisposée. . .

— Pas disposée! s'écria M. Pacifique. . . Je déclare que je viens de la voir sortir de chez elle, et que je l'ai même entendue dire à son mari: — Je vais à l'académie.

— Monsieur Ledoux, ces détails ne nous regardent pas! La vie privée doit être murée.

— Une membre d'académie est une femme publique! riposta l'entêté Ledoux.

Un cri général exige le rappel à l'ordre, qui est immédiatement prononcé. Les yeux de M. Pacifique lancent la foudre, et il se rassied sur les genoux de M. Corniquet qui, absorbé dans l'étude des tables de logarithmes, se trouve perdu dans les sinus, cosinus, tangentes et cotangentes de Lalande.

— Nous devions entendre la lecture d'une ode sur la naissance du prince de Monaco, mais son auteur, Mme. Balbine de Saint-Landry, s'excuse sur la nécessité où elle se trouve de remettre ce plaisir à huitaine. Elle est en lessive.[1])

— Qui ça? . . . l'ode, ou la poétesse? . . . (Murmures.)

— Monsieur Ledoux! . . . ces interruptions deviennent intolérables. Je dois vous rappeler qu' aux termes de l'article 4 du paragraphe 7, un troisième rappel à l'ordre emporterait votre suspension pour un mois.

— Je demande la révision du règlement! . . . (Silence!) Je me tais. . .

M. Pacifique se rassied et décroche les besicles de M. Corniquet qui, élucidant une question de catoptrique[2]), en était à se prouver que l'angle de réflexion d'un côté de la

---

[1]) Sie hat die grosse Wäsche.

[2]) Eine Frage aus der Lehre von den zurückgeworfenen Lichtstrahlen.

normale doit être égal à l'angle d'incidence de l'autre côté de la même normale.

— La parole est à M. Grimouillet, sur la question des savons de Marseille, comparés aux hommes illustres de cette antique cité. (Marques d'attention générale.)

M. Grimouillet se lève avec toute la gravité que comporte une telle solennité. Il tire son mouchoir et se mouche, dispose sa tabatière, et s'orne de ses lunettes d'argent, tandisque l'huissier appariteur dépose un verre d'eau sucrée à sa portée. . . Le plus profond silence règne dans la salle. On entendrait un ciron tousser.

— Silence! s'écria la voix trop connue de M. Pacifique. (Rumeur que calme la sonnette présidentielle.)

— Messieurs . . . commença l'orateur, en détachant une feuille volante du volumineux dossier préparé sur son pupitre. . . Marseille, colonie phocéenne, fondée vers l'an 599 avant Jésus-Christ, partagea le commerce de la Méditerranée avec Carthage. Quoiqu'elle eût des instincts pacifiques. . .

— Présent! cria M. Ledoux en levant la main, et comme on murmurait: Pardon, ajouta-t-il, j'ai été réveillé en sursaut, et je croyais qu'on faisait l'appel nominal. On a dit Pacifique. . .

— Quoiqu'elle eût des instincts pacifiques, nous savons. . .

Ah! enfin, il y arrive! murmura M. Ledoux.

— Nous savons . . . nous savons. . .

Et M. Grimouillet, manifestant la plus vive inquiétude, chercha vainement sur son pupitre la suite de son discours: il a achevé la lecture du premier feuillet, et tout le reste du dossier a disparu . . . On regarde sous les tables, sous les bancs, M. Grimouillet se tâte les manches, la poitrine, il fouille ses poches, sonde jusqu'à ses bottes . . . . le manuscrit est introuvable. . .

L'assemblée est consternée; seul, M. Pacifique Ledoux semble sourire au deuil général, et croise sa redingote, don

l'ouverture laissait apercevoir les cornes d'une sorte de cahier de papier ressemblant beaucoup à celui qu'on pleure.

— Messieurs, dit le président, à notre grand regret, nous devons renoncer au bonheur d'entendre une improvisation qui s'annonçait sous une forme si brillante, et l'ordre du jour m'accordant la parole, je vous demande la permission de lire quelques vers qui m'ont été inspirés ce matin, dans une promenade au bord de l'eau.

— J'atteste le fait! cria M. Pacifique. Je suivais M. le président qui donnait le bras à Mme. Faustine Rigollot. (Silence! Écoutez!)

M. Arthur se leva, passa les doigts dans ses cheveux, ajusta son lorgnon et commença.

Le Papillon volage.

Rimes Anacréontiques.

L'onde
Blonde
Fuit,
Luit,
Coule,
Roule . . .
L'air
Clair
Glisse,
Lisse,
Sur
L'azur
Pur . . .
La branche
Penche:
Le papillon
Blond
Voltige
Sur la tige
Et part
Dar-dar . . .
La rose
Éclose
Sourit
Et dit:
Petit volage
Qui fais tapage,
O papillon,
Joyeux fripon,
C'est toi que j'aime
D'amour suprême.
Le soir s'avance:
Ton inconstance
A beau me fuir
Et déguerpir;
Il faut finir
Par revenir,
Car le soupir

Du chaud zéphir,
Loin d'endormir
Loin d'affaiblir
Et d'engourdir
Ton doux désir,
Va te punir
D'oser partir,
Et même rire
De mon martyre,
Quand le plaisir
Veut t'asservir.

— Bravo! bravo! exclama l'auditoire, et M. Pacifique s'écria:

— Et sur ce, pour finir, le poëte se retire pour dormir, et si l'on veut l'applaudir, loin de contredire, il lance son plus doux sourire au public qui l'admire.

Un tumulte effroyable répond à cette inconvenante sortie. On crie: A l'ordre! A la porte!... M. Corniquet qui allait presque trouver le carré de l'hypothénuse, se sauve croyant que l'ex-grenier à fourrage a perdu son centre de gravité, et, à force de coups de sonnette, le président finit par prononcer la suspension pendant un mois de M. Pacifique Ledoux.

Ce membre se dirige vers la porte et, arrivé sur le seuil, il se retourne et s'écrie: — Je demande la parole pour le jour de ma rentrée!

Sur un signe du président, l'huissier appariteur dit à haute voix: — Enlevez les plats!... Bon! v'là que je confonds encore... La séance est levée.

— Est-il possible qu'il existe des associations d'hommes qui consument leur temps à de pareilles balivernes!... dit Gaston lorsqu'il fut descendu dans la cour, et ce que nous venons d'entendre est-il vraiment une chose sérieuse et faite de bonne foi?

— Parfaitement sérieuse, répondit le vieillard; et les gens qui sortent de ce grenier à foin se figurent certaine-

ment que leur académie est, sans conteste, de la même famille que l'Institut; M. Arthur Plumichet dont les monorimes à l'eau de benjoin[1]) ont failli me donner une attaque d'apoplexie, tant le rire comprimé peut refouler de sang au cerveau, ne trouve pas le moins du monde que Lamartine et V. Hugo lui soient supérieurs: ils ont eu du bonheur, voilà tout. Mme. Junie Rigollot, qui fume le cigare et s'habille en homme, se croit beaucoup plus forte que Georges Sand, et elle ne troquerait pas sa Lucrèce pour la Cléopâtre de Mme. de Girardin. Quant à Mlle. Balbine de Saint-Landry, c'est le type réel de tous les bas bleus dont chaque département conserve le spécimen.

Il n'y a pas en France, malheureusement, un seul chef-lieu, une seule ville à peu près importante, qui n'aient leur académie, comme ils ont leur marché aux légumes et leur foire aux ânes. Les sociétés dites savantes sont la plaie intellectuelle des provinces, et il est facile de comprendre tout le mal que peuvent faire ces corporations, dont la législation n'a pas encore eu la pensée d'arrêter l'effrayante pullulation. . . . Il existe des règlements de police urbaine et rurale pour ordonner la destruction des chenilles qui, au printemps, menacent de dévorer les bourgeons; trouve-t-on que l'arbre de la science et que la fleur de l'art ne soient pas, eux aussi, des trésors assez précieux pour les protéger et les défendre contre l'envahissement de la barbarie? . . . Est-ce qu'on ne comprend pas que tolérer les abus de la pensée et du langage, de la forme et du fond, c'est donner une véritable consécration, une incontestable autorité à des abus littéraires ou scientifiques qu'on devrait toujours réprimer? . . .

— Mais, en résumé, objecta Gaston, ces braves gens ne font de tort à personne: le ridicule n'atteint que son auteur.

— Que dites-vous là, jeune homme! . . . Le premier

---

[1]) Einsylbige Reime die nach Benzoewasser duften.

mal, c'est d'engendrer la contagion; ces hommes, se réunissant chaque semaine dans leur local orné d'une apothéose, pérorant et discutant entre quatre bougies accostées d'un verre d'eau édulcorée, s'appelant mon cher collègue, imprimant leurs élucubrations et s'intitulant Société savante; ces hommes éblouissent la plupart des sots qui les contemplent et qui finissent par gratter à la porte: alors la province compte un ouvrier de plus dans cet immense atelier où se forgent les armes traditionnelles avec lesquelles on combat le bon goût et le sens commun. Tous les ans, ils distribuent des prix en séance solennelle, et il n'est pas de rapsodie en vers ou en prose qui n'y trouve sa médaille ou sa mention honorable. Le public, qui assiste à ces panégyriques de la médiocrité, se familarise avec ce poison littéraire qui coule dans ses veines, et, comme Mithridate, il finit par s'y habituer tellement qu'il arrive à ne plus trouver de saveur à autre chose. On cherche bien loin la cause de la décadence des lettres dans la seconde moitié du XIXme siècle: qui sait si elle n'est pas dans l'incroyable multiplication des académies, où le premier venu peut se faire admettre.

— Encore faut-il posséder quelque connaissance spéciale . . . dit Gaston, pour obtenir son diplôme?

— Pour être reçu cordonnier, tailleur, ou coiffeur, oui . . . on exige des connaissances préliminaires: mais un savant n'a besoin de rien savoir; s'il ne sait que peu de chose, il entre dans la classe des belles-lettres; s'il ne sait rien du tout, il s'intitule archéologue.

— Archéologue! s'écria Gaston; mais l'archéologie est une science qui embrasse toutes les autres.

— On a beaucoup simplifié tout cela. Aujourd'hui, un antiquaire est un simple particulier qui achète une vieille armoire qu'il étiquète bahut[1]), deux ou trois cruches fêlées

[1]) Bahut, (alterthümliche) Truhe.

qu'il nomme vases étrusques, un demi-cent de moellons qu'il décore du titre de briques romaines, et un tas de cailloux qu'il proclame haches celtiques; avec ce fond de magasin, qu'il intitule collection, n'osant dire encore musée, il s'enrôle dans le bataillon sacré des archéologues et il finit par y conquérir un grade. La manie du bibelot[1], comme on l'appelait déjà du temps de Mme. Sévigné, a envahi, de nos jours, toutes les classes de la société provinciale. Le bric-à-brac[2] y est devenu un art, une religion, une folie; il a ses fanatiques et ses martyrs; il compte ses adeptes, coeurs à foi robuste, prêts à affronter le supplice pour soutenir l'authenticité de leurs croyances. Les uns pratiquent la religion numismatique représentée par quelques vieux sous qui prennent le nom de monnaies romaines ou gauloises; les autres sont de la confession céramique personnifiée par les possesseurs de saladiers ébréchés qui deviennent des émaux de Limoges, des faïences d'Italie ou des porcelaines du Japon; ceux-ci adorent le vieux bois, ceux-là les antiques armures: c'est un culte où toute divinité trouve son grand prêtre, et ces braves antiquaires sont un peu comme les peuplades de l'Inde, qui se prosternent devant les ustensiles de leur ménage, dont elles se font des gris-gris et des manitous sacrés. Le bric-à-brac est une religion, c'est vrai, mais on y canonise et on y béatifie pas mal d'hérétiques qui ouvrent trop légèrement les tabernacles pour y placer leur vieille vaisselle, dont ils ont fait des vases sacrés. . . Aussi, parcourez les quatre-vingt-six départements, et vous trouverez infailliblement, dans chaque chef-lieu, une société archéologique, et dans chaque ville ou village un individu quelconque qu'on vous désignera comme étant très-fort antiquaire. L'antiquaire

---

[1]) Bibelots, Nippsachen, Curiositäten.

[2]) Bric-à-brac, altes Gerümpel, Trödelkram.

engendre l'académicien comme le fromage engendre les vers. [1])

---

[1]) Die Sociétés savantes in den Provinzen werden zuweilen arg gefoppt. So wurde 1851 das lächerliche, untergeschobene Machwerk eines Belgiers: Raoul de Créquy, poëme du XIIIe siecle, — ein moderner Text, dem durch eine ungeheuerliche Orthographie und einige Patoiswörter ein mittelalterliches Ansehen gegeben worden war — von der Société des Antiquaires de Picardie ernsthaft besprochen, von Warbeck und Arnaud zu einer Novelle verarbeitet und von Collin de Plancy übersetzt. Die erste Strophe lautet:

Le roy Loys le Josne heyant emprins se crois,
Voulieres li suihir tous lies brafs frenchois;
Cuentes, princhés et barons toute josne nobleisse
A s'enrolier trestous monstroyent bien de lie preisse.

(d. h.)

Le roi Louis le jeune ayant pris la croix
Voulurent le suivre tous les braves François
Contes, princes, barons, toute la jeune noblesse
A s'enrôler tous montraient bien de la presse.

In diesen Versen kommt unter anderm Blödsinn auch ein Wort (enrôler) vor, was im 13. Jahrh. noch nicht existirte. B.

Galoppe d'Onquaire.

REVUE COMIQUE DE BÉVUES PROVINCIALES.

I. Un conscrit fusillé.

Il était assez tard lorsque nos deux voyageurs rentrèrent à l'auberge du Grand-Cerf. Ils allaient monter à leurs chambres pour se coucher quand en passant près de la cuisine ils aperçurent un homme de campagne assis près du feu. Le pauvre diable était tout en pleurs, et le chapeau qu'il tenait à la main était garni d'un crêpe horriblement large.

— Qu'avez-vous donc, mon brave homme? lui demanda le baron.

— Ah! monsieur, v'là son crêpe, répondit le campagnard, en montrant sa coiffure, avec un geste de désespoir.

— Le crêpe de qui?

— De notre pauvre Mathurin qui s'a engagé!

— Eh bien!... Est-ce qu'il serait mort?

— Mieux que ça: tué!

— Que dites-vous?...

— Fusillé, monsieur, fusillé!... V'là la lettre de faire part que j'ons reçu à ce matin cheu nous et j'arrivons pour annoncer la chose à sa marraine, qu'est cuisinière ici chez madame la juge d'instruction.

— Le baron prit et lut: «Votre fils, dont j'ai l'honneur d'être le caporal, m'a prié de vous narrer, par cette présente (vu qu'il ignore le maniement de la plume), qu'il sera fusillé demain à la parade: il vous remémore de lui expé-

dier de l'argent pour cette solennité; il vous embrasse ainsi que tous les pays[1]), se recommandant aux prières de monsieur le curé. L'argent peut s'envoyer par la poste. . . Affranchir. . . Ne pas oublier sa marraine qui lui a promis de quoi trinquer à sa santé, laquelle il souhaite honnêtement à tous ceux qui vous parleront de lui. — Quant à l'argent, il est utile qu'il arrive demain; après, il serait trop tard: on n'est fusillé qu'une fois. Du reste, il l'a bien mérité, et comme son chef immédiatre, je me fais gloire de le certificatiser. Je vous salue militairement. . .

Dumanet, caporal en 1er de la 3e du 4e du 22e de ligne, garnison à Paris (Seine).

Postscriptum: Quant à l'argent, il doit être adressé au caporal Dumanet, caserne de Babylone, à Paris (Seine) franche de tout porc.»

Le baron ne comprenait pas trop cette épître caporalesque; mais ce qu'il y avait de certain, c'est que le mot fusillé y brillait horriblement. Tout-à-coup, il s'écria:

— Le 22e de ligne! . . . mais c'est mon neveu, le comte de Saint-Servan, qui en est colonel; voyons, il est encore temps, puisque ce n'est que demain à la parade qu'on le fusille.

— Ah! monsieur! fit le paysan; ça serait-y possible?

— Avez-vous ici le télégraphe électrique?

— Pardine! répondit l'hôtelier; puisque le chemin de fer y est.

Cinq minutes après, une dépêche était expédiée à Paris, avec ordre d'exiger une réponse immédiate, fallût-il réveiller le colonel.

Cette réponse ne se fit pas attendre; au bout d'une demi-heure, l'employé galonné du télégraphe rapporta un pli qu'ouvrit le baron, et son neveu lui apprenait que le conscrit Mathurin qui, jusque-là, avait fait partie des voltigeurs venait au bout de six mois de passer dans les

[1]) Pays, fem. payse, Landsmann, in allen nordfrz. Patois.

fusilliers... Tout le village, y compris le maire, le curé... et même le baron, avait vu la chose comme le père à Mathurin, qui ne savait comment rendre grâces à son bienfaiteur. On eut du mal à lui faire comprendre la chose, et il s'obstina à appeler le baron: le sauveur de son fils qui lui devait sa vie. Afin de mériter une partie de sa reconnaissance, notre petit vieillard remit au brave homme deux louis pour être envoyés franches de porc[1]) au caporal Dumanet.

II. Les chevaux scellés.

Et ils allèrent se coucher: il était l'heure... Toutefois, Gaston ne put s'empêcher, en montant l'escalier, de s'étonner qu'une simple inexactitude orthographique pût produire de semblables imbroglios; le baron lui affirma que rien n'était plus commun dans la langue française, qui est une des langues les plus pauvres, et joignant, selon son habitude, l'exemple au précepte, il lui conta ceci, tout en gravissant au premier étage.

— Il y a trois ans, j'achetai deux chevaux sculptés en pierre, et qui étaient une assez belle copie des chevaux de Venise; je les expédiai, bien emballés, à mon château de Touraine, en envoyant l'ordre à mon intendant de les faire placer sur les colonnes qui encadrent la grille principale. Le lendemain, j'appris que l'intendant était absent et, comme je devais arriver quelques jours après avec du monde, et que je tenais à ce que l'entrée du château fût ornée de ses accessoires, j'écrivis au fermier, qui me paraissait le plus intelligent de la localité: — «Je vous recommande de faire

[1]) Franc de porc ist ein häufiger orthogr. Fehler, ebenso wie in der Picardie société de fil harmonique (philharmonique), fat de coton (factotum), embarque à terre (embarcadère). Der Ouvrier spricht und schreibt in Paris: misère et corde (miséricorde.)

sceller[1]) immédiatement et solidement les chevaux, que je tiens à trouver sur les colonnes à mon arrivée; je vous autorise à prendre, pour cette opération, autant d'ouvriers que vous le jugerez nécessaire.»

Quatre jours après, j'arrive au château. Quelle est ma stupéfaction, en voyant un immense échafaudage, sur lequel vingt paysans, suant sang et eau, s'efforçaient de hisser, au moyen d'une grue, deux de mes chevaux anglais, en chair et en os, tout bridés et sellés.

— Monsieur le baron, me dit le fermier, ils sont sellés depuis quatre jours; mais c'est le diable pour les monter là-dessus, tous les matins, en attendant votre arrivée.

III. Deux sorciers. [2])

Le lendemain devait se juger la cause d'un sorcier. Nos deux voyageurs se firent conduire au palais de justice et se trouvèrent bientôt en face d'un vieux bâtiment qui participait de l'église par ses fenêtres ogivales, et de la prison par l'espèce de préau qui s'étendait en avant de sa façade obscure; des hommes vêtus de longues robes noires et portant des dossiers sous le bras s'y promenaient en faisant de grands gestes. . .

Une cloche sonna: tous les hommes noirs coururent vers une petite porte où l'on avait écrit: Police correctionnelle. Nos voyageurs suivirent la foule et entrèrent.

Deux hommes, l'un âgé de 68 ans, l'autre de 39, étaient assis au banc des accusés. D'après l'acte que lut le greffier, ces braves industriels s'étaient constitués en société anonyme . . . et pour cause. . . Le but de leur association était l'exploitation pure et simple de l'antique crédulité départementale, et l'audience avait réuni une assez nombreuse

[1]) Sceller, mit eingegossenem Blei befestigen.

[2]) Der nachstehende höchst ergötzliche Process beruht auf Thatsachen jüngster Zeit.

affluence de clients désabusés, venant revendiquer le prix des consultations occultes données, ou plutôt vendues par nos deux docteurs, qui se disaient tout bonnement sorciers... Cette affaire excitait d'autant plus d'intérêt que, parmi les curieux de la petite ville, il restait bon nombre de crédules, qui soutenaient que ces gens-là étaient véritablement ce qu'on les accusait d'être.

Le premier témoin est une bonne vieille de 75 ans qu'à sa tournure légèrement bohémienne, on pourrait prendre pour une associée des prévenus. Elle s'est à grand'peine traînée de son village, pour venir raconter au tribunal les nombreuses déceptions de sa crédulité; elle s'exprime en ces termes:

— Pour lors, à huit heures du soir, on frappe à ma porte. J'dis qu'on entre... on entre: — Bonsoir, que me dit ce vieux blanc qui est là dessure[1]) le banc des parvenus; comment que ça vous va, mère Chopart?.. (Chopart, mon président du bon Dieu, c'est mon nom, vu que défunt Cadet Chopart m'avait épousée, y aura cinquante-sept ans vienne la Saint-Nicaise, et que même c'était un honnête homme dont auquel que jamais, au grand jamais!...)

Le président. — Abrégez les détails; venez au fait.

La femme Chopart. — Moi, aux fêtes! ah! Dieu, si on peut dire!... quoi que j'irais y faire, Seigneur? on ne danse plus à mon âge!...

Le président. — Je vous dis de continuer votre déposition.

— Ah! elle est belle ma position! vu que ce vieux criminel...

On a beaucoup de mal à ramener le témoin à son sujet principal, enfin elle continue:

— Je lui répondis comme le doit tout un chacun à quiconque lui demande l'état de sa santé: Pas mal, et vous? —

---

[1]) Dessure oder dessur st. dessus, dessoure oder dessour st. dessous (patois normand, manceau, berrichon u. a.)

A l'exception que je n'y vois guère, que j'peux quasiment[1]) plus remuer, ni presque boire ni manger; du reste les estomaques seraient encore assez subtils et suceptibles. . . Pour lors, il m'dit dit-il[2]): — Au nom de Béelzébuth et de Robert, je t'ordonne d'aller quérir un litre de blanc à quinze, une livre de sucre de betterave et deux onces de graine d'orties[3]) blanches, avec quoi tu vas être guérite radiqueusement. — Pisque j'peux mie marcher! que je lui dis. . . J'avais pas achevé mon mot, qu'une bouteille tombe dessure la table; au bout de la bouteille y avait une main, un bras, puis un humain naturel, qu'est sans doute sorti de dessous la terre . . . à preuve que j'l'ons pas vu pénétrer dans le local.

Le président. — Quel était cet homme?

Mme. Chopart. — Ce jeune roux qu'est là à côté du vieux blanc, qu'est apparu dessure la table dans une bouteille avec du sucre et de la graine d'orties. . . Pour lors, le vieux blanc ne fait ni une ni deusse; il décroche un plat à barbe qu'a servi à feu mon pauvre défunt Cadet, qu'est mort y aura quinze ans vienne la Saint-Crépin, à preuve que j'li font[4]) dire une messe de quinze sous à chaque universitaire. . .[5])

Le président. — Passez, passez . . . qu'ont-ils fait après?

Mme. Chopart. — Excuse, mon juge de Jésus-Christ. . . Pour lors, le vieux se mit à verser le vin dans le plat à

---

[1]) Quasiment, fast, gewisser Massen, in allen nordfrz. Patois; es drückt eine grössere Aehnlichkeit aus als presque; auch quasi ist sehr gebräuchlich in den Provinzen.

[2]) Il m'dit dit-il, eine sehr gewöhnliche pleonastische Redeweise in allen nördl. Provinzen; cf. das Stück l'esprit des campagnes, Anmerk. 7.

[3]) Graine d'ortie, Brennesselsaamen.

[4]) Que je lui fais.

[5]) Sie meint anniversaire, Jahrestag.

barbe, ousque[1]) le jeune roux jeta le sucre et la graine, en disant des choses qui font frémir l'univers!

Le président. — Que disait-il?

Mme. Chopart. — J'ai pas entendu, relativement aux oreilles qu'est dures à l'étente . . .[2]) à preuve que le sucre, au bout d'un instant, s'est évanoui dedans le vin! — Le ministère opère! que dit le vieux. . . Au nom de Béelzébuth et de Robert, bois! . . . qui[3]) m'fait, en me mettant le plat à barbe sous le menton: moi, j'l'ons cru, à preuve que, quoique peu carnassière de boisson, j'avalai le total, pendant qu'ils criaient des z'hurlements affreux! — Bon! que dit le jeune roux, la guérison est en train . . . ça fait vingt-cinq livres et un sou, qu'il ajoute en tendant la main. — J'ai pas tant seulement vingt-cinq liards! que j'réponds. — Dieu de Dieu! qu'y répond aussi, pas de monnaie? Quoi que vous dites là, mère infortunée et crédule! pas d'argent! fallait dire ça. Vous ne savez pas que Béelzébuth et Robert n'opèrent que sur le métal, et que, d'ici qu'à demain, sept heures et demie et huit minutes un quart, le vin va-t-être changé en arsénic, aspic, émétique, vomitique, et alors enfoncés les poumons et les estomaques, à la nouvelle lune qu'est la lune rousse! . . . Pour lors, mon juge du Pere éternel, me sentant envie de dévomir, preuve de miracle, je leur-z-y défournai[4]), de dessoure ma paillasse, la somme demandée, pour éviter la mort qu'est très-malsaine dans nos pays.

Les sorciers Roux et Blanc, se levant à l'unanimité. — Faux! faux! et . . . véridique!!

Un des avocats chargés de la défense demande à pré-

---

[1]) Ousque st. où, in allen Patois, auch in der Pariser Volkssprache.

[2]) Entente.

[3]) Eigentlich quî, d. h. qu'il, wie später qu'y répond, häufig auch in der Pariser Volkssprache.

[4]) Ich zog für sie heraus.

senter une observation. Il prétend que les témoins venus du village où s'est passé le fait doivent être récusés, attendu que le maire de la commune a certifié que tous étaient idiots. . . Et il présente à l'appui un tableau statistique envoyé à la préfecture, où, parmi les en-tête imprimés, figure, dans la partie relative au service médical, une colonne crétins. . . Le maire, peu ferré sur les subtilités de la langue, et, de plus, ignorant évidemment la valeur du mot, avait lu chrétiens, et s'était empressé de répondre: — Nous le sommes tous, à l'exception de deux juifs! . . . Le procureur impérial explique le quiproquo, et l'on continue l'audition des témoins.

Le deuxième témoin est une jeune femme qui, s'étant persuadé qu'une somme d'argent fort conséquente[1]) a été soustraite à sa tante, a pensé que le jeune roux, en sa qualité de sorcier juré, la lui ferait recouvrer. — Après avoir demandé vingt-cinq francs et un sou, dit-elle, somme fixée par la loi pour recouvrir les trésors, il me dit qu'il fallait nous rendre à ménuit précise au milieu du bois Gabou, qui est à un quart de myriamètre ou de centimètre, je n' sais plus, de l'hameau. . . Comme je porte émensément d'intérêt à ma tante, vu qu'elle est sans enfants et incapable jamais . . . puisqu'elle est toujours restée en dehors des époux, je consentis à la chose, et décidai mon homme propre[2]) à nous accompagner, relativement aux moeurs et cancans[3]) du pays qu'est très-calomniant. . . . Arrivés au milieu d'une clairière, il me dit: — N'auriez-vous point, par un hasard fortuit et providentiel, votre montre sur vous, pour afin de savoir au juste quand il sera ménuit précise, sauf les égards dus au cours du soleil et de la lune? . . . Je lui donnai l'objet; puis il mit dans

---

[1]) Conséquent, bedeutend, wichtig, auch in der pariser Volkssprache.

[2]) Mon propre mari.

[3]) Cancans, Klatschereien.

une assiette recouverte d'une serviette trois petits paquets qui, disait-il, contenaient les vingt-cinq francs et un sou; après avoir fait beaucoup de signes sur la chose, il alluma une chandelle de six, et se déshabilla . . ., mais tout nu . . . nu comme notre père Adam mangeant la pomme avec son serpent!

Le président. — Comment! . . . et vous regardiez cette scène indécente?

Le témoin, avec un geste plein de dignité féminine.

— Oh! monsieur! . . . il avait un mouchoir à carreaux rouges et blancs . . . même que je n'ai pas regardé! . . . Alors, il dit à mon mari de rentrer au village sans se retourner, et que, lorsqu'il serait à la maison, le premier qui viendrait y frapper serait le voleur: c'était mon mari qui tenait la chandelle; il la lui prit, puis découvrit l'assiette . . . les paquets avaient disparu et la montre aussi! . . . Nous rentrâmes ensemble à la maison: quant à mon mari, il était dedans depuis longtemps.

Le président. — Prévenu, qu'avez-vous à dire?

Le sorcier Roux. — Je ne suis point fautif! puisque j'avais averti que le premier qui frapperait à la porte était celui qui avait l'argent. . . Or, c'est moi-même, de ma main propre, qui ai frappé; donc, c'était avouer que j'étais son particulier. . . Faute avouée, faute pardonnée . . . connu!

Un second avocat se lève et fait remarquer qu'une femme ne peut ester en justice[1]) sans l'autorisation de son mari . . . le ministère public répond qu'elle est dûment autorisée. . . — Témoin! s'écrie l'avocat, quelle est la profession de votre mari? — Il extrait du charbon de terre, monsieur. — Donc il est mineur, et la loi est précise. La loi du 5 germinal an XI, titre 10, dit qu'un mineur ne peut faire acte d'autorité légale. Le président ne peut garder son sérieux, les deux assesseurs se renversent sur leurs siéges, et l'on passe à une autre déposition.

---

[1]) Ester en justice oder en jugement, vor Gericht auftreten.

Le troisième témoin est un excellent père de famille, dont la fille, âgée de seize ans, était fort malade, et le sorcier l'a victorieusement guérie en cinq jours, tout abandonnée qu'elle était des médecins.

Le président. — Qu'avait votre fille?

Le témoin. — Elle avait, parlant par respect[1]) . . . qu'elle n'avait rien; et ça nous inquiétait, sa maman et moi, vu qu'à seize ans, c'est pas dans la nature. . . Une bouteille de blanc à quinze, avec du sucre et de la graine d'ortie, le tout avalé à jeun . . . et, en cinq jours, crac! sauvée l'enfant! N'est-ce pas l'enfant?

Une voix fraiche dans l'auditoire. — Oui, papa! . . . Et les choux? . . .

Le père. — Ah! oui . . . et puis les choux; tous les matins un chou tout frais, bouilli dans l'eau . . . et avec l'eau, crac! . . . (Ici, le témoin fait la démonstration de Sganarelle, dans la cérémonie du Malade imaginaire.) Quant au chou lui-même, il l'accommodait avec lard, poivre et sel, et il le mangeait pour s'unir, disait-il, d'intention au traitement de la malade . . . et alors guérie en cinq jours, l'enfant! . . . N'est-ce pas l'enfant?

La voix fraiche. — Oui, papa! . . . et vingt-cinq francs et un sou!

Le père. — Oui, sans reproche encore! . . . J'aurais donné. . . soixante-quinze francs pour sauver l'enfant! . . . pas de regret! . . .

L'avocat soutient que la jeune fille est complice du délit, puisqu'elle a absorbé une moitié des preuves à convic-

---

[1]) Die Entschuldigungsformeln: parlant par respect, sous vot' respect, sauf vot' respect, werden von den Bauern jeden Augenblick gebraucht, wenn sie mit einem Höhern von Thieren sprechen: „J'ai, sous vot' respect, deux petits cochons à vendre", oder auch von andern verächtlichen Dingen: „J'ons vu passer, sauf vot' respect, une patache; ja, die Bretonen, welche meinen: qu'il faut neuf tailleurs pour faire un homme, sprechen vom Schneider nur mit dem Zusatz: sauf vot' respect.

tion, et qu'elle a participé au bouillon de choux par toutes les voies de droit.

Quatrième témoin: une vieille femme qui a l'air fort terrifié.

Le président. — Levez la main.

La vieille. — Impossible, mon cher magistrat de l'empereur.

Le président. — Pourquoi cela?

La vieille. — Vu que, si je dis un mot de la chose, escarmotée[1] ici présente!

Le président. — Qu' entendez-vous par là?

La vieille. — Escarmotée, mon président de Jésus-Christ. (Signe de croix.)

Le président. — Comment pouvez-vous ajouter foi à de telles impostures? . . . Vous avez été menacée, nous le voyons . . . Allons, rassurez-vous; faites votre déposition; la justice veille sur vous, et vous n'avez rien à craindre.

La vieille. — Escarmotée ici présente en personne, si je parle! et je voudrais bien m'en aller.

La pauvre femme, évidemment terrifiée par l'aspect des deux sorciers, fait force signe de croix, et il est impossible d'obtenir autre chose que ce refrain: Escarmotée! sans cesse répété par cette malheureuse, qui va se rasseoir toute tremblante, en marmottant des prières, jusqu'à la fin de l'audience. L'avocat dessine son profil, à la plume, sur la chemise de son dossier.

Cinquième témoin: Le magister du village. Il a endossé l'habit noir à queue de morue 1815, et revêtu le pantalon marron, qui, en raison de son exiguïté, pourrait s'intitule culotte. Après s'être posé majestueusement, il se recueille un instant, tousse, crache et se mouche, puis d'une voix de basso cantante: — Lorsque, dans l'antiquité

---

[1]) Escarmoté st. escamoté bedeutet hier: behext; den Bauern ist jeder Escamoteur ein Hexenmeister.

des siècles les plus reculés, Cagliostro, Mlle. Lenormand et Conus. . . .

Le président. — Arrivez aux temps modernes.

Le magister. — Lorsque, plus près de nous, la Pythonisse d'Endor, les mages égyptiens et M. Comte, physicien de S. A. R. monseigneur le roi des Français et de Navarre, aussi bien que M. Home et Robert-Houdin. . .

Le président. — Passez à l'affaire elle-même.

Le magister. — Cette affaire est grave, très-grave, excessivement grave! mais je suis intimement et inébranlablement persuadé qu'il y a quelque chose!

Le président. — Quelle chose?

Le magister. — J'ai vu manipuler ces deux estimables privilégiés de la nature, et . . . il y a quelque chose!

Toute la brillante déposition du professeur roule sur ce thème, et il répond aux rires de l'auditoire par des haussements d'épaules qui peuvent se traduire ainsi: — Vous êtes tous des imbéciles!

L'avocat ajoute le profil de son nez à sa collection de dessins à la plume.

Le sixième témoin est un jeune bossu, dont la frêle constitution est peu en harmonie avec ses prétentions athléticomilonocrotoniaques. [1])

Le bossu, aux accusés. — Enchanté de vous rencontrer! et, si ce n'était par respect pour la cour de cassation ici présente, c'est moi qui vous casserais les os! (Sourire de satisfaction de l'orateur.) Messieurs, ils ont prétendu que j'étais ensorcelé et possédé, et ils voulaient m'exorciller[2]), soutenant que Béelzébuth et Robert avaient échu domécile dedans mon épaule gauche, comme si, je vous le demande, j'avais cette partie de mon individu plus conséquente que l'autre. . . Ils ont ajouté que j'étais

---

[1]) Athléticomilonocrotoniaque, d. h. d'athlète comme Milon de Croton.

[2]) Exorciller st. exorciser.

Mayeux[1]) à cause de ça, et le briquet m'en est resté, vu que tout le pays a donné dans la bosse! (L'orateur se frotte les mains.) Je demande cent mille francs de dommages-intérêts!

Le président. — Mais vous ne dites pas que, malgré votre incrédulité, vous avez donné vingt-cinq francs et un sou aux prévenus. C'est consigné au dossier.

Le bossu. — Précisément, mon juge!... C'était pour ne pas l'avoir!... ah! ah! ah!

Le président. — Avoir quoi?

Le bossu. — Le dos scié!!![2]) dont ils voulaient extirper leurs divers Béelzébuth.

L'avocat reproche le témoin, attendu qu'ayant juré de dire la vérité, rien que la vérité, il a fait un faux témoignage en déclarant qu'il n'était pas bossu. Il se rassied et ajoute l'épaule du Mayeux au nez du magister. Il intitule ce nouveau portrait: — Témoin à charge, en égard au fardeau qu'il semble porter.

Pour toute défense, le plus jeune des sorciers, le roux, dit qu'il se croit un peu fou, et qu'il penche fortement vers l'opinion qu'il a agi sans discernement... D'ailleurs, il était bu.

Le vieux allègue que, ayant soixante et dix-huit ans, il a droit à l'indulgence des humains.

Les humains condamnent le premier à six mois de prison, et le second à deux mois de la même peine; plus, solidairement aux frais.

— Nous le sommes! s'écria le jeune roux.

— J'allais le dire! exclama le joyeux bossu... Vous l'êtes, frais![3])

---

[1]) Mayeux, in der Volkssprache, Buckliger. Das Wort stammt von dem Typus, den der Caricaturist Traviès 1831 erfand.

[2]) Scier le dos, beständig quälen, überlästig werden, in der Volkssprache.

[3]) Etre frais, Pech haben, in einer schlimmen Lage sein, in der Volkssprache.

La vieille escamotée se signe, en fermant les yeux; le magister soutient à son voisin qu'il y a quelque chose; le papa se lève et dit à sa fille: — T'en viens-tu, l'enfant? . . . et le petit bossu continue à rire . . . comme s'il l'était.

L'audience est suspendue pour dix minutes. . . Les avocats se rendent à la buvette; le président va allumer un cigare, et le juge d'instruction se sauve très-vite, en retroussant le devant de sa toge à queue de lapin blanc.

IV. Un chien qui quête, arrête et rapporte.

A la reprise de l'audience, l'huissier appelle l'affaire Bergeret et Rouvieux. Un homme en blouse saute lestement au banc des accusés, c'est le sieur Rouvieux; un môssieur, en habit de bouracan, et tenant à la main une casquette de chasse à visière en bec de cigogne, se place auprès du défenseur; c'est M. Bergeret, marchand de bas et bonnets de coton retiré (pas les bonnets!)

Voici d'abord le résumé de l'affaire, qui intéressa vivement Gaston comme étude de moeurs bourgeoises.

Quelques jours avant l'ouverture de la chasse, le brave M. Bergeret, se sentant pour la première fois de sa vie marchande, la velléité d'attaquer le lièvre et le perdreau, se mit à la recherche d'un chien de chasse. Il avisa sur le champ de foire un citoyen en blouse pas neuve, mais déchirée, lequel était suivi de dix ou douze chiens, levrettes, terre-neuve, bouledogues, roquets, carlins et caniches. — Voici mon affaire, dit-il. . . Puis, s'approchant du particulier, qui n'était autre qu'un montreur de chiens savants. — Auriez-vous un chien à me vendre? lui fit-il en examinant la meute d'un oeil de connaisseur.

— Pourquoi pas, bourgeois, si vous y allongez le prix.

— Oui, mais je veux un animal qui quête parfaitement, arrête bien et surtout rapporte convenablement[1]).

— J'ai là la chose: en v'là un qui a été pondu tout exprès pour vous . . . et pas cher: soixante francs, c'est donné . . . Et il empoigna par la queue le caniche le plus crotté de la bande. Cette exhibition paraissant éveiller l'incrédulité du chasseur-marchand, le citoyen en blouse pas neuve, mais déchirée lui offrit de lui faire un billet, par lequel il garantissait les trois qualités demandées, sous peine de cent francs de domages-intérêts, si le caniche manquait à ses promesses. Le traité conclu, M. Bergeret emmena son chien en laisse, et attendit le bienheureux jour de l'ouverture. — Il faut qu'il quête, arrête et rapporte, se dit-il: nous verrons bien.

Le lendemain de la susdite ouverture, le même Bergeret déposait une plainte au parquet, et aujourd'hui voici comment le brave marchand retiré racontait l'odyssée de ses canines infortunes[2]).

— Magistrats! . . . Je sortais donc de chez moi, le matin de l'ouverture[3]), me dirigeant vers la plaine, carnier au dos, fusil sur l'épaule, guêtres au mollet, et escorté de cet ignoble barbet que je tenais respectueusement attaché par un collier tout neuf, acheté 4 fr. 75 chez M. Rigobert, clinquaillier[4]) sur la place. Jusqu' à la rue d'en face tout alla bien, quoique je pourrais arguer d'une scandaleuse et abusive fréquentation de la borne; mais le chien est comme l'homme, il a ses besoins et ses infirmités, et je

---

[1]) Er will einen Hund, der das Wild gut aufspüren, stellen und apportiren kann; — man vergesse nicht, dass quêter auch Almosen sammeln und rapporter Geld einbringen bedeutet.

[2]) Canine infortune, Hunde-Missgeschick.

[3]) Scilic. de la chasse.

[4]) Provinzielle Aussprache für quincailler, Eisenkrämer, Kurzwaarenhändler.

sais y compatir . . . Mais, à peine eus-je débouché sur la grand' place, que voilà mon infâme caniche qui se dresse sur ses pattes de derrière et se met à tourner en cercle, comme un cheval de Franconi, puis refuse d'avancer sur la ligne droite. Je lui parle avec égard d'abord, puis je crie, je jure, . . . rien n'y fait. La foule s'arrête, m'entoure, et un tas de badauds se mettent à rire des mes vains efforts à combattre cette posture de kanguroo. Ma foi! la colère me prend, je me baisse pour flanquer un coup de pied à l'horrible quadrupède qui se permettait d'affecter des allures un peu trop aristocratiques; mais, dans le mouvement précipité que je fais, ma casquette m'échappe et va rouler au milieu du cercle toujours consciencieusement décrit par l'obstiné caniche . . . Chose imprévue, magistrats! l'animal se jette sur le couvre-chef, le saisit avec les dents par la visière et se met à tourner autour du cercle, en agitant son odieuse queue, à la façon d'un vil solliciteur! Me voyez-vous, magistrats et juges qui m'écoutez, moi ex-honorable négociant patenté, conduit comme un aveugle par son caniche orné de la classique sébile[1], et tenant par la ficelle cet humiliant personnage qui faisait la quête! Bélisaire, armé de son casque où l'on jetait des oboles, n'était pas plus ridicule! . . . Mais le plus fort, magistrats, c'est que monsieur le commissaire de police, que je respecte, accourut et m'empoigna sous prétexte que la mendicité est défendue dans le département. Voilà, magistrats, le récit véridique de mes infortunes. Je demande deux mille francs de dommages-intérêts, plus la restitution de mes soixante francs, et l'insertion du jugement dans le Moniteur et le Compost littéraire . . . J'ai dit.

Le vendeur de chiens à garantie, le sieur Rouvieux, se leva et dit, du haut de son banc:

— Citoyen président, juges et autres que cela concerne, je n'ai que trois mots à répliquer: J'ai vendu au bourgeois

[1]) Sébile, hölzerner Napf zum Einsammeln der Münzen.

un chien arrêtant admirablement ... les passants, quêtant parfaitement, et rapportant ... 1 franc 25 centimes par jour, à preuve que le commissaire a trouvé soixante centimes en sous dans la casquette du citoyen bourgeois: ce caniche qui a nom Brutus Carmagnole est connu à Paris sur le boulevard Martin pour le premier cabrioleur[1]) de la capitale... Je demande 20,000 balles[2]) de dommages-intérêts pour sa réputation qu'on a attaquée, plus, la restitution des soixante centimes, et l'insertion de la chose dans tous les journaux d'Europe et autres lieux ... Et voilllà!

— Vous ne dites pas, objecta le président, que vous avez presque assommé à coups de fouet le domestique du plaignant qui, par suite de ces meurtrissures, est encore à l'hôpital.

— C'est exact, mon président, je ne nie pas, bien au contraire.

— Qu'avez-vous à dire pour votre justification?

— Je ferai observer au tribunal, dit l'avocat chargé d'office, que c'est sur les reins que Rouvieux a constamment dirigé ses coups.

— Eh bien?

— Eh bien! Le domestique l'avait insulté, et vous n'oublierez pas que c'est le grand d'Aguesseau lui-même qui a dit, dans ses Méditations métaphysiques, que „malheureusement ici-bas les bienfaits s'écrivent sur le sable et que les injures se gravent sur l'airain“ ... C'est ce qu'a fait l'accusé.

Touché par cette éloquente plaidoirie, le tribunal ne condamne Rouvieux qu'au maximum de la peine ..., mais aux frais.

L'audience fut levée après quelques affaires de murs mitoyens, de vols de pommes, et de femmes battues par

---

[1]) Cabrioleur, Luftspringer, Tänzer.

[2]) Balles st. pièces d'un franc, in der pariser Volkssprache.

leurs maris: des misères, des riens, rocamboles[1]) du métier, comme on dit en termes du Palais.

V. La veilleuse de Monseigneur.

J'ai connu beaucoup de prêtres de campagne, et il ne m'est jamais arrivé d'en rencontrer un seul qui me fît regretter de l'avoir aimé: il y a chez ces hommes de Dieu une gracieuse naïveté qui les rapproche de la nature, en même temps qu'une aimable érudition qu'ils semblent ignorer eux-mêmes. Cette naïveté et cette simplicité sont poussées loin parfois; on dirait la charmante inexpérience de l'enfant ou la gracieuse insouciance de la jeune fille . . .

J'étais un jour allé chez un brave curé de campagne où j'accompagnais un vénérable évêque faisant sa tournée pastorale. Vous décrire la pauvreté et presque le dénûment du presbytère serait difficile; toutefois, le bon prêtre s'était évertué à donner à son logis tout le luxe d'une propreté conventuelle: il s'était mis en quatre depuis quinze jours pour rendre le moins indigne possible la chambre que le prélat devait occuper une nuit, ne pouvant rentrer à la ville trop éloignée. — Le soir venu, le bon curé chez qui tout avait été bien jusque-là, désirant que monseigneur ne s'aperçût pas trop des rigueurs de la villégiature, va trouver le grand vicaire qui accompagnait l'évêque et lui demande quelles sont les habitudes de Sa Grandeur; si elle ne prend rien, le soir, avant de se mettre au lit?

— Mon Dieu, non, monsieur le curé, répond le dignitaire;

---

[1]) Rocambole wird in der pariser Volkssprache gebraucht mit der Bedeutung: werthloses Ding, windiges Versprechen, Aufschneiderei. Rocambole, m. Windmacher, litterarischer Possenreisser, wie in den Exploits de Rocambole von Ponson du Terrail. So heisst es in der lieblichen Ausdrucksweise von Veuillot: „Ça m'embête! Je n'étais pas faite pour ces rocamboles-là et pour amuser des éreintés.“

monseigneur est simple dans ses goûts comme dans ses besoins; il n'a aucune habitude . . . Seulement il a toujours près de lui une veilleuse[1]) toute la nuit; veuillez, s'il vous plait, vous assurer qu'il y en ait une.

— Une veilleuse, fait le curé . . . Je vous remercie, monsieur le grand vicaire, de m'avertir: on va s'en procurer une immédiatement.

A l'heure du coucher et après un modeste souper, où Marguerite, quinquagénaire cordon-bleu du Lucullus chrétien, avait abusé de son savoir, le curé conduit son évêque jusqu'au palier de sa chambre, et là, après avoir reçu sa bénédiction, il tire la porte sur le prélat qui venait d'entrer . . . et se retire, heureux de penser que tout est dans l'ordre.

Cependant le vénérable évêque après être entré va droit à la cheminée, y dépose sa croix pastorale, son anneau épiscopal, puis il procède à sa toilette de nuit, ôte sa soutane violette et s'apprête à se dépouiller d'un vêtement plus indispensable, lorsqu'en se dirigeant vers un vieux fauteuil, l'unique sans doute du presbytère, il avise, tranquillement assise près du lit, une charmante paysanne endimanchée, qui le contemplait silencieusement de ses deux grands yeux noirs . . .

Perplexe au delà de toute expression, le prélat recule jusqu' à l'autre bout de la chambre, et finit par demander avec douceur:

— Que faites-vous là, mon enfant?

La pauvre fille, peu habituée à partager la chambre des évêques, muette d'abord, balbutie, se lève, fait deux révérences et tombe à génoux. — Le prélat, un peu par habitude et beaucoup pour en finir, lui donne sa bénédiction; la jeune fille se signe, se relève et se rassied en murmurant des a v e; qu'elle égrène sur son chapelet[2]) . . . Voilà Sa Grandeur

---

[1]) Veilleuse, Nachtlampe.

[2]) Die sie mit den Körnern ihres Rosenkranzes abzählte.

fort empêchée! . . Enfin, il s'approche et invite son étrange camarade de chambre à quitter la place.

— Oh! non, monseigneur, répond la paysanne, M. le curé a dit que je ne devais pas bouger avant l'angélus de demain matin.

— L'angélus du matin! et il est dix heures du soir! . . . Le prélat appelle; toute la maison accourt; le curé arrive à moitié déshabillé . . . comme Sa Grandeur, et, tout essoufflé, s'enquiert si monseigneur manque de quelque chose.

Bien au contraire! répond l'évêque; j'ai un compagnon de trop et je demande l'explication de sa présence.

— Oh! monseigneur, lui dit le curé avec toute la bonhomie possible. M. le grand vicaire m'a instruit de vos habitudes, et j'ai choisi ce qu'il y a de mieux dans la paroisse.

— Choisi quoi?

— Une veilleuse[1]), monseigneur, et je réponds que Jeannette ne vous laissera manquer de rien.

L'évêque fut saisi d'un tel fou rire que, dix ans après, il pleurait encore en racontant sa tournée pastorale au presbytère de Saint-C.

Et notez, que ce naïf pasteur était loin d'être un sot; il ne lui manquait que l'usage de certaines choses; ce qui ne l'empêcha pas, quelques années plus tard, d'être nommé doyen d'un canton, qu'il administre encore aujourd'hui de façon à devenir évêque si Dieu lui prête vie.

---

[1]) Hier das Fémin. v. veilleur, Wächterin für die Nacht.

Galoppe d'Onquaire.

UN THÉÂTRE DE SOCIÉTÉ.

Philoctète joué par des épiciers. — Costumes grecs embellis. — Addition d'un rôle quadrupède. — L'acteur aux mains bleues. — Bataille finale.

Il y avait dans la petite ville d'E . . . en Champagne une société de petits bourgeois à qui les représentations pompeuses données au château avaient tourné la tête au point de vouloir les imiter. Mais comme il leur aurait paru très-fade de jouer des personnages tels qu'ils en rencontraient tous les jours, ou tels qu'ils étaient eux-mêmes, ils voulurent donner dans un genre plus relevé.

Le bel esprit de la compagnie, perruquier de son état, se disant coiffeur des dames, quand il en arrivait à l'auberge, faisant de la littérature avec les uns, du commérage avec les autres, et de la politique avec tout le monde, avait été le premier à donner à ses pratiques l'envie de jouer la comédie.

De grandes difficultés se présentèrent d'abord contre ce projet. Les intérêts de commerce, qui ne permettaient pas de quitter la boutique; les vieilles mères, qui craignaient pour la vertu de leurs filles; les tantes dévotes, qui criaient à la damnation; et puis les parents avares, ou sages, qui comptaient la dépense.

Ces obstacles réunis auraient été invincibles sans l'avis d'un vieux fou, qui, se joignant à tous les jeunes, finit par l'emporter sur les nombreux sermonneurs.

Ce bon M. Grignard avait été fort amoureux, dans sa jeunesse, d'une actrice de province; il n'était alors que garçon

épicier, et c'est en allant porter du sucre et du café chez la demoiselle, qu'il s'était épris de ses charmes. Comme elle payait rarement, elle lui prodiguait les billets de parterre; et Dieu sait si Grignard allait chaque soir l'applaudir de bon coeur!

Sans la crainte de la misère et des coups de bâton dont son oncle l'aurait généreusement gratifié, le pauvre garçon aurait cédé aux sollicitations de la petite actrice; elle prétendait qu'avec une figure aussi expressive, qu'avec la mémoire et les petits talents qu'elle connaissait à Grignard, il ferait un excellent jeune premier. Elle se réjouissait à la seule idée de lui voir quitter le tablier de toile pour revêtir l'habit brodé en paillettes ou le frac élégant, et changer sa casquette de cuir contre le chapeau à plumet. Cependant, le garçon à la casquette était toujours certain de trouver nn bon dîner à la table de son bourgeois, et l'acteur au plumet blanc était souvent exposé à dîner par coeur; mais l'amour se livre-t-il à de semblables réflexions?

C'en était fait des destins de Grignard, sans la banqueroute opportune du directeur de la troupe et le départ précipité de la jeune première, qu'un vieux célibataire des environs s'était chargé de faire engager à un petit théâtre de Paris.

Rendu à la raison par la nécessité, Grignard continua à se livrer au commerce; mais ce ne fut pas sans garder un vif regret des succès qu'il s'était promis dans sa carrière dramatique.

Parvenu, par la mort de son oncle, au grade d'épicier, de chef de maison, il avait vieilli dans l'habitude des chiffres, sans préjudice de l'amour des arts, et c'est à sa passion connue pour le théâtre qu'il avait dû l'honneur d'être invité à nos représentations. Qu'on juge de sa joie en apprenant le projet qui circulait déjà dans plusieurs boutiques!

— Quelle erreur! répond-il aux gens qui en médisent; c'est tenter le diable, dites-vous, c'est perdre son temps! et quel temps est jamais mieux employé que celui qu'on

donne à une leçon de morale? Connaissez vous une pièce où les défauts des hommes ne soient point bafoués, et où leurs crimes ne soient pas punis? Ne sont-elles pas remplies de belles tirades sur la probité, la morale et tout ce qu'on prêche de plus saint? N'est-ce pas un sermon continuel qui ne diffère des autres que parce qu'il est amusant? Croyez-moi, vous ne pouvez choisir un délassement plus propice à l'éducation de vos enfants. Cela leur apprendra les belles manières; quand on a joué la comédie, qu'on a parlé en public, on est plus hardi avec le monde, l'on sait mieux vanter sa marchandise; sans compter qu'on apprend l'orthographe sans s'en douter. Je vous en offre un exemple, ajoutait Grignard; car je dois le peu que j'en sais aux rôles que me faisait autrefois répéter la charmante Aspasie.

Ces discours, appuyés par l'autorité d'une chevelure plus d'à moitié blanche, devaient triompher de toutes les objections, et nous reçûmes bientôt des billets d'invitation pour nous rendre au grand pressoir de la ville.

Les vendanges ne devant avoir lieu que le mois prochain, l'espèce de hangar destiné au pressoir[1]) se trouvait disponible. Grignard se chargea de le louer à ses frais pour trois semaines, et un des acteurs, garçon charpentier, y dressa un théâtre dont le perruquier, artiste, voulut peindre lui-même les décorations. Il avait pour enseigne un ancien tableau représentant la fête d'un village des environs d'E. . . Grignard y avait ajouté un homme auquel on fait la barbe, et, charmé d'avoir si bien réussi dans ce personnage, il s'était déterminé à copier le plus fidèlement possible le reste du tableau sur les châssis et la toile de fond du théâtre.

Pendant ce temps, la troupe assemblée faisait choix de la pièce qui devait exciter l'admiration des spectateurs. Le fils du seul maître de pension qui fût dans la ville devait avoir tout crédit sur les suffrages de l'assemblée; aussi n'eut-il aucune peine à faire adopter à l'unanimité le

---

[1]) Hangar, Holzschoppen; pressoir, Kelter.

Philoctète de La Harpe, car on ne saurait nier qu'il n'est pas celui de Sophocle.

Ce choix pourra surprendre, et pourtant rien n'était si simple. Le Cours de Littérature de La Harpe était alors la Bible des pédants de province; on ne pouvait supposer qu'un homme qui jugeait de tout ne fît pas mieux qu'un autre, et l'on adoptait ses ouvrages sur sa parole: d'ailleurs le jeune professeur n'avait lu que ceux-là; excellente raison pour leur donner la préférence.

Quant à ses camarades; ils en avaient une meilleure pour consentir à ce choix; c'était l'ignorance complète où ils étaient de la pièce, de l'époque, du pays, du nom des personnages; détails minutieux qui gênent plus qu'ils ne servent dans l'accomplissement d'une représentation bourgeoise. Ce qu'ils désiraient avant tout, c'était quelque chose qui les sortît de leurs habitudes; un langage fort éloigné du leur, et des costumes comme ils n'en avaient jamais rencontrés. Philoctète remplissait à merveille toutes ces conditions. Mais trois actes ne pouvaient suffire à la soirée; on décida qu'un drame du même auteur, compléterait le spectacle, et le rôle de Mélanie fut accepté par une petite marchande de modes très-avisée.

Le pressoir déménagé, le théâtre dressé, et les banquettes posées, on fixa le jour de la représentation, et nous dérangeâmes l'heure de notre dîner pour ne pas manquer le lever du rideau.

La Fête du village était parfaitement copiée, et la vue des enseignes de plusieurs cabarets connus du parterre excita tout d'abord les applaudissements; c'était une joie générale.

— Tiens, vois-tu la maison au père François? criait l'un.

— Et le nouveau cabaret des Sabranche? disait un autre; et le jeu de boule de la grande place? Ah! c'est-y ressemblant.

L'artiste, qui avait prévu l'effet de son décor, voulait laisser au public tout le temps d'exhaler son admiration;

mais en vain il disait d'une voix étouffée aux Grecs impatients de se montrer :

— Pas encore ; vous vous pressez trop.

En vain il les retenait par le bas de leur tunique : le bouillant fils d'Achille s'élança sur la scène, suivi d'Ulysse et des Grecs de sa suite.

C'est en ce moment que notre sérieux eut à supporter une première attaque qui faillit lui faire perdre contenance. Ulysse et son illustre compagnon étaient vêtus assez convenablement, sauf une perruque de paysan dont le plus vieux avait pensé devoir s'affubler, comme représentant mieux la sagesse du héros. Ces grands cheveux plats et blancs tombant sur un col brun tout nu, et se jouant parderrière sur les plis d'un manteau antique, étaient d'un effet déjà assez burlesque ; mais nous nous attendions bien à quelques recherches de ce genre, et nous n'en témoignâmes aucune surprise.

Il n'en fut pas de même pour l'aspect singulier que présentaient les deux Grecs composant la suite de Pyrrhus. A leur vue, en dépit de notre savoir-vivre, il fallut pouffer de rire.

Un parent de la troupe se trouvait près de moi : c'était un de ces amis ardents à recueillir ce qui se dit de leurs protégés, à répondre aux critiques, à excuser les défauts, enfin, à tout expliquer.

— Cela vous étonne, nous dit-il de l'air le plus simple. Eh bien, il n'y avait pas moyen de faire autrement ; et quand vous saurez le fait, vous en conviendrez vous-mêmes.

Curieux de connaître la cause d'un effet si bizarre, nous nous penchâmes vers le voisin pour mieux l'entendre.

— Vous jouez la comédie, messieurs, continua-t-il ; par conséquent vouz devez savoir toutes les contrariétés qu'on éprouve avant d'arriver au jour de la représentation ; on n'avait cependant rien épargné pour celle-ci : vous allez en juger, car tous les costumes que vous voyez, on les a fait venir de Paris. Vous pensez bien que des habits aussi

bien troussés que ceux-là ne se trouveraient pas dans toute la Champagne. Eh bien, messieurs, ce maudit Babin, ce fameux costumier, qui fournit des habits même à des chambellans, n'a-t-il pas eu la bêtise de nous envoyer les tuniques, les manteaux, sans s'apercevoir qu'il oubliait les casques.

— Ah! quelle horreur! m'écriai-je.

— Encore si sa caisse était arrivée un jour plus tôt; mais c'est la diligence d'hier soir qui l'a apportée: on n'avait pas le temps de renvoyer à Paris, et puis cela aurait doublé les frais; dans cet embarras, la société s'est assemblée; chacun a donné son avis sur le parti à prendre: les uns voulaient qu'on jouât tête nue, les autres en casquette. Cela n'est pas décent, leur ai-je dit: qu' est ce que c'est que le costume grec? C'est un ancien habit habillé, n'est-ce pas? Eh bien, mettez des chapeaux à la Henri IV.

— Excellente décision! parfaitement jugé! dis-je en m'avançant de manière à cacher une jeune femme qui était à côté de moi, et qui riait à faire scandale.

Mais mon voisin, ne doutant pas que nous ne fussions très-satisfaits de son explication, ne prenait plus garde qu'à ce qui se passait sur le théâtre. Je le voyais surpris en écoutant ces vers dits avec une emphase fort excusable dans des acteurs de tradition:

Ulysse à Pyrrhus.

.... Il s'agit de tromper Philoctète.

Je vois l'étonnement où ce seul mot vous jette;
Mais, n'importe, écoutez. Il va vous demander
Qui vous êtes, quel sort vous a fait aborder
Sur les rochers déserts qui défendent cette île;
Dites-lui sans détour: Je suis le fils d'Achille.

— Il appelle cela tromper, dit mon voisin; diable! il se trompe lui-même; il ne peut y avoir rien de semblable dans la pièce.

— Non, dans celle de Sophocle, répondis-je, mais fort

bien dans celle de La Harpe; je vous affirme que l'acteur n'est pas dans son tort.

— Au fait, cela me suprenait beaucoup, reprit-il; car c'est un gaillard qui a une mémoire d'enfer. Vous achèteriez à crédit un rat-de-cave[1]) ce soir dans sa boutique, qu'il s'en souviendrait dans dix ans.

En contemplant ces soldats grecs coiffés d'un chapeau à trois cornes, je m'attendais à voir paraître Philoctète en bonnet de coton. Son état de malade autorisait bien cette petite liberté; mais Grignard, chargé de ce rôle important, avait trop d'expérience du théâtre pour tomber dans une telle faute: son costume était d'une exactitude merveilleuse, et bien plus comique que toutes les infractions des autres. D'abord, ayant entendu dire que Talma jouait autrefois les rôles antiques sans revêtir ses bras et ses jambes de tricot couleur de chair, Grignard, pour mieux peindre la misère où les perfides Atrides, comme dit la rime, avaient laissé ce pauvre Philoctète, s'était imposé la loi de paraître à moitié nu.

La saison rendait ce devoir facile; cependant en Champagne, les soirées commencent à être fraîches. On s'en apercevait au petit nez rouge du héros, et à la chair de poule qui recouvrait ses bras débiles; car l'artiste Grignard n'était pas un de ces gros épiciers dont la rotondité remplit si bien l'habit d'un garde national. On voyait à sa petite mine ridée, à ses membres fluets, que plus d'une passion avait passé par sa grande âme. Ah! si la noblesse des sentiments pouvait tenir lieu de celle des manières, il l'aurait emporté sur Talma lui-même; mais par malheur ses yeux chinois et son nez retroussé offraient un contraste frappant avec les grandes lignes qui distinguent ordinairement un profil grec. L'illusion était difficile; n'importe. Il beuglait comme un taureau, se démenait comme un possédé, et les applaudissements interrompaient chacune de ses tirades.

[1]) Rat-de-cave, Wachsstock.

Le fameux „Tu me menaces, traître“, le „Qu'en dis-tu?“ de Larive, fut vociféré par Grignard de manière à faire écrouler la salle; aussi quels transports il excita! C'étaient des trépignements, des exclamations interminables; enfin, Grignard voyait dans ce triomphe dramatique sa grande destinée accomplie.

Heureusement tout ce bruit couvrait nos éclats de rire, qui redoublèrent à l'apparition céleste d'Hercule.

Si les costumes avaient causé quelque embarras aux acteurs, on pense bien que le char nébuleux dans lequel le demi-dieu vient débiter sa morale ne donnerait pas moins carrière à leur imagination: les uns proposaient un coffre recouvert de toile grise, qu'on pourrait, à la rigueur, prendre pour un nuage; les autres, un petit tonneau, qui aurait fait un Bacchus d'Hercule; mais le voisin, qui était déjà venu à leurs secours avec ses chapeaux à trois cornes, devait encore les tirer de peine en cette circonstance. Il offrit de consacrer au dieu de la force le tape-cul[1]) dans lequel il allait chercher ses provisions à Reims; on décida à l'unanimité que ce tape-cul ferait un char aérien très-supportable dès qu'on l'aurait débarrassé de ses roues et de son brancard. L'avis adopté, on passe deux grosses cordes au coin de chaque panneau, on les réunit sur un tourniquet[2]) placé au fond du cellier, et par ce moyen la caisse du tape-cul descend et remonte à volonté.

Rien de plus ingénieux, sans doute, mais c'est toujours par la négligence d'un petit détail que les plus belles conceptions avortent: on n'avait pas prévu que le tape-cul, chargé, produirait un tout autre effet que vide, et que les cordes réunies, se tordant par la pesanteur d'Hercule (ou plutôt tordues secrètement par le loustic de la société), il en résulterait un tournoiement continuel, qui montrerait

---

[1]) Tape-cul oder tapecul, Rumpelkasten, Wagen, worin man entsetzlich geschüttelt wird, in der Volkssprache.

[2]) Tourniquet, Drehkreuz.

alternativement le héros par devant et par derrière; position fort gênante pour adresser la parole aux acteurs et au public. Tant que le char tournait du côté de la salle, on pouvait garder son sérieux, malgré la grotesque figure d'Hercule et sa peau de renard en manière de peau de lion; mais quand le tournoiement[1]) ramenait le char vers le fond du théâtre, et que le demi-dieu perdait de vue ses auditeurs sans discontinuer son discours, il n'y avait plus moyen d'y tenir.

Voici dans quelle disposition cette tirade fut prononcée par la petite voix grêle de l'apothicaire demi-dieu:

Hercule, dans un nuage lumineux.

Arrête, et reconnais Hercule et ton ami:
Je descends pour toi seul de la voûte éternelle.
Je partage des dieux la grandeur immortelle:
Tu sais par quel chemin je m'y suis élevé.

Et Philoctète, qui savait effectivement très-bien comment son ami était grimpé là, lui faisait signe de s'accrocher aux cordes pour les empêcher de tourner; mais l'impulsion était donnée, et le char poursuivant sa carrière, ce fut aux cabarets peints sur la toile de fond que s'adressèrent ces paroles:

Par les mêmes travaux tu dois être éprouvé.
Ton sort est de marcher dans les sentiers d'Alcide:
Suis ce jeune héros qui s'offre pour ton guide.
La Grèce sur tes pas conduira ses guerriers;
(Ici le profil d'Hercule se montra.)
Et le sang de Paris doit teindre tes lauriers.

— Tudieu! quel révolutionnaire! s'écria un spectateur qui croyait qu'on parlait de la grande ville.

Sa vie est dévouée aux flèches que tu portes:
Du coupable Ilion tu briseras les portes.

---

[1]) Die wirbelnde Bewegung.

Et le dieu s'interrompant :

— Détournez donc les cordes, vous autres, dit-il aux machinistes du tourniquet.

Et les machinistes, voulant obéir, donnaient des saccades au char, qui faisait trébucher Hercule.

Voyant quel danger le menaçait, et qu'au lieu de suspendre sa rotation, la peine qu'on se donnait pour séparer les deux cordes en accélérait le mouvement, l'acteur se mit à débiter aussi vite qu'il tournait ; il en était à cette sentence finale de son rôle :

Et la pure vertu, le plus beau don des cieux,
Ne meurt point avec l'homme, et se rejoint aux dieux.

Lorsque le char s'arrêta enfin ; mais l'amateur machiniste qui venait de s'en rendre maître n'avait point calculé le moment où il se fixerait, et notre bonheur voulut que ce fût justement lorsque le vainqueur du lion de Némée s'adressait à la toile de fond.

On ne voyait nécessairement plus que son dos lorsque Philoctète prosterné lui répondit :

O voix auguste et chère, et longtemps attendue etc.

A cette invocation, le rire devint général, et nous ne fûmes plus obligés de nous contraindre.

Sauf ce léger incident, rien ne troubla l'ensemble de la tragédie, qui finit au bruit des témoignages d'une admiration générale.

L'entr'acte fut long, mais il ne parut pas, tant chacun était animé à vanter le talent des acteurs, à discuter sur ceux qui avaient le plus contribué au succès étonnant de la représentation. Que de compliments récoltèrent alors la mère et les bonnes amies de Pyrrhus, le seul jeune homme qui eût encore paru sur le théâtre ! Et combien madame Grignard dut-elle se féliciter des premières amours de son mari pour une comédienne !

Au lever du rideau, la scène n'avait subi qu'un léger changement : c'était toujours la Fête du village ; seule-

ment on avait caché le bas de la toile de fond et celui des coulisses par un vieux fauteuil de velours d'Utrecht, une table et quatre chaises de paille; cela était censé représenter le mobilier du couvent; la grille d'une porte de jardin figurait la grille du parloir, et il aurait fallu y mettre bien de la mauvaise volonté pour ne pas se croire dans une chambre.

Je donne à deviner en mille quel est le premier personnage qui vint se placer audacieusement sur le devant du théâtre.

On devait jouer Mélanie.

C'est monsieur ou madame de Faublas qui commencent la pièce par une scène de ménage passablement ennuyeuse, dira-t-on.

— Oui, ordinairement cela se passe ainsi dans les théâtres soumis à un directeur dont l'absolutisme ne laisse aucun sentiment de son libre arbitre à l'homme qui se fait acteur; mais il n'en est pas de même chez l'amateur indépendant. S'il consent à se prêter au plaisir public, c'est à condition que son métier, ses habitudes et ses affections n'en souffriront point; loin de lui la pensée d'abandonner un ami, de l'affliger un instant pour la vaine gloire de paraître ce qu'on n'est pas; d'ailleurs, un succès n'est doux qu'autant que celui qui nous aime en est témoin. C'est ce qui avait maintenu l'acteur chargé du rôle du marquis de Faublas dans la ferme volonté de ne point se séparer de Favori.

Or, Favori, chien moyen, à longs poils noirs et blancs, était de cette race consacrée aux savetiers qu'on voit tout le jour errer dans les rues sans crainte d'être volés, qui ne rentrent jamais au logis à jeun, tant ils seraient sûrs d'y rester dans le même état jusqu'au lendemain. Favori, mieux traité par le sort que ses pareils, était le tyran de son maître: celui-ci ne pouvait faire un pas sans en être suivi, il ne pouvait manger un morceau de chose que ce fût sans que Favori en dérobât une bonne part, ni même

paperrlerà sonner [1]) sans que les aboiements de son chien voulussent bien le permettre.

Dans cette dépendance, il avait déclaré ne pouvoir se charger du rôle de Faublas. Ce rôle affreux, refusé par tout le monde, était pourtant indispensable. Comment faire? Des ambassadeurs de tout âge, de tout sexe, furent dépêchés au maître de Favori, pour obtenir de lui le sacrifice momentané d'une présence aussi chère. Ce fut en vain; il consentit seulement à enfermer son chien dans le foyer pendant les répétitions; mais l'animal faisait de tels gémissements dans sa retraite qu'on ne s'entendait pas sur le théâtre. On lui rendit la liberté, il en usa depuis pour devancer ou accompagner son maître chaque fois qu'il entrait ou sortait, pour mêler quelques sourds grognements aux sermons du curé, ou aux imprécations de Mélanie.

Une si bonne conduite lui avait concilié tous les membres de la troupe; habitués à voir Favori suivre exactement les répétitions sans jamais les troubler, ils ne pensèrent pas que ce personnage de plus dût faire aucun tort à la pièce.

J'avoue qu'il me captiva plus que tous les autres, et que sa manière d'écouter me parut un vrai modèle d'esprit et de politesse. Assis fièrement sur ses pattes de derrière, il suivait des yeux les plus en colère des interlocuteurs, comme pour se demander lequel il devait combattre ou défendre; puis on le voyait céder à la réflexion toute simple que cette colère-là, revenant depuis quelque temps tous les jours à la même heure, sans qu'il en survînt rien de fâcheux pour personne, il pouvait se tenir tranquille.

Ce qu'il y avait de plus remarquable dans l'addition de ce rôle quadrupède, c'est, qu'excepté nous, personne n'en témoignait la moindre surprise; tant ceux qui connaissaient le maître de Favori savaient que lui et son chien étaient inséparables.

---

[1]) Sonner paperrlerà ist was Rabelais barytoner du c.. nennt.

Il n'y a que les grands caractères qui parviennent à faire tolérer ainsi leur manie, et tout en riant de l'attitude solennelle du chien, je pris le maître en grande estime, et cherchai à deviner à quelle corporation il appartenait: son habit de marquis et sa manière de porter l'épée ne pouvaient me l'apprendre. Une simple réflexion faite tout haut me tira de peine.

— Voilà un singulier goût, dis-je; mettre des gants bleu foncé avec un habit de satin vert-pomme!

— Des gants? répéta mon voisin, où lui voyez-vous des gants?

— Mais où on les porte ordinairement.

— Ah! je vois ce qui vous donne cette idée: vous trouvez qu'il a les mains un peu brunes, n'est-ce pas?

— Pour un blond surtout, et un blond fort blanc, du reste.

— Ah! c'est qu'il a mis une pièce d'étoffe à la teinture ce matin, et ce coquin de bleu-de-roi tient comme le diable après les doigts.

J'appris ainsi le métier du barbare père de Mélanie, métier dont le voile blanc de la novice porta bientôt les traces; car, dans sa fureur, il la repoussait chaque fois qu'elle s'approchait de lui pour le fléchir, et chaque fois aussi le bleu d'une main cruelle laissait l'empreinte de cinq doigts sur les vêtements de la victime.

Elle seule ne s'en apercevait point, toute au soin de paraître pudique, ses regards ne quittaient la terre que pour s'élever vers les cieux. Sa voix un peu enrouée, s'entendait à peine; avertie par Grignard des droits de l'hémistiche, elle s'y reposait outre mesure, et pour y arriver plus tôt, précipitait sa marche, en laissant de côté virgules, points, enfin tout ce qui aurait pu la retarder.

Cette diction faisait singulièrement valoir les vers de ce genre:

On ne pardonne pas . . . à qui nous fait rougir. . . .
Un père quoi son sang . . . quoi! je n'obtiendrai rien!

Ce père quoi dépouillé de toute exclamation, était d'un

effet merveilleux. La chaleur du peruquier Monval, de l'Achille de ce drame bourgeois, pouvait seule balancer l'admiration que provoquait le débit cadencé de l'infortunée Mélanie. Mais ce qui dépassait tout: c'était Favori: sa manière d'entrer en scène, de dormir pendant les sermons philosophiques du curé, de se lever précipitamment à chaque sortie de son maître, ajoutait un grand intérêt à celui de la pièce; on voulait savoir s'il conserverait jusqu'au bout sa dignité: un seul moment la familiarité l'emporta. C'est lorsque M. de Faublas, apprenant qu'il n'a plus de fils, et que sa fille s'est empoisonnée, tombe accablé sur un fauteuil. Favori le voyant assis, s'élance sur ses genoux, et s'y établit en rond comme à son ordinaire, sans s'inquiéter des derniers soupirs de Mélanie.

Cette faute lui vaut un coup de poing qui la précipite à terre, sa tête porte la première, il pousse des gémissements affreux. Monval, qui vient de tirer son épée pour son propre compte veut la faire servir à chasser Favori; mais le chien se révolte, il saute au mollet de l'amant. Mélanie pousse un cri de l'autre monde, la bataille s'engage et Dieu sait ce qui en résulterait, si Faublas ne prenait son chien par la peau du cou et ne le mettait sous son bras à la place de son claque.

Mais le calme est rétabli. Mélanie est remorte, son frère est traité de tigre par Monval, de pêcheur par le curé, de converti par l'auteur, et la toile tombe sur ce vers un peu mythologique:

Dieu vengeur à quel prix vous m'avez éclairé.

Les applaudissements succèdent aux pleurs; tout le monde s'accorde pour dire qu'on n'a jamais rien vu de plus intéressant, de mieux rendu. Mon voisin se frotte les mains en me disant:

— Vous n'osez pas aborder ce genre-là, vous autres; le cothurne vous fait peur; vous en restez aux petites comédies; ah! c'est qu'il faut se donner du mal pour produire de ces effets tragiques!

— Je conviens que nous ne saurions approcher de ce genre, et que de ma vie je n'ai passé une soirée plus amusante, ai-je répondu.

Comme tout atteste la vérité de ce suffrage, le voisin me quitte pour aller le répéter aux premiers de la troupe.

Il les trouve dans l'ivresse du succès, en attendant de se livrer à une autre; il partage avec eux le jambon, le fromage et les pruneaux fournis gratis par Grignard; et les joies du banquet comique égalent les sourires qu'exite parmi nous le souvenir de cette incomparable soirée. Incomparable en effet; car les amusants et les amusés en sortirent également ravis.

Vivent les plaisirs ridicules pour divertir tout le monde!

Sophie Gay.

LA CHASSE AU CHASTRE. [1])

Il y a à Marseille une tradition antique et solennelle; cette tradition qui se perd dans la nuit des temps, est qu'il y passe des pigeons sauvages.

Or, tout Marseillais, qui de ses anciennes franchises municipales n'a conservé, comme les Aiguemortains, que le droit de porter un fusil, tout Marseillais est chasseur.

Dans le Nord, pays d'activité, le chasseur court après le gibier et, pourvu qu'il arrive à le rejoindre, il ne croit pas que la peine qu'il s'est donnée lui fasse rien perdre de la considération dans l'esprit de ses compatriotes.

Dans le Midi, pays d'indolence, le chasseur attend le gibier; dans le Midi, le gibier doit venir trouver l'homme, l'homme n'est-il pas le roi de la création?

De là cette tradition fabuleuse d'un passage de pigeons.

Tout chasseur marseillais un peu ficelé [2]), — j'en demande pardon à mes lecteurs, mais c'est le terme consacré, — tout chasseur, dis-je, a donc un poste à feu.

Expliquons ce que c'est qu'un poste à feu.

Le poste à feu est une étroite hutte creusée dans le sol, couverte d'un amas de feuillages flétris et de branches coupées. Aux deux côtés de cette hutte sont deux ou trois pins, au sommet desquels de longues bigues [3]) de bois éta-

---

[1]) Chastre, eine Art Amsel.

[2]) Correct, richtig; in der Volkssprache bedeutet ficeler, mit Sorgfalt machen, correct anziehen.

[3]) Bigue, Spiere, Stange.

lent leurs squelettes dépouillés; généralement, deux sont placées horizontalement; la troisième est verticale. On appelle ces bigues des cimeaux.[1])

Tous les dimanches matin, le chasseur marseillais vient se placer avant le jour dans son terrier, en arrangeant ses branches d'arbre de manière que la tête seule sorte de terre; la tête est en général recouverte d'une casquette d'un vert fané, qui se marie à merveille avec la couleur des branches flétries. Le chasseur marseillais est donc invisible à tous les yeux, excepté à l'oeil du Seigneur.

Si le chasseur est un sybarite, il a au fond de son trou un tabouret pour s'asseoir, si c'est un chasseur rustique, un crâne[2]) chasseur, il se met tout bonnement à genoux.

Il est patient parce qu'il est éternel, — patiens quia aeternus.

Le chasseur marseillais attend donc avec patience.

Mais, me dira-t-on, qu'est-ce qu'il attend?

En temps ordinaire, le chasseur marseillais attend la grive, le merle, l'ortolan, le becfigue[3]), le rouge-gorge ou tout autre volatile; car son ambition ne s'est jamais élevée jusqu'à la caille. Quant à la perdrix, c'est pour lui le phénix; il croit, parce qu'il l'a entendu dire, qu'il y en a une dans le monde qui renaît de ses cendres, qu'on aperçoit de temps en temps, avant ou après les grandes catastrophes, pour annoncer la colère ou la clémence de Dieu. — Nous ne parlons pas du lièvre; il est reconnu à Marseille que le lièvre est un animal fabuleux, dans le genre de la licorne.[4])

---

[1]) Cimeau, Wipfelstange, an der Loire bed. cimeau oder cimée das Gezweig am Wipfel alter Bäume.

[2]) Crâne hat in der Volkssprache verschiedene Bedeutungen: 1) keck, renommistisch = tapageur; 2) ausgezeichnet, famos = chic, chouette; daher un crâne oder crâneur, ein keck auftretender Mensch, Renommist.

[3]) Grive, Krammetsvogel; becfigue, Feigendrossel; caille, Wachtel.

[4]) Licorne, Einhorn.

Mais comme la grive, le merle, l'ortolan, le becfigue et le rouge-gorge, n'auraient aucun motif pour venir se poser de leur propre mouvement sur les pins où ils sont attendus, le chasseur marseillais se fait, en général, suivre par un gamin qui porte plusieurs cages dans chacune desquelles est enfermé un oiseau du genre de ceux que nous avons nommés; ces oiseaux, innocemment achetés sur le port, sont indifféremment de l'un ou de l'autre sexe, les mâles étant destinés à appeler les femelles, et les femelles à appeler les mâles.

Les cages sont suspendues dans les branches basses des pins; les oiseaux prisonniers pipent les oiseaux libres. Les malheureux volatiles, trompés par l'appel de leurs camarades, viennent alors se poser sur les cimeaux placés horizontalement. Il faut dire, cependant, que la chose est rare.

C'est là que les attend le chasseur. S'il est adroit, il les tue; s'il est maladroit, il les manque.

En général, le chasseur marseillais est maladroit. — L'adresse est une affaire d'habitude.

Voici le calcul fait par Méry:

Le chasseur marseillais vient à son poste tous les huit jours.

Un jour sur huit, un oiseau vient se percher sur les cimeaux.

Sur huit oiseaux, il y a un oiseau de tué.

Il en résulte que, compris achat de terrain, achat de fusil, achat d'oiseaux et entretien du poste, chaque oiseau revient à cinq ou six cents francs.

Mais aussi, le jour où un chasseur marseillais a tué un oiseau, il est grand devant sa famille comme Nemrod devant Dieu.

En temps extraordinaire, c'est-à-dire lors du passage des pigeons sauvages, le chasseur marseillais vient tout bonnement à son poste avec un pigeon privé. Ce pigeon privé est attaché par une ficelle au cimeau perpendiculaire; de sorte qu'il est toujours obligé de voler, la pointe de la

bigue finissant en paratonnerre, et la ficelle qui le retient étant trop courte pour que le malheureux captif puisse se reposer sur les bigues horizontales. — Ce vol éternel est destiné, comme l'aimant, à attirer à lui les vols plus ou moins considérables qui devraient passer, se rendant de l'Afrique dans le Kamtchatka.

S'il passait des pigeons, les pigeons seraient probablement au fait de ce stratagème; mais, de mémoire de Phocéen, le chasseur marseillais avoue ingénument qu'il n'a pas vu un pigeon.

Cela ne l'empêche pas d'affirmer qu'il en passe.

Au bout de quatre dimanches, le pigeon privé meurt étique.

Or, comme le passage des pigeons sauvages dure trois mois, c'est-à-dire du Ier Octobre à la fin de décembre, c'est encore, trois pigeons de plus qu'il en coûte à l'amateur.

Il est vrai de dire que, pendant tout ce temps, le chasseur ne tue pas un seul autre oiseau, le pigeon privé faisant une peur épouvantable aux autres oiseaux.

Le chasseur marseillais reste ainsi dans sa hutte six ou huit heures, c'est-à-dire de quatre heures du matin jusqu'à midi; il y a même des enragés qui emportent leur déjeuner et leur dîner, et qui ne rentrent que le soir dans leur bastide [1]), juste pour faire leur partie de loto. — Le loto termine merveilleusement une journée commencée par la chasse au poste.

Je demandai à Méry s'il ne pourrait pas me faire faire la connaissance d'un de ces chasseurs: cela me paraissait une espèce à part, curieuse à observer. Méry me promit de saisir la première occasion qui se présenterait.

Nous nous séparâmes en nous donnant rendez-vous pour le soir au théâtre; après le théâtre nous devions aller sou-

---

[1]) Bastides heissen die kleinen Landhäuser in der Umgebung von Marseille.

per chez Sybillot. Méry me quittait pour commander le souper et me chercher un chasseur au poste.

J'arrivai au théâtre à l'heure convenue, et je trouvai Jadin et Méry qui m'attendaient avec trois ou quatre convives. Mon premier mot fut pour demander à Méry s'il m'avait trouvé le chasseur promis.

— Oh! oui, me répondit-il, et un fameux!

— Vous êtes sûr qu'il ne vous échappera pas?

— Oh! il n'a garde; je lui ai dit que vous aviez chassé le lion à Alger et le tigre dans les pampas.

— Et où est-il?

— Tenez, là! voyez-vous à l'orchestre?

— La troisième basse?

— Non, la quatrième, là, tenez, là!

— Parfaitement.

— Eh bien, c'est lui.

— Tiens, c'est étonnant!

— Il n'a pas l'air d'un chasseur, n'est-ce pas?

— Ma foi, non!

— Eh bien, vous m'en direz des nouvelles.

Rassuré par cette promesse, je revins au spectacle.

Le théâtre de Marseille n'est ni meilleur ni plus mauvais que les autres: on y joue la comédie un peu mieux qu'à Tours, l'opéra un peu plus mal qu'à Lyon, le mélodrame à peu près comme aux Folies-Dramatiques, et le vaudeville comme partout.

La Semiramide finie, — on jouait, pardieu! bien, la Semiramide, — Méry fit un geste d'intelligence à la quatrième basse, qui y répondit par un signe correspondant. Le geste de Méry voulait dire: «Nous vous attendons chez Sybillot.» Le signe de la quatrième basse signifiait: «Je reporte mon instrument chez moi, et je vous rejoins dans cinq minutes.» Deux sourds-muets n'auraient pas dit plus de choses en moins de temps.

En effet, à peine étions-nous chez Sybillot, que notre

chasseur, M. Louet, arriva. Méry nous présenta l'un à l'autre; puis nous nous mîmes à table.

Pendant tout le souper, on pelota pour se reconnaître. Chacun raconta force charges; seul, M. Louet ne raconta rien. Il paraît que rien ne donne de l'appétit comme de faire aller une main horizontalement et l'autre perpendiculairement; mais il écouta tout, ne perdit ni un coup de dent ni une parole, approuva seulement de la tête les beaux coups que nous avions faits, et accompagnant son approbation d'une espèce de petit grognement nasal, quand l'anecdote lui paraissait très-intéressante. Nous nous plaignions des yeux à Méry de ce silence; mais Méry nous faisait signe qu'il fallait laisser le temps à l'appétit de se satisfaire, que chaque chose aurait son temps, et que nous ne perdrions pas pour attendre.

En effet, au dessert, M. Louet poussa une espèce d'exclamation qui voulait dire, à peu près: «Ma foi, j'ai bien soupé!» Méry vit que le moment était venu: il demanda un bol de punch et des cigares. A deux cents lieues de Paris, le punch est encore l'accompagnement obligé du dessert d'un diner de garçons.

M. Louet se renversa sur sa chaise, nous regarda tous les uns après les autres, comme s'il nous apercevait pour la première fois, accompagnant cette inspection d'un sourire bienveillant; puis, avec ce doux soupir de satisfaction du gourmet rassasié.

— Ah! ma foi! j'ai bien soupé, dit-il.

— Monsieur Louet, un cigare, dit Méry. C'est excellent pour la digestion.

— Merci, mon illustre poëte, répondit M. Louet; jamais je ne fume. Je prendrai seulement un verre de punch, avec la permission de ces messieurs.

— Comment donc, monsieur Louet! mais il est venu à votre intention.

Vous êtes trop honnêtes, messieurs.

— Puisque vous ne fumez pas, monsieur Louet. . . .

— Non, je ne fume jamais! De mon temps, on ne fumait pas encore, messieurs. Ce sont les Cosaques qui vous ont apporté cela avec les bottes. Moi, je n'ai jamais quitté les souliers, et je suis toujours resté fidèle à ma tabatière. Eh! eh! je suis national, moi!

Et, à ces mots, M. Louet tira de sa poche une tabatière à miniature, et l'étendit vers nous. Nous refusâmes, à l'exception de Méry, qui, voulant flatter M. Louet, le prenait par son faible.

— Il est excellent, votre tabac, monsieur Louet; il n'est pas possible que ce soit du tabac de régie.

— Eh! mon Dieu, si, monsieur; seulement, je l'arrange. C'est un secret que m'a donné un cardinal, pendant que j'étais à Rome.

— Ah! vous avez été à Rome? demandai-je à M. Louet.

— Oui, monsieur; j'y suis resté quelque dix-neuf ou vingt ans.

— Monsieur Louet, reprit Méry, je disais donc que, puisque vous ne fumez pas, vous devriez bien raconter à ces messieurs votre chasse au chastre.

— Qu'est-ce qu'un chastre? demandai-je.

— Un chastre! me dit Méry. Vous ne connaissez pas le chastre? Dites donc, monsieur Louet, il ne connaît pas le chastre, et il se vante d'être chasseur! Le chastre, mon ami, c'est un oiseau augural; c'est le rara avis du satirique latin.

— Une espèce de merle, continua M. Louet, mais excellent à la broche.

— Alors, monsieur Louet, racontez-lui donc votre chasse au chastre!

— Je ne demande pas mieux que de me rendre agréable à la société, dit gracieusement M. Louet.

— Écoutez, messieurs! écoutez! dit Méry. Vous allez entendre une des chasses les plus extraordinaires qui aient été faites depuis Nemrod jusqu'à nous. Je l'ai entendue raconter vingt fois, moi, et je refais toujours connaissance

avec elle avec un nouveau plaisir. Un second verre de punch à M. Louet! Là, bien! Commencez, monsieur Louet, on vous écoute.

— Vous savez, messieurs, dit M. Louet, que tout Marseillais est né chasseur!

— Eh! mon Dieu! oui, interrompit Méry en poussant la fumée de son cigare; c'est un phénomène physiologique que je n'ai jamais pu m'expliquer; mais il n'en est pas moins vrai que c'est comme cela. Les desseins de Dieu sont impénétrables.

— Malheureusement, ou heureusement peut-être; car il est incontestable que leur présence est rangée parmi les fléaux de l'humanité; malheureusement, ou heureusement, donc, continua M. Louet, nous n'avons, sur le territoire de Marseille, ni lions ni tigres; mais nous avons le passage des pigeons.

— Hein! fit Méry, quand je vous l'avais dit, mon cher... Ils y tiennent.

— Mais certainement, reprit M. Louet visiblement piqué, certainement. Quoi que vous en disiez, le passage des pigeons a lieu. D'ailleurs, ne m'avez-vous pas prêté, l'autre jour, un livre de M. Cooper où ce passage est constaté · les Pionniers?

— Ah! oui, constaté en Amérique.

— Eh bien, s'ils passent en Amérique, pourquoi ne passeraient-ils pas à Marseille? Les bâtiments qui vont d'Alexandrie et de Constantinople en Amérique y passent bien. Ah!

— Ceci est juste, répondit Méry étourdi du coup. Je n'ai plus rien à dire. Comment n'avais-je point pensé à cela? Monsieur Louet, donnez-moi la main. Jamais je ne vous contredirai plus sur ce sujet.

— Monsieur, la discussion est libre.

— C'est vrai, mais je la ferme... Continuez, monsieur Louet.

— Je disais donc, monsieur, qu'à défaut de lions et de tigres, nous avons la passée des pigeons. [1])

M. Louet s'arrêta un instant pour voir si Méry le contredirait.

Méry fit un signe de tête approbatif et dit:

— C'est vrai. Ils ont la passée des pigeons.

M. Louet, satisfait de cet aveu, continua:

— Vous comprenez qu'un chasseur ne laisse point passer une époque comme celle-là sans aller se mettre chaque matin à son poste. Je dis chaque matin; car, n'étant occupé au théâtre que le soir, j'ai heureusement mes matinées libres. — Or, c'était en 1810 ou 1811; j'avais trente-cinq ans, messieurs, ce qui veut dire que j'étais un peu plus leste que je ne le suis maintenant, quoique, Dieu merci! comme vous le voyez, messieurs, je me porte assez bien.

Nous fîmes un signe d'approbation.

— J'étais donc un matin à mon poste, avant le jour, comme d'habitude. J'avais attaché au cimeau mon pigeon privé, qui se débattait comme un diable, lorsqu'il me sembla voir, à la lueur des étoiles, quelque chose qui se reposait sur mon pin. Malheureusement, il ne faisait pas encore assez jour pour que je distinguasse si c'était une chauve-souris ou un oiseau. Je me tins coi, l'animal en fit autant, et j'attendis, préparé à tout événement, que le soleil se levât.

„A ses premiers rayons, je reconnus que c'était un oiseau.

„Je sortis doucement le canon de mon fusil de la hutte. J'épaulai d'aplomb, et, quand je le tins bien là! . . . j'appuyai le doigt sur la gâchette.

Monsieur, j'avais eu l'imprudence de ne pas décharger mon fusil; chargé de la veille, mon fusil fit long feu.

---

[1]) Passée de pigeons, Taubenstrich, Vorüberflug.

„N'importe! je vis bien, à la manière dont l'oiseau s'était envolé, qu'il en tenait. Je le suivis du regard jusqu'à la remise, puis je reportai les yeux vers mon poste. Messieurs, une chose étonnante, j'avais coupé la ficelle de mon pigeon, et mon pigeon était parti. Je compris bien que, ce jour-là, n'ayant pas d'appeleur[1]), je perdrais mon temps au poste. Je me décidai donc à me mettre à la poursuite de mon chastre; car j'ai oublié de vous dire, messieurs, que cet oiseau, c'était un chastre.

„Malheureusement, je n'avais pas de chien. A la chasse au poste, le chien devient un animal non-seulement inutile, mais insupportable. Donc, n'ayant pas de chien, je ne pouvais pas compter sur l'arrêt de mon chien; il me fallut battre les buissons moi-même. Le chastre avait couru à pied; il partit derrière moi quand je le croyais devant, je me retournai au bruit de ses ailes, je lui envoyai mon coup de fusil au vol. Un coup de fusil perdu, comme vous comprenez bien. Cependant je vis voler des plumes.

— Vous vîtes voler des plumes? dit Méry.

— Oui, monsieur; j'en retrouvai même une que je mis à ma boutonnière.

— Alors, si vous vîtes voler des plumes, reprit Méry, c'est que le chastre était touché.

— Ce fut mon opinion aussi. Je ne l'avais pas perdu de vue, je m'élançai à sa poursuite. Mais, vous comprenez, l'animal était sur pied, il partit hors de portée. Je lui envoyai tout de même mon coup de fusil. Un grain de plomb! qui sait? On ne sait pas où cela va, un grain de plomb!

— Un grain de plomb ne suffit pas pour un chastre, dit Méry en secouant la tête; le chastre a la vie diablement dure.

— Ceci est une vérité, monsieur; car le mien était déjà touché de mes deux premiers coups, j'en suis certain, et cependant il fit un troisième vol, de près d'un kilomètre.

---

[1]) Appeleur, Lockvogel (fehlt in allen Lexicis.)

Mais, c'est égal, du moment qu'il était posé, j'avais juré de le rejoindre: je me mis à sa poursuite. Oh! le gredin! Il savait bien à qui il avait affaire, allez! Il partait à des cinquante pas, à des soixante pas; n'importe, monsieur, je tirais toujours. J'étais comme un tigre. Si je l'avais tenu, je l'aurais dévoré tout vivant. Avec cela, je commençais à avoir très-grand' faim; heureusement que, comme je comptais rester au poste toute la journée, j'avais pris mon déjeuner et mon dîner dans ma carnassière. Je mangeai tout en courant.

— Pardon! dit Méry interrompant M. Louet; une simple observation de localité. Voici, mon cher Dumas, la différence entre les chasseurs du Nord et les chasseurs du Midi; elle ressort, comme vous avez pu le voir, des propres paroles de M. Louet: — le chasseur du Nord emporte sa carnassière vide, et la rapporte pleine; le chasseur du Midi emporte sa carnassière pleine, et la rapporte vide. — Maintenant, reprenez votre narration, mon cher monsieur Louet; j'ai dit.

Et Méry se mit à presser amoureusement des lèvres le trognon de son cigare.

— Où en étais-je? demanda M. Louet, à qui l'interlocution de Méry avait fait perdre le fil de son discours.

— Vous franchissiez plaines et montagnes à la poursuite de votre chastre.

— C'est la vérité, monsieur; ce n'était plus du sang que j'avais dans les veines, c'était du vitriol! Nous autres, têtes de feu, l'irritation nous rend féroces, et j'étais on ne peut plus irrité. Mais le maudit chastre, monsieur, il était ensorcelé; on eût dit l'oiseau du prince Caramalzan! Je laissai à droite Cassis et la Ciotat; j'entrai dans la grande plaine qui s'étend de Ligne à Saint-Cyr. Il y avait quinze heures que je marchais sans arrêter, tantôt à droite, tantôt à gauche; car, si c'eût été en ligne droite, j'eusse dépassé Toulon: les jambes me rentraient dans le ventre. Quant au diable de chastre, il n'y paraissait pas. Enfin, je vis venir la nuit; à peine me restait-il une demi-heure de jour pour rejoindre mon infernal oiseau! . . . Je fis voeu à Notre

Dame de la Garde de lui accrocher dans sa chapelle un chastre d'argent, si j'arrivais à rejoindre le mien. — Pécaïre ! [1]) sous prétexte que je n'étais pas marin, elle ne fit pas semblant de m'entendre . . . La nuit venait de plus en plus. J'envoyai à mon chastre un dernier coup de fusil de désespoir ! — Il aura entendu siffler le plomb, monsieur ! car, à cette fois-là, il fit un tel vol, que j'eus beau le suivre des yeux, je le vis se fondre et se perdre dans le crépuscule : c'était dans la direction du village de Saint-Cyr ; il n'y avait pas à penser de revenir à Marseille : Je me décidai à aller coucher à Saint-Cyr. Heureusement, ce soir-là, il n'y avait pas théâtre.

„J'arrivai à l'hôtel de l'Aigle noir, mourant de faim. Je dis à l'hôte, vieille connaissance à moi, de me préparer à souper et de me faire couvrir un lit ; puis je lui racontai mon aventure. Il me fit bien expliquer où j'avais perdu mon chastre de vue. Je lui indiquai du mieux que je pus. Il réfléchit un instant ; puis :

„— Votre chastre ne peut être que dans les bruyères à droite du chemin, me dit-il.

„— Justement ! m'écriai-je ; c'est là que je l'ai perdu . . . S'il yavait de la lune, je vous y conduirais.

„— Oui, oui ! c'est une remise à chastre ; c'est bien connu, cela.

„— Vraiment ?

„— Demain, au point du jour, si vous voulez, je prendrai mon chien, et nous irons le faire lever ?

„— Pardieu ! je veux bien ! . . . Il ne sera pas dit qu'un misérable volatile m'aura fait aller ! Et vous croyez que nous le retrouverons ?

„— Sûr !

„— Eh bien, voilà qui va me faire passer une bonne nuit. N'y allez pas sans moi, au moins.

---

[1]) Pécaïre ! Ausruf des Mitleids, bedeutet eigentlich : armer Kleiner, armer Schelm !

„— Ah! par exemple!

„Comme je ne voulais pas qu'il m'arrivât même chose que le matin, je débourrai mon fusil et je le lavai. Il était sale, monsieur, que vous ne pouvez vous en faire une idée; le fait est que j'avais bien tiré cinquante coups dans la journée, et que, si le plomb poussait, il y en aurait une belle traînée de Marseille à Saint-Cyr. Puis, cette précaution prise, je mis le canon dans la cheminée pour qu'il séchât pendant la nuit. Je soupai, je me couchai et je dormis, les poings fermés, jusqu' à cinq heures du matin. A cinq heures du matin, mon hôte me réveilla.

„Comme je comptais retourner à Marseille par le même chemin que j'étais venu, j'avais pris, dès la veille, la précaution de garnir ma carnassière des restes de mon souper. — C'était mon droit, monsieur, je l'avais payé. — Je mis donc ma carnassière sur mon dos; je descendis, je remontai mon fusil, et tirai ma poire à poudre pour le recharger; ma poire à poudre était vide!

„Mon hôte, heureusement, avait des munitions. Entre chasseurs, vous savez, monsieur, la poudre et le plomb, cela s'offre et cela s'accepte: mon hôte m'offrit sa poudre, je l'acceptai. Je flambai[1]) mon fusil, puis je le chargeai. J'aurais dû voir au grain de cette maudite poudre qu'il y avait quelque chose; je n'y fis pas attention. Nous partîmes, mon hôte, moi et Soliman: son chien s'appelait Soliman . . . Et le vôtre, monsieur Jadin, comment s'appelle-t-il?

— Il s'appelle Milord, répondit Jadin.

— C'est un joli nom, poursuivit M. Louet en s'inclinant; mais le chien de mon hôte ne s'appelait pas Milord, il s'appelait Soliman. C'était un crâne chien tout de même; car à peine étions-nous dans les bruyères, qu'il tomba en arrêt ferme comme un pieu.

„— Voilà votre chastre, me dit mon hôte.

---

[1]) Flamber, ausflammen, ausbrennen.

„En effet, je m'approchai, je regardais devant son nez, et je vis mon chastre, monsieur, à trois pas de moi. Je le mis en joue.

„—Qu'est-ce que vous allez donc faire? me cria mon hôte. Mais vous allez le mettre en cannelle! . . . C'est un assassinat; sans compter encore que vous pourrez bien envoyer du plomb à mon chien.

— C'est juste, répondis-je.

„Et je me reculai à dix pas, une belle portée. Soliman était fiché en terre, monsieur; on aurait dit le chien de Céphale. Le chien de Céphale fut changé en pierre, comme monsieur sait.

— Non, je ne savais pas, répondis-je en souriant.

— Ah! . . . Eh bien, cet animal eut ce malheur.

— Pauvre bête! dit Méry.

— Soliman tenait l'arrêt que c'était une merveille. Il y serait encore, monsieur, si son maître ne lui avait pas crié: «Pille, pille!» A ce mot . . . il s'élance, le chastre s'envole. Je l'encadre[1]) monsieur, comme jamais chastre n'a été encadré. Je le tenais là . . . au bout de mon fusil. Hein! . . . Le coup part. Poudre éventée, monsieur, poudre éventée!

Rien! . . .

„— Ah bien! voisin, me dit mon hôte, si vous ne lui faites pas plus de mal que cela, il pourra bien vous conduire à Rome.

„— A Rome? dis-je. Eh bien, quand je devrais le suivre jusqu' à Rome, je le suivrai. J'ai toujours eu envie d'aller à Rome, moi! j'ai toujours eu envie de voir le pape! . . . Qui peut m'empêcher de voir le pape? Est-ce vous? . . .

„J'étais furieux, vous comprenez! S'il m'avait répondu a moindre chose, je crois que je lui aurais donné mon second coup de fusil dans le ventre. Mais, au lieu de cela:

[1]) Encadrer, aufs Korn nehmen.

„— Ah! me dit-il, vous êtes bien libre d'aller où vous voudrez! Bon voyage! . . . Voulez-vous que je vous laisse mon chien? Vous me le rendrez en repassant . . .

„Ce n'était pas de refus, vous comprenez, un chien qui tient l'arrêt comme lui, ferme!

„— Mais oui, je veux bien! dis-je.

„— Alors, appelez-le . . . — Soliman! Soliman! allez, suivez monsieur . . .

„Tout le monde sait qu' un chien de chasse suit le premier chasseur venu: aussi, Soliman me suivit, nous partîmes. Cet animal était l'instinct en personne. Figurez-vous: il avait vu se remettre le chastre, il alla droit dessus; mais j'eus beau lui regarder sous le nez, je ne vis rien. Cette fois, quand j'aurais dû le pulvériser, je ne lui aurais pas fait grâce! Point du tout. Voilà que, pendant que je le cherchais, courbé comme cela, mon diable de chastre s'envole! . . . Pan! pan! Poudre éventée, monsieur! poudre éventée! . . . Soliman me regarde d'un air qui veut dire: „Qu'est-ce que c'est cela? . . . „Le regard du chien m'humilia. Je lui répondis comme s'il avait pu m'entendre: „Ce n'est rien, ce n'est rien; tu vas voir . . .“ Monsieur, on eût dit qu'il me comprenait! Il se remit en quête, cet animal. Au bout de dix minutes, il s'arrête . . . Un bloc! monsieur, un véritable bloc! C'était toujours mon chastre . . . J'allais devant le nez du chien, piétinant comme si j'étais sur la tôle rouge[1]). Dans les jambes! monsieur; il me passa littéralement dans les jambes! Je ne me possédai pas assez; je le tirai au premier coup trop près, et au second coup trop loin. Le premier coup fit balle, et passa à côté du chastre; le second coup écarta trop, et le chastre passa dedans. C'est alors qu'il m'arriva une de ces choses . . . une de ces choses que je ne devrais pas répéter, si je n'étais pas si véridique . . . le chien, qui, du reste, était

---

[1]) Tôle rouge, rothglühendes Eisenblech.

plein d'intelligence, ce chien me regarda un instant d'un air très-goguenard. Puis, s'en étant venu près de moi, tandis que je rechargeais mon fusil, il leva la patte, monsieur, me fit de l'eau sur ma guêtre, et reprit le chemin par lequel il était venu! Vous comprenez, monsieur, que, si c'eût été un homme qui m'eût fait une pareille insulte, il aurait eu ma vie, ou j'aurais eu la sienne. Mais que voulez-vous que l'on dise à un animal que Dieu n'a pas doué de raison? . . .

Monsieur, dit Jadin, je vous prie de croire que Milord est incapable de commettre une pareille incongruité.

— Je le crois, monsieur, je le crois, répondit M. Louet; mais Soliman me la fit, monsieur, cette incongruité, car vous avez dit le mot; je ne l'avais point trouvé, moi. — Cela, comme vous comprenez bien, ne fit qu'augmenter ma rage. Je me promis, quand j'aurais tué mon chastre, de le lui faire passer devant le nez. De ce moment, vous comprenez que le chemin de Marseille fut oublié. De remise en remise, monsieur, j'arrivai . . . Devinez où j'arrivai, monsieur?

J'arrivai à Hyères! Je n'avais jamais vu Hyères; je la reconnus à ses orangers. J'adore les oranges, je résolus d'en manger tout à mon aise; d'ailleurs, j'avais besoin de me rafraîchir: vous comprenez qu'une course pareille échauffe. J'étais à quatorze lieues de pays de Marseille; c'était deux jours pleins pour y retourner. Mais il y avait longtemps que j'avais envie de venir à Hyères et de manger des oranges sur l'arbre. Je donnai donc le chastre à tous les diables, monsieur; car je commençais à croire que ce misérable oiseau était enchanté. Je l'avais vu passer par-dessus les murs de la ville et s'abattre dans un jardin. Allez donc retrouver un chastre dans un jardin, et cela sans chien encore! c'était, comme on dit, une aiguille dans une botte de foin. J'entrai donc en soupirant dans un hôtel: je demandais à souper, et la permission d'aller, en attendant, manger des oranges dans le jardin; bien entendu qu'on me

les mettrait sur ma carte, je ne comptais pas les manger pour rien, ces oranges. La permission me fut accordée.

„J'étais moins fatigué que la veille, monsieur, ce qui prouve que l'on s'habitue à la marche; aussi, je descendis tout de suite au jardin. C'était au mois d'octobre, la véritable époque pour les oranges. Figurez-vous deux cents orangers en pleine terre, le jardin des Hespérides, moins le dragon. Je n'eus qu' à étendre la main, des oranges plus grosses que la tête. Je mordais dedans, je mordais à même, comme un Normand dans une pomme, quand tout à coup j'entends: Pi, pi, pi, piiiii, pi!

C'est le chant du chastre, comme si vous l'entendiez, dit Méry en prenant un autre cigare dans l'assiette.

— Je m'accroupis, monsieur, je fixe mes yeux dans le rayon de lumière qui venait de la Grande-Ourse, et, entre moi et la Grande-Ourse, au sommet d'un laurier, j'aperçois mon chastre, posé, monsieur, posé à quinze pas . . . Je tendis la main pour chercher mon fusil; le malheureux fusil! il était dans la cheminée de la cuisine. Je le voyais d'où j'étais, là, — dans son coin, le fainéant; — je mettais le chastre en joue avec mes deux doigts, et je disais: «Ah! gredin! ah! tu es bien heureux . . . Oui, chante! . . . chante! . . . si j'avais mon fusil, je te ferais chanter, moi!»

— Mais pourquoi ne l'alliez-vous pas chercher? demandai-je.

— Oui, pour qu'il se sauvât pendant ce temps, pour qu'il prît son vol vers des régions inconnues. Non, non; j'avais fait un autre plan que cela. Je me disais — suivez bien mon raisonnement: «J'ai commandé le souper; plus tôt ou plus tard il sera prêt; alors, l'aubergiste viendra me chercher. Il sait que je suis dans son jardin, cet homme; et je lui dirai:» Mon ami, faites-moi le plaisir d'aller me chercher mon fusil. «Comprenez-vous?»

— Hum! dit Méry, comme c'était profondément pensé!

— Je restai donc accroupi les yeux sur mon chastre. Il chantait, il s'épluchait, il faisait sa toilette. Tout-à-

coup j'entends des pas derrière moi; je fais signe de la main pour recommander le silence.

„— Ah! pardon, je vous gêne? dit l'aubergiste.

„— Non pas, non pas, lui répondis-je; venez ici seulement.

„— Il s'approcha.

„— Regardez là, là, tenez, dans cette direction.

„— Eh bien, c'est un chastre, me dit-il.

„— Chut! allez me chercher mon fusil.

„— Pour quoi faire?

„— Allez me chercher mon fusil.

„— Vous voulez le tuer, cet oiseau?

„— C'est mon ennemi personnel.

„— Ah! ça ne se peut pas.

„— Comment, cela ne se peut pas?

„— Non, non, il est trop tard.

„— Pourquoi trop tard?

„— Oh! il y a une amende de trois francs douze sous et deux jours de prison quand on tire dans l'intérieur de la ville un coup de fusil passé l'Angelus.

„— J'irai en prison et je payerai trois francs douze sous d'amende; allez me chercher mon fusil.

„— Oui, pour qu'on me déclare complice! Non, non; demain il fera jour.

„— Mais, demain, malheureux! m'écriai-je plus haut que la prudence ne le permettait, demain, je ne le retrouverai plus.

„— Eh bien, vous en trouverez d'autres.

„— C'est celui-là que je veux! je n'en veux pas d'autres! Mais vous ne savez donc pas que je le poursuis depuis Marseille, ce gueux-là! que je veux l'avoir, mort ou vif; pour le plumer, pour le manger, pour . . . Allez me chercher mon fusil!

„— Non, je vous l'ai dit; merci, je n'ai pas envie d'aller en prison pour vous.

„— Eh bien, je vais l'aller chercher moi-même.

„— Allez! mais je vous réponds bien que vous ne le retrouverez plus, le chastre.

„— Vous seriez capable de le faire envoler? dis-je à l'aubergiste en le saisissant au collet.

„— Prrrrrouuu! fit l'aubergiste.

„— Je lui mis la main sur la bouche.

„— Eh bien, non! lui dis-je. Non! allez me chercher mon fusil: je vous donne ma parole d'honneur que je ne tirerai pas avant l'Angelus. Parole d'honneur! foi d'honnête homme! Là, êtes-vous content? Allez me chercher mon fusil; je passerai la nuit là; puis, demain, au dernier coup de l'Angelus, pan! je le tue.

„— Peuh! Parole de chasseur. Faisons mieux que cela.

„— Faisons quoi? . . . Oh! mais regardez-le donc; mais il nous insulte, . . Voyons, dites vite, faisons quoi?

„— Restez là, puisque c'est votre plaisir: on vous y apportera à souper; vous ne manquerez de rien; puis, après souper, si vous voulez dormir, vous avez le gazon.

„— Dormir? Ah! oui, vous me connaissez bien! je ne fermerai pas l'oeil de la nuit! pour qu'il s'en aille pendant que je dormirai.

„— Et demain. . .

„— Et demain?

„— Et demain, à l'Angelus sonnant, je vous apporte votre fusil.

„— Aubergiste, vous abusez de ma position.

„— Que voulez-vous! c'est à prendre ou à laisser.

„— Vous ne voulez pas m'aller chercher mon fusil, n'est-ce pas? une fois, deux fois, trois fois?

„— Non.

„— Eh bien, allez me chercher mon souper, alors, et faites le moins de bruit possible en me l'apportant.

„— Oh! il n'y a pas de danger; du moment qu'il n'est point parti avec le sabbat que nous avons fait, il ne partira pas. Eh! tenez, le voilà qui se couche.

„En effet, monsieur, cet animal mettait la tête sous son aile, car monsieur n'ignore pas que c'est la manière de dormir de presque tous les volatiles.

— Oui, je sais cela.

— Il avait la tête sous l'aile, c'est à dire qu'il ne pouvait pas me voir; si bien que, si, au lieu d'être à quinze pieds de hauteur, il eût été à ma portée, je pouvais m'approcher de lui, monsieur, et le prendre comme je prends ce verre de punch. Malheureusement, il était trop haut, en conséquence, je m'assis et j'attendis mon hôte. Il me tint parole; car, il faut que je le dise, cet homme était honnête. Son vin était bon, pas si bon que celui que vous nous avez donné ce soir, messieurs, et son souper confortable. Il n'y a pas de comparaison avec le nôtre, mais le nôtre était un souper de Balthazar[1]), et le sien était tout bonnement un souper d'auberge.

Nous nous inclinâmes en signe de remercîment.

— Mais que l'homme est une créature faible, monsieur! A peine eus-je soupé, que je sentis le sommeil qui venait, mes yeux se fermèrent malgré moi. Je les rouvris, je les frottai, je me pinçai les cuisses, je me mordis le petit doigt. Inutile, monsieur, j'étais abruti: autant valait dormir, et je m'endormis.

„Je rêvai que l'arbre sur lequel était mon chastre rentrait en terre, comme les arbres du théâtre de Marseille. Avez-vous été sur le théâtre de Marseille, monsieur? Il est parfaitement machiné. L'autre jour, imaginez-vous qu'on jouait le Monstre; c'était M. Aniel, de la Porte-Saint-Martin, qui jouait le Monstre. Vous avez dû le connaître, M. Aniel?

Je fis signe que j'avais eu cet avantage.

— J'avais à lui parler. Aussitôt la toile baissée, je m'élance sur le théâtre. Monsieur, je ne fais pas attention à la trappe par laquelle il s'est enfoncé: vlan! je m'enfonce par la même trappe. Je me crus pulvérisé; heureusement,

---

[1]) Statt un souper oder repas de Balthazar braucht die Pariser Volkssprache jetzt auch un Balthazar = repas copieux, lukullisches Mahl.

le matelas y était encore. Le machiniste venait pour l'ôter, justement; il me voit les quatre fers en l'air:

„— N'est-ce pas M. Aniel que vous cherchez? me dit-il. Il vient de passer à l'instant par ici, et il doit être maintenant à sa loge.

„Je lui dis:

„— Merci, mon ami!

„Et je monte à sa loge; il y était effectivement.

„C'est pour vous dire seulement comme le théâtre de Marseille est bien machiné.

„Je rêvais donc que l'arbre sur lequel était mon chastre rentrait en terre, de sorte que je prenais ce misérable oiseau à la main. Cela me fit un tel effet, que je me réveillai.

„L'oiseau était toujours à sa même place.

„Cette fois, je ne me rendormis plus; j'entendis sonner deux heures, trois heures, quatre heures.

„L'aurore parut. Le chastre se réveilla; j'étais sur les épines. Enfin j'entendis tinter les premiers coups de l'Angelus; je ne respirais pas, monsieur.

„Mon hôte me tint parole: à la moitié de l'Angelus, il parut avec mon fusil. Je tendis le bras sans perdre des yeux mon oiseau, et en faisant de la main signe à l'aubergiste de se dépêcher; mais ce ne fut qu'au dernier coup de l'Angelus qu'il me donna le fusil.

„Au moment où il me donnait le fusil, monsieur, le chastre jeta un petit cri et s'envola.

„Je me cramponnai au mur, je montai dessus: j'aurais monté sur le clocher des Accoules. Il se remit dans un champ de chènevis. Cet animal n'avait pas déjeuné, monsieur, et la nature lui parlait.

„Je sautai de l'autre côté du mur, en jetant à l'aubergiste un petit écu pour son souper, et je me mis en course vers le champ de chènevis. J'étais si préoccupé de mon chastre, que je ne vis pas le garde champêtre, qui me suivait; de sorte qu'au moment où j'étais au milieu du champ,

où j'allais le faire lever, monsieur, je sentis qu'on me prenait au collet. Je me retournai: c'était le garde champêtre!

„— Au nom de la loi! me dit-il, vous allez me suivre chez le maire.

„En ce moment, le chastre partit.

„J'aurai eu autour de moi un régiment de grenadiers, que je l'aurais traversé au pas de charge pour suivre mon chastre. Je renversai le garde champêtre comme un capucin de carte[1]), et je m'élançai hors de ce territoire inhospitalier.

„Heureusement, l'oiseau avait fait un grand vol, de sorte que je me trouvai loin de mon antagoniste. Quand je fus arrivé à l'endroit où il s'était remis, j'étais tellement essoufflé d'avoir couru, monsieur, que je ne pus jamais le trouver au bout de mon fusil. Mais je lui dis:

„— Ce qui est différé n'est point perdu.

„Et je me remis à sa poursuite.

„Monsieur, je marchai toute la journée. Cette fois, je n'avais rien dans ma carnassière. Je mangeais des fruits sauvages, je buvais l'eau des torrents. La sueur me ruisselait du front; je devais être hideux à voir.

„J'arrivai sur les bords d'un fleuve sans eau. . .

— C'était le Var, dit Méry.

— Justement, monsieur, c'était le Var. Je le traversai sans me douter que je foulais un sol étranger. Mais n'importe: je voyais mon chastre sautiller à deux cents pas devant moi, sur un sol où il n'y avait pas une touffe où il pût se cacher. — Je m'approchai à pas de loup, le mettant en joue de dix pas en dix pas. Il était à trois portées de fusil, monsieur, quand, tout-à-coup, un épervier, un coquin d'épervier, qui tournait en rond au-dessus de ma tête, se laisse tomber comme une pierre, empoigne mon chastre et disparaît avec lui.

„Je restai anéanti, messieurs. C'est alors que je sentis

---

[1]) Capucin de carte, Kartenhäuschen.

toutes mes douleurs. J'avais le corps couvert de plaies que je m'étais faites aux ronces du chemin. Mes entrailles étaient bouleversées de la nourriture avec laquelle j'avais cru leur donner le change. Je tombai sur le bord de la route.

„Un paysan passa.

„— Mon ami, lui dis-je, y a-t-il une ville quelconque, un village, une cabane dans les environs?

„— Gnor si, me répondit-il, cé la citta di Nizza un miglia avanti.

„J'étais en Italie, monsieur, et je ne savais pas un mot d'italien: tout cela pour un maudit chastre!

Il n'y avait pas deux partis à prendre. Je me relevai comme je pus, je m'appuyai sur mon fusil comme sur un bâton. Je mis une heure à faire ce mille. Je n'étais soutenu que par l'espérance, car, comme vous comprenez, je voulais saisir la première occasion de m'en retourner à Marseille.

A. Dumas.

LE CURÉ CAMPAGNARD.

Type général.

Il est né paysan, et le grand séminaire l'a peu dégrossi; il finit en paysan comme il avait commencé. Les citadins font de mauvais curés de campagne. Entre eux et les villageois, il n'y a pas de fusion possible; ils font des mines[1], craignent de salir dans la boue leurs souliers fins, et s'arrêtent presque toujours sur le seuil de la porte quand ils ont à parler à leurs paroissiens. Ils osent à peine mettre la main dans la main calleuse[2] du laboureur, donnent aux femmes le titre de madame, au lieu de dire Jacqueline ou Perrotte, ce qui vexe beaucoup ces dernières. On n'ose les inviter à dîner dans une grande cuisine enfumée ou dans une salle basse encombrée de paquets de chanvre, de sacs de grains, et, où les fruits rangés sur des étagères marient leur appetissant parfum à l'odeur du vieux cuir, des salaisons rances et du linge trop longtemps renfermé. Le petit vin du cru leur déchirerait la gorge et ruinerait leur faible estomac. Ils ne savent pas distinguer un chêne d'un ormeau[3], et s'ils demandent à un paysan la différence qu'il y a entre le trèfle et la luzerne, celui-ci ne manque jamais de grommeler entre ses dents: à quoi ça sert-il donc d'ap-

---

1) Faire des mines, zimperlich thun.

2) Calleux, schwielig.

3) Ormeau, junge Ulme.

prendre le latin, si l'on ne sait pas ce que c'est que de la luzerne et du trèfle?

Ce n'est pas le curé citadin qui pendant la moisson terminerait ainsi son prône: «Mes chers frères, nous ne chanterons pas les vêpres aujourd'hui, afin que vous puissiez rentrer vos récoltes. Ce matin j'ai vu du brouillard sur l'étang de la Bourlière et les cloches de Borein s'entendaient comme les nôtres; nous aurons de la pluie avant la fin de la journée.» Son presbytère a perdu son toit vénérable et sa vieille robe de pampre; les hautes herbes ne poussent plus dans la cour; les poules n'ont plus la liberté de s'ébattre sur le tas de fagots; on ratisse les allées, on blanchit les murs, on tond l'acacia qui débordait sur le mur de clôture, on abat l'aubépine où pendant l'hiver les moineaux se tassaient en grappes pour se tenir chaud. A ses fenêtres, sa soeur, grande fille, montée en graines[1]), a attaché des rideaux de mousseline brodée; il meuble sa salle à manger d'un vieux canapé de velours d'Utrecht miroité. Les paysans regardent de loin ces magnificences, et n'osent fouler de leurs souliers ferrés un semblant de tapis qui préserve de l'humidité les pieds à roulettes d'une table à rallonges.[2])

Quand ils apportent le chapon gras de Noël, on leur tape sur l'épaule et on les congédie avec des phrases qu'ils ne comprennent pas. Le paysan a le cuir épais; il n'en a pas moins l'amour-propre très châtouilleux depuis que la révolution et le suffrage universel ont entamé sa primitive candeur; peu à peu il cesse de venir et porte son chapon au marché, ou le mange chez lui, et le curé de se plaindre que la foi disparaît. On repétrit difficilement le paysan pas plus qu'on ne changerait le granit en marbre de Paros. Notre clergé n'est si résistant, que parce que tout entier il

---

[1]) Monter en graines, unverheirathet alt werden, sitzen bleiben: eig. in Saamen schiessen.

[2]) Table à rallonges, Ausziehtisch, Klapptisch.

est à peu près de souche campagnarde. Les dogmes, les idées permises, les doctrines estampillées[1]) et l'esprit de corps surtout, s'y logent comme des coins de fer dans un tronc noueux de frêne ou de sorbier.[2]) Vous ne les retirez qu'en faisant éclater le bloc. Si un tiers du clergé français était recruté dans les villes où l'on suce avec du mauvais lait l'amour des distinctions et du bien-être raffiné, les évêques seraient peut-être obligés de motiver plus longuement leurs ordonnances, et de raisonner leur infaillibilité. Mais, grâce à Dieu, prêtres et soldats sont pris au même tas. Ils marchent parce qu'on les pousse, et ces deux masses compactes forment les deux centres de gravité de la société et de l'Église.

Le vrai athlète de cette résistance contre laquelle écume et se brise depuis plus d'un siècle l'océan révolté de la philosophie, c'est cet homme qui passe là-bas sur la lisière d'un champ et qui, tout en marmottant les antiennes[3]) et les psaumes du jour, se demande si Jacot n'a pas semé son seigle trop dru, si une saupoudrée de plâtre[4]) n'activerait pas la croissance du trèfle, si les blés noirs seront mûrs à la Saint-Michel, et pour quoi Blaise n'émonde[5]) pas les cerisiers pour la nourriture des chèvres en hiver. Rarement il porte une ceinture et un rabat. Son chapeau rugueux[6]), déformé, et passé à la rouille des pluies, tient à peine sur sa nuque, ou lui cache le front jusqu'aux yeux; il a le visage couleur de brique, et raviné[7]) de rides profondes, l'oeil malin, l'oreille enfarinée par les vents aigres

---

[1]) Estampillé, gestempelt, mit dem Fabrikzeichen versehen; fig. vorschriftsmässig.

[2]) Frêne, Esche, sorbier, Sperberbaum, Spierlingsbaum.

[3]) Antienne, Antiphone, Vorgesang.

[4]) Une saupoudrée de plâtre, eine Handvoll Gips gestreut.

[5]) Emonder, ausputzen, beschneiden.

[6]) Rugueux, runzelig, höckerig.

[7]) Raviné, gefurcht.

de l'hiver, des cheveux qui ressemblent à du chanvre mal roui.[1] Sa tête travaille moins que son estomac, quoiqu'il soit d'une sobriété exemplaire, sobriété qui n'a rien à craindre du cognac qu'il boit avant de courir à ses malades; il ronfle à huit heures du soir, prêt à se lever à toute heure, par la pluie, la bise et le verglas, quand les moribonds l'appellent. Il reçoit tous les deux jours le Journal des Villes et des Campagnes, ce moniteur des planteurs de choux, que la littérature pourrait gâter, et en deux jours, c'est à peine s'il arrive au logogriphe. Il a beau, le brave homme, se grimer l'esprit pour comprendre la question de l'Herzegovine, ou du libre échange, se frotter les yeux, se démancher la cervelle, il arrive à cette conclusion que ce sont là des nouveautés dangereuses pour le salut. Ce qui l'inquiète avant tout, c'est de savoir comment il se tirera dimanche de son duel éternel avec les cabaretiers de l'endroit, les danses de la fête patronale et les veillées de l'hiver.

Il est persuadé qu'avant peu le feu du ciel tombera sur Paris, qu'on verra changé en mer Morte; que l'Angleterre sombrera dans les flots; que le tronc rabougri des Bourbons refleurira par un miracle comme la tige de Jessé; que les révolutionnaires et les francs-maçons tiennent des conciliabules où le diable annoncé par une traînée de souffre, et sous la forme d'un bouc, vient sur une estrade se présenter à l'adoration de ses fidèles; qu'il y a un pacte signé avec du sang entre Satan et Garibaldi; que le monde finira dans cent ans environ, après la conversion des Juifs et celle de leurs capitaux en rentes pour le denier de saint Pierre, et les funestes prodiges de l'Antechrist qui, au dire du père Lacordaire, aura bien plus de huit millions de suffrages; il croit à l'efficacité de l'eau de la Salette pour la guérison des infirmités spirituelles et corporelles, aux roulements d'yeux de la vierge de Rimini, à la damnation de Cavour, et à une foule de choses qui font rire les simples

[1]) Roui, geröstet, v. Hanf.

clercs d'huissier et dont les clercs de notaire ne se donnent pas même la peine de parler.

C'est enfantin, dites-vous; c'est impuissant contre la marche du progrès industriel et scientifique, d'où se dégagent peu à peu la religion et la philosophie de l'avenir. C'est possible, mais personne n'est disposé à mourir pour affirmer ce progrès scientifique et industriel, et cet homme donnerait sa tête plutôt que de renier Notre-Dame de la Salette et surtout la Vierge Immaculée. Le secret de sa force n'est pas dans ce qu'il croit, mais dans la manière dont il y croit. La foi, par elle-même, indépendante de son objet, possède une force indomptable qui manque presque toujours à la vérité connue. La vérité transperce ou aplanit les montagnes; la foi seule les transporte. Elle est l'énergie primordiale et aveugle qui bâtit les fortes assises du monde. Ses créations sont incorrectes, mais inébranlables, indestructibles. Elle éternise ce qu'elle touche, le bien comme le mal. C'est elle qui exalte et précipite les foules, improvise les héros et marque les fronts humbles, timides et ignorants de l'onction sanglante du martyre. Elle seule a le secret de refondre et de rajeunir les sociétés décrépites. Des profondeurs de l'âme et de la nature, elle extrait les éléments que la science et la pensée mettent en oeuvre; c'est elle qui fait dans l'inconnu la trouée où celles-ci se précipitent. Dans ses faiblesses, dans ses écarts, elle est quelquefois sublime, et les plus refroidis par la logique la saluent avec des cris d'admiration quand elle désarme l'impossible et fait mentir le réel. Quand la science s'arrête, elle poursuit encore sa vie comme ces pionniers américains toujours en vedette sur la limite mouvante du désert! Elle ne s'épuisera pas plus dans le monde que la vie, parce qu'elle est le principe originel de la vie intellectuelle; que son objet soit noble ou vulgaire, qu'importe? elle existe. Souvent elle renverse ce qu'elle veut conserver, quand ce qu'elle veut conserver est devenu inutile au bien général. Comme le feu elle dévore et vivifie tour à tour. Regar-

dons autour de nous. Suffit-elle à préserver de leur ruine, les institutions et les abus condamnés irrévocablement par la justice évangélique et par la raison humaine? En leur vouant, comme elle le fait, ses plus nobles ardeurs, elle leur porte un coup plus terrible que tous les assauts de la révolution et les arguments de la libre pensée. Le jour où tant d'âmes simples et dévouées, trompées par l'orgueil de quelques-uns, s'apercevront qu'elles n'ont fait qu'aider les morts à ensevelir les morts, qu'à forger, au nom du libérateur souverain, des chaînes à la conscience humaine; les idoles de chair crouleront pour ne plus se relever, et la foi épurée, affranchie de ses vaines terreurs, jetant au vent ses superstitions énervantes, et ses puériles amulettes, et s'élançant de nouveau au devant de la science, lui ouvrira de plus larges horizons, sur l'humanité et sur l'infini!

Joseph Doucet.
(1869.)

LE VICAIRE FAVORI.

L'abbé Ligonet flotte gracieusement entre trente et quarante ans, c'est-à-dire qu'il est en pleine phase des grands et des petits succès ecclésiastiques. Plus jeune, on est encore trop barbouillé du lait théologique, on tranche dans les consciences à tour de bras; plus vieux, on s'aigrit, on devient routinier, quinteux, cynique même, tyrannique, maniaque, édenté, hypocondriaque, jaloux, ombrageux et parfois même tourmenté de scrupules inquiétants pour la conscience d'autrui.

L'abbé Ligonet, second vicaire de Saint-Maximin à Chamboran, n'a pas encore, tant s'en faut, atteint le point culminant de sa fortune; c'est dire qu'il est en pleine floraison. Cependant il n'a pas conquis, du premier coup, sa position si enviée de favori des dames. Longtemps, il a eu à lutter contre la rivalité dangereuse de l'abbé Brion. Le royalisme avéré de celui-ci, sa chaude et infatigable propagande en faveur du denier de saint Pierre, et du recrutement des zouaves, ses lunettes bleues, ses attitudes méditatives copiées sur les images de saint Louis de Gonzague, les élans parfois saugrenus d'une éloquence sans apprêt, ont pendant toute une année tenu la victoire en suspens. Si les femmes aiment les directeurs conciliants et un peu patelins, parfois elles éprouvent un vif attrait pour les rudes éplucheurs de consciences. M. Brion, dont le fer rouge, allait fouillant les derniers replis du coeur, était difficile à supplanter.

L'abbé Ligonet y est cependant parvenu à force de patience, de dissimulation et de prudentes escarmouches.

Vous comprendrez son triomphe si vous le regardez passer.

Tout en lui proclame le guide prédestiné des colombes du sanctuaire. Par une grâce spéciale et de choix, la nature s'est plu à adoucir en lui tous les angles de la virilité. Ce n'est pas une femme, mais ce n'est pas encore un homme. Les parfums du boudoir ne déparent point ce doux pastel d'ascétisme. La ceinture de fine laine, un peu lâche; plissée et terminée par deux glands, fait ressortir le charme naturel de sa taille flexible. Sa soutane de drap fin en hiver, de mérinos chatoyant en été, tombe à plis droits sur une chaussure vernie, ornée de boucles d'argent, et qui s'adapte admirablement à la cambrure de son pied mignon. Les mains fines, délicates, d'un grain satiné, seraient d'un nu trop osé, s'il ne les emprisonnait, quand il sort, dans des gants de soie d'un merveilleux tissu. Son chapeau aux ailes légèrement relevées, singe la coiffure épiscopale.

Mais quelle figure!

Un compromis[1]) de candeur enfantine et de gravité sacerdotale! Saint Antoine de Padoue et l'ange de l'annonciation fusionnés dans la mièvrerie d'un type moderne.[2]) L'ovale, parfait d'ailleurs, dévie un peu ça et là de la courbe pleine; suite évidente des mortifications physiques et d'une pratique trop soutenue de l'oraison mentale.

Mais au total, quelle suavité de contours et de tons! Le nez presque droit, poli exsangue[3]), décèle un tempérament bien abrité contre les grands orages de la passion humaine. Le front uni et lisse comme un marbre sacré a conservé la virginité de l'onction sainte; nulle pensée mondaine n'y laissa jamais la plus légère empreinte. Le front se rétrécit

---

[1]) Verschmelzuug, Vereinigung.

[2]) Der frommverklärte Gesichtsausdruck des h. Antonius von Padua (wie er das Jesukind anschaut) und die unschuldige Miene des Maria-Verkündigungs-Engels verschmolzen in einem schalkhaft kindlichen Gesichte von modernem Gepräge.

[3]) Exsangue, blutlos, blass, Neologismus.

un peu par le haut, à l'endroit où la chevelure, échancrée des deux côtés, forme cette pointe caractéristique des gens à foi ardente; l'oreille tranche par sa fraîcheur et son velouté de corail sur la pâleur un peu mate de l'ensemble.

L'oeil, au besoin, vous révélerait à lui seul les diverses transparences de cette belle âme, il brille calme et pur comme la lampe du sanctuaire; il ne brûle pas, il adoucit et apaise. S'il flamboie, c'est aux heures d'extase où l'Esprit-Saint le visite.

Sa démarche affecte une légèreté pudique, comme celle des jeunes filles trop serrées dans leur corset. Il glisse plutôt qu'il ne marche. La tête légèrement baissée, les mains cachées dans les larges manches de sa douillette[1]) à revers de soie piquée, d'un violet foncé, il chemine dévotement en compagnie de son bon ange et escorté d'édifiantes pensées.

Ce corps gracieux, pétri d'un impur limon, obscure prison de cette âme sans cesse tournée vers le ciel, il fait ce qu'il peut pour s'en alléger, pour en dérober la vue aux autres. Dès ici-bas, il aspire à l'incorruptible essence des invisibles esprits. C'est surtout quand il monte à l'autel, l'âme libre, le coeur chauffé aux flammes d'un long exercice spirituel, qu'il se montre dans toute sa séraphique désinvolture[2]). Ses mains ont des mouvements d'ailes. Il ressemble à un scarabée céleste prenant son vol dans les espaces éthérés. En priant, il siffle les s, au point d'imiter le gazouillement discret de la fauvette cachée dans la feuillée humide du matin. Parfois un soupir contenu trahit son élan intérieur; ses cheveux frisonnent, ses épaules ondulent comme sous d'invisibles caresses.

---

[1]) Douillette, weiter Rock.

[2]) Désinvolture, die ungezwungene hinreissende Anmuth; das anmuthige ungezwungene Auftreten, das anmuthige Sichgehenlassen (von der Akademie nicht recipirt, aber allgemein gebräuchlich.)

C'est l'heure du confessionnal; il s'y rend d'un pas mesuré et solennel. Le vase mystique pourrait déborder; qu'on le porte avec une religieuse précaution. Ses paupières sont baissées; il ne doit pas violer, même par un regard furtif, le strict incognito de ses belles et riches pénitentes. Il disparaît derrière l'élégant rideau de guipure[1]) qu'une main inconnue attacha un jour à la porte ouvragée[2]) de son tribunal. Écoutez ce froufrou[3]) mystique. Dans tous les angles de la chapelle et tous les jours sont agenouillées, confuses et repenties les brebis du petit troupeau.

Les dames ne cherchent pas à entendre ce qui se dit à deux pas d'elles: oh! non, elles se boucheraient les oreilles, si le son le plus vague, grossi par l'embarras de l'aveu, venait troubler leur recueillement. De temps à autre, un léger craquement, un souffle, un rien, un chuchotement imperceptible, et c'est tout. Chaque pénitente, en sortant, rabaisse son voile; mais, sous ce voile, quelle pudique rougeur! quelle joie de s'être trouvée encore plus pécheresse qu'on ne croyait!

Cependant on n'a accusé que des alarmes, des craintes sur la pureté d'intention, des complaisances de la vertu, des distractions involontaires, des rêveries vagues et fugitives, l'ombre lointaine du péché; c'est la confession des peut-être, des demi-teintes, des peccadilles saintes, des transgressions douteuses. Lui seul possède à fond l'art délicat de prévenir les pieuses langueurs, de dissiper les flottantes obscurités de la conscience, de faire pleuvoir les rosées célestes sur les sécheresses de l'âme.

Madame n'a pas prié avec son ardeur habituelle: Dieu s'est retiré d'elle. En vain a-t-elle invoqué le don des

---

1) Rideau de guipure, mit Seide gestickter Vorhang.

2) Porte ouvragée, Thüre mit Holzschnitzereien.

3) Frou-frou st. frolement, bruissement d'une robe de soie, das Rauschen eines seidenen Kleides, faire du frou-frou, sich gewaltig spreizen, aufgedonnert sein. Pariser Volkssprache.

larmes; un léger découragement s'en est suivi. Il faut avoir recours au rosaire, se résigner à l'épreuve. L'époux[1] reviendra avec un surcroît de grâces. Il faut persévérer dans la méditation et la prière, mortifier ses sens, humilier l'orgueil intérieur qui se croit arrivé au sommet de la perfection. Le tout débité d'une voix attendrie, saccadée par intervalles, entrecoupée de pieux silences, d'invocations muettes au souverain juge des pécheurs.

Les voilà toutes parties! Il s'agenouille un instant dans le sanctuaire pour offrir à Dieu les fruits de componction qu'il vient de cueillir.

— Mais celle-ci est restée bien longtemps, se dit-on en se retirant. Pourquoi donc celle-là pleurait-elle? Il m'a dit les mêmes choses que l'autre jour, et cependant je suis remise à quinzaine.

Ah! que Dieu le leur conserve longtemps! Sans lui, que deviendraient-elles? Aussi, comme on le soigne, comme on le dorlote, cet homme de Dieu! Il a toussé plusieurs fois ce soir. Tout le bataillon est en rumeur. La petite indisposition du mari est la grosse maladie du confesseur.

Sa chambre est un vrai boudoir de femmelette confite en dévotion. Ces rideaux de mousseline ramagée et de damas bleu y tamisent un jour mystique favorable à l'oraison jaculatoire[2]; on y marche sur un tapis à fond blanc émaillé de rosaces d'un bleu tendre. Tout y est bleu; symbole de l'azur immaculé que sa pensée habite. Des coussins partout, une chancelière de pur astracan[3]; au-dessus d'un prie-Dieu en palissandre, admirez un Christ d'ivoire sur champ de velours noir; près de son lit est suspendu sous une mater dolorosa, au pastel, un bénitier en albâtre figurant un ange aux ailes tendues. Quel lit virginal! Il éveille en vous tout un essaim de rêves angéliques. C'est un nuage

[1]) D. h. der himmlische Gemahl.

[2]) Oraison jaculatoire, Stossgebet, Stossseufzer.

[3]) Ein mit echtem Pelz von Astrachan gefüttertes Fusskästchen.

de duvet et de soie. Jamais les songes impurs n'ont effleuré cette couche bénie, où le saint s'étend mollement, le chapelet passé au cou, après avoir baisé plusieurs fois la médaille de l'Immaculée.

Dans une bibliothèque de bois de rose, à rideaux de soie verte, sont réunis, magnifiquement reliées, les oeuvres des auteurs ascétiques modernes: la plus remarquable est aussi la plus récente et porte le titre de Chassepot de l'amour divin. On y voit aussi le traité des grâces spirituelles et physiques de la Vierge mère, les Fleurs mystiques du mois de Marie et à la place d'honneur, la collection du journal le Rosier de Marie.

Son élégant bureau est encombré de tous les ustensiles si nécessaires aux gens qui écrivent peu ou qui n'écrivent pas du tout, encrier en bronze à godets[1]) de cristal, essuie-plumes en drap noir liseré de rouge, buvard[2]) de cuir de Russie à fermoir en cuivre doré; porte-plumes en or ou en ivoire ciselé, bâton de cire parfumée, cachets en agate, en argent, en vermeil avec son chiffre ou de pieuses devises. Il n'écrit que sur du papier vergé venu de Paris, en caractères déliés, fins, courants, menus et pudiques. Je ne parle pas de son style; il me rapelle la pommade aux mille fleurs.

Sa chapelle ferait envie à l'évêque de Cahors ou de Saint-Flour; calice de vermeil forme moyen âge, burettes[3]) du même style, chasubles d'or, de soie, d'argent; aubes[4]) de point d'Alençon, ceinture moirée à glands d'or; surplis[5]) de batiste qu'on ferait passer dans un anneau; tout lui est venu par des mains inconnues, pour la plus grande gloire de Dieu au compte duquel il se pare avec la modeste résignation d'une fiancée.

---

1) Godets, Näpfchen, kleiner Behälter oder Becher.

2) Buvard, Täschchen mit Löschpapier.

3) Burette, Messkännchen.

4) Chasuble, Messgewand; aube, Chorhemd.

5) Surplis, Chorhemd, Ueberhemd.

Quel sera l'avenir de l'abbé Ligonet? Il n'est pas besoin d'être prophète pour le prédire à coup sûr. L'envie se délecte à dévorer en détail un aussi fin morceau. Depuis longtemps déjà la guerre est commencée sans que Ligonet s'en doute. On le comble de caresses perfides, d'éloges compromettants; on lui ménage des échecs ridicules, on le pousse à d'inévitables casse-cous. Un beau jour la foudre éclatera. Son zèle et sa piété seront trop vite récompensés par sa nomination à une cure de village où il vivra de souvenir et de vache maigre. Et il ne pourra s'en prendre à personne.

Dans le clergé, la haine arrive toujours à son but sans secousse et sans effort, servie qu'elle est par les immenses ressources de les charité.

Joseph Doucet.

LE VICAIRE SABREUR.

Celui-là est trop actuel pour que je ne m'écarte pas en sa faveur de l'ordre hiérarchique de ces portraits.

Il était né pour être cuirassier et je ne sais par quelle ironie du sort, de complicité avec un oncle curé dont les décisions appuyées d'un rude poignet faisaient loi dans la famille, il est devenu sabreur[1]) en soutane de la milice sacrée. Au séminaire dont il fit les beaux jours, on redoutait déjà la puissance outrée de son biceps[2]) et le timbre formidable de sa voix. Il enlevait sur ses épaules un professeur avec sa chaire; s'il n'a jamais pu loger un texte dans sa rude cervelle, en revanche il soulevait d'une seule main la collection complète des Bollandistes. Il broyait avec ses dents une salière en verre, et pulvérisait d'un coup de poing une de ces cruches en terre, où les séminaristes mettent leur eau. Si, pendant la leçon de théologie, il toussait ou se râclait le gosier, le professeur était obligé de s'interrompre, comme au passage de vingt tomberaux sur le pavé de la rue. Aux grandes solennités de la cathédrale, il accompagnait l'orgue et faisait taire l'ophicléide[3]). Un jour il jeta dans un lavoir un petit monsieur qui sur le passage du séminaire avait imité le cri du corbeau[4]). Ce

---

[1]) Sabreur, Bramarbas, der Alles niedersäbelt, der blind drein schlägt.

[2]) Biceps, Armmuskel.

[3]) Ophicléide, grosse schlangenförmige Posaune.

[4]) Corbeau ist nämlich in ganz Frankreich der Spitznamen der Geistlichen.

trait de courage est inscrit aux annales de Chamboran; et partout où l'abbé Mauguier est invité à dîner on lui en demande le récit, et on en rit aux larmes. Les libres penseurs se le sont tenu pour dit. Au reste la réponse vaut bien l'argument.

Il est maintenant vicaire à Greuilly-sur-Arvon, et il y fait merveille; c'est un pays de grosse culture et de gros charroi. Les paysans qui vont au cabaret pendant les prônes de leur curé, qui enfle en vain son filet de voix, accourent aux tonnantes homélies de l'abbé Mauguier. Il aime à prêcher sur l'enfer, sur l'endurcissement des pécheurs, sur les égarements du siècle, sur les maux qui menacent l'Église, et il a passé deux mois à rédiger une période sur la barque de Pierre, qui ne manque jamais son effet. Elle est pleine d'r, qu'il fait rouler comme un tonnerre. Arrivé à sa période, il l'ouvre et la clôt par un gigantesque coup de poing sur la chaire. Quand il fait l'aspersion, il exécute avec son goupillon des moulinets que lui envierait un prévôt de cavalerie. Il aime à commander les processions, à lutiner les gamins, à poser en tête du cortége avec les airs d'un tambour-major, Maintes fois, à la force d'un seul poignet, il a arrêté des chevaux emportés; d'un coup d'épaule il dégage les charrettes embourbées.

Je ne souhaiterais pas aux hérétiques et aux révolutionnaires beaucoup d'adversaires de ce calibre; ils pourraient n'être pas convaincus, mais ils seraient assommés, ce qui revient absolument au même. Au nom de Garibaldi et de Victor-Emmanuel, il raidit ses bras, et fait manoeuvrer ses poings, comme s'il écrasait l'un contre l'autre l'aventurier révolutionnaire et le roi mécréant. Un jour, après boire, il s'est offert de partir et de sauver d'un même coup l'Italie et la papauté.

Il regrette de n'avoir pas vécu au temps de Luther. «Le protestantisme n'existerait pas, dit-il, ni le déisme, ni l'athéisme, ni ce tas de doctrines (dont il ne sait pas un mot) et qui sapent la société par sa base.»

C'est une variante de l'argument de Veuillot. A la place du cul-de-basse-fosse[1]), mettez le poing de Mauguier. Les forts en gueule et les forts en muscles se rencontrent souvent sur le terrain de la philosophie de l'histoire.

L'abbé Mauguier dit aussi, à ses moments d'expansion, quand il a versé son café dans son cognac:

— Tenez: je suis heureux d'être prêtre; mais ma première vocation était d'être soldat. En aurais-je décousu![2])

Il n'y a pas un sergent-major en France, plus au courant que Mauguier de l'annuaire militaire; il l'a toujours sur sa table, et s'en délasse de son bréviaire où il trouve quelques obscurités. Il suit avec intérêt le mouvement des troupes, et projette chaque année d'aller visiter le camp de Châlons.

Jamais il ne rencontre un militaire sans l'aborder, l'appeler camarade et lui offrir un verre de vieux rhum. Un de ses grands plaisirs, après sa sieste pour laquelle il est très ponctuel, est d'aller passer une heure ou deux chez le brigadier de gendarmerie, qui a fait campagne, et de se faire raconter l'histoire de la fameuse charge. Quelquefois aussi il entre chez le capitaine des pompiers, pour essayer l'effet de son casque à chenille rouge, sur sa figure martiale. Si M. le curé ne s'y était opposé, il aurait appris la pointe, la savate et le bâton, chez un chantre, qui a été vingt ans maître d'armes au 42e.

Je n'ai pas besoin de dire que l'abbé Mauguier est taillé en hercule, et bien proportionné; sa tête est petite; il a le front étroit fuyant, à arêtes tranchantes, comme on en voit tant aux abords des casernes de Versailles et de Rueil. Il a l'oeil petit et bridé; le cou fort, à tendons saillants; le derrière des oreilles plissé, le nez, charnu, la bouche mince et sans dessin; son menton carré est divisé en deux lobes très distinctes comme le nez de certains boule-dogues: sa

---

[1]) Cul-de-basse-fosse (cachot creusé dans la basse-fosse même), Kerkerloch, dunkles Loch.

[2]) En découdre, fig. aufspielen, drein schlagen.

barbe est rude, bleuâtre et rend sous la main le bruit d'une brosse à souliers. Faute de pouvoir porter moustaches, il se ménage des favoris qui descendent jusqu'au bas des oreilles, ses cheveux sont toujours coupés court et il porte le chapeau sur l'oreille. Il fume chaque jour sa pipe dans un coin du jardin. Les chiens de fermier le craignent presque autant que s'ils étaient libres penseurs ou Garibaldiens.

L'abbé Mauguier ne lit pas. A quoi bon, puisqu'il est convaincu et prêt à agir! C'est un homme de la majorité et dispensé, par conséquent, de savoir pourquoi il parle, pourquoi il vote, pourquoi il agit. Les minorités seules sont soumises au pénible métier d'avoir raison par elles-mêmes, ce qui ne les a pas beaucoup avancées jusqu' ici.

Joseph Doucet.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR. [1])

Malgré la persistance de la tradition sulpicienne[2]) l'ancien type du supérieur s'est cependant modifié dans ses allures extérieures, sinon dans son esprit. Au bout de cent ans, un rocher non plus n'est guère reconnaissable. Les jeunes ne conservent, que par oui-dire, le souvenir de ce type aussi disproportionné pour leur imagination, que l'est pour celle des enfants la figure de Croquemitaine, de l'Ogre ou de Barbe bleue.

Quelques vieux curés de Chamboran peuvent encore en parler de visu. Ils ont pu entrevoir, à la fin de sa carrière, un de ces êtres théologiques, fossiles aujourd'hui, et qui sont allés rejoindre au muséum des curiosités naturelles,

[1]) Supérieur, Superior, Dirigent eines Seminars.

[2]) Sulpicien, des grossen Seminars Saint-Sulpice zu Paris.

le Mégathérium, le Mastodonte et l'Ornithorhynque[1]. Ils le voient encore, tant leurs yeux en ont été frappés; ils entendent le cri redouté de son soulier glissant sur les dalles des longs corridors, sa voix nazillarde psalmodiant un bonjour ou une réprimande. A la lumière crue réfléchie par les murs blancs, brillent encore les cannelures de sa calotte de cuir. Il était vieux et cassé, bien au delà, disait-on, de sa quatre-vingtième année; mais sa tête, malgré le relief un peu affaissé des rides de la face et l'entre-croisement heurté des plis frontaux, avait gardé la verdeur de l'âge mûr. C'était à peine si quelques rares cheveux blancs se faufilaient dans le feutre épais et rude de sa chevelure noire. Le crâne à l'endroit de la tonsure était raboteux comme un casque déterré, après plusieurs siècles, par un coup de pioche. Gall et Spurzeim auraient vu, dans ces nodosités[2], l'indice évident d'une opinâte rétroactivité[3]. Sous d'épais sourcils toujours taillés en haie vive, ses yeux d'un brun olivâtre brillaient comme deux charbons mal éteints. Ses soutanes toujours propres défiaient le temps, et souvent on l'entendait se plaindre que les culottes de velours, depuis la fatale époque de 89, ne pouvaient plus sans être rapiécées faire un usage de quinze ans, tandis que, avant nos malheurs (c'était son mot pour indiquer la révolution), elles étaient à peine défraîchies au bout d'un quart de siècle. Celle qu'il portait encore en 1852 ne conservait pas un décimètre carré de son étoffe primitive. C'était un arlequin de vingt culottes au moins dont le portier lui avait fait une culotte composite. Comme, en maint endroit, les pièces nouvelles s'étaient superposées aux anciennes, à la manière dont on

---

[1]) Der von Douet so meisterhaft gezeichnete Typus ist keineswegs ausgestorben, wenigstens sind meines Wissens in Belgien und auch in Deutschland noch Exemplare davon vorhanden, daher jedenfalls auch in Frankreich.

[2]) Nodosité, Verknotung, Knotenanhäufung.

[3]) Rétroactivité, rückwirkende Thätigkeit oder Kraft.

raccommode les toits d'ardoises, il s'ensuivait que ce vêtement indispensable avait acquis une rigidité pareille à celles des anciens cuissards[1] . . . Pour le mettre, M. Grosbois n'avait pas besoin de l'étendre, il lui suffisait de sauter dedans. Il portait aussi des bas à côtes et des souliers à oreilles qu'on huilait et qu'on passait au noir; le cirage, invention anglaise, sentait trop l'hérésie.

Jamais pendant plus de soixante ans, ce saint automate ne s'est dérangé pendant une minute. On aurait pu régler sur lui les horloges de la ville. Ce qui était devoir était devenu habitude, puis instinct infaillible. A l'heure de son sommeil, il se serait endormi sur un matelas bourré d'aiguilles. Le moment de la prière venue, ses lèvres se mettaient en mouvement sans que sa volonté y fût pour rien. S'agissait-il de se rendre à un exercice commun, ses jambes l'y portaient toutes seules. Pendant les trois mois de l'année où le séminaire est désert, il agissait comme lorsqu'il contenait 300 élèves, faisait sonner la cloche, méditait à voix haute, et priait en nom collectif. A cinq heures du matin, on l'entendait s'acheminer vers ces lieux que la pudeur n'a encore pu assez voiler à force de périphrases, et on n'a jamais pu savoir si cette ponctualité avait soumis à un fonctionnement régulier ou su contenir jusqu' à l'heure réglementaire les caprices de l'estomac.

M. Grosbois, pendant quarante ans, c'est-à-dire depuis que la France a déraillé des bons principes, n'avait jamais jeté les yeux sur rien de ce qui pouvait troubler son recueillement dans son trajet du séminaire à l'Evêché. Hors du séminaire d'ailleurs, il ce croyait entouré d'une légion de mauvais esprits. Un jour cependant, un de ces diablotins qui se disputaient la conquête de sa belle âme, eut assez d'empire sur lui, pour attirer ses regards sur une devanture de confiseur. Là, il vit des cerises en sucre. Il ne se serait jamais imaginé qu'on pût faire des cerises en sucre. Il

[1]) Cuissard, Beinharnisch.

revint très préoccupé et ne se cacha pas de sa stupéfaction, ajoutant cette réflexion profonde: «Il paraît tout de même que depuis quelque temps les sciences physiques ont fait d'incalculables progrès».

On doit comprendre, d'après tout ce que je viens de dire, de quelle importance était à ses yeux la moindre infraction à la règle du séminaire. Il s'en était fait un critérium absolu pour juger des vocations et des aptitudes. Le long revers de sa manche était hérissé d'épingles, et à toute minute, il puisait dans son arsenal, pour pointer un nom sur la liste qu'il portait toujours pliée dans sa ceinture. Parler à son voisin, sourire, éternuer trop fort, marcher trop vite, franchir en montant deux marches à la fois, se moucher bruyamment, offrir du tabac à son voisin; autant de délits passibles du coup d'épingle. Le soir la liste était à jour, pointée et les totaux reportés sur un grand registre appelé coutumier. Quant aux infractions plus considérables, comme de mettre le pied dans la chambre d'un voisin, ou introduire un fragment de journal politique, ils entraînaient une expulsion immédiate. Il va sans dire que M. Grosbois avait prédit longtemps d'avance la chute de Lamennais. A quoi bon le génie, si ce n'est pour imiter Lucifer, quand il n'est plus permis d'imiter saint Bernard et Bossuet?

Un jour, un honnête négociant de Chamboran se présenta chez M. Grosbois, pour lui demander des renseignements sur un jeune homme sorti depuis plusieurs années du séminaire, et actuellement employé dans sa maison et à qui il était disposé à donner la main de sa fille.

A ce nom de fille, le père Grosbois fronça violemment les sourcils. Puis se ravisant, et après avoir demandé le nom du jeune homme, il se mit à tourner les pages grasses du coutumier. Arrivé au nom cherché, il lut et relut en donnant les marques de la plus vive contrariété. Enfin, il ôta ses lunettes et de l'air compatissant d'un homme qui annonce à regret une mauvaise nouvelle, il dit à son visiteur:

— Monsieur, asseyez-vous; je vais bien vous affliger;

mais je croirais manquer à Dieu et à mon devoir, si je vous cachais la triste vérité! Il faut offrir nos peines au Seigneur! . . .

Le négociant était dans des transes terribles et s'attendait à une révélation capable d'anéantir d'un coup ses plus riants projets.

— De grâce, monsieur l'abbé, qu'y a-t-il?

— Eh bien, mon bon monsieur, puisqu'il faut vous le dire . . . . M. Milcou . . . . oui, c'est bien lui! Il n'y a pas malheureusement à en douter . . . . c'est écrit . . . . scriptum est . . . . a été une fois chez le portier sans permission.

Et il laissa choir ses lunettes, tendant les bras pour soutenir le père infortuné qu'il croyait devoir succomber à cette révélation foudroyante.

Mais celui-ci était un homme fort; il se leva, salua, mit son mouchoir sur sa bouche pour comprimer un rire convulsif, ce que le père Grosbois interpréta dans le sens d'un violent chagrin. Le négociant riait encore en entrant chez lui. Le père Grosbois, lui, fut triste tout le jour. Le devoir est quelquefois bien rude à accomplir. — A quatre-vingts ans, comme à quarante, l'abbé Grosbois se tenait en garde contre les embûches de ces personnifications diaboliques qu'il appelait les personnes du sexe. Il ne faisait exception pour aucune. Les plus laides, les plus vieilles, à moins de nécessité absolue, le trouvaient toujours invisible ou hérissé de ses vertus comme un porc épic . . . . Il faut croire que le pauvre homme dans sa retraite, était un des nombreux successeurs de saint Antoine, et qu'il n'était pas du pur albâtre sulpicien. Et cependant, quand il professait la diaconale[1]), on n'a jamais vu son front rougir et sa langue balbutier, un physiologiste n'est pas plus imperturbable. Il y a dans ce contraste moins d'inconséquence qu'on le suppose. Ici la crudité des mots et des choses éteint

[1]) Professer la diaconale, die Diakonen im Beichthören unterrichten.

l'imagination; là, au contraire, elle se heurte à des obstacles et à des voiles, et s'échauffe d'autant. Les anatomistes ne sont pas plus à l'abri que les ignorants de cette fièvre de l'inconnu en face même de ce qu'ils connaissent le mieux. Après Dieu, la femme sera toujours le champ le plus vaste ouvert aux désirs et à la curiosité de l'homme.

Quand la règle le voulut, l'abbé Grosbois rendit son âme à Dieu. Or, voici comme un curé de campagne raconte son entrée au paradis.

„Le père Grosbois, dit-il, traînant cette semelle qui, à cinq heures du matin était pour nous, autrefois, le prélude de la cloche du réveil, le chapeau à la main comme quand il se présentait à l'Évêché, sonne à la porte du paradis. Saint Pierre vient lui ouvrir. Le père Grosbois, avant de lui parler, jette un coup d'oeil sévère sur la tenue du prince des apôtres, tenue très peu ecclésiastique; mais songeant tout-à-coup que le céleste concierge n'avait pas été élevé à Saint Sulpice et que, de plus, ayant le pouvoir de lier et de délier, il pouvait bien changer la coupe de la soutane et ne pas porter de calotte, il se contenta de froncer légèrement les sourcils, et lui dit d'une voix mal assurée:

— Ê-ê-êtes-vous le-le-le portier de cette maison .... Janitor domûs Domini?

— Oui, monsieur, dit saint Pierre, que désirez-vous?

— Je voudrai entrer au paradis. Je viens du purgatoire où j'ai seulement passé deux heures, ce qui est bien peu, je vous assure, et me ferait croire qu'on se relâche par ici, car j'avais chassé une mouche pendant le saint exercice de la méditâââtion.

— Montrez vos papiers.

— Les voici avec mes lettres de prêtrise et mon celebret[1]).

— Ces derniers sont inutiles .... il n'y a plus de prêtres.

— Plus de prêtres! et qui donc célèbre le saint sacrifice?

[1]) Celebret, die Erlaubniss zum Messelesen.

Saint Pierre, voulant couper court à cette contestation, jeta un coup d'oeil rapide sur les papiers et fit signe au P. Grosbois d'entrer.

— Pardon, pardon, dit celui-ci, je voudrais avant d'entrer vous adresser une question, si toutefois vous ne me trouvez pas indiscret.

— Nullement, monsieur le supérieur, vous pouvez parler.

— Dans le ciel y a-t-il le côté des hommes et le côté des-des-des fàààmmes?

— Certainement, monsieur.

— Et bien, donc, faites-moi passer du côté des hommes.

Le supérieur actuel est loin d'avoir cette rudesse. C'est un homme calme, silencieux, réservé; sur certains points, pétrification imparfaite de la discipline sulpicienne. Il a de la chair et du sang; la main est chaude et un éclair de sentiment fait parfois pétiller ses yeux. Il ne faudrait cependant pas se fier à ces vestiges purement extérieurs d'une sensibilité native, qu'un bon sulpicien doit dissimuler quand il ne peut pas la supprimer tout-à-fait. A force de se contraindre, son sourire a pris quelque chose de dur et d'amer. En s'étudiant à refroidir le timbre sympathique de sa voix, il l'a rendu criard et rocailleux. C'est comme une cloche fêlée. Il semble toujours que le saint homme soit aux prises avec quelque forte tentation d'aimer son semblable et de le lui faire voir. C'est un homme de quarante à cinquante ans, charpenté comme un paysan, piqué à grains menus et épais plutôt que marqué par la petite vérole; ses joues sont d'un rouge si violet qu'il semble à tout instant que le sang va en jaillir. Aussi l'esprit sulpicien raffiné et malingre se trouve-t-il mal à l'aise et pour ainsi dire dépaysé, dans cet amalgame plantureux de chair et de sang; il s'en dégage toujours avec un certain effort ridicule. L'ours en veine de gentillesse ne donnerait pas une idée complète de M. le supérieur Masson. Quand il se croit obligé d'être aimable, pendant les promenades à la campagne ou sous les tilleuls de l'avenue, il pratique l'idylle mystique, admirant

Dieu dans l'oiseau qui chante, dans la fleur qui s'ouvre et le nuage qui passe. Alors ses yeux se ferment à demi comme dans une pamoison de béatitude, sa bouche se dilate au point de mettre à nu ses gencives presque toujours saignantes et il crie d'une voix de fausset: quam mirabilis in suis operibus Dominus!

Mais, comme je l'ai dit, ce ne sont là que les grâces d'un ours mal léché. Vous retrouvez vite, sous cette enveloppe, la couche sulpicienne froide et dure. Les troubles du coeur, les vagues incertitudes, ce chaud brouillard de jeunesse, les hésitations dont elle est prise en face de l'irrévocable, les appels comprimés de la nature, cette maladie des espérances et des désirs refoulés, M. Masson ne les comprend pas et y applique invariablement le remède de cinq pater, cinq ave ou des sept psaumes de la pénitence. On convient généralement que ce remède est infaillible pour annoncer à un séminariste la mort d'un père ou d'une mère, et il n'a recours ni aux périphrases, ni aux ménagements. «Votre père est mort, dit-il, allez prier pour lui.» On a vu des jeunes gens tomber inanimés ou éclater en sanglots déchirants à cette annonce brutale. Alors M. Masson s'étonne, hésite, se ravise et redevient homme pour une minute, son oeil s'humecte, il se penche vers l'infortuné et lui dit: Mon ami, ces transports prouvent que chez vous la grâce de votre sainte vocation n'a pas encore triomphé des liens de la chair et du sang. En vous frappant dans vos affections les plus chères, Dieu a voulu vous rapprocher de lui: au lieu de vous abondonner ainsi aux suggestions de la nature, vous devriez lever vers le ciel un regard de reconnaissance. Allez lui demander pardon, et souvenez-vous qu'un bon prêtre ne doit pleurer ici-bas que ses péchés.»

La tendresse d'un sulpicien ne va pas plus loin. On n'en proclame pas moins que M. Masson est un saint.

Les saints de notre temps se reconnaissent généralement à ce signe, froideur et dureté; il faut cependant excepter le curé d'Ars qui pleurait toujours et Pie IX qui

n'a cessé de porter dans son coeur ses provinces perdues. Il faut avouer, à la décharge de M. Masson, que ce qu'il est pour les autres, il l'est pour lui-même. Les souffrances les plus vives, les chagrins les plus cuisants ne lui arrachent pas une complaisance pour ce qu'on appelle le vieil homme, c'est-à-dire, en bon français, le jeune homme qui persiste en nous. Pour lui les maladies sont des tentations qui le chassent du lit de meilleure heure, tant qu'il peut tenir debout.

Sans qu'il y paraisse, il pousse peut-être plus loin que M. Grosbois les scrupules et les précautions de la modestie sacerdotale. Ce n'est pas qu'il craigne les séductions du beau sexe, ni qu'à cet égard, il ait à contenir la fougue de son imagination. Il ignore le danger et ne l'en redoute que plus. C'est l'écueil lointain dont il faut se garer en se tenant à distance. M. Masson ne parle aux femmes que la tête baissée et par formules brèves. Il lui arrive souvent de leur dire : monsieur.

Son ignorance des usages du monde, quand elle ne va pas jusqu'au sans façon rustique, touche à la naïveté enfantine. Il termine ses lettres par la formule : Je suis, etc . . . ., telle qu'il l'a lue dans les journaux. Depuis qu'il a vu le préfet dans une réception officielle, une main gantée et l'autre nue, lorsqu'il entre dans un salon, il a soin de se déganter la main droite. Chez M. X . . . ., où il dîne une fois l'an invariablement, il avale le contenu du rince-bouche et ne s'en trouve pas incommodé. Ayant reçu une fois, la carte d'un haut fonctionnaire et quelques jours après le rencontrant dans la rue, après les saluts d'usage : — Pardon, monsieur, dit-il, vous m'avez envoyé votre carte et vous n'avez pas encore reçu la mienne. Et il la lui remit séance tenante.

La science de M. Masson tient tout entière dans les quelques volumes de Bailly et dans le texte littéral de l'Écriture sainte. La Bible lui sert à coudre ses discours plutôt qu'à les nourrir. Il s'est rendu célèbre par ses anachronismes sur Voltaire, il s'en tient à la légende du déjeuner

peu ragoûtant par lequel le grand impie prélude à sa damnation éternelle. Il est persuadé que c'est le diable qui a tué Jean-Jacques, au moment, où celui-ci songeait à se convertir. En politique, il pratique l'honnêteté, c'est-à-dire qu'il admet tout ce qui n'est pas la république, et il cite de nombreux textes de l'Écriture à l'appui des crimes salutaires, surtout quand ils sont heureux.

Au reste, il n'apporte aucune intolérance à professer ces doctrines respectables. Ce saint homme est tout dans le ciel, et le cours des choses humaines l'intéresse au même titre que les variations de l'atmosphère. Aux abords de l'infini qu'importe un peu plus, un peu moins de liberté? Que les uns jouissent et oppriment, que les autres se courbent, travaillent et pleurent, est-ce la peine de se mettre l'esprit à la torture, puisque demain la mort rétablira la balance, et qu'au-delà, il y aura, sans exception de personnes, de rang ou de fortune, une équitable répartition de trônes d'or et de grincements de dents?

Il a peut-être raison; mais quel danger y a-t-il à vouloir, dès ici-bas, réaliser le règne de cette justice distributive? On ne s'en trouverait pas plus mal sur la terre, ni dans le ciel!

Joseph Doucet.

LE VICAIRE INAMOVIBLE.

Dès son enfance, il voulait être prêtre; ses parents très pauvres se firent indigents pour obéir à la voix de Dieu qui l'appelait, on ne sait trop pourquoi, peut-être pour offrir aux hommes l'idéal du prêtre tel que certains évêques voudraient le faire. [1])

On n'osait cependant, tant il était obtus [2]), à cause du prestige ecclésiastique. Personne ne priait mieux, et tant que lui, et ne faisait d'aussi belles génuflexions; mais il ne pouvait franchir le latin de la septième, et ne put jamais déchiffrer une phrase des Catilinaires. Les uns disaient que c'était un don de Dieu qui le voulait tout pour lui, rappelant à ce propos les ignorants volontaires; les autres disaient qu'on ne pouvait cependant ordonner un jeune homme incapable de distinguer la grâce sanctifiante de la grâce actuelle. En attendant, le pauvre aspirant s'usait les genoux et prenait des mines de crucifié. Enfin, par lassitude et par pitié on l'appela à l'onction sainte, et il fut fait prêtre pour l'éternité.

Mais s'il n'est ni savant ni spirituel, il a le bon goût de se montrer tel qu'il est. Cette sincérité a désarmé les

---

[1]) Dieses Ideal ist in Frankreich, noch mehr aber in Belgien, der gewöhnliche Typus des aus Ueberzeugung frommen Geistlichen. Doucets meisterhafte Schilderung passt aber in ihren meisten Zügen auch auf eine ziemlich zahlreiche Classe von deutschen Confratres, und zwar aus allbekannten Gründen.

[2]) Obtus, vor den Kopf geschlagen, schwer begreifend, stumpfsinnig.

railleurs. Unanimement on respecte ce brave homme, toujours prêt à applaudir ses confrères, toujours en extase devant ce qu'il ne comprend pas, (l'ignorance est une condition de l'enthousiasme), et dont les beaux parleurs se font un auditeur complaisant. Jamais il ne discute, jamais il ne contredit, jamais il n'interroge. Il ne tient ni à savoir, ni à ignorer; il ignore aussi naturellement qu'il respire. Deux idées, si elles venaient par hasard à élire domicile dans sa pauvre cervelle, y feraient un vacarme atroce, faute de pouvoir jamais s'unir ou se combattre. Aussi, faute d'en pouvoir faire un combattant, on en a fait un porte-enseigne. Il possède un répertoire de vingt phrases toutes apprises, qu'il répète sans trop manquer d'à-propos, avec une scrupuleuse exactitude. Ces phrases, tout le monde les connaît, elles sont le canevas et le fond de toute la polémique religieuse actuelle.[1] N'ayant, ni à les justifier, ni à les comprendre, il y tient comme à des articles de foi, et les projectiles les plus pénétrants de la dialectique la plus serrée glissent sur cette carapace, comme le plomb du chasseur sur les écailles du crocodile ou sur le cuir d'un hippopotame.

Pour les mots de progrès, de révolution, de liberté, il s'est fait un rire inimitable, même par un membre de notre majorité législative. Ce rire est le résumé le plus concis et le plus véridique de tout ce qui s'imprime et se dit, dans le camp catholique, contre les principes désastreux irrémissiblement condamnés par le Syllabus.

Ces prêtres-là sont les plus forts et souvent les plus influents. La logique, la science, d'habiles inductions, peuvent séduire notre raison et provoquer notre esprit à une activité nouvelle; la foi, qui marche les yeux fermés à toutes les évidences contraires, nous frappe toujours comme un fait miraculeux. En présence de cette sérénité dans

[1]) Man hat sie bekanntlich zum Gebrauche der naiven Deutschen in alphabetischer Ordnung zusammengestellt.

l'absurde, on se prend à craindre que la raison n'ait tort. La plupart des hommes pressés de conclure, afin de jouir sans alarmes, fatigués très vite de porter ce fardeau si variable de la pensée, se rendent plus facilement à l'attrait de cette crédulité sans examen, qu'à celui d'une raison toujours acharnée à l'assaut de l'inconnu. L'enrichissement rapide est de mode pour les biens d'en haut comme pour ceux de la terre.

Créons-nous des rentes sur le ciel, au lieu de nous fatiguer à vivre au jour le jour en défrichant le champ ingrat de la conscience et de la pensée. Ne croyez donc pas que la philosophie arrive jamais à supplanter la religion. Moins celle-ci sera prouvée, plus elle comptera d'adhérents. La vogue d'un système est toujours en raison de son obscurité ; n'y a-t-il pas une sorte d'orgueil à croire et à savoir ce qu'on ne comprend pas? la foi ne serait-elle autre chose que ce besoin inné de dépasser la portée de notre raison?

Le pauvre abbé Ramet ne se doute guère de sa valeur et va bonnement son chemin, simple fantassin crotté et mal chaussé de la milice sainte, sans songer que lui et ses pareils forment le vrai corps résistant, opposé aux envahissements de la libre pensée. Exempt par nécessité de toute ambition hiérarchique, n'offrant aucune surface ni aux passions, ni aux vanités humaines, il s'arrange dans son étroite sphère pour gagner le ciel, sans trop se tourmenter l'esprit. Le ciel, pour qui veut, n'est-il pas à la portée de la main? Faites chaque matin une méditation de vingt minutes sans penser à rien, dites votre bréviaire en accentuant bien chaque syllabe, dites votre messe dévotement en vingt minutes au moins et trois quarts d'heure au plus, confessez assidûment, prêchez selon les règles, faites un maigre sévère, jeûnez en carême, et votre affaire est nette. Moyennant ce petit nombre de pratiques, faciles à observer et qui ne demandent pas un grand déploiement d'énergie morale ou intellectuelle, l'abbé Ramet sera sans plus de frais admis à la vision béatifique. Pour arriver à ce but sublime la

science n'est qu'un embarras, tout aussi bien que le camail, la croix pastorale et tous ces titres qui pour beaucoup sont des certificats de damnation, et qu'on ne les voit accepter qu'en tremblant et à leur corps défendant, quand le ministre, organe du Saint-Esprit, les leur offre.

Monseigneur ignore à coup sûr ou à peu près l'existence du pauvre vicaire Ramet. Dans des tournées qui se font tous les deux ans, c'est à peine s'il l'honore d'un regard. Et cependant, il n'a pas dans tout son diocèse, un sujet plus soumis et surtout plus ébloui de sa grandeur. Ramet, si Monseigneur est là, prend l'attitude anéantie des anges prosternés devant le saint des saints; il tient les yeux baissés, il respire à peine, il balbutie; à l'église, quand il approche du prélat, ses jambes vacillent, ses mains tremblent, sa voix chevrotte, il s'embarrasse dans les chaises et fait tout de travers. A table, il ose à peine manger, et il tomberait foudroyé si Monseigneur lui adressait la parole; heureusement Monseigneur ne lui parle pas.

Quand l'abbé Ramet rencontre un de ses confrères, sa formule invariable pour entrer en conversation est celle-ci: A-t-on des nouvelles de Monseigneur? Les rois, les empereurs ont beau être forts, puissants, tout ce que vous voudrez, jamais ils ne façonneront des chambellans, des députés ou des conseillers d'État sur le modèle de l'abbé Ramet.

Mais là n'est pas la seule utilité de Ramet. Outre qu'il porte la hiérarchie ecclésiastique sur son dos, sans jamais plier, il est aussi le plus ferme soutien de la liturgie, qui se conserve, quoi qu'on dise, plus par la lettre que par l'esprit. Avec l'esprit on gâte bien des choses, sans compter l'étiquette qui s'en va sous le rire public. Les curés de chef-lieu, tous occupés de la marche générale des choses, et appliqués à retenir les sociétés sur le penchant de l'abîme, écourtent les génuflexions[1]), mâchonnent le

[1]) Écourtent les génuflexions, machen die Kniebeugungen kürzer, d. h. beugen das Knie weniger tief.

latin[1]), disloquent le plein-chant, et détachent[2]) à peine leurs mains pour dire le Dominus vobiscum. L'abbé Ramet se croirait damné s'il se permettait avec Dieu ce leste sans façon. D'intention, il sait que le cérémonial est l'âme d'un culte, et que le dogme est bien malade, quand le rituel tombe en désuétude. Il connaît l'angle précis d'une génuflexion devant le saint Sacrement, et d'une inclination de tête devant la statue de la sainte Vierge, ou de tout autre bienheureux. Il ôte et remet la calotte[3]) avec une régularité automatique, à la minute voulue par le cérémonial, car il porte une calotte non pas pour se préserver le crâne qui est très dur, mais parce que la calotte est le couronnement obligé de toute physionomie ecclésiastique, le dôme du temple de chair sans cesse habité par l'Esprit divin.

Si la pudeur lui permettait d'ouvrir sa soutane sur la longueur de deux boutons, vous verriez sa poitrine chargée d'un trousseau de médailles, frappées en l'honneur de toutes les Notre-Dame du monde. Celle de la Salette étant la plus récente, est aussi la plus grande, en argent, et la plus souvent invoquée. Dans sa chambre encombrée de reliquaires de toute dimension, il a donné la place d'honneur à un flacon d'eau de la Salette, et à un cheveu de saint Jean très authentique et renfermé dans une boîte scellée aux armes de plusieurs cardinaux. Avec cette eau et ce cheveu, il y a bon temps qu'on se passe de médecin dans la paroisse.

En revanche, les livres ne l'embarrassent guère. N'est-ce pas d'eux que sont venus tous les malheurs du monde? Il a ceux que tout le monde doit avoir: la Vie de M. Ollier, ce patron non encore classé des sulpiciens, des mois de Marie, des chemins de croix, etc.

---

[1]) M. le latin, murmeln d. L. undeutlich her.

[2]) Heben auf.

[3]) Calotte, Scheitelkäppchen, welches die Geistlichen auch scherzhaft solideo nennen; daher der Spitznamen calottin.

On ne peut pas toujours lire, prier et méditer, la tête enfoncée entre les deux épaules et les bras croisés sur la poitrine; cela fatigue la peau du front et raidit les articulations. L'abbé Ramet, comme tout autre, a à lutter contre une tension qui, trop prolongée dégénerait en une raideur désagréable à Dieu. Cet esprit, tout soumis qu'il est et incapable du moindre écart, il faut le distraire et l'assouplir; puisque la conversation littéraire, scientifique, politique et mondaine même, manque à l'abbé Ramet, il se rejette, comme les solitaires de la Thébaïde, sur le travail manuel. Il est cartonnier[1]), relieur et même un peu tailleur. Il sait repriser les aubes[2]) et placer les galons. Il jardine un peu et met le vin en bouteilles. Il entre bien de temps à autres chez une vieille dévote, à qui il doit la plupart de ses reliques, faiseuse de pèlerinages et de neuvaines sur commande[3]), entremetteuse assez discrète d'une foule de pieuses intrigues; mais ils n'ont jamais pu faire bon ménage, parce que la Nanon du bon Dieu, ayant visité plusieurs fois le curé d'Ars, prétend comme lui, que la plupart des prêtres sont damnés, et qu'elle persiste à mettre Notre-Dame de Fourvières bien au-dessus de Notre-Dame de la Salette.

L'abbé Ramet n'est ni grand ni petit, ni gras, ni maigre, ni beau, ni laid, ni jeune, ni vieux. Voyez-le mille fois, vous ne pourrez jamais fixer dans votre mémoire une image exacte de sa personne. On sait vaguement qu'elle est longue, couleur de brique, un peu plus grosse d'un côté que de l'autre, toujours mal rasée et encrassée dans les creux.[4]) Il a des cheveux d'un jaune tirant à la feuille morte, rares et tombant autour du cou en mèches longues, presque

---

[1]) Cartonnier, Pappenmacher.

[2]) Chorhemden ausbessern.

[3]) Neuvaine sur commande, neuntägiges Gebet auf Bestellung und gegen Bezahlung.

[4]) Unsauber in den Falten.

toujours collées par la transpiration. Son front est étroit et présente les cassures désagréables d'une étoffe trop grossière. Il finit en pointe, sous une touffe qui ressemble à une poignée d'épis écrasés par une batteuse.

Ses yeux sont d'un gris sale et sans nul éclat, sous des paupières congestionnées, garnies de cils rares et divergents. Comme il n'est riche ni de son patrimoine, ni de son casuel qu'il partage avec les pauvres, il porte toujours des soutanes de gros drap, et des souliers épais et terreux, comme ceux des paysans. Son chapeau de forme très orthodoxe et de feutre raide comme une planche, est cassé en plusieurs endroits. Il le retient par un cordon noir passé sous le menton. Ses mains osseuses, poilues, sont tigrées de taches de rousseur.[1]) Il bredouille en parlant.

C'est par lui que je clos la galerie des portraits des prêtres de campagne. Ah! il n'est pas seul l'abbé Ramet. Et c'est tant mieux pour l'Église. Il ne peut pas faire l'admiration des penseurs, des philosophes, ni même des catholiques libéraux; mais tel qu'il est, il fait plus pour la stabilité de notre religion que les conférences de Notre-Dame[2]), les mandements de certains évêques[3]) et les brochures de certains auteurs.

---

[1]) Tigré de taches de rousseur, fleckig von Sommersprossen.

[2]) In den Conferenzen von Notre-Dame zu Paris werden von den Kanzelrednern en vogue meistens Zeitfragen behandelt.

[3]) Er meint die Hirtenbriefe von Dupauloup.

Joseph Doucet.

LE MONDE DÉVOT.

Lettres de province.

I.

Un médecin dévot. — Le rôle des femmes.

. . . 20. juin 1861.

Monsieur !

Voulez vous me permettre de vous dire la vérité ? Eh bien, je suis sûr que, dans votre famille, on tremble pour vous. Si vous vouliez suivre mon conseil, vous changeriez d'allures au plus vite et vous aviseriez à vous convertir au mieux de vos intérêts. Je sais fort bien que vous allez me répondre que, dans votre journal, vous n'attaquez pas la religion, mais les hommes, qui la compromettent en la faisant servir de masque à leurs passions. Eh ! Monsieur, qui vous dit le contraire ? Ignorez-vous donc qu'il est cent fois plus dangereux de blâmer les hommes que d'attaquer des principes ?

Je vous le répète, convertissez-vous, il n'est que temps. — Tenez, j'ai un neveu, le plus charmant garçon du département. Il est médecin et devait s'attendre, en arrivant dans notre petite ville, à végéter dix ans au moins, jusqu'à ce que quelqu'un de ses confrères vînt à mourir ou à lui céder la place. Point du tout. En faisant ses études

à Paris, il a eu le bon esprit de se faire affilier à la société de Saint-Vincent-de-Paul. A son arrivée, il est allé voir le curé, les vicaires et M. M. les marguilliers. Il s'est montré fort assidu aux offices; il a sa stalle au choeur, et chaque dimanche on le voit, au premier coup de la cloche, se rendre à l'église, un gros livre sous le bras. Il est du petit nombre d'hommes qui vont aux vêpres. Il se dédommage de tant de régularité et d'une vie si austère, en allant de temps en temps se retremper à Paris! Eh bien! Monsieur, en trois ans, sa position a été faite et il n'y a pas à vingt lieues à la ronde un médecin qui puisse se vanter d'avoir une pareille clientèle. Notre curé lui prépare un beau mariage.

Dans les commencements, je m'étonnais de lui voir prendre la chose à coeur.

— Mon cher oncle, me disait-il, tu n'es pas de ce temps-ci; tu n'entends rien aux affaires. Il faut faire son chemin, que diable! J'arriverai.

Il s'est, ma foi! tenu parole, et le voilà en passe de devenir un homme important. Il est du conseil municipal; il sera bientôt du conseil général et plus tard, qui sait? député. On l'a déjà recommandé à monseigneur l'évêque, qui l'a fort encouragé. Il ira loin, je vous assure. — «Monsieur le docteur un tel? . . . il est des nôtres.» Et avec cela, l'on parvient à tout. Les dames l'appellent: «ce cher docteur.» On ne fait rien sans le consulter et le député qui s'imaginerait être élu sans son concours serait un pauvre sire. Le sous-préfet est de ses amis intimes, et le préfet compte avec lui.

Il a plusieurs couvents dans sa clientèle. Notre-Dame-de-la-Trappe-de-Toute-Consolation lui a fait beaucoup de bien dans le pays, et ces dames du Sacré-Coeur-de-Marie le portent aux nues. Il est en correspondance avec la confrérie de l'Oeuvre des Tabernacles. Gageons que vous ne savez pas même ce que c'est que l'Oeuvre des Tabernacles! . . Une société très inoffensive, mais qui prouve la

puissance — trop méconnue par vous et les vôtres — de l'esprit de l'association.

L'Oeuvre des Tabernacles est une confrérie qui ne compte dans ses rangs que des dames du grand monde. Elles sont ici quarante, pas davantage, ce qui en fait une association très aristocratique.

Ces dames s'engagent à coudre de leurs jolies doigts des ornements pour les églises pauvres. Sans doute toutes les églises ont un revenu, un casuel; et, si maigre qu'il soit, vous pensez que cela doit subvenir au culte, qui pourrait à la rigueur se passer de tout ce luxe de convention. C'est ce qui vous trompe.

L'Oeuvre a commencé par donner des étoffes de soie pour les tabernacles, qui doivent suivant le rituel être intérieurement tapissés d'étoffe. Puis l'institution s'est développée; ces dames font maintenant des étoles et des chasubles pour les églises. Mais d'où viennent ces riches étoffes? Voilà ce que vous ne devineriez jamais.

Nos dames de la Confrérie sollicitent parmi leurs connaissances, et même ailleurs, les robes de soie fanées. Elles les font teindre, puis les taillent pour en faire les ornements susdits. Je tiens moi-même ces détails de ma gracieuse voisine, la comtesse de * *. Un jour que je l'avais trouvée fort occupée à cet ouvrage:

Quelle superbe soierie! lui dis-je émerveillé, en saisissant un pan d'étoffe où elle cousait. Qui a pu vous donner un aussi riche tissu?

— Oh! me répondit-elle en souriant, si la robe que vous tenez là pouvait parler, elle vous raconterait de singulières histoires... Puis, après une pause, elle ajouta: — Savez-vous qui nous donne le plus de ces «superbes soieries», comme vous dites?

— Sans doute les dames de la cour, répondis-je.

Elle sourit de nouveau.

— Est-ce que nous autres, femmes du monde, nous n'usons pas nos robes jusqu'au bout! dit-elle avec une

petite moue. Nos donatrices les plus généreuses sont les femmes de théâtre. L'Opéra est pour nous une véritable Californie. La robe dont est faite la chasuble que vous admirez là m'a été donnée par une danseuse.

— Eh! fis-je, cela est bien profane pour des ornements d'église!

— Bah! la teinture purifie tout!.. Et, ajouta-t-elle, à quelle somme évaluez-vous, Monsieur, le chiffre de nos petites affaires?

— Dame, fis-je, à 20,000 francs peut-être.

— Vous êtes trop modeste, me dit la comtesse, mettez 100,000 francs et vous serez encore au-dessous de la réalité.

Ah! Monsieur, ce qui m'effraye pour vous et pour la cause que vous soutenez, c'est que vous n'avez pas les femmes pour vous. Vous les avez laissé prendre par vos adversaires. Or, toute cause qui n'a pas les femmes pour soi est une cause perdue. Je sais d'excellents propriétaires, des hommes intelligents et amis du progrès, industriels, commerçants, fonctionnaires publics, qui dédaignent de parler chez eux, dans leur intérieur de ces «intérêts sacrés de patrie et d'avenir», comme vous les nommez. «Il ne faut causer avec les femmes ni de politique ni d'affaires», disent-ils. Et ils s'en vont, entre hommes, fumer leur cigare, laissant les épouses et les enfants à «l'ennui qui porte conseil», — un mauvais conseiller!

La femme délaissée à qui l'on fait ainsi sentir son infériorité, se met en quête de consolation. Et où pourrait-elle en trouver, quand elle est honnête, sinon auprès de ces hommes qui vivent eux-mêmes séparés du monde et font profession d'écouter toutes les plaintes? Une fois là, la femme n'est plus isolée; elle a un appui, un conseil, une direction. Elle s'appelle Légion. Elle vous appartient

moins qu'à son directeur et à sa confrérie. Elle ne s'appartient plus à elle-même.

Vous avez vos affaires et les combats de chaque jour: votre cercle avec ses cabales, votre politique avec ses luttes; vous avez vos mille préoccupations matérielles et morales. Elle a désormais les siennes. Elle n'est plus inoccupée, elle n'est plus oisive; elle ne sent plus son coeur vide ni ses journées longues à mourir d'ennui. Mais surtout elle a grandi en importance, cette pauvre créature dédaignée. Elle est donc quelque chose, une force avec laquelle il faut compter! Qui sait! — un jour elle aura peut-être à lutter contre vous; — non pas de front, ouvertement; mais sans rien dire, à votre insu. Ce sera elle qui se chargera de poser l'obstacle sous vos pas, ou qui dira la place juste où il faut le mettre.

Et cela, tout en vous aimant, et pour votre salut, — qui est l'unique affaire! vous savez.

De vous entraver dans vos intérêts matériels, elle n'y saurait penser; ces intérêts ne sont-ils pas aussi ceux de ses enfants? Mais vos intérêts moraux, que vous ne lui avez pas confiés ni expliqués, vos croyances religieuses et politiques, que vous n'avez jamais essayé de lui faire partager, et qui sont devenues pour elle des choses impies, des blasphèmes, un empêchement à votre salut dans l'autre monde et même en celui-ci, peut-être; pour tout cela, elle est votre ennemie, votre ennemie la plus zélée: elle veut vous sauver malgré vous.

Et si ce n'est pas vous, que ce soient au moins les enfants. Après tout, ils sont à elle plus qu'à vous. N'a-t-elle pas eu toutes les peines et tous les soins? Quand vous occupez-vous d'eux? Une fois de temps en temps, à la hâte, pour leur donner un baiser et vous émerveiller, quand les âpres soucis de la semaine vous laissent quelque repos, de les voir si bien grandir, et déjà parler et sourire comme de grandes personnes.

Leur éducation, vous n'avez guère le temps d'y prendre garde. Un jour, sur la question posée par la mère et après beaucoup d'instances, car vous aviez ce soir-là bien d'autres tracas, — vous avez laissé tomber un oui; vous avez décidé qu'on les mettrait dans telle maison pour les y faire instruire. Cela n'avait rien d'insolite; n'est-ce pas là aussi où sont les fils de monsieur un tel, votre ami; et ne fallait-il pas mettre vos filles à ce couvent, où elles pourraient retrouver leurs cousines? . . .

Et voilà comme on nous prépare la génération de l'avenir. N'ai-je donc pas raison, Monsieur, de vous crier casse-cou? Dans vingt ans, toute cette jeunesse sera contre vous! Vos neveux se détourneront de vous dans la rue pour ne point vous saluer. Les plus indulgents vous taxeront de folie. Et comme on aura ramené «nos princes légitimes», discipliné de plus en plus le vote universel et fermé irrévocablement la porte aux idées révolutionnaires, — les pauvres aveugles qui se seront attardés les derniers dans ces idées gothiques, ne trouveront plus une pierre où poser leur tête, — à moins qu'on ne les ait envoyés coloniser la Nouvelle-Calédonie ou Nouka-Hiva. — Ce serait assurément ce qui pourrait leur arriver de mieux en ce cas.

Car dans cet heureux temps, la Congrégation aura vaincu tous ses ennemis, à commencer par le pouvoir; — et elle régnera sans partage sur le monde catholique.

Remarquez que je ne dis pas seulement sur la France.

Votre journal me parvient sous le couvert de quatre individus inoffensifs: un par trimestre; et j'ai eu soin de faire mettre cette lettre à la poste, à dix lieues de chez moi, après l'avoir fait recopier par ma filleule, qui est protestante et de plus sourde-muette.

Donc, si je réclame votre indulgence, je puis me passer de votre discrétion. J'ai pris mes sûretés, avec lesquelles j'ai l'honneur d'être, etc.

II.

Question de droit. — Un facteur de la poste mis à genoux par son curé. — Une mission. — Petit commerce spirituel.

Saosnes, 26 juillet 1861.

Monsieur;

Je vous écris sous les yeux de Jean Chantelu, qui arrive de Boishunault et qui demande justice pour son cousin Mathieu, le facteur rural de Crousille. Voici le fait·

Mathieu s'est marié l'an passé, et sa femme vient de lui donner un gros garçon; il en a la tête perdue. Il n'y a que les pauvres gens pour se réjouir de ces choses-là; car je vous demande un peu comment Mathieu va faire avec ses quatre cents francs d'appointements. N'importe. Mathieu était dans une telle joie qu'il s'est grisé le jour de la naissance du petit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis sa noce. J'ajouterai même que l'accouchée lui en a su bon gré.

Il est allé demander à son cousin d'être parrain; mon Chantelu n'y a consenti qu'à la condition d'avoir la Denise pour commère. Il a fallu écrire et décider celle-ci, ce qui a fait trois jours de retard et mis déjà le curé de fort mauvaise humeur; car Chantelu a poussé le père à ne pas faire ondoyer son enfant.

L'ondoiement[1], vous le savez, est un baptême conditionnel et de précaution. Il en coûte douze francs au moins pour faire ondoyer son enfant, à cause de la dispense. Chantelu disait à son cousin:

„— Baptise-le toi-même, ton petit gars, si tu as des craintes. Un peu d'eau, un signe de croix avec la bonne intention: il ne t'en coûtera que cela. C'est le fond du sacrement; l'argent n'y ajoute rien."

Mais Mathieu avait des scrupules, tout en trouvant les

[1]) L'ondoiement, Nothtaufe.

raisons de Chantelu plausibles. Ce n'était pas tant la forme du sacrement qui lui tenait au coeur, que la peur de perdre sa place.

Enfin, le jour du baptême arrive. Mathieu s'était fait remplacer par deux de ses collègues, qui avaient partagé sa tournée entre eux. Il n'y a tels que les petites gens pour s'entendre. Les dits collègues devaient être du repas et du baptême pour la peine. On s'en va à l'église. Dame! Mathieu avait fait les choses le plus économiquement possible, et Chantelu, le parrain, n'était pas d'humeur à y suppléer par des largesses. Toutefois la Denise, — les femmes sont toutes ainsi faites, — la Denise, en qualité de marraine, avait mis une pièce de dix sous toute neuve dans le cornet de dragées qu'elle offrit au curé. Comme on sortait de l'église, Mathieu pensa qu'on n'avait point sonné la cloche pour son enfant, ce qui lui parut d'autant plus injurieux que c'était son premier-né, et qu'il en était fier, comme je viens de vous le dire. Le voilà donc qui se pend à la corde et qui met la cloche en branle comme pour un prince. Il sonnait pour son propre compte et n'épargnait pas sa peine.

Mais le sacriste[1] qui n'avait pas eu la pièce[2], considéra cette sonnerie comme un empiétement sur ses attributions et fut se plaindre au curé. — «Bon! dit le curé, vous irez demain matin lui dire de venir me trouver à la sacristie avant la grand'messe.» Car le lendemain était un dimanche, le 14 juillet, Monsieur, anniversaire de la prise de la Bastille, comme vous dites. Et vous allez voir que ce jour-là n'a pas été une fête pour tout le monde.

Le dimanche matin, Mathieu dormait encore quand le sacriste vint le trouver. Ce lui fut un triste réveil, je vous assure; car le sacriste lui parla de telle sorte que le pauvre

---

1) Sacriste st. sacristain, Küster.

2) Pièce, hier: Trinkgeld.

facteur s'imagina que sa place était perdue, et que le nouveau-né et la pauvre commère allaient avoir à souffrir la faim.

Il courut à la sacristie. Je n'essaierai point de vous raconter ce que le curé put lui dire. Toujours est-il que les habitants de Crousille purent voir, durant toute la journée du dimanche, à la messe et aux vêpres, Mathieu, le facteur, à genoux au milieu du choeur, avec sa blouse d'uniforme et la plaque de l'administration sur la poitrine. — Il ne faut pas rire et secouer la tête; c'est malheureusement trop vrai ce que je vous dis là, Monsieur; et je vous certifie que Chantelu n'en rit pas lui; à preuve que tout à l'heure, en me contant la chose, il frappait sur ma table à poing fermé, et qu'il en a renversé mon écritoire[1]).

Je dois avouer pour être exact que le curé n'a mis au facteur ni bonnet d'âne, ni écriteau; qu'il ne l'a pas revêtu d'une chemise jaune et ne l'a point forcé à tenir un cierge à la main. Mais Chantelu, tout en convenant de ceci, n'en trouve pas moins le fait énorme, et veut à toute force que je vous pose les questions suivantes:

— Est-il permis de sonner la cloche pour un baptême, en payant? — car il paraît que Mathieu a payé tout de même.

— Et si l'on sonne sans permission, quelle est au juste la peine que l'on encoure?

Subsidiairement: Le curé a-t-il droit de haute et basse justice sur ses paroissiens, en ce qui touche aux choses ecclésiastiques? Peut-il infliger des peines corporelles? Si c'est un nouvel ordre de chose qui s'établit, qu'on le dise.

Voilà, Monsieur, les questions que pose Jean Chantelu, mon jardinier, au nom et pour le compte de Mathieu, le

---

[1]) On nous avait dit que ce fait s'était passé dans la Haute-Vienne. Notre correspondant affirme que c'est à Crousille. — Nous n'allons pas à l'encontre, d'autant plus qu'il nous paraît impossible que l'administration de la Haute-Vienne ait toléré ce que supporte si bien celle de Crousille. — Crousille ist wohl Pseudonym.

facteur de la poste, qui a cependant grand'peur pour sa place, mais qui en a aussi bien gros sur le coeur.

Car, vous n'en doutez pas, voilà un homme perdu de réputation dans le village. Tout le monde l'a vu à genoux dans le milieu de l'église, un dimanche entier, comme les enfants du catéchisme, lui, fonctionnaire public! Mathieu prétend que le directeur général des postes, le ministre des finances, l'Empereur lui-même, que tout le gouvernement enfin a été offensé dans sa personne. Et ma foi! à envisager la chose au point de vue autoritaire et représentatif, c'est un peu vrai.

Si j'étais haut fonctionnaire dans les Postes, je ne lirais point cette aventure sans confusion. Mais, bah! le clergé a la manche plus large encore que l'administration; ce qu'il dit est bien dit, ce qu'il fait est bien fait; ceux qu'il protége sont bien casés et ne moisissent point en place. Cela met du baume tranquille sur les blessures où l'on n'est point directement intéressé. Le moyen de se regimber contre qui peut faire tant de bien .... et tant de mal!

Mon avis est que Chantelu en sera pour ses colères; Mathieu pour sa peine et pour une paire de genoux à son pantalon d'uniforme.

C'est égal, je ne crois pas que le curé de Crousille fasse la prochaine élection comme il a fait la dernière, tant cette pénitence du facteur a mis le pays en émoi.

Vous allez dire que je ne vous parle aujourd'hui que d'affaires cléricales; c'est qu'il n'y a guère que cela au fond de tout, en province. Je vous défie de trouver une querelle de famille, d'amis, ou une intrigue politique, départementale, municipale que sais-je? quoi que ce soit qui intéresse quelqu'un ou quelque chose, où le clergé ne soit pas mêlé d'une manière active et la plupart du temps prépondérante.

Nous avons ici, en ce moment, une sorte de mission prêchée par deux prêtres étrangers. — Ah! Monsieur, que ces deux gaillards-là font de belles affaires! D'abord ils sont hébergés gratis; c'est à qui voudra les avoir.

Ensuite, ils traînent après eux des espèces de marchands à mine bénoîte, qui conduisent deux grandes charrettes remplies de toutes sortes de bénédictions. Ils en ont établi boutique sous le porche, et nulle dévote n'entre à l'église sans prendre un cierge bénit ou un chapelet brigitté[1]) ou une image indulgenciée[2]) ou un livre de prières spéciales, ou des cantiques ou des bagues consacrées, ou le portrait lithographié du père Rabitaille, ou celui du père Crocquard, selon ses préférences, — l'un est brun et maigre, l'autre gras et blond, — ou la biographie édifiante, comprenant les erreurs de jeunesse et la conversion miraculeuse des dits pères Rabitaille et Crocquard, serviteurs de Marie-Réparatrice.

J'ai fait le calcul de toutes ces denrées, y compris les abonnements et les places à l'église, et je puis sans exagération vous assurer que le débit s'en est élevé à la jolie somme de 30,000 francs pour notre petite ville.

Trente bons mille francs que ces gens-là vont emporter de la ville, sans avoir rien fait gagner à personne. Car tout se passe entre eux: ils fabriquent dans leurs maisons et trafiquent par eux-mêmes ou par leurs commis.

On ne trouverait pas seulement la moitié de cette somme pour faire une oeuvre d'utilité publique. Mais, bah! quand il n'y a plus d'argent nulle part, il y en a encore pour ces gens-là. S'il arrivait une débacle financière générale, ils inventeraient la fin du monde, et chacun irait leur porter son dernier écu, pour s'assurer au moins une retraite en paradis. Cela s'est déjà vu.

Une simple observation avant de finir.

Je vois bien grandir le commerce de livres, de chapelets, d'images, de scapulaires, de médailles miraculeuses, de bons de messes et d'indulgences[3]): cela peut être d'un fort bon

---

[1]) Chapelet brigitté, heil. Brigitta-Rosenkranz.

[2]) Indulgencié, mit Ablass versehen.

[3]) Seit 1857 circuliren nämlich in Frankreich und Belgien sogenannte titres de fondation (Gründungsactien) von Kirchen

produit; mais je vous prie de considérer que ce genre d'affaire embrasse une clientèle spéciale et bornée, si nombreuse qu'on la prétende.

La masse du peuple reste en dehors, parce qu'elle n'a ni le moyen de se payer ce luxe ni le temps de se livrer aux pratiques minutieuses de la dévotion à la mode. Donc, je le répète, je vois bien grandir le commerce des brimborions pieux; mais je ne vois pas autant la foi grandir dans les masses, ni le sentiment religieux s'accroître.

Dans nombre de pratiques extérieures, il y a plus de contrainte que de zèle; et quant aux foules empressées qu'on voit à certaines solennités, quant aux développements des congrégations et des confréries, il suffit pour dissiper toute illusion, de rappeler que les brillantes missions de 1825 n'ont fait qu'accroître la protestation antidévote de 1830, et précipiter la chute du trône de Charles X.

---

und Kapellen à 2 francs 50, vom Erzbischof von Cambray ausgestellt. Man erhält dafür eine perpetuirliche Rente von 52 Messen. Die Actie besagt: 52 Messes et Saluts seront célébrés annuellement et à perpétuité pour les souscripteurs qui payeront 2 frs. et demi. — Les personnes qui souscriront pour une somme plus élevée pourront faire participer aux Messes et aux Saluts autant de personnes vivantes et décédées qu'elles auront payés de fois la somme indiquée. — Il leur suffira de désigner ces personnes devant Dieu. — Zu La Marche in den Vogesen hielt der Kanonikus Henry eine Agentur. Les personnes pieuses lui donnent des commandes de messes; les prêtres qui ont trop de commandes peuvent les lui remettre, en gardant un quart de commission pour leurs pauvres, pour leur église ou pour leur bibliothèque; il fait traite sur eux „pour les trois quarts des honoraires.“ S'étant ainsi fait un fonds de roulement de casuel, le chanoine libraire offre les messes aux prêtres qui en manquent et qui veulent lui acheter des livres. „Dans ce cas, dit le circulaire commerciale, ils ont l'obligeance d'acquitter un nombre de messes correspondant au prix des volumes qu'ils ont demandés.“ La maison a des correspondants qui se chargent du placement des messes, dans leurs diocèses respectifs. Dom Jacobus. L'Eglise et la Morale. Brux. 1859.

Charles Sauvestre.

LES PAYSANS.

Type général du paysan français.

L'unité de l'espèce humaine ne s'est réalisée jusqu'ici que dans l'homme des champs. La nature impose à ses ouvriers une uniformité à peu près complète de physionomie, d'habitudes et d'idées. Elle les mûrit très-vite et les dote de bonne heure de résignation végétative qui les préserve de la surexcitation des sens et des impuissantes curiosités de l'esprit. Absorbés et comme enveloppés dans le phénomène, ils ne songent jamais à s'interroger sur la cause. Le cours des saisons, la chronométrie[1]) des étoiles, les transformations des plantes, les bizarres effets de la foudre, ne leur ont jamais causé une minute d'insomnie ni de méditation. Que leur importe? Si chaque chose vient en son temps, si le corps a sa pâture journalière et l'âme son aliment hebdomadaire, ils laissent à la cause suprême le soin de dispenser, à son bon plaisir, la pluie et le beau temps.

Ils parlent de Dieu comme d'un maire omnipotent et invisible que des questions indiscrètes pourraient troubler dans son administration difficile. Ce qu'ils lui demandent ne dépasse jamais l'horizon borné de leurs besoins immédiats et de leur prévoyance à court terme. S'ils ne

---

[1]) Chronométrie, Zeitmessung, Berechnung der Zeit oder der Zeiten; Neologismus.

l'obtiennent pas, c'est une raison pour eux de compter, pour un temps meilleur, sur d'abondantes compensations. Complètement édifiés sur le degré de confiance qu'ils peuvent avoir les uns envers les autres, ils n'éprouvent de déceptions que du côté des animaux. Nous nous plaignons des hommes rebelles aux exigences de notre vanité, des femmes réfractaires à nos désirs aveugles; eux, se plaignent des moutons, des vaches, des chevaux, des oiseaux picoreurs [1]), des chenilles usurières, des charançons, de la grêle, des impôts, surtout des contributions indirectes et de la conscription, car quoi qu'on en dise, ils aiment beaucoup que d'autres se fassent tuer pour leur compte. A part ces légers tracas inhérents à l'imperfection radicale des choses, rien ne rompt et ne trouble la saine monotonie de leur carrière. Tous les six ans, le garde champêtre leur met, de la part du gouvernement, un bulletin d'électeur à la main: ils votent comme on veut et se rendorment sur le doux oreiller de leur souveraineté.

Le jour s'ajoute au jour, la peine succède au labeur, pour opérer le retour régulier du même appétit, du même sommeil, des mêmes conversations et des mêmes sollicitudes. La mort ne les avertit point comme nous par une foule de sinistres avant-coureurs. Pour terminer leur carrière, elle emploie des moyens très simples, la fièvre, la fluxion et la vieillesse; elle n'en connaît pas d'autres. La gravelle n'atteint pas même les ivrognes qui ne finissent que comme les tonneaux, en se brisant contre un mur, un arbre, ou en roulant sur une pente trop escarpée. On part pour l'autre monde avec l'idée qu'on va comparaître devant un tribunal de sapin, noirci à l'encre, comme celui de monsieur le juge de paix, avec un grand crucifix de plâtre et un buste de l'empereur derrière. Si l'on a quelques épargnes, on compte adoucir par des

---

[1]) Picoreur, diebisch, auf Beute ausgehend, altfrz. und Neologismus, v. picorée, maraude.

messes bien dites et surtout chantées les effets de la justice divine, et on plie bagage sans trop d'appréhension.

Voilà le paysan catholique dans quelque pays que vous le rencontriez, à la différence près du costume et des méthodes de labour. C'est le paysan parfait. Les autres cultes n'en feront jamais de pareil. L'Angleterre n'a plus que des ouvriers agricoles; la Suisse protestante des agronomes grands et petits. La France même voit peu à peu dépérir le type immémorial du paysan, crédule, narquois, honnête à son insu et philosophe sans le savoir. Dans le rayon déjà prodigieusement accru des grandes villes, le cultivateur avare, trompeur, irréligieux n'est plus qu'une bête de somme pour qui la terre est un laboratoire et la voûte du ciel une cloche de verre propre à faire mûrir les légumes et les fruits [1]).

---

[1]) Nous complétons cette esquisse par les observations suivantes de M. E. Souvestre: La vie isolée des paysans et leur éducation toute traditionnelle ont longtemps conservé dans nos campagnes les croyances, les usages et jusqu'aux costumes du passé; mais là, comme partout, le vent du siècle commence à souffler; les institutions et les découvertes modernes ont rompu la barrière qui séparait les champs de la ville. . . . Les paysans d'autrefois vont disparaître pour faire place à une population nouvelle. . . . A vrai dire ce peuple de paysans qui entourent nos villes nous est presque aussi inconnu que l'Indien peau rouge au touriste qui se rend en poste de New-York à Boston. Nous l'avons bien aperçu en passant courbé sur sa faucille ou sur ses sillons; peut-être même nous sommes-nous arrêtés pour esquisser son toit de chaume doré par le soleil couchant; mais quel citadin pénètre dans sa vie intérieure, apprend sa langue, comprend sa philosophie, écoute ses traditions? Nos campagnes ressemblent aux manuscrits d'Herculanum qu'on n'a point encore déroulés. A peine en connaît-on de courts fragments copiés, en passant, par quelques curieux; le poëme entier reste à traduire.

Joseph Doucet.

La paysanne.

La population n'augmente plus et elle baisse en qualité. La paysanne meurt de travail, l'ouvrière de faim. Quels enfants faut-il en attendre? des avortons, de plus en plus.

«Mais un peuple ne périt pas!» Plusieurs peuples, de ceux même qui figurent encore sur la carte, n'existent plus. La haute Écosse a disparu. L'Irlande n'est plus comme race. La riche, l'absorbante Angleterre, ce suceur prodigieux qui suce le globe, ne parvient pas à se refaire par la plus énorme alimentation. La race y change, y faiblit, fait appel aux alcools, et elle faiblit encore plus. Ceux qui la virent en 1815 ne la reconnurent plus en 1830. Et combien moins aujourd'hui.

Savez-vous ce que c'est que la campagne de France? combien le travail y est terrible, excessif et rigoureux? Point de femmes qui cultivent en Angleterre. Elles sont bien misérables, mais enfin vivent en chapeaux, gardées du vent, de la pluie. L'Allemagne, avec ses forêts, ses prairies, avec un travail très-lent et la douceur nationale, n'écrase pas la femme, comme on fait de celle-ci. Le durus arator du poète n'a guère son idéal qu'ici. Pourquoi? Il est propriétaire. Propriétaire de peu, de rien, et propriétaire obéré. Par un travail furieux, aveugle, de très-mauvaise agriculture, il lutte avec le vautour. Cette terre va lui échapper. Plûtôt que cela n'arrive, il s'y enterrera, s'il le faut; mais d'abord surtout sa femme. C'est pour cela qu'il se marie, pour avoir un ouvrier. Aux Antilles, on achète un nègre; en France, on épouse une femme.

On la prend de faible appétit, de taille mesquine et petite, dans l'idée qu'elle mangera moins (historique).

Elle a grand coeur, cette pauvre Française, fait autant et plus qu'on ne veut. Elle s'attèle avec un âne (dans les terres légères) et l'homme pousse la charrue. En tout, elle a le plus dur. Il taille la vigne à son aise.

Elle, la tête en bas, gratte et pioche. Il a des répits,

elle non. Il a des fêtes et des amis. Il va seul au cabaret. Elle va un moment à l'église et elle y tombe de sommeil. Le soir, s'il rentre ivre, battue! et souvent, qui pis est, enceinte! La voilà, pour une année, traînant sa double souffrance, au chaud, au froid, glacée du vent, recevant la pluie tout le jour.

La plupart meurent de phthisie, surtout dans le Nord (voir les statistiques). Nulle constitution résiste à cette vie. Pardonnons-lui à cette mère si elle a envie que sa fille souffre moins, si elle l'envoie à la manufacture (du moins elle aura un toit sur la tête), ou bien, domestique à la ville, où elle participera aux douceurs de la vie bourgeoise.

J. Michelet.

L'ESPRIT DES CAMPAGNES.

La mère Gilles, Madame Germain,
un petit garçon à la main, la tête enveloppée dans un mouchoir.

La mère Gilles. — Eh! la Germaine, vous v'la donc par ici?

Madame Germain. — Comme vous voyais[1]), la Gillotte, que v'la mon p'tit qu'avont toujou bé mal à ses paur' z'yeux.[2])

La mère Gilles. — Eh! mais oui; paùr' afant[3]), qu'en équiont quasiment[4]) tout défiguré. Et vous v'nais ed'voir el' médecin[5]), c'est sûr?

Madame Germain. — J'venons censémemt de l'consulter[6]); qui m'dit dit-y[7]) comme cha d'y posais ein vésicatoire derrièr' el'zoreilles.[8])

---

1) Voyez. — Das Patois, welches Monnier seine Bauern sprechen lässt, ist aus den Eigenthümlichkeiten einiger nordfranz. Patois zusammengesetzt.

2) Qui a toujours bien mal à ses pauvres yeux.

3) Afant st. enfant, in der Champagne und Pikardie.

4) Qui en est presque.

5) Et vous venez de voir le médecin; ed st. de, el st. le ist pikardisch.

6) Je viens certainement de le consulter; censément bed. in den Patois: à peu près, certainement, c'est-à-dire, soi-disant, comme je crois.

7) In mehrern Patois: qui m'dit dit-y st. qui me dit; i m'dit dit-y oder i m'dit qu'i dit st. il me dit; die Berrichons sagen sogar: i me dit qu'i dit, j'li dis.

8) Comme ça d'y poser un vésicatoire derrière les oreilles.

La mère Gilles. — Qu'est qu'y disiont qu' c'équiont?[1]

Madame Germain. — Y disiont qu' c'équiont les gourmes.[2]

La mère Gilles. — C'équiont point les gourmes, y n'y connaissont rien ; si vous n'allais vous mette comme cha dans leux mains, à ces gens-là, vous n'risquais ren d'y mager el' pu clair ed' vout bien[3], marchez!

Madame Germain. — Je l'croirais ben.

La mère Gilles. — C'équiont tou[4] des bêtes, avec leu science et des mageux[5] d'argent; que c'équiont eux qui m'aviont rendue toute crochue ed' ma jambe.

Madame Germain. — Allais, marehais[6], la Gillotte! c'n'est point pour dire, mais on n'est core bé n'embarrassais[7] quand n'on souffre.

La mère Gilles. — Ah! mais oui, qu'on l'est bé; mais, si j'avions tout aussi bé n'un conseil à vous donnais, vout afant seriont bétôt guéri.[8]

Madame Germain. — Qué qu' c'est qu'vous z'y voulais faire?

La mère Gilles. — Vous l'allais voir... C'équiont n'ein s'grais qu'étiont[9] aussi sûr qui n'y aviont[10] point son pus sûr.

Madame Germain. — Qué qu'c'est qu'vous z'y voulais faire?

---

1) Qu'est-ce qu'il dit que c'est.

2) Drüsen.

3) Vous ne risquez point de manger le plus clair de votre bien.

4) Ce sont tous.

5) Mangeurs.

6) Gehen Sie mir weg.

7) On est encore bien embarrassé.

8) Votre enfant serait bientôt guéri.

9) C'est un secret qui est; ein, un, pikardisch.

10) N'y a.

La mère Gilles. — Faut qu'vous m'proméquiais[1]) de l' garder pour vous.

Madame Germain. — J'vous l'promettions.[2])

La mère Gilles. — Vout' foi d'honnête fâme.[3])

Madame Germain. — J'vous la donnons.

La mère Gilles. — Que l'cordognier d'cheux nous[4]), y l'avons fé[5]), que d'puis qu'il l'aviont fé, y ne se r'sentons pas pu que d'sus la main qu'il aviont été sourd.

Madame Germain. — Mais qu'est qu' c'équiont donc qu'vous z'y voulais faire à c't'afant?

La mère Gilles. — Qu' la fille à la Poupel, alle s'équiont[6]) guérie, en l'faisant, ed' son mal[7]) qu'aviont à ses seins.

Madame Germain. — Mais qu'est qu' c'équiont[8]) donc?

La mère Gilles. — Faurait pour cha qu'vous auriais étais mariais[9]) n'à l'église.

Madame Germain. — J'l'ons été, mon homme itou.[10])

La mère Gilles. — Faurait qu'vous remplississiez[11]) ben tous vos d'voirs ed' religion.

Madame Germain. — J'avons commungnié sept fois d'puis n'un an.

La mère Gilles. — Faurait jurer qu'vous n'en dirais ren n'a personne.

Madame Germain. — J'vous l'jurons.

---

1) Il faut que vous me promettiez.

2) Je vous le promets.

3) Votre foi d'honnête femme.

4) Le cordonnier de chez nous.

5) L'a fait.

6) Elle s'est.

7) De son mal.

8) C'est.

9) Il faudrait pour cela que vous auriez été marié.

10) Aussi.

11) Remplissiez.

La mère Gilles. — Faurait jurer vout' foi d'honnête fâme.

Madame Germain. — J'vous la jurons... Mon Dieu! quoi donc qu' c'est ed' si tarrible[1]?

La mère Gilles. — Vous l'allais voir... Vous allais trouver la mère Moizy... vous savez bé, la mère Moizy?

Madame Germain. — Si j'la connaissons, la Moizy? J'crais ben que j'la connaissons[2]! Je n'la connaissons que d'trop, pisque j'vous dis que j'la connaissons, qu'alle demeurions core à Hérouval.

La mère Gilles. — Alle en n'équiont d'Hérouval.

Madame Germain. — Qu' défunt son homme, à la Moizy, el père Taupin, qu'il l'appelliont, il équiont garde cheux l'général à Tremicourt, au châtiau ed' Trémicourt.

La mère Gilles. — Il aviont étais tuais[3]) dans les temps, son homme par ein bracognier qui bracogniont.

Madame Germain. — Qu' alle aviont[4]) sa fille, la mère Moizy, sa cadette, Séraphine, qu'il l'appelliont, qu'aviont été faire ed' ses farces à Paris.

La mère Gilles. — Eh bé, oui, c'qui ne l'avont tout d'même point n'empêchée ed' se mariais[5]), et bé mariais, au garçon du maire ed' Pourchival.

Madame Germain. — Qu' ses père et mère y n'vouliont tout d'même point de c'mariage ilà.

La mère Gilles. — Qui n'avont évu lieu[6]) que pasce qui z'aviont graissé la patte au curé... Vous savez bé n'ous qu'alle resse[7]), la mère Moizy?

---

[1]) De si terrible.

[2]) Je crois bien que je la connais.

[3]) Eté tué.

[4]) Avait.

[5]) De se marier.

[6]) Qui n'a eu lieu.

[7]) Où elle reste, demeure.

Madame Germain. — Alle restons tout contre l'mur ed' la farme à M. Marchais[1]).

La mère Gilles. — C'équ'ont pu, à c'te heure, M. Marchais, c'équiont M. Langlois[2]).

Madame Germain. — Eh ben, pour lors, qu'est qu'y faut que j'fassions à c't'afant?

La mère Gilles. — Vous allais trouvais[3]) la mère Moizy, avec vout' petit; alle vous dit deux prières à jeun, l'eune à sainte Procope, l'aute à saint Florent; vous f'sais cha padant quarante jours sans décessais; des prières ed' quarante jours, sans n'y maquer, l'matin n'à jeun. Vout afant y n'aviont n'après l'oeil aussi sain comme si qui n'y aviont évu ren du tout.

Madame Germain. — Comment qu'vous dites, la Gillotte?

La mère Gilles. — Quarante jours ed' prières, l'matin n'a jeun, qu'on vous dit, l'eune à sainte Procope, l'aute à saint Florent.

Madame Germain. — Qu'est qu'cha coûte?

La mère Gilles. — Vous z'y donnais c'que vous voulais, quant l'afant il équiont guéri.

Madame Germain. — Cha m'arrangeont[4]).

La mère Gilles. — Y en a d'aucuns qui vous diront qu'c'équiont des bêtises . . . vous vous z'en fichais.

Madame Germain. — Combien qu'vous dites ed' prières, la Gillotte?

La mère Gilles. — Quarante, el' matin à jeun, l'eune à sainte Procope, l'aut' à saint Florent, et vout' afant il équiont guéri comme aveucq[5]) la main.

Madame Germain. — N'y a t'y qu' cha à faire?

---

1) De la ferme de M. Marchais.

2) Ce n'est plus, à cette heure, M. Marchais, c'est M. Langlois.

3) Vous allez trouver.

4) Cela m'arrange.

5) Est guéri comme avec.

La mère Gilles. — Pisqu'on vous dit qu'y n'y a ren d'meilleur. . . J'n'ons point fait n'aut' ermède[1]) quand mon paur' homme il aviont n'été malade.

Madame Germain. — N'équiont t'y point mort, vout' homme?

La mère Gilles. — Pasce que l'méd'cin il l'aviont commenchais[2]). L'z'officiais ed santais[3]), voyais-vous, la Germaine, c'équiont tous des bêtes et des mâgeux d'argent.

Madame Germain. — C'est qu'en v'là n'aussi de c't' argent que j'leux z'y donnons.

La mère Gilles. — Sans compter çui qu'vous leux z'y donnerais core[4]).

Madame Germain. — Et des bouteilles equ' j'allions sarcher[5]) à Gisors qu' c'équiont, ed' dans, comme des infections; dame, c'est qu'vous n'avais point bé gros ed' marchandise, pour une piesse ed' six francs, cheuz l'z'apothicaires, et pis core des bêtes noires qui l'y disiont ed' prendre.

La mère Gilles. — Queux[6]) bêtes noires qu' c'équiont?

Madame Germain. — C'équiont quasiment comme eun var[7]).

La mère Gilles. — C'équiont-t'y approchant comme eun var noir?

Madame Germain. — Ne pus ne moins; c'équiont tout d'même bé laid.

La mère Gilles. — C'équiont des censures[8]).

---

1) Remède.

2) Commencé.

3) Les officiers de santé.

4) Sans compter celui que vous leur (y) donnerez encore.

5) Chercher.

6) Quels, quelles.

7) A peu près comme un ver.

8) Censures, d. h. sangsues.

Madame Germain. — Y les z'avont fait prendre à c'te paur' enfant, y n'en n'avont pas plus tôt mâgé eune demi-douzaine, qu'son paur' coeur y aviont tournais[1]; y'n' n'a été[2] au lit dix-neuf jours.

La mère Gilles. — Des guerdins[3]!

Madame Germain. — Y n'y a point jusqu'à des bains qui z'y ordognions ed' prendre.

La mère Gilles. — Y z'y ordognions ed' prendre des bains, el' scélérats? y vouliont donc el' massacrer, l'paur innocent? C'équiont avec leurs sales bains qui m'l'aviont tuais, mon cher ami.

Madame Germain. — Aussi j'nous z'ont ben gardé ed' lui en donner.

La mère Gilles. — Sans comptais equ' vous avais tout d'même bé fait . . . mon pauv' chéri! en plein coeur ed' l'hiver, ma chère amie, aux Rois[4], y nous disons de l'baigner, el' scélérats ed' voleux! Je l'sortons toute seule equ' j'équions[5] ed' son lit, l'paur' cher ami; je l'descendons comme je pouvons dans nout' fourni[6], je l'mettons comme un var[7], qu'ches dents claquiont, qu'cha faisait piquié[8] de l'voir, et j'y j'tons sus l'dos, à c'paur' chérubin, des pleines potées d'eau chaude, qu'son paur corps il en équiont tout violais[9]. . . . Je l'portons dans son lit, le lenr'demain pu personne[10].

Madame Germain. — Paur' cher homme!

---

1) Tourné.

2) Il a été.

3) Grédins.

4) Am Dreikönigstage.

5) Toute seule que j'étais je le sors de son lit.

6) In unsere Backstube.

7) d. h. Nu comme un ver.

8) Pitié.

9) Que son pauvre corps en était tout violet.

10) Plus personne, d. h. er war pfutsch! (todt.)

La mère Gilles. — Chait pourtant comme cha. . .[1]) Aüssi vrai comme y n'y a qu'ein Dieu. . . Des scélérats! ma chère amie! des massacreux ed' monde! des francs filoux, qui m'ont envoyé leux quittances après eq' mon homme il aviont été enterrais[2]), comme si qu'ils l'aviont sauvais, les guerdins! (Elle sanglote.)

Madame Germain. — Faut point s'désolais, la Gilotte; c'qu'est fé est bé fé[3]).

La mère Gilles. — L'bon Dieu n'équiont tout d'même point jusse ed' laissais existais[4]) des gueux pareils! (Un silence qui donne le temps à la Gillotte de passer à plusieurs reprises le dos de ses mains sur ses yeux.)

Madame Germain. — N'à r'voir, la Gillotte. . . J'irons ed'main cheux la Moizy.

La mère Gilles. — Aveucq vout' petit?

Madame Germain. — Pardine, oui.

La mère Gilles. — El' matin n'à jeun. . . Vous v'la donc partie? vous n'entrais donc point boire un var ed' cidre[5])?

Madame Germain. — Faites honneur, la Gillotte, j'avons encore six quarts ed' lieue d'ici cheux nous, et pis m'n' homme qu'y faut qu' j'allions voir qui travaillons au Roquet.

La mère Gilles. Cheux qui qui travaille[6])?

Madame Germain. — Y f'sons n'ein mur à la farme ed' Vertbois.

La mère Gilles. — S'il en équiont payé, cha n's'ra que d'mi mal.

---

[1]) C'est pourtant comme cela.

[2]) Avait été enterré.

[3]) Ce qui est fait est bien fait.

[4]) Juste de laisser exister.

[5]) Un verre de cidre.

[6]) Chez qui qu'il travaille, d. h. chez qui travaille-t-il?

Madame Germain. — C'est c'que j'y avons toujou dit... Qu'voulais-vous, l'z'hommes!

La mère Gilles. — C'est sûr.

Madame Germain. — N'à r'voir, la Gillotte.

La mère Gilles. — N'à r'voir, la Germaine.

Madame Germain, à son petit garçon. — Accours, ma cane[1]), accours mon petit, viens-nous-en. (Elle s'éloigne.)[2])

---

[1]) Cane, femin. v. canard; in Berry u. a. Provinzen fig. st. oison, dumme Gans.

[2]) Zu der vorstehenden aus dem Leben gegriffenen Schilderung der Unwissenheit und Dummheit der französ. Bauern liessen sich auch aus einigen Gegenden Deutschlands Seitenstücke liefern, weniger jedoch zu folgender Bemerkung von Michelet (Hist. de la révol. fr. IV. 337): Dès la fin de 1849, le gouvernement provisoire a passé à l'état de légende dans certaines parties de la Bretagne. Ledru-Roland est un guerrier d'une force extraordinaire; il est invulnérable, le redresseur des torts, le défenseur des faibles. La Martyn est une puissante fée, comme la Mélusine; en elle réside un charme invincible. Telle est la légende du Finistère. — Dans Ille-et-Villaine, Ledru-Roland a été l'amant de la Martyn, il l'a épousée.

Henry Monnier.

SCÈNES DE MOEURS PICARDES.

I. Les fiançailles de Carlepont.

A Carlepont, le jour de la mi-carême, après vêpres, toute la jeunesse du pays et des villages environnants se réunit, depuis un temps immémorial, sur la place de l'église. Les filles et les garçons, venus deux par deux, se séparent, traversant les groupes de parents, tournent autour des curieux, et se dispersent joyeusement.

Alors commence ce qu'on appelle: «les fiançailles.» Les commères s'agitent. On voit celle-ci parler bas à un garçon, celle-là faire signe à une fille, telle autre chuchoter avec une mère; puis toutes viennent au milieu de l'assemblée se donner le mot d'ordre pour ne pas brouiller les choses. Enfin, chaque commère passe derrière un garçon et lui enlève son chapeau, qu'elle porte à une jeune fille. Lorsque le propriétaire du chapeau arrive, la fiancée le recoiffe, prend son bras, et se dirige avec lui vers la salle de danse.

Ni les pères, ni les mères, ni le garde champêtre, n'ont assez d'autorité, ce jour-là, pour séparer ceux que les commères ont unis.

Le soir, le fiancé ramène la fiancée jusqu'à sa porte. Si les parents, sous un prétexte quelconque, le laissent entrer derrière leur fille dans la maison, c'est qu'ils l'acceptent pour gendre. Si, au contraire, le père ou la mère se présente à la porte et lui barre le passage, il doit considérer cela comme un refus positif.

Chaque année, les fiançailles servent beaucoup aux amoureux de Carlepont et des villages d'alentour. Quand un garçon et une fille s'aiment sans oser avouer leur amour à leurs familles, ils se font marier par les commères, et voient tout de suite ce qu'ils doivent craindre ou espérer. Les fiançailles sont, pour un jeune homme, la meilleure manière de faire une déclaration d'amour ou une demande en mariage; et souvent le fiancé, sans qu'il ait dit un mot d'amour à la fiancée, sans qu'il ait échangé une parole sur le mariage avec les parents, sait, à la fin du jour, s'il est accepté ou repoussé.

Malgré les soucis de chacun, la fête est toujours gaie, grâce aux commères, qui, les mariages finis, se jouent entre elles et jouent aux curieux quelques tours plaisants. La chose est si connue, que ceux qui ne veulent pas être attrapés viennent à la fête sans chapeau; c'est le seul moyen de se garantir des commères. Celles-ci, lorsqu'elles aperçoivent des hommes tête nue, les traitent de poltrons et leur souhaitent un bon rhume. Or il est rare que le souhait ne se réalise pas.

Il y a quelques années, Simon Quentin, de Tracy-le-Val, sa femme Adélaïde et sa fille Désirée, se rendaient ensemble à Carlepont pour assister aux fiançailles.

La fillette marchait soucieuse. Adélaïde dit à son mari :

— Simon, regarde un peu Désirée, et dis-moi si elle a l'air d'une personne qu'on mène à la fête. Devines-tu pourquoi elle nous fait cette mine-là?

— Je m'imagine que notre fille a peur de revenir des fiançailles sans chapeau, dit Quentin. Hé! petite, si tu veux retourner, nous le pouvons.

— Ne me tourmentez pas, répondit la fillette. Je sais bien que je suis trop jeune pour avoir un chapeau, et je vous assure que je n'y songe pas du tout.

— Pourtant, dit Adélaïde avec malice, te voilà grande, et il pourrait bien prendre à une commère l'idée de te marier.

— Ça m'est égal, répliqua Désirée, qui pressa involontairement le pas.

— Allons, dit tout-à-coup Quentin en apercevant des jeunes filles aux bras de leurs fiancés, nous arrivons trop tard, c'est fini.

En effet, les fiançailles sérieuses étaient terminées, et l'on commençait les plaisanteries. Une des commères ayant marié l'adjoint avec une femme de Bailly-aux-Bois, celle-ci s'empara d'un air effronté du bras de cet homme respectable, en l'appelant: «Mon petit mari.» Ce furent des bons mots à n'en plus finir, auxquels l'adjoint répondit avec une franche gaieté bien encourageante pour la belle humeur de chacun.

— Bonjour, Simon Quentin, dit la commère qui avait inventé le plaisant mariage dont on s'amusait encore: bonjour, Adélaïde; bonjour, ma petite Désirée, veux-tu que je te fiance aussi?

— Bien obligée, dit la fillette, avec une jolie moue; je ne tiens point à servir de risée au monde, et je n'ai que faire de vos épluchures.

Mais la commère, au lieu de tenir compte des paroles de Désirée, chercha du regard à qui elle pourrait la marier. Elle aperçut Casimir Blanchard, voisin de Simon. Il regardait, les bras croisés, d'un air tranquille, ce qui se passait autour de lui. C'était un vieux garçon, fier de caractère et peu rieur, qu'on avait perdu l'habitude de fiancer depuis un temps indéfini, parce qu'on le savait ennemi déclaré du mariage. Sa commère se faufila derrière lui, et enleva lestement son chapeau. Quand Blanchard se vit tête nue, il se mit à la recherche de sa coiffure en maugréant de la belle façon.

— Ah! ah! disaient les uns, il faut qu'il y ait encore quelque bon tour à faire pour qu'on ait pris le chapeau de Casimir.

— Vous allez voir, il va se fâcher, disaient les autres.

Blanchard ne rencontrait pas son chapeau.

— C'est par ici! lui cria une commère.

Le vieux garçon accourut, et se trouva en face de Désirée Quentin. La fillette lui éclata de rire au nez; ceux qui l'entouraient ne manquèrent pas de l'imiter. Casimir seul ne riait pas, mais il était cependant fort éloigné de se mettre en colère.

— Tiens, dit la petite en lui rendant son chapeau, c'est un mauvais tour qu'on t'a joué, mon pauvre Casimir; voilà ton gage sans condition.

— Hé! voisin, ajouta Simon, je te jure que ma femme et moi nous ne sommes pour rien dans cette attrape.

— Je ne suis pas déjà si attrapé, répliqua gaiement Casimir, croyant le moment venu de prendre son parti. On m'a donné une femme, je la garde!

— A la bonne heure! Blanchard, dit Quentin; il ne faut pas mépriser notre fillette... Ainsi, ajouta le bonhomme en s'adressant à Désirée, tu ne reviendras pas sans chapeau.

— C'en est un pour rire, répliqua la petite.

— Rions-en, dit Casimir, et allons danser.

— Je veux bien, répondit la jeune fille, toute joyeuse de penser qu'elle allait être de la fête. Puisque le tour est fait, nous aurions tort de le défaire.

— Au plaisir de vous revoir, dit Casimir à Quentin et à sa femme. J'espère que vous m'ouvrirez la porte tantôt, et que vous ne me ferez pas d'affront.

— Sois tranquille, répondit Adelaïde en riant de tout son coeur, nous prendrons la peine de réfléchir.

— Dis donc, mon vieux, ajouta Quentin, ramène Désirée de bonne heure; ne l'écoute pas si elle veut revenir trop tard.

— Vous pouvez vous fier à moi, reprit Blanchard, je suis d'âge à être raisonnable, et mes jambes me feront souvenir de votre recommandation.

Tandis que Simon et sa femme reprenaient la route de

Tracy-le-Val, Casimir, Désirée au bras, se dirigeait vers la plus belle auberge de Carlepont.

Lorsque Blanchard et la fillette entrèrent dans la salle où les fiancés régalaient leurs fiancées, tous s'écrièrent en éclatant de rire :

— Voyez-vous Blanchard qu'on a marié avec la petite Quentin ? c'est ça qui est amusant !

Casimir prit une table à lui seul, il y fit mettre une belle nappe blanche, et commanda tout haut à la servante d'apporter à sa petite femme les plus beaux gâteaux et le meilleur vin qu'il y aurait dans l'auberge.

Les jeunes filles en entendant cela, trouvèrent que Casimir n'avait pas l'air trop emprunté, et que cette manière de faire sa cour n'était point déjà si maladroite.

Lorsque Désirée eut entamé les gâteaux, le vieux garçon se leva et sortit.

— Hé mais ! dit-on à la fillette, sais-tu bien, petite, que tu n'es guère à plaindre ? Ton fiancé est tout-à-fait galant.

— Les vieux maris le sont toujours, repartit la fillette d'un air sentencieux.

Au bout de cinq minutes, Casimir rentra ; il portait à la main un énorme paquet de dragées entouré de beaux rubans bleus. Quand le vieux garçon présenta les bonbons à sa fiancée, il se fit une petite révolution dans la salle. Les paysannes accoururent toutes autour de Désirée, qui, fière des attentions de Casimir, versa les bonbons dans une grande assiette et en offrit à ses compagnes.

— Tu aurais bien dû embrasser ton vieux mari pour le remercier, dit une des jeunes filles, en prenant une grosse poignée de bonbons.

— Oui ! oui ! répétèrent les autres fiancées, qu'elle l'embrasse !

— Non, s'écria la fillette, je n'ai jamais embrassé de garçon, je ne veux pas.

— Fais comme si c'était ton père, dit quelqu'un.

La petite résistait encore, lorsque Casimir s'approcha.

— Je défends à qui que ce soit de contrarier cette enfant, dit-il.

Et il ajouta, en se tournant vers Désirée :

— Si tu ne veux pas m'embrasser, petite, ne m'embrasse pas.

La jeune fille répondait d'un air confus :

— Je suis honteuse de t'embrasser, mais je ne demande pas mieux que d'être embrassée par toi.

Et les rires recommencèrent.

Casimir prit la jeune fille par la taille, et, comme elle cachait son visage dans ses mains pour ne pas laisser voir sa rougeur, il l'embrassa sur le cou à plusieurs reprises.

Désirée tressaillit dans les bras de son fiancé. Il lui sembla que les baisers de Casimir, les premiers qu'elle eût reçus, résonnaient au dedans d'elle.

— Maintenant, s'écrièrent les jeunes filles, allons danser !

— Allons danser ! répéta joyeusement Casimir, dont le bras ne quitta point la taille de Désirée.

Lorsqu'il furent dans la salle de danse, le vieux garçon dit à la fillette :

— Sais-tu, petite fée, que tu vas me faire faire une chose à laquelle j'avais renoncé depuis dix ans. Tu es si jolie que je crois, en vérité, que tu aurais fait damner saint Antoine.

C'était le premier compliment que la fillette recevait. De la part de Casimir, qui passait pour avoir dédaigné les plus belles filles du canton, la louange lui parut valoir davantage.

Désirée n'avait jamais dansé, et elle était toute troublée parce qu'on la regardait beaucoup. Casimir se souvint qu'il avait été autrefois un excellent danseur, et il lui montra de quelle manière il fallait se conduire. Comme il était grand et fort, quand la petite se trompait, il l'enlevait dans ses bras et la remettait en riant à sa place. Bref, il fit si bien qu'elle s'amusa de tout son coeur.

La jeune fille ne cherchait pas à cacher sa joie. Lorsque

ses yeux rencontraient ceux de Casimir, ou lorsqu'elle adressait la parole au vieux garçon, tout en elle exprimait un naïf contentement.

L'animation avait pour ainsi dire transformé Blanchard. Lui, que Désirée avait toujours vu sombre, fuyant le monde, elle le voyait gai, souriant, heureux du plaisir qu'elle prenait. Ce n'était plus le même homme. Elle le croyait autrefois bien vieux, et si, dans ce moment, elle ne se fût rappelé que Casimir avait été un des danseurs de sa mère, elle l'eût trouvé plus jeune que les jeunes.

Blanchard, durant toute la soirée, eut pour la petite des attentions sans nombre. Désirée lui sut gré de ses prévenances, et, en comparant Casimir aux autres fiancés, elle se demanda comment elle ferait un jour pour s'habituer au sans gêne de la plupart des jeunes gens qui dansaient autour d'elle.

Vers huit heures, quelques couples commencèrent à quitter la danse. Casimir proposa timidement à Désirée de suivre l'exemple des plus sages. La jeune fille était très-raisonnable, et, comme elle se sentait un peu lasse, elle consentit à retourner chez son père.

Lorsque Casimir et Désirée, en sortant de Carlepont, se trouvèrent sur la route, ils s'aperçurent que la nuit étai très-épaisse.

La fillette, en ce moment, aimait autant se voir au bras d'un homme qu'au bras d'un jeune garçon.

— Si je n'étais pas avec toi, dit-elle à Blanchard, j'aurais peur.

— Sois tranquille, la lune va se lever, répondit Casimir. Moi aussi j'ai peur; mais ce n'est pas de l'obscurité, c'est du froid de la nuit. Comme tu t'es échauffée à la danse, je crains que le vent ne te fasse mal. Si tu veux, nous marcherons un peu vite.

— Pas si vite, mon bon Casimir, je suis bien fatiguée.

— Que ne l'as-tu dit tout à l'heure? J'aurais loué la

voiture de l'aubergiste pour te ramener. Mais il est encore temps, retournons.

— Merci, Casimir; je puis aller jusqu'à Tracy. Il faudrait que je n'eusse pas de honte de te faire dépenser de l'argent pour si peu de chose. On assure que tu es économe; ma foi, je ne m'en aperçois guère.

— Je suis économe avec les gens qui m'ennuient, de sorte que je passe pour avare. Mais j'ai un vrai bonheur à dépenser mon argent avec ceux qui me plaisent.

— Ah! mon bon Casimir, que j'étais loin de te croire si aimable. — Cependant je trouve que tu l'as été aujourd'hui.

— Pour toi, peut-être. . . Tu es parmi ceux-là qui me plaisent. Si tu savais combien j'aime à regarder ta jolie petite mine! J'ai dit plus d'une fois à ton père que je regrettais de ne m'être pas marié, en pensant que j'aurais pu voir dans ma maison une fillette pareille à la sienne.

— Pourquoi donc ne t'es-tu pas marié, Casimir?

— Tu me demandes une confidence que je n'ai jamais faite à personne.

— Fais-la-moi; je suis curieuse et point du tout bavarde.

— Si c'était l'histoire d'un malheur, je te la dirais tout de suite; mais c'est justement le contraire, et j'ai peur que tu ne te moques de moi.

— Je ne voudrais pas rire de tes chagrins, quand bien même ils seraient plaisants, répliqua Désirée.

Mais tout-à-coup la jeune fille poussa un cri de frayeur. La lune venait de sortir brusquement d'un nuage et avait un instant dessiné sur la route les noires silhouettes des arbres. Désirée, qui décidément n'était pas brave, s'était imaginée qu'une troupe de fantômes courait devant elle.

La jeune fille avait instinctivement fermé les yeux, lorsqu'elle les rouvrit, tout autour d'elle était retombé dans l'obscurité la plus complète.

— Tu prétendais que la lune allait se lever Casimir? dit-elle toute tremblante.

— Certainement, dit le vieux garçon. Lorsque la lune aura glissé derrière ces nuages épais, elle gagnera le haut du ciel, et tu verras à ton aise sa face endormie.

— Vraiment, répliqua la fillette, je n'aime pas qu'il fasse nuit quand on me raconte des histoires.

— Tu es une petite folle, repartit Casimir en prenant une des mains de Désirée, qu'il garda dans la sienne.

Enfin, une belle lumière blanche éclaira la campagne.

— Commence, j'écoute, dit la jeune fille avec un grand soupir de soulagement.

— On croit à Tracy et aux environs que je déteste le mariage, dit Casimir, et l'on se trompe. J'étonnerais bien des gens si j'affirmais que j'ai toujours rêvé d'avoir une femme autour de moi. Quand j'étais jeune, je me figurais qu'il n'y a jamais disette de filles à marier, et qu'on trouve toujours sans peine plus d'amoureuses qu'on n'en veut. Avec ces idées-là, je ne cherchais guère. Au bout de quelque temps on finit par me faire passer pour un ennemi du mariage. Les filles, alors, se gardèrent bien de me prodiguer des amabilités qu'elles crurent inutiles. A la longue, je m'aperçus que pour se marier il faut se mettre en quête d'une femme, et je me demandai bravement qui j'allais choisir. Mais toutes les filles auxquelles j'aurais volontiers donné la préférence étaient promises à des garçons plus avisés que moi. Je perdis courage, et je m'avouai enfin que j'étais trop vieux pour prétendre aux fillettes qui n'étaient pas encore fiancées. . . Depuis que j'ai perdu ma mère, je mène une pauvre existence; bon gré, j'en prends mon parti, car je ne puis plus la changer.

— Tu devrais te contenter d'une fille de ton âge, ou d'une veuve, et en finir.

— Oui; mais le plus sot de l'histoire, c'est que je ne veux ni d'une vieille fille, ni d'une veuve. J'ai autant d'amour dans le coeur qu'un jeune homme en peut avoir, et je veux une jeune fille, ou rien du tout. Puisqu'une bonne occasion ne m'est pas venue, je ne vois pas pourquoi, dans

le but de me consoler, j'en chercherais une mauvaise. Si je souffre davantage, tant pis!

— Je t'assure qu'il n'y a pas de quoi rire dans tout cela, repartit Désirée, devenue songeuse.

— Tu es la plus bienfaisante de toutes les filles, dit Blanchard avec émotion. Si j'ai été un peu moins bourru aujourd'hui que les autres jours, c'est à toi que je le dois, et j'en suis tout fier.

Lorsque Casimir et la jeune fille arrivèrent devant la porte de Simon Quentin, ils se mirent à frapper gaiement.

— Qui vient là? dit Adelaïde, de l'intérieur.

— Ce sont les fiancés!

— Entrez! entrez! s'écrièrent à la fois Quentin et sa femme, qui accoururent tout joyeux au seuil de la maison.

— Te voilà, mon camarade, dit Quentin à Blanchard. As-tu bien dégourdi tes jambes? Et toi petite, t'es-tu amusée pour de bon?

— Ah! je crois que oui, repartit la fillette. Vous n'avez pas idée de toutes les complaisances que Casimir a eues pour moi. C'est au point que les autres fiancées en étaient jalouses.

— Casimir est un brave garçon, dit Adelaïde en frappant sur l'épaule de Blanchard, et de notre temps, lorsque nos promis n'étaient pas là, c'est avec lui que nous allions le plus volontiers.

— J'ai toujours eu du bonheur, dit le vieux garçon en regardant Désirée, qui ne put s'empêcher de sourire.

— C'est égal, repartit Simon, tu t'es courageusement sacrifié tantôt.

— Pas tant que vous pensez. J'ai pris grand plaisir à voir la fillette se distraire. Quoique je ne sois pas mal fatigué, me voici prêt à recommencer tous les dimanches, si ça peut lui être agréable.

— Eh! mon vieux, tu as là une fameuse idée, et tu nous rendras un fier service, dit Quentin. Désirée, ainsi,

ne se mettra pas en peine d'un danseur, et nous aurons plus de chance pour qu'elle ne prenne pas le premier venu.

— Dame! dit Casimir en souriant avec effort, je ne serais pas fâché d'empêcher la petite de faire une sottise.

— Elle est un peu ta fille, ajouta Simon.

— Je crois bien, dit Adelaïde en riant, il a assisté en personne à son baptême, et il l'a vu élever de ses propres yeux.

Lorsque Casimir fut parti, Simon dit à sa femme:

— Ce pauvre Casimir, quel dommage! Un garçon estimé, courageux, d'une bonne famille, et fort à son aise! S'il avait seulement dix années de moins. . .

— Quel âge a-t-il? demanda naïvement Désiré.

— Trente-huit ans!

— Trente-huit ans, c'est donc bien vieux?

— Comment! petite, répondit Adelaïde, mais ça touche à la quarantaine! . . .

Blanchard, à partir du dimanche suivant, conduisit Désirée à toutes les fêtes. Il organisa des divertissements nouveaux, et la jeunesse de Tracy, grâce à Casimir, put se vanter de ne s'être jamais autant amusée. Les pères et les mères, rassurés par la présence du vieux garçon, laissaient librement aller leurs filles partout où il proposait de se rendre. Aussi, les jeunes gens se gardèrent-ils de faire la cour à Désirée, dans la crainte de perdre Casimir. De leur côté, les compagnes de la fillette lui répétaient sans cesse:

— Ne choisis pas un promis tout de suite; attends que nous nous soyons donné un peu de bon temps. Le jour où tu prendras quelqu'un, adieu Casimir, les fêtes au dehors et la liberté. . .

— Soyez tranquilles, répondait la petite, je sais que mes parents ne me confieraient pas de cette manière à un amoureux.

Personne dans le village, si Casimir eût ouvert son coeur, n'aurait pu se vanter d'être plus amoureux que lui. A le

voir si gai, si rajeuni, on ne se doutait point des inquiétudes et des tristesses qu'il amassait à chaque fête.

Quand il était seul, il poussait de grands soupirs et versait de grosses larmes. Souvent il se regardait dans un miroir et se disait:

— Voilà, ma foi, une belle figure pour un galant!

La fille de Simon Quentin était des plus réservées, et ne parlait pas de choisir un promis. Ses parents pouvaient donc faire à l'aise des projets sur son mariage, sans qu'elle songeât à les contrarier.

— Je prendrai le garçon qui vous plaira, disait la fillette à son père, car je ne me sens encore de préférence pour aucun des jeunes gens du village ou des environs.

Un jour, Simon Quentin, revenant de chez une de ses soeurs qui habitait Ourscamp, dit à Désirée:

Je t'ai trouvé un promis, mon enfant. Ton cousin doit aller s'établir à Compiègne où il vient d'obtenir une bonne place au chemin de fer, et nous avons décidé, ta tante et moi, de vous marier ensemble le plus tôt possible. Ma soeur dit qu'un jeune homme se perd facilement à la ville; pour éviter cela, nous vous fiancerons cette année à la mi-carême.

Désirée, qui était une fille obéissante, ne se permit aucune observation, mais elle devint triste. Chaque fois que son père ou sa mère lui demandait la cause de sa tristesse, elle répondait que le mariage lui faisait peur.

La veille de la mi-carême, Simon, qui n'avait encore pu tirer un mot de sa fille à propos de son cousin, lui dit avec sévérité:

— Voyons, Désirée, tu n'es pas raisonnable. Qu'est-ce que ce mariage a de déplaisant pour toi? Si je t'avais su une amourette, je n'aurais pas pris d'engagement; mais tu n'aimes personne, et nous pouvons sans crainte te faire un peu violence. Ton cousin est beau garçon, il a vu le monde; tu en seras très-fière et tu l'aimeras fort, je t'en réponds.

— A vous entendre, mon père, on ne pourrait jamais

croire que je suis votre fille unique, repartit Désirée, le coeur tout gros. Vous savez que je vous quitterais en épousant mon cousin, et cela ne vous empêche pas de presser nos fiançailles. Eh bien, moi, je vous aime plus que vous ne m'aimez, et je sens que je serai malheureuse loin de vous. . . Je suis si jeune, d'ailleurs, qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que je n'eusse pas encore de goût pour le mariage.

— Petite, dit brusquement Quentin, nous te laissons trop te divertir, et tu ne te soucies pas d'entrer sitôt en ménage, voilà tout. Mais, si tu refuses ton cousin, je te défendrai de courir les fêtes, et tu n'y gagneras pas grand'chose.

— Je n'aurai guère de peine à me priver de divertissements, répliqua la jeune fille, les larmes aux yeux.

— Mais enfin qu'est-ce que tu as dans l'esprit? dis-le une bonne fois et qu'on le sache, repartit Adelaïde.

— Je ne veux pas aller demain aux fiançailles, répondit la fillette qui éclata en sanglots.

— C'est trop de caprices, et il me paraît temps d'en finir avec tous ces enfantillages, s'écria Simon en colère. J'ai rencontré un garçon à notre convenance, et je suis certain qu'il est à la tienne. Aussi vrai que je m'appelle Quentin, je te marierai avec lui!

Je vous obéirai, mon père, dit la jeune fille toute tremblante . . . ; mais je vous avertis que vous me rendrez malheureuse pour ma vie entière.

— Allons donc, répondit Simon en se radoucissant, tu ne me feras jamais croire que tu n'aimeras pas un mari comme ton cousin. Sais-tu qu'il te fait beaucoup d'honneur en demandant une petite paysanne comme toi, quand il pourrait choisir une fille de la ville?

— Je me passerais volontiers de cet honneur-là, reprit Désirée. Je trouve mon cousin trop beau, trop fier pour une fille de village, et je sens bien que si j'arrivais un jour ou l'autre à l'aimer, je n'en serais que plus à plaindre.

— Qu'est-ce que tu chantes? dit Simon étonné.

— Je dis, continua résolûment Désirée, que je préférerais un mari moins beau, moins fier et moins jeune, parce qu'à mon avis, dans le mariage, il ne suffit pas d'aimer, il faut en même temps être sûre d'être aimée.

Adélaïde, ne pouvant parvenir à comprendre sa fille, dit tout-à-coup :

— Tu parleras de tes histoires à ton cousin ; comme il est plus savant que nous, il parviendra peut-être à débrouiller ce que tu nous expliques. Mais je pense, avec ton père, que des parents raisonnables ne doivent point s'arrêter à de pareils enfantillages.

Désirée baissa la tête et se tut. Quelques minutes plus tard, elle sortit pour aller soi-disant chez une de ses compagnes.

Lorsqu'elle eut fermé sa porte, Adélaïde dit à son mari :

— Si notre fille n'était pas obéissante, je crois qu'elle nous donnerait du fil à retordre. Elle a dans la tête des idées qui ne sont pas naturelles.

— Le mieux pour nous, repartit Quentin, c'est de la marier tout de suite. On ne peut pas répondre des enfants aujourd'hui.

Casimir aurait donné beaucoup pour que l'année de ses fiançailles avec Désirée durât toujours. Mais il avait vu avec terreur les muguets faire place aux fraises plus vite que de coutume, il avait vu les noisettes mûrir du jour au lendemain, et les longues veillées passer en un rien de temps. Les jours s'envolaient d'une aile si rapide, que Blanchard ne songeait plus à les compter.

La veille de la mi-carême, le vieux garcon passa et repassa dans son esprit tous les événements de l'année. Quand le soir fut venu, Casimir s'assit devant son feu, triste et seul, pensant au lendemain qui allait lui arracher sa dernière illusion.

— Elle ne saura même pas que je l'ai aimée, la pauvre fillette, se dit-il. Si elle soupçonnait combien j'ai rencontré

de douleurs en cherchant des divertissements pour elle, peut-être me prendrait-elle en pitié.

Tout-à-coup le vieux garçon entendit du bruit dans sa cour. Il se leva. La porte de la maison s'ouvrit, et Désirée parut.

— Casimir, dit-elle d'une voix pressante, viens vite, j'ai à te parler.

— Entre, répondit Blanchard, il fait froid dehors, et nous serons mieux au coin du feu pour causer.

— Non, repartit la jeune fille, c'est impossible.

Casimir sortit précipitamment.

— Qu'as-tu donc à me conter, petite? demanda-t-il.

La fillette répondit doucement:

— Je voulais savoir si tu viendras demain aux fiançailles.

Casimir tressaillit, et, sortant de sa réserve habituelle, il répliqua:

— Je souffrirais trop si je te voyais au bras d'un autre. Je n'irai pas aux fiançailles, parce qu'en me remerciant de ce que j'ai fait pour toi, tu ne saurais me rendre tout ce que je t'ai donné.

— Viens tout de même, je t'en prie, dit la jeune fille d'une voix suppliante. Si tu n'es pas auprès de moi, je me laisserai fiancer à mon cousin que je n'aime pas. J'ai peur de mon père quand il me gronde, mais avec toi je ne crains rien.

— J'irai aux fiançailles alors, dit Blanchard. J'empêcherai bien qu'on te fasse épouser un homme qui te déplaît.

— Ce n'est pas qu'il me déplaise; je le trouve au contraire trop beau pour moi.

— Comment ça? dit le vieux garçon.

— Vois-tu, Casimir, j'ai des idées qui ne ressemblent point à celles de tout le monde; mais je ne peux pas les faire comprendre. Quand j'ai voulu en parler à mon père et à ma mère, ils se sont moqués de moi.

— Quelles idées as-tu donc, ma bonne petite Désirée? demanda le vieux garçon en attirant à lui la jeune fille. Raconte cela à ton ami, il essayera de te comprendre, lui.

Désirée pencha la tête sur la poitrine de Blanchard. Elle entendit le coeur de Casimir battre avec tant de violence, qu'elle en fut profondément troublée et que son coeur se prit à battre de la même manière.

— Je veux que celui qui m'épousera, dit la jeune fille, m'aime par-dessus toutes choses.

— Ah! si cela devait suffire, je parlerais! reprit le vieux garçon en s'enhardissant. Je t'aime, moi, par-dessus toutes choses, avec passion, et tant, tant, que lorsque je ne te verrai plus, il me semble que je perdrai le peu de raison qui me reste. Ne ris pas du vieux Casimir, petite, il souffre trop! Et puis, tu es encore sa fiancée ce soir. Laisse-lui te répéter qu'il t'aime comme on ne t'aimera jamais! . . . Reste là sur son coeur un instant, afin qu'il puisse se souvenir de t'avoir un jour pressée dans ses bras. Ah! si tu voulais mentir avec ta douce voix et mettre un moment de bonheur dans l'existence de ton ami, tu lui dirais une seule fois que tu l'aimes . . .

— Je t'aime, murmura la fillette d'une voix si émue qu'à peine on pouvait l'entendre.

— Merci, merci!

Et quelques larmes tombèrent sur le front de Désirée.

— Casimir, tu pleures! s'écria la jeune fille.

— Pourquoi suis-je vieux? dit Blanchard avec une douleur navrante.

— Casimir, reprit Désirée, je n'ai pas menti tout à l'heure en te disant que je t'aimais. Je t'aime! . . . Mais ce que j'ose t'avouer, à toi, je n'oserai jamais l'avouer à mon père, et si tu ne me défends pas contre lui, je finirai par me laisser marier.

Casimir était un homme. Il savait que, quand on le veut beaucoup, on peut beaucoup contre la destinée. Il dit d'un ton vraiment énergique.

— Après ce que tu viens de m'apprendre, Désirée, je me sens capable de tout braver: les refus, les humiliations, les menaces, tout! Je n'ai pas attendu si longtemps l'amour

d'une fille pour le laisser échapper, et je te jure, Désirée, qu'avant six mois tu seras ma femme.

— A demain, mon Casimir, dit la jeune fille, un peu rassurée par la confiance de son ami.

— A demain, répondit Blanchard, et nous verrons qui, de ton cousin ou de moi, saura le mieux s'y prendre pour t'avoir.

Le matin de la mi-carême, Simon et sa femme, voyant leur fille s'habiller pour aller à la fête, ne doutèrent pas de son obéissance. Désirée, pourtant, était bien pâle, et, de Tracy à Carlepont, son père ni sa mère ne purent la faire parler.

Dès qu'elle fut sur la place, la jeune fille découvrit Casimir; ses yeux inquiets cherchèrent son cousin, mais elle ne l'aperçut pas. La mère du jeune employé vint seule à la rencontre de son frère.

— Et ton fils? demanda celui-ci.

La bonne femme répondit avec embarras:

— Son service l'a empêché d'arriver ce matin à Ourscamp.

— Il me semble, dit Adélaïde blessée, que, pour une circonstance comme celle-là, il aurait bien pu demander une permission.

— Ça lui a été impossible. Cependant, il ne faut pas se chagriner, nous en serons quittes pour fiancer nos enfants nous-mêmes . . . Ils sont tellement jeunes, d'ailleurs, que nous pouvons aussi remettre l'affaire à l'année prochaine.

— Vous me croirez, si vous le voulez, répondit la jeune fille à sa tante, mais j'avais justement dit les mêmes paroles à mon père hier au soir.

— Alors, petite, il n'y a pas grand'chose de gâté, dit gaiement la soeur de Simon.

— On aurait dû nous prévenir, repartit Adélaïde d'un ton sec, et ne pas risquer de nous déranger pour rien.

Simon ne dit pas un mot; il pensait exactement la même chose que sa femme.

La tante, qui connaissait le caractère de sa belle-soeur,

ne crut pas l'occasion favorable pour excuser son fils; elle embrassa sa nièce et partit.

Au moment où les Quentin se disposaient à retourner chez eux, on apporta un chapeau à leur fille.

Désirée le prit en tremblant.

— Qu'est-ce que c'est, dit Quentin d'un ton brusque.

— C'est moi, répondit Blanchard, en s'avançant avec aplomb. J'ai vu que Désirée n'avait pas de promis, et je viens me présenter comme l'année dernière.

— Rends-lui son chapeau, dit Simon à sa fille avec mauvaise humeur, la plaisanterie a duré assez longtemps.

Casimir ne tint pas compte de l'observation de Quentin; il offrit son bras à Désirée, qui, toute craintive, se laissa entraîner par son cavalier, sans regarder derrière elle.

— Petite, cria Simon, je te défends d'aller avec lui. . .

— J'ai fait le mariage, dit une commère, et je ne vous permets pas de le défaire.

Simon et sa femme reprirent, l'oreille basse, le chemin de Tracy-le-Val.

Désirée n'avait plus, comme l'année précédente, l'idée de fêter les fiançailles. Casimir la conduisit dans une auberge où l'on ne dansait pas, et, malgré le froid, il se promenèrent toute l'après-midi dans la forêt.

Blanchard était toujours plein de confiance. Il avait, pendant la nuit, calculé les chances de son mariage, et, avec la sûreté de vue d'un homme fait, il avait cru pouvoir se donner à lui-même de sérieuses espérances.

Le soir, les fiancés, impatients de connaître le plus tôt possible le résultat des réflexions de Quentin et de sa femme, reprirent de bonne heure la route de Tracy-le-Val.

A mesure qu'elle approchait de la maison de son père, Désirée se sentait plus faible. Casimir, au contraire, trouvait sa force dans les difficultés mêmes de la position.

Arrivé à la porte, Blanchard frappa, selon l'usage, en disant:

— Ce sont les fiancés.

Désirée, pour qui les émotions de la journée avaient été trop fortes, chancela et s'évanouit dans les bras de Casimir.

— Ouvrez ! ouvrez ! cria celui-ci d'une voix pressante.

Adélaïde et Simon s'avancèreut pour lui barrer le passage; mais Blanchard, portant Désirée, s'élança jusque dans la maison.

Lorsque les Quentin virent leur fille pâle comme la mort et les yeux fermés, ils oublièrent tout ce qui s'était passé.

— Réveille-toi, mon enfant ! s'écriait Simon.

Adélaïde allait et venait comme si elle avait perdu l'esprit.

Casimir, à genoux près de la jeune fille, murmurait avec égarement :

— Ne meurs, pas, Désirée ! ne meurs pas !

La fillette rouvrit enfin les yeux. En voyant Casimir près d'elle, une rougeur subite colora son joli visage.

— Puisqu'il est entré, dit-elle, ne le chassez pas, je vous en conjure. . .

— Tu l'aimes ! s'écrièrent à la fois Simon et sa femme.

— Oui, je l'aime, et lui m'aime encore davantage. . . C'est ce que je voulais, vous le savez bien.

— Tu l'as donc endoctrinée ? demanda Simon à Blanchard.

— Je n'ai appris l'amour de Désirée qu'hier au soir, dit Casimir ; mais, en l'apprenant, je me suis juré qu'elle serait ma femme.

— Vous nous marierez ensemble, n'est-ce pas, mon père ? dit la jeune fille ; comme cela, je ne vous quitterai pas, et je serai très-heureuse.

— Tu aurais tort de te sacrifier par amour pour nous, petite, dit Simon, que cet argument avait touché.

— La fillette sait ce qu'elle veut, repartit Adélaïde, qui parut comprendre enfin les sentiments de sa fille.

Juliette Lamber.

II. La Prairie.

D'un bout à l'autre de Manicamp les coqs saluent de leur voix la plus claire l'aube du jour nouveau. Petit à petit les poules sortent des poulaillers; les pigeons et les moineaux voltigent sur les toits; le berger frileux, couvert de son grand manteau, gravit lentement la colline, tandis que la rosée tombe.

A l'entrée du village, le cornet du vacher retentit. Les ménagères pressent une dernière fois le pis des vaches, déposent le lait fumant dans l'auge[1], ouvrent la porte de l'étable, et suivent longuemeut du regard la génisse qui se hâte pour rejoindre le vacher. Les chevaux, les poulains et les veaux caracolent autour des vaches et des baudets impassibles. Un dernier coup de cornet rallie les retardataires, et la bande se met en marche.

De l'avis des chevaux, des poulains, des vaches, des veaux et des baudets de Manicamp, la route qui conduit à la prairie est ennuyeuse à faire périr. Elle est fermée, de chaque côté, par des fossés infranchissables. Aussi, pas le moindre jeune bourgeon à croquer dans le bienheureux champ d'autrui; nulle occasion de mordre à belles dents l'herbe tendre, chemin faisant.

Enfin le troupeau fait son entrée dans la prairie, et les bêtes, pressées les unes contre les autres, paissent en grognant d'une façon jalouse.

Le soleil qui monte à l'horizon boit la rosée dans la plaine. Le brouillard se pose un instant au sommet des arbres, et scintille sur le versant du coteau.

Appuyé contre un arbre, le vacher Sylvain regarde dans l'éloignement une gardeuse d'oies qui se dirige de son côté. L'enfant, armée d'une gaule, presse sa bande qui murmure.

Sur le point de prendre le sentier des vaches, la petite fille considère Sylvain et semble se raviser. Elle s'arrête,

---

[1]) Auge, f. Kübel.

puis, soudain, traverse sa bande effarouchée, saisit des deux mains ses jupes qu'elle secoue, et chasse sa petite troupe vers un pont vermoulu. Les oies opposent une résistance courageuse à ce caprice; mais, vaincues par l'entêtement de leur gardeuse, elles se hasardent timidement quatre par quatre sur les planches vacillantes. Arrivées à l'autre bord, elles entonnent un chant de victoire, et, les ailes étendues, elles se répandent sur l'herbe pareilles à de beaux éventails d'un blanc de neige.

Le vacher, sortant de son immobilité, s'approcha bientôt de la gardeuse d'oies.

— Pourquoi, lui demanda-t-il, n'as-tu pas pris le sentier des vaches?

— J'avais peur de troubler tes grandes réflexions, répondit la fillette d'un air mutin.

— Tu devais passer près de moi, et je t'attendais, petite Martine.

— As-tu quelque chose à me dire, mon bon Sylvain?

— Je ne sais plus.

— Rappelle-toi.

— Impossible, dit le vacher avec impatience.

— Ce que c'est que d'être un grand esprit! comme on est distrait! répliqua la petite gardeuse d'oies en éclatant de rire.

Sylvain lui tourna le dos.

Martine alla s'asseoir sous un peuplier, et sortit un tricot de sa poche. Le vacher vint, d'un air boudeur, se coucher près d'elle; il mit ses bras en rond sous sa tête, ramena son chapeau sur ses yeux, et fit semblant de dormir.

— Ah! dit la fillette en laissant glisser son tricot sur ses genoux, je voudrais bien être vacher! On n'a rien à faire, et l'on dort toute la journée. On est bien heureux! ajouta-t-elle en bâillant.

— Fi! la petite paresseuse! dit Sylvain qui se releva. Allons, reprenez votre tricot, mademoiselle.

— Je me moque bien de ta morale, répondit Martine,

qui, saisissant sa pelote de coton, s'en servit comme d'une balle, et la fit voltiger dans l'espace.

Sylvain guettait le moment de l'attraper; il ouvrit les mains, la reçut, et l'emporta en se sauvant. Le tricot traînait dans l'herbe. Martine courut après le vacher; mais chaque fois qu'elle se baissait pour ramasser son ouvrage, Sylvain le tirait brusquement et l'envoyait bien loin. Au bout de quelques minutes, le coton cassa. On rit de grand coeur, et l'on revint s'asseoir sous le peuplier.

— Tu sais, mon bon Sylvain, le beau bouquet de fleurs bleues avec une couronne de boutons d'or que tu m'avais donné dans un joli panier de jonc? dit la fillette.

— Eh bien, ma bonne Martine?

— Il est fané.

— Je connais une fille, la grande Catherine, qui préfère un vieux bouquet de fiançailles à toutes les fleurs nouvelles qu'on lui offre, dit le vacher.

— Le garçon qui lui a donné ce bouquet est mort, voilà pourquoi Catherine garde soigneusement des fleurs fanées; mais moi. . .

— Toi, tu n'es pas encore d'âge à comprendre ce que c'est que d'aimer.

— Comment! dit la fillette avec dépit; j'aurai, monsieur, ma seizième année au printemps prochain.

— Ça n'est pas possible! s'écria le vacher qui joua l'étonnement.

— Allons donc! reprit Martine d'un ton fâché, ne semble-t-il pas que tu sois un monsieur? Une fille de mon âge est, à ce qu'on dit, plus avancée qu'un garçon du tien.

Oui, mais moi je suis grand, dit le vacher, qui s'efforça de déployer toute sa taille.

— Moi aussi, dit Martine.

Et, s'étant placée près de Sylvain, la petite se haussa sur le bout de ses pieds.

— Quelle fille extraordinaire, grand Dieu! reprit le vacher en saisissant sa compagne.

— Laisse-moi, laisse-moi, dit Martine, qui devint rouge comme une cerise.

— Je veux que tu m'embrasses, répondit le vacher d'un ton de commandement.

— Embrasse-moi, tu le peux, je sais bien que tu es fort, repartit la petite gardeuse d'oies.

— Je ne prends que ce qu'on me donne, dit Sylvain avec humeur, en laissant aller Martine.

— Songe, dit la fillette, que je ne suis plus une enfant, et que je ne dois plus jouer avec les garçons comme autrefois.

— Qui est-ce donc qui prétend que tu n'es plus une petite fille? demanda dédaigneusement Sylvain.

— C'est le vacher de Marizelle, que j'ai rencontré l'autre soir dans les chemins, et qui me parle toujours.

— Ah! c'est le vacher de Marizelle, de quoi se mêle-t-il? Si j'allais à l'autre bout de la prairie lui dire que c'est un flatteur? répliqua Sylvain fort en colère.

— Chacun a le droit de me faire des compliments tant que je n'aurai pas de promis, repartit la fillette avec résolution.

— C'est vrai, dit le vacher en se calmant soudain, tu es tout à fait libre d'agir comme tu l'entends.

Il y eut un long silence que Sylvain rompit le premier.

— Petite Martine, demanda-t-il, veux-tu que je te fasse encore un bouquet de fleurs bleues avec une couronne de boutonsd'or, et que je le mette dans un joli panier de jonc?

— Ah! tout de suite! s'écria la fillette avec joie; je t'embrasserai pour la peine.

— Je croyais que tu ne devais plus embrasser les garçons.

— J'ai réfléchi que toi ce n'était pas la même chose, répondit Martine; tu n'es pas un garçon, tu es mon ami.

Merci bien, répliqua le vacher, dont l'amour-propre se sentit vaguement blessé; garde tes baisers, petite, je m'en soucie peu. Je vais faire ton bouquet, cela m'amusera.

— Mon pauvre Sylvain ne m'aime plus, se dit Martine, tandis que le vacher cueillait des myosotis et des joncs au

bord du ruisseau. Quel dommage! nous étions si bons camarades!

Sylvain se rapprocha de sa compagne et fit son bouquet sans prononcer une parole. Martine tricotait avec un grand courage. Enfin, le vacher se releva sur les genoux et tendit ses fleurs à la fillette.

La petite gardeuse d'oies voulut les prendre; le jeune garçon les retint.

— Donne donc, dit Martine.

— Tout de suite, répondit le vacher, mais à une condition.

— Laquelle?

— Dis-moi qui tu choisiras pour ton promis?

— Je l'ignore; mais qu'est-ce que cela te fait, Sylvain?

— Je veux savoir si tu prendras le vacher de Marizelle?

— Oh! non, non! dit vivement Martine.

Le vacher parut soulagé d'un grand poids.

— Tiens, dit-il, prends ce panier de fleurs et donne à ton ami Sylvain un bon baiser pour sa peine.

— Es-tu capricieux! dit la gardeuse d'oies en embrassant le vacher.

La cloche du village tintait gaiement l'heure du déjeuner. Les ménagères traversaient la campagne, portant sur leurs têtes, dans des vases de terre reluisants, la soupe aux travailleurs. Le soleil répandait à profusion sa chaude lumière. Les oiseaux dans les arbres, les cigales dans l'herbe, chantaient. Les bêtes, par leurs joyeux ébats, semblaient témoigner leur reconnaissance à la bonne nature, si prodigue d'eau claire et d'herbe fleurie.

— Nous allons déjeuner, petite Martine, es-tu prête? demanda le vacher.

— Je n'ai pas faim, répondit la fillette d'un ton mélancolique.

— Alors, repartit Sylvain, jouons! cela nous donnera de l'appétit.

— Il fait si chaud!

— Bah! jouons à monter sur les baudets.

— Oh! oui, vite, vite; s'écria Martine, tout joyeuse de cette proposition.

Le vacher courut après un baudet, le saisit par la crinière, et le traîna jusqu' auprès de la petite gardeuse d'oies. Celle-ci prit un élan et sauta sur le dos de sa monture. Sylvain, qui criait beaucoup, fut quelque temps avant d'attraper pour lui un second baudet. Lorsque enfin il eut enfourché une de ses bêtes, il agita son chapeau en l'air et s'écria:

— La course commence! Cinq noix au baudet qui devancera l'autre! Les paris sont ouverts! Une, deux, trois! Pars, Martine, je cours après toi!

La fillette donna plusieurs coups de sabot dans les jambes de son baudet, et, penchée sur le cou de l'animal, elle prit le galop.

Le vacher frappa trois fois dans ses mains et partit à son tour. Martine, fort essoufflée, prenait sa course au sérieux et paraissait résolue à gagner les cinq noix. Tantôt elle perdait un sabot, tantôt son fichu, son peigne, mais elle ne s'en inquiétait guère.

Plusieurs poulains qui avaient regardé ce départ avec une curiosité mêlée d'étonnement finirent par conclure qu'après tout une course en semblable compagnie avait bien son charme, et prirent le grand trot. Ils furent suivis par leurs mères, que les chevaux n'eurent garde d'abandonner. Les baudets, sans savoir pourquoi, s'efforcèrent de rejoindre leurs camarades. Les génisses, à leur tour, s'élancèrent avec les veaux. Martine et Sylvain, qui avaient ralenti leur marche, trouvèrent fort plaisant de recommencer la course avec le troupeau. Les poulains hennissaient, les veaux beuglaient, les baudets faisaient hi-han! Lorsque les oies virent les vieilles vaches elles-mêmes perdre leur gravité, elles crurent pouvoir se permettre de déposer la leur, et, les ailes déployées, elles prirent leur vol en criant à tue-tête.

— Ah, dit Martine, qui arrêta sa monture et se laissa glisser sur l'herbe, c'est trop amusant, je n'en puis plus!

— Messieurs, mesdames, s'écria Sylvain, en montant

debout sur son baudet et en s'adressant aux vaches, aux chevaux, et même aux oies, je vous prends à témoin : c'est moi qui suis vainqueur ! Tandis que le vacher dispersait son troupeau, Martine rassemblait ses oies. Bientôt les deux amis se retrouvèrent au bord du ruisseau, où ils vinrent rafraîchir leur visage en feu.

— J'ai faim, dit Martine.

— Moi, j'avalerais un boeuf, dit le vacher.

— Allons dévorer nos pommes, dit la fillette, en se dirigeant vers l'endroit où elle avait déposé ses provisions.

Lorsqu'elle eut terminé son léger repas, Martine, nonchalamment appuyée contre un arbre, se mit à émietter sur l'herbe, d'une main distraite, un dernier morceau de pain qu'une oie favorite vint ramasser.

A quoi penses-tu ? demanda tout-à-coup le vacher, que la préoccupation de sa compagne semblait impatienter.

La petite tressaillit, et répondit en balbutiant :

— Tu le vois, je pense à Blanche.

Et elle désignait son oie préférée.

— Je suis sûr, dit Sylvain, que tu penses à autre chose.

— A quoi donc ?

— Je voudrais bien le savoir.

— Devine alors.

— Tu penses au vacher de Marizelle.

— Non, répliqua naïvement Martine, je pensais à toi, et je me demandais pourquoi, lorsque tu m'as priée de te dire qui je choisirais pour mon promis, tu ne m'as pas dit qui tu prendrais pour ta promise.

— C'est que je ne le sais pas, dit le vacher.

— N'y as-tu jamais songé ? demanda la fillette.

— L'idée m'est venue de chercher seulement depuis quelques semaines, repartit Sylvain ; et voici à quelle occasion. Prosper, le vacher de nuit, m'a dit qu'il désirait céder sa place, et il m'a conseillé de la prendre. Ce n'est pas amusant, lorsqu'on a travaillé tout le jour, de passer une partie de la nuit à la belle étoile, et, si Prosper, à la

mort de sa femme, ne s'était pas vu quatre petits enfants sur les bras, il ne se serait jamais fait vacher de nuit. Maintenant que voilà ses fils et ses filles à peu près élevés, il céderait volontiers ses droits à qui lui donnerait quinze écus. Moi, qui peux dormir une moitié du jour au soleil, je ne serais pas trop à plaindre en faisant le métier de Prosper. Si j'avais une promise, vois-tu, Martine, je me déciderais tout de suite. Je ne possède plus ni père ni mère, et j'aimerais à tel point la femme qui m'appellerait son promis, que je voudrais lui épargner les inquiétudes dont toutes les filles souffrent au village: je travaillerais sans relâche pour me mettre à l'abri de la conscription. Les chevaux qui vont aux champs le jour, ajouta Sylvain, sont, tu le sais, conduits pendant six mois à la prairie, de 9 heures à 11 heures du soir, moyennant un sou par tête. En calculant, j'ai compté qu'avec ce que je gagne je pourrais amasser une cinquantaine d'écus tous les ans, et me faire une somme ronde pour l'époque du tirage au sort.

Martine après avoir écouté le récit du vacher avec une grande attention, lui dit:

— Tu n'as donc par peur des furolles[1]) qui courent le soir dans la prairie, qui dansent autour des chevaux et les attirent dans les fossés? Ne t'a-t-on pas raconté, Sylvain, comment, lorsque la lune est paresseuse, les bêtes dépassent la limite des communaux, et comme elles paissent dans les prairies voisines? Alors les gardes champêtres font des procès qui dévorent tous les bénéfices des pauvres vachers de nuit.

— Je n'ai peur ni des furolles ni des gardes champêtres, repartit Sylvain. J'ai passé plus d'une soirée avec Prosper, auquel il n'est jamais arrivé un seul accident, et je connais sa façon d'agir. Il ne rassemble point sa bande au cornet, comme les autres vachers, mais il suit son troupeau pas à pas. Sitôt qu'il entend le moindre bruit, de crainte d'être égaré, il court sur la route et siffle; deux minutes après,

[1]) Furolles, f. pl. Irrwische.

ses chevaux arrivent et reprennent avec lui le vrai chemin de la prairie.

— Ta promise sera bien heureuse, répondit Martine. C'est si rare, au village, d'aimer un homme qui ne vous quitte jamais!

— N'est-ce pas, petite? reprit le vacher avec un peu d'orgueil. Il me semble que les filles doivent toujours craindre de choisir pour promis un garçon qui, après sept ans d'absence, peut revenir tout changé de coeur et d'idées.

Pour moi, dit Martine, je n'aime guère les soldats; c'est si vaniteux! Et cependant je n'ai pas le moyen d'aimer un homme assez riche pour se racheter.

— Tu sais tous mes secrets, Martine, dit le vacher après un long silence; si tu étais gentille, tu me confierais maintenant les tiens.

— Oh! j'ai aussi beaucoup réfléchi, et j'ai fait bien des projets, répondit la fillette. D'abord, je ne veux pas rester gardeuse d'oies. Quand j'aurai un promis, je me ferai fille de basse-cour. Je gagnerai de bons écus chaque année, et je ne les dépenserai pas. Dans huit ou dix ans je posséderai ainsi de quoi entrer en ménage.

— Oui, mais si ton promis habite le pays, et si tu ne trouves une place que dans les fermes de la montagne, ce sera fort triste pour lui et pour toi.

— Ma place ne m'inquiète plus, repartit la fillette, elle est trouvée. Madame la fermière m'a dit l'autre jour qu'elle me prendrait chez elle. Mais, si j'y entrais avant d'avoir choisi quelqu'un, tous les garcons de la ferme me poursuivraient, à ce qu'elle prétend, et je n'y saurais tenir.

Je vois que nous ne sommes pas plus avancés l'un que l'autre, répliqua Sylvain.

— Madame la fermière, à qui je porte souvent des champignons de la prairie, m'a déjà demandé pourquoi je n'avais pas cherché un promis après ma première communion, de même que les autres filles du village.

— C'est la question que me fait souvent Prosper, à qui

je conte mes embarras, dit Sylvain. . . Mais, j'y songe, ajouta-t-il, j'ai vu dans la prairie de très-beaux champignons, veux-tu que j'aille les cueillir pour ta fermière?

— Allons-y ensemble, répondit la gardeuse d'oies. Il faut les choisir roses et blancs.

Tout-à-coup, les cris joyeux des deux enfants, qui se poursuivent à travers la prairie, se changent en cris d'effroi. Que voient-ils? Cinq vachers, armés de pieux, se défendent contre un taureau en fureur qui mugit et secoue ses cornes d'un air terrible. Le taureau s'arrête, regarde quelle victime il va choisir, et s'élance. Les vachers se sont réunis et présentent aux naseaux fumants de l'animal leurs cinq pieux garnis de pointes de fer. Celui-ci, étonné, recule; il essaye de tourner les vachers attentifs à chacun de ses mouvements.

Sylvain cherche son pieu; mais il l'a laissé à l'endroit même où sont les vachers et le taureau. D'un coup d'oeil il juge la fuite impossible. Lui, d'ordinaire si fertile en expédients, si confiant dans sa force, ne trouve aucun moyen de mettre sa petite compagne à l'abri du danger. Il tremble pour elle, son esprit se trouble, son coeur bat; on dirait que tout son courage l'abandonne.

Le taureau fait volte-face. Il vient d'apercevoir les deux jeunes gens, isolés, sans armes; il accourt.

— Quand il sera près de moi, dit Sylvain à Martine, tu te sauveras derrière les vachers.

Mais la petite gardeuse d'oies écoute sans entendre les paroles de son ami. A moitié morte de frayeur, elle se sent clouée à sa place.

Le taureau s'avance, il est proche, le voilà! Il se précipite tête baissée sur Sylvain. Le jeune garçon une fois en face de l'ennemi, ne tremble plus. Il prend sur place un grand élan, passe par dessus la tête du fougueux animal, se jette sur son dos et le saisit vigoureusement par les cornes.

La petite gardeuse d'oies, qui reste immobile, est plus en danger que jamais.

— Martine! s'écrie Sylvain avec désespoir, sauve-toi!

Le taureau se dresse pour écraser la petite, mais il retombe lourdement sur le gazon sans l'atteindre. Le vacher de Marizelle enlève Martine, et ses camarades l'aident à la défendre.

— Bravo, Sylvain! s'écrient les vachers dans l'enthousiasme; n'aie pas peur, tiens bien ses cornes; laisse-le courir, et surtout ne le lâche pas!

Le taureau tourne un instant sur lui-même avec une vitesse effrayante, il secoue la tête, frappe du pied, et prend enfin sa course à travers la prairie.

Les vachers et Martine courent derrière le taureau, qui ne semble pas devoir s'arrêter jamais, tandis que Sylvain se lasse visiblement. Deux des vachers, voyant cela, s'arment d'une longue corde garnie de noeuds coulants, et, protégés par les pieux de leurs trois camarades, il se mettent, suivis de Martine, à la droite du terrible animal.

— Courage, Sylvain! dit l'un d'eux, le taureau est à bout; nous allons le saisir avec nos lacets et nous en rendre maîtres.

Mais Sylvain balbutie quelques mots inintelligibles; il est prêt à défaillir.

— Grand Dieu! s'écrient les vachers, il va tomber!

Le taureau paraît comprendre la situation; il ralentit sa marche, il attend.

Une des mains de Sylvain se détache.

— Sylvain! s'écrie Martine avec désespoir, courage, ou tu es perdu!

Le jeune garçon semble électrisé par cette voix; il se redresse, ressaisit des deux mains les cornes du taureau, et les secoue avec une rage convulsive.

L'animal, étourdi, chancelle et s'abat. Sylvain roule aux pieds de Martine qui perd connaissance.

Les vachers se précipitent sur le taureau et le garrottent.

Sylvain se lève, détend ses membres engourdis, regarde avec orgueil son ennemi terrassé et se tourne plein de reconnaissance du côté de Martine, qui, étendue sur l'herbe,

semble envahie par la pâleur de la mort. Le jeune homme se penche vers la pauvre enfant, et l'appelle :

— Oh ! réveille-toi, chère petite, dit-il, c'est ton ami Sylvain qui t'en supplie.

Mais Martine ne se réveille pas.

Les vachers, après avoir solidement attaché le taureau, s'approchent de la petite gardeuse d'oies.

— Elle est morte ! s'écrient-ils ensemble.

— Morte ! répète Sylvain d'un air égaré.

— Morte ! répète le vacher de Marizelle avec des sanglots dans la voix.

Un des vachers court au ruisseau et rapporte de l'eau qu'il jette au visage de la petite gardeuse d'oies. Martine fait un mouvement.

Le vacher de Marizelle se précipite à genoux près de la jeune fille pour dénouer son corsage. Sylvain, pâle, inquiet, jaloux, saisi d'une émotion nouvelle, s'agenouille en même temps près de Martine. Au moment où son camarade enlève le fichu de la petite, il lui prend le bras, l'arrête, et s'écrie, sans avoir conscience de ses paroles.

— N'y touche pas, c'est ma promise !

Le vacher de Marizelle se redresse brusquement ; son oeil est fixe, son poing menaçant.

— Tu as menti ! s'écrie-t-il.

Le vacher de Manicamp se relève avec lenteur. Il considère un instant son rival, et il devine à la haine qu'il éprouve toute l'étendue d'un amour qu'il ignorait.

— Je vais te forcer de convenir que je ne mens pas, dit le jeune garçon, en jetant sa blouse avec colère au pied d'un peuplier.

— Tu as menti ! répète le vacher de Marizelle, qui arrache ses vêtements et vient se placer en face de Sylvain.

Les autres vachers protestent.

— Voyons, Pierre, dit le plus âgé d'entre eux en s'adressant au vacher de Marizelle ; songes-y, mon enfant, ce

serait lâche à toi de te battre avec Sylvain dans l'état où il est.

Pierre hésite; il interroge Sylvain du regard. Mais celui-ci, que la colère gagne de plus en plus, perd sa raison; il tourne sur lui-même comme le taureau tout à l'heure.

— Finissons vite, dit-il d'une voix sourde.

— Laissons-les faire, dit le plus jeune des vachers, ils se battraient sans nous.

Suivant l'usage, on plante autour des adversaires quatre pieux, et l'on règle à voix basse les conditions du combat. Puis on donne le signal aux lutteurs impatients.

Le taureau abattu ne cesse de mugir, et sa voix formidable semble un accompagnement naturel à cette lutte.

Le poing droit tendu, les vachers s'enlacent avec le bras gauche. Ils ne visent qu'aux tempes. Un seul coup, bien assené, suffit parfois pour donner la mort.

Sylvain frappe sans mesure; son poing retombe au hasard sur l'épaule, sur la tête de son adversaire, avec une telle violence, que celui-ci en demeure un instant étourdi. Mais tout-à-coup le vacher de Marizelle sent le corps de son rival défaillir sur son bras. Le front penché en arrière, Sylvain se renverse et laisse sa tempe à découvert. Aveuglé par la passion, Pierre lève le poing pour frapper.

A ce moment, une petite main nerveuse le saisit au poignet et l'arrête. Le vacher de Marizelle se retourne.

— Oh! Pierre, dit Martine, ne le tue pas, c'est mon promis!

Le vacher de Marizelle laisse aller Sylvain, qui tombe pesamment sur le gazon. Le coeur plein de blessures, Pierre s'enfuit comme un insensé.

En ouvrant les yeux, Martine avait à moitié deviné les causes de la lutte entre Pierre et Sylvain.

Les vachers relèvent leur camarade et le déposent contre un arbre. Martine s'approche et leur dit:

— Laissez-moi seule avec lui; si j'ai besoin de vous pour l'emporter, je vous appellerai.

Les vachers s'éloignent fort émus.

Quoiqu'il ait les yeux fermés encore, un sourire glisse sur les lèvres de Sylvain.

— Oh! petite Martine, murmure-t-il bientôt, je t'aimais donc?

— Que ne le disais-tu, mon bon Sylvain?

— Ma mignonne, je ne le savais pas!

Huit jours après les scènes de la prairie, Martine entrait à la ferme comme fille de basse-cour, et Sylvain se faisait vacher de nuit.

Juliette Lamber.

LA RÉCEPTION DES FIEUX.

La Toussaint est, dans certaines campagnes, le jour fixé tous les ans pour la célébration d'une cérémonie qui a pris évidemment sa source dans les antiques usages du paganisme romain: on procède à la réception des Fieux.

Fieux est un mot qui, en picard, signifie garçon[1]), comme cela est attesté par ces deux versiculets du bonhomme La Fontaine qui était du pays:

Bieux chires leups, n'étoutez mie
Mère tinchint sin fieux qui crie.

Ainsi donc, être reçu fieux, c'est obtenir son titre de garçon, de jeune homme, et son certificat de puberté; c'est acquérir le droit de porter la blouse à collet bleu brodé de coton rouge, véritable robe virile de ces contrées. . . Chaque année, le matin de la Toussaint, le chef des fieux[2]), sorte de président nommé à l'élection, rassemble son conseil dans un cabinet désigné; là, après avoir examiné le régistre où sont très-exactement inscrites les naissances de tous les enfants mâles de la commune, on dresse un état de tous ceux qui, au 1er novembre à minuit, ont atteint

---

[1]) Bedeutet sonst, wie auch flu, im Allgemeinen: Sohn, Kind. — (Fieu, fils, enfant; de même en Normand, Rouchi et Vieux Français, dans le Hainaut et la Morinie. Corblet.) — Auch in der Pariser Volkssprache hat es die Bedeutung von enfant.

[2]) Man kann damit vergleichen den cap dé jouvén in Südfrankreich. cf. das Stück: La fête patronale dans les villages du Bas-Languedoc.

l'âge de seize ans. Notez, en passant, que l'usage est tellement bien établi, que toutes les fois qu'il naît un garçon dans la commune, le père commence par aller le faire inscrire au registre des fieux, avant de se rendre chez le maire ou chez le curé. . . Vous verrez tout à l'heure l'importance de cette démarche.

Lorsque le conseil a arrêté la liste de tous ceux qui ont leurs seize ans accomplis, le chef la remet au tambour communal, qui va la publier dans toutes les rues du village, avec injonction de se réunir le soir, à minuit, au cabaret adopté pour la cérémonie.

A l'heure dite, chacun arrive. Une table est dressée au milieu de la grande salle. Le chef des fieux et son conseil, composé de douze membres, l'entourent. Il n'y a que les hommes du village qui aient le droit d'assister à la cérémonie; les enfants et les femmes sont exclus.

Les récipiendaires introduits, on leur demande leurs noms, âge, qualité, etc. Un volume leur est présenté. Il faut qu'ils sachent y lire couramment; un régistre est ouvert sur la table: chacun est tenu d'y écrire une ligne, et c'est chose touchante que de parcourir ce recueil énorme, où l'enfant de quinze ans retrouve aux premières pages l'écriture de ses pères qui passèrent par les mêmes épreuves, au même âge que lui. Le candidat qui à seize ans n'a pas fait sa première communion est renvoyé, de plein droit, à l'année suivante. Une coignée de bucheron est là sur la table; le récipiendaire doit pouvoir la soulever d'une main, et prouver qu'il est en état de la manier et d'apprendre à s'en servir utilement. On lui fait botter et lier une gerbe, scier une souche d'orme, aiguiser une faulx, assembler un fagot, tresser quelques mailles de filet, et remonter les parties d'une charrue exposée dans la salle. Puis lorsqu'il est sorti victorieusement de toutes ces épreuves, on fait entrer un âne, que chaque candidat est obligé de bâter, brider et enfourcher. Alors on lui fait faire sur sa monture trois fois le tour de la table, on lui présente un verre d'eau-de-

vie qu'il avale, autant que possible, d'un seul trait. Tous les assistants crient: — Fieux! fieux! fieux! . . Il saute à bas de son âne . . . et le voilà passé homme!

A ce moment, les portes s'ouvrent; toutes les femmes et filles du village, qui se pressaient au seuil et aux fenêtres, font irruption dans le cabaret; elles forment un cercle autour des nouveaux promus, et chacun d'eux, après avoir fait trois fois le tour du cercle, choisit une fille d'honneur qu'il embrasse devant tous. Alors le violon du ménétrier se prend à grincer l'antique refrain de la contrée, la quadrille se met en place, on danse, on boit, on rit, on chante . . . on chante surtout. Les filles d'honneur appartiennent toute la nuit à ceux qui les ont choisies, elles ne dansent qu'avec eux, sont reconduites à leurs chaumières par eux, et il est rare que ce choix ne fasse pas éclore un sentiment d'où sort presque toujours, quelques années après, un mariage, dont cinq ou six ans de liaison antérieure n'ébrèchent pas nécessairement les purs et candides préliminaires.

Galoppe d'Onquaire.

Les mystères

qui précèdent le mariage racontés par un gars picard.

Tout en conversant nos deux voyageurs (le baron et son neveu Gaston) descendaient lentement la colline; le soleil était aux deux tiers de sa carrière et illuminait la campagne de ses plus purs rayons.

En ce moment un paysan passa, ramenant ses chevaux de labour, deux gros percherons qui marchaient lourdement au pas: c'était un vigoureux gars[1]) de vingt-deux à vingt-

[1]) Gars (meist gàs oder gâ gesprochen), in ganz Nordfrankreich, st. garçon. Häufig auch gars st. fils.

trois ans, vêtu d'une blouse bleue à collet brodé; il était évident qu'il avait subi les épreuves du grand conseil.

— Voici justement notre affaire, dit le baron. Eh! l'ami! votre travail est-il terminé que vous rentrez si tôt?

— Que non pas! fit le gars, en soulevant le bonnet de coton blanc qui couvrait ses longs cheveux; j'ons labouré les deux arpents de l'Epinette et je vons herser pour le présent le grand clos du Calvaire, quand j'aurons fait un tantinet souffler Rossignol et la Biche.

Le paysan se laissa couler le long de l'encolure de la Biche qui se prit à brouter l'herbe menue du rideau, tandis que Rossignol plongeait ses naseaux dans l'eau trouble de l'ornière.

Comment vous nomme-t-on? demande le baron au paysan.

— Dame! monsieur, répondit le gars en ôtant tout à fait son bonnet presque phrygien, mon parrain et ma marraine m'ont nommé Pierre, et les autres m'appellent l'Éveillé, sais pas pourquoi; mais v'là mon nom d'usance.

— Eh bien, l'Éveillé, asseyez-vous là près de nous et causons un peu. Fumez-vous? lui demanda-t-il en lui présentant un trabucos qu'il tira de son étui de vermeil.

— Faut bien, dit le gars, puisque je vas me marier; chez nous, les filles ne voudraient point d'un gars sans pipe, qu'est signe de mauvais poumon.

Et l'Éveillé, prenant le cigare, se mit à le broyer dans le creux de sa main et bourra naïvement son brûle-gueule avec la feuille parfumée, ne comprenant pas qu'il existait une autre façon de fumer le tabac du bon Dieu.

— Vous dites que vous allez vous marier? demanda le baron.

Ben sûr! pisque l'père Nicolas a tapé dans ma main.

Qu'entendez-vous par là? dit Gaston fort intrigué.

— Ah! c'est juste, répondit l'Éveillé; chez vous autres bourgeois faut du papier timbré et un notaire: ça s'fait pas régulièrement.

— En effet, insinua le baron; nous ignorons complètement

vos usages, et il y a là dedans un portrait en or de l'empereur, ajouta-t-il en montrant son porte-monnaie, que je donnerais volontiers à celui qui nous initierait aux mystères qui précèdent le mariage.

— Oh! y a pas d'mystère, notre bourgeois, répliqua le paysan, en lançant un regard de convoitise sur la poche où le vieillard venait de replonger le portrait de Sa Majesté . . . je peux ben vous narrer la chose.

L'Éveillé frappa son brûle-gueule sur l'ongle de son pouce, en secoua la cendre et aspira de nouvelles bouffées, puis commença:

— Pour lors, un jeune particulier venant d'être reçu fieux. . . Ah! faut vous expliquer d'abord la chose.

Les deux auditeurs déclarèrent qu'ils la connaissaient, et l'Éveillé continua:

— Donc, étant reçu fieux, le v'là qui a la licence, parlant par respect, de reluquer[1]) une particulière: du moment que le physique lui convient, c'est-à-dire, parlant par respect, qu'all' a les joues ben rouges et ben rebondies, les crins ben plantés, les yeux pas trop grands et la bouche pas trop petite, attendu que c'est signe qu'all' a bonne vue et bon estomac; du moment qu'all' a deux bras pas blancs, mais musclés, des jambes pas fines, mais campées sur de larges semelles, indices de force et de travail, on se dit à part soi: V'là mon affaire! ça f'ra une ménagère économe, sachant sarcler, bêcher, gauler[2]) les pommes, faire une lessive, accoucher lestement et donner le sein aux mioches[3]), tout en taillant la soupe pour le ménage. . . Pour lors, le

---

[1]) Reluquer, nach etwas hinblinzeln, seitwärts beobachten; hat daneben im Pikardischen u. a. Patois auch einfach die Bedeutung: ansehen, ein Auge werfen; vom althochd. luogên, im Wallonischen louqui, im Norman. luquer.

[2]) Gauler, mit einer Stange abschlagen.

[3]) Mioche, petit enfant qui ne mange encore que de la mie, in der Volkssprache von ganz Nordfrankreich; Synonyma: moutard, marmot, bambin.

dimanche suivant, à la sortie de la messe, on se met près du bénitier; quand la particulière va passer sous le portail, on lui offre l'eau bénite avec les deux premiers doigts: si all' allonge le pouce . . . bernique[1]! faut plus y songer; c'est signe qu'all' a l'coeur possédé d'un autre, ou ben que la convenance n'y est pas; mais, si, ben au contraire, all' fait une révérence en présentant le doigt du milieu ousque[2] l'on porte la bague d'alliance, alors pour lors, ça veut dire: La chose peut aller. . . On fait tous les deux en même temps le signe de la croix, on salue le pilier ousqu'est la sainte Vierge et l'Enfant-Jésus, et on s'en va, chacun chez son père, sans en dire plus pour le quart d'heure. . . Pour lors, après les vêpres, on s'en y va, en habits de dimanche, et muni d'un bouquet d'aubépine si c'est au renouveau[3]. de roses blanches, si c'est pendant l'hivernage. On tape à la porte du papa de la particulière; le papa dit qu'on entre. . . On entre. Pour lors, on entre; on salue la compagnie qu'est composée du père, de la mère et de la fille, qui les a prévenus. . .

— Bonjour, père Mathurin; bonjour, mère Mathurine. . . Les miens s'appellent comme ça. . . Je viens à l'effet de m'informer de l'état de la vôtre, et vous offrir ce petit bouquet que j'ons moissonné dedans notre héritage.

Le papa répond:

— Nous souhaitons que l'état de la vôtre soye conforme à les nôtres, et v'là Pascaline not' fille qui met de l'eau fraîche dans le pot, pour y rafraîchir vot' petit bouquet que nous agréons, si vos père et mère y sont consentant. . .

Pour lors, on ressalue la compagnie et on va à la porte ousqu'on a laissé son propre père et sa propre mère à soi; et on leur-z-y dit:

---

[1]) Bernique, nichts da! in den meisten Patois.

[2]) Ousque st. où, in den Patois wie in der Pariser Volkssprache.

[3]) Renouveau, Frühling.

— Le père Mathurin, y compris la mère Mathurine, désirent l'avantage de la vôtre réciproque. . .

Les parents entrent; la mère Mathurine leur-z-y dit:

— Voisins, pardon excuse: mon époux est dedans le cellier ousqu'il est allé tirer un pichet de cidre[1]) nouveau, à l'effet de vous rafraîchir de coeur. . .

Pendant ce temps-là, Pascaline qu'a rougi ne plus ne moins qu'une cerise anglaise, étend une nappe blanche sur la table, y place cinq verres et cinq escabeaux[2]), et se met à balayer la maison, en faisant tout bas une prière à sainte Marthe, patronne des ménagères. Quand le père est remonté et qu'il a posé le pichet, on s'assied; la fille, en baissant les yeux, vient vous remplir les verres, et si all' a regret de l'eau bénite, il est encore temps: all' n'a qu'à verser une goutte de cidre à côté . . . ça veut dire: — Allez-vous-en, gens de la noce! . . . Dans le cas contraire, comme ça s'est fait pour moi, le père Mathurin choque son verre avec la société, pendant que Pascaline nettoie la huche au pain[3]), et il dit:

— M'est avis[4]) que vot' fils est un bon gars! . . .

— Votre fille n'est pas moins estimable, que répond mon père. . . .

— L'une vaut l'autre, que dit Mathurin. . .

— Donc, y aurait pas d'affront? qu'ajoute la mère.

— Ça vous plaît à dire! que répond la mienne. . .

Et on boit. . . La fille travaille toujours dans la maison pendant ce temps-là. . . Pour lors, on se met à parler moisson, vendanges et bestiaux.

M'est avis, dit le père du futur, que vous avez un joli lopin de culture aux quatre montelettes[5])?

---

[1]) Pichet de cidre, kl. Krug Apfelwein.

[2]) Escabeau, Stuhl ohne Lehnen.

[3]) Huche au pain, Backtrog.

[4]) Ich meine, ich denke; auch im Altfrz.

[5]) Sie haben ein hübsches Stück Ackerfeld an den vier Hügeln.

— Cinq arpents et demi qu'est en réserve pour Pascaline. . . Et vous, je m' suis laissé dire que vous possédiez une assez gentillette oseraie[1]) aux Prés-Monsieur?

— Trois journaux et vingt-cinq verges d'un seul tenant[2]), que fait l'autre, et qui attendent notre fils l'Éveillé, avec cent vingt écus pour espérer la récolte.

Une bonne idée! que fait le père Mathurin, j'ons aussi la même somme qu'est là, dans un bas de laine que Pascaline emportera pour en remailler les éraillures[3]).

— Ce qui est dit est dit, que riposte mon père. A quand que nous pouvons nous flatter de vous réciproquer[4]) le pichet? . . .

— A ce soir même, que répond le père Mathurin.

Pour lors, on vous reconduit jusqu'à la porte, on se ressalue et on rentre chez soi.

— Et Pascaline? . . . demanda Gaston.

— Pascaline? . . . Elle va donner l'herbe aux vaches et le breuvage à l'âne. . . Pour lors, une heure après, les père et mère, accompagnés de leur fille, viennent rendre la réciproque[5]); on reboit[6]) comme chez Mathurin, avec la différence que, cette fois, Pascaline a son verre et son escabeau. Au quatrième verre, la mère Mathurine dit:

— M'est avis que j'ons entendu le violon qui chantille[7]) sur la place. . .

Alors, moi, je me lève et j'articule:

— Si vous me donniez la licence, j'irions y voir avec la Pascaline.

— Tope! que fait Mathurin.

---

1) Ein ganz artiges Weidengebüsch.

2) Drei Morgen und 25 Ruthen an einem Stück.

3) Um die losgegangenen Maschen wieder auszubessern.

4) Wett zu machen; auch von unserer Seite vorzusetzen.

5) Gegenbesuch machen.

6) Reboire, aufs neue trinken.

7) Chantiller, fein singen; lieblich tönen; ertönen.

Pour lors, y m'tape dans la main, j'lui tape dans la sienne propre, j'offre le bras à la petite, et bonsoir la compagnie!

— Comment! dit Gaston, vous partez seul avec elle!

— Dame! pisque l'papa a tapé dedans la main; c'est comme si que le notaire, parlant par respect, y avait passé. Pour lors, on se rend à la place, on danse toute la soirée ensemble, et à dix heures, qu'est l'instant où le garde champêtre vient renverser le tonneau du ménétrier, on s'en va, bras dessus bras dessous, le long des haies,, reconduire sa particulière à sa maison.

— Ah! fit Gaston, et les parents offrent sans doute un nouveau pichet?

— Les parents! y a beau temps qu'ils ronflent. . . On recommence tous les dimanches ainsi, jusqu'au jour du mariage.

— Permettez! objecta Gaston; et personne ne trouve à redire à ces solitaires intimités au clair de la lune et le long des sentiers bordés d'aubépine?

Pisque j'vous dis que le père Mathurin a tapé dedans ma main! . . .

— Oui, j'entends bien; mais que se passe-t-il dans ces bras dessus bras dessous, que le garde champêtre ne paraît pas renverser aussi facilement que l'estrade du ménétrier?

— On s'fait la cour donc!

— Et . . . comment se fait cette cour?

— Dame! comme partout: on s'pousse, on s'tape dans le dos; on s'donne des crocs-en-jambe, on se fait rouler dans les talus[1]), on s'jette des mottes de terre[2]), et pis on s'cache, en criant coucou, derrière les buissons; on s'fait peur et on rit; puis on arrive, tout batifolant[3]) à la porte, on s'embrasse . . . et bonsoir!

Gaston ne pouvait en croire ses oreilles; le baron riait

---

1) Talus, Böschung von Rasen.

2) Motte de terre, Erdscholle.

3) Batifoler, schäkern, tändeln.

comme un jeune homme, et l'Éveillé ne comprenait rien à l'étonnement et à l'hilarité de son auditoire.

— Ah çà, voyons, dit Gaston, tandis que l'Éveillé se levait pour s'en aller, est-ce qu'il n'arrive pas quelquefois que le baiser réservé pour la porte soit donné et reçu pendant la promenade?

— Dame! queuque fois... Quand on s'a fâché ensemble, faut ben s'raccommoder.

— Et vous fâchez-vous souvent?

— Tant plus qu'on approche du mariage, tant plus qu'on se fait des brouilles: Pascaline et moi, nous nous fâchons tous les soirs, vu que nous nous marions demain.

— Et... ces raccommodements ne vont-ils jamais plus loin qu'on ne l'a prévu?

— Dame!... souventes fois[1]; mais pisque le père a tapé dedans la main, on peut user de son appartenance[2]: c'est comme si que le notaire, parlant par respect, y avait passé. Voilà tout le mystère; vous voyez ben que c'est pas histoire de dédaigner le portrait de l'empereur.

Tenez, dit le baron en mettant un louis dans la grosse main du paysan, vous ferez boire à Pascaline un pichet à notre santé.

— Pus souvent[3]! je vas acheter un veau qu'all' trouvera dans l'étable, en arrivant demain soir après le conjungo.

— C'est demain, que vous vous mariez? demande le baron.

— A midi précis: môssieu le maire a dit d'être exact, parce qu'il a sa vache qu'est sur le point de vêler[4].

---

[1]) Souventes fois, oftmals, in vielen Patois.

[2]) User de son appartenance, Gebrauch machen von dem was Einem zukommt, von seinem Eigenthum.

[3]) Pus souvent st. plus souvent, in den Patois und in der Pariser Volkssprache: das sollte mir auch einfallen! — Ja, morgen früh! — Nimmermehr!

[4]) Véler, kalben.

— Eh bien, nous irons voir cela.

— Vêler la vache! c'est pas ben curieux.

— Non pas! nous assisterons à votre mariage.

— V'là un honneur! . . . Je vas prévenir Pascaline que deux bourgeois[1]) viendront à not' noce; et je cours annoncer au marchand de faïence qu'il va avoir vot' visite.

— Pourquoi faire?

— Vu que toutes fois et quantes[2]) que l'on assiste à un mariage, on monte le ménage de poteries peintes en rouge et en bleu.

L'Éveillé, remonté sur la Biche, partit au trot, en sifflant son air, et il était depuis longtemps disparu derrière les buissons du coteau, qu'on entendait encore le claquement joyeux de son fouet, battant la mesure de sa ballade sur la croupe de Rossignol.

---

[1]) Bourgeois st. monsieur, im Patois der Bauern, auch nennen so in Paris die Arbeiter ihren Patron, die Domestiken ihren Herrn und die Kutscher ihren Fahrgast.

[2]) Toutes les fois et quantes, alle Male.

Galoppe d'Onquaire.

LÉGENDES ET COUTUMES ARTÉSIENNES.

(Le duelliste assassin. Légende moderne. — Le bandit posthume. Étymologie ridicule de Bapaume. — Les martyrs du carnaval de Saint-Pol.)

I.

Le duelliste assassin.

Légende moderne.

Depuis la conquête qu'en fit la France, la petite ville de Béthune n'est sortie qu'un instant de l'obscurité. Ce fut dans les dernières années de la monarchie française.

A cette époque elle passait pour avoir donné le jour à un véritable monstre, dont les forfaits, déguisés sous le nom de duels, l'avaient rendu un objet d'effroi dans tout le pays. On ne parlait partout que du duelliste de Béthune. Or, ce misérable n'était pas natif de Béthune. A la vérité, sa résidence ordinaire était le château d'Annezin, distant de Béthune d'un quart de lieue environ, et qui passait pour avoir autant de fenêtres que l'on compte de jours dans l'année.

C'est cette splendide habitation qui fut le théâtre des crimes dont se souilla, avec une révoltante impunité, le sieur de Huchin, marquis de Longastre, de la famille de Roquelaure. Il paraît prouvé que ce misérable meurtrier ne fut d'abord qu'un homme d'un orgueil excessif, chatouilleux à l'excès sur l'article du prétendu point d'honneur. Mais bientôt l'habitude de répandre le sang dans les duels en al-

luma la soif dans son âme et le porta à se souiller de crimes que la vengeance de Dieu, à défaut de celle des hommes, devait atteindre tôt ou tard.

Un jour, trois Anglais voyageant dans le pays et qui vraisemblablement ne valaient guère mieux que le spadassin Béthunois, ayant appris qu'on le disait le plus habile maître en fait d'armes qu'il y eût en France voulurent s'assurer de la vérité, car, à ce qu'il paraît, ils se croyaient eux-mêmes sans rivaux sur ce point.

Le marquis de Longastre les accueillit parfaitement et en homme qui sait vivre. Après avoir accepté leur aimable proposition, il les pria de différer la partie jusqu'après le dîner qu'il leur offrit et dont il fit les honneurs avec une cordialité, une grâce parfaite et un sang froid qu'égalait à peine le flegme des trois étrangers.

Le repas terminé, on passa dans le jardin, choisi pour théâtre de leur funeste projet. Le lieu du combat était suffisamment désigné par trois fosses. On les avait creusées par l'ordre du marquis, pendant qu'ils étaient à table, afin que ce lugubre appareil, en effrayant ses adversaires, rendit pour le marquis les chances du combat plus favorables.

Voulez-vous encore vous battre? demanda le marquis aux trois insulaires, en leur montrant du doigt l'épouvantail qu'il avait imaginé. Ils firent un signe affirmatif. Le plus âgé prit aussitôt une des épées que l'on avait apportées et disposées par paire sur chacune des tombes. Toutes étaient d'égale longueur.

Aussitôt le marquis lança au loin les mules de plomb qu'il ne quittait que pour se battre et dont l'usage contribuait à sa funeste habileté.

A la première passe, l'Anglais tomba mortellement atteint. Ce fut le tour du second. Cette fois le marquis avait trouvé à qui parler; la lutte se prolongea. Il reçut même une légère blessure à la main. Mais une feinte d'un effet irrésistible par son extrême simplicité le débarrassa de son adversaire.

Restait le troisième, c'était le plus jeune. Quoiqu' exalté par la vue du sang, comme il arrive aux bêtes féroces, humaines ou autres, le roi des duellistes eut pitié de la jeunesse de son adversaire, sur la fermeté duquel avait agi défavorablement le triste sort de ses compatriotes.

Il parvint facilement à le désarmer, et daigna lui accorder la vie, après lui avoir, dit l'histoire, coupé une oreille en témoignage de sa victoire, à l'aide d'un couteau de chasse. Cela fait, il le congédia avec force démonstrations de politesse ironique. Mais auparavant, il l'avait obligé à constater que ses victimes avaient bien réellement rendu le dernier soupir.

Voilà la première étape que fit le marquis de Longastre dans le chemin du crime. Au moins dans cette circonstance il sut observer les lois du code des duellistes. En voici une où il n'en fut pas de même.

Le champ du combat avait pour limite un étang assez profond, en avant duquel le sort assigna la place du duelliste. Il paraît que cette fois il avait affaire à un prévôt ou maître d'armes des plus renommés. La preuve, c'est que le noble spadassin, ne se sentant pas de force à lutter directement, commença à rompre coup sur coup; c'est-à-dire à reculer. Il recula tant et si bien qu'un pas de plus en arrière, il tombait. — Tout-à-coup le marquis s'écria, du ton d'un homme courroucé: «Je ne me bats point contre deux; c'est une trahison!» Le pauvre prévôt du régiment Ventimille, telle était sa qualité, fut assez mal inspiré pour tourner la tête aussitôt, afin de voir quel était celui qui lui venait ainsi en aide, sans qu'il l'eût requis.

Le traître profita du moment, se fendit tout-à-coup, et plongea son épée jusqu'à la garde dans le corps de son adversaire.

Un homme capable d'un trait semblable devait promptement arriver à commettre des assassinats qualifiés, sans honte ni remords. C'est ce qui eut lieu; et on cite de Longastre des actes qui l'auraient conduit à l'échafaud, s'il

n'eût pas été protégé par quelques-uns de ses parents fort bien en cour, et qui obtenaient pour lui des lettres de grâce, chaque fois que la justice avait des comptes à lui demander.

En 1792, le trop célèbre duelliste émigra comme tant d'autres. Peu de temps après, des recrues d'un arrondissement voisin, qui allaient rejoindre l'armée de Moreau s'arrêtèrent au château d'Annezin et le mirent à sac. Ayant trouvé les fameuses pantoufles de plomb, ils songèrent tout naturellement à en fabriquer des balles. Quelque temps après, ces soldats, qui avaient transformé ainsi ce singulier objet de toilette, furent incorporés dans un régiment qui eut affaire avec un de ceux qu'avait formés le prince de Condé, composés, comme on sait, d'émigrés, au combat fameux de Ober-Ramlach, le 13 août 1796. Le marquis de Longastre servait dans ce corps. Il fut, selon la tradition, tué dans cette rencontre et la balle qui trancha les jours de ce grand criminel était une de celles qui furent fondues dans son propre château.

II.

Le brigand posthume. Étymologie ridicule de Bapaume.

Selon la tradition un fameux chef de brigands, qui vivait au XIme siècle, ne serait pas étranger au nom que porte la ville de Bapaume. Huit siècles se sont écoulés depuis et le souvenir de Bérangaire n'est pas encore tout à fait éteint dans le pays qui fut le théâtre de ses brigandages.

Il n'était bruit, plus de vingt lieues à la ronde, que de son audace et des atrocités qu'il commettait chaque jour et que sans doute la renommée exagérait. Aussi la terreur qu'il inspirait était telle que l'on avait institué des prières publiques pour obtenir de Dieu qu'il débarrassât la terre d'un tel fléau, puisque les hommes ne voulaient pas essayer de l'entreprendre. Ces pieuses supplications furent enfin ex-

aucées, et Bérangaire périt de mort violente dans les circonstances que nous allons rappeler.

Un ménestrel qui avait été autrefois de la troupe de Bérangaire était admis dans l'intimité du seigneur d'un château situé à deux lieues de Cambrai, et dont la légende ne dit pas le nom. L'appât d'une forte somme le détermina à trahir ses hôtes en fournissant à Bérangaire les moyens de s'introduire dans le château, un jour que le propriétaire en était absent et qu'il le savait mal gardé.

Le brigand, à la faveur de la nuit, réussit à surprendre et à égorger la garnison et enferma dans une des tours de l'habitation la châtelaine et sa fille, en attendant qu'il eût pris une détermination à leur égard. La vue du danger que couraient les malheureuses victimes de sa trahison ouvrit les yeux du ménestrel sur l'énormité de son crime.

Résolu de le réparer autant qu'il était en lui, il se rendit dans la salle où les bandits attablés se livraient à l'orgie la plus échevelée. Les chants qu'ils lui demandèrent et qu'il leur servit, il les choisit tels qu'ils ajoutèrent un stimulant à la passion du vin qui les dominait. Bientôt, ils furent tous plongés dans une ivresse complète, sans excepter ceux qui étaient chargés de garder le château et qui, eux aussi, avaient eu leur part du pillage de la cave du seigneur.

Le ménestrel profita du moment, sortit du manoir et courut à Cambrai, droit au palais de l'évêque-souverain qui sur-le-champ fit monter à cheval un nombre suffisant d'hommes d'armes.

Le château fut repris presque sans résistance. La plupart des criminels compagnons de Bérangaire furent tués, lui-même périt aussi. Quelques-uns parvinrent cependant à s'échapper et allèrent rejoindre une autre troupe de méréants, commandés par un lieutenant de Bérangaire. Car ce scélérat, grâce aux forêts immenses qui couvraient alors le pays, avait organisé ses brigandages sur une grande échelle.

Comme le prestige du nom de Bérangaire était leur principale force, les brigands répandirent le bruit qu'il était toujours à la tête de sa bande. Pour donner de la consistance à cette fable ils se servirent d'un stratagème assez plaisant.

Chaque fois qu'un voyageur de condition tombait entre leurs mains, ils lui déclaraient que Bérangaire lui-même fixerait la rançon. On le conduisait alors devant un tronc d'arbre excavé, où le redoutable chef atteint de paralysie, disait-on, se tenait habituellement par mesure de santé. L'individu qui jouait le rôle de Bérangaire prononçait alors sur la question soumise à son appréciation ; en d'autres termes, fixait la somme à payer par le captif, qui ne manquait pas d'aller raconter son aventure.

Bientôt cependant, le bon sens public fit justice de cette jonglerie ; les brigands finirent par être exterminés jusqu'au dernier.

Depuis cette époqne lorsqu'un voyageur ayant traversé la portion du pays hanté jadis par les bandes de Bérangaire, arrivait à quelque distance du château fort, où fut depuis bâtie la ville de Bapaume et que l'on appelait Fracqueville, il ne manquait pas de se frapper les mains l'une contre l'autre, en signe d'allégresse.

C'est à cet usage que Bapaume dut son nom[1]) et plus tard ses armoiries, qui consistent en un écu de sable à trois mains d'or. Voilà ce que raconte gravement la chronique. Il y a des étymologies accréditées qui valent celle-là, il est vrai.

---

[1]) Als wenn nämlich das Wort Bapaume aus Bat-paume (paume, innere Handfläche) entstanden wäre.

III.
Les martyrs du carnaval de Saint-Pol.

Ce qui a donné à Saint-Pol un certain renom dans le pays d'Artois, c'est la manière étrange dont on a, de temps immémorial, pratiqué le carnaval dans cette ville.

Ce n'est pas que les oripeaux, les friperies de tout genre dont s'affublent les acteurs de ce carnaval aient quelque chose de particulier, mais c'est qu'il y a ici une preuve nouvelle, inattendue de ce dont est capable la vanité, le besoin d'occuper un instant l'attention, ne fût-ce que de quelques personnes. Les héros, dans ces jours de folie, ce ne sont pas les gens qui ont le mieux réussi à se défigurer pour complaire à la populace. Par une étrange interversion des rôles, ce sont, non pas tous, mais un petit nombre de spectateurs qui, systématiquement, viennent sur la place publique recevoir avec un courage digne d'une meilleure cause les insultes de toute espèce, les coups même; et, chose plus inconcevable encore, les avaries les plus dégoûtantes que leur prodiguent non moins systématiquement des insensés qui, à l'abri du masque, abusent de la tolérance de la police.

Tel est le genre de gloire auquel aspirent les hommes forts de Saint-Pol. On en a vu qui se laissaient frapper au visage, souffraient que l'on mît leurs vêtements en lambeaux, qu'on les roulât dans la boue, qu'on les inondât de liquides de tout genre et de toute odeur, et cela sans opposer la moindre résistance, avec un stoïcisme dont on n'a pas d'idée. C'est le triomphe, le beau idéal de la force d'inertie. Seulement, quand ces stupides contrefacteurs des martyrs sont à bout de patience, le moindre signe qu'ils font suffit pour qu'à l'instant même on cesse de les meurtrir, de les rouer de coups. La victoire alors, dans cette lutte inconcevable, passe aux assaillants.

Voilà en quoi consistent les plaisirs du carnaval chez les Saint-Polais, plaisirs grossiers s'il en fut. Il est juste

d'ajouter cependant que la musique est l'accompagnement obligé de ces saturnales. Elle n'a du reste qu'un rôle. Il consiste à répéter dans tous les tons possibles un certain air particulier aux habitants. Il n'a rien de remarquable, et cependant il produit sur eux, lorsqu'il l'entendent à l'étranger, le même effet que le ranz-des-vaches[1] sur les Suisses, l'air de Gayant[2] sur les Douaisiens et el Doudou[3] sur les Montois.

---

[1]) Ranz-des-vaches, Kuhreigen.

[2]) Der Gayant (Riese) ist ein Koloss von Flechtwerk, den man in Douay zur Zeit der Kirmess (ducasse) umherführt. Man singt dabei ein Tanzlied (l'air de Gayan). Der Gebrauch ist uralt und die Wörter gayan, gayant, ducasse, ducace auch altfranzösisch.

[3]) In Mons bed. doudou, in der Pikardie, Normandie etc. dodo, der Schlaf, das Bettchen, faire dodo, schlafen. Das Lied ist eine Aufmunterung zum Schlafengehen, el doudou, d. h. au doudou.

J. P. Faber.

LA BUVETTE DE LA VEILLE DES ROIS.

Scènes rustiques de la Normandie.

Les croyances, les moeurs, les coutumes des campagnes de l'ancienne Normandie changent et disparaissent peu à peu au contact de la civilisation moderne. En général, nos paysans ont aujourd'hui les idées plus développées et vivent dans des conditions matérielles plus heureuses que par le passé.

Les assemblées[1]) de nos villages normands n'ont plus comme autrefois la physionomie rustique et champêtre, qui leur donnait un si grand charme; on les a gâtées en s'efforçant de les faire ressembler aux fêtes patronales des environs de Paris.

Les vallées, les coteaux, le plat pays, sont habités maintenant par de faux paysans, porteurs de redingotes et de souliers vernis; de fausses paysannes, ébouriffées de cheveux et gonflées de crinolines. Ces messieurs et ces dames ne veulent plus danser en plein jour, sur l'herbe, aux maigres accords du violon d'un ménétrier monté sur le tonneau traditionnel; il leur faut une salle de bal, éclairée de lampes fumeuses, un orchestre de musiciens de hasard, sonnant une bacchanale cuivrée, qui fait aboyer les chiens et mugir les bestiaux des fermes environnantes. — On dédaigne de se rafraîchir avec un verre de cidre national; fi donc! Il faut à cette nouvelle génération de la bière en

---

[1]) Assemblée, Kirchweihfest, Kirmess.

canettes, de l'eau-de-vie, de l'absinthe et autres poisons dont la consommation devient effrayante dans les campagnes.

Voilà les besoins que les conscrits, que les ouvriers se sont créés au sein des villes, et les goûts qu'ils ont rapportés de leur tour de France. Les vieillards s'attristent de cet état de choses, mais les jeunes gens se moquent de ces radoteurs et de leurs doléances. Ils disent qu'avec leurs souvenirs et leurs regrets du passé les vieux sont plus que jamais inutiles aujourd'hui, qu'ils retardent et embarrassent la marche des travailleurs chargés de la transformation du sol et du peuple français.

Il est à craindre que, du train dont ils y vont, le pays ne soit tellement transformé, d'ici au prochain siècle, que du nord au sud, de l'est à l'ouest, les hommes n'aient tous le même habit et les mêmes vices.

En tout cas, il est certain qu'à cette époque les moeurs et les coutumes de nos pères seront considérées comme des vieilleries du moyen âge dont parleront quelques livres, réunis dans une bibliothèque spéciale, comme les vieux bahuts au Musée de Cluny.

Hâtons-nous donc, puisqu'il en est temps encore, de parler de la Buvette de la veille des Rois[1]; c'est là véritablement une vieille coutume, la seule peut-être qui, dans le Vexin normand, se soit conservée jusqu'à nos jours dans toute la pureté de la tradition.

Les fêtes de Noël, du jour de l'an, de Pâques, la fête même du pays, sont loin d'avoir une importance aussi grande, pour les paysans, que celle de la Buvette. — La Buvette, pour le riche comme pour le paysan, est la communion de la famille rurale au foyer domestique, et à laquelle aucun étranger n'a jamais pris part, — c'est la cène offerte par le père et la mère à leurs enfants et petits-enfants.

Les malheurenx, les mendiants eux-mêmes, y pensent et s'en inquiètent trois mois à l'avance; les uns économisent

[1]) Kleiner Schmauss am Dreikönigsabend.

et retranchent encore quelque chose de leur maigre nourriture; les autres mendient avec plus de hardiesse et d'importunité, afin d'amasser la somme nécessaire aux dépenses du repas de la Buvette.

Ce jour-là, les provisions étant faites, on allume à la tombée de la nuit la bûche[1]! la plus grosse qu'on a pu trouver, bien entendu. — Les grands feux sont rares chez le paysan, mais quand il se mêle d'en faire un, la pièce en est chauffée et éclairée tout à la fois.

A droite et à gauche du foyer, des marmites pleines de victuailles chantent les plus doux airs et répandent des parfums qu'on n'est pas accoutumé de sentir dans la maison des pauvres gens.

— Devant le feu rôtit la dinde ou l'oie grasse, suivant les goûts et surtout les moyens des amphytrions.

Pendant ce temps, les enfants, occupés dans les fermes et les ateliers des environs, ont quitté leurs travaux et cheminent par les sentiers; d'autres, plus éloignés encore, ont quitté la ville et même l'armée, pour venir tous s'asseoir pendant quelques heures à la table de leurs parents.

Les premiers arrivés, aussitôt après avoir embrassé père et mère, puis déposé chacun son offrande, — toujours de nature à augmenter le menu du festin, en liquide ou en solide; — les premiers arrivés, disons-nous, s'empressent de quitter le toit paternel pour aller courir fourolles[2], en attendant l'heure du souper.

Tous s'en vont rejoindre la jeunesse du village, rassemblée autour de grands feux allumés en pleine campagne et préférablement sur les hauteurs. En voyant ces jeunes gens courir dans toutes les directions, avec des torches de pailles ou de fanes de colza allumées, imitant à distance les furolles ou feux-follets, on pourrait croire que leur

---

[1]) Vgl. das Stück les Noëls.

[2]) Fourolle, Feuerbrand, normannisch; das franz. furolles bedeutet Irrwisch, feux-follets.

intention est d'égarer les voyageurs, de les attirer dans des fondrières et des précipices, ainsi que les furolles véritables ont mission de le faire, comme le croient et le disent encore aujourd'hui de pauvres paysans superstitieux. Nous ne pensons pas que ceux de Normandie y entendent si grande malice, nous croyons qu'ils n'ont d'autre souci, ce soir-là, que celui de s'amuser à la mode de leur pays.

Pendant que les enfants sont à courir fourolles, voyons un peu ce que font les parents dans l'intérieur des maisons; assistons aux apprêts du festin.

Le père Cadronette, petit cultivateur fort aisé, est assis devant son feu, sa femme va et vient dans la pièce commune, ils sont sur le point de se mettre à table, car ils n'attendent personne: leur fils unique est parti au loin.

— Sapredié, notre femme, je ne sais pas ce que je sens comme ça dans notre maison, mais ça sent joliment bon tout de même!

— Pardienne, c'est notre soupe que vous sentez, notre soupe au beu (boeuf) et puis notre poule, fricassée avec des sartifis[1]).

— Ma foi, oui, je vous croirais ben, Rosalie, je vous croirais ben. — Mais ça m'a fait deule (douleur) de la tuer, notre poule, c'était une si rude pondeuse: ah! si elle n'avait pas chanté en coq, vous savez bien, Rosalie, que je ne l'aurais pas tuée. Non, je ne l'aurais pas tuée!

— Pardienne, vous êtes si intéressé, que vous nous feriez manger des cailloux, si vous l'osiez, tandis que nous avons des poulets, des canards, des oies et des dindes plein notre cour.

— Ah! mais, minute, Rosalie, ceux-là c'est pour les vendre et nous faire de l'argent pour nos vieux jours.

— Hélas! mon Dieu, ne sont-ils donc pas arrivés, nos vieux jours? N'avez-vous pas soixante-huit et moi soixante-cinq? N'est-il pas bientôt temps de nous reposer, puisque,

[1]) Sartifis, Bohnenkraut.

malheureusement, notre fieu, notre pauvre enfant, est parti soldat, et que nous ne le reverrons peut-être jamais?

— Soyez tranquille, Rosalie, il reviendra, votre enfant.

— J'ai grand'peur que non, moi; — vous savez bien qu'il est parti sur mer, pour aller se battre contre les cochonchinois[1]. — A quoi bon, je vous le demande, est-ce que nous n'en avons pas assez dans notre pays?

— Oui c'est vrai, Rosalie, mais ceux-là sont bien plus gros que les nôtres, à ce qu'on dit.

— Ah! Cadronette, vous serez bien toujours le même homme, vous ne voyez que l'appât du gain, vous; c'est pour cela que vous n'avez pas voulu acheter un remplaçant à notre garçon. Mais s'il est tué, Cadronette, je vous en voudrai jusqu'à la fin de mes jours. — Ah! mon doux Jésus! A quoi cela nous sert-il d'avoir des enfants, pour qu'on nous les emmène à l'armée de la guerre?

— C'est votre faute, Rosalie, vous savez bien que je n'en voulais pas, moi, car je n'ai jamais été porté pour les enfants; au contraire, je vous disais toujours: d'enfants à élever, de fille à marier, Dieu veuille nous préserver! Mais vous n'avez pas voulu m'écouter, et puis aujourd'hui, voilà que vous pleurez et que vous vous tourmentez pour notre enfant.

— Vous ne vous tourmentez pas, vous; vous avez le coeur si dur, vous n'avez souci qu'à l'argent; c'est l'intérêt qui vous a guidé toute votre vie. — Allez, allez, Cadronette, le bon Dieu vous punira, vous mourrez dans nos côtes, avec la hotte sur le dos, c'est moi qui vous le dis.

Au moment où le père Cadronette allait répliquer à sa femme, on frappa à la porte et Ribaud Mangetout, ancien marinier, entra dans la maison.

Bonjour, le maître, bonjour la maîtresse[1], dit-il en s'avançant vers le feu.

---

[1]) Verstümmelung des Wortes Cochinchinois.

[2]) In mehreren Provinzen (Mayenne, Normandie, ist maître der Titel des Pächters oder Gutsbesitzers.

Ah! sainte Vierge! les sens ne m'ont fait qu'un tour; j'ai cru que c'était mon pauvre éfant[1]) qui cognait à cette porte.

— Non, la maîtresse; mais il ne faut pas vous faire du mal comme cela; qui sait s'il ne va pas venir cogner ce soir pour tout de bon; vous savez bien qu'on revient de loin pour faire la buvette avec ses parents.

— Ah! mon cher homme, que le bon Dieu vous entende et vous assiste!

— Je suis bien sûr que le père Mangetout n'a pas besoin d'être assisté aujourd'hui, dit alors Cadronette; je parie qu'il va faire aussi la buvette cette nuit; ça n'a pas le sou, ça meurt de faim la moitié de l'année, pourtant ça trouve le moyen d'avoir une pièce de cent sous pour ce jour-là.

— Vous avez tapé droit, notre maître; j'ai eu cent sous tout juste; j'ai mis quatre mois à les amasser sou à sou, pour fêter la Buvette cette nuit et puis les Rois demain.

— Quatre mois pour amasser cent sous, poursuivit Cadronette, et dire qu'il va croquer cela en un jour!

— Oh! non, en deux; je vous ai dit la Buvette et puis les Rois.

— Malheureux! si vous aviez toujours fait comme cela, si vous aviez amassé et placé tout l'argent que vous avez gagné, vous ne seriez pas aujourd'hui à ma porte, à venir me demander encore quelque chose, j'en suis sûr.

— Dites plutôt, notre maître, que c'est ce gueux de chemin de fer qui est cause de tout: le métier ne va plus, la marine et les mariniers sont ruinés, au jour d'aujourd'hui.

— Ne mentez pas, père Mangetout; convenez avec moi que c'est votre gosier tout seul qui a causé votre ruine. Vous avez roulé sur l'or; vous tuiez jusqu'à deux cochons

---

[1]) Éfant st. enfant, normann., pikard. und in den meisten andern nordfranz. Provinzen, auch in Beziers, Forez, Rodez, Haute-Saône, Franche-Comté und im Wallonischen.

par an, vous faisiez la noce chaque fois que vous arriviez de voyage, vous veniez m'acheter mes dindes, mes oies, mes canards, mes poulets et puis tout mon plus beau fruitage (fruits); il n'y avait rien de trop bon pour votre bec, père Mangetout, — bien nommé; — mais il faut être juste, vous ne marchandiez pas, vous croyiez que cela durerait toujours, et puis à cette heure vous êtes obligé de vous serrer le ventre. — Allons, père Mangetout, dites-moi ce que vous venez me demander aujourd'hui, du bois pour faire bouillir votre marmite, n'est-ce pas?

— Non, notre maître, je vous remercie, j'ai une bûche que je gardais depuis la Saint-Michel; oh! une belle bûche, allez; je suis sûr qu'elle a bien trois pieds de long sur quatre pieds de tour; elle emplit toute notre cheminée, ric-à-rac[1]!

— Fichtre[2]! elle est plus belle que la mienne, en ce cas. — Eh bien! alors, qu'est-ce que vous me demandez?

— Dam! notre maître, simplement trois ou quatre pots de cidre.

— Ah! ah! à présent que vous ne buvez plus que de l'eau, vous trouvez mon cidre bon; vous n'en vouliez pas, autrefois, vous ne buviez que de vin.

— Les goûts changent tous les sept ans, notre maître.

— Oui, oui, je le croirais bien, surtout quand on ne peut pas faire autrement.

— Allons, voyons, Cadronette, dit Rosalie, ne le faites pas languir, ce cher homme, donnez-lui donc ses quatre pots de cidre; on ne doit pas laisser pâtir les malheureux, un jour comme celui-ci.

— Merci, la maîtresse, vous êtes charitable; Dieu vous récompensera et vous fera retrouver votre garçon.

— Est-ce que vous auriez par hasard de ses nouvelles,

---

[1]) Ric-à-rac, meistens ric-à-ric, ganz nahe daran, nahe aneinander, im Normannischen bedeutet tout ric, ganz nahe.

[2]) Fichtre, Potztausend!

père Mangetout? s'écria la pauvre mère toute tremblante; dites, dites, vite, car alors ce ne serait pas du cidre que je vous donnerais pour faire la buvette, mais du vin! oui, père Mangetout, du vin, du même que celui que vous aimiez tant autrefois.

— Doucement, Rosalie, vous allez vider notre cave; ne réforcez[1]) pas tant ce brave homme-là; c'est qu'il est malin, et pour avoir notre vin, il serait bien capable de vous en faire, lui, des nouvelles.

— Vous me jugez mal, notre maître; je suis un malheureux, un mange-tout, comme on m'appelle, mais je suis incapable d'abuser du chagrin d'une mère qui pleure son enfant. — Ça me porterait malheur, son vin serait capable de m'étrangler en passant.

— Allons, père Mangetout, je vas aller vous tirer du cidre; je n'en serais pas plus pauvre, et il ne sera pas dit que dans notre pays un chrétien aura fait ce soir la buvette avec de l'eau. Mais avant d'aller remplir votre cruche, je veux que vous me disiez ce que vous allez manger ce soir pour votre souper; vous n'avez pas pu aller bien loin avec vos cent sous. — Voyons, contez-nous cela, mon bonhomme.

— Oh! le compte ne sera pas long à faire, notre maître; tenez, comptez bien: vingt sous de beu pour faire la soupe, — ce sera la première que j'aurai mangé depuis un an. — La femme au grand Louis m'a vendu un beau lapin pour trente sous, — un pain de quatre livres, douze sous, — une botte de céleri, deux sous, et puis deux sous de chandelle. — Comptez-vous, notre maître?

— Oui, père Mangetout, ça fait trois francs six sous, allez toujou s.

— Du café et du sucre, dix sous, — de la goutte, pour douze, — du vinaigre et de l'huile pour deux sous, et puis

---

[1]) Réforcer, nöthigen, besonders zum Essen; gewöhnlich ist der normannische Ausdruck réforcez-vous st. mangez-donc, excitez-vous à manger!

un gateau de dix sous, — ça fait-il le compte, notre maître?

— Oui, père Mangetout, la pièce y est, mais avec tout cela, vous n'avez pas de beurre pour faire cuire votre lapin.

— C'est vrai, notre maître, aussi je me disais bien que je devais avoir encore quelque chose à vous demander.

— Voyez-vous, Rosalie, comme il nous amène cela de loin; c'est un malin, allez, que le père Mangetout; c'est égal, notre femme, donnez-lui un brin de beurre, tandis que je vas aller lui remplir sa cruche.

— Dites donc, notre maître, pendant que vous êtes en train, donnez-moi aussi une bouteille de ce vin en question.

— Ouais! père Mangetout, tant plus qu'on vous en donne, tant plus que vous en demandez, il paraîtrait.

— Moi je ne vous demande plus rien, notre maître, je vous remercie bien des fois de ce que vous voulez me donner; seulement, j'accepterai ce que la maîtresse m'a offert, dit-il en se tournant de son côté.

— Oui, père Mangetout, dit vivement la pauvre femme, je vous ai offert du vin, si vous m'apportiez des nouvelles de mon garçon, — en avez-vous, oui ou non?

— Peut-être bien que j'en ai, la maîtresse.

— Parlez alors, mais parlez donc, mon cher homme du bon Dieu, vous ne savez pas le mal que vous me faites.

— Calmez-vous, la maîtresse; c'est que, voyez-vous, le saisissement de la joie, ça fait autant de mal que celui du chagrin; — allons, mettez-vous là, sur cette chaise, et puis je vas vous conter cela bien gentîment.

— Vous me ferez mourir, ou bien vous me rendrez folle, père Mangetout!

Voyons, soyez raisonnable, la maîtresse; je commence: Il est bon de vous dire que je suis allé en haut du Mont, pour voir les gars du pays courir fourolles! Eh bien! je les ai vus, et ils m'ont dit qu'il ne faudrait pas vous étonner si

Mondésir, votre garçon arrivait ce soir pour faire la Buvette avec vous.

— Serait-il possible! par où vient-il, que je m'en aille au-devant de lui?

— Ça n'est pas la peine de vous déranger, la maîtresse, restez tranquille chez vous, Mondésir y viendra bien tout seul; d'abord il est certain qu'il y a des gens qui l'ont vu.

— Qui sont ces gens-là? parlez, mais parlez donc, père Mangetout; ne me tourmentez pas, ne me faites pas languir; vous voyez bien que vous m'arrachez le coeur par morceaux! Voyons, qui est-ce qui l'a vu?

— Moi, et puis tout le monde; et tenez, voilà les gars du pays qui vous l'amènent; ils ont voulu lui faire la conduite jusqu'à votre porte, les entendez-vous chanter?

Ah! la mère, ne pleurez plus.
Votre garçon est revenu.
Il a quitté depuis six mois,
Le pays de Cochonchinois,
Pour venir faire ici les Rois.

Au même instant, Mondésir entrait dans la maison, et se jetait dans les bras de sa mère, qui s'écriait: Ah! bonne sainte Vierge, vous avez eu pitié de moi, vous m'avez rendu mon garçon!

— Oui, et on peut dire qu'il revient de loin pour faire la Buvette avec vous, celui-là, dit en riant le père Mangetout.

Charles Jobey.

LA FILEUSE.

Scènes de moeurs, traditions et superstitions normandes.

La route devenait de plus en plus difficile; la neige qui commençait à tomber, en aveuglant nos chevaux, rendit notre marche encore plus incertaine. Le postillon s'arrêta plusieurs fois, cherchant à reconnaître, dans la nuit, le pont jeté sur le Thérain; mais la neige, toujours plus épaisse, ne laissait voir ni les poteaux par lesquels il était annoncé, ni les arbres qui dessinaient le cours de la petite rivière. Les eaux, enchaînées par la glace, ne pouvaient non plus nous guider par leur rumeur. Nous avancions lentement et avec une sorte d'incertitude craintive. Enfin, notre conducteur aperçut, à travers la nuée de neige, la double balustrade du pont. Il cessa de retenir les rênes, fouetta ses chevaux avec un sifflement d'encouragement, et la lourde diligence s'élança plus rapide; mais, presqu'au même instant un choc terrible nous enleva des banquettes; le postillon poussa un cri, et la voiture, fléchissant à gauche, versa sur le parapet. Une des grandes roues venait de se briser contre la seconde borne.

Les premiers moments furent employés, comme d'habitude, en malédictions et en reproches: les voyageurs criaient après le conducteur, le conducteur jurait contre le postillon, et le postillon battait ses chevaux; mais, la première colère passée, chacun prit son parti. On nous retira de notre prison roulante, désormais condamnée à l'immobilité. Examen fait, il se trouva que la roue était assez gravement endommagée pour exiger la présence d'un charron. Nous

étions à environ une lieue de Saint-Omer-en-Chaussée et de Troissereux, nous ne pouvions attendre sur la route que l'ouvrier fût venu, et on décida que le conducteur irait chercher le charron sur l'un des chevaux; tandis que le postillon gagnerait l'abri le plus voisin, avec les voyageurs et le reste de l'attelage. Nous vîmes en effet le premier enfourcher le porteur et disparaître au galop dans la nuit, tandis que le second tournait à droite, précédé des trois chevaux qui lui restaient, et nous faisait prendre un chemin de traverse au milieu des friches.

Mon compagnon et moi, nous le suivions en frissonnant sous un vent glacé. Tout avait autour de nous un aspect funèbre. Nous marchions sans entendre le bruit de nos pas, enveloppés dans un linceul de neige qui se déroulait silencieusement à nos pieds. Par instants, nous traversions des taillis dont les repousses, blanchies par le givre, se dressaient comme de gigantesques ossements et s'entre-choquaient avec un cliquetis lugubre. Nous arrivâmes à une clairière où le gazon, dépouillé de neige, formait une sorte de cercle dont le vert jaune se dessinait sur la blancheur des frimas. Notre guide nous montra ce cercle avec un sourire qui tenait le milieu entre la bravade et la peur.

— C'est le rond des fades[1], nous dit-il en évitant de le traverser; ceux des environs assurent qu'elles viennent danser, à la nouvelle lune, avec les farfadets et le Goubelino[2]. Il y en a qui les ont vues de loin; mais il ne faut pas les déranger, vu que ce sont des mauvaises qui vous tordent un homme comme une hart de fagot. On dit

---

[1]) Fade, Fee (patois berrichon, manceau, normand etc.); in Berry auch fadette, vom latein. fata st. parca, nach Diez; Andere leiten es von fatua, Wahrsagerin, ab.

[2]) Farfadet, Kobold; Goubelino, Kobold, cf. d. engl. goblin. Die norman. Form goubelin ist gebräuchlicher, daher das part. p. goubeliné, der Gespenster, Geister sieht. In der Pikardie ist der Gobelin ganz unser „Heinzelmännchen", ein neckischer, oft nützlicher Hausgeist.

aussi qu'elles enlèvent des enfants à la manière de celles de mon pays, où nous avons la bête Havette, qui se cache au creux des fontaines, et la mère Nique, armée d'un bâton pour corriger les marmots.

— Sans parler des fées qui habitent les environs de Dieppe, repris-je.

— Au haut de la grande côte, près du village de Puys, interrompit le postillon. C'est là que se tient la foire de la cité de Limes, où les dames blanches mettent en vente des herbes magiques, des rayons de soleil montés en bague et des lueurs de lune roulées comme de la toile de Laval. Elles vous invitent à acheter avec autant de mignonneries que les dentellières de Caen, et, si vous approchez, elles vous lancent dans la mer. J'ai eu un cousin qu'on a trouvé mort ainsi au bas de la falaise.

Je fis remarquer à mon compagnon de voyage comment les mythologies norses, païennes et celtiques se trouvaient mêlées dans nos traditions populaires. Qu'étaient, en effet, toutes ces fées ravissant les nouveau-nés à leurs mères, et attirant les imprudents dans leurs piéges, sinon les soeurs des nymphes que Théocrite appelle déesses redoutables aux habitants des campagnes, parce qu'elles enlèvent les enfants près des sources et qu'elles entraînent les jeunes bergers au fond de leurs grottes humides? Comment ne pas reconnaître, dans ces rondes de nuit, auxquelles préside un génie, les danses des Alfes scandinaves conduites par le stram-man ou homme du fleuve? Enfin, ces dangereuses marchandes de talismans et de trésors ne rappelaient-elles point les Barrigènes gauloises vendant aux matelots la richesse, la jeunesse, la santé et les beaux jours?

— Vous pouvez ajouter, me dit le Provençal, mon compagnon, que dans nos contrées, cette triple origine est encore plus évidente.

Chez nous les Blanquettes changent de forme à volonté et apaisent ou excitent les tempêtes, ainsi que le faisaient les prêtresses celtiques; elles dansent au clair de lune comme

les vierges de l'Edda, en faisant croître à chaque pas une touffe de fenouille, présidant au sort de chaque homme à la manière des parques antiques. Toutes les maisons reçoivent leur visite dans la nuit qui précède le nouvel an. Avant de se coucher chaque ménagère dresse une table dans une pièce écartée, elle la couvre de sa nappe la plus fine et la plus blanche; elle y dépose un pain de trois livres, un couteau à manche blanc, un peu de vin, un verre et une bougie bénie qu'elle allume avec une branche de lavande empruntée au brandon de la Saint-Jean, puis elle ferme la porte et se retire, comme on dit, à pas de renard. Le dernier coup de minuit sonné, les Blanquettes arrivent brillantes et légères comme des rayons de soleil; chacune d'elle porte deux enfants; l'un, qu'elle tient sur le bras droit, est couronné de roses et chante comme l'orgue: c'est le bonheur; l'autre, assis sur le bras gauche, est couronnée de joubarbe arrachée des toits avant la floraison[1]) et pleure des larmes plus grosses que des perles; c'est le malheur. Selon que les Blanquettes sont contentes ou chagrines des préparatifs faits pour les recevoir, elles déposent un instant sur la table l'un ou l'autre enfant, et décident ainsi du sort de la maison pendant toute l'année; le lendemain la famille vient vérifier le couvert des Blanquettes. Si tout est en ordre, on conclut qu'elles sont parties satisfaites; le plus vieux prend le pain, le rompt, et, après l'avoir trempé dans le vin, le distribue aux assistants, pour partager entre eux le bonheur! c'est alors seulement que l'on se souhaite bon an et joyeux paradis.

Tout en causant, nous avions continué à marcher; nous ne tardâmes pas à apercevoir une maison précédée d'une cour, et qui donnait sur une route qu'il fallut traverser. Je reconnus, au premier coup d'oeil, une de ces hôtelleries cam-

---

[1]) Joubarbe (sempervivum tectorum) Hauswurz, Donnerkraut, gilt in ganz Südfrankreich als eine hausbeschützende Pflanze, die man nicht ausreissen darf.

pagnardes où s'arrêtent les maquignons et les rouliers. Le postillon, qui avait fait claquer son fouet pour annoncer notre arrivée, parut surpris de ne voir personne sortir à sa rencontre. La porte d'entrée était ouverte à deux battants, la cour déserte. Une grande carriole, trop haute pour s'abriter sous le hangar, avait été appuyée le long du mur de clôture. Notre guide regarda autour de lui.

— Eh bien! pas de maître et pas de chiens! dit-il, on entre donc ici comme au champ de foire?

Je fis observer, que tout le monde était sans doute endormi.

— Non, non, reprit-il, les gens ne se couchent qu'à la mi-nuit[1]; faut que Guiraud soit absent avec son gendre. La belle-fille est accouchée d'avant-hier, et la mère-grand[2] est sourde comme un pavé; mais que fait donc la petite Toinette?

— Voici quelqu'un, dit mon compagnon.

Une lumière venait en effet de paraître sur le seuil de l'auberge, et nous la vîmes s'avancer en sautillant au milieu de l'obscurité. Une voix se fit entendre avant que l'on pût distinguer la personne.

— Et-ce vous, nos gens! cria-t-elle de loin.

— Allons donc, moisson d'Arbanie[3], dit le postillon, j'ai cru qu'il n'y avait personne dans votre logane[4].

— Tiens, Jean-Marie! reprit la voix, il m'avait semblé

---

[1]) La mi-nuit st. le minuit; der gewöhnliche normannische Ausdruck dafür ist minieut oder mignieut.

[2]) Mère-grand st. grand'mère, auch in Berry und andern Provinzen.

[3]) Moisson d'Arbanie, Sperling kleinster Art (moineau-friquet); die Normannen nennen den Spatz auch la passe. Im Dep. de l'Orne heisst der Fink moisseron. Moisson wie moineau u. d. altfrz. moisnel vom lat. musca. (In der Aachener Mundart Moesch, Sperling). Passe von passer.

[4]) Logane, Hütte, normannisch.

que c'étaient ceux de la maison qui sont allé à Beauvais. Comment donc que vous êtes par ici avec vos chevaux?

— Per jou[1]! tu n'as qu'à le demander au petit pont qui a voulu manger un morceau de ma roue, répliqua Jean-Marie; un peu plus nous allions choir au beau mitan du Thérain.

— Ah! Jésus! ainsi vous avez versé!

— Et ça te fait rire, pas vrai, grecque[2] que tu es, vu que ça t'amène des voyageurs.

— Ah bien! comme si on en manquait au Lion-Rouge, dit Toinette d'un ton de fierté un peu dédaigneuse; il y en a déjà dix dans les deux chambres; leur carriole est là près du hangar.

En relevant la lanterne de corne qu'elle avait posée sur la neige, elle nous montra le chemin.

La lumière qu'elle tenait à la hauteur de son épaule l'enveloppait d'un rayonnement qui me la fit remarquer. C'était une fillette à la poitrine étroite et aux mouvements saccadés, dont le visage avait l'expression de hardiesse naïve qui marque, pour ainsi dire, la transition entre l'enfant et la jeune fille. Elle nous fit entrer dans une grande pièce éclairée par une de ces chandelles rugueuses et fluettes que l'auteur des Contes d'Espagne appelle poétiquement de maigres suifs. Une vieille femme filait assise dans l'étroite auréole de lumière. Dès l'entrée son aspect me frappa. L'âge avait fait disparaître de son visage toute la mobilité de la vie, le regard était fixe, les lèvres fermées, le front sillonné de plis rigides et encadré d'une toile rousse

---

[1]) Per jou! normannischer Fluch, vielleicht von per Jovem. Der Ausruf jeu! den man in andern Provinzen (Franche-Comté) oft hört, wird dort als Diminutiv von Jésus aufgefasst.

[2]) Spitzbübin. Grec hat in den Provinzen als Adject. verschiedene Bedeutungen: durchtrieben, spitzbübisch; geizig, in der Normandie; — gestrenge, strengtadelnd, in Haut-Maine; — anspruchsvoll, unfreundlich, in Berry und Orléanais.

qui semblait jaunie par les siècles. On eût dit quelque momie égyptienne à demi-sortie de ses bandelettes funèbres. Le corps raidi, elle tournait d'une main le rouet, tandis que l'autre tirait le lin de la quenouille. Ce double mouvement toujours pareil avait quelque chose de plus saisissant que l'immobilité même; il semblait voir la mort forcée de se mouvoir pour imiter la vie.

La fileuse ne parut point s'apercevoir de notre arrivée, et nous effleurâmes le rouet sans qu'elle y prît garde. Toinette nous avertit qu'elle avait cessé d'entendre et de voir. Pour lui rendre le passage suprême moins difficile, Dieu la faisait mourir à plusieurs fois; il l'habituait au sépulcre en l'enveloppant d'une nuit et d'un silence éternels.

Je cherchais avec curiosité quelque trace de ce qui avait été jeune, vivant et beau, sur cette tombe d'un passé qui n'avait même point laissé d'épitaphe. Tout-à-coup les lèvres qui semblaient scellées s'ouvrirent; une voix confuse et inégale appela notre conductrice.

— Tona!

Tona courut à la vieille femme, appuya la bouche contre sa joue et répondit:

— Me voici, mère-grand.

— Les autres ne viennent-ils pas d'entrer? demanda la fileuse.

— Non, grand'mère, ce sont des voyageurs.

— J'ai senti leur air passer sur moi; dis-leur que Dieu les protége, Tona!

— Ils sont là et ils vous écoutent, mère-grand.

— Ah! tu as raison: il n'y a que moi qui ai les oreilles fermées! murmura la fileuse en soupirant.

Je regardai Tona avec surprise.

— Mais elle entend! m'écriai-je.

— Quand je lui parle, répondit l'enfant, aucune autre voix ne peut lui arriver, c'est un don que Dieu m'a fait comme à sa filleule!

Je souris de cette croyance naïve. Le don, ainsi que

l'appelait Toinette, avait en effet une origine immortelle, car il lui venait de sa pieuse tendresse. Cette tendresse seule avait pu lui apprendre à approcher ses lèvres de la joue de l'aïeule, en ralentissant les modulations de la voix, afin que le souffle pût, en quelque sorte, y écrire les paroles prononcées[1]; le miracle lui venait du coeur.

Dans ce moment le postillon rentra. Il venait de conduire ses chevaux à l'écurie et se plaignit de n'y avoir trouvé personne.

— Rougeot n'y est-il pas? demanda Toinette étonnée.

— Ah! bien oui, répliqua Jean-Marie, le galapian[2] est encore en ripaille! En voilà un chrétien qui ne mourra pas de mal labeur[3] les jours de grande fatigue, il a neuf doigts qui se reposent.

— Et pourtant sa besogne est faite, dit la jeune fille.

— Si c'est possible! reprit le postillon émerveillé, il a donc toujours à son service le farfadet?

— Ce n'est point pour Rougeot que vient le farfadet, dit Toinette avec une sorte de vivacité; demandez plutôt à la mère-grand.

Et s'approchant de la fileuse: — Pas vrai,, grand'mère, que dans la famille il y a toujours eu le lutin?

— Guillaumet, répéta la vieille femme, sur les traits de laquelle passa comme un souffle de vie; oui, oui, c'est un vieux serviteur: il faut avoir soin de lui, Tona.

---

1) J'ai été temoin d'un phénomène du même genre aux Quinze-Vingts, où j'ai vu converser avec un aveugle en traçant du doigt, entre ses deux épaules, les mots qu'on voulait lui communiquer. S.

2) Das norman. galapian oder galopian ist das franz. galopin, Taugenichts, Bummler, Strassenjunge, galapiat, galaubi, galbiou, in Berry und angränzenden Provinzen; galapiat, in der Pikardie und Franche-Comté.

3) Mal, fem. male, wird in mehrern Patois als Adjectiv gebraucht, daher altfrz. male-adresse, une male-mort, male-peste!

— Soyez tranquille, mère-grand, toutes les nuits je laisse la petite porte ouverte et la clef au garde-manger.

— Vous l'avez aperçu? demanda mon compagnon.

— Oh! non, dit la fillette, grand'mère nous a avertis que, si on cherchait à le regarder, il s'enfuyait, et que sa vue pouvait faire mourir; mais on l'entend balayer, cirer les tables ou tirer l'eau du puits.

— Faut pas mettre Guillaumet en colère! reprit la fileuse qui n'avait rien entendu de ce qu'on venait de dire et qui continuait sa pensée; les lutins ne sont pas chrétiens, vois-tu, fioule[1]), et ils n'ont pas appris à pardonner.

— La grand'mère en aurait-elle fait l'épreuve? demandai-je, curieux de provoquer les confidences de la vieille femme. Toinette transmit la question.

— Pas moi, pas moi, répondit-elle; quand Guillaumet était de méchante humeur, qu'il semait les cendres sur les planchers ou jetait des pailles dans le lait, je ne disais mot, et il reprenait son bon caractère. Ah! ah! ah! avec les farfadets c'est comme avec les maris, il faut laisser passer le nuage; l'ondée finie, ils sont pris de honte, et pour racheter chaque goutte de pluie, ils vous envoient trois rayons de soleil.

Ces derniers mots me prouvaient que l'âge n'avait point effacé du souvenir de la grand'mère les traditions du pays, et qu'en l'interrogeant, je pourrais beaucoup apprendre. Déjà, plusieurs fois, j'avais fouillé avec fruit dans ces mémoires à demi-éteintes, comme dans de vieilles éditions lacérées par le temps; mais je ne pouvais lui adresser de questions que par l'entremise de sa petite-fille, et celle-ci venait de nous quitter, attirée par les cris du nouveau-né,

---

[1]) Fioule st. filleule, Pathenkind, Enkelin, in den meisten nordfrz. Patois, auch im Wallonischen; fiou, fillot, fillaud st. filleul, petit-fils; eben so gebräuchlich ist fieu oder fiu, Sohn, Kind; fiotte oder fillotte, Töchterchen, kleines Mädchen (in der Normandie und Pikardie).

qui occupait avec sa mère une chambre dont nous n'étions séparés que par une petite cour. Je la vis bientôt revenir avec des langes qu'elle suspendit au foyer. La fileuse lui demanda des nouvelles de l'accouchée.

— La mère va bien, dit Toinette; mais elle donnerait une année de sa vie pour une heure de dormir, et le petit frère crie comme un aigle.

— Apporte-le, dit la vieille femme, je l'accâlinerai dans mon giron.

— C'est inutile pour l'heure, mère-grand, dit la fillette; il a pris le somme.

Et se tournant vers nous:

— Je ne dis pas que j'ai porté le berceau dans la chambre jaune, ajouta-t-elle en souriant; grand'mère aurait peur des fades qui viennent tourmenter les nouveau-nés.

Ceci me servit naturellement de transition pour prier Toinette d'interroger la fileuse sur les superstitions populaires du canton. La jeune fille transmit fidèlement mes questions; mais les réponses de la vieille impatientée furent courtes. Mon compagnon, qui vit mon désappointement, haussa les épaules.

— Que Dieu vous bénisse! dit-il ironiquement; vous voulez tirer de l'huile d'un olivier mort.

— Ah! croyez-vous cela? dit Toinette; eh bien! vous allez voir si la mère-grand ne se rappelle pas quand elle veut!

Et, s'approchant de la fileuse comme elle l'avait déjà fait:

— Pas vrai que le monde n'est plus comme quand vous étiez jeune, mère-grand? dit-elle d'une voix caressante.

La vieille hocha la tête, et répondit par une exclamation plaintive.

Le Provençal se retourna.

— Sur mon honneur, la momie a soupiré! s'écria-t-il.

— Ah! c'était alors la bonne époque, reprit la jeune fille du même ton insinuant; vos amoureux plantaient des mais garnis de rubans devant vos portes; on faisait danser des rondes d'épreuve aux nouveaux venus pour savoir s'ils étaient

braves; vous aviez de belles veillées où les anciens apprenaient le moyen d'échapper aux sorciers et de se faire bien venir des bonnes filandières.

Le rouet de la vieille s'était arrêté; elle écoutait la voix de l'enfant comme si elle eût entendu la voix même de sa jeunesse. Les rides de son visage s'agitaient et semblaient sourire, ses paupières s'entr'ouvraient; l'oeil éteint cherchait la lumière. Nous regardions avec une curiosité étonnée cette espèce de résurrection que venait d'accomplir la parole de Toinette. La vieille femme porta la main à son front pour se rappeler, et ses doigts se mirent à jouer avec une mèche de cheveux blancs que ses coiffes laissaient échapper. Il y avait dans ce geste rêveur je ne sais quelle réminiscence de jeune fille dont je fus ému.

— Oui, oui, murmura la fileuse, qui semblait parler tout haut, à la manière des enfants ou des vieillards; comme le pays était beau alors! et quelles gens affables! Toujours un sourire quand on passait, et: — Bonjour, la grande Cyrille! bonjour, la jolie fille! Ah! ah! ils savaient vivre dans ce temps-là! Et pourtant Gertrude et moi nous étions les plus recherchées. Pauvre Gertrude, qui devait finir si tristement! Mais aussi son frère avait déniché sous le toit la poule de Dieu[1]), et elle avait écrasé le cri-cri[2]) de la cheminée. Quand on fait du mal aux petites créatures qui vivent sous notre protection, les bons anges pleurent et quittent le logis.

Ici la voix de la grand'mère devint plus basse, elle continua quelque temps, en mots inintelligibles, sa divagation rétrospective; puis nous l'entendîmes qui parlait du rêve Saint-Benoît.

— N'est-ce pas lui, grand'mère, qui fait voir en songe l'homme qu'on épousera? demanda Toinette.

— Je l'ai vu, moi, reprit la vieille en souriant d'un air

---

[1]) Poule de Dieu, die Schwalbe.

[2]) Cri-cri, Heimchen, in allen nordfrz. Patois, st. grillon.

de triomphe; mais j'avais suivi toutes les prescriptions. La chandelle éteinte, j'avais mis mon pied nu sur le bord du lit en prononçant les quatre vers d'appel, et je m'étais couchée sans penser à rien autre chose qu'à celui qui devait dormir sur mon oreiller. Aussi, vers le milieu de la nuit, j'ai vu clairement, en songe, Jérôme, le postillon d'Achy.

— Et quand faut-il faire l'épreuve, grand'mère? demanda Toinette avec un intérêt attentif qui trahissait déjà de vagues souhaits.

— La veille de Noël, répliqua la fileuse; mais, pour réussir, il faut n'avoir contre soi ni fée, ni esprit, sans quoi ils rompent l'appel. Voilà ce qu'ils oublient tous maintenant, vois-tu, fioule; ils ne savent pas que les esprits sont autour de nous, sous toutes les figures, pour éprouver notre bon coeur ou notre méchanceté, et les bonnes filandières surtout ne quittent guère les chrétiens et les récompensent selon leur mérite. De mon temps elles ont enrichi plus d'une famille; aussi les pauvres gens les attendaient toujours, et ça rendait leur pain noir moins dur.

— Hélas! pourquoi donc, grand'mère, ne les voit-on plus? dit Toinette d'un accent plaintif.

— Les fades ont l'âme fière, répondit la fileuse; elles ne se montrent qu'à ceux qui les appellent avec confiance de coeur. Et comme on ne croyait plus en elles, la plupart ont quitté le pays avec leurs maris, les farfadets.

— Et cependant il nous en reste un, fit observer Toinette.

La vieille étendit la main avec une sorte de solennité.

— Tant que la mère-grand habitera le Lion-Rouge, dit-elle, les esprits viendront la voir; mais quand ils auront entendu le marteau clouer son dernier lit, tous partiront avec leur vieille amie:

A ces mots, elle redressa sa quenouille, et le rouet recommença à faire entendre son ronflement monotone. Je regardai mon compagnon.

— Elle ne dit que trop vrai, repris-je; les vieilles générations emportent, en disparaissant, toutes les naïves croy-

ances du passé, sans qu'il nous soit permis d'y substituer les rêves de l'avenir. Je viens de traverser les campagnes, et partout on m'a montré des grottes qu'habitaient autrefois les lutins ou les fées, en m'affirmant que leurs entrées se rétrécissaient chaque année, et que bientôt elles seraient closes pour jamais. N'est-ce point une symbolique prophétie, et la tradition populaire elle-même ne semble-t-elle pas annoncer que la porte des illusions, ouverte jusqu'ici sur le monde, se referme lentement? Hélas! que vont devenir nos générations d'essai entre cet antique soleil qui se couche et ce jeune soleil qui n'est pas encore levé?

— Elles feront comme nous, reprit le Provençal, elles attendront qu'on ait remis une roue neuve à leur diligence; seulement elles ne feront pas la sottise d'attendre à jeun, et je propose de les imiter en soupant.

Toinette se hâta de dresser la table devant le foyer, où flambait une de ces bourrées de traînes[1]) ramassées à la lisière des taillis.

Depuis longtemps déjà, les cris du nouveau-né se faisaient entendre. Toinette, tout en se hâtant, voulait achever de mettre le couvert avant d'aller à l'enfant.

La grand'mère sembla prêter l'oreille. Soit que la voix frêle et claire du nouveau-né pénétrât plus facilement la sourde muraille qui l'enveloppait, soit qu'il y ait dans les femmes qui ont été mère un sens caché, que l'âge ni l'infirmité ne peuvent émousser, elle se redressa en s'écriant: L'enfant appelle!

— J'y vais, grand'mère, dit Toinette en achevant précipitamment les derniers apprêts.

— L'enfant est seul! répéta la fileuse d'un accent inquiet; sur votre salut, Tona, prenez garde qu'il ne soit mal doué[2]) par votre faute!

---

[1]) Bourrée, Bund, Büschel; traîne, Reisig, Reiser, normannisch.

[2]) Mal doué, behext, normann.

La jeune fille, effrayée du ton de la grand'mère, saisit une lumière, ouvrit la porte, et traversa rapidement la petite cour. Je la vis entrer dans une pièce du rez-de-chaussée, dont les fenêtres s'éclairèrent; mais presqu'au même instan un grand cri se fit entendre, et elle reparut sur le seuil,t les traits bouleversés, les bras étendus et semblant reculer devant une vision.

Nous nous levâmes tous trois d'un même mouvement, et nous courûmes à la porte en demandant ce qu'il y avait.

— Elle est là, dans la chambre jaune! bégaya Toinette.

— L'accouchée? demandai-je.

— Non, non, la fade!

Sa main nous désignait la fenêtre éclairée, derrière le vitrage, une femme venait d'apparaître tenant dans ses bras le nouveau-né qu'elle berçait en chantant. Ses longs cheveux noirs tombaient sur ses épaules; elle avait les bras nus, et portait une espèce de basquine brillante de paillettes et de broderies. D'abord noyée dans la pénombre, la vision s'approcha bientôt de la croisée, où sa silhouette se détacha nettement encadrée dans la baie lumineuse. Le Provençal poussa une exclamation:

— Eh! Dieu me damne, c'est-elle! s'écria-t-il.

— Qui cela? demandai-je.

— La comédienne languedocienne que j'ai rencontrée à Beaumont.

— Que dites-vous? Sous ce costume?

— Ne vous ai-je pas raconté qu'ils étaient tous partis hier soir sans avoir le temps de changer d'habits? La petite est encore une princesse de Sicile.

— Alors toute la troupe est donc ici? m'écriai-je.

— Ce sont les voyageurs arrivés avant nous, fit observer Jean-Marie.

— Et qui étaient tous empaquetés dans des châles et des manteaux, ajouta Toinette frappée d'un trait de lumière; justement leurs chambres sont là derrière.

— Pardieu! voilà le mystère, reprit le Provençal en

riant, la princesse aura entendu les cris du marmot, et, en créature compatissante, sera venue pour les apaiser. Attendez-moi là, je vais vous amener la fée.

Il courut à la chambre jaune, et nous le vîmes reparaître un instant après avec la jeune femme, qui riait aux éclats de la méprise. Le reste de la trompe, attiré par le bruit, vint bientôt nous rejoindre. Mon compagnon, ravi du hazard qui lui ramenait inopinément la jolie Languedocienne, déclara que nous souperions tous ensemble, et ordonna à Toinette de mettre l'auberge au pillage. La vue d'un menu des plus modestes, mais sur lequel ils n'avaient point sans doute compté, mit nos invités de belle humeur, et l'entretien prit un ton de gaieté bohémienne tout à fait divertissant.

C'était la première fois que je me trouvai en contact avec une de ces bandes errantes, pauvres hirondelles de l'art qui, moins heureuses que leurs soeurs du ciel, volent sans cesse après un printemps qui leur échappe et cherchent vainement un toit pour suspendre leurs nids. En voyant ces derniers vestiges de moeurs oubliées, je me figurais les comédiens de campagne avec lesquels Molière avait autrefois parcouru nos provinces dressant comme Thespis des théâtres improvisés et ressuscitant un art perdu. Animés par le souper et par la vue d'un punch auquel le Provençal venait de mettre le feu, nos convives parlèrent de leurs excursions vagabondes, et la Languedocienne se laissa aller à raconter une partie de son histoire. C'était un de ces romans mille fois refaits et toujours à refaire qu'écrivent tour à tour l'insouciance, la jeunesse et la pauvreté. Elle nous le confiait avec des bouffées de folie et d'attendrissement dont les reflets passaient sur son visage comme passent sur un ciel changeant les rayons de soleil et les nuées. Elle parlait avec de naïfs ravissements de ses plaisirs de jeune fille : courses dans la montagne, contrapas[1]) dansées sur la place des

[1]) Contrapa, Art von Quadrille.

villages, promenades de noces conduites par le joncglas[1]), au son du galoubet[2]) et du tambourin.

Mon compagnon, qui avait passé plusieurs années dans le Roussillon, lui donnait la réplique et s'associait à tous ses enthousiasmes. Elle arriva à parler de la reine des danses méridionales, le ball[3]), et il s'écria qu'il l'avait autrefois dansé en veste et en bonnet catalans; elle en marqua la mesure sur son verre, et il se leva en indiquant les poses; enfin, cédant tous deux à cet entraînement qui fait de la danse, dans les pays du soleil, une irrésistible contagion, ils se saisirent par la main et commencèrent les passes gracieuses de la baillas des Pyrénées. Ces passes consistaient principalement en voltes, en retraites et en poursuites cadencées, qu'entrecoupent les fameux pas de la camada rodona et de l'espardanyeta[4]). La danseuse place ensuite sa main gauche dans la main droite du danseur, la balance trois fois, s'élance d'un bond et va s'asseoir sur l'autre main.

Cette danse hardie était entremêlée de cliquetis de doigts, de frappements de talons, de cris élancés, qui lui donnaient quelque chose d'élégant et de rustiqne tout à la fois; on se sentait emporté malgré soi par ces mouvements d'une spontanéité agreste; on s'associait d'instinct à cette joie en action. En contemplant, au centre de l'aube lumineuse que répandaient les chandelles et le foyer, ce couple dansant de vieilles baillas, presque oubliées et, au fond, plongée dans l'ombre la grand'mère qui continuait de filer, étrangère

---

[1]) Joncglas, Spielmann, in Languedoc und Roussillon.

[2]) Galoubet, kleine Flöte mit drei Löchern.

[3]) Ball, bal, bedeutet in Südfrankreich überhaupt: Tanz, nicht: Ball, assemblée de danse; baller, tanzen, in den meisten nordfrz. Patois.

[4]) Die Camada rodona besteht darin, dass der Tänzer seinen rechten Fuss über den Kopf seiner Tänzerin schwingt; bei der Espardanyeta schlägt er rasch die Absätze der Schuhe aneinander.

à tout ce qui se passait, il me semblait voir les images de la tradition riante du Midi et de la tradition mélancolique du Nord s'éteignant toutes deux, l'une dans la lumière et le bruit, l'autre dans les ténèbres et le silence.

Le bruit d'un cheval qui arrivait au galop interrompit le ball. C'était le conducteur de la diligence qui arrivait. Il nous avertit que la voiture était remise sur ses roues, et il fallut repartir.

Émile Souvestre.

TRADITIONS DE LA BRETAGNE.

Restes du paganisme en Bretagne. — Culte payen des éléments. — Notre-Dame de la Haine. — Les menhirs et les dolmens. — Contes bizarres:

Les deux bossus.
L'auberge blanche.
Peronnik l'idiot.
La montagne enchantée.

L'Armorique fut une des contrées où le culte druidique se maintint le plus longtemps, et l'on peut même dire qu'il s'y est perpetué jusqu'à nos jours, en se cachant à peine sous un vernis de catholicisme. Il est facile de voir que les premiers missionnaires, ne pouvant détruire les habitudes de respect du peuple pour les anciens monuments de sa religion, ont cherché à déguiser l'idolâtrie par des traditions qui rattachaient ces monuments à la théogonie chrétienne. Il en est résulté un mélange de superstitions antiques et nouvelles, singulièrement curieux à observer.

Les éléments sont encore, en Bretagne, un objet de culte pour la plupart des paysans. Cambry parle de la fontaine de Bodilis, dont les jeunes filles consultent les eaux pour savoir si elles se marieront dans l'année. On peut citer également la fontaine de Saint-Laurent, près du Ponton, qui a la propriété de prévenir les douleurs et les rhumatismes; celle de Saint-Jean-du-Doigt, qui guérit les maux d'yeux, et mille autres dont il serait trop long de

donner les noms : car il n'est presqu'aucune fontaine antique qui n'ait une vertu spéciale.

Le gui qui était, comme on le sait, la plante sacrée des druides, a aussi des pouvoirs particuliers : il préserve de la fièvre, et guérit certaines maladies des animaux ; les Bretons l'appellent l'herbe de la croix, nom qui lui fut sans doute donné par les prêtres afin de sanctifier, par un nom chrétien, la plante idolâtre, ainsi que ne pouvant déraciner les menhirs, ils les firent chrétiens en les surmontant d'une croix, ainsi qu'ils substituèrent les feux de Saint-Jean à ceux qui s'allumaient en l'honneur du soleil [1].

Mais le peuple alla plus loin : ses passions lui étaient restées ; il voulut conserver un culte pour elles. Le Celte, avant sa conversion, avait un autel élevé à la haine ; il ne put se résoudre à n'en avoir qu'un seul consacré à la charité. Son vice lui était resté, et il lui fallait le Dieu de son vice. Il songea donc à conserver son culte en changeant seulement de patron. Son esprit grossier ne voyait sans doute dans le Christ et sa famille que des divinités supérieures en puissance à ses anciens idoles ; il pensa qu'il pouvait transporter ses hommages des premiers autels au nouveau, sans rien changer, et qu'il n'y avait après tout qu'un culte à déménager. Ce fut ainsi que ce qui appartenait à un dieu barbare fut attribué par lui à la mère de Jésus et que l'on vit s'élever des chapelles sous l'étrange invocation de Notre-Dame de la Haine ! Et ne pensez pas que le temps ait éclairé les esprits et redressé de semblables erreurs ! une chapelle dédiée à Notre-Dame de a Haine existe toujours près de Tréguier, et le peuple n'a pas cessé de croire à la puissance des prières qui y sont faites. Parfois encore, vers le soir, on voit des ombres honteuses se glisser furtivement vers ce triste édifice

[1]) Die kath. Priester heissen noch jetzt wie die Druiden Bellec'h (v. belh, Leinen) und die Nonnen Léanez (v. lean, weiss) wie die Druidinnen.

placé au haut d'un coteau sans verdure. Ce sont de jeunes pupilles lassés de la surveillance de leurs tuteurs; des vieillards jaloux de la prospérité d'un voisin; des femmes trop rudement froissées par le despotisme d'un mari, qui viennent là prier pour la mort de l'objet de leur haine. Trois Avé, dévotément répétés, amènent irrévocablement cette mort dans l'année. — Superstition bizarre et vraiment celtique; vestige éloquent de cette énergie farouche des vieux adorateurs de Teutatès, qui semblent n'avoir renoncé à l'épée qui venge et tue, qu'à la condition de pouvoir poignarder encore par la prière! —

Ce sont surtout les menhirs, les dolmens, les lochavens, les cromlechs[1]), et toutes les pierres druidiques, qui sont restées dans les campagnes de l'Armoriqne des objets d'adoration ou d'épouvante; à la plupart se rattachent des légendes pieuses, évidemment fabriquées à dessein pour être substituées aux vieilles traditions. Il n'est point un monument celtique qui n'ait joué un rôle dans l'histoire sainte. Ceux-ci sont des cailloux que la Vierge apporta dans son tablier, ou bien des bornes que des saints plantèrent en commémoration de leur passage; ceux-là sont ou des impies transformés en rochers pour avoir insulté quelque personnage canonisé, ou des piliers auxquels on a autrefois attaché Belzébuth, ou bien des rocs lancés par le diable dans un accès de colère. Quant aux dolmens, tous sont les demeures des conribes, cornicouets ou poulpiquets[2]), espèces de petits nains noirs et hideux qui dansent le soir, au clair de la lune, et qui forcent les voya-

[1]) Menhir (langer Stein) oder peulvan (Steinpfeiler) heissen die wie Gränzsteine vertical in die Erde gesteckten Steine, franz. auch pierres fiches oder pierres fichées genannt; dolmen (Steintisch) ein horizontal auf einen menhir gelegter langer und breiter Stein; lochaven oder lichaven, besteht aus zwei verticalen Steinen, die einen horizontal darüber gelegten Stein wie Thürpfosten tragen; cromlech, kreisförmig gestellte Menhirs.

[2]) Im Morbihan heissen sie poulpicans.

geurs égarés à danser avec eux jusqu'à ce qu'ils les aient fait tomber morts de fatigue. Mille contes bizarres et charmants sont répétés sur ces petits hommes noirs qui hantent les landes de Croyou, les campagnes de Resporden, les bois de Lagueu etc. En voici quelques-uns.

Les deux bossus.

Il y a longtemps de cela! les poulpiquets s'étaient emparés de la vallée de Goïl. Dès que le soleil était tombé à l'horizon, et que les cornes des bergers avaient rappelé les troupeaux aux étables, personne n'osait plus se hazarder dans le val, car les hommes noirs étaient là qui dansaient. Un soir cependant un journalier et sa femme, oubliant la chose, passèrent près du château des Poulpiquets et tombèrent au milieu de la danse. Aussitôt qu'ils les aperçurent, les petits nains firent un grand rond autour d'eux et se mirent à tourner en poussant des éclats de rire si aigus qu'on les entendit du village de Coat-Meur. Le journalier et sa femme se crurent perdus. Déjà leurs genoux tremblaient et ils recommandaient leurs âmes à Dieu, lorsqu'ils entendirent tout-à-coup les poulpiquets chanter en choeur:

Lez hi, lez hou,
Bas en arer zo gaut hou!
Lez hou, lez hi,
Bas en arer zo gaut hi!

(Laisse-le, laisse-la; le bâton de la charrue est avec elle! Laisse-la, laisse-le, le bâton de la charrue est avec lui.)

En effet, le journalier, portant le bâton à petite fourche qui sert à nettoyer la charrue, ne savait trop encore ce que signifiait ce chant, lorsqu'il vit la chaîne des poulpiquets se rompre, et ils lui ouvrirent un passage, ainsi qu'à sa femme, pour leur laisser continuer leur route.

Le bruit de cette aventure se répandit dans le pays;

et depuis ce temps on put impunément assister aux danses des poulpiquets pourvu qu'on eût avec soi le bâton de la charrue.

Deux tailleurs y allèrent par curiosité; et pendant qu'ils regardaient, l'un dit à l'autre:

— Dis donc, Peric, toi qui prétends être sorcier, toi qui sais la langue des vaches et des oiseaux, ferais-tu bien une ronde avec ces petits démons-là?

— Pourquoi pas, répond Peric; et toi, Jan?

— Moi, j'irais leur prendre, s'il le fallait, le petit bissac qu'ils ont sur l'épaule pour voir s'il ne s'y trouve vraiment, comme on le dit, que du crin, des poils et une paire de ciseaux.

— Eh bien, tirons au sort qui ira le premier.

— Soit.

Les deux tailleurs tirent au sort, et Peric est désigné.

Peric était un petit bossu à crinière rouge, malin comme un écolier, gourmand comme un enfant de choeur, et n'ayant pas plus peur du diable que ne doit en avoir un tailleur. Il s'avança donc vers les cornicouets, tira bien poliment son chapeau, se rentra le cou dans sa bosse pour se donner un air agréable, et leur demanda la permission de prendre part à leurs danses.

— Volontiers, crièrent les petits hommes.

Ils élargirent leur cercle pour faire place à Peric, et commencèrent à chanter en tournant rapidement:

Di-lun, di-meurz, di-mercher. (Lundi, mardi, mercredi.)

«Voilà un chant qui ressemble au traquet du moulin, dit Peric en lui-même; c'est toujours la même chose; quand on y ajouterait, il n'y aurait pas de mal.» Et il saisit le moment où les cornicouets prononçaient le mot de dimercher pour ajouter d'une voix claire:

Di-riou a di-guënuer (Jeudi et vendredi.)

Mat! mat! (bien, bien!) hurlèrent les nains en précipitant leur élan et jetant de longs cris de joie. Puis, comme

saisis d'un mouvement d'amitié et de reconnaissance, tous entourent le petit bossu et lui disent :

— Que veux-tu, tailleur? que veux-tu de nous? Beauté, honneurs ou richesse, tu auras ce que tu demanderas.

— Ce que je demande, dit Peric, en riant, c'est que vous aplanissiez, s'il se peut, la montagne que je porte sur mes épaules.

Bien, bien, répétèrent les cornicouets, et saisissant aussitôt Peric, ils le lancèrent dans les airs, se le renvoyèrent comme une balle jusqu'à ce que le petit homme, étourdi et rompu, retombât sur ses pieds, beau et leste, avec le dos le plus uni et des cheveux noirs bouclés ruisselant sur ses épaules.

Il se hâta de retourner vers son confrère, qui ne fut pas peu surpris de cette métamorphose, et à qui il raconta tout ce qui lui était arrivé. Jan, enhardi par le succès de l'ex-bossu, s'empressa de se rendre dans la vallée de Goël au moment de la danse des poulpiquets, et il leur demanda la permission de prendre place dans leur ronde. Les poulpiquets consentent et voilà que le branle commence avec le chant accoutumé, accru des deux mots qu'y avait joints Peric :

Di-lun, di-meurz, di-mercher.
Di-riou a di-guënuer.

„Parbleu, pensa Jan, il faut que j'ajoute aussi, moi, quelque chose pour qu'ils me fassent politesse comme au bossu.“ Et d'une voix éclatante il se mit à crier :

— Di-sordreu a di-sul! (Samedi et dimanche.)

Les poulpiquets s'arrêtèrent en jetant de grands cris :

— Oh! oh! oh!

— Di-sordreu a di-sul! répéta Jan.

— Oh! oh! oh!... Après? après?

— Di-sordreu a di-sul!

Tous entourèrent le tailleur avec impatience.

— Après? après?

— Di-sordreu a di-sul! crie encore une fois le tailleur.

Les cornicouets n'entendirent pas davantage.

— Que veux-tu? que veux-tu? Honneurs, richesse, beauté. . .

— Je veux la richesse.

— Eh bien, voilà! crièrent les petits nains; et, le saisissant, ils le lancèrent en l'air comme Peric, le ballottèrent, le rattrapèrent pour le lancer de nouveau. Jan n'en pouvait plus; il criait:

— Grâce! grâce!

— Sors! dirent les cornicouets; tu as la richesse que tu mérites.

Le tailleur se trouva debout. Mais, horreur! . . Il sentit sur ses épaules l'infirmité dont Peric avait été délivré: il était bossu, et une hideuse crinière rouge tombait par mèches sur son front et ses joues. Il s'enfuit furieux et épouvanté.

Depuis on sut pourquoi les poulpiquets s'étaient montrés si vindicatifs à son égard. Quand il avait prononcé les mots de di-sordreu a di-sul, les petits hommes noirs avaient cru qu'ils touchaient à l'instant de leur délivrance, car ils sont condamnés à danser ainsi toutes les nuits autour des pierres druidiques jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un homme qui se soit mêlé à leur ronde, et qu'il répète après les noms de tous les jours de la semaine: A cetu echu ou sigun. (Et voilà la semaine finie.) Mais quand ils avaient vu qu'il s'arrêtait en chemin, le dépit, le désappointement les avaient rendus furieux et ils s'étaient vengés sur le pauvre tailleur.

Depuis, quelque autre plus heureux a ajouté au chant les paroles voulues, et c'est ce qui fait que les cornicouets ne paraissent plus dans nos vallées, et que celle de Goël spécialement en est délivrée.

Qui jugerait le paysan breton sur son extérieur grossier, le croirait dépourvu de toute intelligence et de toute imagination; mais il se tromperait. Ces hommes, si sauvages dans leurs apparences, si difficiles à émouvoir, à faire parler, sont pleins d'originalité et de poétiques instincts. La vie qu'ils mènent dans leurs habitations isolées rappelle celle des patriarches de la Mésopotamie et des Arabes des déserts.

Allez un soir d'hiver, quand la filerie[1]) est réunie autour du foyer ou dans l'étable, et que le conteur est assis au milieu des femmes attentives, allez écouter leurs traditions, leurs légendes, leurs ballades populaires, et vous demeurerez émerveillé de la richesse de ces récits, dont aucune traduction ne peut rendre la prestigieuse variété ni l'incisive rudesse. Nous essayerons cependant d'en reproduire un que nous avons recueilli sur les lieux, en demandant grâce pour notre imitation, qui est loin de rendre la saisissante terreur de l'original.

L'auberge blanche.

Il y avait autrefois au Ponthou une auberge que l'on appelait l'auberge blanche, à cause de la couleur de la façade. Les aubergistes étaient d'honnêtes gens qui faisaient leurs pâques tous les ans, et on n'avait pas besoin de compter après eux. Les voyageurs descendaient à l'auberge blanche, et les chevaux connaissaient si bien la porte de l'écurie qu'ils s'y arrêtaient d'eux-mêmes.

Le décapiteur de moissons[2]) avait commencé à rendre les jours tristes et courts. Un soir que Floc'h, le

[1]) Filerie bed. in der Bretagne und andern Provinzen: Spinnstube, abendliche Versammlung von spinnenden Frauen und Mädchen.

[2]) Der Saatenköpfer, einer der bretonischen Namen des Herbstes.

maître de l'auberge blanche, était à la porte, un voyageur, qui avait l'air d'un homme d'importance, et montait un beau cheval qui n'était pas du pays, s'arrêta près du seuil, porta la main à son chapeau, et dit à l'aubergiste :

— Je voudrais à souper et une chambre pour moi seul.

Floc'h tira d'abord sa pipe de sa bouche, puis son chapeau de dessus sa tête, et répondit :

— Dieu vous bénisse, monsieur ; vous aurez à souper ; mais pour une chambre à vous seul, nous ne pouvons vous en donner, car nous avons, là-haut, six muletiers qui s'en retournent à Redon, et ils ont pris les six lits de l'auberge blanche.

Le voyageur dit alors :

— Mon Dieu, brave homme, tâchez que je ne reste pas dehors. Les chiens ont un chenil ; il n'est pas juste que les chrétiens ne trouvent point où coucher, par un temps comme celui-ci.

— Monsieur l'étranger, répondit Floc'h bien marri, je ne sais que vous dire, sinon que l'auberge est pleine et qu'il reste seulement la chambre rouge.

— Eh bien, donnez-la-moi, répliqua l'inconnu.

Mais l'aubergiste se gratta la tête et devint triste, car il ne pouvait donner la chambre rouge au voyageur.

— Depuis que je suis à l'auberge blanche, dit-il enfin, il n'y a jamais eu que deux hommes qui ont couché dans cet endroit, et le lendemain leurs cheveux se trouvaient blancs, de noirs qu'ils avaient été la veille.

Le voyageur regarda l'aubergiste.

— Avez-vous donc des morts qui reviennent chez vous, brave homme? demanda-t-il.

— Il y en a, murmura Floc'h.

— Alors, à la grâce de monsieur le bon Dieu et de madame la Vierge. Faites-moi du feu dans la chambre rouge et bassinez mon lit, car j'ai froid.

L'aubergiste fit ce qui lui était ordonné.

Quand il eut soupé, le voyageur souhaita une bonne

nuit à tous ceux qui étaient à table, et il monta dans la chambre rouge. L'aubergiste et sa femme, tout tremblants se mirent en prières.

Cependant l'étranger était arrivé à l'endroit où il devait coucher, et il regarda autour de lui.

C'était une grande chambre couleur de feu, avec de grandes taches luisantes sur le mur, si bien qu'on l'aurait crue peinte avec du sang encore frais. Dans le fond, il y avait un lit carré qu'entouraient de grands rideaux. Le reste était vide, et l'on entendait le vent qui soufflait tristement dans la cheminée et dans les corridors, comme les voix des âmes demandant des prières.

Le voyageur se mit à genoux, parla tout bas à Dieu, puis se coucha sans crainte; bientôt il s'endormit.

Mais voilà qu'au moment où minuit sonnait à l'église éloignée, il se réveilla et, il entendit les rideaux qui glissaient sur leurs gaules de fer et qui s'ouvraient à sa droite.

Le voyageur voulut descendre du lit; ses pieds heurtèrent quelque chose de froid, et il recula effrayé.

Il y avait là, devant lui, un cerceuil avec les quatre cierges aux quatre coins et, par-dessus, le grand drap noir semé de larmes blanches!

L'étranger s'élança de l'autre côté du lit; aussitôt le cerceuil y passa et lui barra de nouveau le passage.

Cinq fois il essaya de sortir, et cinq fois la bière se plaça sous ses pieds avec les cierges et le drap noir.

Le voyageur comprit que c'était un mort qui avait sa demande à faire; il se mit à genoux dans son lit, et après s'être signé:

— Qui es-tu, mort? dit-il; parle! c'est un chrétien qui t'écoute.

Une voix sortit du cerceuil et dit:

— Je suis un voyageur assassiné ici par ceux qui tenaient l'auberge avant l'homme qui y demeure maintenant; je suis mort en état de péché, et je brûle dans le purgatoire.

— Que veux-tu, âme en peine, pour te soulager?

— Il me faut six messes dites à l'église de Notre-Dame du Folgoat par un prêtre en étole noire et blanche; puis un pélerinage fait en mon intention par un chrétien à Notre-Dame de Rumengol. — Tu auras tout cela!

A peine le voyageur avait-il parlé ainsi, que les cierges s'éteignirent, les rideaux se fermèrent, et tout rentra dans le silence.

L'étranger passa la nuit en prières.

Le lendemain, il raconta tout à l'aubergiste; puis il lui dit:

— Brave homme, je suis M. de Rohan, de famille noble s'il en est en Bretagne. J'irai faire un pèlerinage à Rumengol, et je payerai les six messes. Ne vous inquiétez donc plus, car l'âme sera délivrée.

Un mois après, la chambre rouge avait perdu sa couleur du sang; elle était redevenue blanche et gaie comme les autres, et l'on n'y entendait plus d'autre bruit que celui des hirondelles qui nichaient dans la cheminée; on n'y voyait plus autre chose que trois lits et un crucifix.

Le voyageur avait tenu sa parole.

Peronnik l'idiot. [1])

Conte breton.

Vous n'êtes pas sans avoir rencontré de ces pauvres innocents que le prêtre a baptisés avec de l'huile de

[1]) Il ne faut pas que ce mot d'idiot fasse illusion; l'idiot des contes populaires est la personnification de la faiblesse rusée l'emportant sur la force; il est toujours plus ou moins de la famille du berger de l'Avocat patelin. L'idiotisme joue, dans les traditions des peuples chrétiens, le même rôle que jouait la laideur physique dans celles des peuples de l'antiquité. Ceux-ci prenaient pour accomplir les faits extraordinaires le bossu Ésope, ceux-là prendront Peronnik ou tout autre garçon simple d'esprit, afin que le contraste entre le héros et l'action soit plus frappant et le résultat plus inattendu.

Nous renvoyons, du reste, le lecteur à la note qui suit cette tradition pour l'examen particulier qu'elle nous a semblé mériter.

lièvre[1]) et qui ne savent que s'arrêter devant les portes pour demander leur pain. On dirait des veaux qui ont perdu le chemin de leur étable. Ils regardent de tous côtés avec de grands yeux et la bouche ouverte, comme s'ils cherchaient quelque chose; mais ce qu'ils cherchent n'est pas assez commun dans le pays pour qu'on le trouve sur les grands chemins, car c'est de l'esprit.

Peronnik était un de ces pauvres idiots qui ont pour père et mère la charité des chrétiens. Il allait devant lui sans savoir où; quand il avait soif, il buvait aux fontaines; quand il avait faim, il demandait aux femmes qu'il voyait sur leurs seuils, les croûtes de rebut; quand il avait sommeil, il cherchait une meule de paille et y creusait son lit, comme un lézard.

Du reste, Peronnik n'était pas mal vêtu pour son état. Il avait une culotte de toile à laquelle il ne manquait que le fond, un gilet garni d'une manche et la moitié d'un bonnet qui avait été neuf. Aussi, quand Peronnik avait mangé, il chantait de tout son cœur, et il remerciait Dieu, soir et matin, de lui avoir fait tant de présents sans y être obligé. Quant à savoir un métier, Peronnik n'en avait jamais appris; mais il était habile en beaucoup de choses. Il faisait autant de repas qu'on voulait, il dormait plus longtemps que personne, et il imitait avec sa langue le chant des alouettes. Il y en a maintenant plus d'un dans le pays qui n'en pourrait pas faire autant.

A l'époque dont je vous parle (c'est-à-dire il y a mille ans et plus), le pays du blé blanc n'était pas tout à fait comme vous le voyez aujourd'hui. Depuis ce temps-là bien des gentilshommes ont mangé leur héritage et changé leurs futaies en sabots; aussi, la forêt de Paimpont s'étendait-elle sur plus de vingt paroisses. Il y en a même qui disent qu'elle passait la rivière et allait rejoindre Elven.

---

[2]) D. h. die schwachköpfig, blödsinnig sind, eine bretonische Ausdrucksweise.

Quoi qu'il en soit, Peronnik arriva un jour à une ferme bâtie sur la lisière du bois, et comme il y avait déjà longtemps que la cloche du Benedicite sonnait dans son estomac, il s'approcha pour demander à manger.

La fermière était justement à genoux sur le seuil de la porte et se préparait à nettoyer la bassine à bouillie avec sa pierre à fusil; [1]) mais quand elle entendit la voix de l'idiot qui demandait à manger au nom du vrai Dieu, elle s'arrêta et lui tendit le chaudron.

— Tiens, dit-elle, mon pauvre Jean le Veau, [2]) mange le gratin et dis un Pater pour nos pourceaux qui ne peuvent pas engraisser.

Peronnik s'assit à terre, mit la bassine entre ses jambes et se mit à gratter avec ses ongles; mais il ne réussissait à trouver que bien peu de chose, car toutes les cuillers de la maison avaient déjà passé par là. Cependant il se lécha les doigts, en faisant entendre un grognement de satisfaction, comme s'il n'eût jamais mangé rien de meilleur.

— C'est de la farine de mil, dit-il à demi-voix, de la farine de mil détrempée avec du lait de vache noire [3]) par la meilleure faiseuse de tout le bas pays.

La fermière, qui s'en allait, se retourna flattée.

— Pauvre innocent, dit-elle, il en reste bien peu; mais j'ajouterai un morceau de pain de méteil. [4])

Elle apporta au jeune garçon l'entamure d'une miche qui arrivait du four; Peronnik y mordit comme un loup dans une cuisse d'agneau et s'écria qu'il devait avoir été pétri par le boulanger de monseigneur l'évêque de Vannes! La

---

[1]) An der Küste braucht man zum Abschaben der Breitöpfe eine Muschel, im Innern des Landes einen scharfen Kiesel oder Feuerstein.

[2]) Hans Kalb, Jann ar luc, Schwachkopf.

[3]) Die Milch von schwarzen Kühen gilt in der Bretagne für die beste und gesündeste.

[4]) Pain de méteil, Graubrod, gemischt aus Weizen und Roggen.

paysanne enorgueillie répondit que c'était bien autre chose quand on le mangeait avec du beurre nouvellement baratté, et, pour le prouver, elle en apporta dans la petite écuelle couverte. Après en avoir goûté, l'idiot déclara que c'était du beurre vivant, que celui de la semaine blanche[1]) ne le valait pas, et, afin de mieux appuyer ses éloges, il étendit sur son entamure tout ce qui se trouvait dans la sébile. Mais le contentement empêcha la fermière de s'en apercevoir, et elle ajouta encore à ce qu'elle avait déjà donné un morceau de lard qui restait de la soupe du dimanche.

Peronnik vantait toujours plus chaque morceau et avalait tout, comme si c'eût été de l'eau de source, car il n'avait point fait, depuis bien longtemps, un pareil repas. La fermière allait et venait, tout en le regardant manger, et ajoutait, par-ci par-la, quelques bribes qu'il recevait en faisant le signe de la croix.

Pendant qu'il était ainsi occupé à prendre des forces, voilà qu'un cavalier armé parut à la porte de la maison, et s'adressa à la femme pour lui demander le chemin du château de Kerglas.

— Jésus mon Dieu! monsieur le gentilhomme, est-ce là que vous allez? s'écria la fermière.

— Oui, répondit l'homme de guerre, et je suis venu pour cela d'un pays si éloigné, qu'il a fallu marcher trois mois, nuit et jour, pour arriver jusqu'ici.

Et que venez-vous chercher à Kerglas? reprit la Bretonnne.

— Je viens chercher le bassin d'or et la lance de diamant.

— Ce sont donc deux choses d'un grand prix? demanda Peronnik.

---

[1]) Die Bretonen schreiben der Butter aus der Kreuzwoche (vor Himmelf.) besondere Güte und selbst medizinische Wirkungen zu, weil die Futterkräuter zu dieser Zeit am besten seien.

D'un plus grand prix que toutes les couronnes de la terre, répondit l'étranger, car outre que le bassin d'or produit à l'instant les mets et les richesses que l'on desire, il suffit d'y boire pour être guéri de tous ses meaux, et les morts eux-mêmes ressuscitent en le touchant de leurs lèvres. Quant à la lance de diamant, elle tue et brise tout ce qu'elle touche.

— Et à qui appartiennent cette lance de diamant et ce bassin d'or? reprit Peronnik émerveillé.

— A un magicien que l'on appelle Rogéar, et qui habite le château de Kerglas, répondit la fermière; on le voit tous les jours passer, à la lisière du bois, monté sur sa jument noire que suit un poulain de treize mois; mais nul n'oserait l'attaquer, car il tient dans sa main la lance sans merci.

— Oui, reprit l'étranger, mais l'ordre de Dieu lui défend de s'en servir au château de Kerglas. Dès qu'il y arrive, la lance et le bassin sont déposés au fond d'un souterrain obscur qu'aucune clef ne peut ouvrir; aussi est-ce là que je veux aller attaquer le magicien.

— Hélas! vous ne pourrez réussir, mon maître, reprit la paysanne; plus de cent autres gentilshommes ont essayé l'aventure avant vous, sans qu'aucun ait reparu.

— Je le sais, bonne femme, reprit le cavalier; mais ils n'avaient pas reçu, comme moi, les instructions de l'ermite de Blavet.

— Et que vous a dit l'ermite? demanda Peronnik.

— Il m'a averti de tout ce que j'aurai à faire, reprit l'étranger: d'abord il faudra que je traverse le bois trompeur où toutes espèces d'enchantements seront employées pour m'effrayer et me faire perdre ma route. La plupart de ceux qui m'ont précédé s'y sont égarés et y ont péri de froid, de fatigue ou de faim.

— Et si vous le passez? dit l'idiot.

Si je le passe, continua le gentilhomme, je rencontrerai un korigan armé d'un aiguillon de feu qui réduit en cen-

dres tout ce qu'il touche. Ce korigan[1]) veille près d'un pommier auquel il faudra que je prenne une pomme.

— Et ensuite? ajouta Peronnik.

— Ensuite, je trouverai la fleur qui rit, gardée par un lion dont la crinière est formée de vipères, et il faudra que je cueille la fleur; après quoi j'aurai à passer le lac des dragons, à combattre l'homme noir armé d'une boule de fer qui atteint toujours le but et revient d'elle-même à son maître; j'entrerai enfin dans le vallon des plaisirs, où je verrai tout ce qui peut tenter un chrétien et le retenir, et j'arriverai à une rivière qui n'a qu'un seul gué. Là se trouvera une dame vêtue de noir que je prendrai en croupe et qui me dira ce que je dois faire.

La fermière essaya de prouver à l'étranger qu'il ne pourrait jamais supporter toutes ces épreuves; mais celui-ci répondit que ce n'était point là une affaire à être jugée par les femmes, et, après s'être fait indiquer l'entrée de la forêt, il mit son cheval au galop et disparut parmi les arbres.

La fermière poussa un gros soupir, en déclarant que c'était un mort de plus que le Christ allait avoir à juger; elle donna quelques croûtes à Peronnik et l'engagea à continuer son chemin.

Celui-ci allait suivre son conseil lorsque le maître de la ferme arriva des champs. Il venait justement de renvoyer l'enfant qui gardait les vaches à l'entrée du bois, et il cherchait, dans son esprit, comment il pourrait le remplacer.

La vue de l'idiot fut pour lui un trait de lumière; il pensa qu'il avait trouvé ce qui lui manquait, et, après quelques questions, il demanda brusquement à Peronnik s'il voulait rester à la ferme pour surveiller le bétail. Peronnik eût préféré avoir à se surveiller tout seul, car personne n'avait plus de courage que lui pour ne rien faire; mais il sentait encore sur les lèvres le goût du lard, du

[1]) Korigan, Zwerg, welcher die Druidensteine, von den Bretonen villes de korigans genannt, bewohnt.

beurre frais, du pain de méteil et du gratin de mil; aussi se laissa-t-il tenter et accepta-t-il la proposition du fermier.

Celui-ci le conduisit sur-le-champ au bord de la forêt; il compta tout haut les vaches (sans oublier les génisses), lui coupa une baguette de coudrier pour qu'il pût les conduire, et l'avertit de les ramener au soleil couchant.

Voilà donc Peronnik devenu curé de bestiaux, devant les empêcher de mal faire, et courant de la noire à la rousse ou à la blanche pour les retenir où il fallait.

Or, pendant qu'il courait ainsi de côté et d'autre, il entendit tout à coup des pas de chevaux, et il aperçut dans une des allées du bois, le géant Rogéar assis sur sa jument, suivi du poulain de treize mois. Il portait au cou le bassin d'or et à la main la lance de diamant, qui brillait comme une flamme. Peronnik effrayé se cacha derrière un buisson; le géant passa près de lui, puis continua sa route. Lorsqu'il eut disparu, l'idiot sortit de sa cachette et regarda le côté par lequel il était parti, mais sans pouvoir reconnaître le chemin qu'il avait suivi.

Cependant, des cavaliers armés arrivaient sans cesse pour chercher le château de Kerglas, et on n'en voyait aucun revenir. Le géant, au contraire, faisait tous les jours sa promenade. L'idiot, qui avait fini par s'enhardir, ne se cachait plus lorsqu'il passait, et le regardait, de loin, avec des yeux d'envie, car le désir de posséder le bassin d'or et la lance diamant grandissait chaque jour dans son cœur. Mais il en était de cela comme d'une bonne femme, c'était une chose plus facile à souhaiter qu'à obtenir.

Un soir que Perronik était seul dans la pâture, comme d'habitude, voilà qu'un homme à barbe blanche s'arrêta à la lisière de la forêt. L'idiot crut que c'était encore quelque étranger qui venait pour tenter les aventures et il lui demanda s'il ne cherchait pas la route de Kerglas.

Je ne la cherche pas, car je la connais, répondit l'inconnu.

Vous y êtes allé, et le magicien ne vous a pas tué! s'écria l'idiot.

— Parce qu'il n'avait rien à craindre de moi, répliqua le vieillard à barbe blanche; on me nomme le sorcier Bryak et je suis le frère aîné de Rogéar. Quand je veux l'aller visiter je viens ici, et comme malgré ma puissance je ne pourrais traverser le bois enchanté sans m'égarer, j'appelle le poulain noir pour me conduire.

A ces mots, il traça trois cercles avec son doigt sur la poussière, répéta tout bas des paroles que le démon apprend aux sorciers, puis il s'écria:

Poulain libre des pieds, poulain libre des dents;
Poulain, je suis ici, viens vite, je t'attends.

Le petit cheval parut aussitôt. Bryak lui mit un licou, une entrave, monta sur son dos et le laissa rentrer dans la forêt.

Peronnik ne dit rien à personne de cette aventure; mais il comprenait maintenant que la première chose pour se rendre à Kerglas était de monter le poulain qui connaissait la route. Malheureusement, il ne savait ni tracer les trois cercles, ni prononcer les paroles magiques nécessaires pour faire entendre l'appel:

Poulain libre des pieds, poulain libre des dents,
Poulain, je suis ici, viens vite, je t'attends.

Il fallait donc trouver une autre manière de s'en rendre maître, et une fois qu'il serait pris, le moyen de cueillir la pomme, de saisir la fleur qui rit, d'échapper à la boule de l'homme noir, et de traverser le vallon des plaisirs.

Peronnik y songea longtemps, et il lui sembla enfin qu'il pourrait réussir. Ceux qui sont forts vont chercher le danger avec leur force, et le plus souvent ils y périssent; mais les faibles prennent les choses de côté. Ne pouvant espérer de combattre le géant, l'idiot résolut d'avoir recours à la ruse. Quant aux difficultés, il ne s'en effraya pas; il savait que les nèfles sont dures comme cailloux quand on

les cueille et qu'avec un peu de paille et beaucoup de patience elles finissent pourtant par mollir.

Il fit donc tous ses préparatifs pour l'heure où le géant devait paraître à l'entrée du bois. Il arrangea d'abord un licou et une entrave de chanvre noir, un lacet à prendre les bécasses, dont il trempa les crins dans l'eau bénite, une poche de toile qu'il remplit de glu et de plumes d'alouettes, un chapelet, un sifflet de sureau et un morceau de croûte frotté de lard rance. Cela fait, il émietta le pain de son déjeuner le long de la route que suivaient Rogéar, sa jument et son poulain de treize mois.

Tous trois parurent à l'heure ordinaire et traversèrent la pâture, comme ils le faisaient tous les jours, mais le poulain, qui marchait la tête basse et flairant la terre, sentit les miettes de pain et s'arrêta pour les manger, de sorte qu'il se trouva bientôt seul et hors de vue du géant. Alors Peronnik s'approcha doucement; il lui jeta son licou, attacha deux de ses pieds avec l'entrave, sauta sur son dos, et le laissa aller à sa fantasie, car il était bien sûr que le poulain, qui connaissait le chemin, le conduirait au château de Kerglas.

Le jeune cheval prit effectivement, sans hésiter, une des routes les plus sauvages, marchant aussi vite que le lui permettait l'entrave.

Peronnik tremblait comme une feuille, car tous les enchantements de la forêt se réunissaient pour l'effrayer. Tantôt il lui semblait qu'un gouffre sans fond s'ouvrait devant sa monture; tantôt les arbres paraissaient s'enflammer, et il se trouvait au milieu d'un incendie; souvent, au moment de passer un ruisseau, le ruisseau devenait torrent et menaçait de l'emporter; d'autres fois, quand il suivait un sentier, au pied de la colline, d'immenses rochers avaient l'air de se détacher et de rouler vers lui pour l'écraser. L'idiot avait beau se dire que c'étaient des tromperies du magicien, il sentait sa moelle se refroidir de peur. Enfin

il se décida à enfoncer son bonnet sur ses yeux pour ne rien voir et à laisser le poulain l'emporter.

Tous deux arrivèrent ainsi dans une plaine où cessaient les enchantements. Alors Peronnik releva son bonnet et regarda autour de lui.

C'était un lieu aride et plus triste qu'un cimetière. De loin en loin, on voyait les squelettes des gentilshommes qui étaient venus pour chercher le château de Kerglas. Ils étaient là, étendus à côté de leurs chevaux, et des loups gris achevaient de ronger leurs os.

Enfin l'idiot rencontra une prairie ombragée tout entière par un seul pommier si chargé de fruits, que les branches pendaient jusqu'à terre. Devant l'arbre était le korigan tenant à la main l'épée de feu qui réduisait en cendres tout ce qu'elle touchait.

A la vue de Peronnik, il jeta un cri semblable à celui de la corneille de mer et leva son épée, mais, sans paraître s'étonner, le jeune garçon ôta son bonnet avec politesse.

— Ne vous dérangez pas, mon petit prince, dit-il; je veux seulement passer pour me rendre à Kerglas, où le seigneur Rogéar m'a donné rendez-vous.

— A toi, répond le nain, et qui es-tu donc?

— Je suis le nouveau serviteur de notre maître, reprit l'idiot; vous savez bien, celui qu'il attend?

— Je ne sais rien, répliqua le nain, et tu m'as tout l'air d'un affronteur.

— Faites excuse, interrompit Peronnik, ce n'est pas mon métier; je suis seulement preneur et dresseur d'oiseaux. Mais, pour Dieu! ne me retardez plus, car M. le magicien compte sur moi, et même il m'a prêté son poulain, comme vous voyez, pour que j'arrive plus tôt au château.

Le korigan remarqua, en effet, alors, que Peronnik montait le jeune cheval du magicien, et il commença à penser qu'il lui disait vrai. L'idiot avait d'ailleurs l'air si innocent, qu'on ne pouvait le croire capable d'inventer une histoire.

Cependant il parut encore douter, et il lui demanda quel besoin le magicien avait d'un oiseleur.

— Un grand besoin, à ce qu'il paraît, répliqua Peronnik, car, selon son dire, tout ce qui graine et tout ce qui mûrit dans le jardin de Kerglas est à l'instant devoré par les oiseaux.

— Et comment feras-tu pour les empêcher? demanda le nain.

Peronnik montra le petit piége qu'il avait fabriqué et dit qu'aucun oiseau n'y pouvait échapper.

— C'est ce dont je veux m'assurer, reprit le korigan. Mon pommier est aussi ravagé par les merles et par les grives; tends ton piége, et si tu peux les prendre, je te laisserai passer.

Peronnik y consentit, il attacha son poulain à un arbre, s'approcha du tronc du pommier, y fixa un des bouts du piége, puis il appela le korigan pour tenir l'autre bout, tandis qu'il préparait les brochettes. Celui-ci fit ce que l'idiot demandait; alors Peronnik tira subitement le noeud coulant, et le nain se trouva lui-même pris comme un oiseau.

Il poussa un cri de rage et voulut se dégager; mais le lacet, qui avait été trempé dans l'eau bénite, résista à tous ses efforts. L'idiot eut le temps de courir à l'arbre, d'y cueillir une pomme et de remonter sur le poulain, qui continua sa route.

Ils sortirent ainsi de la plaine et se trouvèrent en face d'un bosquet composé des plus belles plantes. Il y avait là des roses de toutes couleurs, des genêts d'Espagne, des chèvrefeuilles rouges, et par-dessus le tout s'élevait une fleur mystérieuse qui riait; mais un lion à crinière de vipère courait autour du bosquet, en roulant les yeux et faisant grincer ses dents comme deux meules de moulin nouvellement repiquées.

Peronnik s'arrêta et salua de nouveau, car il savait que devant les puissants un bonnet est moins utile sur la tête

qu'à la main. Il souhaita toutes sortes de prospérités au lion ainsi qu'à sa famille, et lui demanda s'il était bien sur la route qui conduisait à Kerglas.

— Et que vas-tu faire à Kerglas? cria l'animal féroce d'un air terrible.

Sauf votre respect, répondit timidement l'idiot, je suis au service d'une dame qui est l'amie du seigneur Rogéar, et qui lui envoie en présent de quoi faire un pâté d'alouettes.

— Des alouettes, répéta le lion, qui passa la langue sur ses moustaches, voilà bien un siècle que je n'en ai mangé. En apportes-tu beaucoup?

— Tout ce que peut tenir ce sac, monseigneur, répondit Peronnik, en montrant la poche de toile qu'il avait remplie des plumes et de glu.

Et pour faire croire ce qu'il disait, il se mit à contrefaire le gazouillement des alouettes.

Ce chant augmenta l'appétit du lion.

— Voyons, reprit-il en s'approchant, montre-moi tes oiseaux; je veux savoir s'ils sont assez gros pour être servis à notre maître.

— Je ne demanderais pas mieux, répondit l'idiot; mais si je les tire du sac, j'ai peur qu'ils ne s'envolent.

Entr'ouvre-le seulement pour que j'y regarde, répliqua la bête féroce.

C'était justement ce que Peronnik espérait; il présenta la poche de toile au lion, qui y fourra la tête pour saisir les alouettes, et se trouva pris dans les plumes et dans la glu. L'idiot serra vite le cordon du sac autour de son cou, fit le signe de la croix sur le noeud pour le rendre indestructible; puis, courant à la fleur qui riait, il la cueillit, et repartit de toute la vitesse de son poulain.

Mais il ne tarda pas à rencontrer le lac des dragons, qu'il fallait traverser à la nage, et à peine y fut-il entré, que ceux-ci accoururent de toutes parts pour le dévorer.

Cette fois, Peronnik ne s'amusa pas à leur tirer son bonnet; mais il se mit à leur jeter les grains de son cha-

pelet, comme on jette du blé noir aux canards, et à chaque grain avalé, un des dragons se retournait sur le dos et mourait, si bien que l'idiot put gagner l'autre rive sans aucun mal.

Restait à traverser le vallon gardé par l'homme noir. Peronnik l'aperçut bientôt à l'entrée, enchaîné au rocher par le pied, et tenant à la main une boule de fer qui, après avoir frappé le but, lui revenait d'elle-même. Il avait autour de la tête six yeux qui veillaient habituellement les uns après les autres; mais dans ce moment il les tenait tous six ouverts. Peronnik sachant que, s'il était aperçu, la boule de fer l'atteindrait avant qu'il eût pu parler, prit le parti de se glisser le long du taillis. Il arriva ainsi, en se cachant derrière les buissons, à quelques pas de l'homme noir. Celui-ci venait de s'asseoir, et deux de ses yeux s'étaient fermés pour se reposer. Peronnik, jugeant qu'il avait sommeil, se mit à chanter à demi-voix le commencement de la grand' messe. L'homme noir parut d'abord étonné; il redressa la tête; puis, comme le chant agissait sur lui, il ferma un troisième oeil. Peronnik entonna alors le Kyrie eleison sur le ton des prêtres qui sont possédés par le diable assoupissant.[1] L'homme noir ferma son quatrième oeil et la moitié du cinquième. Peronnik commença les vêpres; mais, avant qu'il fût arrivé au Magnificat, l'homme noir était endormi.

Alors le jeune garçon prit le poulain à la bride pour le faire marcher doucement par les endroits couverts de mousses, et, passant près du gardien, il entra dans la vallée des plaisirs.

C'était ici l'endroit le plus difficile, car il ne s'agissait plus d'éviter un danger, mais de fuir une tentation. Peronnik appela tous les saints de la Bretagne à son aide.

---

[1]) Die Bretonen glauben an einen besondern Schlafteufel (c'houslkezik, von kouska, schlafen), der es besonders liebt, die Gläubigen in der Kirche zu verführen.

Le vallon qu'il traversait était semblable à un jardin rempli de fruits, de fleurs et de fontaines; mais les fontaines étaient de vins et de liqueurs délicieuses, les fleurs chantaient avec des voix aussi douces que les chérubins du paradis, et les fruits venaient s'offrir d'eux-mêmes. Puis, à chaque détour d'allée, Peronnik voyait de grandes tables servies comme pour des rois; il sentait la bonne odeur des pâtisseries qu'on tirait du four, il voyait des valets qui semblaient l'attendre; tandis que, plus loin, de belles jeunes filles, qui sortaient du bain et qui dansaient sur l'herbe, l'appelaient par son nom et l'invitaient à conduire le bal.

L'idiot avait beau faire le signe de la croix, il ralentissait insensiblement le pas du poulain; il levait le nez au vent pour mieux sentir la fumée des plats et pour mieux voir les baigneuses; il allait peut-être s'arrêter, et c'en était fait de lui, si le souvenir du bassin d'or et de la lance de diamant n'eût tout à coup traversé son esprit. Il se mit aussitôt à siffler dans son sifflet de sureau pour ne pas entendre les douces voix, à manger son pain frotté de lard rance pour ne pas sentir l'odeur des plats, et à regarder les oreilles de son cheval pour ne pas voir les danseuses.

De cette manière, il arriva au bout du jardin sans malheur, et il aperçut enfin le château de Kerglas.

Mais il en était encore séparé par la rivière dont on lui avait parlé et qui n'avait qu'un seul gué. Heureusement que le poulain le connaissait et entra dans l'eau au bon endroit.

Peronnik regarda alors autour de lui s'il ne verrait pas la dame qu'il devait conduire au château, et il l'aperçut assise sur un rocher; elle était vêtue de satin noir et sa figure était jaune comme celle d'une Mauresque.

L'idiot tira encore son bonnet et lui demanda si elle ne voulait point traverser la rivière.

— Je t'attendais pour cela, répondit la dame; approche, que je puisse m'asseoir derrière toi.

Peronnik s'approcha, la prit en croupe et commença à passer le gué. Il était à peu près au milieu du passage quand la dame lui dit :

— Sais-tu qui je suis, pauvre innocent?

— Faites excuse, répondit Peronnik ; mais, à vos habits, je vois bien que vous êtes une personne noble et puissante.

— Pour noble, je dois l'être, reprit la dame, car mon origine date du premier péché ! et pour puissante, je le suis, car toutes les nations cèdent devant moi.

— Et quel est donc votre nom, s'il vous plaît, madame? demanda Peronnik.

— On m'appelle la Peste, répliqua la femme jaune.

L'idiot fit un bond sur son cheval et voulut se jeter dans la rivière, mais la Peste lui dit :

— Reste en repos, pauvre innocent, tu n'as rien à craindre de moi, et je puis au contraire te servir.

— Est-ce bien possible, que vous ayez cette bonté, madame la Peste? dit Peronnik, en tirant cette fois son bonnet pour ne plus le remettre ; au fait, je me rappelle maintenant que c'est à vous de m'apprendre comment je pourrai me débarrasser du magicien Rogéar.

Il faut que le magicien meure ! dit la dame jaune.

Je ne demanderais pas mieux, répliqua Peronnik, mais il est immortel.

— Écoute, et tâche de comprendre, reprit la Peste. Le pommier gardé par le korigan est une bouture de l'arbre du bien et du mal, planté dans le paradis terrestre par Dieu lui-même. Son fruit, comme celui qui fut mangé par Adam et Ève, rend les immortels susceptibles de mourir. Tâche donc que le magicien goûte à la pomme, et je n'aurai ensuite qu'à le toucher pour qu'il cesse de vivre.

— Je tâcherai, dit Peronnik ; mais si je réussis, comment pourrai-je avoir le bassin d'or et la lance de diamant, puisqu'ils sont cachés dans un souterrain obscur qu'aucune clef forgée ne peut ouvrir.

La fleur qui rit ouvre toutes les portes, répondit la dame, et elle éclaire toutes les nuits.

Comme elle achevait ces mots, ils arrivèrent à l'autre bord et l'idiot s'avança vers le château.

Il y avait devant l'entrée un grand auvent pareil au dais sous lequel marche monseigneur l'évêque de Vannes à la procession du saint sacrement. Le géant s'y tenait à l'abri du soleil, les jambes croisées l'une sur l'autre, comme un propriétaire qui a rentré ses grains, et fumant une corne à tabac d'or vierge. En apercevant le poulain sur lequel se trouvaient Peronnik et la dame vêtue de satin noir, il releva la tête et dit, d'une voix qui retentissait comme le tonnerre :

— Par Belzébuth, notre maître ! c'est mon poulain de treize mois que monte cet idiot !

— Lui-même, ô le plus grand des magiciens, répondit Peronnik.

— Et comment as-tu fait pour t'en emparer ? reprit Rogéar.

— J'ai répété ce que m'avait appris votre frère Bryak, répliqua l'idiot. En arrivant sur la lisière de la forêt, j'ai dit :

Poulain libre des pieds, poulain libre des dents,
Poulain, je suis ici. viens vite, je t'attends ;

et le petit cheval est aussitôt venu.

— Tu connais donc mon frère ? reprit le géant.

— Comme on connaît son maître, répondit le garçon.

— Et pourquoi t'envoie-t-il ici ?

— Pour vous porter en présent deux raretés qu'il vient de recevoir du pays des Mauresques : la pomme de joie que voici et la femme de soumission que vous voyez. Si vous mangez la première, vous aurez toujours le cœur aussi content qu'un pauvre homme qui trouverait une bourse de cent écus dans son sabot ; et si vous prenez la seconde

à votre service, vous n'aurez plus rien à desirer dans le monde.

— Alors donne la pomme et fais descendre la Mauresque, répondit Rogéar.

L'idiot obéit; mais dès que le géant eut mordu dans le fruit, la dame jaune le toucha et il tomba à terre comme un boeuf qu'on abat.

Peronnik entra aussitôt dans le palais, tenant la fleur qui rit à la main. Il traversa successivement plus de cinquante salles et arriva enfin devant le souterrain à porte d'argent. Celle-ci s'ouvrit d'elle-même devant la fleur qui éclaira l'idiot et lui permit d'arriver jusqu'au bassin d'or et jusqu'à la lance de diamant.

Mais à peine les eut-il saisis, que la terre trembla sous ses pieds; un éclat terrible se fit entendre, le palais disparut, et Peronnik se retrouva au milieu de la forêt, muni des deux talismans, avec lesquels il s'achemina vers la cour du roi de Bretagne. Il eut seulement soin, en passant à Vannes, d'acheter le plus riche costume qu'il pût trouver et le plus beau cheval qui fût à vendre dans l'évêché du blé blanc.

Or, quand il arriva à Nantes, cette ville était assiégée par les Français qui avaient tellement ravagé la campagne tout autour, qu'il n'y restait plus que des arbres qu'une chèvre pouvait brouter. De plus, la famine était dans la ville, et les soldats qui ne mouraient point de leurs blessures mouraient faute de pain. Aussi, le jour même où Peronnik arriva, un trompette publia-t-il dans tous les carrefours que le roi de Bretagne promettait d'adopter pour héritier celui qui pourrait délivrer la ville et chasser les Français du pays.

En entendant cette promesse, l'idiot dit au trompette:

— Ne crie pas davantage, et mène-moi au roi, car je suis capable de faire ce qu'il demande.

— Toi, dit le trompette (qui le voyait si jeune et si

petit), passe ton chemin, beau chardonneret[1]), le roi n'a pas le temps de prendre de petits oiseaux dans les toits de chaume[2]).

Pour toute réponse, Peronnik effleura le soldat de sa lance, et à l'instant même il tomba mort, au grand effroi de la foule qui regardait et qui voulut fuir; mais l'idiot s'écria:

Vous venez de voir ce que je puis faire contre mes ennemis; sachez maintenant ce que je puis faire pour mes amis.

Et ayant approché le bassin magique des lèvres du mort, celui-ci revint aussitôt à la vie.

Le roi, qui fut instruit de cette merveille, donna à Peronnik le commandement des soldats qui lui restaient; et comme avec sa lance de diamant l'idiot tuait des milliers de Français, tandis qu'avec le bassin d'or il ressuscitait tous les Bretons qui avaient été tués, il se débarrassa de l'armée ennemie en quelques jours et s'empara de tout ce qu'il y avait dans leur camp.

Il proposa ensuite de faire la conquête des pays voisins, tels que l'Anjou, le Poitou et la Normandie, ce qui ne lui coûta que bien peu de peine; enfin, quand il eut tout soumis au roi, il déclara qu'il voulait partir pour délivrer la terre sainte, et il s'embarqua à Nantes, sur de grands navires, avec la première noblesse du pays.

Arrivé en Palestine, il détruisit toutes les armées qu'on envoya contre lui, força l'empereur des Sarrasins à se faire baptiser, et épousa sa fille, dont il eut cent enfants, à chacun desquels il donna un royaume. Il y en a même qui disent que lui et ses fils vivent encore, grâce au bassin d'or, et qu'ils règnent dans ce pays; mais d'autres assurent que

---

1) Schöner Distelfink! sagt der Bretone, wenn er Jemanden verhöhnen will.

2) Eine sprichwörtliche Redensart mit der Bedeutung: Man hat keine Zeit zu verlieren.

le frère de Rogéar, le magicien Bryak, a réussi à reprendre les deux talismans et que ceux qui les désirent n'ont qu'à les chercher. [1])

La montagne enchantée.

Comme les enfants dorment doucement dans les lits clos! le chien jaune ronfle sur la grande pierre de l'âtre, les vaches ruminent derrière leur claie de genêts; la lueur mourante du foyer tremblote le long du vieux fauteuil du grand-père.

C'est maintenant, chères gens, qu'il faut se signer, et répéter tout bas une prière pour les pauvres âmes de ceux

---

[1]) In der vorstehenden bretonischen Volkssage haben wir, obgleich durch Einzelnheiten spätern Ursprunges entstellt, die ursprüngliche sagenhafte Grundlage des altfrz. Perceval ou la Quête du saint Graal. Interessant ist die Auffassung des Idiotismus. Souvestre sagt hierüber: L'idiotisme chez les tribus de race celtique, ne fut jamais regardé comme une dégradation, mais plutôt comme un état particulier dans lequel l'individu arrivait à certaines perceptions ignorées du vulgaire. L'instinct animal, incontestablement plus développé dans ces natures hébétées, avait fait supposer aux Celtes qu'elles avaient une connaissance de l'invisible interdite aux autres hommes. Aussi les paroles de l'idiot étaient-elles regardées comme prophétiques; on cherchait dans ses actes un sens caché; on lui croyait enfin, selon l'énergique expression d'un vieux poëte, les pieds dans ce monde-ci et les yeux dans l'autre. Or, une fois cette croyance établie, l'incohérence et le vague de ses manifestations, loin de détromper la foule, devaient entretenir son erreur. Il en était de tout ce qu'il pouvait dire ou faire comme des oracles de l'antiquité, auxquels on trouvait toujours deux significations contraires. La Bretagne a conservé, en partie, cet antique respect pour les faibles d'esprit. Il n'est pas rare de voir, dans les fermes du Léonnais, quelques-uns de ces malheureux revêtus, quelque soit leur âge, de la grande robe à boutons de corne et tenant à la main une baguette blanche. On les soigne avec tendresse et on ne les désigne que sous le doux nom de chers innocents.

qu'on a aimés. Voici que minuit sonne à l'église de Saint-Michel en grève, minuit de la Pentecôte bénie.

C'est l'heure où les vrais chrétiens reposent leurs têtes sur l'oreiller de balle, contents de ce que le bon Dieu leur a donné, et s'en dorment au cher bruit de la respiration des petits enfants qui sommeillent.

Mais Périk Skoarn, lui, n'a pas de petits enfants; c'est un jeune homme hardi et seul dans la vie. Il a vu les nobles des environs venir à la messe de la paroisse, et il est envieux de leurs chevaux à brides plaquées d'argent, de leurs manteaux de velours et de leurs bas de soie à coins bariolés.

Il voudrait être riche comme eux, afin d'avoir à l'église un banc garni de cuir rouge et de pouvoir conduire aux Pardons les belles pennérèz[1]) assises sur la croupe de son cheval et un bras appuyé sur son épaule.

Voilà pourquoi Périk se promène sur la Lew-Dréz, aux pieds de la dune de Saint-Efflam, tandis que les chrétiens reposent dans leurs maisons, protégés par la Vierge. Périk est un homme amoureux de grandeurs et de belles filles; les désirs sont aussi nombreux dans son coeur que les nids d'hirondelles de mer sur les grands récifs.

Les vagues soupirent tristement à l'horizon noir, les cancres rongent à petit bruit les cadavres des noyés; le vent qui souffle dans les roches du Roch-Ellas imite le sifflet des collecteurs[2]) de la Lew-Dréz; mais Skoarn se promène toujours.

Il regarde la montagne et repasse dans sa mémoire ce que lui a dit le vieux mendiant de la croix d'Iar. Le vieux mendiant sait ce qui est arrivé dans la contrée, alors que nos plus vieux chênes étaient encore des glands, et nos plus vieilles corneilles des oeufs non encore couvés.

Or, le vieux mendiant d'Iar lui a dit que là où se trouve

---

[1]) Pennérèz, junge, heirathsfähige Mädchen.

[2]) So hiessen berüchtigte Strandräuber, die lange Zeit auf der Küste von S. Michel hausten.

maintenant la dune de Saint-Efflam, s'étendait autrefois une ville puissante; les flottes de cette ville couvraient la mer, et elle était gouvernée par un roi ayant pour sceptre une baguette de noisetier avec laquelle il changeait toute chose selon son désir.

Mais la ville et le roi furent damnés pour leurs crimes, si bien qu'un jour, par l'ordre de Dieu, les grèves s'élevèrent comme les flots d'une eau bouillonnante et engloutirent la cité. Seulement, chaque année, la nuit de la Pentecôte, au premier coup de minuit, un passage s'ouvre dans la montagne et permet d'arriver jusqu' au palais du roi.

Dans la dernière salle de ce palais se trouve suspendue la baguette de noisetier qui donne tout pouvoir; mais, pour arriver jusqu'à elle, il faut se hâter, car aussitôt que le dernier son de minuit s'est éteint, le passage se referme et ne doit se rouvrir qu'à la Pentecôte suivante.

Skoarn a retenu ce récit du vieux mendiant d'Iar, et voilà pourquoi il se promène si tard sur le sable de la Lew-Dréz.

Enfin, un tintement aigu retentit au clocher de Saint-Michel. Skoarn tressaille! . . . il regarde, à la clarté des étoiles, le rocher de granit qui forme la tête de la montagne, et le voit s'entr'ouvrir lentement comme la gueule d'un dragon qui s'éveille.

Il assure alors à son poignet le cordon de cuir qui tient son penn-baz[1]) et se précipite dans le passage, d'abord obscur, puis éclairé par une lumière semblable à celles qui brillent, la nuit, dans les cimetières. Il arrive ainsi à un palais immense, dont les pierres sont sculptées comme celles de l'église du Folgoat ou de Quimper-sur-l'Odet.

La première salle où il entre est pleine de bahuts où l'on voit entassé autant d'argent qu'il y a de grains de blé dans les huches après la moisson; mais Périk Skoarn veut

[1]) Penn-baz, bâton à tête (bas, bâton, pen, tête).

plus que de l'argent, et il passe outre. Dans ce moment sonne le sixième coup de minuit.

Il trouve une seconde salle entourée de coffres qui regorgent de plus d'or que les râteliers ne regorgent d'herbes en fleur au mois de juin; Périk Skoarn aime l'or, mais il veut encore davantage et il va plus loin. Le septième coup vient de sonner.

La troisième salle où il entre est garnie de corbeilles où les perles ruissellent comme le lait dans les terrines de terre de Cornouailles, aux premiers jours du printemps. Skoarn eût bien voulu en emporter pour les jolies filles de Plestin; mais il continue sa route en entendant sonner le huitième coup.

La quatrième salle était tout éclairée par des coffrets remplis de diamants, jetant plus de flamme que les bûchers d'ajonc sur les coteaux du Douroa, le soir de la Saint-Jean. Skoarn est ébloui; il s'arrête un instant, puis court vers la dernière salle, en entendant sonner le neuvième coup.

Mais là, il demeure subitement saisi d'admiration! Devant la baguette de noisetier que l'on voit suspendue au fond, sont rangées cent jeunes filles belles à perdre les âmes des saints; chacune d'elles tient d'une main une couronne de chêne, et de l'autre une coupe de vin de feu[1]. Skoarn ne peut résister à la vue de ces belles créatures aimées du péché.

Le dixième coup sonne, et il ne l'entend pas; le onzième retentit, et il demeure immobile; enfin le douzième se fait entendre aussi lugubre que le coup de canon d'un navire en perdition parmi les brisants! . . .

Périk, épouvanté, veut retourner en arrière; mais il n'est plus temps. Toutes les portes se sont refermées; les cent belles jeunes filles ont fait place à cent statues de granit, et tout rentre dans la nuit.

---

[1]) Branntwein.

Voilà comment les pères ont raconté l'histoire de Skoarn. Vous savez maintenant ce qui arriva à un jeune homme pour avoir ouvert trop facilement son coeur aux séductions; que la jeunesse prenne son enseignement: il est bon de marcher les yeux baissés vers la terre, de peur de désirer les étoiles qui sont à Dieu et à ses anges.

Émile Souvestre.

LE MORBIHANAIS.

Superstitions druidiques et chrétiennes. — Les pulpicans et les fées. — Les boeufs parlants. — Les spectres des cimetières. — Curieuses légendes:

Le pulpican substitué.
La merveilleuse mort de saint Bieuzy.

Le double cachet celtique et féodal qui marque au front si profondément le pays de Vannes se retrouve non moins prononcé dans son aspect moral. Le Morbihanais est un Celte baptisé qui laisse entrevoir son origine bien plus clairement que tous les autres Bretons. Nulle part le culte des éléments et des génies de la mythologie druidique ne s'est plus évidemment conservé sous un léger déguisement chrétien. On y trouve encore les arbres à niches, les fontaines miraculeuses, les jeux gaulois, les pierres révérées. Il n'est point un seul des mille monuments druidiques répandus sur le sol venète, devant lequel le Morbihanais ne se sente saisi d'un mouvement de respect. Toutes ces pierres couvrent des trésors miraculeux; toutes ont quelque vertu secrète, quelque divinité mystérieuse et toute-puissante. Allez aux roulers[1]) de Pontivy, maris inquiets, et, si vos soupçons sont justes, la pierre immense que le doigt d'un enfant suffit pour remuer, demeurera immobile sous tous

---

[1]) Rouler ist ein grosser Stein, der auf der Spitze eines andern steht und das Gleichgewicht behält, obgleich man ihn mit der Fingerspitze in Bewegung setzen kann.

vos efforts. Ne passez pas trop tard près du peulvan[1] de Noyal, vous qui aimez la vie, car vous pourriez vous trouver sur sa route au moment où il va boire à la rivière; méfiez-vous du kist-vean de Caro, Jan Kerloff de Sulniac y est passé la nuit de Pâques, et il a vu les fées qui y dansaient au clair de la lune.

C'étaient de grandes femmes belles, vêtues de blanc, et si lumineuses, que Jan Kerloff dit qu'en regardant leurs figures on croyait voir une lumière à travers une lanterne de corne. Craignez aussi, quand vous voyagez de nuit, les chemins creux et les ponts étroits. Hervé Carzou passait sur l'Are l'an dernier en revenant de la foire, lorsqu'il aperçut au milieu du pont un bouc noir qui le regardait d'un air effronté. Comme il avait un peu de vin de feu dans la tête, il voulut frapper l'animal en lui disant:

— Hors d'ici, puant.

Mais, par malheur, c'était le gabino, et il jeta Hervé Carzou dans la rivière, où il se serait noyé sans un chapelet bénit à Sainte-Anne et sans le fils du meunier qui l'entendit crier. A Coat-Bian il y a aussi des barows[2] que l'on appelle le Château des poulpicans. Les poulpicans passent pour les maris des fées et les génies de la terre. On en trouve à Elven, à Neuilliac, partout où il y a des monuments druidiques. Ce sont eux qui font entendre une clochette dans les bois pour tromper les petits pâtres qui cherchent leurs chèvres égarées; qui, lorsque les jeunes filles reviennent trop tard des pardons ou des veillées, les saisissent à deux bras par derrière et embrassent leurs cous potelés. Souvent, dans les soirs d'hiver, quand on se tient pensif auprès du foyer et que l'on écoute le feu grésiller, il s'élève tout d'un coup, au dehors, des bruits aigus et criards. Les enfants et ceux qui ne savent pas les traditions disent: — C'est la

---

[1]) Peulvan, ein aufrechtstehender Stein.

[2]) Barows oder barraws, mit Erde vermischte Steinhaufen, meist celtische Gräber.

poulie du puits que le vent fait tourner, ou l'aile du moulin à vent de Jacques qui crie sur son axe, ou le tourniquet de bois qui a été placé sur le grand pommier pour faire peur aux oiseaux; mais les vieux qui ont de l'expérience vous répondront, en secouant la tête, que ce sont les poulpicans qui s'appellent pour courir en rond autour des cromlec'hs du coteau. Alors ceux qui sont sages ne sortiront pas; ils diront dévotement une prière, et ne se coucheront qu'après avoir placé devant leurs lits un vase plein de mil; car si les poulpicans viennent, ils répandront le mil, et, forcés par leur nature à le ramasser grain à grain, cette opération les retiendra la nuit entière.

Près de Saint-Gildas les pêcheurs de mauvaise vie et qui se soucient peu du salut de leur âme sont quelquefois réveillés la nuit par trois coups que frappe à leur porte une main invisible. Alors ils se lèvent, poussés par une volonté surnaturelle; ils se rendent au rivage, où ils trouvent de longs bateaux noirs qui semblent vides, et qui pourtant enfoncent dans la mer jusqu'au niveau de la vague. Dès qu'ils y sont entrés, une grande voile blanche se hisse seule au haut du mât, et la barque quitte le bord comme emportée par un courant rapide. On ajoute que ces bateaux, chargés d'âmes maudites, ne reparaissent plus au rivage, et que le pêcheur est condamné à errer avec elles à travers les océans jusqu'au jour du jugement. Qui ne reconnaît dans cette fable la tradition celtique rapportée par Procope?

Vous le voyez, toutes ces superstitions sont druidiques. Les Celtes supposaient des génies unis à tous les éléments, à toutes les parties de la matière. Ils donnaient à quelques-uns de ces gnomes le nom de dus, comme nous l'apprend saint Augustin. Dans certains cantons de Bretagne, ils ont conservé à peu près le même nom; on les appelle encore teus[1].

---

[1]) Le teus (teuz) breton est le nain allemand, le lutin d'Écosse et d'Irlande, le bergmaennlein de Suisse.

Maintenant, en passant aux cultes que le catholicisme a modifiés et baptisés, je ne vous répéterai point tout ce que je vous ai déjà dit sur les feux de Saint-Jean, sur les épreuves des fontaines; ce sont là des superstitions conservées dans toute la Bretagne et ailleurs; elles n'ont rien de spécial au Morbihan; mais il en est d'autres qui lui sont particulières, et où le mélange des deux croyances se montre évidemment. Ainsi demandez au paysan qui passe, avec une frayeur pieuse, à côté des pierres druidiques de la lande de Lanvaux, pourquoi ces peulvans ont à leur sommet une sorte de collier creusé; il vous répondra que c'est la marque de la corde avec laquelle M. Kérollet y a attaché autrefois le diable. Ailleurs, si vous lui montrez un galgal[1], il vous assurera que la main des hommes n'a point touché à ces pierres, que c'est la Vierge qui les a apportées là dans son tablier. Une mary-morgan[2] habite l'étang du duc, près de Vannes; elle en sort quelquefois pour tresser au soleil ses cheveux verts. Un soldat l'a surprise un jour sur son rocher, et, attiré par sa beauté, il s'approcha d'elle; mais la mary-morgan l'enlaça de ses bras et l'entraîna au fond de l'étang. Si vous demandez au peuple ce que c'est que cette fée des eaux, voici ce qu'il racontera.

Une princesse, à qui l'étang du duc appartenait, avait refusé d'épouser un grand seigneur qui possédait l'étang de Plaisance. Cependant, fatiguée par la prière de celui-ci elle lui dit un jour:

— Je serai vôtre, quand l'étang de Plaisance coulera dans celui du duc;

Croyant bien demander l'impossible; mais le seigneur fit creuser un canal qui réunit les deux étangs; et un jour, ayant invité la dame à une fête qu'il donnait à son château

---

[1]) Galgals sind Steinhaufen, bes. Kieselsteinhaufen ohne untermischte Erde, wie die barrows celtische Gräber.

[2]) Mary-morgan, Nixe, Fee, Undine.

de Plaisance, il la conduisit en bateau, par le canal, jusqu'à l'étang du duc, et là il lui dit:

— J'ai rempli votre vouloir, remplissez maintenant votre promesse, et devenez mienne.

Mais la princesse, saisie de douleur en voyant ce qu'elle avait promis, ne voulut point donner son âme et son corps au seigneur qu'elle n'aimait pas, tandis qu'au contraire elle en chérissait un autre; elle se pencha, désespérée, sur le bord du bateau, et se jeta la tête en avant au fond du lac, d'où elle ne revint plus. Seulement, à partir de ce jour, il y eut dans l'étang une mary-morgan belle comme le jour, et l'on pense que c'est la princesse qui a pris cette forme, et qui se montre, vers les matins d'été, sur les rochers qui bordent l'eau, peignant ses longs cheveux, et faisant des couronnes de glaïeuls. Nous pourrions ajouter à cette histoire celle de la Groac'h[1], du puits de Vannes; mais cela nous entraînerait trop loin. Un volume ne suffirait point d'ailleurs pour rapporter toutes les traditions de ce genre. Il en existe d'autres aussi qui ne tiennent qu'au catholicisme, et dans lesquelles le souvenir druidique a complétement disparu; celles-là sont des récits de miracles, des aventures de saints. C'est l'histoire du seigneur de Garo; c'est la merveilleuse mort de saint Bieuzy que je vous raconterai tout à l'heure.

A l'île d'Artz, on aperçoit quelquefois, à ce que disent les habitants, de grandes femmes blanches qui sortent des îles voisines ou du continent, marchent sur la mer, et viennent s'asseoir au rivage. Là on les voit, tristes et penchées, creuser le sable avec leurs pieds nus, ou effeuiller entre leurs doigts les fleurs de romarin qu'elles ont cueillies sur la dune. Ces femmes sont des enfants de l'île mariées ail-

---

[1]) Groac'h, die Wassernixe, Undine der bretonischen Sagen; sonst bezeichnet damit als mit einem Schimpfworte eine Hexe der schlimmsten Art. (Vgl. die Anmerkung zur Erzählung: la Groac'h.)

leurs, et qui, mortes dans le péché, loin du sol chéri, y reviennent pour demander à leurs parents des prières.

Quelquefois aussi, dans les longues nuits d'hiver, quand le vent rugit sur les flots, les femmes de l'île d'Artz qui ont leurs maris en mer sont réveillées en sursaut. Elles entendent comme le bruit triste et monotone de l'eau qui tombe goutte à goutte au pied de leurs lits; alors elles regardent épouvantées, et si le bruit n'a point de cause naturelle, si la place n'est pas mouillée, malheur! car c'est l'intersigne du naufrage, et la mer vient de faire des veuves.

A Carnac, quand on passe à minuit dans le cimetière, on trouve toutes les tombes ouvertes, l'église est illuminée, et il y a deux mille squelettes à genoux, écoutant la mort, vêtue en prêtre, qui prêche du haut de la chaire. Plusieurs paysans des environs ont aperçu de loin la lumière des cierges et entendu la voix confuse du prédicateur.

Les animaux parlent, comme tout le monde sait, la nuit qui précède Noël. C'est un don qui leur est accordé en commémoration du boeuf et de l'âne qui se trouvaient dans la crèche à Bethléem, et qui réchauffèrent le Dieu qui venait de naître. A Noyal, un paysan ivre s'endormit ce jour-là dans son étable, auprès de son attelage. Il entendit un des boeufs qui disait à l'autre:

— Que ferons-nous demain?

L'autre répondit: Nous traînerons notre maître en terre. Le paysan furieux se lève: Tu en as menti, bête maudite, dit-il.

Et d'une hache qu'il a saisie, il veut frapper l'animal; mais sa main, que l'ivresse rend chancelante, s'égare, il se donne lui-même la mort, et la prédiction du boeuf s'accomplit.

Il existe entre Auray et Pluvigner une plaine qui a été, lors des querelles des comtes de Blois et de Montfort, le théâtre d'un sanglant combat. Plusieurs fois, des débris de casques, d'armures, d'ossements humains, y ont été trouvés, et la tradition populaire assure que des centaines de soldats

y dorment sous les bruyères. Or, les âmes de tous ceux qui sont morts dans ce lieu en combattant, sans avoir obtenu l'absolution de leurs péchés, sont condamnées à rester près de leurs cadavres, et, à une certaine heure de la nuit, elles s'élèvent du sein de la terre et se mettent à parcourir le champ funèbre dans toute son étendue. Alors, disent les paysans, on croirait entendre les brises de la nuit gémir sourdement: ce sont les plaintes de ces âmes qui souffrent et demandent des prières. Elles sont condamnées à errer jusqu'au jugement dernier sur cette plaine, et à ne parcourir jamais qu'une ligne droite, quels que soient les obstacles qu'elles puissent rencontrer. Malheur au voyageur de nuit qu'elles trouvent sur leur chemin; dès qu'elles l'ont touché, il tombe frappé par une puissance invincible, et doit mourir avant le soir suivant.

Pendant un séjour que je fis à Auray, je pus juger combien cette croyance était profondément enracinée chez les habitants du pays. Une jeune paysanne arriva dans la maison où je me trouvais, la figure couverte de pleurs et ne pouvant parler. Effrayés, nous l'interrogeâmes, et la pauvre fille nous apprit, à travers ses sanglots, que son père était mourant. La veille, il était allé à la foire de Pluvigner, d'où il était revenu seul et tard par la plaine funeste. Il avait été rencontré par une âme . . . (en prononçant ces mots, la jeune fille tremblait de tout son corps); il avait été terrassé, et c'était seulement le matin qu'on l'avait trouvé et rapporté chez lui. Nous nous informâmes sur-le-champ si un médecin l'avait vu.

— A quoi bon, nous répondit la paysanne, c'est un prêtre qu'il lui faut; ses heures sont comptées.

Nous nous rendîmes près du malade; il était déjà à l'agonie. Cependant il nous donna quelques explications, en phrases entrecoupées par cet horrible hoquet du râle auquel on ne peut rien comparer. Il nous dit qu'il s'était senti frappé par l'âme, et que, malgré tous ses efforts, il avait été précipité de cheval.

Un médecin que nous avions fait chercher, arriva enfin. Il examina le malade et déclara qu'il avait été frappé d'apoplexie.

Voici maintenant quelques traditions populaires du Morbihan:

Le pulpican substitué.

Les mères de Saint-Nolf vous diront combien il est dangereux de laisser un nouveau-né dans son berceau, sans que personne garde le logis. Il y a bien longtemps la nommée Catherine Clöar le fit et pendant son absence, la fée d'un pulpican qui vint à passer, entendit les vagissements de l'enfant: elle entra et voyant ce petit si blanc avec sa bouche rose et ses jolis yeux qui étaient bleus comme des jeannettes des champs, elle eut envie de ce bel enfant; elle le prit donc et déposa à sa place un petit pulpiquet, son fils, qui était plus noir et plus malin qu'un chat. Quand Catherine Clöar revint, elle ne s'aperçut de rien et elle continua de nourrir le petit; mais à mesure que l'âge lui venait, c'était merveille de voir qu'il ne grandissait nullement et qu'il se montrait plus malicieux chaque jour. Quand on l'envoyait garder les vaches aux champs, il s'amusait à leur attacher une branche d'épines à la queue et riait aux éclats en les voyant courir tout affolées. Il y avait près de chez lui une jeune fille qui aimait un jeune garçon à qui ses parents ne voulaient pas la donner, et la pauvre créature venait souvent le matin trouver son amoureux derrière le pignon pour causer avec lui et le consoler; alors le petit poulpican ne manquait jamais de passer tout auprès et de crier:

— Bonjour, Niorc'h Cosquer! bonjour, Pierre Pouldu! quand vous passerez-vous une bague d'argent au doigt?

A ces cris, la mère Cosquer venait sur la porte en appelant sa fille; Niorc'h effrayée s'enfuyait, et l'on entendait

le poulpican qui courait dans la vallée en chantant comme une cigale dans les blés mûrs.

Cependant Catherine Clöar se désespérait de voir que son fils restât si petit de taille et devînt si grand en méchanceté. Souvent elle disait à son mari assis près d'elle au coin du feu:

Que sainte Anne nous bénisse! cet enfant n'est pas notre fils; il a trop de petitesse de corps et de finesse d'esprit.

Clöar alors étendait ses grosses mains devant le feu, tirait sa pipe de sa bouche, crachait sur les tisons, grognait un peu dans sa barbe et ne disait rien: c'était sa manière de répondre. La pauvre femme se désespérait. Enfin une aventure inattendue vint lui faire connaître la vérité.

Un soir que la pluie et le vent faisaient fureur, et que le petit pulpican était seul au logis, voilà qu'on frappe à la fenêtre, et qu'une grosse voix dit:

— Y a-t-il quelque bête à vendre?

C'était le boucher de Vannes qui passait par là et qui avait voulu voir, malgré la pluie, s'il ne pourrait pas faire un bon marché. Il avait un grand manteau bleu qui l'enveloppait, lui, son cheval et un veau qu'il emportait, si bien que lorsque le poulpican ouvrit la petite croisée de bois, il vit s'avancer en même temps trois têtes, celle de l'homme, celle du cheval et celle du veau: il crut que toutes trois tenaient au même corps! Grandement effrayé, il ferma vivement la fenêtre en disant:

J'ai vu le gland avant de voir le chêne, et je n'ai jamais vu pareille chose.

Le boucher s'en alla bien étonné. Quelques jours après, il rencontra Catherine Clöar, et il lui redit ce qu'il avait entendu. Celle-ci, confirmée par là dans les vagues soupçons qu'elle avait conçus, résolut de s'assurer de la vérité. En conséquence, le jour même, pendant que le petit était dehors, elle acheta cent oeufs, les cassa tous, et rangea les coques dans la maison devant le foyer, comme on le ferait

de prêtres en surplis dans une belle procession de la Fête-Dieu; puis, entendant la voix du petit pulpican, elle se cacha. Celui-ci entra et voyant les oeufs ainsi disposés:

J'ai vu le gland avant de voir le chêne, murmura-t-il, et je n'ai jamais vu pareille chose.

Catherine l'avait entendu et elle n'eut plus de doute. Dès le soir elle raconta tout à son mari, et tous deux résolurent de tuer le petit, qui devait être un démon. Mais comme ils allaient exécuter leur projet, la fée, avertie par la connaissance que son espèce a de toutes les choses cachées, entra dans la maison en tenant un beau garçon par la main, et elle dit aux époux:

— Voilà votre fils que j'ai nourri dans le tumulus de Tir-Forden avec des racines et du charbon; vous voyez qu'il est beau et joyeux; prenez-le et rendez-moi mon poulpican.

Ceci doit servir de leçon aux mères qui ne veillent pas assez sur leurs enfants nouveau-nés [1].

La merveilleuse mort de saint Bieuzy.

Saint Bieuzy était un jour à l'autel, lorsqu'un seigneur voisin lui envoya un de ses serviteurs qui lui dit:

— Mon maître vous ordonne de venir tout de suite au château pour guérir ses chiens de la rage.

— J'ai d'abord le maître de votre maître à servir, dit Bieuzy; il faut que j'achève l'office saint, et puis je me rendrai au château.

Le serviteur retourna et rapporta au gentilhomme ce qui lui avait été dit. Celui-ci, furieux, prend ses hommes d'armes; il court vers l'église, entre au moment où le saint prononçait le Dominus vobiscum, et se jetant sur lui,

[1]) Dieselbe Sage in bretonischen Versen findet sich in: M. de la Villemarqué, Barzas-Breiz. I. 26.

il le frappa si rudement à la tête que le coutelas resta en travers dans le crâne. Le saint, sans se déconcerter, continua l'office jusqu'à la fin; il fit un beau discours au peuple assemblé, puis il partit pour recevoir la bénédiction de saint Gildas qui habitait une abbaye voisine. Il passa la nuit à prier dans une chapelle en la paroisse de Pluvigner, le coutelas toujours dans la tête. Ses paroissiens arrivèrent là en grand nombre et se mirent à prier avec lui. Quand les coqs commencèrent à chanter, ils partirent tous ensemble, Bieuzy en avant, pour l'abbaye de Saint-Gildas. Arrivés à la grève, en la paroisse de Baden, ils aperçurent un grand nombre de bateaux qui couvraient la mer, et les bateliers étaient des hommes inconnus, si grands et si beaux, que l'on eût dit des anges qui cachaient leurs ailes. Mais à peine embarqués, le Morbihan devint furieux, les vagues montaient haut comme des clochers, et c'était une étrange chose à voir que le bateau de Bieuzy, immobile et sans secousses au milieu de cette tempête, tandis que, debout sur la proue, il penchait sur les flots, comme pour la méditation et la prière, sa tête entr'ouverte où l'on voyait briller le coutelas, et d'où le sang tombait goutte à goutte dans la mer. Enfin tous arrivèrent à l'abbaye sans malheur, et aussitôt les bateaux disparurent miraculeusement. Saint Gildas donna sa bénédiction à Bieuzy, après quoi celui-ci rendit son âme, à Dieu, sans changer de posture, les mains croisées, et à deux genoux sur le seuil du monastère.

Aujourd'hui on vous montrera l'ermitage de saint Bieuzy près de la roche qui porte son nom, et un cantique breton en a conservé le souvenir.

Émile Souvestre.

LES PRÊTRES BRETONS.

I.

Le kloäreck trégorrois. — Sa vie. — Comment il devient poëte. — Les kloärecks du Morbihan. — La Marseillaise catholique.

Qui ne connaît maintenant le Paris du moyen-âge et son vieux quartier des écoles, si souvent, si dramatiquement décrit par nos chroniqueurs modernes? Qui n'a revu, dans leurs tableaux, ces rues fétides de l'Université, jonchées de paille et parcourues par les étudiants armés de rapières et d'estocs volants, par les professeurs montés sur leurs mules, par les bohêmes et les mauvais-garçons, cachés sous leurs capes de serge brune? Et qui n'a alors comparé avec dédain la mesquine agitation d'une existence d'étudiant de nos jours à cette vie aventureuse des clercs d'autrefois? Eh bien, ce type d'écolier du moyen âge, le temps ne l'a point entièrement détruit partout. Il existe encore dans nos évêchés de la basse Bretagne, à Vannes, à Quimper, à Tréguier, à Sainte-Brieuc, partout où les colléges et les séminaires attirent les jeunes paysans destinés à recevoir les ordres et qui, dans la langue du pays, sont désignés sous le nom de kloäreck.[1])

Le kloäreck ne commence ordinairement ses études qu'à seize ou dix-huit ans. C'est le plus souvent dans toute

---

[1]) Jedenfalls von clericus, clerc, abzuleiten.

la force d'une robuste jeunesse qu'il vient s'asseoir sur les bancs de l'école, à côté d'enfants de huit ans, se soumettant à tous les dégoûts, à toutes les railleries qu'entraînent ces instructions tardives. Son costume ne reçoit aucun changement; mais sa longue chevelure est livrée aux ciseaux et sa tête est à demi rasée, comme pour indiquer le noviciat à la tonsure cléricale. Elle conserve cependant quelques boucles de cheveux qui flottent par derrière sur les épaules, dernier symbole des rêves mondains qui chez lui peuvent surnager au milieu des austères pensées de l'avenir. Sa famille, que l'espoir de faire un prêtre pousse à tous les sacrifices ne peut cependant subvenir toujours à ses dépenses. Les objets les plus nécessaires, le papier, les plumes, les livres, lui manquent parfois. Dans ce cas, le kloäreck devient ingénieux pour suppléer aux ressourres qui lui sont refusées. Il obtient les vieux cahiers de ses camarades et écrit dans les interlignes; il ramasse, hors des classes, les plumes que le portier a balayées; il copie à la main les ouvrages classiques, et son manuscrit lui tient lieu de livre.

Sa vie matérielle n'est ni moins économique ni moins laborieuse. Réuni à cinq ou six de ses camarades, il loue une mansarde qui lui sert à la fois de salle d'étude, de cuisine et de chambre à coucher. Quelquefois aussi le kloäreck trouve un cabaretier ou un loueur de chevaux qui veut bien lui fournir une paillasse et une couverture dans le coin d'un grenier. Il s'engage alors à payer cette faveur par des travaux domestiques; il va prendre l'eau à la fontaine, couper l'herbe au pré, soigner les chevaux à l'écurie. Quelques étudiants favorisés se placent chez un notaire dont ils font les copies, moyennant une légère gratification mensuelle; d'autres donnent des leçons de lecture et d'écriture à raison de dix sous par mois, mais le nombre de ces élus est nécessairement fort borné. Quelle que soit d'ailleurs l'industrie qu'exerce le kloäreck, elle suffit tout au plus à son entretien; les frais d'instruction et de

nourriture restent toujours à la charge de sa famille. Chaque jour de marché, le père ou la mère se rend à la ville et apporte à l'écolier un pain noir, du beurre, du lard, quelques galettes et des pommes de terre. Ces provisions durent jusqu'au marché suivant, où elles sont renouvelées.

Nous devons dire qu'il est des étudiants plus heureux et qui, appartenant à de riches parents, mènent une vie plus douce; mais ceux-là ne sont point les clercs bretons que nous cherchons à faire connaître; ceux-là sont des écoliers sembables aux écoliers de tout pays, poussant pleine sève dans la vie, au milieu d'un atmosphère d'aisance et de joie. Ce que nous voulons peindre ici, c'est le kloäreck de la foule, sacré prêtre d'avance par l'humiliation, la misère, les rudes études, et commençant à marcher à travers le monde comme le Christ vers le Calvaire, avec sa couronne d'épines au front et sa croix sur les deux épaules.

En hiver, je l'ai déjà dit, le dortoir que le kloäreck habite avec ses compagnons lui sert de cabinet d'étude; mais dès que les premiers bourgeons sont venus aux haies, et que le pinson chante dans les aubépines, il abandonne sa mansarde pour les champs. Il vient s'asseoir entre deux sillons, dont l'un lui sert de table, pour étudier ses leçons et écrire ses devoirs. Heureux, il a retrouvé l'air de sa campagne natale et un souvenir de ces douces fainéantises d'enfant, alors que, vêtu de haillons, et les pieds nus, il gardait dans les landes les vaches de son père, en tressant de beaux chapeaux pointus avec les joncs des marais! Qui peut dire l'enchantement que doit éprouver le pauvre écolier de dix-huit ans, quand cette nature si parfumée, si pleine de réminiscences confuses et de bruits endormeurs, bourdonne autour de lui; lorsque entre ses yeux et le triste livre de classe, passe un oiseau dont il sait le nom, un papillon qu'il a autrefois poursuivi, une abeille qui regagne peut-être les ruches de son père! Quel moyen de continuer, à travers tant de ravissants alléchements, le cours monotone d'une conjugaison latine? Comment entendre la cloche

au milieu de ces mille harmonies? Aussi, bien souvent le kloäreck succombe; il ramasse dans sa large poche ses cahiers, ses livres, et avec eux tout souci de l'avenir; il bondit à travers les champs, les taillis, les prairies, cherchant les nids dans les feuilles, cueillant les noisettes ou les mûres au milieu des haies vives, et chantant à plein cœur quelque guerz appris aux veillées. Parfois la voix lointaine d'une jeune fille qui garde ses moutons lui répond, et le kloäreck ravi écoute cette voix bergère et prolongée se perdre avec le vent dans les coulées [1]. Malheureusement le jour finit, il faut revenir à la ville, et le lendemain une punition lui fera expier son échappée pastorale. Il faudra se coucher plus tard, se lever plus tôt pour achever le surcroît de travail qui lui sera imposé. Aussi, peu confiant dans sa raison, renoncera-t-il, s'il est sage à travailler désormais sous le ciel. Malgré les joyeux appels d'un soleil brillant, il restera dans sa chambre délabrée, et s'y livrera tout entier à ses devoirs. De temps en temps seulement, lorsque sa tête et ses doigts seront lassés, il se détournera vers la cage grossière suspendue à la croisée et causera quelques instants avec son bouvreuil; car le kloäreck trop pauvre pour nourrir un chien, a dû se contenter d'un oiseau qu'il va dénicher lui-même, qu'il nourrit de son pain, et que l'hiver il réchauffe dans sa poitrine, seul foyer dont il puisse disposer. Le bouvreuil le connaît, l'aime et le comprend. Comme lui, c'est un enfant des campagnes qui chante quand viennent la brise d'été et l'odeur des foins coupés.

Ainsi s'écoulent les sept années les plus chaudes et les plus fleuries de l'étudiant. Cependant un changement complet s'est insensiblement opéré en lui. Arraché aux occupations rustiques pour être jeté subitement dans le repos du corps et le travail de l'esprit, il sent tomber en même temps le cal formé sur ses mains et celui formé sur son

---

[1]) Coulée, ein Patoiswort, Wiesengrund, suite de prés formant un fond de vallée, coulée de prés, Wiesenthal.

âme. Ses membres se sont engourdis dans l'inaction; son front basané s'est déteint à l'air des classes; bientôt tout son corps s'amollit; le dur enfant de la campagne est devenu semblable à l'homme des villes, élevé sous verrines et que tuerait une gelée blanche. Mais en même temps aussi, par compensation, son intelligence s'est développée; elle a acquis des forces; son imagination enrichie a pris feu et a commencé à jeter des lueurs sur son coeur dont il comprend mieux les mouvements dont il analyse les désirs. La vie matérielle a cessé d'être tout à ses yeux; son corps s'est amoindri, allégé, et son âme paraît à travers. Alors toutes les maladies de l'homme civilisé l'attaquent à la fois; alors arrivent les douleurs vagues, le vide, ces tristesses sans nom et sans remède qui viennent on ne sait d'où, et font souhaiter la mort, on ne sait pourquoi. Et quelle possibilité qu'au plus fort de ces dispositions mélancoliques, alors que le sang fermente dans les veines du kloäreck, quelle possibilité qu'il échappe au premier amour? Le moyen, dites-moi, que l'étudiant, en revenant seul chaque soir de sa promenade, passe devant une jeune mère qui fait sauter son enfant sur ses genoux, sans penser qu'il serait doux d'entendre la voix de cet enfant l'appeler son père? Dans ces premières années de jeunesse, nous comprenons encore si bien les joies de la famille! Nous sentons si bien comme il serait doux de vivre, une de nos mains dans celle d'une femme et l'autre sur un berceau d'enfant?

Eh bien, qu'au moment de ce brûlant désir un obstacle invincible vienne s'élever devant notre avenir; qu'à l'âge où toutes les femmes sont belles à nos yeux, nous venions à penser que nulle femme ne s'appuiera jamais sur notre poitrine! . . . qui ne comprend tout ce que la certitude de cet isolement éternel remuera en nous d'amertume? . . . Eh! alors, pour peu qu'il y ait quelque fougue dans notre imagination, quelque fluidité dans nos pensées, la plainte s'élancera de notre coeur pleine d'éloquence et de vérité, et

nous deviendrons poëtes, comme les mères déviennent chanteuses, pour bercer des douleurs dans leurs chants!

Or, ce que nous venons de dire, c'est l'histoire du kloäreck. Il ne faut point chercher ailleurs ses dispositions élégiaques et son aptitude pour la poésie. Ce qui précède explique aussi comme le pays de Tréguier, qui recevait dans ses colléges la jeunesse la plus impressionable et la moins grossière des campagnes de l'Armorique, a pu devenir la source de presqne toute la littérature moderne de la Bretagne, et former l'école trégorroise, si distincte des autres et si remarquable à tous égards.

Cette école reflète la vie du kloäreck tout entière; c'est la confession de ses faiblesses humaines, de ses chagrins de coeur, des oublis de femme qui l'ont torturé; c'est un éternel mémoire auquel chaque abbé ajoute sa page avant de rompre avec le monde.

Ailleurs[1]), en parlant du prêtre breton, nous avons dit ce que deviennent toutes ses éruptions poétiques; nous avons peint ces recteurs allant de nuit et pendant la tempête porter les sacrements aux mourants, à travers les marais débordés. Pour qui aura bien compris ce que nous venons de dire des premières années du clerc breton, ce rude dévouement paraîtra sans doute plus explicable. Et que feraient-ils, en effet, ces jeunes gens à coeurs froissés, une fois cousus dans leur soutane noire, s'ils ne se livraient avec ferveur et enthousiasme à leur nouvelle mission? Il faut bien que leur énergie, repoussée des affections terrestres, déborde quelque part, il leur faut bien un culte et un amour! Et maintenant que les cultes et les amours du monde leur sont interdits, ils presseront la religion dans leurs bras comme ils eussent pressé une femme, avec délire! Le secret de l'exaltation fanatique de beaucoup de nos prêtres est, sans doute, là.

---

[1]) Cf. das folgende Stück.

Nous avons peint le kloäreck trégorrois dans son existence toute de mysticité, de passion chaude, mais docile, de sentimentalité douce et triste ; le kloäreck du pays de Vannes n'a rien de cette physionomie allemande. C'est un vrai basochien du moyen-âge, turbulent, buveur, toujours la main au bâton ou au couteau ; une bête fauve mal apprivoisée qui, à la moindre colère ; secoue sa crinière et grince des dents. L'esprit antibourgeois domine surtout fortement cette jeunesse des campagnes, agglomérée dans les écoles, les colléges et les petits séminaires. C'est qu'aussi tout l'excite et l'entretient : tous les motifs d'envie, de colère, de jalousie, soulèvent à la fois les mauvaises passions de ces étudiants, qui ne se trouvent en contact avec les bourgeois que pour sentir douloureusement la supériorité de ceux-ci. Tout ce qu'ils voient tend à envenimer leur haine. C'est tantôt l'aisance et le luxe des cités qu'ils ne peuvent partager ; tantôt les succès de ces jeunes messieurs qui, riches des souvenirs d'une enfance mieux cultivée, leur enlèvent, dans chaque classe, les prix et les applaudissements ; c'est leur habit grossier que l'on raille, opossé au costume élégant de l'enfant de la ville, c'est le dédain pour leurs moeurs, leurs affections, leurs habitudes ; c'est toute cette émancipation libérale des bourgeois, heurtant leur foi pour les antiques traditions, et les poussant à la haine par la honte ou par le ressentiment. Aussi les étudiants du Morbihan se sont-ils levés, en toute occasion, pour combattre les villes. En 1815, le petit séminaire de Vannes alla grossir en masse l'armée royaliste, ses professeurs en tête et tous combattirent vaillamment à Auray. Si en 1830 le Morbihan est demeuré tranquille, c'est que les prêtres, à qui l'on avait conservé leur position, n'ont point osé rompre avec le gouvernement nouveau, et se sont contentés de le bouder. Les nobles ont tenté le soulèvement ; mais seuls, ils avaient peu d'action sur les campagnes. Les nobles aussi sont des bourgeois, sourdement détestés, et auxquels le paysan ne s'allie que par haine pour un adversaire commun. — Le

temps émoussera sans doute toutes ces inimitiés ; déjà elles sont moins générales. Il est des paroisses même où l'esprit fraternel les a remplacées, où le citadin trouve aide et charité ; ce sont les plus grandes et les plus riches, celles qui se rapprochent le plus des villes par leurs ressources et leurs lumières ; mais, parmi les kloërecks, l'hostilité guerrière s'est encore profondément conservée et se conservera longtemps. Outre les causes de jalousie toujours existantes, qui tendent à l'entretenir, elle est exaltée par les récits des pères, les histoires de chouannerie et les chansons populaires qui célèbrent les hauts faits des royalistes.

On peut dont l'affirmer aujourd'hui, si les souvenirs de 1793 et de 1815 sont encore caressés par la jeunesse des écoles du Morbihan, c'est surtout parce que son amour-propre y trouve son compte ; c'est qu'elle aime à se rappeler les exploits de ses pères. Les poésies d'ailleurs entretiendront encore longtemps ces idées. Il n'est point de taverne à Vannes, à Auray, à Ploërmel, à Josselin, où l'on n'entende le soir retentir quelques-uns des chants historiques qui sont pour les habitants du Morbihan, ce qu'étaient en Espagne, il y a deux cents ans, les romances du Cid.

Tel est, d'ailleurs, le caractère guerrier de ces hommes qu'ils le révèlent jusqu'au milieu des solennités les plus pacifiques. Les pardons, qui sont partout ailleurs des fêtes pieuses et tranquilles, sont chez eux entremêlés de souvenirs militaires. A la procession d'Auray, les hommes d'Arzon se pressent comme un bataillon autour du modèle d'un vaisseau de 74, pavoisé de tous ses pavillons et porté par six matelots. Ce sont les descendants de ceux qui avec la protection de sainte Anne, défirent les flottes de Ruyter. Ils marchent, fiers de ce souvenir, en chantant en choeur l'hymne des Arzonnais.

Chant des Arzonnais.

,,Sainte Anne, que Dieu bénit, vos vertus, votre puissance ont éloigné de nos têtes la mort et tous les dangers !

„Nous courons à votre maison sainte pour offrir des actions de grâces; car vous nous avez préservés dans les dangers du combat.

„Sainte Anne, etc.

„Une troupe d'Arzonnais était partie pour l'armée; ils étaient plus de quarante et soumis aux ordre du roi!

„Sainte Anne, etc.

„Nous voilà voguant dans la Manche avec celui qui nous commande, cherchant combat et vengeance contre les vaisseaux hollandais!

„Sainte Anne, etc.

„Coups de canon nous arrivent plus pressés que la grêle; oh! non, jamais, jamais nous ne fûmes en pareil danger!

„Sainte Anne, etc.

„De chaque flanc du vaisseau, des tonnerres de bordées fracassent et font tomber câbles, voiles, mâts et cordages!

„Sainte Anne, etc.

„O véritable miracle! aucun des enfants d'Arzon ne reçut la moindre offense de boulet ni d'arquebuse!

„Sainte Anne, etc.

„Près d'eux, à droite et à gauche, tués ou blessés, tombent les hommes; mais pour eux, votre secours, votre vertu, les défendaient!

„Sainte Anne, etc.

Nous vous prions de bon coeur, sainte Anne que Dieu bénit: Conservez-nous en grâce maintenant et toujours!"

N'est-elle point belle cette Marseillaise catholique composée par de pauvres matelots d'autrefois? N'est-elle point propre à donner dans les luttes furieuses cette confiance aveugle qui fait les victorieux?

II.

Les prêtres. — Leur pouvoir. — Sermons. — Le fou de Guiclan.

Dans notre pieuse Armorique, maintenant comme autrefois, l'aristocratie de naissance est subordonnée à l'aristocratie de l'étole : le respect accordé au prêtre participe de l'adoration. La tonsure est une couronne qui donne droit à de royaux hommages. Tout autre caractère s'efface devant la consécration qui a appelé un homme à charge d'âmes. Le jeune paysan qui revient à la ferme de son père, le front rasé et blême, portant à la main son missel latin, y apparaît comme un être au-dessus de l'humanité. Les cris de la nature se taisent en sa présence pour faire place à une craintive vénération. Son pére découvre, devant lui, sa tête blanche, et l'appelle monsieur le prêtre. Il s'assied seul à la table préparée par sa mère et où brille un luxe inusité ; ses frères et ses soeurs le servent debout sans partager son repas. Mais ces honneurs, il faut qu'il les achète ! Ne croyez pas qu'il retrouve au foyer natal rien de ce qui pourrait lui rappeler son enfance, ni le bruit monotone du rouet, ni les chants de la fileuse, ni les agaceries de ses jeunes soeurs. A son aspect la vie de famille a cessé ; la maison est devenue un sanctuaire. Triste et froid en apparence, il faut qu'il reçoive avec calme les marques de respect dont on l'entoure, qu'il refoule dans son coeur les souvenirs, dans ses yeux les larmes ; il faut qu'il songe que ses mains sont jointes maintenant par une prière éternelle et ne peuvent plus s'étendre vers les embrassements ; que toutes les affections ont dû tomber de son âme le même jour que ses longs cheveux de jeune homme sont tombés de sa tête tonsurée, et que les bras de sa mère elle-même se sont fermés pour lui, comme pour un enfant mort ! — Lorsqu'il quittera la famille qu'il est venu visiter, la même gêne cérémonieuse présidera aux adieux ;

et si, le coeur plein, il veut tendre les bras vers ces parents qu'il abandonne, nulle main ne s'avancera pour saisir la sienne et il verra les fronts s'abaisser comme pour recevoir une bénédiction.

Voilà une des causes de l'immense autorité du prêtre dans nos campagnes. Cet isolement royal, dans lequel il se tient, est un prestige qui agit sur tous. D'ailleurs, si son influence est grande, il faut reconnaître qu'il a généralement tout ce qu'il faut pour la conserver.

Qui jugerait notre clergé breton par celui des villes, frais, courtisan, beau diseur, se tromperait étrangement. Nos prêtres, sortis hier de la charrue et laissant encore entrevoir, sous l'aube, le grossier sayon[1]) du bouvier, ont la voix rude, les mains dures. Vêtus de grossières soutanes déteintes par la pluie et par le soleil, chaussés de souliers ferrés et le bâton à la main, ils vont par les routes fangeuses, à travers les bruyères inaccessibles, porter aux malades le viatique, aux morts les prières de la rédemption. Ignorants comme ces pêcheurs qui quittaient leurs filets pour devenir des pêcheurs d'homme, ils ont aussi, comme eux, la foi qui anime la parole et lui donne la puissance du tonnerre. Rien ne peut faire comprendre, à qui n'a point entendu un sermon breton, l'autorité de ces hommes une fois placés dans la chaire! La foule palpite, gémit sous leurs paroles, comme la mer au souffle de l'orage. Et ce ne sont pas ici ces pleurs de commande qu'on essuie avec un mouchoir de batiste; ce n'est point cette admiration, cet attendrissement littéraires qui font joindre les mains pour applaudir plutôt que pour prier; non, c'est la componction et le repentir, dans leurs démonstrations les plus énergiques; ce sont des ruisseaux de larmes, des sanglots, des cris; ce sont des hommes de peine, frappant de leurs poings robustes leurs robustes poitrines; ce sont des femmes, le visage con-

[1]) Aube, Chorhemd; sayon (auch saie oder saye), Mantel, Ueberwurf, gehört in dieser Bedeutung der Volkssprache an.

tre terre, et criant merci à cette voix terrible qui tombe d'en haut en répétant deux mots qui font frissonner leurs chairs: Damnation! éternité! Souvent on emporte, pendant le cours de ces sermons, plusieurs d'entre elles entièrement évanouies.

Je comprends qu'une telle influence conservée par des prêtres cause quelque surprise, à l'époque où nous vivons. Mais ceux qui connaissent la Bretagne le conçoivent et s'en étonnent peu. Elle n'est pas seulement le résultat de croyances vivaces, elle est aussi le fruit du bien accompli dans les campagnes par les prêtres catholiques. Le prêtre breton n'est pas seulement un ministre du ciel, c'est un ami, un conseiller, un protecteur précieux pour les choses de ce monde. Pas un malheur n'arrive dans la paroisse sans qu'il accoure pour le consoler. Si le paysan de nos campagnes personnifiait l'espérance, il ne lui donnerait pas la robe flottante et bleue que lui supposaient les anciens, il l'habillerait d'une noire soutane de recteur. Sans doute la puissance exercée par ceux-ci pourrait l'être plus heureusement; les lumières leur manquent pour faire le bien. Ils crient à l'humanité de s'agenouiller immobile au pied d'une croix et de prier, alors qu'ils devraient lui répéter sans cesse le cri en avant! comme à une tribu en marche vers la terre promise; mais du moins la charité et le dévouement chrétien échauffent leur zèle; du moins la sainte fraternité qu'ils prêchent reflète quelques lueurs de la grande association à laquelle les hommes sont appelés. Il ne sont point dans la voie, mais il suivent une route parallèle. Leur pouvoir, tout moral, et qui s'adresse à l'âme, a quelque chose d'intime, de consolateur, de passionné.

Avouons-le pourtant, les croyances religieuses entretenues et animées par le clergé poussent quelquefois nos Bretons à une exaltation funeste. Quoique ces faits de fanatisme soient rares, nous en rapporterons un, afin de montrer, sans partialité, le bon et le mauvais côté de chaque chose. Ce sera d'ailleurs une nouvelle peinture de carac-

tères et de moeurs propre a faire connaître ce qu'il y a d'enthousiasme ardent au fond de ces âmes si froides en apparence.

Je fus témoin du fait que je vais rapporter en 1839 au petit bourg du Naufrage (Penzé), dont c'était ce jour-là le pardon.

La réunion était nombreuse, et j'allais avec plusieurs autres personnes sur la grève, où l'on dansait. Je ne sais si la vue d'une danse villageoise fait sur tous la même impression; mais pour moi, autant un bal du grand monde me trouble, m'enfièvre, autant ces fêtes au grand air me rafraîchissent. Comme tout autre, j'ai éprouvé le charme voluptueux des danses de la ville, j'ai bu avec avidité cette atmosphère de parfums et d'haleines de femmes; mais ce délire passager m'a toujours laissé un vide, un malaise du corps et de l'âme, une sorte d'ennui profond et triste. Tandis que la danse du village, la danse en plein vent, avec la brise salée des grèves à respirer à pleine poitrine! oh! quelle différence! Là rien de l'air dévorant des salons! Plus de robes de soie dont le frôlement brûle; plus de voix qui s'insinuent à l'oreille et coulent de là jusqu'au coeur. Le ciel de Dieu sur votre tête, avec son beau et clair soleil; le parler haut et rieur des paysannes, les vêtements de bure! Et quel moyen alors que l'âme s'accroupisse sur d'impures pensées! Tout est si vaste, si sérein autour de vous! tout est saint de l'innocente joie qui vous environne!

Nous nous étions assis pour regarder la danse des Taulésiens. Je m'amusais à suivre de l'oeil des enfants qui tenaient à la main de longues branches d'ajonc fleuri, aux épines desquelles ils avaient fixé, selon l'usage du pays, de petites marguerites des champs, et je pensais en moi-même à ce symbole charmant qui, selon l'expression d'un poëte breton, représentait la fleur de l'amour entée sur les épines de la douleur, lorsqu'il se fit tout-à-coup un mouvement dans la foule: le hautbois se tut, la panse s'arrêta, et j'entendis circuler un nom qui me frappa,

celui de Jôan du Bourg Malade (Guiklan). On l'avait déjà prononcé devant moi la veille et j'avais appris que ce malheureux, devenu fou à la suite d'une retraite[1]) à Saint-Pol-de-Léon, où les sermons, l'isolement et son exaltation naturelle l'avaient jeté dans un délire fanatique, allait partout prêchant la pénitence, et se jetant au travers des joies de la vie comme un messager de mort. Une dame du pays avait même ajouté que cet homme étrange vivait depuis plusieurs années sans maison, sans amis, sans famille. Il enseignait la parole de Dieu dans les bourgades, couchait au pied des croix de pierre qui s'élèvent aux carrefours des routes, ou sur le seuil des chapelles isolées; ne recevant d'aumônes que ce qu'il en fallait pour satisfaire sa faim, et rejetant avec dédain l'argent qu'on lui offrait. Jamais, depuis sa folie, sa main ne s'était étendue pour demander ou serrer une autre main; jamais une parole exprimant autre chose que de saints conseils ou de prophétiques menaces n'était tombée de ses lèvres. Par les nuits d'hiver les plus sombres, les plus froides, lorsque le givre ou la neige l'avait surpris dans quelque chemin désert et l'empêchait de dormir sur son lit de pierre, il restait debout, le chapelet à la main et chantant des cantiques en langue bretonne. Souvent le paysan avait entendu de loin cette voix singulière et avait fait rebrousser chemin à sa monture avec effroi. On ajoutait dans le pays qu'une prescience miraculeuse avait été accordée à Jôan par les intelligences célestes et qu'à l'heure où la mort frappait à la porte d'une maison, le fou la précédait toujours, criant: Pénitence! pénitence! Ces détails me revinrent à la mémoire, et j'éprouvai un intérêt de curiosité difficile à décrire quand eut retenti dans la foule le nom du fanatique de Guiklan.

[1]) Retraite ist ein Cursus geistlicher Uebungen (Beten, Beichten, Predigthören etc.), der gewöhnlich in einem Kloster, Seminar oder einer andern kirchlichen Anstalt abgehalten wird und 8—14 Tage dauert. Solche Retraites werden auch in Deutschland für kath. Lehrer und Lehrerinnen gehalten.

Aussi m'empressai-je de pénétrer jusqu'à l'endroit où il se trouvait.

Nous l'aperçûmes bientôt, debout, sur les murs noircis d'une maison brûlée quelques années auparavant. C'était un homme grand, pâle et maigre. Ses cheveux couvraient ses épaules, et il roulait des yeux hagards sur la foule qui l'entourait. Ses gestes étaient fréquents, saccadés. Il secouait souvent la tête à la manière des bêtes féroces, et alors sa crinière noire, qui voilait en partie son visage, lui donnait une physionomie terrible. Sa voix mordante avait cette vibration timbrée ordinaire à l'accent breton.

Son discours, qui roulait sur les dangers de la danse et sur la nécessité de fuir les plaisirs du monde, ne fut d'abord qu'une réminiscence assez plate de ce que j'avais entendu vingt fois dans les églises des campagnes; mais insensiblement l'exaltation descendit en lui et donna à sa parole une énergie qui me subjugua moi-même. C'étaient des images vives, des apostrophes remuantes, une ironie aiguë, brutale, toujours portée la pointe au coeur et marquant comme un fer chaud. Il montra à la foule des danseurs la marée qui commençait à monter, et allait effacer les traces que leurs pieds avaient imprimées sur le sable; il compara cette mer qui grondait autour de leur joie comme une menace, à l'éternité murmurant sans cesse autour de leur vie un avertissement terrible; puis, par une transition brusque et triviale, adressant la parole à un jeune homme qui se trouvait devant lui:

— Bonjour à toi, Pierre, dit-il, bonjour à toi, danse et ris, mon fils; te voilà à la place où l'on a trouvé, il y a deux ans, le corps noyé de ton frère.

Il continua sur le même ton, appelant chacun par son nom, remuant au coeur de tous les souvenirs les plus poignants et les détaillant avec un soin féroce. Cela dura longtemps et sans que cette raillerie incisive s'adoucît. On était tour à tour ému et indigné en entendant ces sarcasmes aiguisés comme des poignards et qui fouillaient dans

la vie de chacun pour y chercher une cicatrice à rouvrir. Enfin Jôan quitta les personnalités pour parler des punitions réservées au pêcheur, et, prêtant à Dieu la pensée d'une horrible ironie, il annonça à ceux qui, sur la terre, avaient aimé les enivrements de la danse et des fêtes, une danse éternelle formée au milieu des flammes de l'enfer. Il dépeignit cette ronde de damnés emportés pendant des millions de siècles dans un cercle immuable de souffrances toujours renaissantes, au bruit des pleurs, des sanglots et des grincements de dents. De ma vie, je n'avais rien entendu d'aussi saisissant que ce bizarre sermon mêlé d'éclats de rire fou, d'impécrations et de prières : la foule haletait.

Jôan opposa ensuite à cette terrible description une peinture du bonheur des élus; mais ces expressions étaient faibles, décolorées. Il ne trouva quelque entraînement qu'en parlant de la nécessité de se mortifier et d'offrir à Dieu ses souffrances. Il fit alors l'histoire de sa vie avec une simplicité si majestueuse qu'on eût cru entendre une page des Écritures. Il conta comment il avait perdu sa fortune, ses enfants, sa femme, et, à chaque perte racontée, il s'écriait : — Cela est bien, mon Dieu ! que ton saint nom soit béni ! — Les femmes fondaient en larmes. Il ajouta des conseils à ceux qui l'écoutaient, des exhortations à la patience; enfin, s'exaltant de plus en plus, il raconta comment les pertes qu'il avait faites lui avaient paru trop peu de chose pour expier ses fautes. Jésus-Christ lui était apparu en songe et lui avait dit : — Jôan, donne-moi ta main gauche, à moi qui ai donné ma vie pour te sauver ! — Seigneur, elle est à vous, avait répondu Jôan. — Et j'ai rempli ma promesse, s'écria-t-il en élevant au-dessus de sa tête son bras gauche, que jusqu'alors nous n'avions point aperçu...

On vit un moignon entouré de linges sanglants !

Un murmure d'étonnement et d'effroi s'éleva partout.

— Qui a peur? qui a peur? reprit le fou, dont la véhémence semblait toujours croître ; j'ai rendu à Dieu ce que

Dieu m'avait donné. Damnation sur vous, si l'oeuvre faite par l'ordre du Christ vous fait faillir le coeur! Voyez, voyez! c'est le Christ qui l'a voulu, voilà ce que j'ai fait pour l'amour du Christ!

Et le malheureux arrachait, avec un transport épileptique, les linges qui entouraient sa blessure, et secouant son moignon découvert sur la foule, il fit jaillir un demi-cercle de sang sur toutes les têtes.

Un long cri d'horreur retentit; une partie des spectateurs s'enfuirent épouvantés. Quelques hommes se précipitèrent sur le mur où se tenait Jôan, et le portèrent à la chaumière voisine presque évanoui.

Émile Souvestre.

SCÈNES DE MOEURS BRETONNES.

I.

La soule dans le Morbihan. — Histoire de François le Souleur.

D'abord il est essentiel d'expliquer à ceux qui ne connaissent pas notre pays et ses usages ce que c'est que la soule.

On donne ce nom à un énorme ballon de cuir rempli de son que l'on jette en l'air, et que se disputent ensuite les joueurs, partagés en deux camps opposés. La victoire reste au parti qui a pu s'emparer de la soule et la porter sur une autre commune que celle où le jeu a commencé.

Cet exercice est un dernier vestige du culte que les Celtes rendaient au soleil. Ce ballon, par sa forme sphérique, représentait l'astre du jour; on le jetait en l'air, comme pour le faire toucher à cet astre, et lorsqu'il retombait, on se le disputait ainsi qu'un objet sacré. Le nom même de soule vient du celtique heaul, dans lequel l'aspiration initiale a été changé en s, comme dans tous les mots étrangers adoptés par les Romains, ce qui a donné seaul ou soul.

Maintenant le jeu de la soule n'est plus en usage qu'au pays de Vannes[1]). C'est là seulement qu'on le retrouve

---

[1]) Dieses Volksspiel ist nicht blos in der Niederbretagne noch im Gebrauche, sondern auch in einzelnen Ortschaften anderer

encore dans toute sa brutalité primitive. Une soule, dans le Morbihan, n'est pas un amusement ordinaire; c'est un jeu chaud et dramatique, où l'on se bat et où l'on s'étrangle; un jeu qui permet de tuer un ennemi, sans renoncer à ses pâques, pourvu que l'on prenne soin de le frapper comme par mégarde et d'un coup de malheur. Aussi Dieu sait quelle fête pour le pays! C'est un jour d'indulgence plénière accordée à l'assassinat. Et quel est celui qui n'a pas quelqu'un à tuer, comme me disait un jour un des souleurs les plus renommés. D'ailleurs, à défaut d'inimitiés privées, l'hostilité des paroisses suffit, car ce sont toujours deux communes voisines et rivales qui se disputent la soule. Souvent aussi une ville entre en lice contre une population rurale, et alors le combat s'envenime de toute la haine du paysan contre le bourgeois; alors ce n'est plus seulement la lutte de partis rivaux, c'est un duel de croyances, une bataille de chouans et de bleus, livrée avec les poings et les ongles. Non pas pourtant que cette vieille inimitié soit le résultat d'opinions politiques; de tout temps, celles-ci ne furent qu'un prétexte; mais elle tient à ce que le paysan, demeuré serf a vu le bourgeois, serf comme lui, conquérir richesse et liberté: c'est la jalousie d'un frère cadet, resté dans la misère, contre son aîné devenu grand seigneur. L'insurrection des campagnes en 1793 et en 1815 fut moins, au fond, un élan politique ou religieux que le résultat d'une colère amassée depuis longtemps contre les privilèges des villes. Les chouans étaient des révolutionnaires à leur manière; ils auraient voulu aussi imposer à tous le grand chapeau et l'habit de toile, et ce but, ils tâchèrent de l'atteindre, comme les terroristes, par le pillage et le meurtre. Lorsque, pendant les Cent-Jours, douze mille paysans

Provinzen; in der Pikardie heisst es chole, in der Nähe von Arras crosse, in Maine soule. In der Normandie ist es seit der Revolution verschwunden. Es wurde im Mittelalter mehrmals vom Parlamente verboten. Chol, altfrz. Kugel, chouler, jouer à la choule, altfrz. und pikardisch.

entourèrent Pontivy, ils étaient suivis de leurs femmes, portant des sacs dans lesquels elles devaient enlever le butin, après la prise de la ville. L'une d'elles en portait deux, un sur chaque épaule; on lui demanda ce qu'elle en voulait faire.

— Celui-ci, dit-elle en montrant le plus petit, est pour mettre l'argent que je trouverai; et celui-là pour emporter des têtes de messieurs!

Toute l'histoire de la chouannerie est dans ce mot.

Du reste, rien ne peut mieux prouver ce que nous avançons que le spectacle d'une soule. C'est réellement une lutte entre la ville et la campagne; lutte à laquelle prennent part les hommes de toutes les conditions. Ce jour-là on voit les jeunes gens aux habitudes les plus élégantes, les pères de famille les plus paisibles, se réunir aux ouvriers pour gagner la soule contre les paysans, et faire le coup de poing comme des milords anglais. Quiconque se sent le bras assez ferme et la chair assez dure aux coups, va se jeter dans la mêlée. C'est une sorte de prise d'armes d'une garde nationale volontaire, tant chacun sent instinctivement qu'il y a une question vitale au fond de ce jeu prétendu, et que la campagne, en essayant ses poings contre la ville, ne veut autre chose que tâter ses forces et préluder à la révolte.

Lorsque le jour et le lieu d'une soule ont été désignés, vous voyez accourir de tous côtés les vieillards, les femmes et les enfants, avides d'un pareil spectacle. Cette foule est l'avant-garde obligée des combattants. Ceux-ci arrivent ensuite par bandes nombreuses, la plupart revêtus d'habits serrés avec soin, afin de ne pas donner prise à l'adversaire, et ayant, en outre, autour des reins, une courroie bouclée afin d'être plus agile à la course. L'allure des paysans est généralement précautionneuse et lente; celle des bourgeois, vive, bruyante, hardie. Une fois tous les souleurs réunis, les conditions du jeu sont proclamées à haute voix; le prix qui doit être déféré au vainqueur est indiqué; ensuite les

deux partis se retirent à une égale distance d'un certain point où la soule est lancée, et la lutte commence.

Elle n'a lieu d'abord qu'entre les plus faibles souleurs. Les forts se tiennent à l'écart! Ils regardent, les bras croisés, jetant aux combattants leurs encouragements ou leurs huées; mais ils ne prennent parti à la mêlée qu'en appuyant de temps en temps leurs mains vigoureuses sur quelque groupe de lutteurs entremêlés, pour les envoyer, à dix pas, rouler l'un sur l'autre dans la poussière. Cependant, peu à peu, ces préludes les agitent, la soule, prise et reprise, est déjà loin du lieu où elle a été lancée; les bornes de la commune sont proches; tous sentent qu'il est temps d'intervenir. Le plus impatient s'élance; un premier coup est donné, et aussitôt un cri s'élève; tous se mêlent, se poussent, se frappent; on n'entend plus que plaintes, imprécations, menaces, bruit mat et sourd des poings qui meurtrissent les chairs! Bientôt le sang coule, et à cette vue une sorte d'ivresse frénétique s'empare des souleurs; un instinct de bête fauve semble se réveiller au coeur de ces hommes; la soif du meurtre les saisit à la gorge, les pousse et les aveugle; ils se confondent, se pressent, se tordent l'un sur l'autre; en un instant, les combattants ne forment plus qu'un seul bloc animé, au-dessus duquel on voit des bras se relever et retomber sans cesse, comme les marteaux d'une papeterie. De loin en loin, des figures pâles ou bronzées se montrent, disparaissent, puis se relèvent sanglantes et marbrées de coups. A mesure que cette étrange masse s'agite, on la voit fondre et diminuer, parce que les plus faibles tombent, et que la lutte continue sur leurs corps. Enfin, les derniers combattants des deux côtés restent face à face, demi-morts de fatigue et de souffrance. C'est alors à celui qui a conservé quelque vigueur de s'échapper avec la soule. Faiblement poursuivi par des rivaux exténués, il a bientôt atteint la limite de la commune voisine et obtenu ainsi le prix tant disputé. Cependant cette dernière fuite n'est pas toujours sans danger; la ténacité haineuse

d'un ennemi peut la rendre funeste, comme l'éprouva François de Pontivy vulgairement appelé le souleur.

François avait acquis une immense réputation dans ces jeux, et il s'était rendu redoutable aux paysans de toutes les communes voisines. Il avait chez lui, suspendues et rangées devant sa cheminée, toutes les soules qu'il avait gagnées, et il les montrait avec le même orgueil qu'un Mohican eût mis à faire voir les chevelures de ses ennemis attachées autour de son wigwam. Bien que l'âge eût diminué la vigueur de François, il suspendait chaque année quelque nouveau trophée à son foyer.

Un seul homme avait longtemps disputé la supériorité à ce grand souleur. C'était un paysan de Kergrist, nommé Ivon Marker. Mais François lui avait enfoncé une côte à une soule qui eut lieu à Neuliac, en 1820, et Ivon en était mort. Son fils, Pierre Marker, avait succédé aux prétentions de son père sans être plus heureux ; François lui avait crevé un oeil à la soule de Cleguerec, et cassé deux dents à celle de Séglien. Depuis ce temps, Pierre avait juré de se venger.

Une soule eut lieu à Stival, et les deux antagonistes s'y rendirent. Tout se passa d'abord comme d'ordinaire. François remarqua seulement avec surprise que Pierre évitait de l'approcher pendant la mêlee. Il l'avait vainement appelé en lui disant :

— Viens ici, chouan, que je prenne ton autre oeil.

Le paysan n'avait point répondu et était demeuré à l'écart. Une seule fois, vers la fin de la journée, François ayant été renversé, avait senti, au même instant, deux sabots ferrés qui lui écrasaient le ventre, et il avait aperçu l'oeil sans prunelle de Pierre qui roulait sur lui d'une manière terrible ; mais, grâce à ses efforts et à ceux de ses amis, il s'était bientôt relevé.

Cependant la nuit commençait à tomber ; la plupart des souleurs, accablés de fatigue, se retiraient, quelques-uns des plus acharnés se disputaient seuls encore le prix. Fran-

çois profita de cet instant pour s'emparer de la soule et fuir à travers la campagne.

On le poursuivit, mais il gagna du terrain et perdit bientôt de vue les paysans. Leurs cris lui parvinrent encore pendant quelques minutes à travers la brume du soir, puis ils changèrent de direction, s'éloignèrent et se perdirent. Chacun regardait la soule comme gagnée et se retirait. Le Pontivien s'arrêta un instant pour reprendre haleine, car tout son corps était brisé et douloureux. Jamais soule n'avait été disputée avec autant de persévérance. Après avoir tâché de ralentir les battements de sa poitrine en s'étendant sur la terre froide, François se releva et recommença à courir vers un ruisseau qui séparait la commune de Stival de celle de Pontivy. Déjà il voyait les saules qui le bordaient; son coeur battait plus joyeux; lorsqu'il entendit derrière lui le bruit mou et particulier que font les pas d'un homme qui court les pieds nus; il se retourna et aperçut, dans l'obscurité du chemin creux, une ombre qui s'avançait rapidement. Alors le vieux souleur eut peur, car il se sentait trop faible pour se defendre, et il était trop loin pour espérer du secours des siens. Il se décida à fuir. Rappelant tout ce qui restait de force dans ses membres engourdis, il prit sa course vers le ruisseau, mais le bruit des pas qui le poursuivaient devenait toujours plus voisin; François entendit déjà l'haleine retentissante de son adversaire! Il fait un dernier effort, il touche aux soules, son pied est déjà dans l'eau. . . . Tout-à-coup un cri part derrière lui; un cri qu'il reconnaît! . . . . François veut traverser d'un bond le court espace qui lui reste à franchir; mais, roidi par la fatigue, il retombe lourdement sur les pierres aiguës qui forment le lit de la rivière. Au même instant, un genou s'appuie sur sa poitrine, et la figure de Pierre s'approche de la sienne avec son oeil borgne et sa bouche sans dents, qui sourit d'une manière terrible! Par un mouvement instinctif, François étend la main vers la rive gauche, car cette rive est la commune de Pontivy, et

s'il la touche, il est sauvé ; mais le paysan a saisi cette main de son poignet de fer :

— Tu es en Stival, bourgeois, dit-il ; j'ai droit sur toi.

— Laisse-moi, chouan, crie l'ouvrier.

— Donne-moi la soule.

— La voilà. Lâche-moi à présent.

— Tu me dois encore quelque chose, bourgeois.

— Quoi donc ?

— Ton oeil ! hurla Pierre, ton oeil ! Et pendant qu'il criait ces mots, son poing fermé s'abattait sur l'oeil gauche de François et le faisait jaillir de son orbite.

— Laisse-moi, assassin ! criait celui-ci.

— Tu me dois encore tes dents, bourgeois.

Et les dents du Pontivien tombaient brisées dans sa gorge.

Alors un délire furieux s'empara du paysan. Tenant sous son bras gauche la tête de François, il se mit à lui marteler le crâne avec son sabot qu'il tenait de la main droite. Cela dura sans doute longtemps, car le lendemain on trouva près du ruisseau François qui ne donnait aucun signe d'existence.

Telle était cependant la force du vieux souleur, qu'il revint à la vie ; mais il fallut le trépaner, et depuis ce jour il resta borgne et idiot.

Pierre, traduit en cour d'assises, ne répondit rien à toutes les questions du président, sinon que François était en Stival lorsqu'il l'avait rencontré, et que c'était comme ça qu'on jouait à la soule. — Il fut acquitté.

II.

La Groac'h[1]) ou la sorcière.

J'étais parti de Pontrieux fort tard, prenant un chemin de traverse que j'avais autrefois parcouru et qui, selon mon calcul, devait me permettre d'atteindre Tréguier avant la fin du jour; mais je m'aperçus bientôt que mes souvenirs m'avaient trompé. La nuit me surprit au tiers du voyage, et pour comble d'embarras, le vent s'éleva et la neige se mit à tomber.

Je venais justement d'atteindre un plateau couvert de bruyères que l'orage balayait sans obstacle et où on eût en vain cherché un abri. Enveloppé dans mon caban de peau de chèvre, la tête basse et le corps penché pour lutter contre le vent, je suivais avec peine le sentier inégal. De quelque côté que mon regard se tournât, il n'apercevait qu'un nuage blanchâtre et mobile qui confondait la terre avec le ciel. Par intervalle pourtant la tempête semblait s'arrêter; le vent se taisait, on entendait retentir au loin des rumeurs de cascade, ou quelques hurlements plaintifs de loups affamés; puis la raffale s'élevait de nouveau, grandissait, grondait, et tout allait se perdre dans un immense rugissement.

Enfin je me trouvai à l'entrée d'une coulée où ses sifflements assourdis par les montagnes n'arrivaient plus que comme un écho, et où la neige tombait moins pressée. Je savais, par expérience, que le vallon annonçait immanquablement des habitations. Un lavoir, un four isolé, me confirmèrent bientôt dans cette espérance, et, au bout de quelques pas, j'aperçus un hameau composé d'une douzaine de chaumières.

---

[1]) Groach oder grac'h bedeutet eigentlich „alte Frau". Ursprünglich nannte man so die Druidinnen, welche ihren Sitz auf der Insel Groach, später Groais und Greix genannt, hatten. Nachher benannte man so eine Art von Feen oder Wassernixen; jetzt bedeutet das Wort „boshafte Hexe."

La première, dont je m'approchai, était obscure et vide; mais dirigé par un bruit de voix, j'en gagnai une autre bâtie à l'écart, et, poussant la porte, je me trouvai au milieu d'une filerie bretonne. Une douzaine de femmes, accroupies sur leurs talons, autour d'un foyer où brillaient une flambée d'ajoncs [1]), tournaient leurs fuseaux en causant et en chantant. Quelques enfants, couchés à leurs pieds, s'étaient endormis, et une jeune mère, assise au coin le plus reculé de l'âtre, allaitait un nouveau-né, murmurant, à demi-voix, un air de nourrice.

A mon entrée, toutes se détournèrent. — Bénédiction de Dieu à ceux qui sont ici, dis-je en m'avançant.

— Et à vous! répliqua la maîtresse de la maison avec le laconisme armoricain. Il y a un drap mortuaire sur la lande, et les loups eux-mêmes ne retrouveraient pas leur chemin. — Les maisons ont été faites pour les chrétiens.

En prononçant ces mots, la paysanne me montrait du geste le foyer. Toutes les fileuses s'écartèrent pour m'engager à approcher, et j'allai prendre place près de la jeune mère, tandis que la maîtresse du logis jetait sur le feu une brassée de ronces desséchées. Il y eut un assez long silence, les lois de l'hospitalité bretonne défendant d'adresser des questions à un hôte avant qu'il n'ait parlé lui-même. Je demandai enfin si Tréguier était encore loin. — A trois lieues et quelques sifflées, répondit la paysanne; mais les rivières sont débordées et la route dangereuse sans guide. — Un de vos hommes ne pourrait-il m'en servir? — Les hommes d'ici sont partis pour Terre-Neuve sur le navire le Saint-Pierre. — Quoi, tous? — Tous, notre maître [2]) sait bien que ceux de la même paroisse embarquent ensemble quand ils le peuvent. — Et vous les attendez? — Chaque jour. — Oui, oui, reprit une des fileuses, en soupirant, que Dieu les protége! Les autres navires sont de retour à Bréhat,

[1]) Brennender Haufe Ginster.

[2]) Die Bretonen nennen die Bourgeois mon maître.

à Saint Brieuc, et partout, il n'y a que le Saint-Pierre en retard. . . . . — Et pourtant, continua une seconde femme avec intention, il est temps que les hommes reviennent. — Pourquoi cela? demandai-je.

Elle me montra du doigt la paysanne qui était assise devant moi sur l'âtre. — Demandez à Dinah combien il lui reste de boisseaux d'orge dans sa huche? dit-elle.

La jeune Bretonne rougit. — Sans compter, ajouta la maîtresse de la maison que le propriétaire de la maison a menacé hier de faire vendre chez elle, ajouta une troisième. — Aussi, reprit celle qui avait parlé la première, je lui ai conseillé de demander à Dieu que les matelots du Saint-Pierre aient fait bonne pêche pour avoir double part! — Je demande seulement à Dieu qu'il ramène Joan, dit la paysanne, en serrant son nourrisson contre son sein.

Je fus frappé de l'accent triste, passionné et profond avec lequel ces mots avaient été prononcés, et je me tournai vers Dinah pour la regarder. C'était une femme de vingt-quatre ans au plus, dont la beauté avait quelque chose de mâle et de doux à la fois. La taille droite, le front haut, ses pieds nus hardiment appuyés sur la pierre de l'âtre, elle soutenait d'un bras l'enfant qui s'était endormi sur son sein, tandis que son autre main retombait immobile. Il y avait dans les lignes souples mais fièrement dessinées de son visage, dans ses lèvres entr'ouvertes, dans ses yeux noirs, toujours prêts à se baisser, je ne sais quelle fierté effarouchée que tempérait pourtant visiblement une bienveillance caressante.

Dans ce moment, la vache noire qui se trouvait au fond de la cabane, avança la tête par-dessus la claie qui nous séparait d'elle et fit entendre un meuglement. — Il y a quelqu'un près du seuil, dit la maîtresse de la maison.

Elle n'avait point achevé qu'un coup brusque ébranla la porte, et qu'une voix rude se fit entendre au dehors. — Y a-t-il place pour les pauvres dans cette maison? demanda-t-elle. — Anaïk Timor! s'écrièrent toutes les femmes. —

Anaïk! répéta Dinah, en rapprochant son enfant de son sein par un mouvement involontaire. — Qu'est-ce donc? demandai-je. — Une mediante qui voit clair dans l'avenir, et qui jette des sorts, ajouta la maîtresse de la cabane. — Y a-t-il place pour les pauvres dans cette maison? répéta la voix d'un accent d'impatience. — Laissez-la entrer, ou elle nous fera arriver malheur, fit observer Dinah.

Une fileuse alla ouvrir la porte, et Anaïk Timor parut. C'était une vieille femme, de petite taille, et dont les vêtements en lambeaux laissaient voir en partie les membres maigres. Son oeil gris avait cette expression âpre et pourtant flottante que donne la folie ou l'ivresse. Elle s'arrêta au milieu de la chambre et se secoua avec un sourd grognement. — On a bien de la peine à recevoir la vieille Timor, dit-elle, en promenant autour d'elle un regard mécontent; on la laisse frapper sans répondre. — Personne ne vous attendait, répliqua la maîtresse avec quelque embarras. — Non . . . on ne m'attend jamais, moi, grommela Anaïk; qu'importe à ceux qui ont chaud près du foyer que les autres aient froid hors du seuil! Mais il faut prendre garde; tout le monde aura son tour! . . . .

Bien que je connusse les priviléges accordés aux mendiants de nos campagnes, et que je fusse accoutumé à les voir, une fois admis, traîter les maîtres de la maison sur un pied d'égalité, je m'étonnai du ton impérieux et presque menaçant de la vieille femme. Tout en grondant, elle s'était déchargée de son bissac. Après l'avoir déposé dans un coin, elle fit quelques pas vers l'âtre et étendait ses mains de squelette devant la flamme dont les lueurs mourantes faisaient scintiller le givre sur sa chevelure. Ses yeux hagards, qui erraient autour d'elle, s'arrêtèrent sur Dinah, et un éclair haineux traversa tous ses traits. — Ah! te voilà, oeil de corbeau, reprit-elle; pourquoi viens-tu avec d'honnêtes gens, toi, la fille d'un cordier?

Je regardai la jeune paysanne qui pâlit. Ces mots de fille de cordier m'expliquaient la timidité de Dinah, et

la vague malveillance qui semblait l'entourer. Elle appartenait à cette race maudite de kakouss[1]) contre laquelle s'élevait encore en Bretagne le préjugé populaire. — Tu es fière, reprit Anaïk, parce qu'un jeune homme de la paroisse a bien voulu de toi; parce que tu as un enfant qui grandit. . . . Moi aussi, j'ai eu un mari, des enfants!!! Mais attends un peu! Voilà un an que je t'ai prédit de mauvais jours. . . — Pourquoi me voulez-vous du mal, Timor? demanda Dinah d'un ton doux et craintif. — Pourquoi! s'écria la vieille; tu me demandes pourquoi? ton mari ne m'a-t-il pas chassée de sa maison? — Parce que vos injures me faisaient pleurer. — Des injures, répéta Anaïk; je t'appelais Fille de cordier! N'est-ce pas la vérité? . . . . . Et cependant Joan a dit que j'étais ivre! il m'a menacée! oui, il a menacé la vieille Timor! . . . Ah! ah! ah! — Il y en a qui croient pouvoir mettre le pied sur la vipère, mais elle sait mordre. Une heure viendra où je serai vengée de tous ceux qui m'ont en mépris . . . et qui m'ont fait attendre à la porte. . . Oui, oui, les gens d'ici ne seront pas toujours aussi fiers, c'est de Tréguier que leur viendra le malheur. — De Tré-

---

[1]) Die Kakouss, meistens Seiler in der Bretagne, eine früher ziemlich zahlreiche Volksklasse, schon im Mittelalter als eine verachtete Klasse von den übrigen Bewohnern durch Gesetze geschieden. Man findet im Westen und Süden Frankreichs noch Reste dieser Parias (débris d'une population opprimée. Michelet.) unter verschiedenen Namen: caquous, caquins, caqueux, caevas in der Bretagne; cahets in Guienne; cagots, agots, agotas, (capots, caffos) in der Gascogne und am Fusse der Pyrenäen; marrons in der Auvergne; coliberts in Poitou. Nach Einigen waren es ursprünglich die Aussätzigen (caccod, lépreux, im Celt. Gr. de Rostrenen. Diction.; cacouard, leidend, krank, im Norman.), nach Andern Zigeuner (der Häuptling der Truands hiess in deren Sprache coësre, die Lieutenants cagoux; noch jetzt cagou, Dieb im Argot der Diebe). Man hält sie endlich auch für Nachkommen der Gothen. Die heutigen agots in den Pyrenäen und die cagots in einzelnen südfranz. Städten sollen sich, nach Barraut nnd Laboulinière, durch Schönheit und blonde Haare auszeichnen.

guier, répéta vivement Dinah, avez-vous vu quelqu'un qui en arrivait? — Moi, répliqua la mendiante. — Quoi! cette nuit? — Tout à l'heure. — Et vous avez appris quelque nouvelle? — Il est arrivé un navire. — Le Saint-Pierre! s'écrièrent toutes les voix.

Anaïk promena autour d'elle un regard méchant et éclata de rire. — Non, dit-elle, un navire de Saxons[1].

Les fileuses poussèrent une exclamation de désappointement. — Dieu confonde les païens de l'île, dit l'une d'elles avec dépit, j'ai cru que c'étaient nos gens. — Les Saxons aussi viennent de Terre-Neuve, fit observer Timor. — Apportaient-ils des nouvelles du Saint-Pierre? demanda Dinah, inquiète du sourire fauve de la mendiante.

Celle-ci ne parut pas avoir entendu. — Ils sont descendus chez Mareck pour boire, et comme le capitaine parlait français, je l'ai entendu. — Et que disait-il? — Il parlait de glaces grosses comme des montagnes qui flottaient sur les mers de là-bas, et qui brisaient les vaisseaux. — Il en a vu? Il en a vu. — Et il a entendu parler de naufrages? — Non, mais en revenant, il a trouvé des débris que l'eau emportait. — Des débris de navires? — Et sur une des planches il y avait écrit: Le Saint-Pierre.

L'annonce d'Anaïk Timor fut un coup de foudre. Les fileuses laissèrent tomber leurs fuseaux. — Le Saint-Pierre! répétèrent toutes les voix; il a dit le Saint-Pierre? — De Tréguier. — Vous avez bien entendu? .... Vous êtes sûre? — Sûre.

Des cris de désespoir éclatèrent. J'avais été saisi comme elles par cette subite nouvelle; mais le sourire de la vieille mendiante me mit en défiance. — Ne la croyez pas, m'écriai-je; elle veut vous épouvanter ... elle est ivre. Et m'adressant à Timor: — Tu n'as point vu le capitaine anglais, lui

---

[1]) Saxons ist der Namen, den die Bretonen den Engländern geben.

dis-je; on ne t'a point dit que le Saint-Pierre avait fait naufrage; tu mens, méchante groac'h.

A ce nom, par lequel on désigne en Bretagne la pire espèce des sorcières, les yeux de la mendiante étincelèrent et elle se redressa avec un grondement sauvage. —

Ah! oui-dà, s'écria-t-elle en frappant du pied contre l'âtre. . . . Ah! c'est comme cela que le gentilhomme parle à la vieille Anaïk! je mens, je suis ivre! eh bien! que les femmes d'ici consultent les avertissements! qu'elles écoutent si l'eau de la mer ne tombe pas goutte à goutte au pied de leur lit; que celles qui ont cassé le pain blanc des Rois regardent si la part de l'absent ne s'est point gâtée[1]. . . . Ah! Timor est une Groac'h . . . C'est bon, c'est bon! Dieu répondra au gentilhomme et aux femmes de Loc-Evar; Dieu a des intersignes, et les noyés sauront parler. . . . — Écoutez, interrompit Dinah, qui s'était levée pâle et les traits bouleversés.

Nous prêtâmes l'oreille, un chant venait de s'élever à travers les éclats de la tempête. Il devint bientôt plus distinct, plus rapproché, et, le vent ayant fait une pause, nous pûmes distinguer des voix qui répétaient le Cantique des âmes.

„Frères, parents, amis, au nom de Dieu, écoutez-nous, secourez-nous, au nom de Dieu, s'il est encore de la pitié dans le monde.

„Tous ceux que nous avons nourris nous ont depuis longtemps oubliés; ceux que nous avons aimés nous ont sans pitié délaissés.

„Vous reposez là mollement; les pauvres âmes sont bien mal; vous dormez d'un profond sommeil, les pauvres âmes veillent dans la souffrance.

„Nous sommes dans les flammes et l'angoisse; feu sur nos têtes, feu sous nos pieds; flammes en haut, flammes en bas; priez pour les âmes."

---

[1]) Alles Vorbedeutungen des Todes, wie die Bretonen meinen.

Dès les premiers vers de ce chant lugubre, toutes les femmes s'étaient levées dans une inexprimable angoisse; moi-même, frappé de cette espèce de réponse à l'appel de Timor, j'étais demeuré immobile et comme fasciné; mais en entendant les voix s'éloigner, je m'élançai vers la porte de la cabane, et je fis quelques pas au dehors. Aussi loin que mon oeil put percer la nuit le val était désert, la neige continuait à tomber en silence, et l'ouragan à rugir sur la montagne.

Pendant toute cette scène, Anaïk Timor était seule restée impassible. En rentrant je la trouvai debout promenant sur les femmes qui l'entouraient un regard triomphant: ce regard s'arrêta tout à coup sur moi. — Ah! ah! j'étais folle, s'écria-t-elle; on disait tout à l'heure à la vieille Timor qu'elle avait menti! — Et elle n'a point prouvé le contraire, repris-je en cherchant à cacher mon trouble. — Le gentilhomme n'a-t-il donc pas entendu les voix? — J'ai entendu des pélerins ou des voyageurs qui passaient en chantant un cantique.

Elle me regarda d'un oeil farouche et secoua la tête. — Bien, dit-elle, on parle ainsi à la ville, à la ville on ne croit pas aux âmes; ils regardent leurs morts comme des chiens qui pourissent tout entiers dans le trou de terre où on les a mis. — Bien, bien, Dieu apprendra aux païens ce qu'il sait faire. . . . Le gentilhomme peut dire que ceux qui viennent de passer là n'étaient pas les noyés du Saint-Pierre. — Et le gentilhomme aura raison, interrompit une voix grave. Je me retournai; un prêtre venait d'entrer et se tenait debout sur le seuil. Toutes les femmes se levèrent en criant: — Le recteur!

Celui-ci s'avança lentement et jeta un regard sévère sur Anaïk Timor. — Qu'es-tu venu faire ici? lui demanda-t-il brusquement. — Le pauvre a le droit d'aller partout où il y a un morceau de pain et des chrétiens, répondit la mendiante avec humeur. — Ce n'est pas la faim, reprit le curé, mais la joie d'apporter une mauvaise nouvelle qui t'a amenée

si tard dans nos chemins. — Ainsi la mendiante a dit la vérité? s'écria Dinah palpitante. — Non, pas tout entière, répondit le prêtre. — Comment? — Le navire anglais débarqué à Tréguier n'a pas seulement apporté la nouvelle de la perte du Saint-Pierre; il a aussi amené ceux qu'il avait sauvés. — Sauvés .... ils sont sauvés! — Du moins en partie, reprit le prêtre. Quand le naufrage a eu lieu, six hommes firent voeu, s'ils échappaient, de venir nus pieds et voilés entendre la messe que je dirais pour eux à l'autel de la Vierge.

— Et ces six-là? — Ils ont survécu. — Où sont-ils? — Vous venez de les entendre passer.

Les femmes voulurent se précipiter hors de la cabane. — Arrêtez! s'écria le recteur en barrant le seuil, vous ne pouvez les voir. — Ne sont-ils point ici? — Ils sont ici, mais tous ont promis de ne quitter le voile qui les couvre qu'après le saint office.

Il s'éleva une clameur de désespoir, et il y eut comme un moment d'hésitation. Chaque femme nommait tout haut son père, son fils, son frère ou son mari, s'efforçant de surprendre une réponse sur les traits du recteur à chacun des noms prononcés; mais le prêtre, impassible, continuait à invoquer la sainteté du voeu et à en appeler à leur soumission. Enfin, quelques-unes n'écoutant que leur douloureuses impatience, crièrent qu'elles voulaient connaître leur sort; le recteur essaya vainement de les retenir; elles coururent à une seconde porte et l'ouvrirent précipitamment. — Allez donc, dit le prêtre indigné, allez, violez la promesse faite à Dieu; mais tremblez qu'il punisse votre sacrilége, et que la première qui soulèvera le voile des naufragés ne cherche en vain celui qu'elle attend.

Dinah, qui allait sortir, recula vivement. — Ah! je n'irais pas, s'écria-t-elle épouvantée.

— Soumettez-vous et priez, reprit-il avec autorité, votre incertitude doit durer peu de temps désormais; souffrez-là

sans murmure, comme une punition de vos fautes; élues ou frappées, songez à plier vos âmes aux volontés divines.

Les femmes fondirent en larmes et tombèrent à genoux. Le recteur s'efforça de les calmer en adressant à chacune quelque consolation particulière et les engagea à se rendre avec lui à l'église, pour joindre leurs prières aux siennes. Toutes suivirent, sauf Dinah, qui se retourna vivement, courut à la vieille Timor, assise au foyer, et lui saisit la main. — Tu connais ceux qui sont sauvés, demanda-t-elle d'un accent étouffé? — Eh bien? — Joan! où est Joan?

La mendiante fit un geste moqueur.

— Le prêtre a ordonné d'attendre, dit-elle.

— Non, s'écria Dinah qui se laissa glisser à genoux, les mains jointes et l'oeil égaré; je t'en conjure, Anaïk, dis si tu as vu Joan; si tu l'as reconnu! . . , Oh! rien qu'un geste qui dise oui . . . ou s'il a péri . . . eh bien! que je le sache! . . . Mieux vaut mourir de suite qu'attendre! . . . Anaïk, Anaïk! ne me refuse pas! — Et que me donneras-tu pour ma nouvelle, demanda la mendiante? — Tout ce que j'ai, cria Dinah. Que voulez-vous, tenez, mon chapelet d'ébène! ma croix . . . Les voilà.

Timor la tint un instant comme agonisante sous son regard; puis poussant un éclat de rire insensé: Garde tout, dit-elle; j'aime mieux ton tourment!

Dinah se leva d'un bond et s'élança hors de la cabane. J'étais trop ému pour rester étranger à ce qui allait se passer; je la suivis. Elle traversa le hameau en courant, et nous arrivâmes ensemble à l'église. Les femmes y étaient déjà réunies; les cierges brillaient sur l'autel; l'enfant de choeur venait d'y poser le pupitre. . . Tout à coup, la porte de la sacristie s'ouvrit et les six naufragés parurent, voilés des draps mortuaires qui les enveloppaient tout entiers. Un sourd gémissement retentit parmi les femmes; quelques noms s'échappèrent au milieu des sanglots . . . mais les voiles demeurèrent immobiles! J'essayerais en vain de rendre la solennité lugubre de cette scène. Le silence qui régnait dans l'église n'était interrompu que par la voix du prêtre,

et si, par instant, une plainte retentissait sourdement, cette voix s'élevait comme pour rappeler à la patience, et la plainte s'éteignait étouffée !

Je cherchai plusieurs fois Dinah du regard; elle était agenouillée à l'entrée, le front levé, les mains pendantes et son enfant étendu devant elle comme une victime qui attend le coup sans songer à l'éviter.

Enfin le recteur prononça les paroles sacramentelles destinées à congédier les fidèles, un frémissement parcourut la foule. Il y eut un moment d'angoisse inexprimable. Toutes les têtes étaient penchées en avant, tous les bras tendus vers l'autel. — Élevez vos âmes à Dieu ! dit le prêtre. Et prenant par la main le premier homme voilé qui se trouvait le plus près de lui, il le fit avancer d'un pas et souleva le linceul qui le couvrait ! Un cris partit et une femme s'élança vers l'autel.

Le prêtre passa à un second naufragé, puis aux suivants. A chaque voile arraché, retentissait un nouveau cri de joie à demi étouffé par un douloureux murmure, mais au dernier, une clameur de désespoir s'éleva et les sanglots éclatèrent de toutes parts.

Je me tournai vivement vers Dinah; elle était à la même place, dans la même attitude, regardant toujours. . . . Tous les linceuls étaient tombés et elle cherchait encore Joan. . .

Je passai le reste de la nuit au presbytère pendant que le recteur s'occupait de consoler les orphelins et les veuves. Enfin, le jour venu, je pus reprendre le chemin de Tréguier. L'orage avait cessé et le soleil, dégagé de brouillard, brillait joyeusement dans le ciel; la création entière semblait renaître et un souffle de printemps passait sur la campagne attiédie.

Près de descendre du coteau, je me retournai, et jetai un dernier regard sur le hameau désolé que je venais de quitter, j'aperçus au loin Dinah, la veuve de Joan, qui descendait le versant opposé, son enfant dans ses bras et tenant à la main le bâton blanc des mendiants.

Émile Souvestre.

LE PAYSAN POITEVIN.

Type. — Caractère. — Usages. — Moeurs. — Manière de combattre.

Le paysan poitevin est d'une taille médiocre, bien proportionnée et bien prise; il a la tête grosse, le cou épais, le teint jaune et pâle, les cheveux noirs, les yeux petits, mais expressifs; sa démarche est lourde et gauche; il est bilieux, taciturne et mélancolique, vindicatif, superstitieux, opiniâtre, méfiant, lent à se déterminer, mais d'une confiance sans bornes quand il s'est livré, d'une bonté extrême, d'une grande imagination, d'une fidélité rigide dans ses engagements, généreux, stoique, attaché à son sol, à ses usages, à sa religion, et capable dans la passion des élans les plus héroïques; il l'a bien prouvé. Son patois est un français corrompu, mêlé de latin et de quelques mots anglais; il parle peu et s'exprime rarement d'une manière affirmative. Lui demande-t-on s'il fait froid, il répond qu'il ne fait pas chaud; si cette femme est belle, il dira qu'elle n'est pas indifférente. Il affecte dans son langage une sorte de malice plaisante, de sérieux narquois, de naïveté feinte, dont il abuse surtout avec l'étranger, cela s'appelle la gouaille[1]). Les seigneurs eux-même autrefois n'échappaient pas à la gouaille, qu'ils supportaient de bonne grace.

---

[1]) Gouaille, Hänselei, grobe Verhöhnung, ist boshafter als la gausse; das Wort kommt wie das Zeitwort gouailler und das Subst. gouailleur in allen nordfrz. Patois vor; neuerdings auch in der Pariser Volkssprache. Qui gouaille les voyageurs timides. Balzac.

Le dimanche, toute la paroisse se réunit rigoureusement à l'église! les hommes sont dans le choeur; les femmes voilées de leurs capots, à genoux au bas de la nef; partout, un silence et un recueillement que ne troublèrent point les approches des persécutions et de la guerre civile.

Tous les usages du Poitou, jusqu'aux divertissements, sont mêlés de pratiques religieuses ou de superstitions presque toujours innocentes et respectables. Souvent deux paroisses se portent un défi: on tend quelque part un câble que deux athlètes tirent de chaque côté, jusqu'à ce que l'un entraîne l'autre; l'enjeu est une barrique de vin que l'on boit ensemble après la victoire. Le jeu le plus commun est le jeu de boules. Quand une famille tue son porc, c'est l'occassion d'une petite fête qui s'appelle les rilles.[1]) Le jour entier se passe à manger, danser et boire; à la fin du souper, un plaisant monte sur la table et débite quelque conte, quelque discours, le plus souvent un sermon ridicule, appris dans sa jeunesse. La moisson surtout est un heureux temps pour le paysan poitevin: sa femme et ses enfants glanent alors pour leur subsistance de l'année entière, et les huissiers le laissent en repos. On s'assemble dès l'aube au son du cornet à bouquin; le travail commence au bruit des risées et des chansons, la soupe l'interrompt à midi; après le repas, on se couche, et l'on fait la méridienne. La moisson finie, les métiviers s'assemblent autour de la dernière gerbe et simulent de grands efforts pour l'arracher; mais, disent-ils, la gerbe tient bon; ils vont chercher le maître, et, dès qu'il paraît, la gerbe cède au premier effort. Le maître alors donne à chacun une certaine portion de grain qu'on vend, et l'on achète avec le produit une oie et du vin qu'on mange gaiement dans un festin où le maître préside.

---

[1]) In mehrern Patois bed. rilles, rillons, rillettes, kleine ausgebratene Speckstückchen. Da diese bei der Festlichkeit eine Hauptrolle spielen, so wird sie wohl auch darnach benannt worden sein.

Les fêtes religieuses sont marquées par d'autres pratiques où s'attachent divers préjugés. A la Chandeleur, on mange des crêpes en famille, dans l'idée que les blés ne seront pas cariés. La veille de la Saint-Jean, chacun apporte son fagot, et le plus vieux ou le plus honoré de la paroisse allume le feu de joie. Quand la flamme s'élève, on tombe à genoux et l'on prie Dieu de bénir la moisson; on passe par les flammes des herbes odoriférantes et des branches de noyer qu'on garde pour mettre dans la boisson des bestiaux malades, dans la croyance qu'ils en seront guéris; après quoi les garçons dansent autour du feu et s'amusent à sauter au travers les flammes, au bruit des rires de l'assistance. Comme dans les provinces du midi, il est d'usage à Noël de mettre dans le foyer une grosse bûche sur laquelle on jette solennellement quelques gouttes d'eau et qu'on empêche de se consumer, car elle doit durer pendant les trois fêtes[1]. La bûche allumée, on s'agenouille et l'on récite toutes les prières qu'on sait par coeur; on a vu des paysans dire, en cette occassion, jusqu'au bénédicité. Ils pensent que la température des trois mois, mars, avril et mai, dépend de ces trois fêtes de noël, et cette maxime est consacrée: Quand la chandeleur est claire, l'hiver est par derrière.

Une chose qui établit l'étrange pureté de moeurs du Poitou au milieu de la corruption générale, c'est qu'il ne fournit point de noms, pour ainsi dire, aux listes de prostitution de la police de Paris[2]. Une fille déshonorée n'y saurait demeurer: les mariages s'y contractent dans une innocence baptismale. C'est aux bals, nommés des assemblées que se forment ces liaisons naïves entre les filles et les gar-

---

[1]) Cf. das Stück: Les Noëls. Scènes de moeurs bourguignonnes.

[2]) Nach Jeannel weisen die Listen von Bordeaux jährlich 5 bis 6 Namen aus dem Departement Vienne (Poitiers) und 1 aus der Vendee auf.

çons ; les amours naissantes s'expliquent par un fuseau que la fille laisse tomber, le garçon qui le ramasse le plus tôt est l'amoureux reconnu. La manière la plus commune et la plus délicate de faire l'amour consiste à pincer les filles, à dénouer leur tablier, à leur tordre les bras, etc., à quoi la fille réplique galamment par les plus lourdes tapes qu'elle peut détacher. Les grands parents d'accord, on invite les parents et les alliés des deux familles, ce qui compose d'ordinaire une réunion si nombreuse que la plus vaste grange peut à peine suffire à la contenir. Le jour de la cérémonie, on coiffe la future d'un bonnet à longues barbes qui tombent sur les épaules, on lui met une couronne d'immortelles, à laquelle chaque fille attache une épingle dans l'espoir qu'elle se mariera dans l'année, et enfin on la pare d'une ceinture de ruban argenté que le mari seul a le droit de dénouer. Quant tout est prêt, le cortége défile pour aller à l'église : deux jeunes filles portent derrière la mariée, l'une, une épine blanche garnie de fleurs, de fruits, de rubans ; l'autre, une quenouille et un fuseau ; et son parrain présente à l'église un énorme gâteau que le prêtre bénit et dont elle fait les honneurs au désert. Le prêtre, avant de prononcer les paroles sacramentelles, bénit, outre l'anneau nuptial, treize pièces d'argent que le mari donne à sa femme. On peut remarquer que la plupart de ces cérémonies se pratiquaient de même aux noces romaines. On se rend ensuite au lieu du banquet au bruit des violons et des fifres. Au dessert, les filles chantent à la mariée une vieille chanson d'un sens profondément moral et mélancolique qui d'ordinaire lui arrache des larmes. On lui dit que son bon temps est passé, et qu'il faut se préparer aux travaux de l'enfantement, au soucis du ménage et de la famille.

Vous n'irez plus au bal, madame la mariée.
. . . . . A votre époux liée
Avec un long fil d'or
Qui ne rompt qu'à la mort.

Les chants finis, viennent les momous [1]). Ce sont des garçons qui portent à la mariée un présent caché dans une corbeille; c'est quelque colombe, quelque joli oiseau attaché de rubans. On invite les momous pour les remercier. Le mari sert les convives et ne se met à table qu'au dessert. Après le souper et la cérémonie bien connue de la jarretière, les danses commencent. Cependant les époux se retirent et vont se cacher dans quelque maison écartée; mais on se met à leur poursuite et l'on ne tarde pas à les découvrir. On leur porte la soupe à l'oignon et un plat de cendre. C'est l'occasion de mille mauvaises plaisanteries, à la suite desquelles les mariés rejoignent la compagnie. Après le repas du lendemain, chaque convive prend un ustensile du ménage: l'un la crémaillère, celui-ci un poëlon, cet autre une chaudière, et le cortége défile dans le village au milieu des huées des enfants. C'est la procession nuptiale; la mariée fait ses visites et s'installe, pour ainsi dire, dans sa nouvelle condition.

La noce dure tant qu'il y a du vin à boire, celui qui vide la dernière barrique, attache le fausset à son chapeau. C'est le signal du départ. Chacun se retire, et la noce finit au grand soulagement des époux.

Dans les longues soirées d'hiver, les femmes se réunissent à la veillée, dans une étable, à la lueur d'une lampe nourrie à frais communs. Là, rangées en cercle et accroupies sur leurs talons, elles filent leur quenouille, et la plus instruite raconte d'effrayantes histoires de revenants et de sorciers. Le loup-garou est une croyance très-établie; on connaît les crimes qui entraînent cette métamorphose. Dans la soirée, les garçons courent de veillée en veillée, sous quelque déguisement, et font peur aux vieilles femmes qu'ils trouvent

[1]) In der Normandie heissen sie momons, „farceurs qu'on introduit le jour des noces dans l'assemblée pour amuser la société.“ Zu Dijon sind die Momons masquirte Spassmacher während des Carnevals, ebenso in der Champagne, wo sie auch momeurs heissen.

en chemin; d'autres restent toute la soirée aux pieds de leurs maîtresses et leur font mille agaceries qui donnent à rire à l'assemblée.

Quand la lampe pâlit, les garçons prennent les filles par la main et dansent une frisée ou gavotte du Poitou, qui se danse à un nombre pair quelconque. Deux filles chantent alternativement et servent d'orchestre. Ces danses remontent, dit-on, au règne de Louis XI, qui se récréait à ces jeux de bergères poitevines. Les générations s'en transmettent les airs; les jeunes filles les tiennent de leurs aïeules, et l'on n'en apprend jamais de nouveaux. Ces chansons et bien d'autres ne sont rien moins que de précieuses et naïves poésies qu'on a trop négligées, faute d'en connaître le charme. La veillée finit quand la lampe s'éteint.

La guerre étonnante dont le Poitou a été le théâtre pendant la Révolution française a changé ses moeurs et jusqu'à son nom: elle est devenue son trait distinctif et dominant. On dit la Vendée Militaire, et le Poitevin n'est plus qu'un soldat. Rien ne met mieux au jour le caractère des paysans poitevins que leur manière de combattre.

Les Vendéens étaient divisés par paroisses commandées par un capitaine. Les capitaines obéissaient aux divisionnaires, ceux-ci aux chefs supérieurs. Les paysans de l'infanterie portaient un pantalon de laine brune, une grande veste, un chapeau à larges bords ou un bonnet de poil; sur la veste une casaque blanche traversée d'une croix noire, où pendait quelque relique de royaliste, de frères d'armes à venger; un chapelet autour du cou et un fusil. La cavalerie, montée en partie sur des chevaux de labour de toutes tailles, de toutes couleurs, était formée des jeunes gens les plus ardents, la plupart en sabots, sans étriers et sans selle; les sabres pendaient à des ficelles, et souvent ces sabres n'étaient que des faulx emmanchées à rebours; arme d'un aspect étrange et effrayant; des épaulettes et des cocardes républicaines traînaient en trophée à la queue des chevaux. Ils portaient la cocarde blanche, noire ou verte;

ils avaient en outre un sacre-coeur, cousu sur la poitrine, et le chapelet à leur boutonnière. Cette cavalerie était terrible dans les poursuites. L'ambition d'un cavalier vendéen était de tuer un hussard pour le dépouiller de son cheval et de ses armes, et les hussards le savaient bien. Les officiers étaient mieux équipés, mais ils ne portaient aucun insigne, sauf des mouchoirs rouges à la ceinture et sur la tête; plus tard, ils se distinguèrent par la couleur du noeud de leurs écharpes.

Une entreprise décidée, on sonnait le tocsin, une réquition ainsi conçue courait la paroisse: „Au saint nom de „Dieu, de par le roi, telle paroisse est invitée à envoyer le „plus d'hommes possible en tel lieu, tel jour, telle heure; „on apportera des vivres." Et le paysan accourait avec son fusil et son pain. Mais il fut impossible d'introduire plus de discipline parmi des hommes qui distinguaient à peine leur main gauche de la droite; on leur criait: Courez à cet arbre, à ce fossé, sur ces genêts! Réunis en division, ils s'avançaient par colonnes de quatre hommes de front, entouraient l'ennemi en silence et commençaient la fusillade. Bons chasseurs, visant à l'oeil, tous leurs coups portaient. L'ennemi, étonné, voyait alors quelques tirailleurs surgir çà et là. Les paysans s'étendaient lentement, se repliaient pour attirer les troupes, puis à ce cri: Égaillez-vous, mes gars[1]! ouvrant leurs ailes, ils les enveloppaient et se précipitaient sur les bayonnettes en poussant de grands cris comme les peuples sauvages. Bonchamps excellait dans cette manoeuvre terrible. Les canons étaient pris tout d'abord en se couchant à plat ventre, et les plus forts sautaient sur la pièce pour l'empêcher, disaient-ils, de faire du mal. — La déroute était effroyable pour

[1]) Égaillez-vous, mes gars! Zerstreut euch, meine Jungen! égailler, verbreiten, zerstreuen, in den Patois poitevin, normand, manceau, auch im Altfrz. Die Chouans in der Bretagne riefen égaillez-vous, mes gars! die Vendeer häufiger évaillez-vous, weil letztere Form dort mehr verbreitet ist.

les républicains qui, engagés dans les bois sans savoir les chemins, tombaient tôt ou tard dans les mains des paysans. Le Vendéen défait, au contraire, sautait une haie, prenait un sentier, et rentrait chez lui en répétant gaiement le beau mot: Vive le roi quand même!

On voyait ainsi dans les marches cette multitude couronner les hauteurs, défilant sur deux rangs, la tête nue, l'oeil baissé, le fusil en bandoulière, le chapelet à la main. Le canon tonnant dans la plaine couvrait sans l'interrompre le murmure des psaumes. Les femmes venaient sa mettre à genoux le long des chemins, sur le passage de l'armée. Tout à coup un frémissement court les rangs, les têtes se couvrent, on laisse le chapelet, on saisit le fusil, et tous s'élancent dans la mêlée aux cris de: Vive le roi! Tue les républicains! Les prêtres, les enfants priaient pendant le combat, dans les champs ou l'église la plus proche, et venaient féliciter les soldats après la victoire. On les trouvait ensuite pêle-mêle dans les villes prises, sans désordre, sans pillage, louant Dieu au pied des calvaires.

Edouard Ourliac.

LES MÉTAYERS PÉRIGOURDINS.

Vie materielle. Culture intellectuelle.

Le Périgord mériterait d'être visité pour lui-même et sans autre motif de curiosité. Les richesses si diverses que la nature y déploie, la plantureuse vigueur du sol sur tant de points, les pittoresques ondulations de coteaux fertiles et verdoyants, les vastes forêts de châtaigniers séculaires qui impriment à certains districts un air de majestueuse sévérité, comme aussi de nombreux monuments archéologiques épars en vingt endroits, suffiraient pour y attirer le flot sans cesse grossissant des voyageurs de fantaisie. Sur les rives d'aucun de nos fleuves on ne rencontre de vallées plus riches, plus riantes, plus animées où l'on serait plus tenté de s'arrêter que les vallées de la Dordogne et de l'Isle. Avec ses excellentes terres à blé, avec ses nombreux vignobles, avec ses vergers et ses pâturages, le Périgord fournit à tous les besoins de la vie matérielle.

La base essentielle de l'alimentation consiste dans un très bon pain de froment auquel ne se mélange jamais comme dans d'autres régions, la farine d'avoine ou la fécule grossièrement extraite des pommes de terre. Le vin, une des plus notables productions de tout le Périgord, paraît dans les campagnes sur toutes les tables. Si répandu dans d'autres provinces, en Bretagne, en Normandie, en Flandre, l'usage du beurre et du lait est ici absolument inconnu. Comme on emploie les vaches au labourage au lieu des chevaux et des boeufs, elles n'ont point de lait, si ce n'est au moment

où elles mettent bas et seulement pour la nourriture de leurs vaux. Les paysans de la contrée sourient de dédain et presque de pitié quand on leur apprend qu'ailleurs nombre de cultivateurs seraient bien surpris d'entendre dire qu'on peut se passer de laitage.

Dans ces conditions on voit que, sans être misérable, la vie matérielle des métayers périgourdins, est fort économique[1]). Dès qu'on examine au contraire la culture intellectuelle de cette population, on est douloureusement affecté. Le département de la Dordogne ne vient qu'au 80me rang en fait d'instruction primaire, tant l'ignorance y est générale[2]). Les métayers ne songent même pas à l'instruction: ce n'est pas d'eux qu'on pourrait dire, en empruntant à Montaigne un vieux mot français qu'ils se tourneboulent, qu'ils se creusent la tête pour en acquérir les premiers éléments; mais là comme partout plus les gens sont pauvres, plus ils répugnent à envoyer leurs enfants à l'école. Or, la pauvreté étant l'habituelle condition de ces familles, l'in-

[1]) Man verwechsle nicht métayer und fermier, métayage und fermage. Der Fermier bezahlt die Miethe seiner Ländereien in Geld. Der Eigenthümer überlässt durch den bail à ferme dem Pächter die Ausbeutung und die Producte des Bodens gegen eine Rente. Le fermage est le loyer d'un fonds de terre prêté, ou bien, le prix d'achat qu'un fermier fait des services productifs d'un fonds de terre pour un temps ou à un prix convenu. La rente ou fermage forme la redevance payée au propriétaire. — Der Métayer theilt mit dem Eigenthümer die Producte. Le métayage est le bail à moitié fruits. On appelle métairies les exploitations agricoles tenues à moitié fruits par des métayers ou colons partiaires. Le bail ne dure qu'un an; on doit seulement s'avertir quelques mois à l'avance. Im Departement de la Dordogne gehören $^9/_{10}$, fast ebenso viel in den Departements des Centrums, in ganz Frankreich fast $^1/_3$ des Bodens dem Régime du métayage. Hierin liegt wohl ein Hauptgrund des Zurückbleibens der Volksbildung in Frankreich! —

[2]) Also in 6 Departements sieht es noch schlimmer aus. Man vergesse nicht, dass im Jahre 1851 nicht weniger als 3669 Gemeinden keine Subsidien für Schulen bewilligen wollten und man zwangsweise verfahren musste.

souciance à ce sujet peut passer pour un trait caractéristique des moeurs de la contrée. On a toujours quelques objections contre la fréquentation des écoles. Quand ce n'est pas l'éloignement de la classe, l'état des routes, la nécessité du travail dans les champs ; c'est l'absence de vêtements convenables. Une intervention bienveillante lève-t-elle cette dernière difficulté, on trouve encore dans un apparent oubli le moyen de se soustraire à la parole donnée. De cette façon le mal se perpétue, la gêne entretient l'ignorance, si féconde elle-même en misères.

J'ai vu des familles de métayers composées de trois générations, et dans ces nombreuses tribus nul ne savait lire ou écrire. Le nombre des écoles s'augmente ici cependant peu à peu, comme il s'augmente partout, grâce à des efforts bien dignes d'éloge; mais le nombre des élèves ne s'accroît point dans la même proportion[1]). Il y a telle commune placée, non pas au milieu d'un pays perdu, mais dans le plus proche voisinage du chef-lieu du département, dont l'école ne renferme pas une quarantaine d'enfants, garçons et filles, pour une population de 1200 habitants. Aux environs du château de Montaigne, la situation s'améliore plus sensiblement, grâce à l'aide et au bons conseils. Seule pour le moment dans ce pays, l'action des influences locales peut amener des résultats un peu significatifs. Apathique par habitude plutôt que par nature, la population rurale du Périgord se montre rebelle à tout progrès, et il est bien rare de trouver chez les métayers le moindre désir d'améliorations quelconques. On déchire le sol, on y jette la semence, suivant la routine traditionelle, et c'est tout. Les méthodes les plus primitives, les instruments les plus grossiers restent en faveur. Ce n'est pas qu'on se révolte

---

[1]) En 1866, le nombre des écoles dans le département était de 822, dont 339 pour les enfants des deux sexes, 212 pour les garçons seuls et 271 pour les filles. Il restait 29 communes qui en étaient dépourvues.

contre les conseils; mais, à peine entendus, les voilà oubliés. La parole glisse sur ces esprits ignorants, ou plutôt elle est comme la graine de la parabole, que les oiseaux du ciel enlèvent avant qu'elle ait eu le temps de germer. Si l'on savait lire, on retiendrait mieux ce qu'on aurait vu dans un livre; on y croirait d'ailleurs davantage, l'autorité du précepte imprimé dépassant toujours dans l'opinion des masses l'autorité d'une recommandation purement verbale.

Dans la vie des familles, la même tendance se reproduit sous plus d'une forme. De prévoyance un peu réfléchie, vous n'en découvrirez nulle part. On se montre économe, c'est vrai, mais par habitude, non par raisonnement. Vivre au jour le jour, achever une année sans avoir manqué des choses tout à fait indispensables, en recommencer une autre avec la même disposition d'esprit, telle est la règle la plus commune. Aussi n'est-il pas surprenant de voir les habitations le plus souvent mal tenues. Sur vingt maisons de métayers, c'est à peine si on en distingue une, parfois deux où se manifeste quelque goût de la propreté intérieure.

A. Audiganne.

LES NOËLS.

Scènes de moeurs bourguignonnes.

Tous les pays ont leurs chants populaires, et toujours l'ensemble de ces chants a représenté le caractère national, et parfois même a donné, comme les Noëls de la Bourgogne, des physionomies particulières du pays chanteur. Les Noëls, ces cantiques baroques, à l'intention peut-être pieuse, mais à l'allure presque toujours mondaine prouvent bien une certaine dévotion au jour de la naissance du Sauveur, mais dévotion autre, peut-être, que celle approuvée par l'Église.

En Bourgogne, toutes les fêtes sont fêtées; il faut des fêtes au Bourguignon, et Noël est la fête par excellence, la fête des fêtes. A chaque célébration fériée, le Bourguignon se réjouit, s'ébat largement, et comme le chant aide volontiers à s'ébattre et que d'ailleurs le Bourguignon n'est pas précisément sot, il a fait des chants pour toutes ses fêtes et toutes ses réjouissances. Quand les fêtes sont profanes, il entonne des refrains profanes; mais, voulant approprier chaque chose à son sujet, il a fabriqué aussi des chansons sacrées pour les jours où lui arrivent des fêtes sacrées.

Mais pour se faire l'idée la plus juste possible de la portée et de l'importance de ces hymnes vulgaires, il n'y a qu'une seule chose, c'est de voir les lieux où ils se chantent. Vous vous êtes peut-être imaginé que les nefs des églises retentissaient du bruit de ces couplets naïfs? Erreur profonde, dont il vous faudra sortir! Ces Noëls se chantent

non pas dans les églises, non pas dans les processions, non pas même dans des réunions pieuses, mais chez soi et dans les cabarets, au coin du poêle ou du feu, principalement sous le vaste manteau des cheminées villageoises, en groupes toujours nombreux de famille, de voisins et d'amis et à côté de marrons, de vin blanc, de jambon, de boudin et de carbonnade. — Entrevoyez-vous un peu maintenant le genre de dévotion des plus nombreux chanteurs de Noëls?

Tous les ans, aux approches de l'Avent, les mémoires se rafraîchissent, les gosiers se dérouillent, et l'on prélude, aux veillées, à ces refrains dont le thème invariable et éternel est la venue du Messie. On sort des vieilles armoires les brochures, les petits recueils poudreux et enfumés, où la presse, et quelquefois la plume a consigné ces chants, et dès que le premier dimanche de l'Avent a sonné, on commère, on voisine, on veille ensemble, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, alternant dans l'achat des marrons et du vin blanc, mais chantant d'une voix simultanée les louanges grotesques du Petit Jésus. Il y a même peu de villages qui à cette époque, pendant tous les soirs de l'Avent, n'entendent criailler dans les rues, au son nazillard de la gonfle[1]) ou de la musette, quelques-uns de ces curieux cantiques. Le ménétrier vient dans ce cas comme un renfort aux chanteurs du coin du feu; il apporte et joint sa dose de joie à la joie qui s'exhale devant les âtres, et quand les voix vibrent et retentissent une voix de plus est toujours bien venue.

Terme moyen, jusqu'à la veille de Noël, tout se passe à peu près ainsi chez nos dévots chanteurs, à quelques litres de vin ou à quelques cents de marrons de différence. Mais cette fameuse veille arrivée, la gamme se monte sur un autre ton; pour la soirée de clôture, on veut une soirée mémorable. On commence par faire toilette à la tombée de la nuit; l'heure du souper vient ensuite avertir les appétits divers, et l'on se réunit par groupes aussi nombreux

[1]) La gonfle, Dudelsack, ein Patoiswort.

que possible, pour prendre en commun ce repas confortable du soir. Le souper terminé, on fait cercle autour du foyer, rangé, préparé ce soir-là d'une façon particulière, et qui va devenir à une heure plus avancée de la nuit l'objet de l'attention toute spéciale des enfants. Sur les tisons ardents on a placé une énorme bûche. Cette bûche ne change assurément pas de nature, mais elle change de nom pendant cette veillée; on l'appelle la suche: «Vous voyez bien, a-t-on dit aux enfants, si vous êtes sages ce soir, Noël vous donnera des bonbons la nuit.» Et les enfants d'être sages, de se tenir cois autant que leur petite nature turbulente peut le leur permettre. Les groupes des personnes plus âgées, et pas toujours aussi sages que les enfants, profitent de ce bon temps pour se livrer de coeur joie et à gorge déployée au culte chantant du miraculeux Noël.

Pour cette dernière solennité, on a gardé les refrains les plus puissants, les plus enthousiastes. Noël! (Noei!) Noël! Noël! ce mot magique retentit de toutes parts; on le met à toutes les sauces, on le fait servir à toutes les fins. Sur les milliers de cantiques qui se font entendre dans cette fameuse veillée, les 999mes commencent et finissent par ce mot, qui en est, on peut le dire, l'alpha et l'oméga, la couronne et l'escabeau.

Cette fois dernière, la soirée se prolonge. Au lieu de se retirer à dix ou onze heures, comme on le fait tous les soirs précédents, on attend le coup de minuit: ce mot vous dit assez à quelle cérémonie on va se rendre. Depuis dix minutes ou un quart d'heure, les cloches appellent les fidèles à triple tintement, et chacun, muni d'une petite bougie bariolée de diverses couleurs (la chandelle de Noël), se rend, à travers les rues populeuses et où les lanternes dansent comme des feux follets, à l'appel impatient des carillons multipliés. . . . On est à la messe de minuit. Une fois à l'église, on entend avec plus ou moins de piété la messe de la venue du Messie; puis, en tumulte et en grande hâte, on revient chez soi, toujours par groupes nombreux; on

salue la suche, on fait fête au foyer, on s'attable, et au milieu des chants qui redoublent plus fort que jamais, on fait ce repas d'après Noël, si attendu, si choyé, si joyeux, si bruyant, et qu'on a jugé convenable d'appeler, nous ne savons trop pourquoi, rôssignon[1].

Le souper pris à la tombée de la nuit n'empêche en rien, vous le pensez, l'appétit d'être de retour, surtout quand l'aller et le venir pour la messe ont fait sentir aux dévots mangeurs quelques petites flèches bien acérées d'une bise raide et mordante. Rôssignon va donc son train, quelquefois assez avant dans la nuit; mais peu à peu cependant les gosiers s'enrouent, les estomacs s'emplissent, la suche se consume, et l'heure arrive enfin où chacun, tant bien que mal, a regagné son domicile et son lit, et mis avec soi dans les draps l'étoffe d'un bon mal de gorge ou d'une bonne indigestion pour le lendemain. — Au préalable, on a eu soin de mettre dans les sabots ou les souliers des enfants les bonbons qui, au réveil, seront pour eux les fruits bienvenus de la suche de Noël.

Voilà à peu près comment se passe cette veillée, fameuse encore dans plusieurs de nos contrées, et maintenue dans toutes.

Tant que les coeurs furent remplis de croyance les Noëls furent des cantiques pieux que le Messie seul remplissait.

---

[1]) Rôssignon (Schmauserei) vom burgundischen rôssignôlai (rossignoler), melodisch singen, weil gerade bei dem Schmause dieses Namens die Noëls gesungen werden. Das Wort ist kein Diminutiv von recie, burg. Mahlzeit, wovon rechinoy, mit derselben Bedeutung. — Auf dem Heimgange singt man gewöhnlich:

Voisin, c'est fait.
Les trois messes sont dites;
Deux heures ont sonné,
Le boudin a hâte,
L'andouille est prête, allons déjeuner!
Si la loi Judaïque
Défend le lard comme hérétique,
Ce n'est pas de même en Chrétienté. Noël!

Mais peu à peu la dévotion aux choses de la terre remplaça la dévotion aux choses du ciel, et alors les Noëls, tout en conservant leur forme primitive devinrent en partie des demandes pour les besoins de l'homme, des allusions aux événements et aux personnages contemporains; il y a même des Noëls politiques! dans quelques-uns, c'est tout-à-fait la chanson, moins sa forme; c'est de l'actualité, de la satire, de la gaieté, de l'entrain dans une enveloppe benoite et sacrée. L'anachronisme est leur côté burlesque. Dans un Noël, fait par quelque rapsode citadin, tous les habitants de la ville et des faubourgs qui l'avoisinent se rendent en masse auprès de la crèche du Sauveur. Nous en extrayons un couplet au hazard:

Messire Jean Gillot,
Curé de Saint-Denis,
Apporta plein un pot
Du vin de son logis.
Prêtres et écoliers
Toute cette nuitée
Se sont pris à danser, sauter,
Ut, ré, mi, fa, sol, là, là! là!
A gorge déployée.

Vous jugez par vous-mêmes de la dévotion qui pouvait guider ces joyeux pélerins. C'est ainsi que, dans beaucoup de Noëls, on trouve une naïveté qui ressemble fort au cynisme, ou au moins à la jovialité grivoise[1]).

---

[1]) Die Noëls in Burgund, Poitou und andern Provinzen zeigen bei aller Naïvetät des Ausdruckes eine Causticität der Satyre und Ungebundenheit der Denkweise, durch welche sie als die merkwürdigsten Reste des alten Esprit gaulois erscheinen. Häufig sind Travestirungen der Bibel im Geschmacke der Passionsspiele und ausgelassene Scherze über die „Conception“ oder den „bonhomme Josephe“:

Qui d'une mine ébahie
Se gratta le front.

Die burgundischen Noëls gehen noch weiter und schikaniren

selbst den lieben Gott, weil die Welt trotz der Erlösung noch so schlecht sei:

Il semble à le voir si mal-sage,
Que vous n'y soyez venu jamais.
Vous y reviendriez bien cent fois
Sans gagner davantage.

Im Allgemeinen gilt jedoch von den Noëls, was La Monnaye, ihr Hauptverfasser, zu seiner Entschuldigung sagt:

Mes vers sont badins,
Toutefois ce n'est qu'à bonne fin;
En riant j'y lave aux gens la tête.

F. Fertiault.

LES CONTREBANDIERS DU NOIRMONT.

Scènes jurassiennes.

Mouthe est un des foyers les plus actifs de la contrebande sur notre frontière suisse. Au centre du village existe un cabaret dont l'enseigne, surmontée du traditionnel bouchon de genévrier[1]), porte dans une orthographe irréprochable ces mots pleins de séduction pour le montagnard jurassien: A la bonne gentiane[2]). La liqueur de gentiane s'extrait, comme on sait, des racines de la gentiana lutea, qui croît en abondance dans les montagnes du Jura. Quelque affreux qu'en soit le goût, ce breuvage a pourtant ses enthousiastes, qui le placent bien au-dessus de toutes les autres liqueurs.

Grâce à l'irrésistible attrait de son enseigne, le cabaret de la bonne gentiane ne désemplissait[3]) pas, comme disent nos paysans. Le 5 mars 186—, on n'y comptait pas moins, vers une heure de l'après midi, de vingt à vingt-cinq consommateurs, — des villageois, trois douaniers en tenue de service, quatre ou cinq individus qu'à leur mise débraillée et à je ne sais quoi d'étrange dans les physionomies il n'était pas difficile de reconnaître pour des contrebandiers. L'administration des douanes ne permet pas à ses agens de fréquenter les personnes connues pour se livrer

---

[1]) Bouchon de genévrier, Wachholderwisch.

[2]) Gentiane, Enzian; jurassien, aus dem Jura.

[3]) Désemplir, leer werden, ist auch von der Akademie aufgenommen.

à la fraude: aussi les trois douaniers s'étaient-ils bien gardés de faire table commune avec les porte-ballots[1]; mais leur respect pour le règlement n'allait pas jusqu'à leur interdire de causer et même de trinquer avec eux. Tout ce monde, douaniers, contrebandiers, campagnards, parlaient à voix haute, et tous à la fois s'interpellaient bruyamment d'une table à l'autre, échangeant des plaisanteries plus vives que délicates. Un des villageois ayant chanté une chanson du pays: — Allons, Ferréol, dit un des contrebandiers à son voisin en lui faisant un signe de l'oeil, ne veux-tu pas nous en dire une aussi? Celle que tu as chantée l'autre jour chez la Malmariée, tu sais bien? Tu feras plaisir à ces trois messieurs.

L'individu auquel avait été demandée la chanson était un grand et vigoureux jeune homme de vingt à vingt-cinq ans. Bien qu'assombri par une épaisse barbe noire assez peu soignée, son visage conservait encore quelque chose d'ouvert et d'intelligent qui contrastait avec l'air farouche et presque entièrement abruti de ses compagnons. Comme Ferréol ne s'empressait pas de se rendre au désir de son camarade la Fouine, un jeune garçon de mine éveillée et hardie assis près de lui se leva avec vivacité:

— Je la sais, moi, dit-il, la chanson de Ferréol.

— Chante-la, Tony, répondit la Fouine, je te donnerai un foulard.

Séduit par cette promesse, l'enfant entonna aussitôt la chanson suivante, sans s'inquiéter d'en estropier ou non les vers:

Qui chemine là-bas dans l'ombre?
C'est le hardi contrebandier,
A la barbe du douanier
Glissant sans bruit dans la nuit sombre
Comme un fantôme, un loup-cervier.

---

[1]) Porte-ballots, Ballenträger, nennt man die Schmuggler, welche Stoffe über die Gränze bringen.

C'est bien lui; du Brassus à Mouthe,
Le corps ployé sous son fardeau,
Il gravit pelouse et coteau;
Le Noirmont sauvage est sa route
Et le chat-huant son oiseau.

Regardez-le, rien ne l'arrête,
Ni ravins, ni pics altiers,
Ni l'ombre effaçant les sentiers,
Ni foudre grondant sur sa tête,
Ni gouffre béant sous ses pieds.

Les douaniers feraient la chaîne,
Même bras dessus, bras dessous,
De Jougnes au val de Mijoux,
Il passe avec sa charge pleine
Et leur glisse entre les genoux.

Qui chemine là-bas dans l'ombre?
etc.

Sa chanson finie, Tony avala d'un trait, et aussi lestement qu'eût pu le faire un chanteur de profession, un plein verre de vin, non sien, mais appartenant à l'un de ses camarades. La chanson fut assez applaudie, même par les douaniers; le chanteur, et surtout son trait d'espièglerie, le furent bien davantage. Le silence une fois rétabli, un des douaniers, surnommé Fine-Oreille, fit signe qu'à son tour il avait quelque chose à chanter, et il commença sans plus de façon une chanson écrite en patois, qui perdra, à être traduite, beaucoup de sa naïve vivacité.

,,Le vaillant contrebandier, quand il s'en va-t-en guerre, a mis ses chaussons de toile[1]), il regarde à droite et à gauche.

,,Derrière ni devant, il n'aperçoit personne. Bon, dit-il, les chemins sont libres, tout ira bien.

---

[1]) Zeugschuhe, welche die Schmuggler auf ihren Zügen tragen.

„Ce n'est pas, Dieu merci! que j'aie peur des gabelous[1], fussent-ils dix et dix encore.

„Jean de l'Épine[2], que voici en vaut bien dix, et dix le caillou que j'ai noué dans un coin de mon mouchoir.

„La nuit venue, voilà qu'au pied d'un buisson, dans le bois, une souris grignote.

„Oh! oh! dit notre brave, débretelons[3], et lestement; ces maudits gabelous sont tous à mes trousses.

„Mieux vaut courir qu'être pris; courir exerce les jambes; en Suisse, il y a des prix pour la course.

„Qu'est-ce que dit la chanson? „Hirondelle en l'air chante mieux que rossignol empaillé."

„Il jette son ballot et prend Jacques-Déloge[4]. S'il ne court plus, c'est que depuis ce temps-là un gabelou lui a mis la main dessus.

„Ce n'était pas une souris qui avait grignoté dans le buisson, ce n'était qu'un meset[5] gros à peine comme la noisette qu'il était en train de ronger.

„Il devrait cependant connaître les souris, le vaillant contrebandier; dans la prison de Pontarlier, on en entend plus que de rossignols des bois.

„Savez-vous ce que disait feu ma grand'mère? „Qu'il n'aille pas au bois, celui qui a peur des feuilles."

Et la mère de ma grand'mère: „Rien ne vaut de tout ce qui est oiseau de nuit."

La chanson de Tony n'avait été qu'applaudie; grâce à sa forme burlesque et patoise, celle de Fine-Oreille excita

---

1) Gabelou, in ganz Nordfrankreich der Spitznamen für Steuerbeamte; früher nur für die Beamten der Salzsteuer (gabelle).

2) Hansdorn, heisst der starke Dornenstock, den die Schmuggler gewöhnlich tragen.

3) Lasst uns die Waarenballen abwerfen; débreteler, die Tragriemen (bretelles) lösen, ein Patoiswort.

4) Nimmt Jakob-Brenn-durch; d. h. macht sich aus dem Staube.

5) Meset, Mäuschen.

dans la salle entière de véritables transports d'enthousiasme. Malgré ses sympathies bien connues pour les contrebandiers, la partie campagnarde de l'auditoire manifesta sa satisfaction par d'aussi bruyans qu'interminables éclats de rire. Ferréol était battu: il essaya de prendre sa revanche sur un autre terrain.

— Ah ça! dit-il, puisque nous sommes si poltrons, pourquoi ne sortez-vous jamais qu'armés jusqu'aux dents, et toujours au moins deux ensemble, comme la mercandière[1]) et son âne?

— Parce que vous ne sortez, vous autres, répondit Fine-Oreille, que par troupes, comme les corbeaux.

— Moi, dit Ferréol, je vais presque toujours seul, et jamais un de vous n'a osé se montrer sur mon chemin.

— Excepté la nuit où nous t'avons fait faire le grand saut à Chapelle-des-Bois, répondit un des douaniers. Six pieds d'un rocher à l'autre, avec l'abîme entre les deux, excusez du peu! Diras-tu que tu n'as pas eu peur cette fois-là?

— Toi qui es si brave, riposta Ferréol, pourquoi n'as-tu pas sauté après moi? Tu m'aurais peut-être pris: mais tu as eu peur pour l'enfant de ta mère, n'est-il pas vrai, mon garçon?

Malgré la brutalité de ce langage, tout cela était dit sans colère. On riait de part et d'autre. Il n'y a pas plus de vingt ans, les bouteilles eussent volé aux visages dès le premier mot un peu vif. C'est qu'alors les situations étaient bien différentes: les contrebandiers ne marchaient qu'armés, eux aussi, et toujours par grandes troupes. Des rencontres ou plutôt de véritables combats s'engageaient fort souvent; il y avait, comme on dit dans les pays de vendette, du sang entre les deux partis. Depuis quelques années, ces moeurs sauvages ont à peu près disparu. Dans la plupart

---

[1]) Mercandière, Hausirerin, im Patois der Franche-Comté; mercandier ist in der Pariser Volkssprache ein kleiner Metzger.

des cas, le contrebandier débretèle à l'approche de son ennemi et cherche à fuir; il ne se défend plus. Aussi peut-il se trouver face à face avec lui au cabaret, le plaisanter même grossièrement et subir ses railleries à son tour sans risque aucun de collision.

— Tu viens de mal parler des corbeaux, Fine-Oreille, reprit un des douaniers. Si ces pauvres bêtes ne voyagent que par troupes, elles n'ont au moins pas peur de se montrer de jour, tandis qu'eux, ils ne se mettent en route que la nuit, comme les chats-huans.

— Sans compter qu'ils n'ont déjà pas si tort, répondit Fine-Oreille; ne vois-tu pas que c'est pour ne pas épouvanter les gens?

— Que nous allions de jour ou de nuit, répliqua la Fouine, qu'est-ce que cela peut vous faire? Les rats aussi sortent la nuit, et cependant les chats les prennent; mais vous, vous ne prenez rien du tout.

— Toujours quelques ballots par-ci par-là, dit Fine-Oreille; mais tenez, voulez-vous que je vous dise pourquoi nous ne vous prenons pas à tout coup? Plus de contrebandiers, plus de douaniers, n'est-il pas vrai? Encore faut-il bien que tout le monde vive. Voilà le fin mot de la chose; autrement il y a bien longtemps qu'on ne parlerait pas plus de vous que du sorcier de Mignovillard, qui faisait danser malgré elles les filles sur les buissons.

— Écoute bien ce que je vais te dire, Fine-Oreille, répondit Ferréol, qui venait d'apercevoir un coup de contrebande à tenter. A t'en croire, pour une raison ou pour une autre, vous nous épargnez. Eh bien! moi, Ferréol, je te porte un défi à toi et à tous les loups et gabelous de dix lieues à la ronde, et je dis que tel jour qu'il vous plaira, à telle heure que vous choisirez, en plein midi, si cela vous convient, j'entrerai dans Mouthe, en venant de Suisse par le Noirmont, à votre nez, à votre barbe, avec un ballot de belle et bonne contrebande. Allons, Fine-Oreille, acceptes-tu le défi?

Les douaniers ayant accepté le défi avec empressement, l'exécution fut fixée au surlendemain, à trois heures de l'après-midi.

— Petit, je vais en Suisse, dit alors Ferréol à Tony, viens-tu avec moi?

— En Suisse! cria l'enfant avec enthousiasme, partons tout de suite.

II.

Ferréol n'avait que deux jours pour organiser son expédition; ces deux jours lui suffirent.

Son but principal était de faire passer un riche convoi à une lieue ou deux de Mouthe, pendant que les douaniers seraient occupés à le surveiller lui-même. Beaucoup de sentiers conduisent du Noirmont à Mouthe; Ferréol savait que les douaniers n'étaient pas assez nombreux pour les garder tous; il s'attacha surtout à les éloigner de celui par lequel il se proposait de passer. Devant leur vieille espionne, la mère Piroula, il avait déroulé un faux plan de campagne; plus tard il envoya Joachim Salambier leur dévoiler son itinéraire véritable, bien convaincu qu'il était que les douaniers, connaissant leurs relations, prendraient précisément le contre-pied de tout ce que leur dirait le prétendu dénonciateur, avec lequel d'ailleurs le jeune homme avait eu soin de se montrer quelques instants auparavant dans le village. Certes Ferréol n'avait déployé dans tout cela qu'assez peu d'invention; mais peut-être les conditions du pari ne permettaient-elles pas de faire mieux. Et puis encore une fois, que lui importait d'être pris, s'il réussissait à faire passer son convoi?

A l'heure convenue, Ferréol franchit le murgé [1] qui vers le sommet du Noirmont, sépare les territoires français et suisse, et il se mit à descendre la montagne, chargé d'un

[1] Murgé, Gränzmauer, Scheidemauer aus aufeinander gelegten Steinen.

ballot de marchandises prohibées de très faible valeur. Tony et Joachim éclairaient devant lui la marche. Déjà tous trois approchaient du bord de la forêt, quand le vieux braconnier, qui venait d'entendre des bruits suspects derrière un hallier, donna l'alarme en imitant le cri du coq de bruyère. A ce signal convenu, Ferréol voulut rebrousser chemin sans toutefois débreteler; mais un des douaniers, accourant par derrière, lui barra le passage. — N'aie pas peur, Ferréol, se mit à crier Tony; nous sommes les plus forts; hardi! au loup! — Et, saisissant une pierre, il la lança au douanier, qui, atteint au bras, s'élança sur lui et se mit à le frapper à coups redoublés. — Lâcheras-tu cet enfant, mauvais gabelous! cria avec fureur Ferréol, le lâcheras-tu? — En un clin d'oeil, il eut jeté son ballot; le douanier, qui était armé, se vit attaqué et renversé avant d'avoir pu se mettre en défense; mais de toutes parts les habits verts[1]) arrivaient. En un instant, Tony et Joachim furent arrêtés. Seul contre huit ou dix, Ferréol jugea la résistance inutile. — Tu as le dessus, Fine-Oreille, dit-il au chef de la troupe. Tony m'a mis dans une méchante affaire, mais c'est égal; la journée ne sera peut-être encore pas trop mauvaise.

— C'est ce que nous saurons dans deux heures, répondit Fine-Oreille avec un sourire qui parut à Ferréol de fort mauvais augure.

— Trahi! murmura celui-ci entre ses dents, trahi! mais si jamais je viens à le connaître, malheur à l'infâme qui m'a dénoncé!

Mouthe a été longtemps sans caserne de douanes. Les douaniers logeaient où il leur plaisait dans le village, système qui, en les mêlant davantage à la population, leur permettait de surveiller plus efficacement les manoeuvres des contrebandiers, mais dont, en revanche, la discipline avait trop souvent à souffrir. Pour parer à cet inconvénient,

[1]) Habits verts, Grünröcke, die Zollbeamten, Gränzaufseher.

une caserne fut construite, il y a quelques années, sur la rive droite du Doubs, à moins d'une portée de fusil de la source de cette rivière. Les trois prisonniers durent, pour s'y rendre, traverser le village dans toute sa longueur. Bien que fort humilié intérieurement, Ferréol fit bonne contenance durant le trajet. Tous les campagnards que n'appelaient pas en ce moment les travaux des champs coururent au-devant de lui, cherchèrent à lui serrer la main en maudissant ouvertement les gabelous; quelques jeunes gens parlèrent même de l'enlever à son escorte. Soutenu par de si chaleureuses sympathies, Ferréol portait la tête haute, saluait les uns, remerciait les autres, plaisantait chemin faisant sur sa mésaventure, dont il se vantait de prendre dix revanches plutôt qu'une. Arrivés à la maison de douane, les trois prisonniers furent enfermés dans la salle des punitions, la seule de la caserne dont la fenêtre fût garnie de barreaux.

La colonne principale n'avait pas été plus heureuse que la petite troupe de diversion. Cette colonne se composait de quinze porteurs chargés tous d'étoffes de prix jusqu'au poids de vingt-cinq à trente livres, maximum de la charge du contrebandier. Arrivés un à un l'avant-dernière nuit au village suisse du Brassus, ils étaient demeurés, selon l'usage, tout le jour suivant dans un des magasins de l'assureur à fabriquer leurs chaussons, pratique qui a pour but sans doute de soustraire les porte-ballots à la surveillance des espions de la douane, mais bien plus encore de s'assurer de leur propre fidélité. La nuit venue, tous étaient partis, le bâton ferré à la main, la gourde au côté, le ballot sur le dos. Contrairement à l'habitude des contrebandiers jurassiens, ils marchaient en une seule troupe. Ferréol l'avait voulu ainsi pour laisser aux faux frères, s'il s'en trouvait parmi eux, moins de facilité pour la trahison. Le dénonciateur a sa part de la prise, qui lui est soldée en numéraire avec toutes les précautions qui peuvent l'empêcher d'être connu. Secret assuré et gain souvent considérable,

il y a bien là de quoi tenter des gens qui ne se piquent pas d'être fort scrupuleux, et l'on comprend que les organisateurs de convois n'aient dans leurs auxiliaires qu'une médiocre confiance.

La troupe passa la nuit sur le territoire suisse, dans un chalet appartenant à l'assureur[1]). L'expédition se faisant en plein jour, il fallait à toute force marcher vite; l'eau-de-vie et la gentiane furent prodiguées aux hommes; on en remplit les gourdes. La bande se remit en marche vers dix heures du matin, dans l'espoir d'atteindre le vallon de Mouthe vers midi, heure où, selon les calculs de Ferréol, les douaniers devaient être déjà établis à leurs postes pour le surveiller lui-même. Deux armaillis[2]) précédaient la troupe, porteurs l'un d'une campène ou clochette de bétail qu'il avait ordre d'agiter tant que les chemins seraient libres, le second d'un cornet à bouquin qui devait, le cas échéant, avertir de la présence de l'ennemi. La campène ne sonna pas longtemps. Le sentier que suivait la troupe était gardé par plus de vingt douaniers couchés à terre le long des rochers ou derrière d'épais buissons; quelques-uns avaient poussé la précaution jusqu'à se couvrir le corps de ces larges mousses qu'on ne trouve que dans les forêts de sapins. L'armailli porteur de la clochette tomba sans défiance au milieu de l'embuscade. Les premiers douaniers le laissèrent passer à dessein; les derniers l'arrêtèrent et l'un d'eux saisit l'instrument, qu'il se mit à son tour à faire retentir. Le second armailli suivait à une centaine de pas de distance; trompé par le bruit de campène, il continua d'avancer et fut pris aussi par les arrière-postes

---

[1]) Assureur heisst im Jura der Agent oder Zwischenhändler, der für bestimmte Commissionsgebühren die Waaren über die Gränze zu schmuggeln übernimmt.

[2]) Armailli, Hornvieh-Verschneider (châtreur), auch Kuhhirt im Allgemeinen; im Depart. de l'Isère bed. armailli Kuhheerde; in Berry, Orleanais, Champagne aumaille, Hornvieh.

avant d'avoir pu faire usage de son cornet à bouquin. La troupe ne tarda pas à paraître. La clochette continuait à sonner, mais elle n'avançait point; inquiet de l'entendre toujours à la même place, le chef du convoi fit faire halte aux hommes pour reconnaître le terrain avant de s'y engager. En ce moment partirent plusieurs coups de fusil; ce n'était qu'un signal; les armes avaient été déchargées en l'air. L'effet n'en fut pas moins grand sur les contrebandiers, qui demeurèrent frappés de stupeur. Ils voulurent fuir, se renversèrent les uns les autres, s'embarrassèrent dans les broussailles; les douaniers se précipitèrent sur eux, les enveloppèrent de tous côtés. Quelques-uns échappèrent cependant, mais pour être ramassés dans leur fuite par la brigade de Bois-d'Amont, embusquée depuis le matin sur un de leurs flancs et accourue au signal donné par les détonations. La victoire des douaniers était complète; quinze prisonniers, sans compter les armaillis et le chef du convoi, étaient entre leurs mains; quinze ballots gisaient sur le sol. Deux chariots à boeuf, requis au chalet le plus proche, reçurent le butin, et descendirent lentement vers Mouthe par les chemins difficiles de la forêt.

III.

L'arrestation de Ferréol et de sa troupe fit cesser presque entièrement, pour quelques semaines, la contrebande du Noirmont; mais peu à peu ce qui restait de porte-ballots s'enhardit de nouveau et les choses reprirent leur ancien cours. Rien ne supprimera la contrebande sur la frontière suisse, sinon un abaissement considérable des tarifs. Multiplier les douaniers, aggraver la pénalité, c'est n'aboutir à aucun résultat. C'est que la contrebande est, dans nos montagnes, comme un produit naturel du sol. L'enfant, le bouèbe [1]), est trop longtemps berger; au milieu des sites sauvages, il prend un goût singulier à cette vie

[1]) Bouèbe, Hirtenknabe, Bube (n. d. schweizer Aussprache).

presque oisive et presque indépendante. Le travail agricole le réclame enfin; ce travail est pénible; le sol est maigre et ingrat. Qu'un contrebandier (il les connaît tous et leur a plus d'une fois servi d'espion) passe et vienne à lui parler de cette montagne si vivement regrettée, des profits et des émotions de la contrebande, de la Suisse et de ses pintes où le vin blanc est si bon et si bonne la gentiane, il est fort à craindre que l'imprudent jeune homme ne jette sa bêche et ne prenne le ballot. A-t-il fait un premier voyage en Suisse, il appartient à la contrebande; elle ne le lâchera plus.

Voilà comment se recrute la contrebande dans nos montagnes; je n'ai plus qu'à en indiquer l'état actuel. Les contrebandiers d'aujourd'hui peuvent se diviser en trois classes: d'abord ceux qui font la bricote ou les bricotiers[1]; on appelle de ce nom des individus, vieillards, femmes et enfants qui vont acheter en Suisse par petites quantités du sucre, du café ou de la poudre de chasse pour les vendre en-deça de la frontière. Le bricotier voyage seul d'ordinaire; pris par les douaniers, il en est quitte pour la perte de sa charge, qui est confisquée, et au pis aller pour deux ou trois jours de prison. Cette contrebande est désignée en style administratif sous le nom de contrebande de filtration ou de pacotille.

Viennent ensuite les porte-ballots ou contrebandiers d'étoffes, tels que Ferréol et sa bande. La fraude sur les étoffes et en particulier sur les cachemires a pris depuis quelques années un développement considérable. C'est la plus lucrative pour les porteurs; mais tous n'y sont pas admis. Chaque ballot représentant une valeur assez élevée on comprend que les assureurs ne les confient qu'aux contrebandiers les plus habiles et surtout les plus sûrs.

---

[1]) Bricote, Kleinhandel; bricotier, Kleinhändler, cf. bric-à-brac; bricoles, Kleinigkeiten; in der Champagne brique = reste, miette, alle diese Wörter v. angelsächs. brice, Rest, Stückchen.

La peine ordinaire contre les porteurs d'étoffes varie de 3 à 6 mois de prison, sans compter une forte amende et la confiscation des ballots.

La troisième classe des contrebandiers jurassiens est celle des tabatiers ou carotiers[1]), dénominations qu'il n'est pas besoin d'expliquer. Les carotiers voyagent presque toujours par grandes troupes. C'est la pire espèce de tous, car elle ne se compose que d'individus qui faute d'inspirer assez de confiance aux assureurs, n'ont pu être admis dans la catégorie précédente. L'ivrognerie et la débauche sont leurs moindres vices; le vol leur est aussi familier que la fraude, et les incendiaires ne sont pas rares parmi eux. Puissent-ils tous bientôt, tabatiers, bricotiers et autres, disparaître du sein de nos populations de la frontière! La morale publique y gagnera encore plus que les caisses de l'État.

---

[1]) Carotier heisst hier wie tabatier Tabakschmuggler (vom Ausdrucke tabac ficelé en carotte), in der Pariser Volkssprache bedeutet carottier (2 t), Schwindler, homme qui vit d'expédients.

Charles Toubin.

LE FRUITIER JURASSIEN.

Un village dans le Jura se compose de trois personnes et d'un nombre variable de paysans. Ces trois personnes sont le curé, le maire et le fromager ou fruitier[1]. Le curé a le pas sur celui-ci, le maire le lui cède presque toujours. La Saint-Jean d'été est la fête du fromager, ainsi que celle du bouèbe ou berger. Voyez-le ce jour-là: on décore de fleurs sa jauge[2], on lui offre un bouquet avec des dragées; chaque cultivateur lui apporte son offrande, qui est en général de deux sous par tête de vache laitière. Cependant ce n'est peut-être là qu'un fait d'exception; prenons-le donc dans sa vie de tous les jours.

Le voilà installé avec sa chaudière et ses ustensiles chez le fermier pour lequel le fromage se fabrique ce jour-là. Tout au matin, le fruitier a de l'eau de vie à peu près à discrétion; à huit heures un vaste bol de café au lait; aux repas de midi et du soir, une soupe au lard, du lard avec des choux, un saucisson de ménage, du jambon, du vin. Même convalescent, le maître de la maison ne mange guère, lui, que de la soupe, et ne boit que de l'eau.

D'où vient ce fétichisme pour un individu qui n'est au

---

[1]) Fromager oder fruitier, Käsemacher, der von einem Bauer zum andern geht. In der Champagne fourmigier, marchand ou fabricant de fromages; hier bedeutet fourme sowohl Käse als die Form, worin er gepresst wird.

[2]) Jauge, hölzerne Form.

fond que le domestique, tout au plus le commis de l'association fromagère? La fabrication du fromage étant la principale, presque l'unique richesse des populations agricoles du Jura, on comprend déjà que quelque chose de son importance doive rejaillir sur celui qui en est à la fois l'âme et le bras. Néanmoins le secret de son ascendant n'est pas là encore, c'est par les femmes que le fruitier triomphe dans la commune; c'est par elles qu'il ne connaît de supérieur en considération que le curé. Ses relations avec elles sont de presque toutes les heures. Deux fois par jour, elles apportent le lait à la chaudière; il s'informe des malades, gens ou bétail, parle aux filles de leurs galans, aux femmes de leur train de culture; il a le mot pour rire avec l'une, avec l'autre le mot aimable, et comme à toutes ces qualités il joint celle d'être souvent jeune, presque toujours célibataire, quelquefois beau garçon, on ne s'étonnera pas qu'on se soit vu forcé d'en renvoyer plus d'un qui semait le désordre dans les familles. En général cependant, l'usage que les fruitiers font de leur ascendant dans le village est bien plus moral, surtout depuis quelques années, et on peut dire que presque tous ne se proposent plus aujourd'hui qu'un but: „se faire aimer" dans la commune pour être continué dans leur emploi.

Les premiers fruitiers du Jura vinrent du canton de Fribourg, et notammant du pays de Gruyère. Rebuteux[1]), herboristes, vétérinaires, ils savaient tout, faisaient tout, se mêlaient de tout, même de magie blanche ou noire, à volonté. Les fruitiers d'aujourd'hui ont, Dieu merci, renoncé aux sortiléges, et ils ont sagement fait. Tromper dans les comptes, comme ils le faisaient autrefois, dit-on, ne leur serait pas non plus facile, car bien que la comptabilité se fasse encore par le système patriarcal de la taille[2]), nos

[1]) Rebouteux, in mehrern Provinzen u. im Pariser Volksdialekt, Quacksalber, Chirurg ohne Diplom.

[2]) Taille, Kerbholz.

jeunes villageoises savent, elles aussi, calculer, et bien habile serait celui qui pourrait les induire en erreur à leur préjudice, ne fût-ce que d'une seule raie[2]).

Tel est le fruitier d'aujourd'hui, bien différent, comme on voit, de celui d'il y a cinquante ans.

---

[1]) Raies, gerade Einschnitte. bezeichnen die Einer; croix, Kreuzschnitte, die Zehner.

Charles Toubin.

EN FRANCHE-COMTÉ.

La passion des bottes.

L'enfance de Manuel n'a rien eu de bien extraordinaire. Tant que vécut son père, il fut obligé de se résigner à servir, comme berger des vaches, chez des étrangers; mais, une fois son père mort, il revint de lui-même auprès de sa mère, qui n'eut plus le courage de le renvoyer.

Une seule idée fixe, une seule passion préoccupa Manuel pendant ses premières années, et encore ne lui tourna-t-elle pas à bien; ce fut la passion des bottes. Toutes les nuits il en rêvait, et tous les dessins qu'il traçait avec son couteau, sur la pelouse du pâturage, aboutissaient toujours à cette forme enchanteresse.

Un jour qu'il était allé à Salins avec sa mère, il en aperçut une paire qui lui sembla superbe à l'étal d'un fripier du faubourg. Il trouva moyen de quitter un instant sa mère, pour aller s'informer de ce que cela pourrait coûter. C'étaient de vieilles grandes bottes à tiges[1]) roides découpées en coeur, qui avaient déjà bel et bien servi. On les lui fit quatre francs. Manuel mesura la longueur du pied et trouva que cela pouvait lui aller; car, après tout, si c'était trop long, il suffirait d'un peu de foin pour rétablir les proportions. Restait un problème à résoudre, celui de réaliser les quatre francs. Ce n'était pas petite affaire. Mais aussi, dès que Manuel avait un but, il devenait adroit

---

[1]) Tige, Schaft.

et ingénieux, lui, d'apparence ordinaire si insoucieux et flegmatique. On était alors au mois de juin. Les fraises des sapins, les plus suaves de toutes, allaient bientôt mûrir. Manuel se mit à tresser de petits paniers, qu'il lui semblait déjà voir pleins de jolies fraises rouges, qui se convertissaient bientôt en jolis petits sous rouges, lesquels se transformaient à leur tour en deux jolies bottes, absolument pareilles à celles du fripier de Salins.

Si abondantes que soient les fraises, il faut encore bien du temps pour en ramasser pour quatre francs. Mais il y a une Providence pour les coeurs de bonne volonté. Manuel s'en aperçut bientôt.

Sur ces entrefaites, il arriva, fort heureusement, à la cure un jeune prêtre maladif, de Besançon, à qui les médecins avaient recommandé de venir respirer quelque temps l'air pur et fortifiant des sapins. C'était une messe de plus à entendre pour les deux ou trois vieilles femmes qui assistaient tous les matins déjà à celle de M. le curé. C'était aussi une messe de plus à servir pour les bambins du village. Le service de cette messe-ci aurait même sur celle de M. le curé, pour ceux qui auraient la chance de l'obtenir, la perspective d'une rétribution quelconque, dont le jeune prêtre ne manquerait pas de gratifier son monde, pour peu qu'il eût du savoir-vivre. Manuel, qui était aux aguets sous les cloches, le lendemain de l'arrivée du nouveau prêtre, supposant bien qu'il ne tarderait pas à venir dire sa messe, se mit à sonner spontanément de toutes ses forces, sitôt qu'il le vit entr'ouvrir la porte de l'église.

— Est-ce ma messe que tu sonnes-là, mon petit ami?

— Oh! oui, M. le curé.

— Allons, allons, tu es bien gentil. Tu vas venir la servir aussi, n'est-ce pas.

— Oh! oui, M. le curé.

— Allons, c'est bien, va! en voilà assez. Ne sonne pas tant, tout le monde doit avoir entendu.

Manuel était consciencieux. . . Il voulait en donner au

jeune prêtre pour son argent; aussi ne put-il se décider à ne pas ajouter à sa belle sonnerie quelques dindins supplémentaires, à la façon des cafetiers qui vous accordent toujours deux ou trois gouttes de grâce, destinées à former le bain de pied, quand vous leur demandez un petit verre.

En un clin d'oeil, Manuel eut disposé l'autel et allumé les cierges. A l'Introïbo, que le jeune prêtre récitait d'une voix douce, Manuel se mit à répondre à pleins poumons. Le jeune prêtre, qui était là pour refaire un peu sa poitrine délabrée, put comprendre à la sonorité de celle de son petit servant, que son médecin l'avait parfaitement conseillé. Au Sanctus et à l'Élévation, Manuel agita de deux mains la sonnette de l'autel, de manière à réveiller un mort. Une fois rentré à la sacristie, le jeune prêtre le remercia en lui donnant un sou, que Manuel retourna d'abord deux fois dans sa main. Quand il vit que ce n'était pas de la fausse monnaie; il répondit:

— Merci, M. le curé. Faut-il revenir demain?

— Oui, si tu veux; mais je te recommande bien de ne pas sonner si fort. . . Comment t'appelles-tu?

— Je suis le petit chez la Jeanne-Antoine Bouchet. A moi on me dit Manuel.

— Allons, c'est bien. Au revoir.

— Au revoir, M. le curé! répondit de sa voix de basse l'heureux Manuel en rentrant, pour s'en aller, dans l'église, dont la voûte retentit bientôt sous les talons de ses sabots, qu'il faisait sonner sur les dalles, comme si c'eût été déjà les talons des bottes auxquelles il rêvait.

Manuel se trouvait en bonne veine, et sûr désormais de sa rente journalière. La messe quotidienne du jeune prêtre était devenue sa messe à lui, Manuel, et mal eût pris à tout autre bambin de prétendre empiéter sur ses droits acquis.

Un mal n'arrive jamais seul. Il en est parfois de même d'un bien. Quelques jours après, le précepteur de Levier était venu à Villeneuve assister à une adjudication com-

munale. Au moment de procéder à l'adjudication, il s'aperçoit qu'il a oublié un registre indispensable. L'adjudication ne peut être retardée. On parle d'envoyer un exprès à Levier pour chercher le fameux registre. Manuel, qui apprend cela, court à la maison commune offrir ses services, qu'on accepte aussitôt. Manuel, tout hors de lui, jette alors ses sabots derrière la porte, et s'élance comme un chevreuil dans la direction de la forêt. Arrivé aux sapins, il laisse la route pierreuse à gauche et se met à suivre, à droite, la lisière pelousée du bois. Ces bons vieux sapins, si graves et si tristes d'habitude, semblent, ce jour-là, se sourire entre eux en le voyant courir. Les merles ont beau siffler, les coucous chanter et les abeilles bourdonner. Manuel n'écoute rien. Il ne pense qu'au registre et aux bottes du fripier du faubourg.

A la montée du Pré-au-Maire, il fallut cependant rejoindre la route. Manuel en profita pour respirer un peu en ne montant qu'au grand pas; mais une fois au-dessus, il reprit lestement sa course. Au sortir du bois, une brise fraîche vint lui caresser le front et les joues. Toute la grande plaine de Levier était comme inondée de soleil. Les blés, encore jeunes, dardaient avec vigueur contre le ciel la pointe de leurs feuilles vertes. Les marguerites agitaient au vent leurs coiffes blanches, comme des nonnes en goguette. Manuel, lui, courait, courait toujours. De Villeneuve à Levier, il y a cinq quarts de lieue. Manuel était parti à dix heures précises. A onze heures et un quart, le registre attendu était à la maison commune, le précepteur avait donné six sous à Manuel pour sa peine, et l'adjudication communale avait repris sa marche régulière.

Le jeune prêtre resta quarante jours à la cure de Villeneuve. Cela ne devait faire, d'après les prévisions ordinaires, que quarante sous pour Manuel; mais le jeune prêtre avait été si content de son petit servant, qu'au lieu du sou de rigueur, il lui en donna dix, le dernier jour, en lui annonçant qu'il allait partir.

Cette triste nouvelle n'était sans doute pas faite pour égayer Manuel; cependant il se consola philosophiquement, en glissant dans sa poche la pièce de dix sous.

Dix sous du percepteur et quarante-neuf sous du jeune prêtre, cela faisait déjà trois francs moins un sou, c'est-à-dire toute une somme dont sa mère ne se doutait nullement. Les fraises devaient parfaire le compte. Les petits paniers de Manuel, fabriqués tout simplement au moyen de grandes herbes et de feuilles de gentiane rapportées du pâturage, avaient un air si propre, que les acheteuses du marché ne regarderaient pas à lui donner un sou de plus pour les emporter avec les fraises y contenues. Comme Manuel n'avait pas moins de douze paniers de fraises à trois sous pièce, cela lui fit trente-six sous, dont sa mère, il est vrai, lui demanderait compte, cette fois-ci; mais enfin, il y aurait toujours moyen de s'arranger avec elle; et Manuel n'eut pas sitôt empoché les trois sous de son dernier panier, qu'il voulut courir chez le fripier.

Comme il arrivait ainsi au galop sur la place Aubarède, le cliquetis de tout l'argent qu'il avait en poche le décida à s'arrêter sur un banc, pour compter une dernière fois combien il avait au juste. Il mit d'abord sur le banc les deux pièces de dix sous, puis une pièce de vingt sous, dont il avait eu à rendre la monnaie à l'une de ses acheteuses; puis il empila les uns sur les autres une dizaine de gros sous doubles; tout le reste était en petits sous, et il y en avait quinze de plus que le compte.

La vue fascinatrice de tant d'argent faillit un instant lui faire perdre la pensée des bottes. Bientôt, cependant, il rempocha tout, se remit en route pour le faubourg, et arriva enfin à la hauteur de la boutique du fripier. Après avoir tournaillé pendant dix minutes devant la porte, qui était ouverte, il prit son courage à deux mains et se décida à entrer, en faisant le geste de se moucher sur sa manche, par manière de contenance. La première fois, Manuel avait parlé à la femme du fripier. Cette fois-ci, il se trouvait

en face du fripier lui-même. Soit que les vieilles bottes eussent baissé de prix dans l'intervalle, ou que la taxe des objets du magasin ne fût pas bien uniforme dans la tête des deux époux, on ne lui fit plus cette fois-ci les bottes que trois francs dix sous.

Cette découverte, au lieu d'enchanter Manuel, lui fit froncer le sourcil. Il regarda longtemps les bottes en tous sens, pour s'assurer que c'étaient bien les mêmes; et quand l'identité lui parut incontestable, il se demanda enfin à part lui si, à trois francs dix sous, ces bottes depuis si longtemps convoitées, ne seraient pas encore payées beaucoup trop cher. Tout-à-coup il releva la tête, regarda le fripier et dit involontairement sans bien se rendre compte de ce qu'il disait:

— Oh! . . . Il me semble que pour trois francs. . . .

— Allons, va pour trois francs; mais dépêche-toi, ou débarrasse-moi le plancher!

Manuel mit les bottes. Elles étaient bien un peu larges, mais le foin était là pour y remédier. Quant aux tiges, c'était autre chose. Elles étaient si hautes et si raides que cela lui gênait horriblement l'articulation du jarret.

— Bah! cela se fera, dit le fripier.

Et Manuel lui compta ses trois francs, tout impatient d'aller essayer sur la terre molle d'un sentier quelle belle empreinte il y laisserait.

Manuel était à peine à trois quarts de lieue, c'est-à-dire près de la fontaine de la Grange-du-Mont, que le pauvre diable ne pouvait plus aller. Le haut de la tige, toujours aussi dure, lui ravageait le dessous de la cuisse, et ses pieds, habitués jusque-là au grand air, commençaient à se meurtrir d'une horrible façon.

En ce moment, il rencontra des voituriers de Villeneuve, qui descendaient de la tourbe à la saline:

— C'est les bottes de ton grand-père que t'as mises là, dis donc, Manuel?

Manuel, qui ne marchait plus que comme sur des rasoirs,

et qui regrettait horriblement ses trois francs, ne répondit rien, laissa passer les voitures, et alla se cacher derrière un buisson. Là, il ôta une de ses bottes, aplatit la tige sur la pelouse, tira son couteau et coupa l'excédant de la tige, sans s'apercevoir qu'il coupait du même coup les deux oreilles de sangle[1]) Il voulut ensuite ôter l'autre; mais il n'y eut pas moyen. Manuel sentait son pied nager dans quelque chose d'incompréhensible. Le voisinage de la fontaine lui suggéra l'idée d'aller y tremper son pied tout botté. Au bout d'un instant, le cuir s'amollit, à la vérité; mais en même temps, tout l'avant-pied, se séparant de la semelle, se mit à bâiller comme un crocodile. En voyant ses orteils[2]) regarder ainsi par la fenêtre, Manuel fut pris de stupeur. En y regardant de près, il reconnut que son pied était englué dans un morceau de poix oublié au fond de cette botte dèpuis un temps immémorial.

A cette découverte, sa fureur et son dépit n'eurent plus de bornes. Il se mit à sabrer la tige du haut en bas pour dégager son pied, fit sauter pareillement la couture exténuée de l'autre botte, en vérifiant si elle était plus solide que sa compagne, lança tous ces malheureux débris par-dessus les buissons dans les rochers de Creux-Lague, et reprit enfin sa route en jurant contre les fripiers, contre les vieilles bottes, et, en général, contre toutes les trompeuses vanités humaines.

---

[1]) Oreilles de sangle, Zugriemen.

[2]) Semelle, Sohle; orteils, Fusszehen.

Max Buchon.

UN PAYSAN AUVERGNAT DEVENU PROFESSEUR ET JOURNALISTE. [1])

I.

Où je suis né. — Mon baptême.

On voit à l'est de la Limagne d'Auvergne une montagne couronnée de sapins, dont le point culminant forme deux pointes, comme Horeb et Sinaï, et qui, pour cette raison, se nomme La Coche.

Sur les redans et dans les gorges de cette montagne, où la neige règne quatre à cinq mois de l'année, où nulle route n'est encore ouverte, où nul voyageur n'a sans doute passé, et dont personne n'a écrit un mot, on trouve de distance en distance des hameaux de deux ou trois maisons, et plus souvent une cabane isolée, selon qu'une fontaine, un champ ou un bouquet de bois détermina le fondateur: ut fons, ut campus, ut nemus placuit.

Ce fut dans une de ces cabanes que, par une belle nuit de Noël, je tombais dans ce monde, sans m'en douter, comme il arrive à chacun. — Combien, s'ils étaient consultés, conserveraient leur tranquille non-être, plutôt que de venir geindre ici dans l'angoisse du présent et de l'avenir.

---

[1]) Aus der höchst interessanten Selbstbiographie Sugiers, eines der geistreichsten Männer, welche die Provinz neuerdings hervorgebracht hat, und der in vieler Hinsicht neben Paul Louis Courrier gestellt werden kann. Cf. Sugier, L'Enfant de la cabane. 2. édit. Paris, Lacroix etc. 1869.

Des hameaux en question, le plus considérable s'appelle de mon nom, Sugier, ou plutôt Chez-Sugier, comme on dit au pays. Or, c'est dans ce hameau que sont nés mon père, mon grand-père, ainsi de suite en remontant; d'où il est clair, me semble, que ce fut l'un de mes ancêtres qui en posa les fondements; de façon que, si peu que le coeur en dirait, on pourrait, sans risque d'amende, se lâcher le glorieux de que tant de grands esprits s'approprient par contrebande.

A quelle époque mon ancien se brocha-t-il une maison sur cette ride des Cevennes? Après la défaite sans doute du brave Vercingétorix, quelques Gaulois s'étant retirés là pour se soustraire au joug du chauve conquérant romain; nobles coeurs qui aimèrent mieux vivre libres dans un désert, que de subir la loi de l'oppresseur de la patrie. Il ne faut donc pas s'étonner si moi, qui suis leur sang, j'aime d'instinct la liberté et déteste la tyrannie.

Mon père, à quinze ans, était terrassier à Lyon, sous Perrache, le grand homme qui dompta les flots du Rhône et leur donna pour barrière la presqu'île de son nom. Puis, il fut scieur-de-long au pays des Berrichons; puis sabotier en Saintonge, et charpentier à Clermont. Puis repassant la Limagne, il revint sur la montagne, et se choisit pour compagne Jacqueline Théliol, jeune et modeste bergère, qui lui apporta en dot sa quenouille et ses fuseaux.

Elle était née en Forez, sur les rives du Lignon, ce ruisseau rendu célèbre par le roman de l'Astrée, roman dont la vogue étrange prouve incontestablement que la sottise, de tout temps, eut plus d'écho que le bon sens.

L'humble couple ayant promené pendant dix ans ses légers lares du bord du Lignon Chez Sugier, finit par venir les fixer au Grandprat, petite chaumière entre des hêtres et des sapins. près du ruisseau qui descend de la Coche. Cette chaumière appartenait à mon père et à François Goute, dit le Besson, son cousin. Ils se l'étaient partagée à l'amiable

et sans papiers, car onc[1]) je n'en vis trace. La grange était divisée par une cloison de planches, si vieilles et si mal jointes, que les bêtes et les gens pouvaient causer par les fentes, et même s'entrebaiser, comme Pyrame et Thisbé.

Il y avait, joignant la grange deux chambrettes à cheminée, une pour chaque famille. La nôtre était éclairée par une petite baie[2]) d'un demi-mêtre carré, et la baie, pour fermeture, avait un petit châssis garni, en guise de vitres, de quatre petits carreaux de papier lustré dans l'huile, carreaux déchirés souvent par le chat ou par le vent. Les murs nus et, comme on dit, faits de boue et de crachats, servaient de manége aux rats, et la bise qui venait sans gêne siffler dans l'âtre, nous tenait lieu de soufflet. Pour parquet, nous avions la terre, pour plafond les tuiles du toit. Quant aux meubles, ils étaient pareils, ou à peu près, à ceux que Jupin admira chez Philémon et Baucis: siéges de bois, table boiteuse, et bahut[3]) rongé des souris.

Tel fut le nid où j'exhalai mon premier cri de vie en 1796. Je suis né la nuit de Noël, peut-être juste à l'heure de la naissance de Jésus, — heure qui n'est pas encore précisée. Le nouveau-né de Jacqueline ne fut pas mieux abrité et n'eut pas de layette plus splendide que le nouveau-né de Marie. Nous eûmes l'un et l'autre pour père un charpentier. Les gens du pays ont trouvé dans cette circonstance l'explication des choses insolites qui ont accidenté ma vie. Pourquoi s'en étonner! Ils croient bien que les sorciers montent à califourchon sur les nuages et font tomber la grêle où bon leur semble. J'en ai vu souvent leur tirer des coups de fusil, imitant ainsi les vieux Thraces qui, lorsqu'il tonnait, «lançaient des flèches contre le ciel pour ranger Jupiter à la raison».

---

[1]) Ne-onc, lat. unquam, niemals, veraltet, wird aber zuweilen scherzhaft gebraucht.

[2]) Baie, Maueröffnung, Lucke.

[3]) Bahut, Truhe, Kiste.

Je me souviens aussi qu'un homme ayant été frappé de la foudre, on disait partout que c'était un sorcier tombé des nues, tué par les balles bénites de ceux du hameau de Pamole. Les prêtres n'auraient qu'à dire un mot dans leurs chaires de vérité pour éclairer ces pauvres idiots, pourquoi ne le font-ils pas?

Éclos la nuit, dès le matin on songea à me garantir des griffes de Satan, en m'expédiant au baptistère. Ainsi, malgré un froid à pierre fendre et une tempête de neige, la caravane en sabots partit pour Augerolles, portant le bambin et sa fortune. Pauvre marraine! que de faux pas, que de glissades ne fit-elle pas dans le trajet! Une fois elle trébucha si violemment que, pour ne pas m'écraser dans sa chute, elle me jeta dans un tas de neige où je disparus un moment. Lorsqu'on me découvrit, je suçais voluptueusement la neige qui touchait mes lèvres. Peut-être est-ce de là que me vient le plaisir que j'ai de voir tomber la neige à gros flocons et de me promener à travers champs lorsqu'il y en a jusqu'à mi-jambe.

Lorsque je piquai cette première tête dans la neige, nous nous trouvions près d'une ferme. On courut m'y réchauffer. La femme qui nous reçut à son foyer, s'appelait la belle Marthe, sobriquet qu'elle méritait.

Parvenus, non sans peine, sous le clocher du bourg, sis à deux lieues, au pied de la montagne, le curé Russias fit de moi un chrétien, — à mon insu, notez bien, — et constata par l'acte que j'ai sous les yeux que la paroisse possédait un petit malheureux de plus.

Le régistre ne fut signé d'aucun des assistants. Savaient-ils lire au moins? Hélas! pas davantage. C'est que lire et écrire en ce temps-là était chose bien rare en notre Auvergne. Aussi la carte du baron Dupin est-elle noire en cette partie de la France[1].

Remarquons en passant que les curés avaient alors le monopole des actes de naissance, de mariage et de décès,

[1]) Carte figurative de l'instruction populaire. 1827.

qui maintenant sont du ressort de la mairie. Ce privilége, par lequel ils tenaient comme à cheptel tous les sujets catholiques du roi, Dieu sait combien ils le regrettent. Mais revenons à la chaumière.

Mes trois porteurs, — le père, le parrain et la marraine, — vont trouver le chemin plus rude encore que le matin, vu qu'il s'agit de gravir la montagne. Enfin, bien las, transis de froid, tout blancs de givre, ils approchent. La pauvre mère a entendu des voix . . . On secoue les sabots. . . Coui liou! c'est eux! Ils entrent. . . Elle se dresse sur sa couche, tend les mains à son enfançon, le réchauffe contre son coeur, lui sourit, le caresse, le mange des yeux. . . . Qu'il est sublime, l'amour maternel! C'est ce que Dieu a fait de plus divin. Je ne vois jamais une mère ayant son enfant dans ses bras sans être profondément ému. Voyez comme elle le porte autrement qu'une étrangère. Comme ses bras se ploient avec souplesse autour de son petit corps! comme son regard l'enveloppe et le couvre d'amour! O Jean-Jacques, tu as bien raison «l'enfant qui manque à sa mère est un monstre qu'on devrait écraser.»

II.

Comment on fête la Saint-Jean. — Un saint Nicolas neuf.

Chacun jusqu'à la moisson, faisait paître son bétail séparément et sur soi, régime peu attrayant pour un berger tel que moi, sans goût pour l'isolement. Cependant il y avait dans l'année un jour privilégié, jour où bergers et bergères pouvaient mêler leurs troupeaux, et banqueter tous ensemble; jour de bonheur et de joie, pour lequel nous aurions donné tous les autres volontiers!

C'était le jour de la Saint-Jean.

Vous plaît-il d'assister à une de nos agapes? Asseyez-vous sur la pelouse, pendant qu'on fait les apprêts. Elle est si douce, si soyeuse, si parfumée à la Saint-Jean, la

pelouse de ma montagne! Cette fois-là on se réunit sur le grun[1]) de l'Imblardie, grande et superbe colline, d'où l'oeil se promène sur l'immense plaine de notre Limagne, ayant devant soi, au couchant, le Puy-de-Dôme et le Mont-Dore; au nord le grun de Chignore; au midi, dans le lointain, le Cantal, grand géant qui paraît placé là exprès pour interdire aux autans de venir troubler la paix de ce magnifique Éden. Regardez, et dites-moi s'il peut exister au monde un plus émouvant point de vue?

La fête de la Saint-Jean était chez nous, pour les bergers, ce qu'étaient les saturnales à Rome pour les esclaves. Les esclaves, ces jours-là, commandaient presque à leurs maîtres.

De même les bergers, chez nous, étaient quasiment[2]) les maîtres tout le long de ce beau jour. Pain, lait, fromage, caillé, chabrillon[3]) nous avions tout à discrétion. Pas n'est besoin d'ajouter que chacun s'endimanchait de son mieux.

A peine le soleil avait-il dit à revoir à l'aurore qu'il put nous voir partir pour le rendez-vous, les plus grands conduisant les vaches et les chèvres, et les plus petits les brebis. Tant filles que garçons, nous étions une vingtaine, âgés de sept à dix-sept ans.

Il y avait sur le grun un gros foyard[4]) isolé, au pied duquel on déposa les provisions. Puis nous autres, les garçons, nous courons au sitadou[5]) chercher des planches pour la table et des bancs. Pendant ce temps, les filles ont trait plusieurs terrines de lait pour le caillé et la boisson.

Ma soeur avait invité la belle Marthe de la ferme près de la quelle je piquai une tête dans la neige le matin de mon

---

[1]) Grun, Wiesenhügel, Matte, im Patois der Auvergne.

[2]) Quasiment, fast, so zu sagen, in vielen Patois, in der Schriftsprache scherzhaft gebraucht.

[3]) Caillé, dicke Milch; chabrillon, Ziegenkäse.

[4]) Foyard, Buche, auch in Berry, in der Champagne u. a.

[5]) Sitadou, Sägmühle, im Patois der Auvergne.

baptême. On allait donner le signal du Bénédicité, lorsqu'on la vit arriver, belle, parée comme une madone, et tenant par la main sa fillette, plus belle encore. Elle avait nom Mariette et comptait en tout huit printemps. Je n'essaie point de faire son portrait: la plume ni le pinceau ne saurait représenter des êtres de cette essence. Mariette était Mariette. On pouvait lui comparer tout ce qui est beau et joli, mais elle, on ne pouvait la comparer à rien. Enfin, la mère et la fille ayant pris place, on commença le champêtre gala.

Mais le bétail, en attendant? N'en soyez pas en peine. Nous avons employé un moyen infaillible pour le fixer autour de nous. Et ce moyen? Consistait tout bonnement à semer un peu de sel, de place en place, dans l'herbe. Sitôt l'opération faite, vaches chèvres et brebis de dévorer le gazon sans vouloir en démarrer. L'idée nous venait d'un fait de même estoc que je vais vous raconter, en taisant le nom du lieu où la chose est arrivée.

Un jour le feu ayant pris dans l'église de V***, il arriva que saint Nicolas, le patron, périt dans l'incendie; ce qui étonna grandement, vu que lui, si miraculant pour autrui, l'avait été si peu pour lui. Le curé, par ce sinistre, perdait son plus beau casuel. Déjà sa cuisine en souffrait, et Madelon, la gouvernante, se désolait. Notre curé, homme d'esprit, entreprit de porter remède à l'accident et réussit. De quelle manière? Écoutez.

Il part à Thiers, se fait faire un saint Nicolas neuf sur le signalement du vieux, l'apporte et l'enterre la nuit, près de la croix du pâquis[1]). Puis, arrangeant le gazon comme il peut, il y sème du sel, et s'en revient au presbytère, où Madelon l'attend le coeur battant.

Les vaches, le lendemain, en se frottant le col à l'arbre de la croix, éventèrent le sel, et les voilà qui lèchent, qui rongent le gazon, n'en démordant malgré les jurons du pâtre et la grêle des coups de fouet. Les chèvres et les

[1]) Pâquis, Weidegrund, Trift.

moutons se mettent de la partie, messieurs les cochons aussi. C'était une diablerie. Les habitants s'en émurent et allèrent à la cure en instruire le pasteur qui fit d'abord l'incrédule, eut même l'air de se fâcher; mais qui bientôt se ravisant: Peut-être avez-vous raison, dit-il; à Dieu rien n'est impossible. Enfin, la cloche sonnée, et le Veni sancte chanté, on alla en procession à l'endroit miraculeux, où l'on découvrit le saint. Je vous laisse à penser si ces braves gens se signèrent, émerveillés de voir que leur puissant patron s'était ainsi sauvé de l'incendie sans même être machuré[1]. Réinstallé dans sa niche, le saint Nicolas reprit le cours de ses miracles, soignant mieux que jamais la marmite curiale. Les malins, depuis ce temps, le baptisent et le nomment saint Phénix. Mais retournons au pique-nique.

Comment diable se fit-il que je me trouvai à table assis entre Mariette et Jeanne. Le hasard, ainsi que l'amour, a parfois bien de la malice. Nous mangeâmes tous les trois du même pain, du même fromage et buvottâmes dans la même écuelle, du même lait. J'ai dîné quelquefois à la table des rois, ayant à mes côtés de jeunes et jolies princesses; mais comme tout y était froid au prix de notre banquet!

Bientôt on suspendit la partie du gosier pour celle de la bourrée[2]. Aux voix le roi! aux voix la reine! cria-t-on en choeur. Les garçons votant pour la reine, Mariette eut tous les suffrages. Les filles votent ensuite pour le roi. Et quel fut l'heureux élu? Voilà un de ces moments gênants pour l'homme simple et modeste, mais qui tient à être vrai avant tout. Il faut donc que je vous dise que ce bienheureux mortel, — moutard serait plus exact, — fut François, votre serviteur. . . Moi, roi, avec cet amour de reine! les anges du paradis durent en être jaloux.

C'était au roi et à la reine d'ouvrir la danse. Comment faire? Je n'avais jamais dansé. Il y a commencement à

---

[1]) Machurer, besudeln, verderben.

[2]) Bourrée, Tanz; hüpfende Melodie dazu.

tout, me dit-on. Je ne pouvais trouver plus belle occasion. Nous manquions de ménestrels; mais nous n'en avions pas besoin: tous savaient chanter la bourrée. Ce fut Marie, la soeur de Jeanne, qui cadença la première. Elle en avait pour tous les cas. Voici le thème de celle qu'elle choisit:

Bargeira	Sî genta,
De tou pê legei,	I gente moï se;
Ibra la dansa	Ch'aïe sa fida,
Imbei que bargei[1].	T'invejariou be[2].

A ce dernier mot, je vis Jeanne rougir, et sa soeur sourire de son déplaisir. C'est une chose singulière que l'amour chez les enfants. Cet amour de veau, calf-love, comme l'appellent les Anglais, on le croirait sans énergie, insignifiant, comme un lopin de chair sans os; eh bien, pas du tout: il a ses passions, ses préférences, ses jalousies, comme celui des adultes; il ne lui manque que le jouir physique; en sorte que je le crois peu différent de ce premier amour, pour lequel le bonheur suprême consiste, non a posséder matériellement, mais à voir, à contempler, à adorer l'objet aimé. — Cet amour, en rira qui voudra, est le seul que j'ai connu jusqu'à vingt-deux ans.

Mariette dansa comme un follet, et moi comme un béotien. Mais n'importe, j'étais roi et, à ce titre, l'on devait m'applaudir quand même, ce que l'on fit, mais non sans rire.

Puis vint le tour des chansons, chacun devant chanter la sienne, bien ou mal, dans l'idiome du pays. Sur vingt, passez-m'en une; elle est jolie et ne peut vous déplaire. La bergère dont je vous donne ici les couplets, avait de 16 à 17 ans, et paraissait éprouver ce que sa chanson exprimait:

---

[1]) Im Patois der Auvergne: Schäferin, mit deinem leichten Fusse eröffne den Tanz mit diesem Schäfer.

[2]) Du bist schön, er ist auch schön; wenn du sein Liebesversprechen hättest, würde man dich darum beneiden.

Prière à Saint Jean.

1.

Quand Péîre, pré là missou
S'innê, la nâdà passâdà,
O me jurê par mou piou,
De revegnî quîtà nâdà.

I le péte, ô bon sin Jan
Sin fôtà quîtà semânà.
Ramenê-le, bon sin Jan,
Ch'o m'âmà neii com'antan

2.

Depeii qu'o lò mon amou
Sé na pôrà lèbre o gite;
Ié pou, i trimble toujou
Que dichelien o m'oublede.

J le péte, ô bon sin Jan
etc.

3.

Mê chi jamaï Péîre chanjà,
Ch'o pins'à d'ôtrê que me,
Dieu d'o ciê, pregnê mà vîdà,
Devan qu'i nin sabe re!

J le péte, ô bon sin Jan,
etc.

1.

Quand Pierre après la moisson
S'en alla, l'année passée,
Il jura par mes cheveux,
De revenir cette année.

Je l'attends, ô bon saint Jean,
Sans faute cette semaine.
Ramenez-le, bon saint Jean,
S'il m'aime encore comm'antan.[1])

2.

Depuis qu'il a mon amour,
Je suis un pauvre lièvre au gîte,
J'ai peur, je tremble toujours,
Que là-bas il ne m'oublie.

Je l'attends, ô bon saint Jean,
etc.

3.

Mais si jamais Pierre change,
S'il pense à d'autres que moi,
Dieu du ciel, prenez ma vie,
Avant que j'en sache rien.

Je l'attends, ô bon saint Jean,
etc.

Des chansons on passa aux devinotes, petites énigmes qui faisaient aussi partie du programme de la fête. Les passe-temps de la journée furent clos par les petits jeux, et les petits jeux par l'acquittement des gages touchés. C'était ma soeur qui touchait et la belle Marthe qui ordonnait. Qu'ordonnez-vous au gage touché? — J'ordonne au

[1]) Antan, voriges Jahr.

gage touché de faire la déclaration et le serment d'amour à celui ou à celle qu'il aime le mieux. C'était le gage de Mariette. A ce nom, le coeur battit à bien des camarades, mais à aucun aussi fort qu'à moi. Mariette, de son côté, paraissait bien embarrassée. . . Enfin, encouragée par sa mère qui je crois, pour faire plaisir à ma soeur, m'indiqua, la pauvre enfant se leva, promena ses yeux sur l'assemblée, vint à moi en rougissant et me récita cette formule:

Quéi qui ame	Celui que j'aime
Et amaré toujou,	Et aimerai toujours,
I le jure,	Je le jure,
Coui vou.	C'est vous.

Ces paroles firent sur moi l'effet du salut de Béatrice sur son poëte. Comme lui, je crus toucher aux derniers termes de la béatitude. Et le soir quand je la vis partir, il me semblait qu'elle emportait quelque chose de moi.

„Tout riait auprès d'elle, et la terre parée
Était enamourée."

III.

Comment j'apprends à lire et à écrire.

Ici, au moment de dire comment j'ai appris à lire, mon coeur se gonfle, et voilà que je pleure. . . La cause? Je n'en sais rien, si ce n'est la réminiscence du sentiment de joie qui déborda dans tout mon être, quand je compris que par là je m'élevai de l'instinct de la brute à l'entendement humain, et allais vivre une vie nouvelle. Oh! la lèpre de l'ignorance, comme elle va me brûler désormais!

Ma tante, seule de la famille, lisait la lettre moulée. L'Imitation de Jésus-Christ avec l'Évangile et ses Heures, c'était tout ce qu'elle avait lu. C'était là qu'elle avait puisé cette morale pure et cette religion simple qu'elle nous enseignait de sa parole et de ses exemples.

Elle avait montré à lire à mon frère aîné et à ma soeur. Celle-ci, en peu de temps, était passée maîtresse, et dut en faire autant à mes deux frères. Pourquoi pas à moi aussi? «Tu es encore trop petite, me disait-elle: ce sera ton tour l'an prochain.“ — Trop petit, trop petit, pensais-je, comme s'il fallait être un géant pour apprendre des figures. Mais c'est bon, je ferai comme pour les outils qu'on me cachait: je volerai les leçons. Les lettres ne risquent pas de m'estropier comme la hache à sabots.

Or, comme elle donnait les leçons le soir, je m'offris pour tenir le luminaire, ce qui fut de suite accepté. Ainsi, pendant qu'assis entre les deux, avec un brin de paille, elle leur montrait les lettres dans la Croix-de-par-Dieu, moi, debout derrière elle avec mon noeud de sapin, je dévorais des yeux les figures qu'elle leur expliquait. Le lendemain rien n'était oublié de ma part, et je m'impatientais de voir qu'il fallait répéter à mes frères les explications de la veille.

Une fois l'alphabet et le ba be bi bo bu sus, je sentis que j'avais la clé, et que le reste n'était qu'affaire d'exercice, que je pouvais me donner seul.

Il y avait à la maison six volumes: l'Évangile, l'Imitation de Jésus-Christ, l'Histoire sainte, le Catéchisme, les Heures de ma tante, et l'Instruction des jeunes gens. Ce dernier était couvert d'une peau de chamois, sur laquelle mon père repassait son rasoir. Ce fut celui que je pris le premier. J'aurais préféré l'Histoire sainte à cause des images, mais mes frères l'avaient sans cesse dans les mains pour la même raison, et je n'aurais pu la cacher sans qu'on s'en aperçût. Dès que j'avais un instant, j'allais me tapir derrière le foin près d'un trou que j'avais fait dans le mur pour me donner de l'air et de la lumière; et là je m'exerçais à épeler les mots. Le premier mois je n'allais guère vite; mais bientôt je commençai à lire couramment; et enfin ce n'étaient plus les mots qui m'occupaient, mais les histoires qu'ils contenaient.

Elles me paraissaient toutes si belles et me faisaient quelquefois pleurer à chaudes larmes.

Ce premier volume lu et relu, je pris l'Évangile. Je fus d'abord enchanté des histoires surprenantes que j'y trouvais. Pour les enfants, les miracles ne sont pas autre chose. A la fin mon admiration diminua, à cause de la répétition des mêmes récits. Il y avait aussi des choses dont ma candeur était contrariée. Par bonheur, je me mis à lire l'Imitation de Jésus-Christ. Le peu que je pus y comprendre rendit le calme à ma naïve piété; car on croira sans peine que n'ayant jamais entendu que le patois du pays, il y avait beaucoup de mots et par conséquent beaucoup de choses que je ne comprenais pas.

J'avais vu commencer l'explication de l'alphabet au mois d'Octobre; je savais lire au 1er janvier. A la fin du carnaval, j'avais lu toute la bibliothèque de la maison. Il se faisait dans ma caboche un remue-ménage d'enfer. L'imagination y cabriolait comme une pouliche dans un pré. La mémoire, telle qu'une coquille engluée, recevait tout et ne laissait rien échapper. Quant au jugement, c'était la chrysalide encore dans le cocon.

Peu de temps après je trouvai l'occasion d'apprendre à écrire. Un ancien émigré, nommé Foulíouse, avait pris gîte chez Chambon où mon frère cadet fabriquait des sabots. Il donnait des leçons d'écriture à son hôte; et comme celui-ci n'aimait pas à travailler seul, il engagea mon frère à sacrifier une heure chaque soir pour brouiller du papier avec lui; de sorte que lorsqu'il revint au Grandprat, il savait former des lettres, signant son nom tant bien que mal. Pour moi, quelle surprise et quel objet de convoitise! Soudain l'idée me vint de lui soutirer ce talent. Mais par quel moyen? Il m'en voulait toujours parce qu'on avait dit que je lisais mieux que lui. Comme mon frère était un peu goulu, je résolus de le tenter par la mangeaille. Montre-moi, lui dis-je, à faire comme toi les vingt-quatre lettres et pour chacune je m'engage à te donner tout le pain de ma soupe. Il ac-

cepta. . . Dieu, quel bonheur! . . . Pourvu qu'il ne se dédise pas. . . Vu la prestesse de ma main, le maître, abrégeant les délais, aurait pu me faire remise de quelques jours de brouet clair sur les vingt-quatre promis. Mais il voulut son dû complet.

Mes doigts savaient tracer les lettres, mais pour les exercer, il fallait de l'encre et du papier, non petite difficulté. J'essayai de faire de l'encre avec des baies de sureau[1]) et du charbon pilé. Mauvaise drogue! Aussi souvent pratiquais-je l'acupuncture[2]), écrivant avec mon sang. Quant aux plumes, coqs et poules m'en fournissaient. Et le papier? lorsqu'il manquait, je m'en prenais aux blancs des livres, péché qui m'attira bien des gourmades fraternelles; mais ni menaces, ni gourmades, rien ne me rebutait, et volontiers j'aurais dit comme l'autre: «Frappe, mais laisse-moi croquer des lettres.»

Mais une fois l'hiver venu, ma main eut de quoi s'exercer sans papier; la blanche neige m'en servait, m'offrant des pages sans rivages, où je menais des lignes à perte de vue. Bien loin autour de la cabane, on pouvait lire mille fois les noms de ma soeur, de ma tante, de Mariette, en un mot de tous les êtres que j'aimais.

Qu'il me tardait néanmoins d'avoir de l'encre et du papier pour me perfectionner en écrivant enfin! Un matin, comme je partais pour le marché avec une brouette, quelle ne fut pas ma joie lorsque ma tante me dit: Sur le prix de la brouette, tu achèteras du sucre pour dix sous, et le surplus sera pour tes fournitures. „Ah! elle ne me pesait guère la brouette ce jour-la. „Il me semblait qu'elle cheminait toute seule. Arrivé à Courpierre, mes yeux dévoraient les chalands. Je vendis au premier venu; et sur-le-champ, en deux gambades, me voilà chez la Marion, la mercière du coin. — Un canif, une écritoire, une fiole d'encre,

---

[1]) Baie de sureau, Hollunderbeere.

[2]) Acupuncture, Nadelpunktirung.

trois cahiers de papier, combien? — Dix-huit sous. — Les voilà. — Au revoir!

Un quart d'heure après j'avais passé la Dore, et étais déjà bien haut dans les vignes, lorsque je m'aperçus que j'avais oublié le sucre, ma principale commission. Je retourne à la ville au pas de course et m'en reviens du même train. Mais voilà qu'à l'entrée du pont, on m'arrête pour le péage. Deux liards, me dit le fils du receveur qui n'était pas plus grand que moi. — J'ai déjà payé tout à l'heure. — Ce n'est pas vrai. — C'est vrai. — Donne toujours tes deux liards, sinon, tu coucheras en ville. — Que tu dis? — Oui, que je dis. — Eh bien, v'lan! . . . Et pendant qu'il se frottait les yeux et se demandait d'où lui était venu l'atout, j'avais franchi le pont et disparu. — Je n'ai jamais pensé à ce brutal assaut sans repentir. Même lorsqu'on a droit, la violence est un méfait, et j'avais tort.

Parvenu à la chapelle de Lespinasse, j'aperçus quelque chose de blanc dans une mare d'eau verdâtre. Bonheur! C'étaient des plumes que des oies en mue y avaient laissées. Des plumes d'oie! vraies plumes pour écrire, comme je n'en ai pas encore eu. . . Les ayant recueillies, je repris mon chemin. Mais tout en allant devant moi, l'idée me vint de regarder mon sucre. De ma vie je n'en avais pas encore goûté. Je crois même que je n'en avais pas encore vu. Je défais le paquet. Je goûte . . . hem! ce n'est pas mauvais! c'est bon, le sucre. . . Je peux bien ramasser les miettes. . . Je replie le papier et continue ma route. Un instant après: voyons s'il y a encore des miettes! Un peu plus loin: il y en a peut-être encore! Il y en avait toujours, vu que probablement je froissais le paquet; tant et si bien que ce que j'en rendis parut fort cher.

Mon papier griffonné, j'écrivais couramment les vingt-quatre lettres: mais quant à l'orthographe, la chose avec le mot devait encore longtemps être un mystère pour moi.

F. Sugier.

LES RACES
DES PYRÉNÉES ET DU LANGUEDOC.

Quelque belle et riche que soit la vallée de la Garonne, on ne peut s'y arrêter; les lointains sommets des Pyrénées ont un trop puissant attrait. Soit que vous preniez par Nérac, triste seigneurie des Albret, soit que vous cheminiez le long des côtes, vous ne voyez qu'un océan de landes, tout au plus des arbres à liége, de vastes pinadas, route sombre et solitaire, sans autre compagnie que les troupeaux de moutons noirs qui suivent leur éternel voyage des Pyrénées aux Landes, et vont, des montagnes à la plaine, chercher la chaleur au nord, sous la conduite du pasteur landais. La vie voyageuse des bergers est un des caractères pittoresques du Midi. Vous les rencontrez montant des plaines du Languedoc aux Cévennes, aux Pyrénées, et de la Crau provençale aux montagnes du Gap et de Barcelonnette. Ils descendent l'hiver jusque dans les landes de Bordeaux. Ces nomades portant tout avec eux, compagnons des étoiles, dans leur éternelle solitude, demi-astronomes et demi-sorciers, continuent la vie asiatique, la vie de Lot et d'Abraham, au milieu de notre Occident. Mais en France les laboureurs qui redoutent leur passage, les resserrent dans d'étroites routes. (Cinq toises de large, d'après les arrêts du parlement de Provence.) En Espagne, ils règnent; ils dévastent impunément le pays. Sous la protection de la toute-puissante compagnie de la Mesta qui emploie de 40 à 60,000 bergers, le triomphant mérinos (5 millions de têtes) mange la contrée, de l'Estramadure à

la Navarre, à l'Aragon. Le berger espagnol, plus farouche que le nôtre, a lui-même l'aspect d'une de ses bêtes, avec sa peau de mouton sur le dos, et aux jambes son abarca de peau velue de boeuf qu'il attache avec des cordes.

La formidable barrière de l'Espagne nous apparaît enfin dans sa grandeur. Ce n'est point, comme les Alpes, un système compliqué de pics et de vallées, c'est tout simplement un mur immense qui s'abaisse aux deux bouts[1]. Tout autre passage est inaccessible aux voitures et fermé au mulet, à l'homme même, pendant six ou huit mois de l'année. Deux peuples à part qui ne sont réellement ni Espagnols ni Français, les Basques à l'ouest, à l'est les Catalans et Roussillonnais, sont les portiers des deux mondes. Ils ouvrent et ferment; portiers irritables et capricieux, las de l'éternel passage des nations, ils ouvrent à Abdérame, ils ferment à Roland; il y a bien des tombeaux entre Roncevaux et la Seu d'Urgel.

Le Roussillon, dit Young, est vraiment une partie de l'Espagne, les habitants sont Espagnols de langage et de moeurs. Les villes font exception; elles ne sont guère peuplées que d'étrangers. Les pêcheurs des côtes ont un aspect tout moresque. La partie centrale des Pyrénées, le comté de Foix (Arriége), est toute française d'esprit et de langage; peu ou point de mots catalans.

Qui veut voir toutes les races et tous les costumes des Pyrénées, c'est aux foires de Tarbes qu'il doit aller. Il y vient près de dix mille âmes: on s'y rend de plus de vingt lieues. Là vous trouvez souvent à la fois le bonnet blanc du Bigorre, le brun de Foix, le rouge du Roussillon, quelquefois même le grand chapeau plat d'Aragon, le chapeau rond de Navarre, le bonnet pointu de Biscaye. Le voiturier basque y viendra sur son âne avec sa longue voiture à trois chevaux; il porte le béret[2] du Béarn; mais vous

[1] Die Basken selbst nennen die Pyrenäen murua, d. h. Mauer.

[2] Beret, Barett.

distinguerez bien vite le Béarnais et le Basque; le joli petit homme sémillant de la plaine, qui a la langue si prompte, la main aussi, et le fils de la montagne, qui la mesure rapidement de ses grandes jambes, agriculteur habile, et fier de sa maison dont il porte le nom. Le peuple basque qui a conservé avec ses pâturages le moyen d'amender ses champs, et avec ses chênes celui de nourrir une multitude infinie de cochons, vit dans l'abondance, tandis que dans la majeure partie des Pyrénées (Laboulinière, t. III. p. 416):

Bearnes
Faus et courtes.
Bigordan
Pir que can.

„Le Béarnais, dit Dralet, est réputé avoir plus de finesse et de courtoisie que le Bigordan, qui l'emporterait pour la franchise et la simple droiture mêlée d'un peu de rudesse. Ces deux peuples ont d'ailleurs peu de ressemblance. Le Béarnais, forcé par les neiges de mener ses troupeaux dans les pays de plaine, y polit ses moeurs et perd de sa rudesse naturelle. Devenu fin, dissimulé et curieux, il conserve néanmoins sa fierté et son amour de l'indépendance. Le Béarnais est irascible et vindicatif autant que spirituel; mais la crainte de la flétrissure et de la perte de ses biens le fait recourir aux moyens judiciaires pour satisfaire ses ressentiments. Il en est de même des autres peuples des Pyrénées, depuis le Béarn jusqu'à la Méditerrannée; tous sont plus ou moins processifs, et l'on ne voit nulle part autant d'hommes de loi que dans les villes du Bigorre, du Comminges, du Couserans, du comté de Foix et du Roussillon, qui sont bâties le long de cette chaîne de montagnes."

Si vous voulez trouver quelque analogue au Basque, c'est chez les Celtes de Bretagne, d'Ecosse ou d'Irlande qu'il faut le chercher. Le Basque, aîné des races de l'Occident, immuable au coin des Pyrénées, a vu toutes les nations passer devant lui: Carthaginois, Celtes, Romains,

Goths et Sarrasins. Nos jeunes antiquités lui font pitié. Un Montmorency disait à l'un deux : Savez-vous que nous datons de mille ans ? — Et nous, dit le Basque, nous ne datons plus.

Cette race a un instant possédé l'Aquitaine. Elle y a laissé pour souvenir le nom de Gascogne. Refoulée en Espagne au neuvième siècle, elle y fonda le royaume de Navarre, et en deux cents ans, elle occupa tous les trônes chrétiens d'Espagne (Galice, Asturie et Léon, Aragon, Castille).

Les vieilles races, les races pures, les Celtes et les Basques, la Bretagne et la Navarre, devaient céder aux races mixtes, la frontière au centre, la nature à la civilisation. Les Pyrénées présentent partout cette image du dépérissement de l'ancien monde. L'antiquité y a disparu ; le moyen âge s'y meurt. Ces châteaux croulants, ces tours des Mores, ces ossements des Templiers qu'on garde à Gavarnie, y figurent d'une manière toute significative le monde qui s'en va. La montagne elle-même, chose bizarre, semble aujourd'hui attaquée dans son existence. Les cimes décharnées qui la couronnent, témoignent de sa caducité. Ce n'est pas en vain qu'elle est frappée de tant d'orages ; et d'en bas l'homme y aide. Cette profonde ceinture de forêts, qui couvrait la nudité de la vieille mère, il l'arrache chaque jour. Les terres végétales, que le gramen retenait sur les pentes, coulent en bas avec les eaux. Au lieu d'un riche pâturage, il reste un sol aride et ruiné. Quantité de hameaux ont quitté les hautes vallées faute de bois de chauffage, et reculé vers la France, fuyant leurs propres dévastations.

Tout ce Midi si beau, c'est néanmoins, comparé au Nord, un pays de ruines. Passez les paysages fantastiques de Saint-Bertrand de Comminges et de Foix, ces villes qu'on dirait jetées là par les fées ; passez notre petite France, le Roussillon, ses vertes prairies, ses brebis noires, ses romances catalanes, si douces à recueillir, le soir, de la

bouche des filles du pays. Descendez dans ce pierreux pays de Languedoc, suivez-en les collines mal ombragées d'oliviers, au chant monotone de la cigale. Là, point de rivières navigables; le canal des deux mers n'a pas suffi pour y suppléer; mais force étangs salés, des terres salées aussi, où ne croît que le salicor[1]; d'innombrables sources thermales, du bitume et du baume, c'est une autre Judée. Il ne tenait qu'aux rabbins des écoles juives de Narbonne de se croire dans leur pays. Ils n'avaient pas même à regretter la lèpre asiatique; nous en avons eu des exemples récents à Carcassonne. C'est que malgré le Cers occidental[2], auquel Auguste dressa un autel, le vent chaud et lourd d'Afrique pèse sur ce pays. Les plaies aux jambes ne guérissent guère à Narbonne. (Il en est de même des plaies à la tête, à Bordeaux. Trouvé, Statist. du départ. de l'Aude. p. 347).

La plupart de ces villes sombres dans les plus belles situations du monde, ont autour d'elles des plaines insalubres: Albi, Lodève, Agde la noire, à côté de son cratère. Montpellier, qui voit à son choix les Pyrénées, les Cévennes, les Alpes même, a près d'elle et sous elle, une terre malsaine, couverte de fleurs[3], tout aromatique, et comme profondément médicamentée; ville de médecine, de parfums et de vert-de-gris.

Pays de liberté politique et de servitude religieuse, plus fanatique que dévot, le Languedoc a toujours nourri un vigoureux esprit d'opposition. Les catholiques même y ont eu leur protestantisme sous la forme janséniste. Les

---

1) Salicor, Salzkraut, Glasschmelz.

2) Cers und Autan wehen abwechselnd in Languedoc. Der Cers (cyrch, d. Ungestüm, im Gael. circius, lat.) der Westwind, ist heftig aber gesund; der Autan ist der Südostwind, der aus Afrika kommt und höchst schädlich wirkt.

3) Montpellier ist wegen seiner Distillerien und Parfümerien berühmt.

Pyrénées ont toujours fourni des hérétiques, depuis Vigilance et Félix d'Urgel. Le plus obstiné des sceptiques, celui qui a cru le plus au doute, Bayle, est de Carlat; de Limoux, les Chénier. Faut-il nommer ce comédien de Carcassonne, ce bel esprit sanguinaire, Fabre d'Eglantine? Au moins l'on ne refusera pas à cette population la vivacité et l'énergie. Énergie meurtrière, violence tragique. Le Languedoc, placé au coude du Midi, dont il semble l'articulation et le noeud, a été souvent froissé dans la lutte des races et des religions. Aujourd'hui encore entre Nîmes et la montagne de Nîmes, il y a une haine traditionnelle, qui, il est vrai, tient de moins en moins à la religion: ce sont comme les Guelfes et les Gibelins. Ces Cévennes sont si pauvres et si rudes; il n'est pas étonnant qu'au point de contact avec la riche contrée de la plaine, il y ait un choc plein de violence et de rage envieuse. L'histoire de Nîmes n'est qu'un combat de taureaux.

Le fort et dur génie du Languedoc n'a pas été assez distingué de la légèreté spirituelle de la Guienne et de la pétulance emportée de la Provence. Il y a pourtant entre le Languedoc et la Guienne la même différence qu'entre les Montagnards et les Girondins, entre Fabre et Barnave, entre le vin fumeux de Lunel et le vin de Bordeaux. La conviction est forte, intolérante en Languedoc, souvent atroce, et l'incrédulité aussi. La Guienne au contraire, le pays de Montaigne et de Montesquieu, est celui des croyances flottantes; Fénelon, l'homme le plus religieux qu'ils aient eu, est presqu'un hérétique. C'est bien pis en avançant vers la Gascogne, pays de pauvres diables, très-nobles et très-gueux, de drôles de corps, qui auraient tous dit comme leur Henri IV: Paris vaut bien une messe; ou comme il écrivait à Gabrielle, au moment de l'abjuration: Je vais faire le saut périlleux! Ces hommes veulent à tout prix réussir, et réussissent. Les Armagnac s'allièrent aux Valois, les Albret, mêlés aux Bourbons, ont fini par donner des rois à la France.

Un proverbe gascon dit: Tout bon Gascon peut se dédire trois fois (Tout boun Gascoun qués pot réprenqué trés cops). Dans beaucoup de départements méridionaux, on rougirait de ne pas aller à la messe, et on aurait honte d'aller à confesse[1].

Michelet.

---

[1]) Galoppe d'Onquaire macht über den religiösen Scepticismus in den Städten der Provinzen folgende interessante Bemerkungen: Les femmes de la province font généralement preuve d'une grande ardeur. — Mais, — voyez la contradiction! — ici, les hommes, en fait de croyance et de religion, en sont encore aux principes surannés (?), aux vieilles idées du dix-huitième siècle. A Paris, soit par conviction, soit pour s'astreindre aux prescriptions de la mode et du bon ton, les hommes du monde ne rougissent pas de montrer leurs sentiments religieux. Ils vont à l'église, comme ils vont aux Italiens; ils assistent au sermon, de même qu'ils se rendent à une séance de l'Académie, et ils se font gloire d'être catholiques, comme ils s'enorgueillissent d'être Français. A Paris, pour tout dire, l'incrédulité n'est plus de mode (im J. 1859). Elle est mal portée. . . En province, au contraire, entendez raisonner la plupart des hommes, — je dis la plupart, et non pas tous! — c'est à se croire reculé d'un demi-siècle en matière religieuse; c'est à se figurer qu'on est en plein Directoire. époque des esprits forts et des bottes à retroussis. Ces messieurs en sont encore et toujours aux idées rationalistes et philosophiques de Condorcet, de d'Alembert, du baron d'Holbach, d'Helvétius et de J. J. Rousseau; l'Encyclopédie s'est réfugiée en province; ce n'est plus que là que l'on trouve des déistes et même des athées, qui s'appuient sérieusement sur l'autorité de Diderot et sur les facéties de Voltaire. Le scepticisme religieux est le type de la province; il y est toujours de mise, par la même raison qu'on s'y habille parfois encore comme il y a vingt ou trente ans. Les costumes et les moeurs, les modes et les croyances ne s'adoptent pas aussi vite qu'on le pense: une fois enracinées dans les habitudes d'une nation, il faut du temps pour les changer. Paris, qui est la tête, envoie sa vitalité aux provinces, qui sont ses membres; mais ce n'est pas en un jour que son exemple acquiert partout force de loi. De même qu'il est toujours arrivé que les modes parisiennes n'ont été vulgarisées dans les départements que lorsqu'elles étaient déjà usées dans la capitale, de même les progrès moraux n'exercent ici leur salu-

taire influence que lorsque Paris en a déjà éprouvé depuis longtemps les bienfaisants effets. — Letztere Auffassung ist nur halb richtig. Der Scepticismus gehört mit zum Nationalcharacter und ist ein Bestandtheil des esprit gaulois. So ist auch, wie Michelet sagt, der Voltairianismus in Frankreich weit älter als Voltaire und kein in die Provinz importirter pariser Modeartikel. Die grossartige Entwickelung der Industrie, des Eisenbahnwesens u. dergl. hat mit dem Nationalreichthum auch die Zahl der Bildung Suchenden vermehrt, man liest und druckt in Frankreich zehnmal mehr als 1830, drei- bis viermal mehr als 1848, und so mag die Zahl der Freidenker sich wohl auf eine halbe Million belaufen. (Michelet. Nos fils. 295). Unter dem Landvolke hat der religiöse Zersetzungsprocess besonders in den Departements mit grossen Städten um sich gegriffen. Cf. Doucet. Le paysan.

LES PROVENÇAUX ET LES DAUPHINOIS.

Cette poétique Provence est un rude pays. Sans parler de ses marais pontins (quatre cent mille arpents de marais)[1] et du val d'Ollioules, et de la vivacité de tigre du paysan de Toulon, ce vent éternel qui enterre dans le sable les arbres du rivage, qui pousse les vaisseaux à la côte, n'est guère moins funeste sur terre que sur mer. Les coups de vents, brusques et subits, saisissent mortellement. Le Provençal est trop vif pour s'emmaillotter du manteau espagnol. Et ce puissant soleil aussi, la fête ordinaire de ce pays de fêtes, il donne rudement sur la tête, quand d'un rayon il transfigure l'hiver en été. Il vivifie l'arbre, il le brûle. Et les gelées brûlent aussi. Plus souvent des orages, des ruisseaux qui deviennent fleuves. Le laboureur ramasse son champ au bas de la colline, ou le suit voguant à grande eau, et s'ajoutant à la terre du voisin. Nature capricieuse, colère et charmante.

Le Rhône est le symbole de la contrée, son fétiche, comme le Nil est celui de l'Égypte. Le peuple n'a pu se persuader que ce fleuve ne fût qu'un fleuve; il a bien vu que la violence du Rhône était de la colère, et reconnu les convulsions d'un monstre dans ses gouffres tourbillonnants.

---

[1]) Les marais d'Hyères rendent cette ville inhabitable l'été; on respire la mort avec les parfums des fruits et des fleurs. De même à Fréjus. Sur l'insalubrité d'Arles voy. Millin, III. 645. Il y eut des lépreux à Martigues jusqu'en 1731; à Vitrolles jusqu'en 1807. En général les maladies cutanées son communes en Provence. Millin, IV. 35.

Le monstre c'est le drac, la tarasque, espèce de tortue-dragon, dont on promène la figure à grand bruit dans certaines fêtes. Le jour de Sainte-Marte, une jeune fille mène le monstre enchaîné à l'église pour qu'il meure sous l'eau bénite qu'on lui jette. En allant jusqu'à l'église, il heurte tout sur son passage. La fête n'est pas belle, s'il n'y a pas au moins un bras cassé[1]).

Ce Rhône emporté comme un taureau qui a vu du rouge, vient donner contre son delta de la Camargue, l'île des taureaux et des beaux pâturages. La fête de l'île, c'est la Ferrade. Un cercle de chariots est chargé de spectateurs. On y pousse à coups de fourche les taureaux qu'on veut marquer. Un homme adroit et vigoureux renverse le jeune animal, et pendant qu'on le tient à terre, on offre le fer rouge à une dame invitée; elles descend et l'applique elle-même sur la bête écumante[2]).

Voilà le génie de la basse Provence, violent, bruyant, barbare, mais non sans grâce. Il faut voir ces danseurs infatigables danser la moresque[3]), les sonnets aux genoux, ou exécuter à neuf, à onze, à treize, la danse des épées, le bacchuber, comme disent leurs voisins du Gap; ou bien à Riez, jouer tous les ans la bravade des Sarrazins. (Dans les Pyrénées, c'est Renaud, monté sur son bon cheval Bayard, qui délivre une jeune fille des mains des infidèles).

---

[1]) In Metz führt man am Sonntage vor Christi Himmelfahrt (Rogate) den Drachen Graouilli umher, von dem einst der h. Clemens die Stadt befreit haben soll. Dasselbe geschieht in Rouen mit einem Monstrum aus Weidengeflecht, la Gargouille, welchen der h. Romanus tödtete.

[2]) A Marseille, trois jours avant la Fête-Dieu, on promène un boeuf et un petit saint Jean. Les nourrices font baiser à leurs nourrissons le museau du boeuf pour les préserver des maux de dents. M.

[3]) La Moresque, eine Art Farandole; eine andere Art dieses Tanzes heisst la Turque. Mit dem Bolero verwandt, scheinen diese Tänze auf sarazenischen Ursprung zu deuten.

Pays de militaires, des Agricola, des Baux, des Crillon; pays des marins intrépides; c'est une rude école que ce golfe de Lion. Citons le bailli de Suffren, et ce renégat qui mourut capitan-pacha en 1706; nommons le mousse Paul (il ne s'est jamais connu d'autre nom); né sur mer, d'une blanchisseuse, dans une barque battue par la tempête, il devint amiral et donna sur son bord une fête à Louis XIV; mais il ne méconnaissait pas pour cela ses vieux camarades, et voulut être enterré avec les pauvres, auxquels il laissa tout son bien.

Cet esprit d'égalité ne peut surprendre dans ce pays de républiques, au milieu de cités grecques et de municipes romains. Dans les campagnes même, le servage n'a jamais pesé comme dans le reste de la France. Ces paysans étaient leurs propres libérateurs et les vainqueurs des Maures; eux seuls pouvaient cultiver la colline abrupte, et resserrer le lit du torrent. Il fallait contre une telle nature, des mains libres, intelligentes.

C'est le pays des beaux parleurs, abondants, passionnés (au moins pour la parole), et quand ils veulent, artisans obstinés de langage; ils ont donné Massillon, Mascaron, Fléchier, Maury, les orateurs et les rhéteurs. Mais la Provence entière, municipes, parlement et noblesse, démagogie et rhétorique, le tout couronné d'une magnifique insolence méridionale, s'est rencontré dans Mirabeau, le col du taureau, la force du Rhône.

Comment ce pays n'a-t-il pas vaincu et dominé la France? Il a bien vaincu l'Italie au treizième siècle. Comment est-il si terne maintenant, en exceptant Marseille, c'est-à-dire la mer? Sans parler des côtes malsaines, et des villes qui se meurent, comme Fréjus (cette ville devient plus déserte chaque jour, et les communes voisines ont perdu depuis un demi-siècle neuf dixièmes de leur population), je ne vois partout que ruines. Et il ne s'agit pas ici de ces beaux restes de l'antiquité, de ces ponts romains, de ces aquéducs et de tant d'autres monuments. Mais dans

l'esprit du peuple, dans sa fidélité aux vieux usages[1]), qui lui donnent une physionomie si originale et si antique; là aussi je trouve une ruine. C'est un peuple qui ne prend pas le temps passé au sérieux, et qui pourtant en conserve la trace. Un pays traversé par tous les peuples aurait dû, ce semble, oublier davantage; mais non, il s'est obstiné dans ses souvenirs. Sous plusieurs rapports, il appartient, comme l'Italie, à l'antiquité.

Franchissez les tristes embouchures du Rhône, obstruées et marécageuses, comme celles du Nil et du Pô. Remontez à la ville d'Arles. La vieille métropole du christianisme dans nos contrées méridionales, avait 100,000 âmes au temps des Romains, elle en a 20,000 aujourd'hui; elle n'est riche que de morts et de sépulcres.

Les Provençaux appellent les Dauphinois les Franciaux. Le Dauphiné appartient déjà à la vraie France, la France du Nord. Malgré la latitude, cette province est septentrionale[2]). Là commence cette zone de pays rudes et d'hommes énergiques qui couvrent la France à l'est.

---

[1]) Dans ses jolies danses moresques, dans les romerages (fêtes patronales) de ses bourgs, dans les usages de la bûche calendaire (caligneau ou calendeau qu'on brûle à Noël), des pois chiches à certaines fêtes (comme à Athènes aux Panepsies), dans tant d'autres coutumes.

[2]) Das Patois der Dauphiné zeigt auch schon einige nordfranz. Züge, namentlich beginnt in neuerer Zeit das südfranz. auslautende a immer mehr in vielen Wörtern durch e ersetzt zu werden, wo es im vorigen Jahrh. noch vorhanden war. Bekannte Sprichwörter sind:

Filli que landre,
Tabla que brandre
Et fenna que parlo latin
Ne faron jamais bona fin.

(Fille qui court, table qui remue et femme qui parle latin ne feront jamais bonne fin.)

De moéino ni de pingeon
N'attafeï din ta mayson.

(Des moines ni des pigeons n'introduis dans ta maison.)

D'abord, le Dauphiné, comme une forteresse sous le vent des Alpes; puis le marais de la Bresse; puis dos à dos la Franche-Comté et la Lorraine attachées ensemble par les Vosges, qui versent à celle-ci la Moselle, à l'autre la Saône et le Doubs. Un vigoureux génie de résistance et d'opposition signale ces provinces. Cela peut être incommode au dedans, mais c'est notre salut contre l'étranger. Elles donnent aussi à la science des esprits sévères et analytiques: Mably, et Condillac son frère, sont de Grenoble; d'Alembert est Dauphinois par sa mère; de Bourg-en-Bresse, l'astronome Lalande, et Bichat, le grand anatomiste.

Leur vie morale et leur poésie, à ses hommes de la frontière, du reste raisonneurs et intéressés, c'est la guerre. Il y a là, sur la frontière, des villes héroiqes, où c'est de père en fils un invariable usage de se faire tuer pour le pays. Et les femmes s'en mêlent souvent comme les hommes. Elles ont dans toute cette zone, du Dauphiné aux Ardennes, un courage, une grâce d'amazones, que vous chercheriez en vain partout ailleurs. Froides, sérieuses et soignées dans leur mise, respectables aux étrangers et à leurs familles, elles vivent au milieu des soldats, et leur imposent. Elles-mêmes, veuves, filles de soldats, elles savent ce que c'est que la guerre, ce que c'est que souffrir et mourir; mais elles n'y envoient pas moins les leurs, fortes et résignées; au besoin elles iraient elles-mêmes. En Dauphiné, Margot de Lay défendit Montélimart, et Philes la Tour-du-Pin ferma la frontière au duc de Savoie (1692). Le génie viril des Dauphinoises a souvent exercé sur les hommes une irrésistible puissance: témoin la fameuse madame Tencin mère de d'Alembert; et cette blanchisseuse de Grenoble, la Belle Lhauda, qui, de mari en mari, finit par épouser

---

Si l'argeréu aviet des oéu
Et la chiura den dessu,
Tout lo mondo sarit perdu.

(Si l'orvet (Blindschleiche) avait des yeux et la chèvre dents dessus, tout le monde serait perdu.)

le roi de Pologne Casimir III; on la chante encore dans le pays avec Mélusine et la fée de Sassenage.

Il y a dans les moeurs communes du Dauphiné une vive et franche simplicité à la montagnarde, qui charme tout d'abord. En montant vers les Alpes surtout, vous trouverez l'honnêteté savoyarde, la même bonté avec moins de douceur. Cette simplicité, ces moeurs presque patriarcales, tiennent en grande partie à la conservation de traditions antiques. Le vieillard est l'objet du respect et le centre de la famille, et deux ou trois générations exploitent souvent ensemble la même ferme.

Là, il faut bien que les hommes s'aiment les uns les autres; la nature, ce semble, ne les aime guère. Sur ces pentes exposées au nord, au fond de ces sombres entonnoirs où siffle le vent maudit des Alpes, la vie n'est adoucie que par le bon coeur et le bon sens du peuple. Des greniers d'abondance fournis par les communes suppléent aux mauvaises récoltes. On bâtît gratis pour les veuves, et pour elles d'abord. Quand une veuve ou un orphelin fait quelque perte de bétail, on se cotise pour la réparer.

De là partent des émigrations annuelles. Mais ce ne sont pas seulement des maçons, des porteurs d'eau, des rouliers, des ramoneurs, comme dans le Limousin, l'Auvergne, le Jura, la Savoie; ce sont surtout des instituteurs ambulants qui descendent tous les hivers des montagnes de Gap et d'Embrun. Ces maîtres d'école s'en vont par Grenoble dans le Lyonnnais, et de l'autre côté du Rhône. Les familles les reçoivent volontiers; ils enseignent les enfants et aident au ménage [1]). Dans les plaines du Dauphiné, le paysan, moins bon et moins modeste, est souvent bel esprit: il fait des vers et des vers satiriques.

La propriété s'y est trouvé de bonne heure divisée à l'infini. Aussi la révolution française n'a point été sanglante à Grenoble, elle y était faite d'avance. Ce n'est pas

[1]) Nach Peuchet auf 4400 Auswanderer 700 Lehrer.

une douce et gouvernable population (on dit : reconduite de Grenoble, pour reconduite à coups de pierres) ; mais la démagogie est là chez elle ; pourquoi serait-elle violente ? La propriété est divisée au point que telle maison a dix propriétaires, chacun d'eux possédant et habitant une chambre. Bonaparte connaissait bien Grenoble, quand il la choisit pour sa premiere station en revenant de l'île d'Elbe ; il voulait alors relever l'empire par la république.

Michelet.

LA TARASQUE.

(La légende. — La fête annuelle.)

Les Juifs, pour punir Marthe, Madeleine, Lazare, Maximin et Marcelle, d'être restés fidèles au Christ au delà du tombeau, les forcèrent d'entrer dans une barque et, un jour d'orage, lancèrent la barque à la mer. La barque était sans voile, sans gouvernail et sans avirons; mais elle avait la foi pour pilote; aussi à peine les condamnés eurent-ils commencé à chanter les hymnes de grâce au sauveur, que le vent s'abaissa, que les flots se calmèrent, que le ciel devint pur, et qu'un rayon de soleil vint entourer la barque d'une auréole de flamme. Tandis qu'une partie de ceux qui voyaient ce miracle blasphémaient le Dieu qui l'avait fait, l'autre tombait à genoux pour l'adorer; et cependant la barque, glissant comme poussée par une main divine, aborda aux côtes de Marseille, et les ouvriers de Dieu, les envoyés de sa parole, se dispersèrent dans la province pour distribuer à ceux qui avaient faim la sainte nourriture qu'ils apportaient de la Judée.

Tandis que Marthe était à Aix avec Madeleine et Maximin, qui fut le premier évêque de cette ville, les députés d'une ville voisine, attirés par le bruit de ses miracles, accoururent à elle: ils venaient la suppléer de les délivrer d'un monstre qui ravageait leur pays. Marthe prit congé de Madeleine et de Maximin, et suivit ces hommes.

En arrivant aux portes de la ville, elle y trouva tout le

peuple qui était venu au-devant d'elle. A son approche, il s'agenouilla, lui disant qu'il n'avait d'espoir qu'en elle, et elle répondit en demandant où était le monstre. Alors on lui montra un bois près de la ville, et elle s'achemina aussitôt seule et sans défense vers ce bois.

A peine y était-elle entrée qu'on entendit de longs rugissements, et chacun trembla, car tous pensèrent que c'en était fait de la pauvre femme, qui avait entrepis une chose que nul n'osait entreprendre, et qui était allée sans armes où aucun homme armé n'osait aller; mais bientot les rugissements cessèrent, et Marthe reparut, tenant une petite croix de bois d'une main, et de l'autre le monstre, attaché au bout d'un ruban qui nouait la taille de sa robe.

Elle s'avanca ainsi au milieu de la ville, glorifiant le nom du Sauveur, et amenant au peuple, pour lui servir de jouet, le dragon, encore tout sanglant de la dernière proie qu'il avait dévorée.

Voilà sur quelle légende repose la vénération qu'ont vouée à sainte Marthe les habitants de Tarascon. Une fête annuelle perpétue le souvenir de la victoire de la sainte sur la Tarasque, car le monstre a pris le nom de la cité qu'il désolait.

La veille de ce jour solennel, le maire de la ville fait publier au son de trompe que s'il arrive quelque accident le lendemain, personne n'en sera responsable, qu'il prévient les blessés qu'il n'auront aucun droit de se plaindre, et que qui aura le mal le gardera. Grâce à ce formidable avis qui devrait cloîtrer chacun chez soi, dès le point du jour toute la ville est dans la rue; quant à la Tarasque, elle attend sous son hangar.

C'est un animal d'un aspect tout à fait rébarbatif, et dont l'intention visible est de rappeler l'antique dragon qu'il représente. Il a environ vingt pieds de long, une grosse tête ronde, une gueule immense, qui s'ouvre et se ferme à volonté; des yeux remplis de poudre apprêtée en artifice,

un cou qui rentre et s'allonge, un corps gigantesque, destiné à renfermer les personnes qui le font mouvoir; enfin, une queue longue et roide comme une solive, vissée à l'échine d'une manière assez triomphante pour casser bras et jambes à ceux qu'elle atteint.

Le second jour de la fête de la Pentecôte, à six heures du matin, trente chevaliers de la Tarasque, vêtus de tuniques et de manteaux, et institués par le roi René, viennent chercher l'animal sous son hangar; douze portefaix lui entrent dans le ventre. Une jeune fille vêtue en sainte Marthe lui attache un ruban bleu autour du cou; et le monstre se met en marche aux grands applaudissements de la multitude. Si quelque curieux passe trop près de sa tête, la Tarasque allonge le cou et le happe par le fond de sa culotte, qui lui reste ordinairement dans la gueule. Si quelque imprudent s'avance derrière elle, la Tarasque prend sa belle et d'un coup de queue, elle le renverse. Enfin, si elle se sent trop pressée de tous côtés, la Tarasque allume ses artifices, ses yeux jettent des flammes; elle bondit, fait un tour sur elle-même, et tout ce qui se trouve à sa portée, dans une circonférence de 75 pieds, est impitoyablement brûlé ou culbuté. Au contraire, si quelque personnage considérable de la ville se trouve sur son passage, elle va à lui, faisant mille gentillesses, caracolant en preuve de joie, ouvrant la gueule en signe de faim ; et l'individu, qui sait ce que cela veut dire, lui jette dans la gueule une bourse qu'elle digère incontinent au profit des portefaix qu'elle a dans le ventre.

En 93, les Arlésiens et les Tarasconais étant en guerre, les Tarasconais furent vaincus, et Tarascon fut prise. Alors, les Arlésiens ne trouvèrent rien de mieux pour humilier leurs ennemis que de brûler la Tarasque sur la place publique. C'était un monstre de la plus grande magnificence, d'un mécanisme aussi compliqué qu'ingénieux, et qui avait coûté 20,000 francs à confectionner.

Depuis cette époque, les Tarasconais n'ont jamais pu dignement remplacer l'ancienne Tarasque, qui est encore l'objet des regrets les plus vifs. On en a fait une; mais mesquine et pauvre en comparaison de son aînée; c'est celle que nous visitâmes et qui nous parut, malgré les lamentations de notre guide, d'un aspect encore très-confortable.

A. Dumas.

UNE FERRADE[1].

En approchant de Nîmes, à notre retour d'Aigues-Mortes, nous fûmes frappés d'un étrange spectacle : la ville semblait une immense ruche, autour des portes de laquelle se pressaient des milliers d'abeilles ; c'étaient des cris, des rumeurs et des bourdonnements, comme on en entend dans les émeutes populaires. Au milieu de tout ce fracas, on distinguait les roulements du tambour et les éclats des fusées. Nous doublâmes le pas, pour ne rien perdre de ces préparatifs et, en franchissant la porte, nous tombâmes, du premier bond, au milieu de la procession qui faisait l'annonce. Elle se composait de tambours et de hautbois, derrière lesquels marchait un gamin de douze ou quinze ans, sans souliers, vêtu d'une chemise, d'un simple pantalon de cotonnade soutenu par une seule bretelle, et portant une espèce de perche au haut de laquelle on lisait sur une planche clouée en travers : Grande Ferrade.

Derrière cette espèce de porte-enseigne, venait, bras dessus, bras dessous, la moitié des ouvriers et des grisettes de la ville ; l'autre moitié était aux fenêtres. Nous nous mîmes à la suite de cette procession, et nous arrivâmes à l'hôtel.

J'y trouvai une lettre de Reboul. Forcé de tenir la promesse qu'il avait faite à un ami d'aller passer le dimanche à la campagne, il s'excusait auprès de nous de ne pouvoir nous faire les honneurs de la fête ; mais il se mettait à notre disposition pour toute la journée du lundi.

---

[1]) Fête où l'on marque les taureaux de la Camargue.

La ferrade était pour le lendemain trois heures : notre hôte nous promit d'envoyer un de ses marmitons à la queue pour nous retenir deux places. Nous nous couchâmes donc parfaitement tranquilles.

Vers une heure du matin, je fus réveillé par un grand bruit qui venait du dehors. Je courus à la fenêtre, et j'aperçus au bout de la rue une masse informe qui venait rapidement au milieu de rumeurs confuses composées de voix d'hommes, de hennissements de chevaux et de mugissements terribles ; c'étaient les taureaux sauvages de la Camargue qui devaient servir au spectacle du lendemain. Ils entraient à Nîmes poursuivis par les conducteurs à cheval, qui, pour les empêcher de s'écarter, couraient de la queue aux flancs, comme font les chiens de berger à l'entour du troupeau. J'appelai aussitôt Jadin, pour qu'il vît cette course étrange ; mais, pendant le temps qu'il mit à se lever, cette troupe d'hommes et d'animaux, auxquels les ténèbres prêtaient une apparence fantastique, était passée comme une vision du sabbat, emportant avec elle ses clameurs et sa poussière ; de sorte que, lorsqu'il vint, il ne trouva plus que la rue vide et silencieuse, à l'exception, dans le lointain, d'une ombre et d'un bruit pareils à ceux d'un escadron de cavalerie qui disparaît.

Lorsque je me réveillai le lendemain, je crus avoir fait un rêve. Je parlai à notre hôte de cette apparition nocturne comme d'une chose que je n'osais pas affirmer avoir vue. Alors, il m'expliqua que les taureaux entraient de nuit, parce que, de jour, ils fouleraient aux pieds tout ce qu'ils rencontreraient devant eux. Ils se rendaient ainsi droit au cirque, où on les enfermait sous la voûte de l'amphithéâtre qui servait autrefois de loge aux lutteurs. Pendant qu'il me donnait cette explication, nous entendîmes de nouveau le tambour de la veille, et la procession de la ferrade passa, accompagnée d'une multitude encore plus grande que celle qui la suivait la veille.

Comme le spectacle ne commençait qu'à trois heures, et

comme nous avions toute notre matinée à nous, nous l'employâmes à faire une visite à la tour Magne, que nous avions aperçue en revenant de Saint-Gilles.

Comme nous achevions notre inspection, nous entendîmes de nouveau les tambours et les hautbois de la ferrade qui passaient sur la place de la Fontaine et se rendaient aux Arènes. En effet, il était trois heures moins un quart; les cercles, les cabarets, les cafés se dégorgeaient dans les rues. Le boulevard qui descend de la salle de spectacle à la porte Saint-Antoine, et celui qui va des casernes à l'esplanade, se remplissaient d'une foule immense. C'était à croire que, si vastes que fussent les Arènes, elles ne pourraient contenir tous les spectateurs. Aussi doublâmes-nous le pas et arrivâmes-nous assez à temps pour nous mettre à la queue de cinq ou six mille personnes. Nous fûmes donc rassurés en voyant que nous étions des premiers.

En effet, à peine la grille fut-elle ouverte, que, attendu qu'il n'y avait pas de billets à prendre au bureau, la foule s'engouffra dans le monument avec une rapidité incroyable. Comme, grâce à notre haute taille, nos deux têtes dominaient toutes les autres, nous voyions cette grande porte béante qui dévorait ainsi toute une population, et, poussés nous-mêmes par dix mille personnes amassées derrière nous, nous nous sentions invinciblement attirés vers la gueule du monstre, qui nous engloutit à notre tour; mais à peine étions-nous avalés par lui, que, comme Jonas, nous nous trouvâmes parfaitement à l'aise dans le ventre de notre baleine. Les six mille personnes qui nous avaient précédés étaient éparpillées sur les gradins sans produire plus d'effet ni paraître plus nombreux que dans nos salles de spectacle les quelques claqueurs que l'on fait entrer avant le public. Nous n'eûmes pas à nous inquiéter de retrouver le marmiton chargé de garder nos places; nous l'en laissâmes profiter pour lui-même, et nous allâmes nous établir sur l'estrade des vestales.

En ce moment, Milord, notre bouledogue, qui nous avait

perdus dans la presse, parut dans l'arène, poursuivi par les gardiens, qui, comme les factionnaires des Tuileries, ont ordre de ne pas laisser entrer les chiens sans maître. Nous prîmes pitié de la pénible situation de notre compagnon de voyage, qui, tout en fuyant, faisait flamboyer ses gros yeux qu'il roulait circulairement autour du cirque, nous cherchant au milieu des six ou huit mille spectateurs déja placés. Jadin fit entendre un sifflement particulier. Milord s'arrêta tout court, nous aperçut, s'élança vers nous de gradins en gradins, bondissant de toute la vigueur de ses courtes et fortes jambes; mais, au troisième bond, il disparut tout à coup comme s'il se fût abîmé. Un trou creusé par le temps s'était trouvé de l'autre côté du gradin qu'il franchissait, et il avait disparu dans les profondeurs de l'amphithéâtre comme Décius dans son gouffre.

Nous courûmes aussitôt à l'orifice extérieur, plongeant nos regards dans les cavités du monument; mais nous n'apercevions au fond que les débris des pierres sur lesquels Milord avait dû s'aplatir, et, comme nous l'aimions beaucoup, malgré les querelles que son antipathie pour les chats nous faisaient tous les jours avec les aubergistes et les paysans, nous descendîmes rapidement par le plus proche vomitoire, afin de lui porter secours. Mais ce fut vainement que nous cherchâmes trace de lui à l'endroit où il était tombé, et que nous reconnaissions à la forme de son ouverture; ce fut en vain que nous le sifflâmes dans les tons que nous savions lui être les plus agréables, que nous l'appelâmes par son prénom de Hope et par son nom de Milord; rien ne répondit. Nous crûmes, en conséquence, que, satisfait de ce qu'il avait vu du spectacle, il était retourné à l'hôtel, et nous nous mîmes en devoir de regagner notre estrade, lorsqu'en remettant le pied dans le cirque, nous aperçûmes notre ami Milord défendant nos chapeaux contre deux personnes qui voulaient les ôter de leur place pour y mettre leurs personnes. Nous allâmes en aide à notre gardien, qui nous reçut en tortillant les reins et en remuant la

queue d'une manière tout à fait joyeuse. Nous l'examinâmes avec attention : il n'avait aucune trace de la chute qu'il avait faite, et paraissait tout aussi tranquille que s'il ne lui était absolument rien arrivé ; en conséquence, nous lui fîmes signe de se coucher à nos pieds, ce qu'il fit immédiatement.

Pendant ce temps, le cirque s'était à peu près rempli ; tous les gradins praticables étaient couverts ; on ne voyait d'inoccupés que les endroits ruinés, de sorte que les spectacteurs les plus rapprochés n'étaient séparés de l'arène que par le mur de six pieds qui règne tout à l'entour, et les plus élevés se tenaient debout sur l'attique de l'amphithéâtre ; quelques-uns même étaient montés comme des singes à l'extrémité des grands piquets bleus plantés dans les trous des poutres destinées à soutenir le vélarium, et de nos jours à recevoir un pavillon tricolore dans les grandes circonstances, telles que la fête du roi, ou l'anniversaire des 27, 28 et 29 juillet.

Enfin, quand les dernières pierres eurent disparu sous ce flot d'hommes, comme un reste de terre sous un déluge, quand il n'y eut plus personne aux grilles extérieures, quand on fut bien convaincu que toute la ville était réunie dans les Arènes, on ferma les portes. Le trompette de la ville, héraut de la fête, s'avança dans l'aire du cirque, et fit entendre une fanfare. Sur ces dernières notes, deux paysans, montés sur leurs petits chevaux blancs de la Camargue, entrèrent, tenant chacun un trident à la main, et firent le tour de l'amphithéâtre, en chassant les promeneurs attardés, qui allèrent prendre, comme ils purent, place dans l'immense entonnoir, et laissèrent le cirque aux combattants.

Ce fut alors qu'en examinant le peu de hauteur du mur qui protégeait les spectateurs, je me demandai comment les gradins antiques étaient défendus contre la rage des animaux que les populations venaient voir égorger par milliers.

Je communiquais mes réflexions à Jadin, lorsqu'un grand

cri de joie retentit; nous jetâmes les yeux sur l'arène, et, au-dessous de nous, contre la porte qui s'était refermée derrière lui, nous aperçûmes le premier taureau, qui, épouvanté de ces rumeurs, essayait vainement de rentrer à reculons sous la voûte d'où il venait de sortir. Habitué qu'il était aux vastes solitudes de la Crau, aux plaines sablonneuses d'Aigues-Mortes, ou aux marais de la Camargue, il semblait stupéfait, et roulait sur ce cercle de spectateurs, dans lequel il se trouvait enfermé, son regard stupide, sombre et féroce. Alors, ne voyant aucune issue, et se sentant entouré d'un cercle de granit, il baissa la tête, fit entendre un long mugissement, et se mit à creuser la terre de ses pieds de devant. Ces démonstrations hostiles furent accueillies par des cris de joie; mais celui de tous les spectateurs sur lequel elles produisirent le plus d'effet fut, sans contredit, Milord, qui, de couché qu'il était, se leva convulsivement, hérissa son poil, et, se rappelant ses anciennes luttes de la barrière du Combat, se serait élancé à l'instant même dans l'aire, si son maître ne l'eût retenu par son collier.

Pendant ce temps, l'un des deux cavaliers avait fait quelques pas dans la direction du taureau, qui, tout à coup, voyant que c'était décidément là l'ennemi qu'il avait à combattre, se précipita sur lui, tête baissée, avec une telle rapidité, que tout l'amphithéâtre poussa une clameur, composée de trente mille voix qui criaient à la fois: Prends garde! Mais le léger étalon de la Camargue fit un bond de côté, si adroit et si précis, qu'on eût cru que les deux adversaires ne s'étaient pas touchés, si le taureau, pliant sur ses jarrets de derrière, n'eût levé la tête en mugissant, et, secouant ses naseaux percés par le trident du cavalier, n'eût moucheté le sable de l'arène de larges gouttes de sang. Des applaudissements pour l'homme et des injures pour l'animal partirent à l'instant même de tous les points du cirque, et les animèrent tous deux, l'un à continuer ses avantages, et l'autre à venger son échec.

En effet, le taureau, sans être distrait par la vue du second cavalier, qui venait le provoquer à son tour, tourna son regard en rond pour chercher celui qui l'avait blessé, et, l'apercevant à l'autre bout de l'amphithéâtre, il se retourna de son côté, toujours immobile, mais prêt à s'élancer. Alors, le paysan mit son cheval au galop et tourna à l'entour du cirque, comme font dans leurs exercices les écuyers de Franconi. Le taureau le suivit des yeux, tournant lui-même sur ses pieds de derrière; puis tout à coup il s'élança, calculant avec une merveilleuse sagacité l'endroit où il devait rencontrer cheval et cavalier et les clouer contre le mur. Mais ses ennemis avaient deviné cette manoeuvre; le cheval, lancé au galop, s'arrêta en se cabrant, et le taureau, emporté par sa course, vint, comme un bélier antique, heurter du front la muraille, à trois pieds à peu près devant lui. La violence du choc fut telle, qu'il tomba sur le coup et se coucha étourdi et tremblant, comme si la masse d'un boucher s'était abaissée sur sa tête. Le paysan piqua son cheval, qui sauta légèrement par-dessus le taureau couché. Aussitôt un homme vêtu d'écarlate, et à peu près pareil aux anciens diables de l'Opéra, sortit d'une des voûtes tenant un fer rouge à la main et vint l'appliquer sur la cuisse de l'animal, qui, ne songeant plus a s'en défendre, se contenta de soulever la tête en poussant un gémissement plaintif, se laissa passer une corde autour du cou et, se relevant sans aucune résistance, suivit, aux grands applaudissements de la multitude, l'homme écarlate sous la voûte opposée à celle d'où il était sorti. A peine l'animal vaincu avait-il disparu derrière cette grille que celle d'en face s'ouvrit et qu'un second taureau s'avança dans l'arène.

Mais il faut l'avouer à la honte de la race bovine de la Camargue, celui-ci n'avait aucune des qualités belliqueuses du premier, tant il est vrai que chez les animaux d'une même contrée comme chez les hommes d'une même patrie les caractères sont non-seulement différents, mais encore opposés. En effet, l'impression que produisit au nouveau

venu le passage des ténèbres au jour, et la comparaison de la vue des roseaux et des tamaris[1]) solitaires de la Camargue avec ces trente mille spectateurs étagés sur leurs gradins, fut visiblement un sentiment de terreur. Il se retourna pour rentrer par la porte fermée et, voyant que la retraite était impossible, il fit autour du cirque quelques pas inégaux et égarés. Alors les deux cavaliers voyant à quel antagoniste ils avaient affaire, se rapprochèrent de chaque côté de lui avec les mêmes précautions que prennent deux chiens qui veulent coiffer un sanglier et lui prenant les naseaux entre les deux tridents, ils le conduisirent ainsi jusqu'au milieu de l'arène. Là, une espèce de boucher bâti en Hercule les attendait et, prenant le taureau par les deux cornes, pesant d'une main et levant de l'autre, il le renversa sur le flanc. Aussitôt le même homme rouge sortit de nouveau de sa voûte, vint marquer sur la cuisse le patient animal, et, le chassant devant lui avec des pierres, lui fit prendre le chemin de l'arcade où il devait retrouver son camarade, à qui sa belle défense avait valu autant d'applaudissements que sa lâcheté, à lui, lui valait d'injures et de huées. Aussi, il n'était pas encore sorti de l'arène que tous les spectateurs criaient d'une seule voix :

— Un autre ! un autre !

Ils furent aussitôt obéi, et le nouvel adversaire se présenta si rapidement, qu'il fut au milieu du cirque avant qu'on eût eu le temps de le voir sortir. Celui des deux hommes qui n'avait pas encore combattu s'apprêta aussitôt.

Au reste, les apprêts ne furent pas longs ; ils consistèrent à mettre son trident en arrêt à peu près comme nos anciens chevaliers leur lance. Puis, ayant, en faisant adroitement reculer son cheval, pris autant de champ que lui permettait la grandeur du cirque, ce fut lui qui s'élança sur le taureau immobile, qui, le voyant venir à lui, leva la tête si rapidement que son antagoniste n'eut point le temps de

[1]) Tamariske.

relever le trident qui devait lui percer les naseaux, et qui, au lieu de cela, alla s'enfoncer de toute la longueur de sa triple pointe, c'est-à-dire de deux ou trois pouces, au milieu de sa poitrine. Le cavalier, craignant de tuer l'animal, qu'il ne voulait qu'exciter, lâcha la lance, dont le manche tomba à terre et dont le fer resta enfoncé au-dessous de sa gorge.

Cette maladresse ne fut point du goût de l'amphithéâtre, qui hurla comme si c'eût été lui qui eût reçu le coup. Quant au taureau, à peine se sentit-il blessé, que, par un sentiment naturel aux animaux, il se roidit contre l'arme qui était restée dans sa plaie, marchant, si on peut le dire ainsi, contre sa blessure et contre sa douleur. Mais, au bout de deux ou trois pas, le manche du trident creusant la terre, trouva un point d'appui assez fort pour résister. Le taureau fit un effort terrible, qui lui eût enfoncé le trident de plusieurs pieds dans le corps, s'il n'eût été arrêté par la barre transversale qui formait la base des pointes. Le manche de l'arme plia comme un arc, puis se rompit tout à coup, et l'animal, emporté par sa force même, alla tomber sur les genoux, laissant un des tronçons derrière lui et gardant l'autre dans sa poitrine.

Ce fut alors que le cavalier qui l'avait blessé, prenant le trident de son compagnon, revint au taureau pour réparer, par une plus loyale attaque, la faute qu'il avait commise, et, avant qu'il fût relevé, lui enfonça le fer de sa lance dans les naseaux. L'animal, rendu à la vie par la douleur, se redressa aussitôt ; et alors commença un véritable combat. Le taureau mugit et se précipita sur le cavalier, qui bondit de côté en lui faisant une nouvelle blessure. Le taureau, frappé, leva en mugissant sa tête ensanglantée, cherchant des yeux son ennemi, qui déjà l'attendait. A peine l'eut-il vu, qu'il revint à la charge, et reçut un nouveau coup. Changeant aussitôt de haine, il tenta de s'attaquer au cheval ; mais celui-ci, fait à de pareilles manoeuvres, multiplia ses bonds intelligents de manière à pré-

senter toujours à son ennemi la pointe du trident de son cavalier. Alors, tout le cirque applaudit avec rage, mais comme on applaudissait dans les anciens cirques, avec des trépignements de fureur, et il s'éleva de cette cuve de granit, chauffée par un soleil de vingt-quatre à vingt-cinq degrés, un bruit sans nom, des clameurs inouïes, un rugissement comme celui des vagues de l'Océan pendant une tempête. Puis tout à coup cette rumeur immense cessa comme par enchantement: le taureau, désespérant d'atteindre son ennemi, avait marqué une autre victime: c'était le second cavalier, qui avait eu l'imprudence de rester sans armes dans l'arène. Un cri l'avertit du danger qu'il courait, il put éviter la première atteinte; mais, abandonnant complètement le cavalier armé, le taureau se mit à sa poursuite. C'est alors qu'on put juger de la supériorité de la course du taureau sur celle du cheval; car à peine ce dernier avait-il fait trente pas en fuyant, qu'il fut atteint au flanc par son ennemi; cheval et cavalier roulèrent chacun de son côté. Le taureau hésita un instant entre ses deux ennemis, et presque aussitôt, mettant sa tête entre ses jambes, il se précipita sur l'homme; mais, avant qu'il eût fait quatre pas, un nouvel adversaire se trouva sur son chemin: cet adversaire, c'était Milord, qui, du premier bond, s'était élancé de l'estrade dans le cirque, et, du second, au nez du taureau, où il avait fait une prise. L'animal, surpris, s'arrêta tout à coup, releva la tête, et montra aux spectateurs le terrible bouledogue pendu à ses naseaux par ses dents de fer. Pendant ce temps, le paysan renversé, se revelant, courut s'abriter sous la voûte où était l'homme rouge. Quant au cheval, il se redressa sur ses genoux, essayant de suivre son maître; mais il retomba presque aussitôt: la corne avait pénétré de toute sa longueur dans le flanc gauche. Pour le second cavalier, ne sachant plus comment attaquer le taureau, il l'attendit.

Le résultat de la lutte ne fut pas long: l'animal, blessé à la poitrine, harassé de ses charges réitérées et inutiles,

tenta d'abord d'écraser Milord sou sses pieds; mais Milord savait son métier aussi bien qu'aucun taureau de la Camargue. Chaque fois que le taureau baissait la tête, Milord, comme Antée, touchait la terre et reprenait de nouvelles forces. Le taureau alors relevait le front et secouait convulsivement son ennemi. Milord se laissait secouer, mais la mâchoire infernale ne se desserrait pas d'une ligne. Cela dura cinq minutes, à peu près, le taureau courant comme un fou, tantôt la tête haute, tantôt la tête basse; enfin, il s'arrêta, tremblant sur ses quatre jambes. En ce moment. le boucher sortit de la voûte et vint à lui; le taureau, en le voyant s'avancer, retrouva un reste de force, et s'élança à sa rencontre; mais son dernier adversaire le saisit par les cornes, et, exécutant la même manoeuvre qu'il avait déjà opérée, le renversa sur le côté. Aussitôt Milord, voyant son ennemi abattu, lâcha sa prise, et revint, joyeux et modeste, ne se doutant pas qu'il faisait l'admiration de trente mille personnes, se coucher tout sanglant à nos pieds.

Quant à nous, craignant que l'enthousiasme n'allât jusqu'à nous décerner les honneurs de l'ovation, nous profitâmes du moment où la foule, toute prête à se retourner de notre côté, donnait un reste d'attention à l'opération de la marque, pour nous échapper par un vomitoire qui s'ouvrait derrière nous. Notre retraite triomphale se fit sans empêchement, et Milord, nous suivant sans regret, emporta pour tout fruit de sa victoire le compliment du portier, qui, en nous ouvrant la grille avec respect, nous dit en secouant la tête:

— C'est égal, vous pouvez vous vanter d'avoir là un fier chien! . . .

Je rentrai à l'hôtel, la tête pleine encore de ces clameurs qui font comprendre ce que doit être dans sa colère ce peuple si terrible dans sa joie. Pourtant, dans la semaine, Nîmes est silencieuse et solitaire; à peine, en avançant la tête à la fenêtre, voit-on trois ou quatre personnes dans toute l'étendue de la rue. C'est que la population ouvrière,

composée presque entièrement de tisseurs de soie et de coton, vit dans ses ateliers ou dans ses caves, et ne sort de sa demeure souterraine, où la consume son travail ténébreux, que les jours d'émeute ou de fête. Aussi, hommes et femmes sont-ils vite étiolés dans cette atmosphère méphitique et poussièreuse, où les passions politiques s'exaltent, où les haines religieuses se perpétuent. Au reste, depuis la révolution de juillet, ces haines se sont bien adoucies, à ce qu'on assure, et l'on dit les souvenirs de 1815 et 1830 oubliés. Dieu le veuille!

A. Dumas.

LES ABDÉRITES DE LA PROVENCE.

Je n'ai jamais vu d'aspect plus original que celui de la petite ville de Martigues, placée entre l'étang de Berre et le canal de Bouc, et bâtie non pas au bord de la mer, mais dans la mer. Martigues est à Venise ce qu'est une charmante paysanne à une grande dame; mais il n'eût fallu qu'un caprice de roi pour faire de la villageoise une reine.

Martigues fut, assure-t-on, bâti par Marius. Le général romain, en l'honneur de la prophétesse Martha, qui le suivait comme chacun sait, lui donna le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. L'étymologie peut n'être point fort exacte; mais, comme on le sait, l'étymologie est de toutes les serres chaudes celle qui fait éclore les plus étranges fleurs.

Ce qui frappe d'abord dans Martigues, c'est sa physionomie joyeuse; ce sont ses rues, toutes coupées de canaux et jonchées de cyathées et d'algues aux senteurs marines; ce sont ses carrefours, où il y a des barques comme autre part il y a des charrettes. Puis, de pas en pas, des squelettes de navire surgissent; le goudron bout, les filets sèchent. C'est un vaste bateau où tout le monde pêche, les hommes au filet, les femmes à la ligne, les enfants à la main, on pêche dans les rues, on pêche de dessus les ponts, on pêche par les fenêtres; et le poisson, toujours renouvelé et toujours stupide, se laisse prendre ainsi au même endroit et par les mêmes moyens depuis deux mille ans.

Et cependant, ce qui est bien humiliant pour les poissons, c'est que la simplicité des habitants de Martigues est telle, que, dans le patois provençal, leur nom lé Martigaò est

proverbial. Lé Martigao sont les Champenois de la Provence; et, comme malheureusement, il ne leur est pas né le moindre la Fontaine, ils ont conservé leur réputation première dans toute sa pureté.

C'est un Martigao, ce paysan qui, voulant couper une branche d'arbre, prend sa serpe, monte à l'arbre, s'assied sur la branche et la coupe entre lui et le tronc.

C'est un Martigao qui, entrant dans une maison de Marseille, voit pour la première fois un perroquet, s'approche et lui parle familièrement comme on parle en général à un volatile.

— Sa . . . cochon, répond le perroquet avec sa grosse voix de mousquetaire aviné.

— Mille pardons, monsieur, dit le Martigao en ôtant son bonnet; je vous avais pris pour un oiseau.

Ce sont trois députés martigaos qui, envoyés à Aix pour présenter une requête au parlement, se font indiquer, aussitôt leur arrivée, la demeure du premier président et sont introduits dans l'hôtel. Conduits par un huissier, ils traversent quelques pièces dont le luxe les émerveille; l'huissier les laisse dans le cabinet qui précède la salle d'audience, et, étendant la main vers la porte, il leur dit: «Entrez!» et se retire. Mais la porte que leur avait montrée l'huissier était fermée hermétiquement par une lourde tapisserie[1]) ainsi que c'était la coutume de l'époque; de sorte que les pauvres députés, ne voyant, entre les larges plis de la portière, ni clef, ni bouton, ni issue, s'arrêtèrent très-embarrassés, et ne sachant comment faire pour passer outre. Ils tinrent alors conseil, et au bout d'un instant, le plus avisé des trois dit:

— Attendons que quelqu'un entre ou sorte, et nous ferons comme il fera.

L'avis parut bon, fut adopté, et ces députés attendirent.

Le premier qui vint fut le chien du président, qui passa sans façon par-dessous le rideau.

---

[1]) Wandvorhang, Thürvorhang.

Les trois députés se mirent aussitôt à quatre pattes, passèrent à l'instar du chien et, comme leur requête leur fut accordée, leurs concitoyens ne doutèrent pas un instant que ce ne fût à la manière convenable dont ils l'avaient présentée, plus encore qu'à la justice de la demande, qu'ils devaient leur prompt et entier succès.

Il y a encore une foule d'autres histoires non moins intéressantes que les précédentes; par exemple, celle d'un Martigao qui, après avoir étudié le mécanisme d'une paire de mouchettes, afin de se rendre compte de l'utilité de ce petit ustensile, mouche la chandelle avec ses doigts et dépose proprement la mouchure sur le récipient[1]; mais je craindrais que quelques-unes de ces charmantes anecdotes ne perdissent beaucoup de leur valeur par l'exportation.

Tant il y a que, sur les lieux, elles ont une vogue charmante et que, depuis l'époque de sa fondation qui remonte, comme nous l'avons dit, à Marius, Martigues défraye d'histoires et de coq-à-l'âne toutes les villes, libéralité dont, à ce que m'assurait notre aubergiste, elle commence tant soit peu à se lasser.

---

[1]) Mouchure, Lichtschnuppe; récipient, der Behälter der Lichtschnuppen an der Lichtscheere.

A. Dumas.

LA FÊTE PATRONALE ET LA FARANDOLE DANS LES VILLAGES DU BAS-LANGUEDOC.

La fête patronale[1]) a lieu tous les premiers dimanches de septembre. On sait quelle joie expansive règne dans ces solennités champêtres. Le vieillard endosse son habit de velours, qui a blanchi avec ses cheveux; un verre de vin qu'il a récolté pendant sa jeunesse semble lui rendre pour quelques heures le feu du temps passé. Quant aux hommes, ils se partagent entre deux plaisirs: la partie de boules, qu'ils font en devisant sur le prix des vins, et la partie de cartes, pendant laquelle ils traitent les marchés de grains et de bestiaux, le tout arrosé de la liqueur dorée et épicée qui porte dans le pays le nom de carthagène, puis interrompu par des repas dignes de Gargantua. Mais c'est surtout pour les jeunes gens, garçons ou filles, que l'heure qui sonne le premier dimanche de septembre est le signal du bonheur, car avec ce jour reviennent la danse, les rires, l'amour, tous les énivrants plaisirs de la jeunesse.

De bon matin, le corps de la jeunesse[2]) en tête son cap dé jouvén[3]) portant le drapeau, et le hautbois aux sons nasillards fermant la marche, vient apporter le gâteau de

---

[1]) Fête patronale, Kirmess, Kirchweihfest, l'assemblée, in der Normandie, la vogue in der Gegend von Lyon.

[2]) Dans les villages méridionaux, les jeunes gens qui ne sont pas encore mariés forment une joyeuse association appelée la jeunesse. C. S.

[3]) Cap dé jouvén (caput juventutis), chef de la jeunesse. C. S.

la fête. Ce gâteau, coupé par petits morceaux dans une grande corbeille portée par les deux plus jolies filles du village, est distribué dans toutes les maisons où se trouve une jeune fille ou un jeune garçon. C'est un impôt adroitement imposé aux parents, qui, en échange, sont obligés d'offrir à la jeunesse des dons en nature destinés à réconforter les danseurs, ou de l'argent qui sert à subvenir aux frais de la salle de danse. Bientôt les sons mélangés du hautbois champêtre et de la musique recrutée à Montpellier donnent le signal de la farandole.

La farandole est pour les villages du midi ce que le canon est pour les villes les jours de réjouissances publiques. C'est l'annonce, l'ouverture, la joyeuse inauguration de la fête. Chacun prend une jeune fille par la main, et une chaîne immense entraîne toute la jeunesse. Les mariés, le fussent-ils depuis un seul jour, sont exclus de ce divertissement populaire.

La farandole est souvent gracieuse, calme et élégante. Elle glisse légèrement sur le sol, elle tourne en silence dans les rues et sur les places, et c'est alors la plus jolie danse qu'on puisse imaginer. Dans ce cas, on l'appelle branle[1]. Le cap dé jouvén ouvre la marche, faisant flotter son drapeau, dont les vives couleurs se déploient dans les airs et guident les danseurs. Le hautbois, ainsi qu'il arrive dans les promenades ou dans les danses du midi, se place toujours à la fin de la chaîne. Il joue un air très-vif, à deux temps, qui rappelle le galop. Les danseurs exécutent en glissant des passes, des rondes, des festons, des ondulations variées. Ce branle, qui glisse sans cris et sans tumulte, se fait chaque jour pendant la fête, dans le village, au début et au retour du bal. C'est d'ordinaire l'expression d'une joie pure et

[1]) In Touraine und Berry wird der branle auf andere Weise getanzt: entweder mit zwei gegenüberstehenden Reihen oder als Rundtanz in lebhaftem Tempo; an der Allier heisst letzterer Tanz la bourrée; eine Abart davon la chamaillade oder la montagnarde.

chaste ; mais il arrive que ce branle si doux et si poétique prend quelquefois un aspect tout différent : il commence piano et finit en un crescendo formidable.

La farandole devient alors une espèce de course au clocher, folle, terrible, tournant en mille replis sur elle-même, entrant par toutes les portes, sautant par les fênetres, gravissant les échelles, se traînant sous les tables, franchissant les barrières, ne connaissant point d'obstacle, portant l'épouvante dans les maisons, allant, courant toujours, jusqu'à ce que le hautbois épuisé fasse entendre son aigre et dernier soupir. Le mérite des danseurs est de ne jamais se lâcher les mains et de suivre aveuglément le chef de la jeunesse. — Le cap dé jouvén est élu tous les ans. C'est le roi de la fête. Il dirige et commande ; il a la responsabilité de tous les divertissements et la mission de maintenir l'ordre.

Après la farandole, c'est le tour du bal, qui a lieu sous une vaste tente pavoisée de drapeaux, et qui termine la fête.

Claire Sénart.

LEGENDES DES PYRÉNÉES.

Le pasteur de 909 ans. — L'homme dans la lune. — Les serpents pyrénéens. — Origine du lac de Lourdes. — Les brouches ou sorcières. — Les fées.

I.

Le pasteur de 909 ans.

Transportons-nous dans les vallons d'Arize, immenses pacages[1]), racines du mont qu'on appelle le Pic-du-Midi de Bagnères. Là vivait, dans les temps reculés, un très vieux pasteur; là il paissait ses troupeaux, et il n'avait jamais neigé sur la montagne. Or, il venait d'atteindre sa neuf cent neuvième année, lorsqu'il vit pour la première fois tomber la neige, et, la voyant, il connut que sa fin était proche et appela ses deux fils. Ceux-ci, qui le savaient très-vieux et qui considéraient parfois la longue barbe de mousse qui pendait au menton de leur père comme à un sapin antique, avaient essayé de ranimer ses forces en lui portant du vin. Le vieillard y trempa ses lèvres et les trempa encore. «De quel arbre est ce fruit?» dit-il. — «Ce n'est point fruit de la ronce», répliquèrent en souriant ses fils. Mais la liqueur généreuse et nouvelle ne lui donna qu'un plaisir passager, alluma son vieux sang une minute: ce fut la flamme plus haute et dernière d'une lampe qui s'éteint, et à la première neige qui descendit sans relâche: «Mes fils, dit-il,

[1]) Pacage, Trift, Weidegrund, Matte.

je meurs, voici ma fin qui arrive; rien ne peut à présent me retenir parmi vous; je le savais; cela me fut prédit; ces blancs flocons sont mon linceuil qui vient, qui se déploie, qui tombe. Mais vous, prenez courage et suivez, quand je ne serai plus, cette belle vache à la bruyante sonnette. Elle vous mènera d'abord dans la région des eaux chaudes à Bagnères; là doivent s'élever des thermes bienfaisants. Allez toujours où elle vous conduira, et où elle s'arrêtera, arrêtez-vous.»

Le vieux berger, le patriarche, l'ancien des anciens, le grand maître dans l'art des guérisons, l'inventeur des remèdes puissants composés de simples herbes et du lait des brebis, l'Esculape, le Pan des Pyrénées, mourut alors. Malgré sa science profonde, utile, malgré les grandeurs vraies de sa vie, nul poète inspiré ne chanta ses vertus, — il mourut au bruit sourd, étouffé de la neige qui tombe, et l'immense linceuil s'étendit, s'amassa. Alors ses fils, voyant la vache prête, — elle partait — la suivirent, pieux observateurs de la volonté du mourant. Elle fut d'abord, eux après elle, aux merveilleuses sources thermales connues sous le nom de sources de Bagnères. Et il neigeait toujours; alors la vache, dont la clochette faisait un tintement étouffé à tout moment par l'atmosphère enneigée, partit encore, sans hésiter, tout droit; un esprit supérieur la guidait. Et, descendant les bords de l'Adour, torrent jadis aurifère, qui ne roule aujourd'hui que des eaux et des rocs parfois tumultueux, elle s'arrêta au lieu où s'élève le riche et beau village de Montgaillard. Là, les fils du pasteur s'arrêtèrent aussi, et il ne neigeait plus. Un rocher conserve, au dessus du village, avec la forme de la vache d'Arize, la mémoire de cet événement. Et depuis lors, il a toujours neigé dans la montagne.

Cependant le corps du grand pasteur ne resta point privé de sépulture; on l'inhuma pieusement, et la terre fut ornée en cette place d'un marbre blanc sur lequel parurent gravés des caractères inconnus. Une fois, d'audacieux sacriléges,

violant la sainteté de ce tombeau, enlevèrent le marbre; mais il commença aussitôt de pleuvoir, et la pluie dura quarante jours sans trève. Alors il fallut bien rendre sa pierre au mort irrité.

Telle est la légende: ainsi se coucha dans la terre le grand pasteur d'Arize, ainsi eut-il pour dernier vêtement la première et merveilleuse neige que versa le ciel sur les vallées profondes des Pyrénées, dans un temps qui n'a point d'histoire.

II.
L'homme dans la lune.

On sait que la prescription d'observer les sabbats et les fêtes fut autrefois beaucoup plus rigoureuse qu'elle ne l'est aujourd'hui. Or, il y avait jadis un homme qui travaillait tous les jours, sans se reposer les jours fériés. Dieu s'en offensa et lui dit: «Je te pardonne quant au passé, mais dorénavant ne travaille que les jours licites».

Cet homme n'écouta point la parole de Dieu, il recommença à travailler, sans égard pour les temps consacrés. Il était en faute pour la troisième fois, portant sur son dos un fagot d'épines, quand Dieu lui apparut et lui dit: «Que t'avais-je dit? Respecte les jours fériés . . ., suspends ton travail ces jours-là. . . Mais tu ne m'as point obéi. Or, à présent, je vais te punir et te retirer de la surface de la terre. Je t'exilerai, à ton choix dans le soleil ou dans la lune».

Et l'homme répondit: «Que dois-je faire maintenant qu'il me faut quitter la terre? Choisirai-je d'habiter dans le soleil ou d'habiter dans la lune?»

Dieu vint à son secours en lui disant: «Le soleil, c'est un feu ardent; la lune, c'est la glace».

«Or, dit l'homme après avoir réfléchi un moment, la chaleur du soleil me fait peur et, puisqu'il faut choisir, j'aime mieux aller dans la lune.»

„Soit," dit le Bon-Dieu, et il l'y transporta.

Parce qu'on était dans le mois de février, cet homme s'appela Février; parce qu'il n'a point voulu se reposer, cet homme n'aura plus de repos dans l'astre qui marche toujours.

Il n'est point difficile de l'y apercevoir chargé encore de son fagot d'épines. Son ombre est à la surface; il est au fond, derrière son ombre, mais on ne l'y voit pas en tout temps; car la lune est d'abord invisible elle-même, puis elle paraît, puis elle grandit, et bientôt de sa face immense, elle regarde les hommes, puis elle décroît. A ce moment, ainsi que dans son accroissement, l'ombre se manifeste, le prisonnier révèle son châtiment à la terre, et le châtiment durera.

Mais quand le monde aura pris fin, quand tomberont les étoiles, relevé de sa pénitence, Février reprendra avec son nom d'homme, la liberté des cieux[1].

III.
Les serpents pyrénéens.

Ici nous retrouvons ce mystérieux reptile, ces hydres fantastiques et monstrueuses qui, depuis le paradis terrestre jusqu'aux temps modernes, n'ont pas un seul instant cessé de ramper dans les sentiers de mille traditions diverses.

Le serpent fut, dans les Pyrénées comme dans l'Inde splendide, comme dans l'Afrique brûlée, l'objet de l'attention tremblante des hommes. Aujourd'hui même, il est plus d'un pasteur aux vallons de Bigorre, qui le croit doué d'un pouvoir malfaisant, incomparable. Le coq à peine a-t-il pondu ses oeufs, qu'il va les cacher sous des fumiers impurs. Couvé par cette intime chaleur, le serpent sort de l'oeuf. Et qu'attendre d'une naissance si étrange, d'un berceau si im-

[1]) Die Legende scheint ein Reflex der Bibel zu sein. Cf. IV. B. Moses XV, 32, wo der Herr einen am Sabbat Holz lesenden Mann zu steinigen befiehlt.

monde! Le hideux reptile aspire tous les êtres qui sont à sa portée et les dévore. Il fait venir à lui, par la puissance de son haleine, les petits oiseaux, hélas! et les petits enfants!

Or, un des plus grands serpents qu'on ait jamais vus, se traînait jadis sur le plateau d'une montagne verdoyante, d'une indicible beauté. Au pied de cette montagne et de plusieurs autres, qui forment un amphithéâtre vaste et serein, s'étend une vallée si douce que l'âme y reste captive et s'y croit enchantée. De grands troupeaux allaient et venaient dans ce paradis sous la conduite de leurs pasteurs. Mais, chose horrible à penser ainsi qu'à dire! pasteurs, chiens et troupeaux, enlevés de terre par une force irrésistible, montaient vers le plateau magique et s'engouffraient dans la bouche du serpent, qui se dilatait alors d'appétit et de joie pour les recevoir.

Et cela durait depuis très-longtemps et d'innombrables victimes avaient déjà succombé, en sorte que tout le pays n'était que larmes, gémissement et consternation.

Or, il se trouvait dans le village d'Arbouix, bâti au flanc de la montagne si verte, un homme qui avait beaucoup de courage et d'adresse. Il résolut de délivrer son pays. Dans ce but, il établit une forge au lieu le plus secret qu'il put trouver, et là, il forgeait du fer, et lorsque le fer était rouge, il le mit à la portée du serpent, au péril de sa vie, bien qu'il eût soin de se retirer aussitôt. Le monstre qui regardait de côté et d'autre, cherchant une proie, dès qu'il vit le fer rouge, l'aspira comme toute autre chose, et par la puissance de son souffle il l'avala d'un seul trait. Le feu se mit à ses entrailles, et il eut une si grande soif qu'il se prit à boire, à boire, et il buvait toujours. A la fin, il creva. L'eau qu'il avait absorbée se répandit et fit un lac: c'est le lac d'Isabit.

Cependant les habitants reconnaissants du village d'Arboui accordèrent à leur sauveur le droit de conduire ses troupeaux sans rétribution sur les pacages qu'il avait affranchis, et ses descendants jouissent encore de ce droit.

Selon nous, rien n'est plus facile que de retrouver dans cette légende — surtout à l'aide d'une des plus célèbres traditions Euskariennes[1] — le souvenir dénaturé d'une de ces grandes perturbations géogéniques dont les Pyrénées ont été le théâtre.

En effet, dans la tradition Euskarienne, que nous allons rapporter tout d'abord, le feu central, auquel la science attribue l'origine des lacs, est comparé à un énorme serpent sorti comme dans la légende bigorraise d'un oeuf de coq couvé dans le fumier.

Heren-sugue est le nom du monstre dont les sept gueules flamboyantes — évidemment sept volcans — se manifestèrent un jour d'une effroyable façon.

Depuis longtemps le terrible dragon dormait paisiblement sous terre, enroulé sur lui-même au bord du lac de Feu. Le souffle seul de sa puissante respiration retentissait au loin dans les échos de l'enfer. Tout-à-coup de fiévreux tressaillements semblent s'emparer du monstre assoupi: il s'agite convulsivement, et l'on dirait qu'il va sortir de sa léthargie. Peuples de la terre, tremblez! son réveil sera terrible et fatal.

En effet, à peine l'ange de Dieu a-t-il laissé tomber dans l'Océan la soixantième goutte d'eau de sa clepsydre qui marque le temps, et de ses sept trompettes d'airain entonné le signal de la destruction, que le Heren-sugue s'éveille, fait craquer ses sinistres mâchoires d'où sortent des volcans, consomme en dix jours toute l'ancienne terre, et de sa large queue, plus habile que celle de l'industrieux castor, pétrit celle qui subsiste, dans les eaux fumantes du déluge.

Quand une fois son oeuvre fut achevée, le gigantesque serpent se replia sur lui-même, se rendormit; et mainte-

---

[1]) Euskarien, baskisch; eus-kara, bedeutet: nach baskischer Art. Die Basken selbst nennen sich Euscaldunac und ihre Sprache Euscara oder escuara; im Baskischen bedeutet vasco oder wasco Mann.

nant, doucement bercé par quatre génies attentifs à le veiller jour et nuit, il attend insoucieusement l'aurore d'une nouvelle perturbation, tout en laissant reposer sa formidable tête sur les genoux d'une jeune femme de beauté idéale, servilement attachée à son sort par la force d'une incantation qu'aucune puissance humaine ne saurait rompre.

Sa destinée, dépend de celle d'un oeuf mystérieux qu'un ramier bleu couve sur quelques brins d'herbe, tout à l'extrémité du plus inaccessible sommet des Pyrénées. Le jour où cet oeuf fatidique sera brisé, tous les tonnerres de l'abîme éclateront de nouveau, des torrents de lave bouillante jailliront de dessous terre et, pour la seconde fois, Heren-sugue dévorera le monde. Seulement, rassurez-vous, il est presque introuvable ce précieux oeuf et selon les calculs de l'école d'Alexandrie cinquante-deux mille ans s'écouleront encore avant qu'il ne soit écrasé !

Revenons à la légende Bigorraise. Est-ce que maintenant elle ne vous paraît pas toute simple? Est-ce que vous ne touchez pas du bout du doigt la très-simple histoire du Lac d'Isabit? Ce feu terrible dont sont dévorées les entrailles du monstrueux serpent jusqu'à ce qu'il crêve à force d'avoir bu pour l'éteindre, et que toute l'eau qu'il avait absorbée se transforme en lac qu'est-ce autre chose que le feu central — le Heren-sugue de la tradition Basque — dont une éruption a, comme l'a toujours constaté la géologie, donné naissance au lac? Tout doute nous semble impossible.

IV.
Origine du lac de Lourdes.

Un beau jour, désireux d'éprouver le coeur des habitants de la Lourdes d'alors, Dieu vint sous la figure d'un pauvre, frapper à toutes les portes, demandant un peu de pain pour apaiser sa faim. Mais toutes restèrent impitoyablement fermées, à l'exception de celle d'une bien humble et bien

misérable chaumière où deux femmes veillaient près du berceau d'un enfant nouveau-né.

Les deux femmes ayant à peine aperçu les cheveux blancs et les haillons du divin pauvre qu'elles s'empressèrent d'accourir à lui et de lui dire : « Entrez, pauvre homme, entrez. A la vérité nous n'avons que peu de chose à vous offrir, mais quelque grand que soit notre dénuement, il nous reste un morceau de pain et nous le partagerons avec vous. Le temps de sécher un instant vos vêtements humides de pluie, ces deux gâteaux de seigle que nous venons de pétrir seront cuits et nous les mangerons ensemble.

Le vieillard reconnaissant les remercie avec effusion et s'assit près du foyer. Mais, ô miracle ! à peine eut-il pris place qu'à leur grande surprise les deux femmes virent leurs gâteaux s'étendre et croître merveilleusement. « Femmes, dit alors le pauvre, à mon tour de vous être utile. Puisque vous m'avez généreusement offert une hospitalité que tous m'ont durement refusée dans cette ville, apprenez qu'elle va être entièrement engloutie sous les eaux et hâtez-vous d'en sortir ».

Ce que les deux femmes firent au plus vite, emportant avec elles leur seule richesse, le bel enfant endormi dans le berceau.

Or, à peine s'en furent-elles éloignées, que le sol sur lequel la ville était bâtie s'affaissa subitement, et qu'à la place elles n'aperçurent plus qu'un immense lac qui subsiste encore aujourd'hui En mémoire de cet événement, un berceau de pierre, béant au bord du lac de Lourdes, semble toujours attendre le doux enfant sauvé par la charité des deux femmes ; et si l'on regarde attentivement à la surface des eaux, lorsqu'elles sont basses, ou distingue encore la pointe des édifices et les plus hautes toitures de la ville noyée.

V.

Les Brouches.

La religion catholique est la seule qu'on trouve dans la vallée d'Ossau, et l'empire qu'elle y exerce est telle que nulle part ailleurs, si ce n'est peut-être en Bretagne, les préceptes de l'Église ne sont plus scrupuleusement observés. Toutefois, malgré les efforts des prêtres chargés de les conduire, ces âmes à croyances fortes ont une telle propension à s'attacher au merveilleux, que la superstition étend son sceptre mystérieux sur une grande partie de la population. Elle règne surtout parmi les femmes, moins instruites que les hommes, et participant beaucoup moins au mouvement général d'émancipation intellectuelle.

La brouche, ou sorcière, y inspire surtout un sentiment général de terreur et d'effroi (en 1857!) Ce n'est pas un démon, c'est bien pis: c'est une personne frappée de réprobation dès sa naissance, et que le baptême ne purifie pas; loin de là, ses parrain et marraine la dédièrent au diable, qui s'empressa de partager avec elle une partie de son pouvoir. Aussi la brouche, qui connaît l'origine de sa puissance, ne l'emploie-t-elle qu'à faire le mal ou à tourmenter ses voisins. Elle peut se transformer en vapeur, en eau, en vent, en chien, en chat. . . Beaucoup de femmes l'ont vue sous ces dernières formes et ne pouvaient même trouver de refuge dans leurs chaumières malgré la précaution d'en barricader les portes à l'approche de la nuit, car la brouche passe aussi facilement par un trou de serrure que s'il avait les vastes proportions de l'arc de triomphe de l'Étoile. Elle traverse même les murailles et, plus rapide dans ses voyages que les meilleures locomotives à vapeur, on sait bien positivement qu'elle peut faire cent lieues en moins d'une demi-heure.

La brouche enfante d'immondes reptiles, et c'est à elle que l'on doit toutes ces maladies singulières que l'on voit

résister aux secours de la médecine: cauchemars, somnambulisme, épilepsie. Les contusions, les égratignures, les morsures même que se font les malheureux atteints de cette dernière affection pendant leurs cruels accès nocturnes, sont montrées le lendemain avec terreur, comme les marques incontestables des violences que la brouche a exercées sur sa victime, et augmentent encore la croyance des assistants, qui ne peuvent résister à des preuves aussi convaincantes.

VI.

Les fées des Pyrénées.

Aucune contrée de la France n'est plus riche que le Béarn en croyances pieuses, et qui soient mieux conservées jusqu'à nos jours toutes parfumées de la naïveté du moyen âge. Aux douces doctrines de l'Évangile se sont mêlées toutes les fictions des temps intermédiaires et jusqu'aux ombres des dieux qui ont renversé le christianisme. Ainsi les rochers, les cavernes, les lacs, les sources, les fontaines, les rivières ont encore un dieu, des divinités malfaisantes ou propices, que la vengeance et l'amour, que les bonnes ou mauvaises passions prient et révèrent comme aux premiers âges.

Les danses, les jeux du peuple dans ces montagnes ont leur archéologie; les chants, les ballades, conservés par les vieillards sont des traditions religieuses et guerrières, qui éclaireraient l'histoire de ces contrées, si le temps ne les avait odieusement mutilés.

Si vous passez quelque temps en ces pays, vous rencontrerez de belles jeunes filles à genoux, inquiètes dès qu'on les aperçoit, plaçant des bouquets sur la table des dolmen; elle étaient venues prier pour obtenir un époux, une jeune femme le titre de mère. Les pierres sacrées de Nistos sont encore l'objet d'étranges cérémonies dictées par le culte qui leur est voué.

Les Fées, vêtues de blanc, couronnées de fleurs, habitent encore le sommet du mont de Cagire; elles y font naître les plantes salutaires qui soulagent nos maux. On les entend la nuit chanter d'une voix douce et plaintive, à Saint-Bertrand, au bord de la fontaine qui porte leur nom. Quelquefois elles entrent dans l'intérieur du pic de Bergons et transforment en fils soyeux, en vêtements de prix, le lin grossier qu'on dépose à l'entrée de leur grotte solitaire. Celui qui veut des richesses doit adresser ses hommages à la Fée d'Escout. — Jugez si elle en reçoit!

Les Fées de ces montagnes, et partout où il y a des Fées, presque tout le monde connaît leur goût et leur amour, choisissent pour demeure les fontaines les plus limpides. Mais ici elles ne se contentent pas d'une volupté stérile; elles entretiennent la chaleur bienfaisante des eaux thermales. Lorsqu'elles veulent protéger les habitants des eaux, souvent elles prennent des formes monstrueuses pour épouvanter les pêcheurs qui jettent leurs filets dans les lacs d'Ovat et d'Omar.

On raconte qu'une fois Hérodiade, qui parcourait les monts de Néouvielle, aperçut sur le lac l'élégante gondole des fées d'Ancizan. Elle leur demanda de s'y asseoir près d'elles. Sa taille gigantesque et ses traits inspiraient l'effroi. Les fées refusèrent une si terrible compagne: furieuse alors, elle arracha d'énormes morceaux de granit des flancs de la montagne et les lança dans le lac où ils se voient encore.

La barque fut engloutie dans les ondes un instant troublées; mais Hérodiade ne put atteindre les fées, qui, pour se sauver plus promptement, prirent la forme de biches et se cachèrent dans les vastes grottes de Cébiran. Hérodiade, dont le nom indique sans doute une tradition chrétienne, figure souvent dans les récits fantastiques qui se redisent d'âge en âge, près du vaste foyer durant les longues soirées d'hiver.

Bensozia est une inspiration de l'antique Vénus des Pyrénées, dont le temple s'élevait jadis sur ce beau promontoire qui domine la Méditerranée. Ses longs cheveux

blonds, tressés et relevés avec la grâce hellénique, supportent un diadème d'or et de fleurs des montagnes; des bracelets d'argent ornent ses bras arrondis. La nuit, montée sur une belle haquenée, blanche comme la neige nouvelle sur le haut des pics, elle parcourt les vallées. Devine-t-elle le rendez-vous de deux amants, aussitôt elle frappe de sa baguette d'or la porte de la cabane; c'est la fée du bonheur, c'est Bensozia qui vous vient visiter. Elle vous promet de longues amours, de beaux enfants, une inaltérable santé. Mais vous lui devez vos hommages et vos offrandes. Chaque jour il faut jeter en secret pour elle la plus brillante fleur de votre jardin dans le lit du Gave[1]) ou du ruisseau qui fertilise la contrée. Chaque nuit d'hiver, il faut répandre encore pour elle quelques gouttes d'huile bien pure sur la flamme du foyer. Vous ne trouverez pas une jeune fille qui ne vous assure avec une adorable crédulité que dès qu'elles aperçoivent un fil à terre près d'une fontaine, il le leur faut ramasser et enrouler bien vite parce qu'alors le fil s'allongeant sous leurs doigts d'une inexplicable manière, forme un merveilleux peloton d'où s'échappe une belle fée, qui, dans sa reconnaissance pour le charme que vous venez de rompre, ne manque pas de faire à sa libératrice quelqu'un de ces dons sans prix dont les puissantes fées peuvent seules disposer.

Pour peu maintenant que vous les pressiez de questions, elles vous raconteront encore qu'on se rappelle encore avoir vu des femmes du pays voyager avec Bensozia dans les airs, et qu'avant de rentrer dans leurs chaumières elles eurent l'insigne faveur d'être introduites dans le somptueux palais qu'elle habite au fond d'une splendide caverne ignorée de tous.

Les fées du pays sont souvent tendrement éprises des beaux pâtres de la contrée, mais, presque toujours, elles

[1]) Gave, Bergwasser, Bergstrom, Sturzbach, in den Pyrenäen.

sont elles-mêmes victimes de leurs fragiles amours. Jugez-en plutôt.

Un soir, — il y a de cela, comme toujours, de longues, bien longues années, — deux beaux pâtres des Hautes-Pyrénées, tout en faisant brouter à leurs brebis l'herbe courte de la montagne, virent passer devant eux deux vierges merveilleusement belles. Les aimer tout d'abord, et plus encore ardemment désirer de les posséder, fut pour nos bergers l'affaire d'un instant; mais comment croire que deux pauvres pasteurs pussent jamais avoir cet ineffable bonheur? Le penser seulement leur eût paru folie!

Et cependant il en devait être autrement, les fées s'arrêtèrent non loin d'eux et leur dirent après les avoir regardés avec amour: «Voulez-vous bien nous épouser, jeunes pâtres? . . . Nous sommes des fées, et, vous le savez, notre plaisir à nous est d'enrichir à jamais ceux que nous aimons.» Les pâtres en entendant cette offre inattendue, crurent voir s'entr'ouvrir pour eux les portes du ciel, et leur réponse ne se fit pas longtemps attendre.

„Revenez demain, reprirent les fées, dans ce même pâturage où nous vous avons aperçus pour la première fois; seulement, ayez grand soin de revenir à jeûn, car sans cela le charme qui nous enchante ne serait point rompu, nous resterions fées et ne pourrions vous épouser. Prenez donc bien garde pour notre bonheur à tous!"

Le lendemain, nos deux pâtres ne manquèrent pas de se rendre au lieu convenu. Malheureusement, c'était l'époque où les épis de seigle prennent cette belle teinte d'or, si faite pour séduire les yeux, et l'un d'eux distraitement en saisit un qu'il porta à sa bouche pour savoir si la maturité était proche.

Aussitôt lui apparut la fée qui lui était promise, mais ce ne fut que pour s'évanouir bien vite après lui avoir jeté ces mots de reproche d'une voix plaintive où perçaient les plus amers regrets: „Oublieux, ton imprudence vient de me

replonger à jamais dans le charme dont il n'appartenait qu'à toi de m'affranchir."

Quant à l'autre fée, heureuse de ce que son fiancé n'avait point, comme son compagnon, oublié la promesse qu'il lui avait faite, elle s'approcha du jeune pâtre et lui dit d'une voix caressante: ,,Maintenant que tu as rompu l'enchantement qu'il me fallait subir depuis des siècles, ô mon aimé, je vais être ta femme; seulement, garde-toi bien de me jamais appeler fée ou folle, car dès cet instant tu me perdrais pour toujours. De plus ne t'effraie point de ce qui va se passer; il ne t'en saurait arriver malheur."

A peine la gente fée achevait-elle de parler ainsi, qu'un énorme serpent surgissant tout-à-coup de terre, se vint enlacer autour du bateau du pâtre, élevant sa tête pointue jusqu'à la bouche de ce dernier pour lui donner le mystique baiser qui devait à jamais consacrer l'insolite union d'un homme et d'une fée.

Soit parce que sa future épouse l'avait rassuré d'avance, soit parce qu'il était naturellement brave et craignait surtout peu les serpents, comme tous ceux que les Pyrénées ont vu naître, le jeune pasteur, loin de paraître effrayé de cette étrange caresse, ne cessa tout le temps qu'elle dura, de tourner vers la jolie fée ses grands yeux noirs plus étincelants que jamais, grâce aux tumultueuses ardeurs du désir qui bouillonnaient dans son corps de vingt ans.

Quand tout fut fini la fée reconnaissante prenant par la main son époux aimé le conduisit dans une grotte immense toute remplie d'or et d'argent. ,,Emportons-en seulement, dit-elle, de quoi charger deux mulets; avec cela, nous achèterons une ferme, de beaux champs, et vivrons mille fois plus heureux dans ces montagnes que les plus puissants rois de la terre dans leurs somptueux palais.

Ainsi firent-ils . . . Ils furent heureux et eurent les plus beaux enfants et les plus belles moissons qui se puissent voir.

Aucun nuage même ne semblait devoir venir troubler l'horizon si pur de leur bonheur, quand un jour — jour à jamais néfasté — la jeune épouse du pâtre ayant regardé le ciel pour savoir le temps qu'il annonçait, suivant l'invariable coutume des gens des campagnes, y crut apercevoir, au milieu d'une sérénité à laquelle tout le monde se serait trompé, les signes avant-coureurs d'une de ces terribles tempêtes qui ne laissent partout après elles que les navrants vestiges d'une complète dévastation. Sans plus tarder, elle donna l'ordre aux valets de ferme d'aller au plus tôt faire la moisson et de rentrer tout d'abord les gerbes, bien que les épis fussent loin d'être arrivés à leur maturité.

Quand son époux revint de la ville, bien grand fut, comme vous pensez, son étonnement de voir tous ses gens occupés à faucher des blés à peine jaunissants. „Avez-vous donc tous perdu la tête! exclama-t-il avec colère, et depuis quand se permet-on ici de rien faire sans mon ordre?"

Parmi les moissonneurs, personne n'osait lui déclarer qu'on ne faisait qu'obéir à sa femme; à la fin pourtant, il s'en trouva un qui le lui dit tout franchement:

Au même instant apparut sa belle femme qui venait surveiller elle-même les travaux.

„Folle sans pareille, lui cria le pâtre, as-tu donc tout à fait perdu la tête pour donner des ordres aussi déraisonnables?"

Or, le mot Folle — vous vous en souvenez — était justement un des deux qui devait causer la ruine du bonheur de la fée. Si bien que dès qu'elle l'entendit, la malheureuse, poussant un profond soupir, s'évanouit aussitôt sous les yeux de son époux atterré . . .

Quand vint le soir, un affreux orage s'abattit sur la vallée, entraînant toutes les moissons dans sa marche dévastatrice. Seul, l'époux de la pauvre fée eut les siennes préservées, grâce aux ordres de celle dont il avait, il le com-

prit seulement alors — trop tard hélas ! — si cruellement méconnu toute la rare prudence.

Vainement depuis passa-t-il ses jours et ses nuits à la redemander aux échos de la montagne, jamais il ne la devait revoir .... Si pourtant ! ... une fois encore, mais ce devait être la dernière.

Chaque matin, avant l'aube, la malheureuse mère, si douloureusement séparée tout-à-coup de ses enfants chéris, revenait les voir en secret et les baiser au front dans leurs berceaux. Pour elle, c'était un plaisir sans égal de peigner les longs cheveux d'or de ces petits anges, et de les parer avec cet art exquis dont les mères ont seules le secret.

Vainement le père, justement étonné de toujours voir ses enfants ainsi parés avec une surprenante recherche, interrogea-t-il ses petites créatures ; pas une ne voulut trahir le secret qu'une mère adorée leur avait fait promettre de bien garder. Or, voici ce qu'il advint alors.

Dépité de n'avoir rien appris, le pâtre résolut un beau jour de demander à la surprise la révélation du mystère qu'il avait inutilement tenté de pénétrer jusque-là. Un matin donc, secrètement aposté à l'entrée de la chambre de ses enfants, il crut apercevoir, à travers une des fissures de la porte, sa jeune épouse, plus belle que jamais passer avec un de ces saints rayonnements de bonheur que donnent seules les pures joies de la maternité, un beau peigne d'argent dans la soyeuse chevelure de ses fils chéris. Voulant s'assurer que ce n'était pas un rêve, il ouvrit précipitamment la porte, entrevit un instant son épouse aimée, et bientôt la vit disparaître pour toujours en lui jetant un douloureux regard de reproche qu'il n'oublia jamais.

Ernest de Garay.

LE CHATEAU DU VAMPIRE.

Conte basque.

Entre Tardets et Oloron, un peu à gauche de la route qui relie ces deux villes, s'étend une vaste plaine, aride, sauvage, déserte, dévastée, semée de bruyères et de fougérées[1]), où l'oeil ne s'égare qu'à regret, tant elle semble déshérité de la nature. Impossible d'exprimer le sentiment de tristesse qui s'empare de vous à la vue de ces étranges rochers, aux formes bizarres, à la livrée fauve et jaunâtre, aux saillies écorchées et presque saignantes, laissant glisser entre leurs fentes quelques faibles et chétifs arbustes dont les jaunes racines semblent d'énormes serpents. Tout y a cet air de sombre et résignée mélancolie que la désolation répand sur les objets frappés de sa noire et lamentable empreinte. Le vent lui-même n'y fait point de bruit. On n'y entend que les cris rauques et déchirants de quelques oiseaux de proie, seuls hôtes de cette solitude abandonnée des hommes au-dessus de laquelle ils planent sinistrement comme de grandes mouettes à la surface de l'Océan.

Au dire des anciens du pays, là se déployaient autrefois les murailles d'un puissant château dont les ruines ont depuis longtemps disparu.

On l'appelait le Château du Vampire et voici l'histoire qu'on prétendait s'y rattacher.

---

[1]) Bruyère, Heideland, Heidekraut; fougérée, besser fougeraie, Ort mit Farrnkraut bewachsen.

Il y a plusieurs siècles, vivait dans cette même contrée une pauvre vieille femme plus que sexagénaire.

Elle avait une fille belle, — belle comme une journée de soleil, belle comme les anges du paradis, belle comme sainte Marguerite, sa patronne.

Outre qu'elle était belle, Marguerite était encore une douce et pieuse jeune fille, on ne peut plus attachée à sa vieille mère qu'elle adorait. Mais toute sage qu'elle était, Marguerite n'en avait pas moins remarqué que c'était un bien charmant cavalier que le jeune sire de Lahonce, — le seigneur du château détruit, — lorsqu'il chevauchait fièrement campé sur son beau coursier navarrais.

De son côté, chaque fois qu'il passait devant la pauvre chaumière, le jeune seigneur, lui, ne manquait jamais non plus d'avoir un regard, non pas pour l'humble masure, mais bien pour le frais et joli minois qui se laissait timidement entrevoir à travers les clématites et les jasmins en fleurs de sa fenêtre. — Chose étrange! lorsqu'il s'arrêtait sur le bel enfant, ce regard avait une si singulière expression qu'elle ne pouvait s'empêcher de tressaillir et qu'une sorte de fascination effrayante venait tout à la fois lui donner des envies de pleurer sans raisons, des joies sans causes, et des palpitations de coeur à l'étouffer.

Et que fut-ce donc depuis le jour où, l'ayant rencontrée seule, le beau seigneur se hasarda de lui parler! Dès ce moment, la pauvre enfant ne cessa plus de penser à lui. Pour elle plus de joie, plus de gaieté, plus de charmantes folies. La nuit elle ne dormait pas, ou si parfois la fatigue lui fermait les yeux, des rêves bizarres et mystérieux agitaient son sommeil. Tous lui représentaient le jeune baron, mais seulement d'une façon différente; tantôt elle le voyait comme un ange du ciel envoyé pour lui apporter le bonheur; tantôt c'était un démon de l'enfer venu exprès sur la terre pour perdre son âme et l'entraîner vers lui dans le gouffre sans fond des tortures éternelles. Alors Marguerite se débattait vainement contre cette horrible et fiévreuse

vision; elle se réveillait en sursaut, pâle, échevelée, inondée d'une sueur glacée; puis une fièvre lente effaçait peu à peu les roses de ses joues et le carmin de ses lèvres.

Elle fit des neuvaines, elle invoqua les saints, elle passa des journées entières dans la prière; rien n'y fit, et elle crut, la malheureuse, que le ciel l'avait abandonnée; alors elle se laissa aller tout à fait au désespoir.

Bientôt tels furent les ravages du mal qui la minait sourdement, que sa frêle organisation en fut atteinte au point d'effrayer tout le monde. Ses joues s'étaient horriblement creusées; ses yeux étaient cernés d'une teinte bleuâtre et bistrée. On sentait que le feu caché de la langueur devait circuler dans ses veines secrètement incendiées.

Un soir enfin, à la nuit tombante, comme elle revenait seule du village voisin et hâtait d'autant plus le pas qu'elle craignait fort de se laisser surprendre par l'obscurité dans un grand bois qui lui restait à traverser, — bois où l'on avait plusieurs fois aperçu des revenants, — il lui sembla voir se glisser dans l'ombre, à travers les squelettes desséchés des vieux chênes, un fantôme mystérieux qui la regardait avec des yeux flamboyants.

Alors la peur lui donnant des ailes, elle se mit à fuir avec la rapidité d'un jeune faon; mais elle n'avait pas encore parcouru l'espace de vingt pas qu'elle entendit derrière elle une douce voix l'appeler par son nom.

— Marguerite! Marguerite! disait la voix dont l'accent avait je ne sais quoi d'irrésistiblement sympathique, pourquoi fuir et trembler ainsi? Je ne suis pas un esprit, comme tu le crois peut-être; non, je suis le jeune sire de Lahonce, qui t'aime et te voudrait voir bien heureuse.

Quoiqu'elle eût grand'peur et ne songeât, un instant auparavant, qu'à fuir au plus vite, la jeune fille sentit alors jusqu'où peut aller l'influence d'un sort jeté, car elle s'arrêta tout-à-coup et se retourna.

A sa grande surprise ce n'était pas un spectre, mais bien

en effet le jeune sire de Lahonce qui lui tendait la main en lui disant : „Je t'aime!"

Et comme en ce moment la nuit avait ce je ne sais quoi qui parle à l'âme, que la lune nageait dans une mer d'azur, que des brises attiédies passaient avec plainte et murmure dans la chevelure frissonnante des saules, le sort jeté s'appesantit doublement sur elle. La tête perdue, elle sentit tout son sang refluer précipitamment vers son coeur, et elle répondit avec une inexprimable ivresse : „Non, je n'ai plus peur, et je crois . . . "

Elle hésita et n'acheva pas ; mais son séducteur, lui, l'avait comprise, et la pauvre fille fut perdue tout à fait, car lorsqu'il lui dit : „Eh bien, puisque tu m'aimes, Marguerite, de par le ciel ou l'enfer nous serons heureux!" elle tressaillit bien en entendant cet horrible blasphème, mais elle ne retira pas sa main de la main qui la retenait. Bien plus, quand, l'ayant saisie par la taille, le sire de Lahonce pencha sa lèvre sur le front de la jolie enfant, le mouvement qu'elle essaya de faire pour se défendre et rejeter la tête en arrière, ayant involontairement rapproché leurs lèvres au point que dans leur trouble et leur émotion ce caprice du hasard devint un long et enivrant baiser, elle se suspendit toute frissonnante à son bras en tournant vers lui ses deux grands yeux bleus noyés de volupté. — Et je vous l'assure, il lui parut bien court le chemin qui conduisait à sa demeure, tant elle le parcourut tout entière au charme, nouveau pour elle, de ces entretiens intimes, où l'on s'abîme à deux dans les ineffables harmonies du coeur.

A partir de ce jour, Marguerite, doucement bercée par de confuses espérances et d'enchanteresses paroles, redevint bien portant et fraîche comme une fleur de printemps, comme une rose de mai. Toute sa journée se passait pour elle à attendre l'heure où elle s'en irait, à travers les discrets sentiers, écouter les douces paroles de son aimé, tandis qu'à la moindre bouffée de vent les églantiers et les aubépines secoueraient sur sa tête leurs neiges de fleurs.

Tout-à-coup le sire de Lahonce parut triste, puis il tomba dans une sombre mélancolie; une pâleur mortelle couvrit son front, et ses forces diminuèrent avec une effrayante rapidité. Vainement Marguerite lui demanda-t-elle en pleurant quel était son mal, il se contenta de lui répondre par un sourire douloureux qui déchirait l'âme. Enfin, l'avant-veille de la pleine-lune il ne parut pas. Marguerite, inquiète, courut au château; elle y trouva tout le monde en larmes.

Le sire de Lahonce était au plus mal.

La mort dans l'âme, elle s'en revint chez sa mère où, durant trois jours, son désespoir fut tel qu'on commençait à craindre pour sa vie, lorsqu'à la grande surprise de tous elle sembla si bien consolée que, si n'eût été la profonde mélancolie empreinte dans tous ses traits et l'effrayante maigreur qui la gagnait chaque jour davantage, chacun l'eût crue complètement guérie.

C'était surtout le matin que Marguerite paraissait plus faible.

Aussi sa pauvre mère, qui n'avait pas manqué de l'observer avec cette rare sagacité qui est le privilége de la sollicitude maternelle, résolut-elle de faire un petit trou à la porte de sa chambre pour s'assurer si sa fille chérie ne se livrait point à des pratiques outrées de dévotion, seules causes de l'altération de sa s nté. — La nuit venue, elle épia.

Il y avait plusieurs heures qu'elle attendait vainement, et déjà ses soupçons commençaient à l'abandonner, quand tout-à-coup, comme il pouvait être environ minuit, elle crut entendre un soupir, puis une voix faible qui murmurait des paroles entrecoupées.

Oh! mon adoré, disait Marguerite, sans doute en rêvant; je suis ton épouse bien-aimée, je t'aime... Oh! oui, je t'aime... et cependant, il me semble que tes caresses me glacent le coeur, que tes baisers portent la mort.... Ils m'affaiblissent, ils me tuent.

Puis elle poussa un douloureux soupir, et la mère n'entendit plus rien. Alors elle plaça son oeil au trou de la porte et vit . . . . jugez de la terreur qui s'empara d'elle ! — et elle vit . . . . un vampire !

Elle le reconnut de suite : c'était le jeune sire de Lahonce. Seulement, non pas le sire de Lahonce pâle, maigre et décharné par la maladie comme il l'était lors de sa dernière visite, mais le sire de Lahonce gras, frais et vermeil comme elle l'avait vu dans sa plus florissante santé.

Le spectre, debout à côté du lit, avait le corps penché sur l'oreiller de la jeune fille endormie et ses lèvres appliquées sur une veine de son cou d'albâtre. La vieille mère crut même apercevoir une goutte de sang qui coulait sur ce cou d'ivoire, en s'échappant des lèvres frémissantes du spectre. A cette terrible vision, poussant un cri épouvantable, elle tomba raide morte sur le plancher.

Éveillée au bruit de la chute de sa malheureuse mère, Marguerite accourut à son secours et fut on ne peut plus surprise de la trouver étendue sans vie derrière sa porte. Elle la releva, la porta dans son lit, lui frotta les tempes avec du vinaigre pour la faire revenir à elle, et crut la pauvre femme devenue folle lorsqu'elle se mit à raconter tout ce qu'elle prétendait avoir vu.

Quinze jours se passèrent.

Au bout de ce temps, un beau soir que Marguerite et sa mère, toutes deux assises au coin du feu, travaillaient silencieusement, elles virent, à leur grande surprise, arriver le sire de Lahonce, un peu pâle à la vérité, mais toujours bien séduisant.

En le voyant entrer, bien qu'elle se dît en elle-même qu'elle avait assurément dû être, l'autre nuit, le jouet d'un songe, la vieille tressaillit involontairement. Quant à Marguerite, elle se retourna vers sa mère avec un regard triomphant qui semblait dire : N'avais-je pas raison de ne vous point croire ?

— Est-ce bien vous, mon doux seigneur? murmura la première Marguerite.

— Moi-même, mon adorée, moi qui viens te demander en mariage à ta mère pour te faire châtelaine, répondit le jeune homme; et, se retournant vers la mère de Marguerite, il reprit avec une de ces intonations de voix qu'il savait faire si persuasives et si douces: „Vous ne pouvez me la refuser, bonne Madeleine, car au lieu de la misère qui vous accable, c'est le bonheur que je viens vous offrir.“

La vieille ne répondit rien. Quelque séduisante que fût la proposition du jeune sire de Lahonce, elle hésitait, non pas tant parce qu'il lui en coûtait beaucoup de se séparer de sa fille unique, de celle qui ne l'avait jamais un seul instant quittée depuis la mort de son pauvre Jean-Réné, que parce que — quoi qu'elle fît pour le chasser — le souvenir de la fatale nuit que vous savez lui revenait sans cesse à l'esprit.

— Eh bien! que décidez-vous? poursuivit impatiemment le jeune homme.

— En vérité, je ne sais trop, balbutia la mère de Marguerite; c'est que, voyez-vous, je ne tiens à rien tant qu'à voir ma Marguerite heureuse.

— Craignez-vous donc qu'elle ne le soit point près de moi?

— Tant que vous l'aimerez, non; mais êtes-vous bien sûr de l'aimer toujours?

— Oh! pour cela, toujours!

— Eh bien! alors, que la volonté de Dieu s'accomplisse, et que le ciel veille sur vous et sur elle!

Dès le lendemain, Marguerite partit avec son fiancé pour le château de Lahonce, où devait avoir lieu le mariage.

C'était un de ces sombres et formidables repaires, un de ces fantastiques nids d'aigle où l'imagination se plaît à loger les fiers barons du moyen âge. L'aspect seul de ces hautes murailles centenaires, heurtant le ciel de leurs masses noirâtres, vous jetait dans l'âme une poignante tristesse

qu'augmentaient encore les étranges bruits qui s'en échappaient. Nulle voix humaine ne saurait redire, nul instrument ne saurait rendre cette rauque et funèbre harmonie d'un autre monde. C'étaient des bruits tantôt faibles, tantôt profonds; des gémissements, des cris de douleur et des rugissements de colère; des grondements vagues, sourds, retentissants, semblables aux détonations lointaines d'une bataille ou aux rumeurs de l'Océan; puis des soupirs étouffés comme les plaintes d'une victime, des sifflements aigus et des mugissements sonores sur lesquels se détachait la note aiguë des oiseaux de proie. Par moments, ce grand bruit s'affaiblissait et semblait mourir dans l'éloignement comme une vague brisée; puis il renaissait, s'enflait, revenait menaçant et grondant, éclatait, se brisait dans les airs et rejaillissait en avalanches de sons insaisissables, sauvages, terribles. Mais ce qui sourtout vous saisissait d'angoisse et d'effroi, c'étaient les grincements lugubres de la herse roulant sur ses chaînes de fer pour vous laisser passage. On eût dit que des voix mystérieuses vous plaignaient d'aller plus loin.

Comme tous autres, plus que tous autres, Marguerite ressentit cette douloureuse impression. — Un frisson glacial parcourut tous ses membres, une sueur froide inonda ses tempes, et ses pensées se perdirent dans un néant sans bornes. Le désert l'environnait, le jour lui parut terne et l'univers en deuil.

Elle chancela, pâlit et se mit à trembler; les larmes ne tardèrent pas. Un cri étouffé s'échappa de sa poitrine . . . ses bras fléchirent . . . son corps se reploya en arrière. On eût dit une jeune morte attendant qu'on ait fini de creuser la fosse où elle doit reposer.

Son compagnon sentit qu'elle allait tomber . . . . il s'élança vers elle et la reçut dans ses bras.

— Qu'on m'apporte un peu d'eau, dit-il à ses gens accourus au-devant de lui, et il se mit à rafraîchir les joues et le front de la pauvre Marguerite.

Au bout de quelques secondes elle rouvrit les yeux, passa ses mains sur son visage comme pour en écarter une douloureuse vision, et regarda autour d'elle.

— Pardon, mon ami, dit-elle, pardon de t'avoir ainsi effrayé; mais je ne sais quelles folles terreurs m'ont traversé le cerveau.

— Enfant, reprit le jeune homme, qu'as-tu à craindre près de moi? Ne sais-tu pas que je t'aime, moi qui n'ai pas craint de te sacrifier tout, rang, fortune, réputation, de tout mettre à tes pieds? . . .

— Oh! parle, parle encore! exclama la charmante enfant; parle, le souffle de ta bouche est ma vie, lui seul peut calmer la frayeur qui glace mes os; répands cette douce rosée sur moi, c'est ta Marguerite, c'est ton esclave qui t'en prie.

— Marguerite, dit le sir de Lahonce, tu as des mots qu'aucune grande dame n'a jamais dits, parce que les grandes dames ignorent l'amour; et passant ses bras autour de la taille de la jeune fille, il l'entraîna doucement dans l'intérieur du château.

Marguerite dormit peu la nuit.

Le lendemain, le mariage fut célébré dans la chapelle sans pompe et sans bruit. Marguerite, encore sous le coup de vagues inquiétudes qui traversaient son ciel bleu comme d'insaisissables nuages, y frappa tous les yeux par sa pâleur de marbre. On sentait qu'un combat intérieur se livrait en elle et qu'elle était en proie à une violente agitation.

Tout s'accomplit néanmoins.

Le soir venu, ce fut en tremblant plus que jamais que Marguerite franchit le seuil de la chambre nuptiale; involontairement elle se sentait le coenr serré par d'étranges terreurs qu'elle ne s'expliquait pas à elle-même. Tout autour d'elle semblait fait pour la rendre heureuse, et cependant c'était bien plutôt de la tristesse que de la joie qu'elle éprouvait . . .

Vers minuit, comme elle commençait à s'endormir, un

hennissement sourd et un aboiement sinistre montèrent jusqu'à la fenêtre.

Marguerite tressaillit; son coeur battit bien fort dans sa poitrine.

Le hennissement et l'aboiement redoublèrent.

Cette fois, Marguerite, toute transie, feignit d'autant plus de dormir qu'elle vit son époux inquiet, troublé, agité, la regarder d'une façon étrange, puis, persuadé qu'elle dormait, s'approcher de la fenêtre en disant: „Je viens! je viens!" et sortir.

Deux heures se passèrent sans qu'elle le vît reparaître.

Au bout de ce temps il revint; mais il était froid comme glace, comme l'est un cadavre étendu sur les hideuses dalles de la morgue.

La nuit suivante, il en fut de même. Quand minuit vint, Marguerite, feignant toujours de dormir, vit son mystérieux époux se lever, prendre grand soin de ne la point éveiller, et sortir. Comme la veille, il revint glacé deux heures plus tard.

Le lendemain enfin, toujours à la même heure, il se leva encore, alluma une lumière, la passa devant les yeux de Marguerite, parut heureux de son profond sommeil, répondit:

„Me voilà! me voilà!" à des piaffements et à des aboiements d'impatience qui se firent entendre au dehors, et partit.

Marguerite se leva aussitôt, résolue à le suivre. Elle l'aperçut de loin, marchant avec défiance et regardant sans cesse derrière lui si personne ne l'épiait.

Il prenait le chemin creux qui menait au cimetière, en franchit le mur, et se glissa près d'une tombe dont la terre fraichement remuée annonçait une récente victime.

La nuit était pleine d'une désolation profonde. C'était une de ces nuits lugubres et mélancoliques où la lune, noyée dans un gouffre de vapeurs grisâtres, ne laisse entrevoir que de temps à autre ses pâles rayons tremblants

au contact de gros nuages humides et lourds. Les arbres, dépouillés de feuilles et nus comme de grands squelettes, criaient sinistrement fouettés par la rafale.

Marguerite eut grand'peur, mais le courage ne l'abandonna pourtant pas, elle se glissa jusqu'à l'entrée du cimetière et regarda.

Horreur!

Son époux et son affreux chien noir étaient tous deux au bord de la tombe maintenant à découvert, et semblaient manger quelque chose en jetant de côté et d'autre des regards brillants et épouvantables.

Les rayons de la lune tombant sur eux allongeaient leur ombre sur le sol d'une sinistre manière, — tellement qu'elle ne put s'empêcher de frémir d'épouvante en voyant s'agiter étrangement les mâchoires de son époux.

Un horrible et suprême déchirement se fit en elle. Elle comprit tout et je ne sais quel intraduisible sentiment de répulsion lui monta au coeur. . .

Cependant elle se hâta de bien vite reprendre le chemin du château, de peur d'avoir à payer de sa vie la découverte qu'elle venait de faire; et bien lui on prit, car il y avait à peine quelques minutes qu'elle était rentrée que la porte de sa chambre s'ouvrit pour laisser passage à son époux, au . . . vampire.

A son tour, il se recoucha, mais à peine eut-il pris place à côté de Marguerite qu'il tressaillit.

— Oh! oh! dit-il, nous avons bien froid pour si bien dormir.

Marguerite ne répond rien.

— Pourquoi donc, reprit-il, ne me répondez-vous pas? Vous figurez-vous donc que je crois que vous dormez.

Que dites-vous, balbutia Marguerite en ayant l'air de s'éveiller.

Je dis, continua le vampire, tout en passant son bras autour de la taille de la pauvre enfant, que votre coeur ba bien vite.

— J'ai autant de peur, il y a deux heures, quand je me suis réveillée par hasard, de ne vous point trouver là que je suis un peu malade.

— Hum ! fit le vampire.

Le lendemain, dès qu'elle fut levée, Marguerite demanda à son époux la permission d'aller voir sa mère.

Il la regarda de façon à lui faire entendre qu'il devinait qu'elle savait tout.

— Si vous ne voulez que voir votre mère, dit-il, je vais l'aller chercher.

— Comme vous voudrez, répondit Marguerite, pensant qu'elle trouverait bien le moyen d'être un instant seule avec sa mère et de lui tout dire.

Alors le prétendu sire de Lahonce sortit, monta son cheval noir, siffla son chien noir et partit.

Durant toute cette journée, Marguerite resta à sa fenêtre, ne quittant pas des yeux l'aride et immense plaine au milieu de laquelle était bâti le château de son monstrueux époux. Chaque fois qu'elle voyait une ombre quelconque apparaître au loin, il lui semblait que c'était sa mère.

La nuit la surprit ainsi, et tremblante de frayeur elle se mit à pleurer.

Tout-à-coup la porte de sa chambre s'ouvrit, et une vieille femme entra, se soutenant sur un bâton.

— Ma mère, oh ! ma mère ! s'écria Marguerite en se précipitant dans les bras de la vieille ; mais celle-ci la repoussa.

— Arrêtez, ma fille, et dites-moi comment vous vivez avec votre nouvel époux . . . Il va venir, parlez vite avant qu'il n'arrive, car si vous avez quelque secret, il ne faut point qu'il l'entende.

Oh ! ma mère, ma mère, si vous saviez. . .

— Quoi donc ? mais surtout parle bas, bien bas ; qu'a-t-il fait ?

— Oh ! ma mère !

— Parle. Voyons ?

— Oh! c'est que c'est affreux à dire . . .

— A une mère on dit tout.

— Eh bien . . .

— Eh bien?

— Dès la première nuit qu'il partagea ma couche, — quand vint minuit — il se leva. . . .

— Parle plus bas, ma fille!

— Il se leva, réveillé par les hurlements d'un énorme chien noir qui l'attendait au dehors, sortit et ne revint que deux heures après.

— C'est originalité.

— Le lendemain, il ne mangea rien . . . Comprenez-vous, ma mère?

— Non.

La seconde nuit et le second jour se passèrent de même. La troisième. . .

— Silence! . . . écoute! — Eh bien, la troisième?

— La troisième nuit, je le suivis, — ma mère! ne me serrez pas si fort! — il se leva et je le suivis. — Oh! ma mère, ne riez pas, c'est épouvantable! — Je le suivis jusque dans le cimetière voisin. — Ma mère! vous me faites mal! . . . vous me brisez la main, ma mère. — Je le regardai de loin, et comme par moment il faisait un clair de lune splendide, je vis. . .

— Et que vis-tu? Mais, de grâce, parle plus bas. . .

— Mon époux et son chien. — Souffrez-vous, ma mère? votre haleine est brûlante. — Mon époux et son chien assis au bord d'une tombe entr'ouverte. A la manière dont remuaient leurs mâchoires, je devinai. . .

— Tu devinas. . .

— Eh quoi! n'avez-vous pas compris?

— Non, achève.

— Eh bien, mon époux est un vampire. — Ah! vous n'êtes pas mère! . . . Malheur à moi!

En effet, le vampire se dressa devant elle, grimaçant d'une manière infernale.

Il la regarda quelques instants, puis il plongea ses ongles dans le sein de la jeune fille dont le sang jaillit en rouges cascades sur sa peau blanche comme la neige.

La pauvre Marguerite était morte.

Ce soir-là, le vampire et son chien firent un bon repas.

Ernest de Garay.

VOCABULAR

der

gegenwärtigen nordfranzösischen Volkssprache.

Enthaltend:

1) eine Auswahl der gebräuchlichsten Wörter der Hauptmundarten; 2) die aus diesen Mundarten in die jetzige Pariser Volkssprache, sowie in die neueste Schriftsprache übergegangenen Wörter; 3) eine Anzahl der jüngsten Neologismen anderer Herkunft.

Abkürzungen:

Bourg. — Bourgogne.
Centre — Berry, Nivernais, Bourbonnais.
Champ. — Champagne.
Fr. Comt. — Franche-Comté.
H. M. — Haut-Maine.
Lorr. — Lorraine.
Norm. — Normandie.
Paris. V. — Pariser Volkssprache.
P., Pr. — Patois, Provinz.
Pic. — Picardie.
Poit. — Poitou.
Wall. — Wallon.

(Die Zahlen bezeichnen die Seite, wo ein Wort im Buche erklärt ist.)

VOCABULAR.

A.

Abaubi, verblüfft, Champ. Centre; abaubé, Norm., ébeubi, Pic.; cf. baube.

Abayer st. aboyer.

Abéquer, d. i. donner la béquée, füttern. Pic. u. Paris. Volkssprache.

Ablais, m., Korn, Saat. Pic. Champ.

Abominer, verabscheuen, in den meisten Patois.

Aboter, abouter, angränzen, anstossen; erreichen; verschleissen; vollenden. Centre. (G. Sand).

Abouler, bringen, schnell bringen; geben, übergeben; schnell herbeikommen, in allen Patois u. d. Pariser Volkssprache.

Abouter, cf. aboter, verschleissen.

Abre, Baum, in allen Patois; südlich von der Loire auch âbe. Die alte Aussprache findet sich noch in candelabre. Nach Vaugelas war abre, mécredy, mabre, Hofaussprache.

Abrier st. abriter.

Acagnarder, s' — u. s'acagnardir, faullenzen, faul oder feig werden; eigentl. sich ducken oder verkriechen wie ein Hund (cagne, Hündin; als Adject. feig, faul), alle nordfrz. Patois u. Paris. Volkssprache.

Acciper, stipitzen, stehlen, Norm., Champ., Centre u. Paris. V.

Accoiser, d. h. rendre coi, beruhigen, Centre, Molière, Bossuet.

Accouffler s' —, niederhocken, nordfrz. Patois u. Paris. V.

Accrêté, eig. den Kamm hoch tragend, hochnasig, hochmüthig, Centre (G. Sand), in Poitou und Saintonge: acrêté.

Acouter st. écouter, in den meisten Patois; die alte Volksaussprache wie schon Trévoux bemerkt.

Afaîter, affaîter, d. h. élever en faîte, aufschobern, aufhäufen. Centre (G. Sand).

Afant st. enfant, in Lothringen, in der Picardie u. Champagne, éfant in der Normandie u. in Belgien.

Affener, d. h. donner du foin, füttern; speisen, Centre (G. Sand), Poitou, Saintonge.

Affistoler, schmücken, zieren, Centre, Pic., Fr.-C., Norm.; betrügen, verlocken, Champ.

Affoler, verwunden, misshan-

deln, prügeln, in den meisten Patois u. d. Paris. V.

Affranchisseur, Verschneider (châtreur) von Thieren, Centre, in Westfrankreich bes. von Pferden, cf. saneur.

Affronter, verführen, verschimpfen, daher affronteur, Verführer, Norm., Centre, Pic. u. Neologismus (p. 248).

Affut, m., gute Anlage, Geschick; homme d'affut, ein geschickter, kluger Mann. Pic., Maine u. Paris. V.

Affuter, zurichten, wohl ordnen, einrichten, ib.

Affutiaux, Schmucksachen, Nippsachen; Kleinigkeiten, Sächelchen, in allen Patois u. in der Pariser V.

Aga, ei sieh, sieh einmal! ein allgemein bekanntes Patoiswort, nach Roux (1750), früher auch in Paris gebräuchlich.

Agace oder **agasse**, Elster. Centre, Norm., Champ.; agache, Pic.

Agissements, pl. das Thun u. Treiben, die Akte, Neologismus.

Agonir und **agoniser**, mit Schimpfworten überhäufen, in allen Patois u. Paris. V.

Agot, 301.

Agotas, 301.

Américaine, f., Wagen mit vier Rädern, Neologismus.

Animau st. animal, wie chevau st. cheval, in Berry.

Angelot, Processionsengel; so heissen in mehreren Provinzen die weissgekleideten Kinder bei Processionen.

Ante, Tante, Pic., Norm., Maine, Anjou.

Anuit, heute, cf. enhui.

Apiper, verlocken, verführen, Norm., Maine.

Appeleur, 77.

Apport, Kirmes, in Berry u a. Pr.

Arbanie, 216.

Ardre, brennen, Centre; arder, Pic., Norm., Champ.

Arias oder **arrias**, m. Widerwärtigkeit; Hemmniss; alle P.

Armailli 335.

Arsouille, m. und f., liederlicher u. schmutziger Mensch, in allen Patois, ausgen. d. Burgundische, worin das Wort: „langweiliger Mensch; verzogenes Kind“ bedeutet.

Artiste, Vieharzt, st. artiste vétérinaire; gewöhnlich nennen sich so die Schmiede mit demselben Rechte, womit die Haarkräusler sich artistes capillaires und die Hühneraugenschneider professeurs pédicures nennen.

Assemblée 202, 310.

Assir s' — st. s'asseoir, in den meisten Patois; s'assidre in Berry, davon das Partic. passé assidu neben assis.

Assoter, närrisch, dumm machen; langweilen, Centre, Pic., Norm.

Astiquer oder **asticoter**, fortwährend stacheln, quälen, schikaniren. Norm., Centre, Pic. — asticoter, mit ders. Bedeutung, Paris. V.; astiquer, blank putzen, reizen, quälen, ibid.

Assureur 335.

Attifage 11.

Atout, m., Schlag, Ohrfeige, in allen Patois u. in der Paris. V.

Attrape, f., Falle, Schlinge. Pic.; Scherz, Lüge, in der Paris. V.
Aumaille 335, Hornvieh. Norm., Centre, Champ.
Autan 368.
Avaler, hinabsteigen, herunterbringen, fallen machen. Pic., Norm., Champ., Centre.
Avaleur (de vin), Schröter, in der Champagne.
Aveine, avène, Hafer. Centre, Norm., Pic., Fr.-C., Paris. Volksspr.; nach Th. Corneille (Rem. de Vaugelas I. 298) die Pariser Ausspr. im 17. Jahrh.
Avette, Biene. Centre, Norm.
Avis (m'est) 189.

B.

Baffe, f., Ohrfeige. Pic., Norm.; baffre, Faustschlag im Gesicht, Paris. V.
Bagou oder bagoul (l stumm), Geschwätz, nordfrz. Patois u. Paris. V.
Bagouler, schwätzen, ib.
Bailler, geben. Centre u. die meisten Patois.
Bal, ball 227.
Balle 49.
Balle 258, oreiller de balle, Kopfkissen mit balles d. h. Hülsen von Haferkörnern gefüllt. Man braucht solche in der Bretagne, Normandie u. andern Provinzen.
Baller 227.
Balthazar 87.
Bangarde, Feldhüter, in Lothringen.
Bambocher, faire des bamboches, liederliche Streiche machen, flott leben. Norm., Centre u. a. P., Paris. V.
Barguigner, feilschen. Pic., Norm.
Barow, barraw 263.
Bastide 71.
Bastringue, schlechte Kneipe; Kneipenlärm, in den Patois u. in der Pariser Volkssprache. Im Pic. bedeutet ausserdem bastringue: Sudler; liederliches Weibsbild; bastringueuse in der Paris. V. Besucherin von öffentl. Tanzlocalen.
Basvestier, Name der Bauern von Maine (von der Form ihrer Jacken, vestes).
Baube, Stotterer. Norm., Maine; baubayer, stottern, ib.
Bécot, m. Kuss. Norm. u. Paris. V.; bec in der Picardie.
Bécoter, küssen, ib.
Belin (gewöhnlich gespr. blin), Widder; Schaf. Norm., Maine, Champ.
Berbis st. brebis, in allen Patois u. in der Paris. V.
Beret 365.
Berlauder, bummeln, kneipen, ib.
Bernique (auch bernike), nein! nichts da! in allen nordfrz. Patois, auch in Berry, 188.
Berrichon, in der Provinz selbst der populäre Ausdruck, wogegen berruyer der des höhern Stiles. In ähnlicher Weise Savoisien st. Savoyard, un député Savoisien, wegen der Nebenbedeutung von Savoyard.
Bers, Wiege. Norm., Maine.
Biaude oder blaude, Kittel, in den meisten Patois, nur Picardisch: bleude.
Bien 8.
Blin cf. belin.
Blonde, Geliebte, Schätzchen. Centre u. Paris. V.

Blouque st. boucle, in den meisten Patois.

Bocage, Waldgegend, der waldige Theil des Landes, in der Vendée, Norm. u. in Berry; daher bocain, paysan du bocage.

Bonhomme, Bauer, alter Mann, in Berry, Touraine, Maine u. a. (in Berry auch Bounhoume gespr.); daher der Ausdruck Jacques Bonhomme d. h. les paysans.

Bonhommerie, kleine Ortschaft, Dorf, ib.

Bonnes gens! Ausruf des Bedauerns und des Wohlwollens mit der Bedeutung: ach! mein guter Freund! Was wollen Sie! Berry, Nivernais, Touraine.

Bordage, kleiner Meierhof (auch borde und borderie) in Berry u. a. Gegenden an der Loire, H. Maine u. Norm.

Borde, cf. bordage.

Bos st. bois, Busch. Pic., Champ., Norm., Bourguignon, Franc-Comtois u. selbst Limousin u. Gascon.

Bosco, bes. als Schimpfwort, Buckliger. Pic., Norm., — boscot, fem. boscotte, Par. V.

Boucaner, Lärm machen, ausschelten, Pic., Norm. und Paris. V., von boucan, Lärm, ibid., auch im Jura.

Bouchon, Kneipe, in den meisten Patois u. Paris. V.

Bouèbe 336.

Bouffer, viel essen; aufblasen. Centre, Pic., Norm., Paris. V.

Bourbonnichon, der populäre Ausdruck für Bourbonnais, habitant du Bourbonnais. Centre, cf. Nivernichon und Berrichon.

Bourg, jede Ortschaft, auch der kleinste Weiler, wenn nur eine Kirche dabei ist; in Berry, Nivernais u. a. Pr.

Bourgeois 193.

Bourrée 224, 399.

Bourri, Esel. Norm. u. a. P.

Bousin, m., grosser Lärm; schlechtes Haus; Patois u. Paris. V.

Bouter st. mettre, in den meisten Patois.

Brandin, auf der Heide (brande) erzogen, von Pferden u. a. Thieren. Centre, Touraine a. a.

Branle 339.

Brebiage, m. Schäferei, un brebiage conséquent, eine beträchtliche Schäferei. Centre (G. Sand).

Brehain, unfruchtbar.

Bricoles 373.

Bricote, bricotier 337.

Brouche 409.

Broute, m., Brot. Pic., Franc-Comtois; broult, im Vogesenpatois.

Busse, f., kleine Tonne, demi-pièce, Norm.; buse, Champ.

Buvard 102.

Buvassier oder buvatier, Säufer. Pic., Maine u. a. P.

Buvette 203.

C.

Cabas, flacher Korb von Stroh, diese Bedeutung ist in Mittelfrankreich allgemeiner als die von der Akademie angegebene: Feigenkorb.

Cabasser, betrügen, Norm.; schwätzen, H. Maine; schüt-

teln, Centre; schwätzen, betrügen, stehlen, Pariser Volkssprache.

Cabochard, hartnäckig, cf. caboche.

Caboche, Kopf, in den meisten Patois und in der Paris. V.

Cabre, Ziege, Pic. Champ. Franche-Comté, Auvergne, Gascogne, Quercy u. Dordogne.

Cabrioleur 49.

Cachotier, Geheimthuer. Pic. Norm.

Caévas 301.

Cacou, cf. cagot u. pag. 301.

Cacouard, fröstelnd, kränklich. Norm. Pic. cf. 301.

Cadot, Armstuhl für Kinder, Champ. Pic. Rouchi u. a.

Caffos 301.

Caforniau, capharnion, Geräthekammer. Centre (G. Sand); in der Schriftsprache auch capharnaum.

Cahet 301.

Cagne, feig, faul. Pic. u. a. P.

Cagner u. cagnarder, sich feige zeigen, ib.

Cagot, nach Ducange der Name, womit die heidnischen Gascogner die christlichen Gothen bezeichneten und der in ihrem Munde ebenso wie chretien (die Patoisaussprache ist crétin) zum Schimpfworte wurde. Für Cagot sagen viele Patois cagou u. cacou. cf. pag. 301.

Cagou, cf. cagot u. pag, 301.

Caillenne oder cayenne, Frauenmütze m. Ohrklappen. Berry.

Calendeau 375.

Calendaire 375.

Californien, californisch, d. h. reich, Paris. V. u. Neologismus (8).

Caligneau 375.

Câlin, Betrüger, Bettler. Centre.

Calotte, Schlag oben auf den Kopf, in allen Patois u. in der Paris. V., daher calotter, donner des tapes.

Calotin od. calottin, Pfaff, ib.

Camada rodona 227.

Can, cf. canne.

Canard, cane, canette, Schmeichelwörter für Kinder. Centre.

Cancaner, schwätzen, durchhecheln (faire des cancans 40); den Cancan tanzen. Par. V.

Cane 149.

Canne, Kanne, Kännchen, Norm. das Diminut. canon, in ganz Nordfrankreich, auch in der Pariser Volkssprache, in der die Abkürzung can, m. sehr gebräuchlich. — Prendre un can sur le comp (comptoir) sagen die Ouvriers und Voyous.

Cap dé jouvén 398.

Capharnaum cf. caforniau.

Capon (d. h. chapon), Feigling. Norm. u. Paris. Volksspr.

Caponner, feig handeln, sich feig zurückziehen, ib.

Capot 301.

Capoute, todt, verloren (caput), vom Soldatenargot in die Patois übergegangen.

Caque, Maass von 32 oder 40 Pfund Korn, je nachdem man den neuen oder den alten Scheffel nimmt. Maine. — In der Champagne ist es ein Fässchen Wein von 126 pintes (1 hect. 3 lit.).

Caqueux, caquoux 301.

Caquin 301.
Carabas, alter Wagen, Norm, alter Prunkwagen, Paris. V.
Carême-entrant, Fastnachtszeit, in den meisten Patois, carmentran in der Auvergne.
Carne, schlechtes Fleisch Centre, Pic. Norm., H. Maine, Paris. V.
Carotter, beschwindeln (tirer des carottes), Norm., Par. V.
Carotier 338.
Carthagène 398.
Casse-museau, m. kleine runde Kuchen aus weissem Käse u. Eiern. Centre, H. Maine, Norm; Apfelkuchen in den Vogesen.
Cassine, f., kleines verfallenes Haus, Hütte. Pic., Champ., Norm., Centre.
Castille, Zank, kleiner Streit, nordfrz. Patois u. Paris. V.
Causette, kleine Unterhaltung, Plauderei. Pic., Norm., Centre (G. Sand).
Cavarnier, Pferdewärter, Pferdejunge. Bei Wettrennen in Berry u. a. findet stets eine course des cavarniers statt. Der Cavarnier ist meistens ein Bursche von 10—14 Jahren, der die Pferde ohne Sattel zureitet u. alle Eigenschaften eines Gamin hat.
Cayenne, cf. caillenne.
Celebret 102.
Cendroux, voll Asche. Centre (G. Sand); cendrouillon statt souillon. Pic.
Censément, vermeintlich, wie man glaubt, Pic., Norm.
Cers 368.
Chafaud, Schaffot, Gerüst. Centre.
Chaire st. chaise, Stuhl. Centre, Maine, Norm.
Chamaillade 329.
Champi, champis, auf dem Felde geboren, Findling, uneheliches Kind; unglücklich. Centre, Maine u. a.
Chantiller 190,7.
Chastre 68.
Chaume, chôme, f., unbebautes Land, Weideland, Viehtrift. Centre u. in mehrern andern Provinzen z. B. les chaumes des Vosges.
Chauvet, Ochse mit kurzen Haaren. Centre (G. Sand).
Chenu, stark, tüchtig, vortrefflich, reich. Centre, Maine, Norm., Pic. u. in der Par. Volkssprache.
Chenûment, adv., auf eine tüchtige, vortreffliche Weise; ib.
Chef des fieux 183.
Chère, Gesicht. Norm.
Cheret, kurzer, enger Mantel. Centre (G. Sand).
Chétiveté, Schwächlichkeit, Jämmerlichkeit. Centre.
Chevau, in Berry u. Nivernais sagt man un chevau, des chevals, un animau, des animals. — kevau u. gueveau, Pic. k'va u. j'va. Norm.
Chic, Geschicklichkeit, Gewandheit, Erfindungsgabe, Geschmack, in allen Patois; über die Bedeutungen in der Pariser Volkssprache und als Neologismus cf. la France comique, pag. 385.
Chiper, wegstipitzen, stehlen. Pic., Norm., Centre, Par. Volkssprache.
Chipie, zänkisches, widerliches Weib, Xantippe; hochnasiges

Weib, in den Patois u. in der Par. V.

Chipoter, sich an Kleinigkeiten aufhalten, feilschen. Pic., Norm., Paris. V.

Chique, grosses Stück (bes. Brod). Pic., Centre.

Choc! Interjection um das Gefühl der Hitze auszudrücken; chou! bei grosser Kälte. Patois Lorrain; — am Niederrhein sagt man schuck! bei Kälte.

Chol, chole 291.

Chôme, cf. chaume.

Chose, cf. machin.

Chouan st. chat huant, Eule. Norm., Maine u. a. P.

Chouette, ausgezeichnet gut oder schön, magniperb, sagt Kladderadatsch, was auf diesen populären Ausdruck ganz gut passt. Patois u. Par. V.

Chouler 291.

Choumaque, Schuhmacher. Norm. (Orne), Lorrain, Franc-Comtois; — chomake, Pic. choumaque und choufflite, in der Paris. V.

Chrétien, Mann, Mensch; adj. menschlich; parler chrétien, franz. sprechen. Centre.

Chronométrie 136.

Cimeau 69.

Cimée 69.

Circassienne, Stoff aus Wolle u. Leinen. Champ.

Clamer, cf. exclamer u. pag. 23.

Clampin, träg, nachlässig. Centre, Norm., Paris. V.; cliampin, in Metz; — im Picardischen bedeutet es ausserdem: hinkend, in der Champagne: hinkend, faul.

Clampiner, nachlässig thun, herumfaulenzen. ib.

Cloque, cloke, Glocke. Pic., Rouchi, Centre.

Clokeman, Glöckner. Pic.

Clopiner, hinken, Norm. Pic., — cloper. Centre.

Closerie, f. kleiner Meierhof. Centre, Maine, Norm.

Closier, kleiner Pächter, kl. Bauer. ib.

Cluber, Klubsitzungen halten. Neolog. v. 1871.

Cocadrille, coquadrille, f. phantastisches Reptil, welches nach dem Volksglauben aus dem Ei (coque, coco) eines Hahns entstanden ist; gespensterhaftes Thier in alten Ruinen. Centre (G. Sand). Wahrscheinlich v. crocodile.

Cocagne, f., Ueberfluss, Pic. u. a., cf. La France comique pag. 25.

Cocasse, adj., lächerlich, komisch, Pic., Champ. u. in den meisten a. Patois.

Coco, Ei, Norm., Par. Volkssprache, coca Pic.

Coco, hässlicher schmieriger Bursche. Quel vilain coco. Norm. — In der Pariser Volkssprache: Kopf; Sonderling; davon seit 1850 cocodès, reicher Einfaltspinsel, der von den Cocottes oder cocodettes gerupft wird.

Cocotte, f., Huhn. Centre, Norm. — Galantes Dämchen, Paris. Volksspr.

Coësre 301.

Cofin, m., Korb, Centre, Pic. u. a. P. — Behälter. Lorrain.

Colibert 301.

Colle, f., Lüge, Pic., Norm. u. Par. Volkssprache.
Compagnon, Kerl, kräftiger Mann, compagnonne, Virago, kräftiges Weib. Centre und in der Schriftspr. v. Dichtern (V. Hugo u. a.).
Comportement, m., Gesundheit; Betragen. Centre (G. Sand).
Conard, närrisch, dumm. Norm., Pic., Champ.
Conribe 231.
Conséquent 40.
Contrapa 226.
Corbeau 104.
Corillette, f., kleiner Riegel (coreil oder courrail). Centre.
Cornicouet 231.
Cors, Contraction v. Cahors; eine Traubenart heisst cors d. h. raisin de Cahors. Corsain st. cahorsain, habitant de Cahors; hieraus haben das Volk u. die Academie corps-saint gemacht.
Corsé (vin), starker, edler Wein. Champ.
Coue oder couard, Schwanz (queue). Centre, Maine, Norm.
Coulée 276.
Coursière, f., Hof einer Wohnung. Centre (G. Sand).
Courtil, m., kleiner Hausgarten. Norm., Pic.
Craché, ähnlich. C'est lui tout craché. C'est son portrait craché. In der Volksspr. u. bei Lafontaine u. Voltaire.
Crane 69.
Craneur 69.
Craque, f., Aufschneiderei, Lüge, in den Patois u. in d. Par. V.
Criquet, Heimchen. Pic., Norm.; cricket, Engl.
Cri-cri 222.
Crincrin, Violine, P. u. Par. V.
Cromlech 231.
Crompire, f., Kartoffel, Grundbirne. Pic., Franc-Comtois, Wallon und in der Paris. V.; gombire, in Lothr. — Soll nach Corblet durch die Invasion von 1815 nach Frankreich gekommen sein.
Cueillette, f., Weinlese. Champ.
Custaud, custos, Küster. Norm. u. a.

D.

Dabée, f., Platzregen. Norm., Maine.
Dadais, m., Tölpel. Pic., Champ.
Dare-dare, eiligst. Paris. V.
Débagouler, plappern, schwätzen. Centre, Pic., Norm., Paris. V.
Débine, f., Elend, Unglück. Centre, Pic., Paris. V.
Débouler, sich schnell fortmachen, weggehen. Norm., Pic., Wallon.
Débreteler 329.
Décaniller, sich feige wie ein Hund aus dem Staube machen, fliehen. Pic., Norm., Centre, Paris. V.
Décapiteur 236.
Décotter, aufhören. Centre (G. Sand).
Dégalocher, abputzen, reinigen. Centre (G. Sand).
Déluré, durchtrieben, pfiffig, keck, in den meisten Patois.
Déniché, geweckt, schlau. Pic., Berry.
Deribe, gewöhnlich dribe, f., das Austreten des Wassers, die Ueberschwemmung. Centre.

Désenfarger, freimachen von den enfarges d. i. entravers, loslassen. Centre, Maine.
Désinvolture 99.
Desserre 10.
Dessour, dessur 37.
Détente 10.
Déturber, verwirren. Pic., Centre; détourber, Maine, Norm.
Dévaler, hinabsteigen, in allen nordfrz. Patois.
Dévallée, f., das Hinabsteigen, der Abhang. ib.
Devantier oder **devanteau**, m., Schürze. Centre, Norm., Maine.
Devinette, f.. Räthsel, Charade, Pic., Norm., Lorrain, Rouchi; devinotte Franc-Comt., Auvergnat.
Diable assoupissant 251.
Dinette, f., kleines Essen. Pic., Lorrain.
Disette, f. Gerede, Geschwätz; üble Nachreden. Centre (G. Sand), Maine.
Diversieux, adj. andrer Meinung, neckisch, launenhaft. Centre.
Dodo, m., Bett; faire dodo, schlafen, terme enfantin. Pic., Norm., Maine, Paris. V.
Dolmen 231.
Dondon, f., dicke Frau. Pic., Norm.
Dormille, m., Schlaf, Schlaflust. Centre.
Doudou 201.
Doué (mal) 224.
Doutance, f., Verdacht, Zweifel. Centre (G. Sand), Pic., Norm.
Drac 373.
Drapeaux, Windeln. Centre, Pic., Norm.
Dressage, m. die Aufrichtung; der Aufputz, Putz; die Toilette. Centre u. a. P.
Dret st., droit. Centre, Pic.
Dribe, cf. deribe.
Ducace 201.
Ducasse 201.
Durant que, in Berry u. Nivernais stets statt pendant que gebräuchlich; in der Schriftsprache veraltet.
Durer, warten, gedulden, erwarten. Centre, Pic., Norm.

E.

E, in Lothringen statt des anlautenden frz. a fast durchweg u. mehr als in andern Provinzen, z. B. émi, ébit, édreut, émer.
É vos! in Lothringen, familiär st. bon jour, ebenso é du! st. au revoir!
Ébader, erweitern, öffnen. Centre.
Ebbe, f., Ebbe, Norm. èbe, in der Pikardie. „Tout ce qui vient d'ebbe s'en retournera de flot.“ Altes norm. Sprichw.
Éberluqué, unüberlegt, leichtsinnig. Pic. und a. P. — synon. évaporé.
Ébaubi, verblüfft. Pic., cf. abaubi.
Éboiter, hinkend machen oder werden. Centre (G. Sand).
Ébourriffant 14.
Ecaloter, enthülsen, Pic.; écaler, Norm. u. a.
Ecarbouiller, zermalmen, zerquetschen, nordfr. Patois und

Paris. Volksspr. Nebenformen escarbouiller, écrabouiller.

Echalier, bed. nach der Akademie: Feldzaun, Pfahlzaun; diese Angabe ist aber nur für die Champagne richtig, da das Wort fast in ganz Nordfr. eine leiterförmige kleine Stiege (ein Brett, Querholz) bez., welche in Hecken zum Uebersteigen angebracht ist, in mehreren Theilen Deutschlands Stiegel genannt. Schmeller Baier. W. III. 624. Stalder Schweiz. Idiot. II. 398; am Niederrhein Stegel.

Écraigne, Erdhütte. Pic.; hutte presque souterraine dont la toiture excède à peine le niveau du sol et où l'on se réunit pendant l'hiver pour faire la veillée. Pic. (Corblet). — In andern Provinzen sind die écraignes Erdhütten und Gruben zum Aufbewahren von Getreide u. dgl., wie die Silos in Algier.

Eclocu, der jüngste Nestvogel. Norm., Maine u. a. P.

Écoeurer, das Herz herumdrehen, anekeln; daher écoeurant, ekelhaft, zum Brechen. Centre, Mayenne, Norm., Champ., Pic. — in der Champ. écour, dégoût.

Écrivasser, schlechtes Zeug schreiben. Norm.

Éduquer, erziehen, in den meisten Patois.

Ed, de, Norm., z. edpuis, depuis.

Efant 207.

Effe, Wasser, in vielen Ortsnamen, südlich von der Loire.

Egailler, Addenda zu pag. 314. Die Manceaux sagen zu einem Einfaltspinsel: Le jour où le Saint-Esprit s'est égaillé sur l'sapôtres, tu n'y étais point mon pauv'gars. Neuerdings auch in der Schriftsprache: La joyeuse cavalcade s'égailla dans une large plaine, comme un pigeonnier s'éparpille dans le ciel bleu. E. About, le Fellah, 269.

Égaudir s'—, sich freuen, ergötzen. Pic.

Égraffigner st. égratigner, zerkratzen, in allen nordfrz. Patois und in der Paris. V.

Ein, Pic. un; im Wallon: in.

El, der picard. Artikel le, la.

Emaier s'-, sich beunruhigen, erstaunen. Pic., Norm. u. a.

Émalicer, reizen, ärgern. Centre (G. Sand).

Embabouiner, das Gesicht verhüllen. Centre u. a. P.

Emberlificoter, verwickeln, umstricken, bestricken, beschwindeln, in allen Patois u. in der Paris. V. Nebenformen: emberlauder, emberliner, emberlafer. Im Franz. emberlucoquer.

Embobeliner, umwickeln, beschwatzen, bethören, täuschen. Centre, Norm., H. Maine, Champ. u. in der Par. V.: embobiner.

Embricoler, beschwindeln. Centre.

Embrouillamini, m., Wirrwarr, Durcheinander, Verwirrung. Centre, Champ., Maine, Norm, u. Paris. V.

Embruncher, verdunkeln, verdecken; trüben, verwirren. Centre.

Émi, ami. Lorrain, Centre.
Emmi, au milieu. Pic., Norm., — gesprochen anmi. Centre.
Émon st. n'est-ce pas. Pic.
En st. à vor Ortsnamen, Norm., bes. Centre und südlich, z. B. en Avignon st. à Avignon; daher in vielen Ortsnamen en oder an z. B. Anvaux, Anroche.
Encadrer 81.
Encouleurer, färben. Centre (G. Sand) u. a. P.
Endêver, endiabler, ausser Fassung bringen, quälen; ärgerlich sein. Centre, Pic., Paris. V.
Endret, endroit, Norm. bedeutet: Heimathsort, Heimath. Centre.
Enfarges, f. pl., eiserne Fussfesseln für Pferde auf der Weide. Centre, H. Maine; daher enfarger, Fussfesseln anlegen. Nebenformen in andern Patois: enferger, enforger.
Enflamber s'-, in Flammen gerathen, aufflammen. Centre, H. Maine u. a.
Enfoncer, betrügen, anführen, zum Besten halten. Norm. u. Paris. V.
Engâner, in den Koth werfen oder bringen; betrügen, täuschen, Centre; in der Bedeutung betrügen, täuschen, enganer im Pic. u. Niedernormannischen. Vielleicht liegen hier zwei verschiedene Zeitwörter vor, von denen das erste engâner von gâne, Kothlache (Centre), das andere, wie das ital. ingannare nach Diez vom althochdeutschen gaman, Spiel, Scherz, abzuleiten wäre.
Engueuler, heruntermachen, m. Schimpfwörtern überhäufen, ein sogen. terme poissard in Nordfrankreich, auch in Paris; die Nebenform engouler bedeutet: mit weit aufgesperrtem Maule packen, verschlingen; daher
Engueuleur, Besudler, Schriftsteller, der seine Feder in den Schmutz taucht und damit seinen Gegner bespritzt; bei den grossen Paris. Journalen heisst so der offizielle Bullenbeisser u. Polemiker.
Enherber od. ennerber, vergiften. Pic., Champ.
Enhui, ennuit, anuit, heute. Pic., Maine, Champ. u. a. Patois.
Ensauver s'-, sich schnell davon machen. Centre (G. Sand), H. Maine u. a. P.
Entour, ungefähr, Centre u. a. Patois.
Entrain, die Hausarbeit, das geschäftige Treiben, Hin- und Herlaufen auf einem Pachthofe. Centre.
Envoierai, fut. v. envoyer. Centre.
Éplette, f., jedes Werkzeug (Säge, Messer, Beil, etc.), daher das Zeitwort éplèter (v. exploiter), ein Werk schnell abmachen. Centre, Champ., H. Maine.
Équipe, f., eine zusammengehörende Gruppe von Arbeitern, daher chef d'équipe, chef d'atelier. Centre; jetzt allgemein bei Wege- u. Brückenbauarbeitern, sowie an Eisen-

bahnen gebräuchlich; im Argot der Pariser Typographen ähnlich: équipe, les ouvriers qui composent une commandite.

Éraillure 190, 3.

Ereiner st. éreinter, lendenlahm machen, Centre (G. Sand) u. a. Patois, auch bei Rabelais.

Erlequin, Irrwisch, Gespenst, Champ.

E,anlaut. vor s escandale, estatue, especial, esquelette, häufig in Berry und im Bourbonnais.

Esbigner, s'-, entwischen, sich wegstehlen. Centre u. Paris. Volkssprache.

Escarmoté 43.

Escoffier, todtschlagen, umbringen, Centre und Paris. Volkssprache; escofir, im Provenzalischen.

Espardanyeta 227.

Espérer, in der Bedeutung: erwarten, worauf rechnen; befürchten. Centre, Norm., H. Maine.

Esprité, geistreich. Centre und Pariser Litteratenargot; schon bei Saint-Simon.

Essart, Brachland; Rodeland, in allen nordfrz. Patois.

Essorillé, essourillée, aufgeweckt, lebhaft. Centre u. a. Patois.

Essoté, verblüfft, ganz dumm vor Verwirrung. Centre (G. Sand), das Zeitwort heisst:

Essotir, betäuben, verblüfft u. verwirrt machen, ibid.

Estoc, auch estoque, Geist, Geistreichigkeit. Pic., Lorrain u. Paris. Volkssprache.

Estrain, meistens étrain gesprochen, Stroh, in allen nordfrz. Patois, auch in Lothringen.

Estropison, Verwundung; Knochenbruch. Centre (G. Sand).

Étalon, Hengst, auch vom Stier und Esel. Centre u. a. P.

Etou, étout, auch. Centre, Champ. u. a. Patois; cf. itou.

Etrain, cf. estrain.

Etrange st. étranger, Centre, une personne d'étrange. un étranger.

Étret, étroit, Centre; auch die Ausspr. von Lafontaine Liv. III, 8, IV. f. 6. auch Norm.

Étuguier, étudier. Centre u. Molière, femmes sav. II. 7.

Evu st. eu. Centre, Par. V.

Eule, Oel, Pic., Franc-Comtois; ole, Wallon.

Euskarien 406.

Évah, interj., Ausruf des Erstaunens und der Bewunderung. Centre. Ein ähnlicher Ausruf ava! ava! kommt schon im Munde Clotars bei Greg. Tur. IV. XXI vor; bei Plautus evax!

Evailler 314.

Exhilarant 1.

Exclamer, 8. Neologismus, obgleich exclamation der Schriftsprache angehört. Jetzt braucht man auch clamer, ausrufen, rufen, laut sagen.

Excusez! ironischer Ausruf; Quelle belle toilette, excusez! Centre.

Exsangue 98.

F.

Fa, f., fau, m. Buche. Centre (auch fayard u. foyard);

fau, fouteau, in der Normandie, Mayenne, Champagne.

Fabricien st. marguillier, Kirchenverwalter, Kirchenvorsteher.

Fade, fadette (213), Fee, Hexe. Centre. Das Masc. fadet ist das frz. farfadet.

Faignant, Pic. u. Paris. Volkssprache; faigniant, Centre, le Maine, Norm., Faulenzer, Tagedieb. Man hält es bald für das Particip von faindre, zusammenknicken, faul sein (Norm. u. Champ.), bald für das Partic. v. feindre. Un faignant est celui qui n'accomplit sa tâche qu'en feignant de travailler. (Corblet, Glossaire du patois picard), bald für eine Nebenform von fainéant, welches man durch qui fait néant (rien) erklärt.

Fait, Habe, Vermögen. Norm., le Maine u. Centre.

Fanchon, Franziska. Norm.

Fantoche, Drahtpuppe, Hanswurst eines Marionettenspieles. Dieser neueste Neologismus findet sich u. a. in A. Glatigny. Le Fer rouge. 1870.

Ce fantoche cassé que dans ses doigts étroits
La démence a saisi, c'est Napoléon trois.

Faquin, Stutzer, Windbeutel. Centre u. in allen nordfranz. Patois.

Farandole 339.

Faraud, aufgeblasener Stutzer, Windbeutel. Centre, Pic., Norm.; in Lothringen, in den Vogesen u. im Jura bezeichnet man mit farot jeden Prahlhans. — In der Pariser Volkssprache bedeutet es jetzt: Herr, feiner Herr (parce que les messieurs, sagt Delvau, ont ordinairement l'air fiérot (st. fier, in der Paris. Volkssprache u. in Berry); faire son faraud st. s'endimancher, sich aufdonnern, sich herausputzen.

Fau, cf. fa.

Faut-il! (faut-il). Diesen Ausruf, den man südlich von der Loire so oft hört, braucht man 1) elliptisch zur Verstärkung eines andern Ausrufes: Qu'ils sont malheureux! faut-il! — Mon Dieu! faut-il! 2) als Ausdruck des Erstaunens oder des Bedauerns. Faut-il que je sois malheureux! Faut-il m'être engagé dans cette affaire! Der Ausruf: Faut-il voir! am Schlusse eines Satzes bezeichnet die Bewunderung: Y a-t-il de l'herbe dans ce pré! faut-il voir!

Fay, Buche, in vielen südfr. Ortsnamen.

Fermier u. métayer verschieden 317.

Ferrade 383.

Ferlampier, Tagedieb, Faulenzer. Norm., Pic., Champ. u. a. Patois, auch frelampier.

Ferte, f., lange Stange zum Springen; in Anjou u. le Maine.

Fi, ma fi, ma fine oder **ma figue**, statt ma foi! traun! meiner Treu! Centre; die Pikarden sagen: ma fi, öfters jedoch: ma fike, ma fingue oder ma fikette! Die Normannen: ma

fingue, ma finguette! Die Manceaux: ma finte!

Fiance st. confiance. Centre, le Maine, Norm.

Ficeler 68.

Fichant, sehr hinderlich, ärgerlich, langweilig, in allen nordfranz. Patois.

Ficher, geben, stellen, stecken, in den meisten Patois, ebenso se ficher st. se moquer. Die Pikarden sprechen auch häufig fiker aus und bilden damit mehr als 18 Composita: affiker (assener), bornifiker (donner un soufflet dans les yeux), cafiker (remuer), détafiker (déplacer) etc. In der Normandie sagt man allgemein: Fiqu'ous là st. mettez-vous là.

Fichu, verloren, aufgegeben, allgem. Patoiswort. In der Pariser Volkssprache bedeutet fichu: 1) verloren, aufgegeben; 2) sehr schlecht, jämmerlich, un fichu livre, une fichue connaissance; 3) fähig wozu; 4) gekleidet, être mal fichu, nachlässig gekleidet sein.

Fiéraud, fiérot, stolz. Centre, Paris. Volkssprache.

Fieu 183.

Fiker, cf. ficher.

Filerie 236.

Fillaud 220.

Fillole st. filleule. Centre, Pic., Lorrain.

Fillot, fillotte 220.

Fin st. extrême, in den meisten Patois z. B. le fin bout, das äusserste Ende.

Figue, fike, cf. fi.

Fion, m., die letzte Hand, die letzte Politur, die Eleganz. Centre, Pic., Norm., Lorrain und Argot der Pariser Ouvriers, daher avoir le fion, das Handwerk verstehen, geschickt sein (avoir le chic), fignoler und fionner, mit Sorgfalt und Sauberkeit vollenden oder ausführen. In der Champagne bedeutet fion: List, Gewandtheit, savoir-faire.

Fiot, Sohn. Centre u. a. Patois.

Fiotte, kleines Mädchen, Centre, Paris. Volkssprache; auch fillotte.

Fiou, floule 220.

Fiquer, setzen, stecken. Norm. cf. ficher.

Fiston, Söhnchen, Sohn. Centre, Pic., Norm., Pariser Volkssprache.

Fiu, Sohn, Kind. Pic., Norm. u. a. Patois.

Flageolet, lange Schminkbohne. Pic., Norm., Centre; flageole, zu Lyon.

Flambant, sauber, schön, glänzend; flambant neuf (oft gebraucht), funkelnagelneu. Centre u. Paris. Volksspr.

Flambée 298.

Flandrin, dieser Name der Flamänder bedeutet bei den Pikarden u. Normannen: hochaufgeschossen, fein gebaut, in der Pariser Volksspr.: grosser Lümmel, Einfaltspinsel.

Flanker oder flanquer st. donner, in allen nordfrz. Patois u. in der Paris. Volkssprache.

Flême (st. flegme), Schlaffheit, Ermattung. Centre, Paris. Volkssprache.

Fleurer sagen die Berrichons u. Manceaux st. flairer, daher bei

Molière der Apotheker Monsieur Fleurant heisst.

Flip oder flipe, süsser Apfelweinpunsch mit Branntwein. Norm. Die englischen Seeleute machen ihren flip aus heissem Bier mit Branntwein und Zucker.

Floper, schlagen, verwunden; prügeln. Pic., Champ., Norm., H. Maine, auch flober und flauber.

Flotte, grosse Volksmenge. Champ. u. Paris. Volkssprache; flo, flio, Haufe, Heerde. Norm. (Manche). Chateaubriand sagt von der bretonischen Redeweise: Le navigateur et le berger s'empruntent mutuellement leur langue; le matelot dit les vagues moutonnent (machen Schäfchen, d. h. kräuseln sich), le pâtre dit des flottes de mouton. Eine zweifelhafte Etymologie.

Florir st. fleurir, allgemein gebräuchlich in der Picardie u. im Wallonischen, ebenso in der Franche-Comté; im Lothringischen: fliorer.

Flouer, betrügen, erwischen. Pic., Norm., Champ. — spielen, im Spiele betrügen, bestehlen. Pariser Volkssprache; daher

Floueur, Betrüger, Schwindler, in den Patois; falscher Spieler, Schwindler, Dieb, in der Pariser Volkssprache.

Fofu, Irrwisch. Pic., follot, fourlore. Norm. Die Irrw. werden von den Pikarden noch heute als boshafte Geister betrachtet. Die Bauern schützen sich dagegen, indem sie ein Messer oder einen Stock in den Boden stossen. Cf. fourlore.

Folichonner, schäkern, Scherz treiben. Centre, Pariser Volkssprache; daher: folichon, Bruder Lustig, Spassvogel.

Folleté, Unbesonnenheit, Leichtsinn. Centre (G. Sand).

Foncer, Geld herausgeben, die Fonds wozu geben; sich worauf stürzen. Centre, Pariser Volkssprache; — einbrechen, sich worauf stürzen. Norm. — sich einen Weg durch die Menge bahnen. Pic. u. départ. du Nord.

Forniau, Schornstein. Centre u. a. Patois.

Fort. In der Picardie nennt man forts Höhlen und unterirdische Gänge mit Zellen zu beiden Seiten, die als Zufluchtsstätte (1870 auch den Franctireurs) dienten. Ihre Eingänge befinden sich unter Kirchen oder in Steingruben.

Fouailler, keinen Muth, keine Energie haben; entkommen, verfehlen; Faillite machen. Pariser Volkssprache; — auspeitschen. Pic., Norm., H. Maine; daher fouaillée: Tracht Hiebe.

Fouailleur, in den Patois, auch südlich von der Loire: ein Lüstling, ein coureur d'aventures galantes; in der Pariser Volkssprache: ein schwankender, unentschlossener Mensch, ein Feigling.

Fouger, Herd (foyer). Centre (G. Sand).

Fouiner, herumstöbern, herumspioniren; jämmerlich davon laufen wie ein Marder (fouine). Centre, Norm., Champ.; — sich um fremde Angelegenheiten bekümmern; fortlaufen. Pariser Volkssprache; daher fouineur, zudringliche Spürnase; Feigling.

Fourchat oder **fourchet**, m.; Heugabel; la fourche ist etwas kleiner. Centre (G. Sand); fourke. Pic. u. franz. Flandern; fourca, Languedoc.

Fourlore, Irrwisch; Gespenst welches als Irrwisch an Gewässern umherirrt. Norm.

Fourolle 204.

Fouteau, Buche. Centre, Champ., le Maine. Cf. fa.

Foutimasse, nutzlose Bewegung, dummes Zeug, Blech. H. Maine.

Foutimasser, dummes Zeug machen, blödsinnig handeln. Norm., — quälen, ermüden, langweilen; fast närrisch machen. Pic., Centre, — dummes Zeug machen oder sagen, Blech machen; in Unordnung u. schlechten Zustand bringen. H. Maine, — die Zeit verplempern u. unnütz verlieren; vexiren. Champ. u. Pariser Volkssprache. In Berry hat man noch die Nebenform: fichumasser, quälen, vexiren.

Foutimasserie, Quälerei, Vexirerei. Centre.

Fourme heisst in der Champagne die Form, worin der Käse gemacht wird; daher das allgemeine Patoiswort formage oder fourmage st. fromage.

Fourmigier 338.

Foyard 354.

Frais 45.

Franc taupin, Grubenarbeiter, Minenarbeiter. Champ. (départ. des Ardennes); unter Charles VII. war Francs taupins der Name der franz. Milizen.

Français st. bon vivant, loyal. H. Maine; vin français, Weinpunsch.

France (vent de), Westwind. Champ. (Troyes u. départ. de l'Aube).

Franciaux 375.

Francis st. François. Lorrain.

Frater, Barbier. Picardie, Calvados u. le Gers; — fratrès, Perrückenmacher, Barbier, in le Mans. Die Barbiere, zugleich Chirurgen, hiessen im Mittelalter fratres servientes.

Fratin, kleiner Abbé. Pic.

Fred, kalt, Kälte. Centre; fré oder frei, in der Normandie.

Fricot, Fleischgericht, gutes Essen. Pic., Lorr., Champ., Norm., Centre, Paris. V. — Südl. v. d. Loire auch fricasse u. faire la fricasse, schmausen, — in der Norm. faire la frigousse.

Fricoter, schmausen, in allen Patois u. Paris. V., daher fricoteur, gourmand.

Frimousse, dickes volles Gesicht. Norm., Lorr., Champ. — hässliches Gesicht. Centre; volles, blühendes Gesicht. Pic. — Gesicht, Physionomie. Paris. Volksspr. u. Neologismus (Balzac u. a.)

Fringuer, in Bewegung sein,

hüpfen, tanzen. Centre, daher fringant.

Fripe, frippe, f. Ragout, Leckerei. Centre, H. Maine, Paris. V. u. Neolog. (Ça mange donc de la frippe. Balzac. Eug. Grandet.)

Friper, fripper, den Teller ablecken; beschmutzen, zerknittern. Centre u. a. P.

Frisée 313.

Fromager 338.

Fromentée, Weizenbrei, Lieblingsgericht in der Champagne, in Berry u. a. Prov.

Frou-frou, das Rauschen eines seidenen Kleides. Centre, Norm., Paris. Volkssprache, Neol. (100); daher: faire frou-frou oder du frou-frou, sich spreizen, grossthun, windbeuteln; in der Normandie heisst Madame Frou-Frou, ein pretentiöses, eingebildetes Weibsbild.

Fruitier 339.

Frusquin, Saint-Frusquin, Geld, zurückgelegtes Geld. Norm., Champ.; Saint Frisquin in Lothringen; — in der Paris. V. bedeutet Saint Frusquin Kleidungsstücke (woher auch frusques); Ersparnisse.

Fumellier, ländlicher Don Juan, Mädchenjäger. Norm., Centre, H. Maine u. a. P.; von fumelle st. femelle, in diesem Patois u. in der Paris. Volkssprache, auch bei Jean Marot.

Furieux, dick, stark. Norm., H. Maine u. a. Patois.

Futé, in der Schriftsprache seltener gebraucht, ist das allgemeine Patoiswort für rusé, fin etc., pfiffig, durchtrieben, schlau.

Futer, ermüden, langweilen, übersättigen. Norm., H. Maine u. a. P.

G.

Ga, gâ, cf. gars.

Gabegie, f., List, Betrug. Centre u Pariser Volkssprache; — Intrigue, geheimes listiges Manoeuvre. Pic., Norm. „Ce mot trivial est d'un usage si commun dans le peuple qu'il n'est pas permis de l'omettre dans les dictionnaires.“ Ch. Nodier.

Gabelou 339, st. douanier, in ganz Nordfrankreich.

Gâche, Mädchen, Fräulein, Lorrain, cf. garce.

Gacheur, Sudler, Paris. Schriftsteller-Argot; gacheux, schlechter Arbeiter. Pic., chef ouvrier. Centre.

Gaga, verhätscheltes Kind; parler gaga, wie ein Kind sprechen. Pic. Ces deux expressions sont d'un usage général en France. Corblet.

Galafre, Feinschmecker, Fresser, in ganz Nordfrankreich, auch in Mons, Valenciennes, Lüttich.

Galapian. * Zu Anm. 2, pag. 219, fügen wir noch hinzu: Die Pariser Volkssprache hat in der Bedeutung: Taugenichts, Bummler, Strassenjunge: galapian, galapiat, galapiau, galopiau, — galopin.

Galapiat 219.

Galaubi, galbiou 219.

Galgal 265.

Galifre, cf. galafre.
Galopian 219.
Galoubet 227.
Galvacher, Fuhrmann aus dem Morvand. Centre.
Galvauder, verderben, verhudeln. Norm. u. Paris. Volkssprache, daher galvaudage, Verhudelung, Unordnung, Verschwendung.
Gambiller, tanzen, in den meisten Patois u. in der Pariser Volkssprache.
Ganache, Kinnlade. Champ. (im Franz. blos v. Pferde); daher in der Pariser Volkssprache: un ganache, ein schwacher, blödsinniger Mensch; und le Père Ganache, der Typus des einfältigen, kindisch gewordenen Greises, der beim Sprechen die Kinnlade mühsam bewegt und die Wörter gleichsam kaut.
Garbe, Garbe. Pic.
Garce, junges Mädchen (meist in gutem Sinne). Centre, Norm., auch garcette; garcelle in der Champagne; — st. fille publique, Paris. V.
Gargouille 373.
Garou, Zauberer; Nachtschwärmer. Norm., Pic., Champ.
Gars (meist gâs oder gâ gesprochen) st. garçon, in allen Patois, auch in der Bedeutung von: Sohn, z. B. le gâs à un tel st. le fils d'un tel. Le gâs est le drôle (le petit garçon) parvenu à l'adolescence. Die Pariser Volkssprache hat ebenfalls gâs, Junge, beau gâs, tüchtiger Kerl, mauvais gâs, Taugenichts.
Gas, cf. gars.
Gau, Hahn. Norm., cf. jau.
Gaud, Gault, gaut, Wald. Pic., Champ., Norm., daher gautier oder gaultier, Holzhacker.
Gaud st. nigaud. Norm.
Gauler 187.
Gaulicelles, f., Stelzen. H. Maine u. a. P.
Gault, cf. gaud.
Gaure, dicke, hässliche Frau. Norm., cf. gore.
Gausse, gosse, f., scherzhafte Lüge, Aufschneiderei, Blech, in allen nordfrz. Patois, auch im Lothring. u. Burgundischen; gosse, in der Pariser Volkssprache. Cf. 308.
Gausseur, gausseux, Aufschneider, Blechmacher, ib.
Gaut, cf. gaud.
Gavache, feige. Centre.
Gave 412.
Gaviau, gavion, Kehle (auch gaviot), in allen nordfrz. Patois; gaviot, in der Pariser Volkssprache.
Gayan, gayant, 201.
Gent, hübsch. Centre.
Georgeon, einer der Namen des Teufels. Centre (G. Sand); andere Namen sind Chouse, Mauvais, Vilain, Petit bonnet rouge.
Gerbaude, f., der letzte Erndtewagen, das Erndtefest, eig. die grosse Festgarbe, welche mit Musik u. Gesang heimgebracht wird. Centre.
Giffe u. Giffle, f., Ohrfeige, in allen nordfrz. Patois, auch in Lothringen, in den Vogesen, in Burgund, in Genf und in Lyon; beide Formen auch in der Pariser Volkssprache.

Giffler, Ohrfeigen, Püffe geben, ibid.

Girie, f., meist. plur., Vorspiegelungen, Betrügereien. Norm., Pic., H. Maine; — Grimassen, Ziereien. Champ. u. Paris. Volkssprache, daher faire des giries zimperlich thun, ib.

Glam, Glamot, Wilhelm. Norm.

Gla, m., Eis. Centre u. a. P.

Glaude, einfältig; Schwachkopf. Norm. Paris. Volkssprache.

Glaude, Blouse, Kittel. Pic., Lorrain.

Gloria, Gläschen Branntwein zum Kaffee, in allen Patois u. Paris. V.

Gniaf, Schuhflicker. Norm. Paris. Volkssprache.

Gnognotte, werthloses Ding, Kleinigkeit, Bagatelle. Centre, Pic., Norm., Pariser Volkssprache u. Neologismus (V. Hugo).

Gobelin, goblin, goubelin, Hauskobold. Pic., Norm. 213.

Goberger se, se complaire. Neol. u. Par. V.

Gobin, Buckliger. Paris. V.

Gobichonner, kneipen; schmausen. Paris. V.

Godaille, f., schlechter Wein, Krätzer. Champ.

Godailler, als Trunkenbold leben; kneipen. Champ., Norm., Pic., Paris. Volkssprache.

Godan, m., langweiliges Geschwätz; Kauderwelsch. Norm. — Verhöhnung, Hänselei. Lorrain. — Mährchen, Aufschneiderei, Blech. H. Maine und Paris. Volkssprache.

Godandart, lange Säge der Zimmerleute. Norm. und H. Maine; auch godendart.

Godet, Trinkglas. Champ. u. Paris. V. — Krug mit zwei Henkeln. Pic.; — Napf mit langem hohlen Stiel zum Schöpfen. H. Maine, Centre.

Godiche, lächerlich, tölpelhaft, Tölpel. Norm., Champ. u. Paris. Volkssprache; auch godichon.

Gombire, Kartoffel. Lorrain, cf. crompire.

Gonfle 321.

Gore, f., Sau, in allen nordfrz. Patois, daher goret, gorin, gouri, Ferkel, Schwein, ib.

Gosse, cf. gausse.

Gotton, st. Margotton, Marguerite. Norm. Gogote, in Lothringen.

Gouaille, f., Hanswursterei, Hänselei (la gouaille est plus railleuse que la gausse. Jaubert.), in allen nordfranz. Patois, auch in der Pariser Volksspr., cf. 308.

Gouailler, hudeln, lächerlich machen, verhöhnen, ib.

Gouailleur, ein schlechter Spassmacher, Hudeler, ib.

Gouaper, hudeln, verhöhnen. Pic.; plaudern, scherzen. Norm.; herumschlendern, Abenteuer suchen; und la gouape, Bummelei, Faulenzerei. Pariser Volkssprache; daher gouapeur u. gouêpeur, Bruder Liederlich.

Goubelin, goubelino 213.

Goubeliné, der Erscheinungen hat, der Kobolde zu sehen glaubt. Norm.

Goulafre, Feinschmecker, Fresser, in allen nordfranzös. Patois.

Goule, Mund, Kehle, st. gueule, in ganz Nordfrankreich, auch südl. von der Loire.

Tu n'auras pas ma fill',
Perruquier!
T'as la goule farinouse,
Et quand alle é mouillée,
Perruquier,
Alle é toute pâtouse.
(Volkslied aus Le Mans.)

Gourgousser, brodeln, kochen. Pic., Norm., Maine; auch st. gargariser.

Grabuge, f., Lärm, Zank; in den meisten nordfrz. Patois u. in der Paris. Volksspr.

Grach 297.

Grafigner, graffigner, kratzen, zerkratzen. Centre, Maine, Pic., Champ., in den Pariser Argots bedeutet es: zerkratzen; packen, ergreifen; daher graffin, der Lumpensammler.

Graouilli 373.

Grec 217.

Grelet, guerlet, Heimchen. Centre u. Poitou.

Grémir, zermalmen. Norm., Maine.

Grenons, pl., Schnurrbart. Norm. Maine.

Gribouille, Dummkopf, Tölpel. Centre, Pic., Maine u. Pariser Volkssprache; daher gribouillage, Gekritzel, schlechte Schrift oder Zeichnung. Ein pikardisches Sprichwort sagt: Malin comme Gribouille qui se mouche dans l'iau de peur qu'i se mouille.

Griffer, zerkratzen. Pic., Norm., u. a. Patois; — packen, ergreifen, stehlen, in der Pariser Volksspr.

Grignard, Heuler, Greiner. Pic. — grignaud, mürrisch, übelgelaunt. Centre, v.

Grigne, grignotte, f., Krümchen, Stückchen. Centre, H. Maine; — grignotte. Pic.; grignon. Champ. u. Paris. V.

Grigner, das Maul hängen lassen, st. grincher, Centre; st. grincer, grimacer. Norm., Champ.

Grigou, geizig, schmutzig. Pic., Champ. u. Paris. V.

Grimer, zerkratzen, einkratzen. Norm., Maine; — verhunzen, grimassenhaft verzerren. Neologismus.

Grimpette, Hügel, Abhang. Pic. — grippeau. Champ.; — gripet, zu Verdun; — gripot, zu Nancy. — Griper st. grimper. Norm., Wallon.

Grinchu, mürrisch, unwirsch. Centre, H. Maine; gricheux, Brummbär. Norm.; grincheux, homme difficile à vivre, Unzufriedener, Murrkopf. Paris. Volksspr.

Gringalet, schwächl. Mensch, in den meisten nordfrz. Patois und in der Pariser Volkssprache; zu Reims bedeutet das Wort noch: maigre, pauvre, polisson.

Groach 266 u. 297.
Grolle, Krähe, Rabe. Norm., Centre u. a. P.
Grun 354.
Guementer se-, se guermenter, sich beklagen, sich betrüben. jammern. Centre, Maine.
Guenillière, f., Vorplatz einer Kirche. Centre. „Le porche d'une église qu'on appelle guenillière à cause que les gredots peilleroux (zerlumpten Bettler) qui sont mendiants loqueteux s'y tiennent pendant les offices." G. Sand. (la petite Fadette).
Guelte, f., Lohn der Arbeiter, in Maine; — Profit, der vom Verkaufe jedesmal für die Ladendiener abfällt, Pariser Volksspr.
Guevau oder kevau, Pferd. Pic., cf. chevau.

H.

Habille! st. vite! allons! Centre, Pic. u. a. Patois.
Haim, ain, Fischangel. Norm., H. Maine; hain, Centre.
Hair, m., Haar. Norm.
Haiter, gefallen. Norm., Maine.
Ham, hem, Weiler, Dorf. Pic., Champ.
Hardelle, junges Mädchen. Pic., Norm., H. Maine; — haridelle, grosse, magere Frau. Paris. Volksspr.
Hargne, f., Zank, Streit, Groll. Centre; — harégne, in Lothringen.
Haricotier, Kleinhändler, Kleinbauer. Pic., H. Maine; bed. in der Normandie auch: Viehhändler.
Hâte, Bratspiess. Champ., Lorr., Nivernais, Wallon; Schweinekotelette, Norm., H. Maine.
Hâteux, eilig. Centre (G. Sand).
Hec, Gitterthür. Pic., Norm.
Herlant, Bummler, Vagabund. Pic., héland, in Lothringen.
Herde, f., Heerde, Pic.; herde oder harde, Gemeindeheerde, die der herdier (Dorfhirt) hütet. Champ.
Héring, m., Hering. Pic., Wallon.
Herminette, Kobold, Gespenst, das in Gestalt einer weissen Katze auf den Kirchhöfen haust. Pic. — der Marder. Champ.
Hilarant, cf. exhilarant.
Hodé, ermüdet. Lorrain, Pic., Champ.
Horsain, horzin, fremd, d. h. aus einer andern Ortschaft. Pic., Norm. u. a. P,
Houre, femme de mauvaise vie. Lorrain.
Housiaux, houseaux, m. pl., Kamaschen, kleine Stiefel, Centre, Pic.; — grosse Reitstiefel. H. Maine. — Housse und housette, in der Champagne. Die Manceaux singen

Y vinrant eune bande à jevau
J' crayas que c'étaint nos métres,
Y frappaint[1]) sus de gros housiaux
Ové de p'tit' gaulettes
Qui ressembiaint bin aux fusiaux
De ma mie Fanchonnette.

Housse-tabac, Schornsteinfeger (v. housser, abstäuben, ausklopfen). Pic.
Huche 189.
Huguenot, menschenscheu, einsiedlerisch. Norm.
Huguenotte, Kochtopf. Pic., Norm.
Hui, heute. Centre, Pic., Champ.
Huron, tölpelhaft. Pic., — wild, flegelhaft; qui est toujours huré (ébouriffé, hérissé), Norm.; — rauh von Aussehen und Redeweise. Paris. Volksspr.
Hus, cf. huis.
Huis (sprich ui), f., Thür. Centre, Pic., Franc-Comtois; — hus. Lorr., Champ., Norm. (es kommen auch die Formen hus (gespr. u) und huis nebeneinander vor); in den Vogesen heisst die Thüre: heuche.
Hut, m., Hut. Norm.

I.

I, st. il, ils, in den meisten Patois.
Imaginant, erstaunlich. Centre (G. Sand).
Imaginer s'-, erstaunen, ib.
Ingénie, f. Geist, Verstand, ib.
Innocent, Idiot, Blödsinniger, in ganz Nordfrankreich.
Issengrin, Wolf. Champ. (in den Depart. de l'Aube und de la Marne); isengrin Pic.
Itou, auch, in allen nordfrz. Patois; auch bei Molière, Festin de pierre II.
Ivrer s'-, sich betrinken, Centre, Norm., für ivre ist inébrié der neueste Neologisgismus (Fr. Wey, 1871).

J.

Jacasse, Schwätzerin, Maultasche. Centre, Norm., Champ., Pic. und Pariser Volkssprache.
Jacasser, krächzen, schwätzen, ibid.
Janin, Tölpel, Dummkopf, Pic. uud altfrz. — in der Pariser Volkssprache Jean, Jean-Bête, daher Jean-Jean, dummer Rekrut.
Jappe, f., Mundfertigkeit, Geschwätz. Centre (G. Sand) u. in ganz Nordfrankreich.
Jaspiner, schwätzen; brummen; necken, reizen. Centre, in allen nordfrz. P. u. in der Par. Volkssprache.
Jau, Hahn, Centre, Norm., Champ.; daher jaulet, junger

1) Bei den Zeitwörtern ist die Endung der 3. Pers. Plur. ant statt ent, aint statt aient, letztere Endung auch in Berry.

Hahn, junger Bursche, in Lothringen jollo; jau u. gau, Norm.

Javotte, diminut. v. Geneviève. Centre, bedeutet in der Paris. Volksspr. plauderhafter Mensch.

Je statt nous, in allen Patois, auch in der Paris. Volksspr.; — bei Molière, Femmes savantes V. 3.

Jean, cf. Janin.

Jésuisse st. Jésuite. Centre; die alte Schreibart ist Jésuiste. Im Norm. u. in der Pariser Volksspr. hat Jésuite noch die Bedeutung: Truthan. Sie sollen denselben 1570 in Europa eingeführt haben.

Jeu! 217.

Jeunesse, junges Mädchen, in allen Patois, auch in der Par. Volkssprache.

Jiffe, jiffle, cf. giffe.

Jobard, leichtgläubiger Einfaltspinsel. Centre und Pariser Volksspr.; — jobelin, Champ. und bei Rabelais, von Job, Schwachkopf; Lüge, Täuschung; daher:

Jobarder, beschwindeln, zum Besten halten, düpiren, ib. — jobarderie und joberie, Vertrauensseligkeit, allzugrosse Leichtgläubigkeit, Paris. V.

Jober, spielen, scherzen. Centre, Champ. — joberie, Verhöhnung. Spott. Champ.

Joberie, cf. jobarder, jober.

Joncglas 227.

Jou (per) 217.

Joubarbe 215.

Joûte, f., Gränze eines Ackers; daher joûter, angränzen, anstossen. Centre, Norm.

Juc, juche, Hühnersteige (juchoir), Norm., Centre.

Juste, m., (sprich jusse), Leibchen, Jäckchen, Centre; — juste und justin, Pic., justin, Korsett, im Niederbretonischen. Im Mittelalter nannte man juste eine Art von cotte d'armes, juste-au-corps.

K.

Kakous 301.

Kenne, f. Krug, Kanne, Pic.; canne, in der Normandie.

Kenotte, quenotte, Zahn (meist nur von Kindern). Pic., Norm., Champ., H. Maine u. Paris. Volkssprache.

Kèrmeusse, Gastmahl, Festmahl. Lorrain.

Kist-vean, Feenfelsen, in der Bretagne, p. 263.

Kloareck 273.

Korigan 214.

L.

Lampée, f., grosser Schluck. Norm., Paris. Volksspr.

Lamper, trinken, Pic.; Champ., Fr.-Comt., — tüchtig trinken, saufen, Par. Volkssprache.

Landore, schläfrig, saumselig. Norm, H. Maine u. a. Patois, daher:

Landorer, schläfrig, langsam sein.

Languarder oder linguarder, schwätzen, plaudern, Pic., languardeur Schwätzer, ib., — languard, Schwätzer, Centre u. Paris. Volkssprache.

Lantiponer, feilschen, Pic., — die Zeit verzetteln, Pariser Volkssprache.

Lécherie, licherie, f., Leckerei. Pic., Norm., Centre.

Lécheur, licheur, Leckermaul, Feinschmecker, Pic., Norm., in Maine bedeuten sie: Schmeichler, Feinschmecker; die Pariser Volksspr. unterscheidet: lécheur, einer, der gerne küsst, Kussmaul, und licheur, Leckermaul, auch st. viveur („Nous sommes tous licheurs.“ Montépin), cf. licher.

Leu, m., Wolf. Pic., Wallon, Fr.-Comt. u. a. Patois.

Lichaven 231.

Licheur, cf. lécheur.

Licher, lecker essen, schmausen, Norm., Pic. u. a. P.; léker st. lecher ist pikardisch.

Lingue, f., Sprache. Pic., Lorrain, Champ., Cent.

Lisard u. lisardier, Spitznamen für die, welche lesen können (auch liquetin); durchtrieben, schlau. Centre, cf. pag. 317, Anm. 2.

Lochaven 231.

Loketé, cf. loqueteux.

Loquence, f., Mundfertigkeit, Schwatzhaftigkeit (loquacité). Pic., Champ., auch zu Lens u. Besançon.

Loulou, junges Mädchen mit dicken rothen Wangen. Pic. — Herzliebchen, Herzmännchen. Paris. Volkssprache.

Lures, pl. f. eigentl. Triller; Possen, Albernheiten. Pic., Norm.; synon. lurettes.

Lurer, immer dasselbe wiederholen; trillern. Norm., H. Maine. Albernheiten E. vormachen. Pic.

M.

Macabre, dumm, flegelhaft. Norm., H. Maine. Zu einem Ungeschickten, der Einem auf den Fuss tritt, sagt man: Macabre qu't'é! va! (que tu es! vas!). — „De la fameuse danse macabre dont les personnages ne savent que répondre à la Mort qui les entraîne.« Du Bois.

Machin, Dingsda, von Personen und Sachen, deren Namen man vergebens sucht; in allen Patois und in der Pariser Volkssprache. „Monsieur Machin, pardon! je ne me rappelle jamais votre nom.“ H. Monnier. — Man braucht dafür auch chose.

Machurer, anschwärzen, besudeln. Norm., Champ., Par. Volkssprache.

Madame (une), eine gut gekleidete Frau. Pic. u. a. Patois.

Madrer, mandrer, vermindern; abnehmen. Centre (G. Sand).

Mafflé, mafflu, pausbackig. Champ. u. Paris. Volksspr.

Magnan, maignen, wandernder Kesselflicker, Norm.; — maignier, Bourguignon, Champ.; — magnin u. magnien, Pic., Wallon; — magniake, Lorrain. Die meisten K. stammen aus der Limagne.

Maie, f. Backtrog, Centre u. ganz Nordfrankreich; in Lothringen maie u. mà, im Jura maid.

Maïon, f., Haus, Centre, Pic.; — mohon, Wallon., Lorrain und in den Ar-

dennen. Während in Berry u. den angrenzenden Provinzen maïon „Haus" bedeutet, hat maison die Bedeutung: Wohnzimmer, Hauptzimmer. Es dient gewöhnlich auch zur Küche. In Mayenne ist maison oder mainson das Hauptzimmer, wo maître und maîtresse schlafen, und welches auch zugleich als Küche und Wohuzímmer dient; das Gemach daneben heisst la chambre und ist Kinderzimmer.

Mais st. plus, in fast allen Patois und nicht blos nach pouvoir, wie in der Schriftsprache.

Mais que, wann, wenn nur. Centre

Maison, cf. maïon.

Maître 207, 2; 298.

Malandre, m., jede Krankheit, Centre; — Geschwür, Norm.; daher:

Malandrin, Presshafter, Kranker, Norm.; — malandreux, kränklich. Centre u. Paris. V.

Mal, f. male 219.

Mal doué 224.

Malard, malart, Enterich, Norm., Champ., Centre; — Maillard, Pic.

Malechance, f., mauvaise chance, Unglück. H. Maine und Par. Volkssprache.

Malaud, auch malot, Mannweib, Virago. Centre.

Mame, Syncope v. Madame. in ganz Nordfrankreich, auch in der Pariser Volkssprache.

Manette, Marie-Annette. Norm. u. a. Patois.

Manique, f., Mittel, Centre; — Haudwerk, Paris. V.; — manike, Geschicklichkeit, Mittel, Gebrauch. Wallon.

Maquillage, Mischmasch. Centre; — das Schminken, Par. Volksspr.; daher se maquiller, sich schminken, sich bemalen.

Marat, schlechter Mensch, Taugenichts. Norm.

Marcau, marcou, Kater. Norm.; — marcou, Pic., Wallon., H. Maine; in der Picardie auch marlou.

Marcou oder marquet, der siebente Sohn. Man schreibt ihm Zaubermacht zu. Centre. In Mayenne heisst der siebente Sohn le médecin, weil er durch Berührung gewisse Krankheiten heilen kann.

Mare, Maire; marrosse, Frau desselben, in Lothringen.

Margot, f., Krähe. Centre, Pic.

Margot, Margotton, Diminut. v. Marguerite, in allen Patois; bed. in der Paris. Volksspr.: leichtfertiges Dämchen.

Marmaille, f., Schaar Kinder. Pic. u. Pariser Volkssprache.

Marmotiser, sich beunruhigen, Pic., Wallon.; — murmeln, Centre.

Maronner, brummen, knurren, Norm.; — marronner, Centre u. Paris. Volksspr.

Marron 301.

Marronner, cf. máronner.

Marotte, diminut. von Marie. Norm.

Mary-morgan 265.

Maugré st. malgré, in allen nordfrz. Patois.

Mauvaiseté, Bosheit, Schlechtigkeit. Centre, Norm., Pic.

Mayeux 45.

Mazet, m., mazette, f., Ameise; mazette, Knirps; Rekrut, Par. Volkssprache.

Mèche, Hälfte, Möglichkeit, Mittel. Norm. Paris. Volksspr.: il y a mèche, on peut; il n'y a pas mèche, on ne peut pas.

Médiciner, quacksalbern. Centre. Die Dorfquacksalber heilen in Berry eine Magenentzündung, indem sie dem Kranken ein Brett auf den Bauch binden und mit dem Knie so lange darauf drücken, bis der Patient um Gnade schreit. „C'est pour relever le crochet de l'estomac." (Jaubert II. 59.)

Mékine, Magd. Pic., Champ., (auch mékaine u. méchine); meskène, im Wallonischen.

Meneux (meneur) de loups, Hexenmeister, der Macht über die Wölfe hat; meneux de nuées, Hexenmeister, der Gewitter machen kann, in Berry, Bourbonnais, Touraine u. a. Pr. Die Bauern glauben noch im 19. Jahrhundert, dass der meneux de nuées bei heranziehendem Gewitter auf den Wolken reite, um sie nach der Gegend zu führen, welche er heimsuchen will, und dass Hagel kommt, wenn man das Wasser eines Teiches mit einer Stange schlägt, cf. 351.

Ménil, Wohnung. Centre, in sehr vielen Ortsnamen.

Menhir, Addenda zu 231. Bekanntlich gehören alle sogen. Druidensteine einer viel ältern Zeit an. Sie finden sich in Afrika, Ostindien und selbst auf den Inseln der Südsee.

Mer, vent de mer, heisst in vielen Provinzen der Westwind.

Mercandier, mercandière 330.

Mère-grand 216.

Merrain, das für die Küferei bestimmte Eichenholz (an den Flüssen Loire, Allier u. Cher). Die Berechnungsweise dabei ist eigenthümlich. Le millier de merrain compte 2200 pièces payables: grand bois (von 10 centimètres Länge) 2000 pièces, ganivelle (kleiner als 10 c.) 200 pièces.

Meset 329.

Métayer, v. fermier verschieden 317.

Miche, Weissbrödchen, frz. brioche. Pic., Norm., Centre; in Mayenne heisst jedes Weissbrod miche und pain michard, ein Weissbrod von 6—12 Pfd., michaut, kleines Weissbrödchen; in der Champ. und in der Par. Volkssprache bedeutet miche Laib Brod; grosses Stück Brod.

Miché, Liebhaber. Champ. Paris. Volksspr.

Mignieut 216.

Mimer 14.

Minet, minon, Katze, in allen Patois u. in der Paris. V.

Minieut 216.

Ministre, Esel (scherzhaft). Centre; — Katze, in Languedoc.

Minon, cf. minet.

Mi-nuit 216.

Mioche 187.

Mirobolant 14.

Misérable, m., ein Gläschen Brandwein von $^1/_{32}$ litre. Norm., Paris. V.; — in Trier und an der untern Mosel nennt

man Halbeschoppenfläschchen: Miseräbelche.

Mitan, m., Hälfte, Mitte. Centre, Pic., Norm. u. Paris. Volkssprache.

Moblo, moblot, Garde mobile, in den Patois u. in der Par. Volkssprache.

Moie, f., Heuschober, Garbenhaufen. Pic., Bourg., Fr.-Comtois.

Moisseron 216.

Moisson d'Arbanie 216.

Momeur 312.

Momon, momou 312.

Monde bedeutet in Berry, Bourbonnais und a. Provinzen 1) eine Person, Jemand; 2) Leute st. gens; 3) Verwandte.

Monsieur, Schwein. Centre, Pic., Norm. Der Grund ist: parce qu'il n'est pas un animal de travail.

Montagnon, Bergbewohner. Neol.

Montagnarde 339.

Montée, f., Frühling. Centre.

Montelette 189.

Moque, f., Hülse, Centre. Napf. Norm.

Moresque (la) 373.

Mou, viel, Lorrain; moult, Norm.

Mouver, bewegen. Centre, Pic. u. Paris. Volkssprache.

Muche, f., Schlupfloch, Versteck (auch muchette), Pic., Norm.; — musse od. muce, Centre u. a. Pr., daher:

Mucher, verbergen, verstecken, Pic., Norm.; — musser, Centre, Lorrain, Bourg. u. Franc-Comtois; in der Par. Volkssprache bed. musser riechen, nachspüren.

Murgé 332.

Muscadin, in der Schriftsprache etwas veraltet, wird in den Patois und in der Pariser Volkssprache noch allgemein für fat, dandy, Stutzer, Windbeutel, geb:aucht.

N.

Nase, f., Nase, im Argot der Pariser Vorstädter; nasel, in Troyes, nasieu, in der Pikardie; — im Wallonischen u. Pik. bedeutet nase, Rotzkrankheit.

Nau st. noël, daher naulet, das Kind Jesus. Centre, Poitou.

Navet. C'est des navets! d. h. ce sont des contes bleus, eine pikardische Redensart; des navets! ein Ausdruck der Par. Volkssprache, um entweder kategorisch nein zu sagen, oder sich eines langweiligen Menschen zu entledigen, synon. du flan! „Ect-ce que j'en suis? — Toi, mon bonhomme, beaucoup de navets!" (d. h. ganz u. gar nicht.) Montépin.

Neyer oder nayer, in den meisten Patois und der Pariser Volkssprache st. noyer.

Niaffe, Schuster, Norm., Pic. u. a. Patois; gniaf, in den Pariser Argots.

Niguedouille oder niquedouille, einfältig, dumm, tölpelhaft, in alleu Patois, auch im Argot der Pariser Vorstädter; niquedauille, in Metz.

Nivernichon, Bewohner von Nivernais, im höhern Stile Niverniste, obgleich Nivernais richtiger wäre, ähnlich Berrichon und Berruyer.

Nix oder nixe, nein, gar nicht.

Centre, Norm., Pic.; die Pariser Vorstädter sagen nisco und nixe.

Noces, pl. f., Haferbrei, in ganz Westfrankreich.

Nocer, schmausen, herrlich leben, Pic., Norm., Centre; — bummeln, flott leben, Par. Volkssprache. Noce, ib. statt débauche.

Noceux, noceur, Hochzeitsgast; Liebhaber von Schmausereien; flotter Lebemann; Faulenzer, Pic., Norm., Champ., Centre; in den Pariser Argots ist noceur ein liederlich gewordener Ouvrier, überhaupt ein ausschweifender Mensch.

Norois, nordisch. Champ. und Neologismus.

Nouviau, neu. Norm., Pic. Ein bekannter Calembour, mit dem auch Fremde in der Pikardie vexirt werden, ist: Quoi qu'on dit de nouviau? Antwort: Nou viau (notre veau)? On dit qu'il est mort: il n'a pas voulu boëre (boire).

O.

O, otout, Präpos., mit. Norm., H. Maine; — o, od in der Champagne.

Oche, f., Gans; diminut. ochon. Centre.

Ognon, il y a de l'ognon statt il y a du tapage, eine Redensart aus Berry und angränzenden Provinzen; in der Paris. Volkssprache bedeu et sie: on va se facher, on est sur le point de se battre. Ognon ist die akademische Aussprache von Oignon. — „On raconte que l'empereur Napoléon I. rentrant un jour aux Tuileries de très-mauvaise humeur, le suisse dit tout bas à son voisin: „Il paraît qu'il y a de l'oignon." — „Oui, dit l'empereur en se retournant, il y a de l'ognon!" — Le malheureux rentra sous terre. Jaubert. — Aux ognons u. aux oiseaux! famos! ausgezeichnet! Paris. Volkssprache.

Onc 351.

Ord, schmutzig. Cent., Norm., Pic., Champ.

Oseraie 190, 1.

Ouaille u. ovaille, Schaf, in der Schriftsprache nur fig., kommt in den meisten Patois in der wörtlichen Bedeutung vor.

Oubliance, f., Vergessenheit, Vergesslichkeit. Centre, Norm.

Oublire, f., Waffel (in Paris plaisir), in ganz Westfrankreich. Der Marchand d'oublires zeigt auch den Kindern eine Laterna magica.

Ouche, f., Hausgarten, Centre, Maine, Champ.; — Acker mit Gräben umgeben. Pic.

Ouiche, ja, in den meisten Patois; ironisch, Paris. V.

Our (ours), Ackerknecht, diminut. ouret. Pic.

Ousque st. où est-ce que, in allen Patois und in der Par. Volkssprache.

Ostiner statt obstiner, ib.

Ouvrer, arbeiten. Pic., Champ.

P.

Pacan, pacant seltener, grober Bauer, Lümmel. Centre und ganz Nordfrankreich.

Paisan (sprich pésan), paysan, Centre, Maine, auch bei Régnier, Sat. IX.

Paler statt parler. Centre, Norm., Champ.

Pan, Brod. Pic., Wallon., Fr.-Comt., Bourg. u. a. Patois.

Panne, f., Noth, Elend; unbedeutende Rolle. Normand., Maine, Pariser Volkssprache, daher panné, ruinirt. Norm.

Paperrlera (sonner) 64.

Papin, m., **papoute**, f., Päppchen. Norm., Champ., Centre u. a. P.

Pardon, Ablassort, Ablasstag (lieu de pélerinage et jour où l'on gagne des pardons), Berry, Anjou, Vendée, Bretagne u. a.

Parfin (à la), st. enfin, Centre, Norm.. Pic., Champ.

Parfond, m., fond extrême. Pic., Norm., Centre.

Paris, m., heissen südlich von der Loire die Findlinge, welche von Paris aus in Pflege gegeben werden; cf. champi.

Paroler, mit Affectation sprechen; plappern. Norm., Pic.

Parpaillot, alter Spitznamen der Protestanten, welche dagegen die Katholiken Roumains oder Romains nennen. Centre, Pic. (Wird noch in einzelnen Gegenden gehört.)

Partageux, Spitznamen, den das Landvolk in der Picardie den Communisten gibt. In der Paris. Volkssprache bedeutet es ebenfalls: Gütertheiler; häufig auch: Republicaner, partageuse, Maitresse, die einen Theil des Vermögens ihres Liebhabers nimmt.

Passe, f., Sperling, in den meisten Patois.

Passée, Pfad, Durchgang. Centre, Norm.; — Vögelstrich, pag. 76.

Patafioler. Nur in der Redensart: Que le bon Dieu vous patafiole! d. h. vous bénisse! ironisch gemeint, in allen nordfrz. Patois u. in der Par. V.

Patapouf, dick, schwerfällig, pausbäckig. Pic., Champ. u. Paris. Volksspr.

Pataraud, Taugenichts, Bummler. Norm., Maine.

Patard, auch patar, kleine Münze. Champ., Norm., Paris. V.; auch noch im Wallonischen gebräuchlich.

Patiras, m., souffre-douleur, Marterholz, Zielscheibe aller Quälereien. Centre, Maine, Norm. Paris. V.

Patouiller, im Koth herumpatschen (v. patouille und patouillas, Koth, Pfütze), in allen Patois u. in der Paris. Volkssprache.

Patour, Hirtenknabe, Hirt. Norm., Centre (G. Sand).

Paure, arm. Pic., Norm., Centre.

Pays, payse 34.

Pays. In Maine bedeutet Pays-Bas, Bas-Maine, in der Normandie Pays d'amont, die Ebene von Caen u. die Haute-Normandie, Pays de bas, le Bocage u. le Cotentin.

Pécaïre 79.

Pécun, m., pécune, f., Norm. Pic., Champ., Fr.-Compt.

pécune, auch in der Pariser Volkssprache, Geld, Münze.

Peilleroux oder peilleraud, arm, zerlumpt. Centre (G. Sand u. andere).

Pélissier, wandernder Fellhändler. Centre.

Penbas, penn-baz 259.

Peneux st. penaud, verlegen, kleinlaut, Centre, Pic., Wallon., Bourg.; bedeutet in andern Patois: barfüssig.

Pennérèz 258.

Per jou 217.

Perrière d. h. pierrière, f., Steinbruch. Centre, Maine, Norm., Champ.

Petiot, klein. Norm., Centre.

Petra, petras, Tölpel, Einfaltspinsel, in allen nordfr. Pat.

Pétrelle, pétrette, Kerze von Harz, Centre und Westfrankreich; in der Normandie auch: rousine.

Peulvan 263.

Piaffe, f., Aufgeblasenheit, Stolz, Pic., Champ., Paris. V.

Picaillons, pl. m., Geldstücke, Münzen. Pic., Champ., Pariser Volksspr.

Pichet 189.

Picorée, picoreur 137.

Pièce, f., enthält in der Champagne: 2 hectolitres et 6 litres ou caques,

Pierres fiches 231.

Piètre, hinkend, Normand., Maine; schwächlich, jämmerlich. Champ.

Pif, pife, grosse dicke Nase, Norm., Pic. u. Pariser V.; daher se piffer (de vin), sich das Gesicht, resp. die Nase röthen.

Pifre, Fresser, Champ.; daher s'empiffrer (in mehreren Patois u. Pariser V.) gierig essen, sich vollstopfen; auch pif, wahrscheinlich mit dem vorhergehenden Worte, wofür nach Du Bois auch pifre, Norm. vorkommt, verwandt.

Piger, ausziehen, ausplündern, Pic.; schlagen, misshandeln, Maine; erwischen, Centre; nehmen, fassen, erwischen, Paris. Volksspr. u. Neologismus. Nous allons piger vos généraux. V. Hugo. Adresse du 8. Oct. 1870.

Pigner, einrichten, ordnen, Pic.; kämmen, Centre.

Pingre, Geizhals, Knauser, Pic., Norm.; — Geizhals, Dieb, Pariser Volkssprache; daher pingrerie, Knauserei.

Pinvole, m., Maikäfer. Norm., Artois. Ein bekanntes Kinderlied:

Pinvole,
Vole, vole!
Fais trois tours, et puis t'envole!
Tintaribaud!

Piper, die Pfeife rauchen. Pic., Centre. Pariser V. — Je pipe, mais je ne chique pas. In Norm. bed. piper: aspirer avec un chalumeau (Halm); boire.

Piquette, f., Tresterwein, Champ., Norm.

Pisson u. pichon, m., Fisch. Pic. u. an der ganzen nördl. Gränze.

Pive, f., Blutfink, Centre (G. Sand), auch pivane.

Plamusse, f., Ohrfeige, Pic., Champ., Fr.-Comt.; plamousse in der Pariser V.

Plein (tout), viel, in allen nordfrz. Patois.

Pochard, Trunkenbold, Norm., Champ., Paris. V. — parce que l'ivrogne a l'habitude de se pocher (se battre) — daher:

Pocharder, se-, sich betrinken, ibid.

Pogne, poigne, f., Faust, Centre und ganz Nordfrankreich. auch Paris. V. u. Neologismus. Les journeaux à poigne (die grob dreinschlagenden Oppositions-Journale) s'empressent de battre le pouvoir en brèche. Fr. Wey. 1871.

Pointus (les), Spitznamen der Deutschen seit 1870, in den Provinzen, auch Paris. Volkssprache u. Neologismus.

Porte-ballot 327.

Portement, m., Befinden, Gesundheit; demande à q. son portement. Centre, Norm.

Potin, m., Weibergeschwätz. Norm., Maine, Paris. V.

Pouiller, anziehen, ankleiden. Norm., Maine.

Poule de Dieu 222.

Poulpican 231.

Poulpiquet 231.

Premier que, bevor, st. avant que Norm., Champ., Maine; premièrement que. Centre.

Prou, viel, genug. Centre (G. Sand).

Pupu, puput, m., Wiedehopf. Norm., Champ., Centre.

Pus st. plus, in allen Patois, pus souvent! nimmermehr! ja wohl, ein anderes Mal! Morgenfrüh! in allen Patois u. in der Par. Volksspr. 192.

Q.

Quant et, mit, Norm., Maine; quant et quant, quand et quand, mit, zur selben Zeit. Centre, Norm., Pic.

Quantes, wieviel, ib.

Quart d'heure, Augenblick, pour le quart d'heure, Redeweise in allen Patois, auch Par. V.; quart d'oeil, Seitenblick. Centre (G. Sand).

Quasiment 38, 354.

Quemander, betteln. Centre, Norm., Champ., Paris. V.; quémand, Bettler, Norm.; quemandeur (x), in den andern Patois u. Par. V.

Quenailles u. quenaillons, Kinder, Norm., Maine u. a. Patois.

Quenottes, pl. f., Kinderzähne. Norm., Pic., Paris. V.

Queue, f., Tonne von 2 poinçons = 4 hectolitres = 480 Flaschen. Champ.

Quî st. qu'il, qu'ils, in allen Patois.

Quinter, vorüberhangen, sich beugen. Centre (G. Sand). Ein bekanntes Sprichwort in Berry heisst: L'âbe quinte terjours du coûté qu'i veut cheir (pron. chèr).

R.

Rabibocher, wieder in Ordnung bringen, wieder versöhnen.

Normand., Pic., Pariser Volkssprache.

Rabobiner, nachstottern, wiederholen. Norm., Pic.

Race st. canaille, Norm., Maine u. a. P.

Racicot, grosse Baumwurzel. Norm., Centre.

Raclée, f., Tracht Prügel, in allen nordfr. Mundarten und der Paris. V.

Racler, prügeln, Norm.; nehmen, verlieren. Centre, Par. Volkssp.:.

Raffaler, zu Grunde richten, erniedrigen. Norm., Pic., Paris. Volkssprache u. Neologismus.

Raffut, Lärm. Centre. Paris. Volkssprache.

Rager, sich wüthend gebehrden, ergrimmt sein, in allen nordfrz. Patois; daher rageur, ein Zornwüthender, roger und rogeur, in Burgund.

Raine, f., Frosch, in ganz Nordfrankreich, auch in Lothringen u. in der Franche-Comté.

Ramon, m., Besen, Pic. u. a. Patois, rèmon in Lothringen.

Ran, Widder. Norm., Pic., Champ. (dép. des Ardennes)

Rancoeur, statt rancune, auch mit der Nebenbed. Ekel. Centre, Norm., Champ., Maine. In Soissons nennt man sehr bezeichnend: rancune ed' prête (de prêtres), einen sehr dauerhaften Wollstoff.

Ratatouille, fem., schlechtes Fleisch (viande de rebut), schlechtes Essen. Centre und ganz Nordfrankreich, auch Par. Volkssprache.

Rebiffer se-, lebhaft protestiren, sich heftig entgegenstemmen, sich lebhaft vertheidigen. Centre. Norm., Pic. u. Paris. Volkssprache.

Rebouteux (r) heisst in ganz Nordfrankreich der Dorfquacksalber, qui reboute (wieder einrichtet) les membres. 340.

Rechuter, zurückfallen, wieder krank werden. Centre (G. Sand).

Recie 323.

Réciproquer 190, 5.

Recoquiller, wieder gesund machen, Norm.; — verkürzen, Bourg.; — se recoquer, wieder gesund werden, sich neu kleiden, Paris. V.

Recoriller, verriegeln. Centre (v. coreil, corillette, Riegel).

Reforcer 209.

Regardant, argwöhnisch, Centre; auf Geld sehend, knauserig, in den andern Mundarten.

Reluquer 187.

Remigeur, remégeux, Quacksalber. Centre, Maine u. a. Patois.

Remontrance, f., Monstranz, Pic u. Champ., montrance in andern Provinzen.

Renard, Erbrechen, Centre u. in den meisten andern Patois, statt faire un renard auch renarder; — renard, Neuling, Lehrjunge im Argot der Par. Ouvriers.

Renouveau 188.

Respir, m., Athem, Athemzug. Centre (G. Sand).

Retirance, f., Zufluchtsstätte; Aehnlichkeit, ibid.

Retraite 286.
Ric-à-rac 208.
Rigoler, sich ergötzen, essen u. trinken, tanzen, in allen Patois u. in der Paris. V.
Rigolo, rigollot 21.
Rikiki, riquiqui, Branntwein, Schnaps. Pic., Bourg., Par. Volkssprache.
Rille, rillette 309.
Rillon 309.
Rincée, f., roulée.
Rio, riou, Bach, Pic., riau in Berry, cf. ru.
Ripopée, f., Mischmasch von schlechten Speisen, Pic.; — schlechter Wein, Bourg. und Paris. V.; ripopé, m., und ripopée, f., Centre.
Robin, Stier, Norm. Communalstier, in der Umgegend von Paris; sonst häufig der Namen des Ochsen.
Rocambole 50.
Roland, reich. Lorrain.
Romerage 375.
Rossignoler 323.
Rossignon 323.
Roquet, kurzer Unterrock. Norm. Camisol., Maine.
Roulée, f., Tracht Prügel, in allen Patois und in der Par. Volkssprache.
Rouler, m., 262.
Roulière, f., Fuhrmannskittel, in ganz Nordfrankreich.
Roumain, Romain, cf. parpaillot.
Ru, m., Bach, Pariser V. und Umgegend v. Paris, Champ.; — ru u. ruë, Norm.
Rupin, schlau, voll von lustigen Streichen, être en rupin, lustig sein, Norm.; in der Paris. V. bedeutet rupe (rup), rupin, rupiné, gewählt, reich, neumodisch, un rupin, un rupart, ein reicher Elegant. Rupin ist auch Neologismus.
Ry oder ris, m., Bach. Centre, auch in vielen Ortsnamen, cf. rio, ru.

S.

Sacriste 131.
Sabreur, Bramarbas, Haudegen, bed. in der Volksspr. auch: Arbeiter, der zu schnell sein Werk abfertigt.
Sacrelotte, Fluch. Norm., Pic., weniger in andern Pr.
Salop, salaud, m., hochgehende Kinderschürze; salopin, unsauberes Kind. Norm., Centre; salopiaud, schmutziger Mensch, Paris. V.
Saner, heilen, castriren; saneur, Dorfquacksalber, Thierverschneider (châtreur); cf. affranchisseur.
Sanglacer se-, sich erkälten, sanglaçure, f., Erkältung, Seitenstechen. Centre (G. Sand).
Sauteriau, Heuschrecke, Heimchen (masc. von sauterelle); Schreiber, Ladenjunge (statt saute-ruisseau). Centre.
Saxon 303.
Sayon, saie 283.
Scier, langweilen, Centre u. a. P. (45), Paris. V.; langweilen, fortwährend quälen durch Wiederholung einer sog. scie. Paris. V. u. Neologismus. Die bekannteste scie der Ateliers ist folgende:

Il était quatre jeunes gens du quartier,
Eh! eh! eh! eh!
Ils étaient tous les six malades,
Ade! ade! ade! ade!
On les mit tous sept dans un lit,
Hi! hi! hi! hi!
Ils demandèrent du bouillon,
On! on! on! on!
Qui n'était ni salé, ni bon,
On! on! on! on!
C'est l'ordinaír' de la maison,
On! on! on! on!
Ça commence à vous embêter,
Eh! eh! eh! eh!
Eh bien! je vais recommencer,
Eh! eh! eh! eh!

Seille, f., Eimer. Centre und die meisten nordfrz. Patois.
Sener, seneur. Maine und Champ., cf. saner.
Sensément, cf. censément.
Sente, f., Pfad. Norm., Pic., Centre.
Sine, siner statt signe, signer. Centre, Maine.
Sitadou 354.
Soiffeur, soiffard, Säufer, Norm., Pic, Paris. V., auch das Zeitwort soiffer, saufen, ist gebräuchlich.
Soldard, Soldat, Norm.; soudard, Pic., Franc-Comt., Bourg.; soudère in Lothringen.
Solier, m., Söller. Centre, Maine, Norm., Champ. Das obere Stockwerk, in den Vogesen.
Sonneur (x), Spielmann. Centre u. a. Patois.
Soudard, cf. soldard.
Souffrer, schwefeln (Flaschen oder Fässer), Champ. u. a. Patois.
Soule 290.
Souleur 290.
Souventes fois 192, 1.
Subler, pfeifen, zischen. Norm., Maine, Centre.
Suche 321, 322.
Suire st. suivre. Pic., Maine, Norm., Centre.
Supercoquelicentieux, supercoquiflencieux 15.
Superlificoquentieux. Addenda zu Anm. pag. 15. Das Wort st. wahrscheinlicher aus dem Normannischen perlicoquet, nach Dubois und Lepingard: objet placé sur un point élevé et détaché où il se balance à la moindre secousse et semble y être placé par coquetterie! Perlificoquet, c'est le superlatif de perlicoquet.
Sus (spr. su) st. sur. Pic., Norm., Centre.

T.

Tabatier 338.
Tabâtre, lärmend, toll. Centre (G. Sand).
Tabouler, quälen, beunruhigen; lärmen, mit Lärm bewegen, ib.
Tanner, langweilen. Pic.,

Maine. Paris. V.; tanner oder tanner le cuir à q. Centre.

Tantinet (un), ein Bischen (auch tantet). Norm., Pic. u. Paris. V.

Tape-cul 60.

Tapée, f., grosse Menschenmenge. Pic., Lorrain, Norm., Paris. V., — Hieb; Menge, Masse. Centre, Maine.

Tapin, Trommler. Pic., Paris. V.

Tarasque (la) 373.

Taule, f., Tisch. Pic., Bourg. und in den Vogesen.

Taur, tor, Stier. Pic.; taurin, torin, junger Stier. Centre (G. Sand).

Taurin, cf. taur.

Tayon, aïeul. Norm., Pic.

Terfaut, terfouet, cf. treffeu.

Tertous, cf. tretous.

Teus, teuz, 264.

Tiendre u. tienre st. tenir. Centre.

Tignasse, f., dichtes Haar, Haarwulst. Pic., Paris. V.

Tintouin, m., Sorge, Geldverlegenheit. Pic., Paris. V.

Topette, f., 1/2 Schoppen, kleine Flasche. Centre, Pic. (auch im Handel); toupeto, in der Provence u. in Limousin.

Tor, cf. taur.

Torgnole, f., Ohrfeige. Centre, Pic., Norm., Paris. V.

Torin, cf. taur.

Toucheur, meist toucheux, Viehtreiber. Centre; toucheux de marchandise, in Maine; in mehrern Provinzen heisst toucheux auch ein Quacksalber, der durch Berühren heilt.

Touine, f., Tabaksdose in Form eines Hörnchens mit Stöpsel (toupin). Maine, Norm.

Tournée, f., Schnaps, den man in der Runde trinkt. Centre, Maine, Paris. V., bed. in der Picardie auch: Prügel.

Tourte, f., Weissbrod von 30 bis 40 Pfd. Centre.

Tout plein, cf. plein.

Trac, cf. traque.

Traine 224.

Trainée, liederl. Weib. Norm., Maine, Centre.

Traque, f., trac, m. Pfad. Centre.

Traversieux, querköpfig, ib.

Treffeu, treffouel, m., die sogen. bûche de Noël. Norm.; treffau, in Metz; trefoué, Pic.; troufflau. Centre; suche de Noël, in Burgund, terfaut u. terfouet, bei den Manceaux. Wenn der Klotz drei Tage brennt (daher der Name), so glaubt man, dass im Laufe des Jahres alle heirathsfähigen Mädchen des Hauses unter die Haube kommen würden. Cf. p. 320.

Tremblement, Schlacht, im Argot der Troupiers; tout le tremblement, Alles zusammen, der ganze Schwindel, in allen Patois u. in der Paris. V.

Tretous, tertous, alle zusammen. Centre und in den meisten Patois.

Treuler, cf. trôler.

Tribouil st. tribulation. Norm.; — triboul. Champ.

Tribouler, tribouiller, quälen; vermischen, mengen. Centre; — quälen, verwirren, in Unordnung bringen. Norm.;

des bas triboulés, herabhängende Strümpfe, ib. — se tribouler, sich abquälen. Pic., Norm.

Trimballer, spazieren gehen oder führen; herumschleppen. Paris. V., Champ., — trainballer, hin und her gehen oder schleppen. Pic.

Trique, f., Stock, Norm., Par. V.; bedeutet im Norm. auch: dünnes Bein, Spazierholz.

Triquer, Schläge mit dem Stock (trique) geben; Paris. V.; — Stockschläge geben, laufen (jouer des triques), Norm.

Trôler, treuler, herumschweifen, vagabundiren, Nachrichten herumtragen; Maine, Norm., Bourg.; daher treulier, Faulenzer; — troller, bewegen, hin u. hergehen, viele Gänge machen, Paris. V.; trolleur, Kaninchenfellhändler, ib.

Truc, Geschicklichkeit, Geheimniss eines Handwerkes, einer Kunst (connaître le truc), Centre, Pic. u. a. Patois; in der Paris. V. u. als Neologismus bedeutet es ausserdem noch Täuschung, Vorspiegelung, Betrug.

Truand, Faulenzer, Vagabund. Pic., Champ., Bourg.; trouand in Lothringen; truand st. puant, Centre.

Trucher, betteln, Pic., Maine u. a. Patois, daher trucheux (r), Bettler, ib.; trucheur, Dieb, Paris. V.

Tureluter, ein Liedchen, einen Refrain pfeifen oder singen. Centre u. a. P.

Turne, f., Loch, schlechte Wohnung, zerfallenes Gebäude, Norm., Centre, Maine; auch tourne.

Turque (la). 373, 3.

U.

U st. eu, in vielen Wörtern Ugène, Urope etc., Norm., Maine, Centre; die Burgunder sprechen dagegen oft eu st. eu, z. B. cheute statt chute.

Us (sprich u), Thüre. Norm., cf. huis.

Usance, f., Gebrauch, Norm., Champ., Centre.

Ut, fort! hinaus! vom altenglischen Schlachtrufe:

La gent englesche: Ut! s'éscrie.
Normanz escrient: Dez aïe!
Wace.

Wird in Berry und angränz. Provinzen neben fourte (v. Deutschen: fort!) gebraucht. Fourte, capoute, nix u. a. sollen erst seit der Invasion v. 1814 in Gebrauch sein.

V.

Vake, vaque, f., Kuh, Pic., Champ., Wallon., Norm.; daher vaquerie, kl. Bauernhof, Stall; vacherie, Kuhheerde. Champ.

Vaillant st. valant, vailloir st. valoir. Centre.

Vaner, verfolgen, ermüden, Centre (G. Sand); weggehen in der Paris. V.; — vanée, Verfolgung, Jagd, Tracht Stockprügel. Centre.

Varenne, f., Sandboden, Centre; — fruchtbare Gegend, aber ohne Bäume. Maine.

Varoyeur, Lastträger, Eckensteher. Pic.

Varvot, verva, kothiges Wasser. Norm. Die Normannen geben Fremden folgenden Satz, in dem kein französisches Wort sein soll, als Räthsel auf: Cliaque ilo çu guerbé d'étrain por supper çu verva, d. h., jette là cette gerbe de paille pour assécher cette boue. In Lisieux gibt man zum Uebersetzen: Va qu' c'est qu'ou va chiboler ç'te chibâtrée d'éfants? Où est-ce qu'elle va traîner cette troupe d'enfants?

Vaspasien, cf. vespasian.

Va-vite, f., diarrhée, Norm., Champ., va-tôt, im Pathelin.

Venue, f., grosse Masse. Maine, Norm. u. a. P.

Vêpre, vêprée st. soir, soirée. Centre, Pic., Norm., Champ.

Véquir, leben. Maine, Norm.

Vère, voire, wahrhaftig ja, Pic., Champ., Norm., Maine; daher der allgemeine Patoisausdruck: voyons voir! (wenn man etwas genauer verificiren will), videamus verum.

Vespasian, vaspasien, Taugenichts, Pic., Norm., Prahlhans, Raufbold, Maine.

Village, ist in Berry und angränzenden Provinzen ein Weiler ohne Kirche, bourg, ein Dorf mit Kirche.

Vingt, man zählt von 120—380 six vingts, sept vingts etc. dix neuf vingts in Berry und angränzenden Provinzen, von 40 an (deux vingts) in Maine.

Virer, häufig st. tourner. Centre, Bourgogne.

Voirai, fut. st. verrai. Centre. Maine, Norm.

Voire, cf. vere.

Votrer, cf. vousoyer.

Voui, Aussprache der Berrichons st. oui.

Vousoyer, vousseter und votrer, vous statt toi zu Jemand sagen, nicht dutzen. Norm.

Voyette, f., Pfad. Pic., Maine, voyote, in Lothringen.

W.

Warder statt garder und regarder, Pic., Champ., Wallon., mit der Bedeutung regarder auch Water; in Barle-Duc: waitter.

Wêpe, f., Wespe. Pic.; vêpe, Norm., Champ.

Z.

Zéphir, drap, leichtes Tuch, Casimir. Champ. (Reims.)

Zigue, m., bes. in der Redensart un bon zigue, ein guter Kerl, Picard, zig und zigue in der Pariser Volkssprache, auch Neologismus. „Entrez, nous sommes tous ici de bons zigues," — Zigue, f., schlechtes Pferd; Passgänger in Berry.

Zozo, Spassmacher (von Joso, Joseph), Norm.; — zouzou, Spitznamen der Zuaven (Repetition der ersten Silbe).

Zut, nichts da! ab! nein! Centre u. a. Provinzen, auch in der Pariser Volkssprache. „Et on lui dira zut." Gavarni. „Tu m'ennuies! Je te dis zut." Jaubert.

Druck von Breitkopf & Härtel in Leipzig.

Von demselben Verfasser erschien:

La France comique et populaire.

Choix d'études de moeurs parisiennes et provinciales, scènes comiques, charges d'atelier, récits drôlatiques, etc. par J. Baumgarten, docteur en phil. Stuttgart, P. Neff. Preis Thlr. 1. = fl. 1. 45. rhein.

Ueber dieses pikante Werkchen sagt das

Magazin für Literatur des Auslandes,

Nr. 18. 4. Mai 1872.

Studien des Komischen. Herr J. Baumgarten bietet uns in diesem Buche eine ganz vortreffliche, von grossem Verständnisse zeugende Sammlung mannichfacher Studien des französischen Charakters. Man denke sich aber darunter keine trockenen Raisonnements, keine abstracten Deductionen. Halb dramatische Scenen, in denen mit unnachahmlichem Geschick das Leben des Volkes fixirt erscheint, wechseln mit kurzen, pikant geschriebenen Aufsätzen, eine photographische Treue der Darstellung zeichnet die einen, wie die andern aus. Es sind dies freilich Verdienste der Schriftsteller, denen Dr. Baumgarten das Material zu seinem naturgeschichtlichen Werkchen entnommen hat, ihm dagegen danken wir nicht nur die Auswahl der Stoffe, sondern auch einen grossen Reichthum der eingehendsten sprachlichen (circa 960 Neologismen) und sachlichen Erklärungen.